PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN

PAR

VICTOR HENRY

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

—

PRÉFACE.

(1re ÉDITION.)

Ce livre est le résumé d'un enseignement de quatre années (1884-87), professé à la Faculté des Lettres de Douai. Plus d'une fois, au cours de mes leçons, il m'est arrivé de regretter que les élèves n'eussent pas entre les mains quelque manuel de grammaire comparée, qui leur permît, soit de repasser les notions incomplètement saisies, soit d'acquérir par eux-mêmes celles que l'abondance des matières me forçait à écarter du programme de l'année. Tout au moins avaient-ils la ressource de se procurer les cahiers de notes des années précédentes; mais cette ressource précaire et insuffisante faisait défaut aux maîtres du dehors, qui souvent, faute de documents, traitaient à faux ou s'abstenaient de traiter les questions proposées à leur étude. Car les ouvrages allemands, au premier rang desquels se place la *Grammaire Grecque* de M. G. Meyer, ne sont guère accessibles à la plupart d'entre eux, et d'ouvrage d'ensemble composé ou traduit en français, il n'en est point qui mette à leur portée les découvertes de ces dix dernières années, si fécondes pour la science(1). Toutes ces considérations, et, par-dessus tout, les bienveillants encouragements de MM. Bréal et Bergaigne, m'ont décidé à essayer de combler cette lacune. Puisse le livre, une fois paru, ne pas démériter des suffrages qui l'ont accueilli avant sa naissance!

Visant avant tout à écrire un ouvrage élémentaire, je me suis scrupuleusement interdit la controverse. En général, sur chaque question, je me borne à indiquer la solution qui me paraît préférable, sans combattre et parfois sans mentionner les

(1) J'en excepte, bien entendu, le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly, qui n'est point une grammaire et ne saurait en tenir lieu, et la 2e édition du *Manuel* de M. S. Reinach (t. II), où la grammaire comparée n'occupe naturellement qu'une place restreinte.

autres. Beaucoup de graves difficultés ne sont qu'effleurées, quelques-unes esquivées, les points trop douteux entièrement passés sous silence. A peine de me noyer dans le détail, j'ai dû me résigner à ces sacrifices. Peut-être ont-ils passé la mesure : c'est à la critique à m'en avertir, et je souscris d'avance à son jugement : mais, indulgente et de bonne foi, elle me fera l'honneur de ne pas mettre ma résignation sur le compte de l'ignorance.

Par la même raison, l'on ne doit s'attendre à rencontrer dans ces pages aucune donnée nouvelle, aucun fait qui n'ait été antérieurement publié. Leur seul mérite, si elles en ont, est d'avoir été mises et tenues rigoureusement au courant de l'état actuel de la linguistique indo-européenne, et je désarmerai le reproche de plagiat, qui coûte si peu à la loyauté de certains censeurs, en déclarant sans ambages que je n'ai point prétendu faire œuvre personnelle, bien que je n'aie presque jamais renvoyé aux sources, craignant de surcharger et de compliquer outre mesure un texte d'un aspect déjà peu attrayant. Pour suppléer autant que possible au manque de références, j'insère à la suite de cette préface une bibliographie des ouvrages auxquels je suis le plus redevable. Cette liste, si incomplète soit-elle, aura en même temps l'avantage d'indiquer aux étudiants et aux professeurs les livres les plus propres à développer en eux le goût de la linguistique en général ou les notions spéciales puisées à mon enseignement[1].

A ceux-ci je rappellerai avant tout qu'il ne leur servirait de rien, qu'il leur serait plutôt nuisible d'aborder l'étude de la grammaire comparée, sans s'être rendus parfaitement maîtres de la grammaire élémentaire du grec et du latin. Ce point supposé acquis, j'engagerai le débutant à lire cette grammaire d'un bout à l'autre, sans rien passer, mais sans trop s'arrêter aux passages qui lui paraîtront obscurs ou difficiles : dans une première initiation, l'intelligence de chaque détail importe beaucoup moins qu'une vue succincte de l'ensemble. Mais à la

(1) A cet effet, j'y ai compris divers ouvrages étrangers à la grammaire comparée du grec et du latin, mais que j'ai crus de nature à éveiller chez le débutant quelques idées générales sur l'évolution du langage ou à lui fournir des termes de comparaison tirés de la langue qui lui est familière.

seconde fois il sera bon de lire la plume à la main, en notant çà et là les points essentiels, et se reportant scrupuleusement d'un paragraphe aux similaires suivant les indications des nombreux renvois dont l'ouvrage est parsemé. Une autre manière de travailler, non moins profitable, mais réservée aux plus avancés, consistera à parcourir les index alphabétiques et, toutes les fois qu'un type quelque peu insolite éveillera l'attention, à en chercher l'explication dans le corps du livre. Enfin, l'on se trouvera très bien de préparer un morceau quelconque d'un auteur grec ou latin, en se reportant à la grammaire pour chacune des formes étymologiques ou grammaticales qu'on y rencontrera. Cet exercice, régulièrement pratiqué dans mes conférences, m'a toujours donné les meilleurs résultats.

Si l'impression d'un pareil travail ne présentait déjà par elle-même assez de difficultés matérielles, j'aurais aimé à distinguer, par deux types d'impression différents, les données fondamentales qu'il est indispensable de retenir et les mille détails secondaires pour lesquels il suffira d'une lecture attentive. Je suis forcé de m'en remettre là-dessus au discernement de l'élève, qui y trouvera matière à s'exercer et à se former. A plus forte raison m'en remettrai-je au tact et à la mesure des maîtres de nos lycées et de nos collèges, quant au choix des notions élémentaires de grammaire comparée dont il conviendrait de faire profiter leur propre enseignement. Il ne saurait s'agir, bien entendu, d'enseigner, même sommairement, les méthodes linguistiques à des élèves de seconde. Mais si, au cours d'une explication, d'une correction de devoir, le professeur trouve à placer un rapprochement sûr, heureux, aisément intelligible, il y gagnera de satisfaire l'esprit de l'enfant, toujours curieux de logique et de clarté, et — qui sait ? — d'éveiller peut-être à son insu quelque vocation qui s'ignore. L'important n'est pas d'initier l'élève à tel ou tel détail aussitôt oublié qu'appris, mais de soulever discrètement le voile du temple, de faire entrevoir par une brève échappée la beauté de cette science encore trop méconnue, qui, pour emprunter les paroles d'un de ses plus savants et sympathiques interprètes[1], « placée aux confins des

(1) J. Darmesteter, *Essais Orientaux*, p. 30.

deux grands domaines, le mouvement et la pensée, tenant aux sciences naturelles par son élément matériel, le son, aux sciences morales par son objet dernier, l'expression de l'idée, plonge par ses racines dans l'histoire naturelle, et s'épanouit par sa fleur en pleine psychologie. »

Douai, 5 juin 1887.

V. HENRY.

(2e ÉDITION.)

Qui m'eût dit, à l'heure où j'écrivais ces pages, que mon cher maître et ami Abel Bergaigne ne verrait pas la seconde édition d'un ouvrage qu'il avait appelé de ses vœux et couvert de sa bienveillante autorité? Tel qu'il est, puisque son indulgence s'est plu à le juger digne de lui, je le dédie à sa mémoire bien-aimée, que garderont pieusement tous ceux qui ont été assez heureux pour le connaître. Il était de ces intelligences et de ces cœurs d'élite que, toute sa vie et au prix même du déchirement de la séparation, l'on se félicite d'avoir rencontrés sur sa route.

Cette seconde édition ne diffère pas sensiblement de la première. J'y ai corrigé quelques erreurs, comblé quelques lacunes, éclairci quelques obscurités, que d'obligeants confrères m'ont signalées. A cet égard je dois des remerciements tout particuliers à MM. F. de Saussure et L. Job. J'ai mis la bibliographie et le texte au courant des travaux parus en 1888, et crois n'avoir rien négligé pour continuer à mériter les suffrages qui ont accueilli l'apparition de ce modeste manuel. A ceux qui m'en ont honoré, et principalement à MM. les professeurs Bréal, de Harlez, Hübschmann, Merlo (1), G. Meyer, Sayce, à mon ami M. H. Winkler, j'adresse l'expression de ma sincère gratitude.

Lille, 2 novembre 1888.

V. H.

(1) Merlo à son tour, avant que ce souvenir lui parvînt, est entré jeune encore dans l'éternel repos. Comme Bergaigne et deux mois après lui, il a trouvé la mort dans une promenade alpestre.

(3e ÉDITION.)

Tandis que je préparais cette nouvelle édition, mon livre paraissait en Angleterre (*A short comparative Grammar of Greek and Latin,* London, Swan Sonnenschein, 1890), sous les auspices de M. A. H. Sayce, dont la bienveillante autorité a su aplanir toutes les difficultés inséparables d'une pareille entreprise. Mon premier devoir est de lui en adresser publiquement mes remerciements, ainsi qu'à M. Nettleship, professeur à l'Université d'Oxford, dont le nom et le talent ont répondu de moi devant le public lettré de son pays, à M. R. T. Elliott, *lecturer* à l'Université de Melbourne, qui a mis au service de cette traduction sa rare connaissance de la langue française, de l'antiquité classique et de la grammaire comparée, enfin à l'éditeur, qui, je l'espère, n'aura point à se repentir de la confiance qu'il leur a témoignée.

Les progrès de la linguistique indo-européenne sont si rapides, que, malgré le peu de temps écoulé entre cette édition et la précédente, j'ai dû faire subir à certaines parties d'assez importants remaniements : je signalerai en particulier la question des gutturales labialisées (n° 57 et passim), l'origine de l'aoriste en -θη- (n° 102), etc. Mais l'ensemble demeure intact : je n'ai presque rien retranché et peu ajouté; je me suis contenté de mettre la bibliographie au courant et d'indiquer en note les opinions récentes qui m'ont paru plausibles ou intéressantes à connaître. Je me suis efforcé aussi de profiter des aimables et indulgentes critiques qui m'ont été adressées dans le cours de cette année par MM. Charles Michel, de l'Université de Gand (*Revue de l'Instruction publique en Belgique*), Zwetaieff, de l'Université de Moscou (*Jurnal Ministerstva Narodnago Prosvěštšenia*). E. R. Wharton, de l'Université d'Oxford (*Classical Review*) et Louis Havet (*Revue critique*), que je remercie de leurs conseils encore plus que de leurs éloges.

M. Wharton surtout, qui a soumis mon livre à une critique aussi minutieuse que savante, verra que sur nombre de points j'ai déféré à ses avis. Sur quelques-uns seulement j'ai maintenu, parfois même sans le justifier, mon texte primitif : ainsi

je ne vois aucune raison de renoncer aux étymologies simples et presque sûres de *tam quam* (n° 221) et de *sed* (n° 225). Si vraiment, comme le disent les grammairiens, l'ancienne forme de *tam* était *tame*, cet *e* mystérieux ne peut être qu'une particule surajoutée, comme dans *cume* pour *quom*, du *Carmen Saliāre* (n° 251). Si *sed* procédait de *sedum*, quelle étymologie expliquerait *sedum*? quelle phonétique rendrait raison de la chute de *um* final? car il n'y a point parité entre ce cas et celui de *dōnec* = *dōnicum*. En somme rien ne nous dispensera jamais d'admettre que le texte des grammairiens latins ne nous est pas toujours parvenu sans altération ou qu'eux-mêmes ont pu parfois être insuffisamment informés.

Quant à la notice de M. L. Havet, j'hésite vraiment à en parler, faute de savoir dignement reconnaître l'exquise délicatesse qu'il a mise, lui l'un des premiers maîtres en notre science, l'ami et le compagnon d'études de Bergaigne, à relever mes modestes mérites et à pallier mes défauts. Mais je lui dois, ainsi qu'à mes lecteurs, quelques lignes d'explication au sujet des excellentes corrections qu'il m'a conseillées et dont je reconnais en principe la parfaite justesse. Elles portent sur trois points essentiels :

1° J'ai confondu l'*y* consonne et la semi-voyelle d'*i*, en écrivant uniformément, en diphtongue comme devant voyelle, *ay* et *ya*, et de même *aw* et *wa*. — Il est vrai; mais j'avoue en toute sincérité que je ne suis pas fixé moi-même sur la nature réelle de ces deux phonèmes et sur les différences qui les séparent. Ensuite, quelle graphie adopter? Celle que suggère M. Havet, *ai*, *au*, donne l'idée d'une succession de voyelles en hiatus plutôt que d'une vraie diphtongue. Tout au moins faudrait-il orner l'*i* et l'*u* de quelque signe diacritique; et, en écrivant cet ouvrage, je m'étais imposé la tâche de réduire à l'extrême minimum possible les complications typographiques qui troublent et découragent les vocations chancelantes. Enfin, les transcriptions *ai* et *ya*, *au* et *wa* une fois admises, comment faudrait-il écrire les groupes *aia* ou *aya*, *aua* ou *awa*? Dans chaque cas en particulier la nécessité s'imposerait d'opter entre les deux graphies, et bien souvent l'option serait arbitraire ou impossible; car, nous ne saurions

nous le dissimuler, cette question des semi-voyelles indo-européennes est encore une des moins claires d'une phonétique dont je n'ai prétendu enseigner que les premiers éléments. Je persiste donc à préférer à une précision qui risquerait d'être illusoire, une confusion que je crois sans inconvénient pour les débutants et que les autres rectifieront d'eux-mêmes au cours de leurs études ultérieures.

2° J'ai confondu l'accent musical, le seul qui en latin mérite vraiment le nom d'accent, avec la nuance d'intensité qui affectait toute syllabe initiale latine ou italique, et qui seule, de son côté, a causé les affaiblissements bien connus du type *colligō, affectus, afficiō*, l'abrègement des finales de mots iambiques, et autres phénomènes similaires. — Sur ce point, le maître verra que j'ai essayé de lui donner pleine satisfaction, sans réussir pourtant, je le crains, à dissiper entièrement l'équivoque.

3° La dernière réforme proposée par M. Havet est de beaucoup la plus importante, et exigerait, pour être logiquement poursuivie, la refonte d'une bonne moitié du livre, avec nombre de corrections éparses : il s'agirait d'en faire disparaître la notion décevante du « thème » en tant que base de la dérivation et de la flexion, notion qui, j'en tombe d'accord, ne correspond à aucune réalité extérieure : « . . . Il dépend de M. Henry que, dans peu d'années, le *thème* sommeille dans le campo-santo de la scolastique. » — J'en demande pardon à M. Havet, mais il a trop bonne opinion de moi : il m'attribue des facultés novatrices que je ne me sens point et une influence à laquelle je ne saurais prétendre. Autant je voudrais pouvoir proscrire la nomenclature surannée qu'il condamne, autant j'éprouve l'impossibilité de m'en passer, je cherche en vain par quoi la remplacer dans une exposition à la fois claire et rapide. J'ai cru parer au danger en avertissant à deux reprises le lecteur (n°s 83 et 182) de l'inanité de ce terme, qui ne doit représenter à ses yeux qu'une pure abstraction, commode toutefois et d'un usage inoffensif si on ne lui laisse prendre corps dans la pensée. Mais M. Havet l'a dit bien mieux et plus nettement que moi, et je lui demande la permission de le citer.

« En linguistique exacte comme en linguistique facile, un

suffixe est quelque chose qui n'a pas du tout la précision et l'immutabilité algébrique. C'est par exemple *-ier* dans *épicier*, mais *-tier* dans *bijoutier;* c'est *-al* dans *septentrional*, mais *-onal* ou *-ional* (j'en donnerais le choix pour une épingle) dans *méridional*. Un radical est chose non moins élastique; c'est une partie de mot à laquelle se joint un suffixe, par exemple *mérid-* ou *méridi-*. *Racine* est le nom conventionnel d'un radical relativement irréductible ; au point de vue français, *enfl-* de *enfler* peut parfaitement être appelé une racine, aussi bien qu'au point de vue grec φερ̥- dans φέρω, parce que ce radical *enfl-* n'est réductible qu'en latin. Bref, *suffixe*, *radical*, *racine* ne sont pas des termes exprimant des choses qui existent en soi ; ce sont les désignations de ces extraits, parfois capricieux, que l'instinct populaire tire des mots de la langue d'hier et qu'il combine pour former les mots de la langue de demain, cela tantôt avec logique, tantôt à tort et à travers. Ces termes n'ont de valeur précise que si on y fait entrer expressément la notion de cette adoption par l'instinct d'un peuple.

« Quant au mot *thème*, si prodigué par tous les linguistes, rien ne peut faire qu'il ait une valeur scientifique ; ce qu'on appelle *thème* est essentiellement quelque chose de bâtard. C'est l'amalgame d'une idée réelle, celle du radical, surtout tel qu'il se montre en sanscrit, avec l'idée tout autre, parfois spécieuse, souvent imaginaire, jamais certaine, d'une forme primitive, d'un mot indépendant, ayant préexisté aux autres mots. Il faudrait pourtant savoir ce qu'on veut dire. Entend-on par *thème* un radical, un extrait de mots ? alors il ne faut pas dire que « le thème » d'ἵππος est ἱππο-, car où est l'ο dans ἵππε ou ἱππικός ? Ou bien entend-on décidément, par « le thème d'ἵππος », le nom primitif du cheval ? en ce cas, qu'on ne prétende pas que ce thème était ἱππο-, car, s'il y a quelque chose qu'on sache pertinemment, c'est que dans ἵππος ni l'aspiration, ni l'ι, ni les deux π ne sont anciens ; nous savons avec certitude qu'il faut, d'ἵππο, remonter au moins à quelque chose comme *ekwo* ou *ekwe* (lequel ?), et peut-être à des formes (une ? deux ? plusieurs ?) encore plus différentes d'ἵππο. Mettons pourtant qu'on veuille s'obstiner à parler d'un thème d'ἵππος, en tant que mot ayant dû, ou ayant pu exister avant ἵππος lui-

même ; posons comme établi qu'ἵππος n'a pas été pris tout fait à un peuple voisin, comme le latin *bos* a été pris tout fait au grec : de quel droit alléguera-t-on de prétendus thèmes à propos des noms et des verbes de date macédonienne ou impériale, comme *caesareus* ou φιλιππίζειν ? Il serait ridicule, parce que le français dit *recevoir* au lieu de *reçoivre*, de dire que ce verbe a « changé de thème », le thème *recev-* ayant supplanté le thème *reçoiv-*; est-il plus sérieux d'expliquer en latin la coexistence des deux génitifs *apum* et *apium* par deux thèmes *ap-* et *api-*[1] ? Au fond l'idée chimérique du thème implique l'hypothèse tacite que les mots sont formés par addition d'éléments libres ; elle est donc en contradiction essentielle avec l'idée de l'analogie, qui implique la doctrine de la substitution imitative. . . »

Que les futurs linguistes méditent cette page et s'en pénètrent. Qu'ils n'en infèrent rien contre la légitimité de leur science, car des chimistes autorisés leur diront qu'il n'y a peut-être point d'atomes. Toute science, toute philosophie, toute religion a besoin d'images : l'essentiel est de n'en point faire des idoles.

Paris, 16 février 1890.

V. H.

(4e Édition.)

Je n'ai rien à ajouter aux conseils et aux observations dont j'ai cru devoir accompagner les précédentes éditions de cette *Grammaire*. On trouvera la bibliographie notablement enrichie : j'y ai inséré des ouvrages, parus dans les trois dernières années, qui n'ont sans doute avec le grec et le latin qu'un rapport indirect, mais qui m'ont semblé de nature à orienter l'étudiant désireux de s'aventurer dans les autres domaines de la linguistique indo-européenne. Quant au corps du livre, il va sans dire que j'y ai introduit toutes les modifications qui m'ont paru répondre à l'état présent de la science. Elles sont nombreuses, mais en général peu importantes ; car, si l'on pénètre toujours plus avant dans l'infini détail, l'ensemble

(1) Cette critique ne me vise pas, cf. nº 206, 7.

de la comparaison linguistique demeure à peu près immuable et, surtout en ce qui concerne les traits communs aux deux langues classiques, peut être considéré comme définitivement fixé. Je dois signaler à l'attention particulière de ceux qui s'intéressent aux problèmes du langage, la nouvelle revue *Indogermanische Forschungen*, dont le début fait souhaiter et prévoir une carrière aussi longue et féconde que celle du Journal de Kuhn.

V. H.

Paris, 12 mai 1892.

(5e Édition.)

Le grand ouvrage de M. Brugmann s'est clos dignement par une étude magistrale de la conjugaison. Ceux de mes lecteurs qui la connaissent ou s'y engageront sur mes avis, s'étonneront peut-être de ne voir passer dans mes propres pages qu'une si faible partie du progrès qu'elle réalise. Le plan de ce livre ne m'a point paru le comporter. Non que, tout en me réservant contre la hardiesse de certaines synthèses (1), je me dissimule le puissant secours qu'elles apportent à la connaissance générale de la linguistique indo-européenne. Mais, si elles l'éclairent, elles la supposent aussi ; et l'auteur qui n'a eu d'autre visée que d'expliquer l'un par l'autre le grec et le latin, est naturellement réduit au silence dans les cas exceptionnels où le latin ne s'explique que par le celtique ou le letto-slave. Par la même raison, je n'ai pu profiter de toutes les judicieuses observations formulées par M. Streitberg sur ma précédente édition, qu'il a critiquée dans l'esprit le plus bienveillant et confraternel. Celle-ci lui devra pourtant quelques notables améliorations, dont je lui exprime toute ma

(1) Cf. *Revue critique*, XXXV, p. 121.

reconnaissance. Les lacunes qui y subsistent sont en partie comblées aujourd'hui par la publication de ma *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand*, où les étudiants versés dans les langues modernes pourront suivre le prolongement germanique des phénomènes déjà constatés en grec et en latin; et ma bibliographie, tenue scrupuleusement à jour, orientera dans leurs recherches ultérieures les rares vocations suscitées par mon enseignement.

V. H.

Paris, 2 novembre 1893.

BIBLIOGRAPHIE[1].

ADAM (L.). Les Classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1882.

*AHRENS (H. L.). Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes. 2te Auflage. Göttingen, 1868.

American Journal of Philology, edited by B. L. Gildersleeve, voll. I-XIV. Baltimore, 1880-93.

American Philological Association (Transactions of the), voll. I-XXIII. Cambridge, J. Wilson, 1869-92.

ASCOLI (G. I.). Lezioni di Fonologia comparata. Torino e Firenze, 1870.

ASCOLI (G. I.). Studj critici. Milano, 1861 sq.

*ASCOLI (G. I.). Sprachwissenschaftliche Briefe. Autorisierte Uebersetzung von B. GUETERBOCK. Leipzig, Hirzel, 1887.

AUDOUIN (E.). Étude sommaire des Dialectes Grecs littéraires. Paris, Klincksieck, 1891.

BAUDRY (Fr.). Grammaire comparée des Langues classiques, 1re partie (seule parue). Paris, Hachette, 1868.

BAUNACK (J. und Th.). Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen, I, 1. Leipzig, Hirzel, 1886.

(1) L'astérisque indique les ouvrages que les étudiants liront ou consulteront avec le plus de fruit ; le double astérisque, ceux dont le secours leur est indispensable.

BECHTEL (Fr.). Ueber die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1879.

BECHTEL (Fr.). Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1892.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, herausgegeben von H. Paul u. W. Braune (E. Sievers). I-XVIII. Halle, Niemeyer, 1874-93.

(1)Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausgegeben von Dr. Ad. Bezzenberger. Bdd. I-XIX. Göttingen, 1877-93.

Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung, herausgegeben von Ad. Kuhn und A. Schleicher. Bdd. I-VIII. Berlin, 1858-76.

BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la Langue Sanscrite. Paris, Vieweg, 1884.

BERGAIGNE (A.). De Conjunctivi et Optativi in Indoeuropaeis Linguis informatione et vi antiquissima. Parisiis, Vieweg, 1877.

BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel du Sanscrit Védique. Paris, Bouillon, 1890.

BERGAIGNE (A.). — V. sous CURTIUS.

BERGER (Ph.). Histoire de l'Écriture dans l'antiquité. Paris, Impr. Nat., 1891.

BERSU (Ph.). Die Gutturalen und ihre Verbindung mit *v* im Lateinischen. Berlin, Weidmann, 1886.

*BLASS (F.). Ueber die Aussprache des Griechischen. 3te aufl. Berlin, Weidmann, 1888.

*BLOOMFIELD (M.). The Origin of the Recessive Accent in Greek. Baltimore, 1888.

*BOISACQ (E.). Les Dialectes Doriens, phonétique et morphologie. Paris, Thorin, 1891.

(1) Parmi les articles, la plupart de très haute valeur, qui composent cet excellent recueil, je signalerai spécialement : Collitz, *die flexion der nomina mit dreifacher stammabstufung* (X, 1).

BONNET (M.). Le Latin de Grégoire de Tours. Paris, Hachette, 1890.

*BOPP (Fr.), trad. M. BRÉAL. Grammaire comparée des Langues Indo-européennes. Paris, Impr. Imp. (Nat.), 1866-74.

BRAMBACH (W.). Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie in ihrem Verhältniss zur Schule. Leipzig, 1868.

*BRÉAL (M.). Mélanges de Mythologie et de Linguistique, Paris, Hachette, 1877.

*BRÉAL (M.). Les Tables Eugubines. Paris, Vieweg, 1875.

**BRÉAL (M.) et BAILLY (A.). Dictionnaire étymologique latin. Paris, Hachette, 1885.

BRÉAL (M.). Comment les Langues réparent les points faibles de leur grammaire. (Mélanges Renier, p. 233.) Paris, Vieweg, 1887.

*BRÉAL (M.) et PERSON (L.). Grammaire Latine Élémentaire. Paris, Hachette, 1888.

*BRÜCKE (E.). Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. 2te aufl. Wien, C. Gerold, 1876.

BRUGMAN (K.). Ein Problem der homerischen Textkritik und der vergleichenden Sprachwissenschaft. Leipzig, 1876.

BRUGMANN (K.). Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. Strassburg, Trübner, 1885.

*BRUGMANN (K.). Griechische Grammatik. (Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft, herausgegeben von Dr. I. Müller. II. 2te aufl. München, Beck, 1890).

*BRUGMANN (K.). Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. I, II et Indices). Strassburg, Trübner, 1886-93.

*BRUGMANN (K.) und DELBRÜCK (B.). Grundriss, etc. III : Syntax, von B. DELBRÜCK (1). Strassburg, Trübner, 1893.

BRUGMAN (K.). — V. sous OSTHOFF.

BRUNOT (F.). Grammaire Historique de la Langue Française. Paris, G. Masson, 1887.

*Bücheler (Fr.), trad. L. Havet. Précis de la Déclinaison Latine. Paris, Vieweg, 1875.

Buck (C .D.). Der Vocalismus der Oskischen Sprache. Leipzig, Koehler, 1892.

Byrne (J.). General Principles of the Structure of Language. London, Trübner, 1885.

Byrne (J.). Origin of the Greek, Latin and Gothic Roots. London, Trübner, 1888.

*Cauer (P.). Delectus Inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium. Ed. II. Lipsiae, Hirzel, 1883.

Cauer (P.). Homeri Odyssea, scholarum in usum edidit. Lipsiae, Freytag, 1886-87.

Chaignet (A.-Ed.). La Philosophie de la Science du Langage étudiée dans la formation des mots. Paris, Didier, 1875.

Chaignet (A.-Ed.). Théorie de la Déclinaison des noms en grec et en latin. Paris, Thorin, 1875.

*Chassang (A.). Grammaire Grecque d'après la méthode comparative et historique, revue et modifiée par P. Clairin. Paris, Garnier, 1890.

Collitz (H.) u. Bechtel (Fr.). Sammlung der Griechischen Dialekt-Inschriften, Bdd. I-IV. Göttingen, 1883-90.

*Conway (R. S.). Verner's Law in Italy, an essay in the history of the indo-european sibilants. London, Trübner, 1887.

Corssen (W.). Kritische Beiträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1863.

Corssen (W.). Kritische Nachträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1866.

Corssen (W.). Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der Lateinischen Sprache. 2te aufl. Leipzig, Teubner, 1868-70.

Corssen (W.). Beiträge zur Italischen Sprachkunde. Leipzig, Teubner, 1876.

Curtius (G.), trad. A. Bergaigne. La Chronologie dans la formation des langues indogermaniques. Paris, Vieweg, 1869.

*Curtius (G.). Grundzüge der Griechischen Etymologie. 5te aufl. Leipzig, Teubner, 1879.

*Curtius (G.). Das Verbum der Griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt. Leipzig, Hirzel, 1877-80.

Curtius (G.). Zur Kritik der neuesten Sprachforschung. Leipzig, Hirzel, 1885.

Curtius (G.), trad. P. Clairin. Grammaire grecque classique. Paris, Vieweg, 1884.

Danielsson (O. A.). — V. sous Pauli.

Darbishire (H. D.). Notes on the Spiritus asper in Greek. London, Trübner, 1889.

*Darmesteter (A.). Traité de la formation des mots composés dans la langue française. Paris, Vieweg, 1874.

*Darmesteter (A.). De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française. Paris, Vieweg, 1877.

*Darmesteter (A.). La Vie des Mots étudiée dans leurs significations. Paris, Delagrave, 1887.

*Darmesteter (A.). Reliques Scientifiques. Paris, Cerf, 1890.

*Darmesteter (J.). Essais Orientaux. Paris, A. Lévy, 1883.

Deecke (W.). Die Italischen Sprachen. Strassburg, Trübner, 1886.

*Deecke (W.). Lateinische Schulgrammatik (hierzu ein Band Erläuterungen). Berlin, Calvary, 1893.

*Delbrück (B.). Einleitung in das Sprachstudium. 2te aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1884.

Delbrück (B.). Die indogermanischen Verwandtschaftsnamen, ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde. Leipzig, Hirzel, 1889.

Delbrück (B.) und Windisch (E.). Syntaktische Forschungen. Halle, 1871-88.

Delbrück (B.). — V. sous Brugmann.

Egger (E.). Notions élémentaires de Grammaire comparée. 7e éd. Paris, Durand, 1875.

Ernault (E.). Le Parfait en grec et en latin. Paris, Vieweg, 1887.

Fehrnborg (O. I.). De Verbis Latinis in *uo* divisas desinentibus Disputatio. Holmiae, Norstedt et Söner, 1889.

Fick (A.). Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen. 3te aufl. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1874-76. (La 4e édition en cours de publication 1891.)

Fick (A.). Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1873.

Fick (A.). Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Peppmüller, 1883.

Fick (A.). Die homerische Ilias in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Vandenh., 1886.

Fumi (F. G.). Per la Fonistoria Protaria. (Rendiconti dell' Accademia dei Lincei.) Roma, 1888.

Grammatici Latini ex recensione H. Keilii. Voll. I-VII. Lipsiae, Teubner, 1857-80.

Grassmann (H.). Wörterbuch zum Rig-Veda. Leipzig, Brockhaus, 1873.

*Havet (L.). De Saturnio Latinorum Versu. Parisiis, Vieweg, 1880.

**Havet (L.). Cours élémentaire de Métrique Grecque et Latine, rédigé par L. Duvau. 3e éd. Paris, Delagrave, 1893.

*Havet (L.). Abrégé de Grammaire Latine. Paris, Hachette, 1886.

Havet (L.). — V. sous Bücheler.

Henry (V.). Étude sur l'Analogie en général et sur les Formations analogiques de la Langue Grecque. Paris, Maisonneuve, 1883.

Henry (V.). Esquisses Morphologiques (5 fascicules, extraits du Muséon). Lille, Douai et Paris, 1882-89.

Henry (V.). Précis de Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand. Paris, Hachette, 1893.

Henry (V.). — V. sous Bergaigne.

Hesychii Lexicon edidit M. Schmidt. Jena, Mauk, 1858-62.

Hoffmann (O.) Das Praesens der Indogermanischen Grundsprache. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1889.

Hoffmann (O.). Die Griechischen Dialekte in ihrem histo-

rischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen. I (Süd-achäisch) - II (Nord-achäisch). Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1891-93.

*Hovelacque (A.). La Linguistique, 4e éd. Paris, Reinwald, 1888.

*Hübschmann (H.). Das Indogermanische Vocalsystem. Strassburg, Trübner, 1885.

Indogermanische Forschungen, Zeitschrift für Indogermanische Sprach- und Alterthumskunde, herausgegeben von K. Brugmann und W. Streitberg. I-II. Strassburg, Trübner, 1892-93.

Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft, herausgegeben von F. Techmer, I-V. Leipzig, 1884-90.

Jackson (A. V. W.). An Avesta Grammar in comparison with Sanskrit. Stuttgart, Kohlhammer, 1892.

Job (L.). Le Présent et ses dérivés dans la conjugaison latine. Paris, Bouillon, 1893.

*Johansson (K. F.). De derivatis Verbis contractis Linguae Graecae Quaestiones. Upsaliae, Berling, 1886.

Johansson (K. F.). Nagra ord om dialekter specielt de grekiska. Upsala, 1887.

*Johansson (K. F.). Beiträge zur Griechischen Sprachkunde. Upsala, Berling, 1891.

Keller (O.). Lateinische Volksetymologie. Leipzig, Teubner, 1891.

Kluge (Fr.). Etymologisches Wörterbuch der Deutschen Sprache. 4te aufl. (1). Strassburg, Trübner, 1889.

*Koch (E.), trad. J. L. Rouff. Grammaire Grecque. Paris, A. Colin, s. d. (1887).

*Kühner (R.). Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache. 2te aufl. Hannover, Hahn, 1869-70.

La Grasserie (R. de). Les Divisions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1888.

(1) Une 5e édition en cours de publication.

Lexicon totius Latinitatis Forcellini, Facciolati, etc. Patavii, typis seminarii, 1874 sq.

MAHLOW (G. H.). Die langen Vocale A E O in den Europäischen Sprachen. Berlin, 1879.

MAYHEW (A. L.). Synopsis of Old English Phonology. Oxford, Clarendon Press, 1891.

*MEISTER (R.). Die Griechischen Dialekte. I (Asiatisch-äolisch, Böotisch, Thessalisch) - II (Eleisch, Arkadisch, Kyprisch). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1882-89.

*MEISTERHANS (K.). Grammatik der Attischen Inschriften. 2te aufl. Berlin, 1888.

*MERLO (P.). Saggi Glottologici, raccolti dopo la sua morte dal prof. F. Ramorino. Milano, Hoepli, 1890.

MEUNIER (Fr.). Les Composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc. Paris, Durand, 1873.

*MEYER (G.). Griechische Grammatik. 2te aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1886.

MEYER (G.). Etymologisches Wörterbuch der Albanesischen Sprache. Strassburg, Trübner, 1891.

MEYER (L.). Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann, 1861-65.

MONRO (D. B.). A Grammar of the Homeric Dialect. 2d ed. Oxford, 1891.

(1)MÜLLER (Fr.). Grundriss der Sprachwissenschaft. Wien, Hölder, 1876-88.

MÜLLER (H. D.). Zur Entwicklungsgeschichte des Indogermanischen Verbalbaus. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1890.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. La Science du Langage. Paris, Durand, 1867.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. Nouvelles leçons sur la science du langage. Paris, Durand, 1867-68.

(1) Cet ouvrage, véritable monument scientifique, est précédé de considérations générales qu'on ne saurait trop recommander à l'attention

MÜLLER (M.), trad. L. HAVET. La Stratification du Langage. Paris, Vieweg, 1869.

*NEUE (Fr.). Formenlehre der Lateinischen Sprache. Berlin, Calvary, 1875-77.

OSTHOFF (H.). Forschungen im Gebiete der Indogermanischen nominalen Stammbildung. Jena, Costenoble, 1875-76.

*OSTHOFF (H.). Das Verbum in der Nominalcomposition. Jena, Costenoble, 1878.

*OSTHOFF (H.) und BRUGMAN (K.). Morphologische Untersuchungen. Leipzig, Hirzel, 1878-90.

*OSTHOFF (H.). Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen. Strassburg und London, Trübner, 1884.

PARMENTIER (L.). Les Substantifs et les Adjectifs en -ες dans la langue d'Homère et d'Hésiode. Gand et Paris, Bouillon, 1889.

PASSY (P.). Les Sons du Français. 3e éd. Paris, Firmin-Didot, 1892.

*PASSY (P.). Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux. Paris, Firmin-Didot, 1891.

*PAUL (H.). Principien der Sprachgeschichte. 2te aufl. Halle, Niemeyer, 1886.

*PAULI (C.). Altitalische Studien[1], I-V. Hannover, Hahn, 1883-87.

PERSSON (P.). Studia Etymologica. Upsaliae, Berling, 1886.

PERSSON (P.). Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung u. Wurzelvariation. Upsala, Berling, 1891.

PEZZI (D.). Grammatica storico-comparativa della Lingua Latina. Torino, Loescher, 1872.

*PEZZI (D.). La Lingua Greca antica. Torino, Loescher, 1888.

PLANTA (R. v.). Grammatik der Oskisch-Umbrischen Dialekte. I. Strassburg, Trübner, 1893.

(1) C'est dans ce recueil qu'on trouvera les intéressants travaux de M. Danielsson.

POTT (A.-Fr.). Etymologische Forschungen aut dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen. 2te aufl. Lemgo, 1859-61.

POTT (A.-Fr.). Wurzelwörterbuch der Indogermanischen Sprachen. Detmold, 1867-73.

*PRELLWITZ (W.). Etymologisches Wörterbuch der Griechischen Sprache. Göttingen, Vandenh. u. Ruprecht, 1892.

*PSICHARI (J.). Essais de Grammaire historique néo-grecque. I-II. Paris, Leroux, 1886-89.

*PSICHARI (J.). Quelques observations sur la Phonétique des Patois et leur influence sur les langues communes. Paris. Leroux, 1888.

REGNAUD (P.). Essais de Linguistique évolutionniste. Paris, Leroux, 1885.

REGNAUD (P.). Origine et Philosophie du Langage, ou Principes de Linguistique Indo-européenne. Paris, Fischbacher, 1888.

*REGNIER (Ad.). Traité de la Formation et de la Composition des mots dans la langue grecque. 2e éd. Paris, Hachette, 1855.

*REINACH (S.). Manuel de Philologie classique. 2e éd.(1). Paris, Hachette, 1883-84.

REINACH (S.). Traité d'Épigraphie Grecque. Paris, Leroux, 1885.

*REINACH (S.). L'Origine des Aryens. Paris, Leroux, 1892.

RENAN (E.). De l'Origine du Langage. 3e éd. Paris, M. Lévy, s. d. (1862).

Revue de Linguistique et de Philologie comparée (publiée successivement par MM. Chavée, Girard de Rialle, E. Picot, J. Vinson, A. Hovelacque). T. I-XXVI(2). Paris, Maisonneuve, 1867-93.

Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes

(1) On ne devra consulter le tome Ier qu'en tenant compte des *additamenta* consignés au tome II.

(2) On trouvera dans le tome XXII (p. 33) une ***Étude de syntaxe comparée***, de V. Henry, sur *la Proposition infinitive*.

(publiée successivement par MM. E. Tournier, L. Havet, Ch. Thurot, Ch. Graux, O. Riemann, E. Chatelain, L. Duvau, B. Haussoullier). T. I-XVII[1]. Paris, Klincksieck, 1877-93.

Romania, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris. T. I-XXII. Paris, Vieweg (Bouillon), 1872-93.

ROUSSELOT (P. J.). Les Modifications phonétiques du Langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)[2]. Paris, Welter, 1892.

SAUSSURE (F. de). Mémoire sur le Système primitif des Voyelles dans les Langues indo-européennes. Leipsick, Teubner, 1879.

SAUSSURE (F. de). Une loi rhythmique de la langue grecque. (Mélanges Graux, p. 737). Paris, Thorin, 1884.

SAYCE (A. H.), trad. E. JOVY. Principes de Philologie comparée. Paris, Delagrave, 1884.

SCERBO (FR.). Caratteristiche del Greco e del Latino. Firenze, Loescher, 1893.

SCHERER (W.). Zur Geschichte der Deutschen Sprache. 2te ausg. Leipzig, Weidmann, 1878.

SCHLEICHER (A.). Compendium der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. 4te aufl. Weimar, Böhlau, 1876.

SCHLEICHER (A.). Indogermanische Chrestomathie. Weimar, Böhlau, 1869.

SCHMIDT (J.). Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus. Weimar, Böhlau, 1871-75.

SCHMIDT (J.). Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1872.

SCHMIDT (J.). Die Pluralbildungen der Indogermanischen Neutra. Weimar, Böhlau, 1889.

(1) A noter spécialement : O. Riemann, *le Dialecte Attique d'après les inscriptions,* V, p. 145, et X, p. 49.

(2) La 1re partie est une étude de phonétique générale et très minutieuse.

SCHRUMPF (G. A.). A first Aryan Reader. London. D. Nutt, 1890.

*SCHUCHARDT (H.). Der Vokalismus des Vulgärlateins. Leipzig, Teubner, 1866-68.

SCHUCHARDT (H.). Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker. Berlin, Oppenheim, 1885.

*SCHWEIZER-SIDLER (H.) und SURBER (A.). Grammatik der Lateinischen Sprache. 2te aufl. Halle. 1888.

SEELMANN (E.). Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen. Heilbronn, 1885.

SIEVERS (Ed.). Grundzüge der Phonetik. 4te aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1893.

*Société de Linguistique de Paris (Bulletin et Mémoires de la) T. I-VII. Paris, Vieweg, 1869-92.

*STADELMANN (J.). De Quantitate Vocalium latinas voces terminantium. Lucernae, 1884.

*STOLZ (Fr.). und SCHMALZ (J. H.). Lateinische Grammatik. (Hdb. d. Klass. Altertumswissenschaft. II.) V. sous BRUGMANN.

*STREITBERG (W.). Zur Germanischen Sprachgeschichte. Strassburg, Trübner, 1892.

*Studien zur Griechischen und Lateinischen Grammatik, herausgegeben von G. Curtius. I-X. Leipzig, Hirzel, 1868-78.

*SWEET (H.). A Primer of Phonetics. Oxford, 1890.

Thesaurus Graecae Linguae ab H. Stephano constructus, etc. Parisiis, Didot, 1831-65.

THURNEYSEN (R.). Ueber Herkunft und Bildung der Lateinischen Verba auf *-io*. Leipzig, Hirschfeld, 1879.

**TOURNIER (Ed.) et RIEMANN (O.). Premiers éléments de Grammaire Grecque. Paris, Hachette, 1882.

VANICEK (A.). Griechisch-Lateinisches etymologisches Wörterbuch. Leipzig, 1877.

WACKERNAGEL (J.). Ueber die Geschichte des historischen Infinitivs. S. l. n. d. (1888).

*WACKERNAGEL (J.). Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita. Basel, 1889.

*Wackernagel (J.). Beiträge zur Lehre vom Griechischen Akzent. Basel, 1893.

Westphal (R.). Die Verbalflexion der Lateinischen Sprache. Jena, 1873.

*Wharton (E. R.). On the vocalic Laws of the Latin Language. (Philological Society.) 1888.

*Wharton (E. R.). Loan-Words in Latin. (Philol. Soc.) 1888.

*Wharton (E. R.). Etyma Latina, an etymological Lexicon of classical Latin. London, Rivingtons, 1890.

*Wheeler (B. I.). Der Griechische Nominalaccent. Strassburg, Trübner, 1885.

*Whitney (W. D.). La Vie du Langage. Paris, Germer-Baillière, 1875.

*Whitney (W. D.). A Sanskrit Grammar. 2[d] ed. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1889.

Wiedemann (O.). Das Litauische Präteritum, ein Beitrag zur Verbalflexion der Indogermanischen Sprachen. Strassburg, Trübner, 1881.

Windisch (E.). Ueber die Verbalformen mit dem Charakter *r*. Leipzig, Hirzel, 1887.

Windisch (E.). — V. sous Delbrück.

Winkler (H.). Zur Sprachgeschichte. Berlin, Dümmler, 1887.

Winkler (H.). Weiteres zur Sprachgeschichte. Berlin, Dümmler, 1889.

*Wordsworth (J.). Fragments and Specimens of early Latin. Oxford, Clarendon Press, 1884.

*Wright (J.). A Primer of the Gothic Language. Oxford, 1892.

Zacher (K.). Zur Griechischen Nominalcomposition. Breslau, Köbner, 1886.

*Zander (C. M.). Carminis Saliaris Reliquiae. Lundae, Berling, 1888.

Zander (C. M.). Versus Italici antiqui. Lundae, Möller, 1890.

[1]Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, herausgegeben von (Th. Aufrecht,) Ad. Kuhn (,E. Kuhn und J. Schmidt). Bdd. I-XXXIII. Berlin, Dümmler (Gütersloh, Bertelsmann), 1852-93.

Ziemer (H.). Vergleichende Syntax der Indogermanischen Comparation. Berlin, Dümmler, 1884.

*Zwetaieff (J.). Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae. Mosquae, Herbeck, 1886.

(1) Dans cette imposante collection, où se reflète tout le mouvement linguistique du siècle, on lira surtout avec profit les volumes des quinze dernières années, et notamment les articles de MM. J. Schmidt, Wackernagel, Hübschmann, Osthoff, Brugmann et K. Verner.

SIGNES CONVENTIONNELS.

abl.	ablatif.
acc.	accusatif.
adv.	adverbe.
all.	allemand.
angl.	anglais.
aor.	aoriste.
arch.	archaïque.
att.	attique.
béot.	béotien.
Carm. Arv.	Chant des Arvales.
cf.	comparer.
col. rostr.	inscription de la colonne rostrale.
cypr.	cypriote.
dat.	datif.
dor.	dorien.
du.	duel.
éol.	éolien.
ep. Scip.	épitaphes des Scipions.
fm.	féminin.
fr.	français.
fut.	futur.
gén.	génitif.
germ.	germanique.
goth.	gothique.
gr.	grec.
hom.	homérique.
i.-e.	indo-européen.
impf.	imparfait.
ind.	indicatif.
inf.	infinitif.
instr.	instrumental.
ion.	ionien.
lat.	latin.
lesb.	lesbien.
loc.	locatif.
mod.	moderne.
moy.	moyen.
msc.	masculin.
nom.	nominatif.
nt.	neutre.
ombr.	ombrien.
osq.	osque.
pass.	passif.
pf.	parfait.
pl.	pluriel.
pl. 1, 2, 3.	1re, 2e, 3e personne du pluriel.
plqpf.	plus-que-parfait.
prés.	présent.
rac.	racine.
sct. Bacch.	sénatusconsulte des Bacchanales.
sg.	singulier.
sg. 1, 2, 3.	1re, 2e, 3e personne du singulier.
sk.	sanscrit.
subj.	subjonctif.
subst.	substantif.
suff.	suffixe.
tab. Mumm.	table triomphale du consul Mummius.
th.	thème.
vb.	verbe.
véd.	védique.
v. g.	par exemple.
voc.	vocatif.
zd.	zend.

Toutes autres abréviations s'expliqueront d'elles-mêmes.

Le signe d'égalité entre deux formes en implique l'identité : φέρω = *ferō*. — Employé concurremment avec le signe :, il indique une proportion, soit *urbibus* : *urbī* = *avibus* : *avī* (lire *urbibus* est à *urbī* comme *avibus* est à *avī*).

L'astérisque devant une forme indique qu'elle ne repose pas sur un témoignage historique et qu'on la restitue par conjecture.

Le trait d'union, placé soit avant soit après, indique une forme qui, à l'état isolé, n'apparaît jamais dans le langage, à savoir, respectivement, un suffixe séparé de son thème, ou un thème dépourvu de suffixe : soit -μεν, désinence de pl. 1 des verbes grecs, et φέρ-ο-, thème du vb. φέρω.

Dans les transcriptions sanscrites, le simple trait de longueur indique la longue atone, *bhárāmi* (je porte) ; l'accent circonflexe, la longue accentuée, *vêda* (je sais) ; *c* et *j* se prononceront respectivement *tch* et *dj* ; *š* vaut partout fr. *ch* (all. *sch*)[1] ; les cérébrales (cacuminales) sont transcrites en caractère romain dans le texte italique.

En grec, la quantité est marquée partout (ἔλῡσα), sauf quand elle concourt avec l'accent, auquel cas on a cru devoir en général la sacrifier à l'accentuation (ἐλύσαμεν).

Suivies d'un chiffre, les majuscules grecques indiquent les chants de l'Iliade ; les minuscules grecques, les chants de l'Odyssée.

L'ouvrage a été divisé en 300 numéros, dont chacun forme un ensemble aussi homogène que possible. C'est à ces numéros, imprimés en marge, que renvoient toutes les références indiquées par les mots *supra* et *infra*.

Voir les index à la fin du volume.

(1) Et de même *ž* se lira *j* français.

PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

La grammaire de toute langue, envisagée isolément, nous apparaît comme un recueil purement empirique de règles arbitraires, traversées d'exceptions plus arbitraires encore, qu'elle se borne à formuler sans pouvoir même en faire soupçonner la raison d'être. Ainsi la grammaire française nous apprend qu'on forme le pluriel des substantifs en ajoutant un *s* au singulier : d'où vient cet *s* ? et comment a-t-il la vertu de transformer un singulier en pluriel ? elle l'ignore. Elle enseigne qu'on tire les adverbes des adjectifs en ajoutant au féminin la terminaison *ment*, *long longuement*, mais que par exception ceux en *ent* changent cette finale en *em* devant *ment*, *prudent prudemment*, que, par exception à l'exception, *lent* fait *lentement*, etc. : que signifie cette syllabe *ment* ? pourquoi exige-t-elle le féminin pour *long* et *lent* et ne l'exige-t-elle pas pour *prudent* ? c'est ce dont la grammaire française à elle seule ne saurait nous instruire.

Mais, si nous nous reportons au latin, nous y voyons un accusatif singulier *cabállum* et un accusatif pluriel *cabállōs*, qui nous renseignent sur l'origine de l'*s* dans le pluriel *les*

chevals. Nous y voyons un mot *ménte,* ablatif d'un nom féminin, qui, dans une expression telle que *lóngā ménte* , littéralement « d'une manière longue », régissait le féminin de l'adjectif variable *lóngus*, mais ne pouvait naturellement faire varier l'invariable *prūdēns*. Ainsi, connaître le pourquoi des règles, le pourquoi des exceptions, qui à proprement parler rentrent dans la règle quand elles sont bien comprises[1], tel est le bénéfice qu'on retire de la comparaison scientifique de deux langues plus ou moins étroitement apparentées entre elles ; et, par cela même que la grammaire ainsi comprise demande un moindre effort à la mémoire et un plus grand au raisonnement, elle peut être à la fois plus aisément retenue et plus sûrement approfondie.

C'est là le but de la **Grammaire** dite **historique** ou **comparée.**

(2) Le rapport de parenté entre plusieurs langues résulte, soit de ce qu'elles descendent l'une de l'autre (ainsi le français par rapport au latin), soit de ce qu'elles descendent toutes d'un auteur commun (ainsi le français, l'italien, l'espagnol, le roumain, tous issus du latin)[2]. Dans ce dernier cas, l'ancêtre peut être connu, avoir laissé une littérature plus ou moins riche, ou du moins quelques documents écrits qui nous renseignent sur les traits principaux de sa grammaire ; ou bien au contraire il peut avoir péri sans laisser d'autre trace de son existence que les idiomes mêmes qui en sont sortis et qu'on se propose d'étudier. C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre l'affinité du grec et du latin, qui ne descendent pas l'un de l'autre, ni d'au-

(1) Une grammaire parfaite serait celle qui ne contiendrait plus aucune exception. La linguistique n'en est pas encore là ; mais elle se rapproche de plus en plus du but, sans pouvoir se flatter de jamais l'atteindre.

(2) Rigoureusement parlant, ces expressions empruntées à la vie usuelle sont inexactes : une langue ne descend pas d'une autre ; le français n'est pas issu du latin, car il est impossible de fixer dans l'histoire un moment précis où l'on aurait cessé de parler latin et commencé à parler français. En réalité, le français est encore du latin, modifié d'âge en âge par des changements dont les générations successives n'eurent aucune conscience. L'hiatus n'apparaît que quand on envisage à la fois deux époques séparées par un long intervalle.

cune langue historiquement connue[1], mais qui, avec d'autres idiomes européens et asiatiques, procèdent d'une langue depuis longtemps éteinte, qui n'eut jamais d'écriture et fut parlée par une peuplade dont l'habitat primitif n'est pas même exactement connu. Cet idiome proethnique, qu'on ne peut restituer que par la comparaison des diverses formes grammaticales qui en sont issues, a reçu la désignation conventionnelle d'**indo-européen commun.**

(3) La famille indo-européenne comprend tout d'abord deux grandes divisions : **branche asiatique** ou **âryenne**, et **branche européenne.** Le critérium essentiel de distinction entre ces deux groupes, c'est que l'*e* et l'*o* proethniques se sont conservés sans corruption dans les langues européennes, tandis que les langues asiatiques les ont confondus tous deux avec l'*a* long ou bref : ainsi, au primitif **bhéromes* (nous portons), le grec répond très exactement par φέρομες (dorien), le sanscrit très imparfaitement par *bhárāmas.*

(4) I. La branche asiatique à son tour s'est scindée en deux rameaux :

1. Rameau **indien**, comprenant : — a) le sanscrit, langue morte depuis longtemps, mais conservée avec un soin jaloux dans les écoles liturgiques des brâhmanes, analysée de bonne heure par les grammairiens les plus minutieux qu'aucune littérature ait jamais connus, langue dont les monuments les plus anciens (certains hymnes du Véda) peuvent remonter au Xe siècle avant notre ère ou même par delà ; — b) le prâcrit, ou plus exactement les langues prâcritiques, langues vulgaires qui ont, bien des siècles avant notre ère, remplacé le sanscrit dans l'usage courant, et dont la mieux connue est le pâli, langue sacrée du bouddhisme ; — c) les idiomes modernes, parlés encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Inde, hindi, hindoustani, bengali, etc.

[1] Il faut donc se garder de ces locutions vicieuses, encore trop fréquentes sous la plume des élèves : « telle forme latine *vient* du grec » ou « telle forme grecque *vient* du sanscrit ». Le sanscrit n'est pas l'ancêtre, il est tout au plus le frère aîné, non moins altéré que ses frères, sinon même davantage.

(5) 2. Rameau **éranien**, comprenant : — a) le zend ou avestique, aussi ancien peut-être que le sanscrit, conservé dans l'Avesta et les autres livres sacrés attribués au législateur Zoroastre, fondateur mythique du culte du feu ; — b) le perse, langue des vaincus de Marathon, dont les rares documents se réduisent à quelques inscriptions cunéiformes des rois Achéménides ; — c) les langues éraniennes modernes, dont la plus importante est le persan, très corrompu par l'introduction de mots arabes et turcs.

(6) II. La branche européenne s'est divisée en sept grands rameaux : arménien, hellénique, italique, celtique, germanique, letto-slave et albanais. Le premier et le dernier, entrés depuis peu dans la comparaison indo-européenne, n'y occupent qu'un rang très secondaire. Le deuxième et le troisième exigent un développement spécial.

(7) 1. Au premier abord le groupe **hellénique** semble ne renfermer qu'une seule langue, la langue grecque, représentée : aux temps les plus anciens, par les poèmes homériques, dont certaines parties au moins remontent au IX[e] siècle avant notre ère ; à l'époque qui précède et suit le siècle de Périclès, par la brillante floraison des littératures ionienne, attique, alexandrine ; au moyen âge, par les écrivains byzantins ; de nos jours, par le grec moderne. Mais il s'en faut de beaucoup que tous ces documents se rattachent à une langue unique, et que chacun d'eux reflète fidèlement le parler du temps et du pays où ils ont été composés : la langue des poèmes homériques est un mélange tout artificiel de formes éoliennes et ioniennes ; celle des tragiques diffère certainement beaucoup de celle que parlaient les spectateurs athéniens ; les Byzantins écrivirent en grec comme les scolastiques en latin, et aujourd'hui les journaux grecs sont écrits en une langue qui serait plus aisément comprise de Périclès lui-même que d'un contemporain tant soit peu illettré.

La forme véritable de la langue, à une époque et dans un territoire donnés de la Grèce, nous est révélée heureusement par des témoins infaillibles, les inscriptions, qui, sauf les erreurs nécessairement limitées du graveur, nous renseignent avec une exactitude absolue, et dont on a déjà recueilli une ample mois-

son. A la lueur de ces documents, complétés par les indications des anciens grammairiens, on a pu distinguer tout d'abord dans l'unité hellénique deux groupes dialectaux, reconnaissables à ce critérium fondamental, que l'un, le groupe dit non ionien, conserve partout l'$\bar{a}$ primitif, tandis que l'ionien le fait permuter en $\bar{e}$: ainsi, à l'indo-européen **sistāmi* (je place, cf. le lat. *stāre*), le dorien répond par ἵστᾱμι, le groupe ionien-attique par ἵστημι[1].

J'indiquerai rapidement les dialectes qui se rattachent à ces deux groupes et les principaux documents qui nous en sont parvenus.

(8) A. Le groupe **non ionien** comprend :

a) Les dialectes **doriens**, dont la littérature nous fournit des spécimens, nécessairement plus ou moins altérés, dans les odes de Pindare, les fragments d'Alcman (laconien) et autres lyriques, les idylles de Théocrite (dorien de Sicile) et les chœurs des tragiques et des comiques grecs (dorien très impur). Ces dialectes sont : — α) Laconien : stèle de Damonon, etc., diverses gloses dans Hésychius ; conservé de nos jours encore dans le dialecte dit tsaconien[2]. — β) Dorien de la Grande-Grèce : tables d'Héraclée. — γ) Messénien : inscription d'Andanie. — δ) Argien. — ε) Corinthien. — ζ) Mégarien. — η) Crétois, connu surtout par la longue et très importante inscription récemment découverte et désignée sous le nom de table de Gortyne. — θ) Dorien des îles (Rhodes, etc.). — ι) Achéen.

b) Les dialectes de la Grèce septentrionale, dits aussi pseudo-doriens, phocidien, locrien, étolien, acarnanien, etc., qui n'exercèrent aucune influence sur la langue littéraire de la Grèce.

(1) Il ne faut donc pas dire que « le dorien change l'η en ᾱ » ou, ce qui serait pire, « en α ». Le dorien ne change rien : à l'attique τίθημι il répond par τίθημι (ce mot contient un $\bar{e}$ primitif). Il garde au contraire intacte la voyelle que le grec commun a corrompue.

(2) Cette donnée est aujourd'hui contestée : l'école de M. Psichari tend à n'admettre en néo-grec aucune survivance dialectale et enseigne que le tsaconien, comme tous les autres patois modernes, procède de la κοινή.

c) Le thessalien : de mieux en mieux connu, plusieurs particularités curieuses qui le rapprochent du lesbien.

d) L'éléen : inscriptions d'Olympie.

e) L'arcado-cypriote, que d'assez nombreux documents épigraphiques (inscription de Tégée, table de Dali) permettent de considérer comme une langue unique malgré la distance et les obstacles géographiques qui en séparent les deux variétés.

f) Le **lesbien**, langue des plus anciens lyriques, Alcée et Sapho : nombreux témoignages de grammairiens anciens[1].

g) Le béotien, qui paraît avoir quelque affinité avec le lesbien, mais avec une forte teinte d'hybridation dorienne.

h) Le pamphylien (Asie Mineure) : très peu connu.

(9) B. Le groupe **ionien**, de beaucoup le plus important au point de vue littéraire, ne comprend qu'un moindre nombre de variétés.

a) En tête se place le **vieil-ionien** d'Asie Mineure (Smyrne, Chios, etc.), le plus ancien dialecte grec connu, qui fait le fond de la langue des poèmes homériques (tels du moins qu'ils nous sont parvenus) et des épopées de tous ses imitateurs plus modernes.

b) Le **néo-ionien** d'Asie Mineure, tel que nous le font connaître les écrits d'Hérodote et d'Hippocrate, ne paraît différer du précédent que par quelques particularités peu importantes : mais les inscriptions accusent des différences plus sensibles.

(1) Les grammairiens avaient imaginé une catégorie linguistique dite « dialecte éolien », où ils faisaient entrer tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Si ce nom doit être conservé, il ne peut s'appliquer tout au plus qu'au lesbien, au thessalien, au béotien et à certaines formes des poèmes homériques, notamment les génitifs pluriels de 1re décl. en -ᾱων, les génitifs singuliers masculins de 1re décl. en -ᾱο, etc. — Toutefois, M. O. Hoffmann (*Gr. Dial.*, I, p. 4 sq.) propose aujourd'hui de revenir à la division tripartite, telle que l'enseignent les écrivains grecs. Il distingue les trois groupes : *dorien* et pseudo-dorien ; *éolien* ou plutôt *achéen*, divisé lui-même en éolien asiatique (éolien homérique, lesbien), achéen septentrional (thessalien, etc.) et achéen méridional (achéen propre, arcado-cypriote) ; enfin *ionien-attique*. Il y a eu des mélanges à doses variées de dialectes doriens et éoliens ; mais l'hypothèse d'une unité primitive éolo-dorienne se trouve absolument exclue.

c) L'ionien des îles (Cyclades, Eubée) semble le chaînon qui unit les dialectes d'Asie à celui d'Europe.

d) L'ionien d'Athènes ou **attique** diffère de l'ionien commun en un seul point essentiel : il maintient ou restitue l'ᾱ primitif à la suite d'un ι ou d'un ρ : ainsi, dor. ἵσταμι, ion. et att. ἵστημι, dor. κόμᾱ, ion.-att. κόμη ; mais dor. σοφίᾱ ἁμέρᾱ πρᾱσσω, ion. σοφίη ἡμέρη πρήσσω, att. σοφίᾱ ἡμέρᾱ πρᾱττω. L'attique pur ne se trouve naturellement que dans les inscriptions, découvertes en grand nombre : mais la langue littéraire qui s'en rapproche le plus est celle des comédies d'Aristophane et surtout celle des dialogues de Platon.

e) A l'époque de l'hégémonie d'Athènes et par suite de son influence politique, le dialecte attique se répandit par toute la Grèce, et de cette expansion naquit une langue artificielle, la κοινὴ διάλεκτος, qui servit de lien commun à toutes les parties du monde hellénique, et qui, à partir d'Alexandre, commença à supplanter les dialectes locaux[1]. La κοινή, sauf quelques sons ou formes exclusivement propres au langage d'Athènes (ττ pour σσ, etc.), est au fond identique à l'attique. C'est elle qu'enseignent nos grammaires usuelles : c'est elle qu'emploient généralement les prosateurs postérieurs au siècle de Périclès, en tant du moins qu'ils n'affectent pas d'atticiser comme Lucien ; c'est elle enfin qui s'est continuée par le byzantin et vit encore dans le grec contemporain. Toutefois les dialectes ont dû se maintenir assez longtemps à côté ou au-dessous d'elle pour lui apporter un certain contingent de formes qui a contribué à la modifier[2].

2. Le groupe **italique** a pour représentant principal le

(1) C'est ainsi qu'à partir de l'unification monarchique de la France la langue du centre (Ile-de-France, Orléanais et Touraine), devenue seule littéraire et officielle, a peu à peu remplacé le picard, le normand, le bourguignon, le provençal et autres idiomes provinciaux.

(2) Point très obscur, car les dialectes réduits par la κοινή au rang de patois locaux ont vécu et sont morts sans laisser de trace épigraphique ni littéraire. Cf. supra, p. 5, n. 2.

latin, dont le plus ancien monument connu[1], tout récemment découvert (inscription de Duenos, très obscure), remonte au IVe siècle avant notre ère, et qui, parti d'une bourgade du Latium, puis répandu sur l'Europe et l'Afrique par la conquête romaine, règne encore, sous forme de portugais, espagnol, provençal, français, rhète, italien, sur toute l'Europe occidentale, et pousse par le roumain une pointe hardie jusque dans la vallée du bas Danube.

Le groupe italique semble au premier abord former une unité dialectale plus compacte que l'hellénique : mais c'est une pure illusion, qui tient à ce que, parmi les langues italiques, une seule à notre connaissance s'est élevée à la dignité littéraire, les autres n'étant connues que de l'épigraphiste. En fait plusieurs langues se partageaient l'Italie, à savoir, en allant du nord au sud :

A. Le gaulois cisalpin, de même famille que le gaulois transalpin, appartient au groupe celtique.

B. L'étrusque, langue d'une civilisation qui fut certainement brillante et qu'écrasa la barbarie romaine, a laissé de nombreuses inscriptions qu'on épelle sans pouvoir les traduire. Il paraît toutefois de plus en plus probable que l'étrusque, loin d'appartenir au groupe italique, n'est pas même un idiome indo-européen.

C. L'**ombrien**, langue italique du plateau apennin, est surtout connu par le grand code liturgique mutilé qu'on désigne sous le nom de Tables Eugubines et qui a en grande partie livré ses secrets.

D. Les dialectes de la moyenne Italie intermédiaires entre

(1) C'est ordinairement le Chant des Arvales qui est donné comme tel. Ce chant est à coup sûr très ancien ; mais le texte que nous en possédons n'a été écrit qu'en 218 après J.-C., par un graveur qui n'y comprenait plus goutte. Quant aux épitaphes des Scipions, elles sont postérieures de plus d'un siècle à l'inscription de Duenos : aussi sont-elles intelligibles. Le sénatusconsulte des Bacchanales, document long et intéressant, est encore plus récent.

l'ombrien et le latin (picentin, sabin[1], pélignien, marse, volsque, èque, falisque[2], etc.) sont encore presque inconnus. Le caractère essentiel à peu près commun à tous ces dialectes, partagé d'ailleurs à un moindre degré par le latin populaire, est l'assourdissement et la chute des finales conservées par le latin classique : par exemple, ombr. *pihaz* = *piātus* ou *katel* = *catulus* a déjà une physionomie toute romane.

E. Le **latin** nous est révélé dans ses particularités les plus intimes par une riche littérature qui s'espace sur huit à neuf siècles, par de nombreuses inscriptions, recueillies dans toutes les parties du monde romain, et par les témoignages multiples des grammairiens. Les langues romanes et les fouilles de Pompéi nous permettent même de pénétrer les secrets du latin parlé ou populaire.

F. L'**osque** ou le groupe osque-samnite (Italie méridionale), n'est représenté que par environ 200 inscriptions, dont deux seulement, le cippe d'Abella et la table de Bantia, ont une certaine étendue.

On admettait autrefois, entre le groupe hellénique et le groupe italique, une affinité plus étroite qu'entre ceux-ci et les autres groupes de la famille, et l'on reconstituait dès lors, dans l'intérieur de la grande unité indo-européenne, une unité secondaire gréco-latine. Cette idée est généralement abandonnée aujourd'hui : peut-être y reviendra-t-on un jour. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne saurait affirmer du grec et du latin est certainement vrai du latin et du celte, et très probablement aussi du germain et du slave.

3. Le groupe **celtique** comprend : — a) dans l'antiquité, le gaulois, langue de nos pères, tombée en désuétude après la conquête de César, et si bien oubliée que, sauf quelques mots qu'elle a fait pénétrer par emprunt dans le latin, elle n'a laissé

(1) Le sabin et en général les dialectes sabelliques paraissent relever du groupe osque-samnite, auquel les rattache d'ailleurs la communauté de nom, lat. *Samnium* = **Sabnium* (infra n° 63) = osq. *Safinim* (infra 59 et 60 in fine).

(2) Le falisque est un dialecte latin.

d'autres vestiges de son existence qu'une trentaine d'inscriptions mutilées et imparfaitement traduites : — b) au moyen âge (à partir du VIIIe siècle), le vieil-irlandais et le cymrique, qui eurent une littérature en partie conservée : — c) de nos jours, quelques dialectes, tels que le gaélique (Écosse), l'irlandais (Irlande occidentale), le cymrique (Galles) et le bas-breton (extrême ouest de la Bretagne française).

(12) 4. Le groupe **germanique** se décompose en quatre groupes secondaires : — a) gotique, idiome éteint depuis longtemps, mais connu, sous la forme qu'il affectait au IVe siècle de notre ère, par une traduction de la Bible, œuvre de l'évêque Ulfilas : — b) norrois, occupant encore tout l'extrême nord de l'Europe (islandais, norvégien, suédois, danois) : — c) bas-allemand, continué de nos jours par le flamand, le hollandais, le plat-allemand (dialectes de l'Allemagne septentrionale) et l'anglais (dit anglo-saxon jusqu'au XIIe siècle), ce dernier très altéré dans son lexique par l'introduction de mots français importés par la conquête normande : — d) haut-allemand, langue de l'Europe centrale (Allemagne, Suisse presque tout entière et pays allemands de l'Autriche), distingué, suivant l'époque à laquelle on l'envisage, en vieux (VIIIe siècle), moyen (XIIe) ou moderne (XVIe) : le plus ancien document littéraire du haut-allemand, le poème des Nibelungen, date du XIIe siècle dans sa rédaction actuelle[1].

(13) 5. Le groupe **letto-slave** se distingue tout d'abord en **lette** et en **slave**. — Le lette ou baltique comprend trois langues (lithuanien, letton, vieux-prussien), dont la dernière est éteinte, et dont les deux autres, n'ayant pas pour support une nationalité distincte, s'acheminent vers une inévitable extinction. Néanmoins, et bien que le lette ne soit connu que depuis les temps modernes, il apporte un puissant secours à l'étude de la linguistique indo-européenne. — Le rameau slave nous fait

(1) L'allemand haut et bas forme à son tour une sous-unité linguistique qui, sous le nom de *germanique occidental*, s'oppose au gotique et au norrois : en d'autres termes, l'anglais et l'allemand, par exemple, sont plus proches parents que l'allemand et le danois. Pour plus de détails, cf. Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n°s 2-6.

remonter jusqu'au moyen âge par le vieux-slavon ou vieux-bulgare, langue liturgique dont un des plus anciens monuments est le célèbre Évangile d'Ostromir (IX[e] siècle)(1). De nos jours il occupe toute la moitié orientale de l'Europe par le russe et le polonais, une partie du sud-est par les langues des pays jougo-slaves qui confinent à la Turquie ou font partie de l'empire d'Autriche (bulgare, serbe, croate, slavon, bosniaque, dalmate, etc.), et s'enfonce jusque dans le centre de l'Europe par le coin aigu de la Bohême (tchèque et morave). — Par un phénomène de conservation extrêmement remarquable, le russe et le lithuanien sont les seules langues vivantes qui aient gardé quelque chose de l'accentuation primitive, mobile et variée, de la langue indo-européenne, telle que nous la montrent, parmi les idiomes anciens, le grec et le sanscrit védique.

Avant d'aborder l'étude comparée du grec et du latin, il a paru expédient d'assigner à ces deux idiomes la place qu'ils doivent occuper dans la grande unité linguistique à laquelle ils se rattachent. Mais les diverses langues européennes et asiatiques ci-dessus énumérées ne sauraient entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage ; tout au plus y pourront-elles être évoquées çà et là dans quelques rapprochements curieux et élémentaires. Les dialectes helléniques ou italiques eux-mêmes n'y tiendront qu'une place très accessoire. En un mot, c'est essentiellement à la κοινή grecque et au latin classique que se réfèrent les indications de cette grammaire.

La grammaire isolée d'une langue quelconque embrasse quatre divisions : **Phonétique**, ou étude des sons ; **Étymologie**, ou étude de la formation des mots ; **Morphologie**, ou étude des formes grammaticales (déclinaison, conjugaison) ; **Syntaxe** enfin, ou étude de l'emploi et du groupement de ces formes dans les propositions. Tels sont aussi les quatre objets de la grammaire comparée, et tel devrait être le plan de ce

(1) Cette date est celle de la traduction en vieux-slavon ; mais le manuscrit n'est que du XI[e] siècle. D'autres documents, entre autres l'Évangile dit *Codex Zographensis*, l'ont supplanté dans l'estime des slavisants.

livre. Toutefois la syntaxe comparée n'est pas encore une science faite, et d'ailleurs, pour être complète, elle exigerait à elle seule un ouvrage aussi volumineux que les trois autres parties réunies : force est donc bien de la mettre à part. Au surplus, la phonétique, l'étymologie et la morphologie forment un ensemble qui se suffit parfaitement à lui-même.

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE.

---

6) La **Phonétique** gréco-latine est **l'étude des phonèmes**[1] des deux langues **et de leurs corrélations régulières.**

La première condition, pour envisager exactement les phonèmes d'une langue, c'est de se les représenter tels qu'ils sont ou étaient prononcés, et de ne pas les voir à travers le voile décevant de l'écriture qui les défigure. L'écriture, en effet, en supposant même qu'elle fût strictement phonétique, ne serait jamais qu'une représentation fort grossière du mécanisme infiniment délicat et varié de la parole humaine. Mais de plus l'écriture n'est jamais phonétique, parce que, fixée au temps d'une certaine prononciation, elle ne suit qu'à pas tardifs les modifications que cette prononciation subit au cours des âges[2]. Prenons, par exemple, le mot français *loi* : il semble contenir une diphthongue, et il en contient une, en effet, mais non pas celle qu'indique l'écriture ; car on ne prononce pas *loy,* mais

(1) Ce n'est point par une préférence pédantesque, mais par une nécessité scientifique que l'emploi de ce terme se justifie : plus précis que le mot « sons », il est en même temps plus général que les mots « voyelles » et « consonnes », et il a l'avantage d'englober l'une et l'autre catégorie ; c'est le seul enfin qui puisse désigner les émissions vocales qui sont à la fois ou tour à tour voyelles et consonnes (cf. infra 19, 6).

(2) Ainsi l'anglais se prononça jadis tel qu'il s'écrivait ; mais la prononciation a changé, l'orthographe presque pas : de là le résultat qui déconcerte si fort les débutants. C'est donc une nécessité qui s'impose en tout pays, de rétablir de temps à autre l'accord rompu entre la prononciation et l'écriture : il serait grand temps qu'un pareil travail de réforme fût entrepris pour l'orthographe française.

bien *hwa*[1] : autrement dit, la semi-voyelle, qui est un *ŭ*[2] et non pas un *ĭ*, précède et ne suit pas la voyelle principale, qui est un *a* et non pas un *o*. Il ne se peut pas de figuration plus inexacte. Dans le mot *autre* il n'y a pas de diphthongue du tout, car il y a longtemps qu'on ne prononce plus *awtre*, mais une voyelle simple *ō* faussement figurée par le groupe *au*. De même pour les groupes français *ou*, *eu*, *an* (voyelle nasale), et toutes les langues présentent, en plus ou moins grand nombre, de pareilles anomalies.

Ainsi comprise, la phonétique est évidemment la base de toute grammaire comparée ; car de quel droit identifierait-on deux formes quelconques, fussent-elles aussi voisines que φέρω et *ferō*, à moins d'avoir démontré, par une suffisante accumulation d'exemples semblables, qu'elles se correspondent phonème pour phonème, autrement dit, que le φ, l'ε, le ρ et l'ω grecs, l'*f*, l'*ĕ*, l'*r* et l'*ō* latins sont respectivement les représentants et les continuateurs légitimes du *bh*, de l'*ĕ*, de l'*r* et de l'*ō* indo-européens qui formaient le mot **bhérō*, restitué d'après le témoignage concordant des diverses langues de la famille ? A cet égard la saine phonétique réserve des surprises aux non initiés : en étymologie, elle sépare deux mots en apparence identiques, comme l'allemand *feuer* et le fr. *feu*, dont le premier se ramène au gr. πῦρ et le second au lat. *fócum*[3], et au contraire elle réunit deux mots que nul jamais ne s'aviserait de rapprocher, comme le français *larme* et l'anglais *tear* (larme), lesquels ne diffèrent que par un suffixe de plus en français[4]. De même en morphologie : quoi de plus semblable que πατρί et *patrī* ? ce sont cependant deux formes tout à fait différentes, dénoncées comme telles, aux yeux du phonétiste, par la seule

(1) *y* = *j* allemand ou *y* français du mot *yeux* ; *w* = *w* anglais ou *ou* français du mot *oui* : ces phonèmes sont consonnes et non voyelles.

(2) Le signe *u* désigne toujours l'*u* allemand ou italien = *ou* français.

(3) De même l'allemand *haben* a pour corrélatif le latin *capiō* plutôt que le lat. *habeō*.

(4) L'échelle généalogique est, en partant de l'ind.-eur. **dakru* : d'une part, le latin *lacru(-ma)* ; de l'autre, le gotique *tagr* et l'anglo-saxon *taer teár*.

quantité de l'*i*, bref en grec, long en latin ; et tout au **contraire** νύκτα et *noctem* ne sont qu'un seul et même mot, parce que l'α grec contient à l'état latent la nasale qui sonne en latin. Ici plus qu'ailleurs il faut se défier de l'apparence.

17) Cela même ne suffit pas, et une série indéfinie d'exemples analogues ne nous autoriserait pas à affirmer l'équivalence de deux phonèmes, sans une condition fondamentale, la **possibilité physiologique** de la permutation qui leur a donné naissance. Toute mutation phonétique, en effet, comme celle qui a transformé le *k* latin en *š*[1] dans le français *cheval* = *cabállum*, suppose une série d'innombrables changements inconscients, et à ce point imperceptibles que ni le sujet parlant ni l'auditeur ne les ont soupçonnés au moment où ils se sont produits. Essayons d'en donner une idée, et observons d'abord que le picard, plus pur que le français, en est resté au stade *k*, *kevá* (cheval). Pour ce dernier, on conçoit que, la langue se déplaçant légèrement et venant à toucher une région du palais moins reculée que le lieu d'articulation du *k* pur, il se soit développé entre la consonne et la voyelle un phonème palatal, très peu sensible, soit à peu près celui qui a déjà été figuré par *y*, *kyĕ*. Ce phonème à son tour réagissant sur la consonne, le groupe est devenu à peu près *tyĕ*, et de là au groupe *tšĕ* le chemin est bien court, ainsi qu'on en peut faire l'expérience : c'est ainsi que le suédois, par exemple, prononce la syllabe qu'il orthographie encore *kjö*, et c'est à ce stade d'évolution, *tševá*, qu'est arrivée une variété septentrionale du picard, le patois de Tourcoing. Que maintenant le *t* initial se fonde et se perde dans le chuintement de la consonne suivante, et l'on aboutit à la forme française actuelle *ševál*. Il va sans dire d'ailleurs que les stades de transition indiqués ne sont eux-mêmes que des points de repère, et qu'entre chacun d'eux il serait aisé de distinguer encore des stades intermédiaires, qu'on peut désigner théoriquement par les symboles k_1, k_2, k_3..... k_{n+1}, ky_1, ky_2..... ky_{n+1}, et ainsi de suite.

A défaut de pouvoir restituer par la pensée une semblable

(1) Ce signe représente *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand.

filière, on se trouverait dans l'impossibilité absolue de concevoir et par conséquent d'admettre scientifiquement la plupart des phénomènes phonétiques, et c'est à cette condition seulement qu'ils sont susceptibles d'être traduits en loi, entendant par là l'expression de la reproduction constante et invariable d'un certain phénomène phonétique durant une des phases d'évolution d'un langage donné. **Les lois phonétiques** étant ainsi établies sur la double base de l'histoire du langage et de la physiologie, il est vrai de dire que, tout au moins au point de vue de la méthode du linguiste, elles **ne souffrent point d'exceptions**; car, une loi une fois reconnue, admettre à côté ou au-dessous d'elle des faits isolés qui auraient échappé à son action, ce serait évidemment retomber, malgré qu'on en eût, dans l'ornière des étymologies arbitraires[1].

Puisque les lois phonétiques sont avant tout physiologiques, il est impossible d'en aborder l'examen, si sommaire soit-il, sans quelque connaissance de la physiologie des organes vocaux.

(1) Se garder, par conséquent, de phrases telles que celle-ci « en latin l'*s* entre deux voyelles devient *souvent* un *r* ». Une loi phonétique est ou n'est pas, il n'y a point de milieu. Si l'*s* intervocalique latine devient *r*, elle le devient *toujours*. Que si elle *semble* parfois être restée intacte, il s'agit de chercher les causes de ce maintien apparent. Ce genre de recherches a déjà été poussé fort loin, et l'on en verra de nombreux exemples.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE.

SECTION Ire.

L'APPAREIL VOCAL AU REPOS.

(18) Comme tout instrument à vent, l'appareil vocal se compose d'un **soufflet**, qui émet un courant d'air, d'un **tuyau sonore**, où le courant d'air, plus ou moins contrarié, peut entrer en vibrations, et d'un **résonnateur**, qui enfle le son en le répercutant.

Le soufflet, c'est le poumon. Comme il ne peut fournir d'air que pendant l'expiration, les moments d'inspiration sont des temps d'arrêt, que figure la ponctuation. Il n'y a pas, dans nos langues du moins, de phonèmes inspiratoires.

L'air expiré, s'échappant par les bronches et la trachée-artère, arrive au larynx, qui en est la terminaison supérieure et dont la saillie cartilagineuse est très sensible sur la gorge. En la regardant se mouvoir au cours de l'élocution, on peut se former une idée très superficielle du mécanisme de la parole. Le larynx à son tour s'ouvre dans l'arrière-bouche par un orifice circulaire, la glotte, dont les bords supérieurs, élastiques et durs, dits cordes vocales, sont susceptibles, en se contractant, d'opposer un obstacle au courant d'air et de vibrer à son passage.

Le résonnateur se compose de la double cavité buccale et nasale. La forme et l'étendue de cette cavité varient, de façon à modifier le son émis par la glotte, sous l'influence de trois facteurs principaux :

1° L'élasticité propre aux parois intérieures et extérieures

de la bouche, qui peut s'allonger en se rétrécissant et se raccourcir en s'élargissant.

2° Le jeu du voile du palais. Dans les deux tiers antérieurs de leur étendue, le neż et la bouche sont complètement isolés l'un de l'autre par la voûte osseuse du palais : mais de l'arrière-bouche aux fosses nasales il y a communication, susceptible seulement d'être interceptée par un prolongement charnu et mobile du palais très bien nommé voile du palais. Quand ce voile au repos retombe comme un rideau lâche, les deux cavités communiquent ; quand il se relève et vient appuyer sur la partie postérieure de l'arrière-bouche, il isole les fosses nasales et annule ainsi toute la moitié supérieure du résonnateur. Le voile du palais se termine par un petit appendice en forme de grain de raisin, appelé la luette (*ūvula*), qui joue un rôle dans la phonation (infra 21).

3° L'extrême mobilité de la langue, qui en s'appuyant successivement contre le voile du palais, la partie postérieure, médiane, antérieure de la voûte palatine, les gencives, les dents, etc., modifie à l'infini la forme et l'ouverture de la cavité buccale.

Outre que le résonnateur répercute, grossit et fait varier les **sons musicaux** émis par la glotte, les mouvements de la langue et des lèvres y engendrent des **bruits**, soit **momentanés** et **de plosion**, quand la bouche s'ouvre ou se ferme brusquement, soit **continus** et **fricatifs**, quand la bouche presque fermée en un point quelconque ne laisse échapper l'air que par un étroit couloir. Les sons musicaux sont les **voyelles.** Les bruits, accompagnés ou non de sonorité glottale, sont les **consonnes.**

Section II.

L'APPAREIL VOCAL EN ACTION.

(19) 1. Avant d'entrer en action, l'appareil vocal est dans la position d'indifférence : la bouche très légèrement ouverte, le voile du palais abaissé, la langue reposant à plat sur le fond de la bouche, la glotte laissant passer l'air sans obstacle ; bref,

l'attitude de la méditation profonde et du sommeil tranquille. Il ne peut alors se produire ni son ni bruit. Seulement, dans les temps d'expiration, passe le léger courant d'air qui contient en puissance l'émission d'une voyelle[1] : c'est ce **phonème inaudible** que certaines écritures désignent parfois par un signe particulier, l'esprit doux des Grecs, l'*h* française ou espagnole. Que si l'air est expiré avec plus d'énergie et un certain effort, on perçoit l'*h* allemande ou anglaise, très improprement dite aspirée.

2. Les organes étant dans la position 1, le voile du palais se relève et intercepte la communication avec les fosses nasales, en même temps que les cordes vocales se contractent et entrent en vibration. Il se produit alors une **voyelle** pure ou voyelle **orale**, *a, i, u,* etc.

3. Si la vibration a lieu sans que le voile du palais se relève, la voyelle résonne dans les deux cavités à la fois[2], et l'on obtient ainsi une **voyelle nasalisée**, transcrite en français *an, in, un,* etc.

4. Si, dans la position 3, la bouche est fermée par les lèvres ou par la langue en un point quelconque de son parcours, alors, l'air expiré ne sortant que par les narines, aucune voyelle orale ne peut se produire. Le résultat est un **phonème nasal**, *m n,* etc.

5[3]. La bouche ouverte laisse passer le courant d'air ; mais sur son passage est interposé un obstacle élastique qu'il déplace et qui revient à sa position première avec un bruit rapide et alterné de tremblotement. Ce bruit est une **vibrante** *r* diversifiée selon l'organe qui est en jeu.

6. La bouche est ouverte, mais la langue en obstrue complètement la partie médiane, ne laissant libres que les deux côtés :

(1) C'est-à-dire que, la position ne changeant pas, dès que les cordes vocales entreront en vibration, on entendra une voyelle.

(2) Il est facile d'en faire l'expérience. Une glace placée devant la bouche et les narines et protégée par un écran contre le souffle de la bouche, reste limpide si l'on prononce un *o* et se ternit à la voyelle nasalisée *on*.

(3) A partir de cette position et dans toutes les suivantes, le voile du palais est relevé et par suite la cavité nasale ne joue aucun rôle, sauf chez les individus qui nasillent en parlant.

alors le courant d'air arrêté est contraint de se ramifier en deux pour trouver une issue, et vibre en se frayant un passage dans l'étroit intervalle des joues et des dents. C'est la **vibrante latérale** *l*.

Suivant que les nasales et les vibrantes ou **liquides** sont accompagnées ou non d'une légère vibration des cordes vocales, elles sont dites sonores ou sourdes. Le premier cas est de beaucoup le plus fréquent. Il est bien rare que ces phonèmes s'assourdissent, à moins d'être influencés par le voisinage d'une autre consonne sourde qui se les assimile. Peut-être l'esprit rude qui surmonte le ῥ initial grec (issu du groupe σρ) indique-t-il un *r* dépourvu de sonorité glottale.

Il y a lieu de se demander maintenant si les divers phonèmes des positions 4, 5 et 6 sont consonnes ou voyelles. Consonnes, on le sait, d'après la nomenclature usuelle, ils apparaissent tels, en effet, dans des liaisons du genre de *ami, abri, tableau,* où ils ont une voyelle sur laquelle s'appuyer. Mais qu'on se donne la peine de comparer, par exemple, le mot *abri* et le mot *arbre* : tous deux sont dissyllabes évidemment, et *arbre* ne peut devenir monosyllabe que si le mot suivant fournit une voyelle d'appui à son *r* final, soit dans la liaison *un arbre immense,* où l'on prononce *árbri* tout comme *abrí* et où l'*r* est encore consonne. Mais, lorsque *arbre* est dissyllabe, quelle est donc la voyelle de sa seconde syllabe ? Ce n'est pas un *ĕ*, car on ne prononce ni *árbrĕ* ni *árbĕr*, mais bien *árbr̥* : autrement dit, c'est l'*r* lui-même qui devient ici voyelle, pour appuyer la consonne précédente et parce qu'il n'a pas lui-même de consonne où s'appuyer. La comparaison de *table* et *tableau* nous amène pour le premier mot au même résultat, *tábl̥*, et l'on sait combien cet *r̥* et cet *l̥*, relativement rares en français, sont communs au contraire dans les finales anglaises ou allemandes, angl. *sister* (sœur) = *sístr̥*[1], all. *mittel* (moyen) = *mítl̥*. Ce sont aussi ces deux langues qui fournissent les meilleurs et les plus nombreux exemples de nasales-voyelles, surtout de l'*n̥*, v. g. angl. *haven*, all. *hafen* (port), prononcés respectivement

(1) Ceci en admettant, bien entendu, que l'*r* final anglais soit encore prononcé. On sait que la vibration en est très étouffée et tend à disparaître.

hévn̥, *hâfn̥*. Mais le français n'en manque pas, sans qu'il y paraisse : il y en a une dans le mot *isthme* = *ism̥*, et une autre dans la phrase *je ne sais pas*, couramment prononcée *žn̥sépa*. Pour nous résumer nous dirons que **les nasales et les vibrantes sont à la fois consonnes et voyelles**, consonnes lorsqu'elles s'appuient sur une voyelle, voyelles en général quand elles appuient une autre consonne et tout spécialement quand elles se trouvent entre deux consonnes.

7. Si la bouche, fermée en un point quelconque de son étendue, s'ouvre brusquement pour laisser échapper le courant d'air, ou si au contraire, s'étant ouverte pour prononcer une voyelle, elle intercepte brusquement le courant d'air en se fermant complètement sur un point quelconque de son étendue, il se produit un bruit pur, une **consonne** dite **momentanée, explosive ou implosive**(1). Si ce bruit ne s'accompagne d'aucune sonorité glottale, la **momentanée** est dite **sourde**, *k, t, p* : si la glotte, au passage du courant d'air, s'est légèrement contractée avec vibration des cordes vocales, on perçoit une **momentanée sonore**(2), *g, d, b*.

8. Enfin, si la bouche, au lieu d'être fermée hermétiquement et de s'ouvrir toute grande, se trouve obstruée en un point quelconque de son étendue, de façon à laisser le courant expi-

(1) Ainsi, dans un groupe tel que *appa*, les deux *p* étant prononcés, le premier est occlusif ou implosif, le second explosif. Dans le groupe similaire *abba*, l'occlusion et l'explosion sont plus légères, mais également très sensibles. Dans *apa* le *p* unique est à la fois implosif et explosif, puisqu'il faut fermer les lèvres après le premier *a* et les rouvrir avant le second. Dans *abma*, le *b* n'est qu'implosif, car les lèvres ne se rouvrent qu'après l'*m*. Dans *amba* enfin, le *b* n'est qu'explosif, car les lèvres se sont fermées dès avant le *b* pour articuler l'*m*.

(2) On peut constater sur soi-même cette vibration inconsciente de la glotte qui accompagne l'articulation des consonnes improprement nommées douces. Il faut d'abord s'exercer à prononcer un *p* et un *b* par pure explosion labiale, sans les faire suivre d'aucune voyelle. Ce résultat atteint, si l'on articule le *p* en se bouchant fortement les oreilles, on n'entend aucun son ; que si l'on passe au *b*, on perçoit comme un bourdonnement intense la vibration des cordes vocales qui pénètre dans l'oreille par le conduit auditif interne. Toutefois certains groupes ethniques prononcent les sonores presque sans sonorité : ainsi le *d*, le *b* de l'Allemagne du Sud, de l'Alsace, où l'oreille française croit reconnaître un *t*, un *p*.

ratoire s'échapper par une fente étroite et médiane, l'air passe entre les parois de la fente avec un bruit de frottement qui est une **consonne continue**, **spirante** ou **fricative.** Selon qu'elle est ou non accompagnée de vibration glottale, cette consonne à son tour est dite sourde, *s*, *f*, ou sonore, *z*, *v*.

En somme et abstraction faite de la simple expiration (1°), tous les phonèmes expiratoires peuvent se répartir en trois groupes, que nous dénommerons **voyelles** (2° 3°), **consonnes-voyelles** (4° 5° 6°) et **consonnes** simples (7° 8°). Examinons-les de plus près.

Section III.

CLASSEMENT DES PHONÈMES.

§ 1er. — *Voyelles.*

(20) 1° **Voyelles orales.** — Les deux pôles du vocalisme sont l'*i*, la voyelle aiguë, et l'*u* (*ou* français), la voyelle grave par excellence. Pour l'*i* le larynx remonte et les coins de la bouche s'étirent, de façon à donner au tuyau sonore la moindre longueur possible : pour l'*u* le larynx s'abaisse(1) et les lèvres s'avancent, la longueur devenant ainsi maxima. Entre les deux se place la voyelle d'équilibre, l'*a*, le phonème qui se produit quand, les organes se trouvant dans la position d'indifférence(2), le voile du palais se lève et la glotte se met à vibrer.

Entre ces trois notes principales de la gamme vocalique il y a place naturellement pour une infinité de degrés diversement nuancés : ainsi l'on montera de l'*a* à l'*i* par l'*e* ouvert (*è* français) et l'*e* fermé (*é* français), et l'on descendra de l'*a* à l'*u* par l'*o* ouvert (fr. *homme*) et l'*o* fermé (fr. *eau*). A leur tour les sons *o* et les sons *e* ont pour intermédiaires l'*ö* allemand (fr. *eu*) et notre *e* muet : et enfin, si le larynx prend la position *i*, tandis

(1) On peut s'assurer de ces mouvements en plaçant le doigt sur la saillie du larynx tandis qu'on émet avec force ces deux sons alternés.

(2) V. supra 19, 1.

que les lèvres se placent dans la position *u*, on entend le son mixte qui est celui de l'*ü* allemand ou de l'*u* français.

2° **Voyelles nasalisées.** — A chaque voyelle orale correspond nécessairement une voyelle nasalisée : ainsi, si l'on prononce un *a* sans relever le voile du palais, le résultat est la double nasale du mot *enfant*. Les plus communes avec celle-ci sont *en* (de *païen*, souvent transcrit *in* en français), *on* et *un* (français), correspondant respectivement à *è*, *ó* et *ö*. Mais les langues riches en nasales, le portugais par exemple, en ont beaucoup d'autres.

3° **Diphthongues.** — On définit souvent les diphthongues par la réunion de deux voyelles en une seule syllabe : mais cette définition est vicieuse : car deux voyelles véritables forment nécessairement deux syllabes, isolées l'une de l'autre par l'esprit doux qui, on l'a vu, précède l'émission de toute voyelle : ainsi des deux voyelles du mot *maïs*. Que si l'esprit doux manque, comme dans l'interjection française *aïe*, le second phonème n'est pas, ne peut pas être une voyelle : ce n'est qu'une consonne d'un ordre particulier, qui s'appuie sur la voyelle précédente et qu'on nomme souvent **semi-voyelle** pour rappeler son origine vocalique.

Toute voyelle peut devenir semi-voyelle, l'*a* seul excepté, dont l'émission est par définition même inséparable de l'esprit doux. Mais ce sont surtout les deux extrêmes de la gamme vocalique, *i* et *u*, qui sont sujettes à cette affection : on représentera leurs semi-voyelles par *y* et *w*. La semi-voyelle d'*ü* est très sensible dans les mots français *lui*, *pluie*. Quant à celles d'*e* et d'*o*, elles confinent respectivement à celles d'*i* et d'*u*[1].

On voit qu'il faut distinguer avec grand soin **les diphthongues** réelles qui **se composent d'une voyelle et d'une semi-voyelle**, *ay*, **ou d'une semi-voyelle et d'une voyelle**, *ya*, unies en une syllabe, et les fausses diphthongues, qui ne paraissent telles que par l'écriture et ne sont en réalité que de simples voyelles. En français les groupes *au*, *ou* ne sont

[1] Ainsi le mot *seau* (dissyllabe, *e* fermé), devenu en français le monosyllabe *só* (*o* fermé), se prononce *syó* dans certains patois.

diphthongues que pour l'œil : ils représentent les voyelles *ó* (fermé), *u*. De même, en grec, on le verra, αυ était diphthongue, mais ου était voyelle.

4° **Longues et brèves**. — Toute voyelle, orale, nasalisée ou en diphthongue, peut être émise très brièvement ou prolongée autant que le permet la durée d'une expiration : de là des nuances indéfinies de quantité, qu'il est aisé d'observer dans le langage parlé ou chanté. Pour plus de simplicité, les grammairiens les ont réduites à deux, la longueur et la brévité, *ā*, *ă*, et ont admis en outre que la longue a environ deux fois la durée de la brève.

§ 2. — *Consonnes-voyelles.*

(21) 1° **Vibrantes.** — On distingue essentiellement trois sortes d'*r*, selon que l'obstacle tremblotant qui le produit se trouve être le bord supérieur de la glotte, la luette ou le bout de la langue. L'*r* **glottal**, inconnu aux langues cultivées de l'Europe, est fort commun en arabe, et on l'entend sonner aussi, bien que très impur, dans la bouche des personnes affectées de grasseyement. Le second, *r* **uvulaire**, domine chez les Allemands, chez les Français du nord, et spécialement dans le parler des villes. Les habitants des campagnes, et surtout les Français du midi ont conservé très pur l'*r* **lingual**, le seul connu également des Italiens et des Espagnols.

Il y a aussi plusieurs sortes d'*l* : mais cette distinction est beaucoup moins importante.

2° **Nasales.** — On a vu que les nasales se prononcent la bouche fermée. Or le lieu d'occlusion peut être situé en un point quelconque de la cavité buccale, du voile du palais aux lèvres. Si la langue appuie contre le voile du palais ou la voûte palatine, le phonème est dit **vélaire** ou **palatal**, *n̊* : c'est l'*ng* des finales anglaises ou allemandes, souvent nommé aussi *n* **guttural**. Si elle ferme la bouche à la hauteur des alvéoles des dents supérieures, on entend l'*n* **alvéolaire** ou *n* ordinaire. Si l'occlusion se fait en avant par les lèvres jointes, c'est la **labiale** *m*.

En tant que voyelles les vibrantes et les nasales peuvent être longues ou brèves comme les voyelles elles-mêmes.

§ 3. — *Consonnes.*

(22) 1° **Momentanées.** — L'occlusion nécessaire à la production d'une momentanée sourde ou sonore peut être, elle aussi, **vélaire**, **palatale**, **dentale** ou **labiale**. De là quatre ordres de consonnes, entre lesquels se groupent plusieurs sous-ordres accessoires[1]. Les deux premiers sont souvent réunis sous l'appellation moins précise de **gutturales** : les gutturales vélaires, *q*, g[2], sont celles qu'on entend dans les mots français *cou, goût,* surtout dans l'allemand *kuh* (vache) ; les palatales *k*, *g*, sont celles du français *qui*, *guigne*. Quant aux dentales, *t*, *d*, et aux labiales, *p*, *b*, elles ne requièrent aucune explication.

2° **Continues.** — Parmi les continues, les plus communes et les plus importantes sont : — a) la vélaire sourde, *ch* allemand de *dach, noch* ; — b) la palatale sourde, *ch* allemand de *ich, blech* ; — c) la sourde et la sonore cacuminales (*ch* et *j* français), transcrites respectivement *š* et *ž* ; — d) la sourde et la sonore dentales, ou mieux alvéolaires, *s* et *z* : — e) la sourde et la sonore interdentales, *th* anglais fort et doux ; — f) enfin les deux labiales, *f* et *v* : — le tout suivant la place où s'entr'ouvre la fente qui donne passage à l'air.

3° **Modifications des consonnes.** — Les deux principales modifications possibles des consonnes sont l'**aspiration** et le **mouillement.**

A. L'aspiration n'affecte guère que les momentanées. Elle consiste en ce que l'explosion est plus énergique et accompagnée de la forte expiration[3] que nous avons désignée par *h* :

(1) Cacuminales (la langue retroussée contre le sommet du palais), dorsales (le dos de la langue contre la partie antérieure du palais), alvéolaires, interdentales, etc.

(2) Partout où il sera nécessaire de distinguer la vélaire sonore de la palatale sonore, on écrira celle-ci en italique, l'autre en caractère romain.

(3) Ces consonnes aussi sont donc bien improprement nommées « aspirées » (cf. supra 19, 1) ; mais on conservera cette terminologie consacrée par l'usage.

c'est pourquoi l'on note les consonnes de ce genre par *qh, kh, th, ph* pour les sourdes, gh, *gh, dh, bh* pour les sonores. Le *k* allemand à l'initiale est le meilleur exemple qu'on puisse donner d'une momentanée aspirée : c'est un *qh* qui sonne dans *kuh* et un *kh* qu'on entend dans *kind* (enfant).

Quand l'explosion de la momentanée vient à se fondre peu à peu dans le souffle expiratoire qui la suit, les deux phonèmes finissent par n'en faire plus qu'un, qui est la continue ou spirante correspondante : ainsi le passage est aisé de *ph* à *f*, de *th* à la sifflante alvéolaire ou interdentale, et le *qh* allemand de *kuh* est devenu une spirante vélaire dans les dialectes suisses.

B. Le mouillement, affection plus aisée à reproduire qu'à définir, peut modifier, non seulement toutes les consonnes momentanées et continues, mais encore les nasales et les vibrantes. On connaît bien l'*l* mouillé français du mot *fille*. L'*n* mouillé sonne dans le mot *digne*. Les autres consonnes mouillées sont fréquentes surtout dans la langue hongroise et ses congénères, mais peuvent se rencontrer ailleurs : c'est une sorte de *k* mouillé, transcrit *ky*, qui nous a servi plus haut (n° 17) de stade de transition entre *cabállum* et *cheval*. D'une manière générale le phonème mouillé s'accompagne d'une légère articulation dorsale[1].

Ces préliminaires posés, nous sommes en mesure d'aborder l'étude historique du phonétisme grec et latin : nous examinerons successivement les voyelles, semi-voyelles et diphthongues, les consonnes-voyelles, les consonnes, les effets des combinaisons de voyelles et de consonnes, et en dernier lieu l'accent tonique.

(1) Une étude très minutieuse de ce mécanisme a paru dans la *Zeitschrift* de Kuhn (XXIX, 1). Il faut surtout se garder de confondre la consonne mouillée avec la consonne pure suivie du phonème *y*. Il n'y a point parité absolue : dans le mot *mignon*, l'*n* est mouillée et vaut *ñ* espagnole, tandis que dans *minium* correctement prononcé on entend sonner l'*n* alvéolaire, puis le *y* consonne; mais beaucoup de personnes négligent cette distinction. L'*l* mouillé particulièrement n'est plus en français commun qu'un souvenir : le mot *fille* est devenu *fiy*, et ceux qui se piquent de faire entendre l'*l* n'aboutissent guère qu'à prononcer *fily*. Cf. Rousselot, *Modif. phonét.*, p. 27.

CHAPITRE II.

LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.

SECTION Ire.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

§ 1er. — *Grec.*

1° Voyelles. — Le grec possède cinq voyelles brèves, α, ε, ι, ο, υ, et autant de longues corrélatives, ᾱ, η, ῑ, ω, ῡ. Il y faut joindre, comme on le verra, les deux fausses diphthongues ει et ου.

La prononciation de l'α et de l'ι, longs ou brefs, ne souffre aucune difficulté : l'ε et l'ο étaient un *ĕ* et un *ŏ* fermés ; l'ω, un *ō* probablement très ouvert. Il n'y a de discussion que sur l'η et l'υ.

L'η des Grecs modernes est un *i* ; mais il n'est pas douteux que cette prononciation ne représente pas celle des anciens. Le fait que l'η a toujours été considéré comme la longue de l'ε, la transcription latine de l'η par *ē*(1), la syllabe βῆ par laquelle un vers du comique Cratinus figure le bêlement du mouton, d'autres témoignages encore nous autorisent à affirmer que, du moins jusqu'à l'époque classique, l'η équivalait à un *ē* plus ou moins ouvert. Il est possible toutefois que, dans la prononciation populaire, l'iotacisme se soit infiltré d'assez bonne heure ; mais il ne paraît avoir définitivement prévalu qu'au début de la période byzantine.

Il en est de même pour l'υ, qui est aussi un *i* en grec moderne. On verra que l'υ est le représentant régulier de l'*u*

(1) La transcription par *i* est de l'époque de l'expansion du christianisme, qui eut essentiellement pour organe le grec populaire. Même les manuscrits alexandrins du IVe siècle, qui confondent souvent ε et αι, plus rarement υ et οι, maintiennent la distinction entre η et ι.

indo-européen : première présomption en faveur d'une prononciation très ancienne *u*, qui était peut-être celle de l'époque homérique et à coup sûr celle de plusieurs dialectes, comme le prouve la transcription dialectale de cette voyelle par ου, béot. ούμές (vous) = ὑμεῖς, lacon. μουσίδδει[1] (il parle) = *μῡθίζει. C'est aussi par un *u* que le latin rend l'υ de ses plus anciens emprunts grecs, tirés de dialectes doriens de la Grande-Grèce, v. g. *fūcus* = φῦκος, *purpŭra* = πορφύρᾱ. Mais plus tard, au siècle d'Auguste, lorsqu'il emprunte des mots à la κοινή, il transporte aussi dans son alphabet un signe nouveau, *y*, destiné à transcrire l'υ, ce qui indique que l'alphabet latin ne possédait pas de lettre qui pût servir à représenter exactement la voyelle grecque telle qu'elle se prononçait à cette époque. Or, le son qui manquait alors au latin, c'était le son *ü*. La conclusion s'impose : l'*u* ancien était à l'époque classique du grec devenu *ü*, et notre prononciation de l'υ se trouve ainsi pleinement justifiée. De ce stade intermédiaire il a passé à la prononciation actuelle *i*.

Le grec avait peut-être des voyelles nasalisées, et quelques dialectes en avaient certainement ; mais, comme l'écriture ne les marque pas, il est impossible d'en déterminer la prononciation précise.

(24) 2° Diphthongues. — L'écriture grecque figure un très grand nombre de diphthongues réelles ou apparentes. Les plus importantes de beaucoup sont celles à voyelle antécédente[2], où il y a lieu de distinguer la série avec semi-voyelle ι et celle avec semi-voyelle υ.

A. Série αι ει οι — ᾱι ηι ωι.

αι et οι sont en néo-grec de simples voyelles, *e* et *i* : mais cette prononciation est récente, comme le montrerait à elle seule la transcription latine par *ae* et *oe*, qui au siècle d'Auguste représentaient encore de vraies diphthongues, v. g. les mots d'emprunt *aether* et *poena*. On ne se trompe donc point de beaucoup en prononçant distinctement *ay* et *oy*.

[1] Cette prononciation persiste en tsaconien, cf. supra 8.

[2] Cf. supra 20, 3°.

L'ει néo-grec est aussi un *i* : mais sous cette uniformité d'écriture et de prononciation se cachent deux phonèmes bien distincts : — une diphthongue ει, provenant de *ey* indo-européen (λείπω = **léyqō*) ou de la contraction hellénique de ε + ι (πόλει = πόλεϊ), et qui originairement du moins devait sonner *ey* ; — et un simple *ē* fermé long, produit de la contraction de deux ε (φίλει = φίλεε impératif) ou du phénomène nommé allongement compensatoire (τιθείς = *τιθέντς, infra n° 47 C). Au surplus le premier ει est également devenu voyelle de bonne heure, et les transcriptions latines, qui oscillent entre *ē* et *ī*, *Ænēās*, *Tīresiās*, nous renseignent sur le caractère indécis de la prononciation de cette fausse diphthongue.

Les diphthongues à voyelle longue, ᾱι, ηι, ωι, ont subi un traitement particulier. L'*y* s'y faisait sans doute encore entendre au temps d'Homère, et même plus tard ; car le grec τραγῳδός, emprunté de bonne heure par les Latins, fut épelé par eux *tragoedus*, tandis que μελῳδία, emprunt postérieur, s'est transcrit *melōdia*. Quoi qu'il en soit, à l'époque classique, la semi-voyelle ne sonnait plus, ou à peine : d'où l'usage de ne la figurer, dans les monuments épigraphiques, que par un petit signe accolé à la voyelle longue (ι adscrit, v. g. Ηι). Notre typographie l'a remplacé par l'ι souscrit, ᾳ, ῃ, ῳ, ligature empruntée aux manuscrits grecs du moyen âge.

B. Série αυ ευ ου — ᾱυ ηυ ωυ.

Ici notre prononciation est en défaut : elle fait de la plupart de ces groupes de simples voyelles, au lieu de les décomposer en voyelle + *w*, à peu près comme l'*au* allemand. Les transcriptions latines et autres (ἀοτόν pour αὐτόν et φεόγειν pour φεύγειν dans diverses inscriptions) mettent ce point hors de doute pour αυ, ευ et leurs longues[1], probablement aussi pour ωυ, diphthongue d'ailleurs fort rare. Le seul ου fait exception : c'est en néo-grec une simple voyelle *u*, et il a subi cette réduction dès l'antiquité.

Tout comme ει, ου représente historiquement deux phonèmes

(1) Confirmé en outre par la prononciation actuelle (αυ = *av*, ευ = *ev*, ηυ = *iv*), qui ne se concevrait pas si l'αυ s'était jamais réduit à un *ō* et l'ευ à un *ō*.

distincts : — un *ow* indo-européen (λούω = **lówō*), diphthongue primitive dont les Hellènes ont peu à peu fondu ensemble les deux éléments : — et un *ō* fermé long, produit de la contraction attique de deux ο (δηλοῦμεν = δηλόομεν) ou de l'allongement compensatoire d'un ο (διδούς = *διδόντς). Insensiblement l'*ō* fermé et la diphthongue sont devenus *ū* dès l'époque classique. On sait en effet que *ū* latin et ου grec s'équivalent absolument dans les transcriptions, Λούκιος, *Thūcydidēs*.

(25) Outre ces diphthongues à voyelle antécédente, il n'est pas douteux que le grec n'ait possédé aussi de nombreuses diphthongues à semi-voyelle antécédente (type *ya* et *wa*), que dénonce surtout la prosodie : ainsi les scansions homériques de χρύσεον ou (éol.) χρύσιον dissyllabe, de Αἰγυπτίους trissyllabe (v. g. δ 83), de Πηληιάδεω (ion.) par synizèse de δεω, celles de θεῶν monosyllabe et ἀνθέων (att.) dissyllabe, très communes chez les tragiques, indiquent à n'en pas douter une prononciation semi-vocalique d'ε ou ι : ainsi encore le mot υἱός, toujours dissyllabe, devait débuter par un phonème très voisin du *wh* anglais. Mais le manque de précision de l'écriture et l'absence d'autres documents ne permettent guère là-dessus que des approximations.

§ 2. — *Latin.*

(26) 1° Voyelles. — Les voyelles latines sont au nombre de cinq, *a, e, i, o, u*[1], et peuvent être brèves ou longues. L'alphabet latin n'a de signe particulier pour aucune longue : parfois, dans les inscriptions, la longueur est marquée par la gémination (MAARCO)[2], ou, pour l'*i*, par l'allongement de la lettre (MARID ablatif), ou enfin par l'emploi, d'ailleurs assez irré-

(1) L'*y*, signe emprunté, on l'a vu, ne doit jamais apparaître que dans les mots grecs que les Latins ont importés dans leur langage : on écrira donc *pyramis, byssus, xystum,* mais *silva, lacrima, inclutus* ou *inclitus.*

(2) Il faut toujours distinguer avec soin la quantité de la voyelle de celle de la syllabe : ainsi l'*e* de *vĕctus* compte pour une longue à cause de sa position, mais en réalité il est bref ; au contraire dans *āgmen, lēctus, strūctus,* la voyelle est longue par elle-même et indépendamment du groupe de consonnes qui la suit.

gulier, de l'apex, sorte d'accent aigu qui affecte la voyelle longue de nature.

La prononciation des voyelles latines est beaucoup mieux connue que celle des voyelles grecques : les équivalences épigraphiques, le témoignage des grammairiens, celui des langues romanes, surtout de l'italien, ont permis d'en préciser même les nuances. L'*a* long ou bref était l'*a* normal, que l'italien a conservé très pur. L'*ĕ* avait un son plutôt ouvert que fermé, même dans les positions où nous le prononçons fermé, comme dans *lĕgō*, *fĕrō*; l'*ē* au contraire était fermé partout, même dans les finales où nous le prononçons à tort en *ē* ouvert, comme dans *omnēs*, ce qui ressort à l'évidence des variantes purement graphiques *omnēs*, *omneis* et *omnīs*. L'*ĭ* côtoyait le son de l'*ē* fermé (*ĭ* anglais de *happy*), et il en faut dire autant de l'*ī* atone, souvent transcrit *ei* dans les finales, *equeis*; mais l'*ī* accentué est un *ī* pur. L'*ŏ* est un *ŏ* ouvert, l'*ō* est un *ō* fermé fort voisin de l'*ū*. L'*u*, qui n'est devenu *ü* dans aucune langue romane autre que le français, avait le son de l'*ou* français, très pur quand il était long, tirant sur l'*ŏ* quand il était bref. L'*y* est un *ü* ou un métis d'*i* et d'*ü*.

Le latin classique ne possédait aucune des voyelles nasalisées qu'ont développées depuis le français et le portugais. Il se peut cependant que le langage populaire ait eu quelques sons de cette nature.

2° Diphthongues. — Les diphthongues vraies ou fausses du latin à voyelle antécédente sont au nombre de six : *ai*, *ei*, *oi*, — *au*, *eu*, *ou*[1]. Quelques-unes ont persisté en latin classique ; toutes sont devenues plus ou moins simples voyelles en latin populaire.

L'ancien épel *ai* (AIDILIS ep. Scip.) et l'épel classique *ae* désignent tous deux une vraie diphthongue à semi-voyelle métissée d'*i* et d'*e*[2], qui dans la bouche du peuple s'est réduite de bonne heure à un simple *e*. Il en est de même de l'*oi*, classique *oe*, qui d'ailleurs est à peine un phonème latin, sauf comme contraction d'*o* + *e* dans *coeptum* et autres ; en effet, l'*oi*

[1] Si haut qu'on remonte, le latin ne paraît plus avoir de diphthongues à voyelle longue.

[2] Cf. Quintil. *Inst. orat.* I. 7. 18.

ancien (*moinicipiom*) était devenu régulièrement soit $\bar{u}$ soit $\bar{\imath}$, et ne persistait que dans quelques archaïsmes comme *moenia*, *foedus* : l'*oe* postérieur est une simple transcription de l'οι grec dans les mots d'emprunt, *poena* = ποινή. Les langues romanes ne font plus aucune distinction entre *e*, *ae* et *oe* latins.

L'*ei* se prononçait peut-être déjà ī, alors qu'on écrivait encore *ei* : DIFEIDENS = *diffīdēns*. Au temps d'Auguste on ne fit que mettre l'orthographe d'accord avec la prononciation.

L'*au* était une vraie diphthongue, et il est resté tel en provençal, en portugais et en roumain, ce qui prouve que l'échange très fréquent d'*au* et d'*ō*, révélé par les inscriptions et les manuscrits[1], se réfère à une simple particularité dialectale.

L'*eu* ancien est devenu *ou* : il n'y a donc d'autre *eu* en latin que celui qui provient de la contraction postérieure d'*e* + *u* (*neuter*), et cette origine seule en indique la prononciation[2].

L'*ou* ancien, tant primitif que provenu d'*eu*, se prononçait peut-être déjà *ū*, alors que la graphie *ou* subsistait encore (ABDOVCIT ep. Scip.). Plus tard l'épel *ū* l'emporta.

Les diphthongues à semi-voyelle antécédente[3] (*iam*, *uel*, etc.) n'offrent aucune difficulté. Mais on doit faire observer que la langue populaire en offrait beaucoup plus que la prononciation lente et apprêtée du latin classique : l'un avait, par exemple, *părĭĕtĕ* tétrasyllabe, l'autre *părĭĕtĕ* tribraque dont la longueur de position de la première syllabe faisait un dactyle, et les poètes usèrent de cette liberté pour faire entrer les mots de ce genre dans leurs vers ; de même, les mots populaires *battuere*, *trifolium* sont dénoncés comme trissyllabes (avec un accent sur *bá* et *trí*) par le français *bâttre*, *trèfle*, qui ne peut procéder de *battúere*, *trifólium*. On connaît la double scansion *tenuis* et *tenvis*, *genua* et *genva*. Rien de plus concevable. Ainsi la finale *tion* du français est monosyllabique dans le langage courant, dissyllabique en poésie.

(1) Il arrivait à l'empereur Vespasien de prononcer (Suet. *Vespas.*, 22) *plōstra* pour *plaustra*, et les érudits hésitent entre les épels *cauda* et *cōda*.

(2) Dans les interjections (*eheu*, *heu*, *heus*) l'origine du groupe *eu* demeure naturellement obscure.

(3) Cf. supra 20, 3°.

Section II.

Voyelles et diphthongues des deux langues rapportées a leur commune origine.

(27) L'étude des diphthongues à voyelle antécédente ne peut se séparer de celle de la voyelle dont elles dépendent : au contraire, celle des diphthongues à semi-voyelle antécédente tient tout entière dans l'évolution de la semi-voyelle qu'elles renferment.

On divisera donc cette section en deux paragraphes : — voyelles ; — semi-voyelles.

§ 1er. — *Voyelles.*

(28) Le vocalisme que nous avons assigné au grec et au latin n'est autre que le vocalisme primitif indo-européen, qu'ils reproduisent en général avec une remarquable fidélité. Il convient, pour en simplifier l'étude, de le ranger dans l'ordre suivant : *i, ī, u, ū, e, ē, o, ō, a, ā*[1].

1. I.-e. *ĭ* = gr. ῐ = lat. *ĭ* : i.-e. **qi-s* (interrog.), gr. τί-ς, lat. *qui-s* ; **trĭ-* (trois), τρι-σίν, *tri-bus* ; -*ĭ*- suffixe formatif des substantifs, **ow-i-s* (mouton), οἶς = *ὄϝ-ι-ς, *ov-i-s* ; -*ĭ* désinence du locatif, gr. νυκτ-ῐ, παντ-ῐ, lat. *rūr-ĕ, noct-ĕ,* etc.

On voit par ces derniers exemples que l'*ĭ* lat. devient *ĕ* à la finale : *rūrĕ* = **rūrĭ* ; de même les neutres *levĕ* = **levĭ* (cf. masc. *levi-s*), *marĕ,* corrélatifs des types grecs ἴδρῐ (neutre de l'adj. ἴδρι-ς « savant »), σίναπι, etc., comme le montrent les cas où l'*i* reparaît, abl. sg. *levī*, nom. pl. *levia.* La même permutation d'*ĭ* en *ĕ* se produit devant un *r* : lat. *serō* (semer) = **sĭ-sō*[2], cf. gr. ἵημι = *σί-ση-μι.

(29) 2. I.-e. *ī* = gr. ῑ = lat. *ī* : **wī-* (force), gr. ἴς (force, v. g. M 320) = *ϝῖ-ς, instr. ἶ-φι = *ϝῖ-φι (avec force), fréquent dans

(1) Outre ces dix voyelles, la linguistique en assigne à la langue primitive une onzième, de prononciation indécise, qui d'ailleurs en grec et en latin paraît se confondre entièrement avec *ă*.

(2) *s* lat. entre deux voyelles devient toujours *r*. Il est bien entendu que la plupart de ces exemples présupposent la connaissance de lois phonétiques qui ne seront exposées que plus tard. La phonétique est un ensemble qu'il faut posséder en entier pour en comprendre chaque partie.

Homère, lat. *vī-s* ; gr. ῥῖγος, lat. *frīgus* ; *-ī-* indice de l'optatif, i.-e. **s-ī-més* (que nous soyons), gr. εἶμεν = *ἐσ-ῖ-μεν, lat. *s-ī-mus*, etc. Parfois, dans l'orthographe latine, cet ī est confondu avec *ei*, v. g. *faxseis* = *faxīs* ; mais on sait que la prononciation était à peu près la même pour les deux signes.

(30) 3. I.-e. *ŭ* = gr. ῠ = lat. *ŭ* : i.-e. **dŭ-* (deux), gr. δύω, lat. *dŭ-ō* ; i.-e. **yŭg-ó-* (joug), gr. ζυγ-ό-ς, lat. *jug-u-m* ; i.-e. **klu-* (entendre), gr. κλυ-τό-ς (qui a été entendu, célèbre), lat. avec préfixe *in-clu-tu-s* ; gr. ὑπό, ὑπέρ, lat. *sub, super* ; *-u-* suffixe formatif des noms, gr. ἡδ-ύ-ς (dor. ἁδύς), lat. *suāvis* = **svād-ŭ-i-s*, avec un suffixe de plus, dont la nature vocalique a entraîné le changement de l'*ŭ* en semi-voyelle.

On a vu que l'*ŭ* latin confinait à l'*ŏ*. Il semble que la présence d'une labiale consécutive lui ait conservé son caractère labial primitif ; puis avec le temps cet *ŭ* resté pur aurait passé, par le degré intermédiaire *ü*, à une nuance voisine d'*ĭ*. Ces trois degrés se trouvent successivement attestés par des orthographes variables, telles que *lubet* et *libet* (il plaît), *carnufex* et *carnifex*, *lacruma* (cf. gr. δάκρυ), *lacrima* et même *lacryma*, peut-être aussi par la comparaison des datifs-ablatifs de quatrième déclinaison, tels que *arcŭ-bus* et *manĭ-bus*. Mais, comme il s'agit ici d'un phonème que l'alphabet latin ne pouvait rendre avec une suffisante précision, il est difficile de traduire ces phénomènes en loi.

Au contraire *ŭ* devient *ŏ* franc devant *r*, sauf en syllabe finale : *fŏ-re* (être) = **fŭ-re*, cf. *fŭ-tūru-s* et gr. φύ-ο-μαι ; *femŏr-is*, *jecŏr-is* (génitifs), cf. *femŭr*, *jecŭr*, etc. Mais on a pourtant *fŭror*, *nŭrus* (bru), gr. νυός = *σνυσό-ς, sk. *snušâ*, etc.

(31) 4. I.-e. *ū* = gr. ῡ = lat. *ū* : i.-e. **mūs-* (rat), gr. μῦς gén. μῦ-ός (infra 76 B) = *μῡσ-ός, lat. *mūs* gén. *mūr-is* = **mūs-is*, cf. all. mod. *maus*, angl. *mouse* ; gr. ῦ-ς (cochon), lat. *sū-s* : gr. θῡ-μό-ς (passion, cœur), lat. *fū-mu-s* (fumée), cf. sk. *dhū-má-s* (fumée, vapeur) et gr. θύω (brûler en holocauste) (1). On ne peut ranger sûrement ici, en regard du grec ἔφῡ (il fut), le pf. lat. (arch.) *fū-ī*, lequel se ramène également bien à **fūv-ī* et à **fouv-ī* (supra n° 26, 2°, et infra n° 34 B β).

(1) Sens étymologique « fumer » encore visible dans δάπεδον δ'ἅπαν αἵματι θῦεν (λ 420).

(32) 5. I.-e. *ĕ* = gr. ε = lat. *ĕ*. Cette belle concordance, d'une régularité presque absolue[1], est, comme on l'a vu, le critérium essentiel de la classification des langues indo-européennes. On examinera successivement *ĕ* voyelle isolée et *ĕ* en diphthongue.

A. *ĕ* isolé : i.-e. **és-ti* (il est), gr. ἐσ-τί, lat. *es-t* ; i.-e. **éd-ō* (je mange), gr. ἔδ-ω, lat. *ed-ō* ; i.-e. **qe* (et), gr. τε, lat. *que* ; i.-e. **gén-os* (naissance), gén. **gĕn-ĕs-ŏs*, gr. γέν-ος γένεος = *γέν-εσ-ος, lat. *gen-us gen-er-is* = **gen-es-is*[2] ; *-ĕ* finale du vocatif de 2e décl., gr. ἵππ-ε lat. *equ-e* ; *-ĕ* finale de la 2e pers. du sg. de l'impér. présent, gr. ἄγ-ε, lat. *ag-e* ; *-tĕ* finale de la 2e pers. du pl. de l'impér., gr. ἄγ-ε-τε, lat. *ag-i-te* ; *ĕ* voyelle de redoublement du parfait, λέ-λοιπ-α, *ce-cid-ī*.

L'ε du grec reste toujours pur. Mais en latin

α) Le groupe *ĕv* devient régulièrement *ŏv* par labialisation de la voyelle sous l'influence de la labiale : gr. νέος = νέϝος, lat. **nevos*, d'où *novos* ; gr. τεϝός ἑϝός = *σεϝός (tien, sien), lat. *tovos sovos* (arch.), puis *tuus suus* ; gr. ἐν-νέα = *ἐν-νέϝ-α (i.-e. **néw-n̥*), lat. *nov-em*, etc.

β) *ĕ* non final et en syllabe non initiale se change en *ĭ* : ainsi l'on a *age* = ἄγε, mais *agite* = ἄγετε, *agiminī* = ἀγόμενοι ou ἀγέμεναι, et *agis* (tu fais) = **agĕs*, qui équivaut peut-être à la forme dorienne ἄγες (gr. comm. ἄγεις) et à coup sûr à une forme ind.-eur. **ăg-ĕs* (cf. sk. *bháras* = φέρες). Le changement n'a pas lieu dans le groupe final *e* + nasale provenant d'une nasale-voyelle indo-européenne (infra 49) : gén. *patris* = **patr-es*, mais acc. *patrem* = **pater-m̥*.

Il importe de bien fixer la portée de cette loi, qui s'applique encore à d'autres voyelles que l'*ĕ*, et qui, mal comprise, pourrait entraîner les plus fâcheuses confusions. Si l'*ĕ* en semblable position subit un affaiblissement, ce n'est point parce qu'il est atone ; car l'affaiblissement l'atteint alors même qu'il porte

(1) Il n'y a guère d'exception importante et inexplicable que ἵππος = *equos*; mais l'ι n'est pas la seule irrégularité du mot ἵππος, et l'esprit rude, qui n'y correspond à rien (sk. *áçvas*) et qui ne se reproduit pas dans les composés (Λεύκιππος et non *Λεύχιππος), y dénonce une série d'altérations accidentelles et jusqu'à présent obscures.

(2) Observer la double concordance au génitif.

l'accent : *légō* devient *côllıgō* et *légere collígere* ; **spécis* se change en *ínspicis*, et * *spéciō* en *īnspiciō*. L'accentuation latine, essentiellement musicale à l'origine[1], ne pouvait que difficilement exercer une influence sur le vocalisme ; et, si elle en avait exercé, l'atone étant plus grave que la tonique, la modification ne se fût pas produite dans le sens de l'acuité de la voyelle, comme dans *e* devenant *i*, *a* devenant *e* ou *i*[2], etc. La véritable cause du phénomène, c'est l'intensité particulière avec laquelle les Latins prononçaient toute syllabe initiale, intensité qui réagissait naturellement sur les syllabes consécutives et en altérait la sonorité[3]. C'est par un effet analogue que l'accent latin, devenu accent d'intensité en roman, y a atténué ou fait disparaître la voyelle de toute syllabe post-tonique.

De nombreuses actions d'analogie ont traversé l'application de cette loi latine : il était inévitable, en effet, que le vocalisme du verbe simple se réintroduisît parfois dans le verbe composé. Ainsi, en regard de *colligō* régulier, on a *neglegō*, *intellegō*, refaits à l'image de *legō* ; ainsi, au lieu de **repitō*, on a dit *repetō* par analogie de *pétō*[4]. Pareilles attractions, très fréquentes dans la basse latinité, qui a créé une foule de types tels que *refacere* (refaire) au lieu de *reficere*, *accaptāre* (acheter) d'après *captāre*, ont pu évidemment se produire à toutes les époques. Inversement c'est parfois le composé qui a altéré le simple : ainsi, quoique la conjugaison ne soit pas la même, le lat. *plicō* répond certainement au grec πλέκω (je tresse) ; dès lors il faut admettre que le vocalisme d'*implicō* et autres a contaminé le simple **plecō*.

Comme *r* subséquent fait permuter *ĭ* en *ĕ*, il est naturel qu'il préserve *ĕ* atone de la permutation en *ĭ* : aussi a-t-on *cōnferō*, *generis*, *meminerīs*, et non **confirō*, etc. L'*ĕ* reste également intact en syllabe fermée, c'est-à-dire devant un groupe de deux consonnes : *col-lēctus*, cf. *colligō*, *haruspex*

(1) Cf. infra 80.

(2) Infra 36 A β.

(3) Cf. infra 82, et L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 11.

(4) Sur le rôle et les effets de l'analogie, v. infra 83 et 183.

= **haru-spec-s*, gén. *-spic-is, prae-pĕs* (au vol rapide) = **prae-pĕs-s* = **prae-pĕt-s* (cf. gr. πέτ-ομαι, je vole), et par analogie gén. *prae-pĕt-is* = **prae-pit-is*, etc.

γ) Une dernière affection de l'*ĕ* latin, beaucoup plus obscure, l'atteint sporadiquement devant les nasales : il devient *ĭ* devant un groupe de nasale + consonne, et cet *ĭ* à son tour s'allonge parfois par l'effet d'une autre loi latine encore mal éclaircie : cf. ἐντός et *ĭntus*, πέντε et *quīnque, līgnum*[1] (poutre) et *tĕgō* = στέγω (je couvre) ou τέχνη (primitivement art du charpentier, sk. *takš*, charpenter), etc. On voit par là que les deux prépositions ἐν et *in* peuvent être identifiées, à la condition qu'on suppose en latin un doublet syntactique[2] **en* et *in* : devant un mot à voyelle initiale **en* ne changeait pas, **en agrīs*, mais il pouvait devenir *in* devant consonne, *in domō*, puis la forme *in* a été par analogie étendue à l'autre cas. Mais cette alternance d'*e* et *i* n'en reste pas moins une des grandes difficultés de la phonétique latine.

B. *ĕ* en diphthongue. — α) I.-e. *ey* = gr. ει = lat. (*ei*) *ī* : i.-e. **deyk-* (montrer, dire), gr. δείκ-νῡ-μι, lat. *dīc-ō*, arch. *deicō*; i.-e. **bheydh-* (persuader, avoir foi), gr. πείθ-ω, lat. *fīd-ō*. Très rarement le grec écrit aussi ῑ : i.-e. **dey-* (briller), gr. δῖος = *δῖ-ϝο-ς, cf. lat. *dei-vo-s dīvo-s* (dieu, divin).

β) I.-e. *ew* = gr. ευ = lat. préhistor. *eu*; mais, comme *ĕv* devient *ŏv* (cf. A α supra), *eu* qui n'en diffère pas dans la prononciation ni même l'écriture latines, devient *ou*, puis *ū* : gr. φεύγ-ω, cf. φυγ-ή, ἔ-φυγ-ον ; lat. **deuc-ō* (je conduis), qu'on ne lit plus nulle part, mais qui est évidemment à *dŭc-* (de *dŭx dŭc-is*) ce que φεύγ-ω est à φυγ-, historiquement **doucō* (ABDOVCIT déjà cité), et enfin *dūcō*.

(33) 6. I.-e. *ē* = gr. η = lat. *ē* : i.-e. **ed-ēd-a* (j'ai mangé), gr. ἔδ-ηδ-α, lat. sans redoublement *ēd-ī*; i.-e. **sēmi-* (moitié),

(1) *g* lat. devant *n* est une nasale (*ng* allemand), infra 63. Au surplus c'est devant nasale gutturale que ce changement d'*e* en *i* est le plus constant.

(2) On appelle *doublet syntactique* la double forme que peut affecter un même mot suivant la place qu'il occupe dans un groupe syntactique (proposition) : ainsi, en français, *beau* et *bel*, l'un devant une consonne, l'autre devant une voyelle.

gr. ἡμι-, lat. *sēmi-*; i.-e. nomin. **mātēr* (mère), gr. μήτηρ = μᾱτηρ, lat. **mātēr* devenu *mātĕr* par abréviation de toute finale en *r* (cf. *arbōs* et *arbŏr*); i.-e. **dhē-* (téter, allaiter), gr. θη-λή (mamelle), θῆ-λυ-ς (femelle), lat. *fē-lō* (téter, souvent faussement écrit *fello*), *fē-mina* = gr. *θη-μένη (l'allaitante), cf. ombr. *sif feliuf* = *suēs fīliōs* (cochons de lait); i.-e. *-iē-* suffixe de l'optatif, gr. εἴης = *ἐσ-ίη-ς, lat. arch. *s-iē-s*, etc. Parfois en latin cet *ē* s'écrit *ei*, simple substitution graphique, *leigibus*; mais il est moins aisé d'expliquer la variante *ī*. qu'on rencontre dans *fīlius* (nourrisson, d'où « fils »).

(34) 7. I.-e. *ŏ* = gr. ο = lat. *ŏ*. Cette concordance primitive, troublée par de nombreuses actions d'analogie, ne pourra être bien comprise que plus tard; pour le moment il suffira d'observer les alternances régulières d'*è* et d'*ŏ* qui se reproduisent dans les mots de formation identique en grec et en latin.

A. *ŏ* isolé : *-ŏ-* indice des noms de 2e déclin., gr. ἵππ-ο-ς, lat. *equ-ŏ-s*; alternance de φέρω et φόρος, reproduite par δέμ-ω (bâtir) et δόμ-ο-ς (maison), lat. *dom-u-s*, par *pend-o* (je pèse) et *pond-u-s*[1] (poids), par *sequ-o-r* et *soc-iu-s*, etc.; même alternance dans φέρω et φορά, ῥέω = *ῥέϝ-ω (couler) et ῥοή = *ῥοϝ-ᾱ (courant), *teg-ō* et *tog-a*; même encore dans les verbes dérivés, φορέω (φέρω), σπουδάζω (σπεύδω), *moneo* (**men-*, penser, cf. *me-min-ī*, *mēns*), *noceo* (**nek-*, dommage, mort, cf. *nec-ō*, *nex*), *voc-ō* (**weq-*, parler, cf. l'ε de ἔπος = ϝέπ-ο-ς, parole), etc.; enfin, dans la voyelle de beaucoup de parfaits grecs, οἶδα = ϝοῖδ-α (cf. le participe ϝειδ-ώς), λέ-λοιπ-α (λείπ-ω), πέ-πονθ-α (πένθ-ος, souffrance), etc. Cette dernière nuance de vocalisme n'a pas de corrélatif sûr en latin, parce que le parfait ancien y a subi de fortes et nombreuses altérations.

L'ο du grec demeure intact. En latin l'*ŏ* est sujet à plusieurs changements qui ne sont pas tous bien définis.

α) Le groupe *ŏv* est presque partout devenu *ăv* : cf. *av-i-s* et οἰωνός, formation secondaire = *ὀϝ-ι-ωνό-ς, puis encore *au-tumō*, composé = **avi-tumō* (j'augure, je présume), et οἴομαι

(1) Ces deux noms sont primitivement de 2e décl., comme le montrent le locatif *domī* et l'ablatif arch. *pondō*.

(même sens) = *ὀϝ-ί-ο-μαι. Toutefois on a *ov-i-s* (mouton) = gr. *ὄϝ-ι-ς, sk. *áv-i-s*.

β) Le groupe initial *vŏ* en syllabe fermée est presque partout devenu *vĕ*, sans toutefois que les formes archaïques avec *ŏ* disparussent complètement : v. g. *vĕster* = *vŏs-ter*, *velle* = **volle* = **vŏl-se*, cf. *vŏl-ō*, et les doublets *vortō vertō*, *vortex vertex*, etc.; de même en diphthongue, *vīcus* = *veicos* = gr. ϝοῖκος (maison), *vīnum* = *veinom* = gr. ϝοῖνος ; mais en syllabe ouverte *vocō*, *volō*, et même *vomō*, où l'*ŏ* répond à un ε, gr. ἐμέω = *ϝεμέω (vomir).

γ) Dans *īlicō* (sur le champ) = **in slŏcō*(1), l'*ŏ* non initial semble avoir subi un traitement pareil à celui de l'*ĕ* non initial (supra 32 A β) ; mais *alloquor*, *collocō*, etc.

δ) *ŏ* final, d'ailleurs fort rare, devient *ĕ*, si toutefois on éprouve le besoin d'identifier absolument l'impér. *sequ-e-re* à son corrélatif grec ἕπεο = *ἕπ-ε-σο (suis).

ε) Mais l'affection la plus régulière et de beaucoup la mieux connue de l'*ŏ* latin est celle qui le fait devenir *ŭ* en syllabe finale. On l'observe en grand au nominatif et à l'accusatif sg. de 2ᵉ déclinaison, où *ūnŭs*, *virŭm*, *dōnŭm* sont les substituts normaux de *oinŏs*, *virŏm*, *dōnŏm*, qu'on lit dans les anciennes inscriptions ; de même, dans les neutres de 3ᵉ, *genŭs* = gr. γένος, *tempŭs* = **tempŏs*, cf. *tempŏris* ; et à la 3ᵉ pers. du pl. du prés. de l'indicatif, *legŭnt* = gr. (dor.) λέγοντι cf. *tremonti* (*tremunt*), forme douteuse qui aurait figuré dans l'antique Chant des Saliens.

L'*ŏ* s'est conservé pur après un *u* voyelle ou consonne, jusqu'après le siècle d'Auguste, époque à laquelle il a commencé à subir le même sort : on prononçait donc, on écrivait et il serait bon d'écrire de nos jours *equŏs*, *servŏs*, *exiguŏs*, *quŏm* (conjonction), et non *quum*, orthographe des plus bas temps de la latinité qui devrait être rigoureusement proscrite. La consonne labiale s'est ensuite fondue avec la voyelle de même ordre : d'où les graphies *ecus*, *cocus*, *cum*, etc.(2)

(1) *stlocus* est la forme archaïque du mot *locus*.

(2) On déclinait donc à peu près : *ecus eque equī ecum*, etc. Mais il était inévitable que des influences analogiques se produisissent entre les termes de cette déclinaison, donnant naissance, d'une part, à des formes *equus equum*, de l'autre, à des formes *ece ecī*, toutes historiquement constatées.

Comme l'*r* subséquent semble faire permuter *ŭ* en *ŏ*, il préserve aussi *ŏ* atone du changement en *ŭ* : ainsi **tempŏs* est devenu *tempŭs*, mais *tempŏris* est resté intact.

ζ) On trouve encore sporadiquement *ŭ* au lieu de *ŏ* devant une nasale suivie d'une consonne : v. g. *unguis*, cf. gr. ὄνυξ = *ὄνυχ-ς, et l'alternance graphique *honc hunc*[1].

B. *ŏ* en diphthongue. — α) I.-e. *oy* = gr. οι = lat. *oi*, mais cette dernière diphthongue n'a pas subsisté. Accentuée elle est devenue *oe*, puis a passé au son d'*ū* : ainsi *oino(m)* de l'épitaphe des Scipions est devenu *ūnum*, cf. gr. οἰ-νό-ς (un), οἰ-νή (le coup de l'as au jeu de dés), οἶος (seul) = *οἶ-ϝο-ς = zd. *aeva* (un), i.-e. **oy-wo-s* fléchi d'une racine démonstrative *i*. On comparera de même *moenia* (murailles) à *mūnīre*, *poena* à *pūnīre*, et l'on observera que *foedus* (traité) = **foidos* est avec *feidō* (se fier) dans le même rapport que *pondus* avec *pendō*[2]. On peut s'étonner que l'*oe* ait exceptionnellement subsisté dans ces trois mots, et peut-être dans quelques autres ; mais *poena* est un emprunt grec ; l'archaïsme *moenia*, qu'on lisait certainement dans les Annales des Pontifes, a pu être remis en faveur pour éviter la confusion avec le régulier *mūnia*, qui avait pris le sens de « charges publiques », et c'est à ces mêmes Annales que les historiens de Rome ont dû emprunter l'archaïsme *foedus*[3]. Quant à *oy* atone, il est devenu *ī* : *-oy* finale du locatif sg. de 2e décl., gr. οἴκοι (à la maison), lat. *humī*, *domī* ; *-oy* finale du nom. pl. de 2e décl., gr. ἵπποι lat. *equī* : et au dat. pl. enfin, gr. ἵπποις, lat. *equīs*.

β) I.-e. *ow* = gr. ου = lat. (*ou*) *ū*. On retrouve très nettement en grec l'alternance *ĕ*/*ŏ* déjà signalée. : σπεύδω (je me hâte), σπουδή (zèle) ; κέλευθ-ο-ς (chemin), ἀ-κόλουθ-ο-ς (qui fait le même chemin, compagnon de route) ; fut. ἐλεύσομαι = *ἐλεύθ-σομαι (j'irai), parf. homér. εἰλ-ήλουθ-α (je suis allé), etc. Mais la diphthongue *ou* n'est pas aussi aisée à reconnaître en latin ; car l'*ū* peut procéder d'*eu* ou d'*ou*, et dès lors, en présence d'un parfait du type *fūg-ī* (cf. *rū-ī*, *fū-ī*, arch.), on ne peut savoir

(1) Cf. supra 32 A γ. Les deux affections sont corrélatives

(2) Cf. le vocalisme de πέποιθα en regard de πείθω.

(3) Comparer aussi le moderne *mūrus* = **moiros* et l'archaïque liturgique *pōmoerium* = **pŏst-moir-io-m*.

s'il remonte à un régulier *foug-ī = gr. *πέ-φουγ-α. ou à un type *feug-ī assimilable à πέ-φευγ-α où s'est introduit abusivement le vocalisme du présent φεύγ-ω. La première alternative toutefois est la plus vraisemblable.

8. I.-e. ō = gr. ω = lat. ō. — A. ó isolé : i.-e. *gnō- (connaître), gr. γνω-τό-ς, lat. *gnō-tu-s nōtus* ; -ō finale de 1[re] pers. du sg. du prés. de l'indic., *bhér-ō, φέρ-ω, *fer-ō*, etc.; gr. δῶ-ρο-ν, lat. avec un suffixe différent *dō-nu-m* ; gr. δώ-τωρ et tous les noms d'agent en -τωρ, lat. *da-tōr, puis *datŏr*, cf. *datōrem*, etc. On ne sait à quoi attribuer la nuance ū qui apparaît en latin dans *fūr* = φώρ, et dans le suffixe *-tōr-* lorsqu'il vient s'y greffer un suffixe secondaire, *praetor praetūra*. La réduction en syllabe atone donne ī dans *convīcium* (clameur, injure) = * *con-vōc-iu-m*. La réduction en ĭ dans *cō-gnĭtu-s*, etc., doit remonter à un participe perdu qui avait l'*o* ou plutôt l'*a* bref, par un phénomène d'apophonie fort commun (infra 41 et 117).

B. I.-e. *ōy* donne en grec ωι, où l'ι s'écrit mais ne se prononce plus, et en latin ō, où l'*i* ne s'écrit même pas : dat. sg. gr. ἵππῳ = *equō*. I.-e. *ōw*, sans importance, se réduit également à ō en latin, v. g. *mōtus* (mouvement) = **mōu-tu-s*, cf. *mŏv-e-ō mōv-ī*.

9. I.-e. ă = gr. ᾰ = lat. ă.

A. ă isolé : i.-e. *ăgō (faire, conduire), gr. ἄγω, lat. *agō* ; i.-e. *ăntĭ (contre, devant), gr. ἀντί, lat. *antĕ* ; gr. ἄγχ-ω (serrer, étreindre), lat. *ang-ō*, cf. *ang-ui-s* (serpent) ; gr. ἀγ-ρό-ς (champ), lat. *ag-er* = **ag-ro-s*, cf. sk. *áj-ra-s*, etc.

Cet ă ne subit en grec aucune modification. Mais en latin

α) ă final, d'ailleurs fort rare, devient ĕ comme ŏ final, si vraiment l'instrumental πεδ-ά conservé en éolien en fonction d'adverbe (avec), a pour corrélatif une forme *ped-e* = **pĕd-ă*, confondue au surplus avec le locatif *ped-e* = **pĕd-ĭ*, et peut-être même avec un ablatif **pĕd-ĕd*, à rattacher au thème i.-e. **pĕd-* (pied).

β) ă non final en syllabe non initiale donne en général ĕ, qui persiste en syllabe fermée, *factus cōnfectus*, *captus acceptus*, *cap-iō au-cep-s* (oiseleur), *cap-ut prae-cep-s*, etc., et devient ĭ en syllabe ouverte, *cōnficio*, *accipio*, et les génitifs *parti-*

cip-is, *prae-cipit-is* (1). Toutefois, dans ce dernier cas, devant une labiale, l'*ĭ* alterne avec un *ŭ*, gén. *au-cŭ-pis*, *au-cŭp-iu-m* (oisellerie), et l'on trouve souvent les deux orthographes pour un même mot, *mancupium* et *mancipium* (*capiō*), ce qui indique dans ces mots la présence de la voyelle intermédiaire entre *u* et *i* (2). Dans *concutiō* (*quatiō*) et *augurium* (*garriō*, cf. gr. γηρύω = γᾱρύω, crier), la nuance *ŭ* s'explique sans doute par l'influence de la consonne précédente, plus ou moins compliquée de labialisation. C'est aussi l'*ŭ* qu'on rencontre devant un *l* en syllabe fermée : *saltō exsultō*, *calcō conculcō* (3), etc. Enfin cette loi phonétique est naturellement traversée, comme toute autre, par diverses actions d'analogie : ainsi *agō* donne normalement *adigō* ; mais *adāctus* et *cōgo* = **cŏăgo* contracté dénoncent l'intrusion illégitime de la voyelle du verbe simple *āctus*, *agō*.

B. *ă* en diphthongue. — I.-e. *ay* = gr. αι = lat. (accentué) *ai*, puis *ae*, (atone) (4) *ī* : gr. αἴθ-ω (je brûle), αἰθ-ήρ (l'atmosphère supérieure où passent les météores), lat. *aed-ēs* (chambre) primitivement sans doute « foyer », cf. la vieille graphie *aid-īlis* ; gr. λαιός = *λαι-ϝό-ς (gauche), lat. *lae-vo-s* ; **-ais* finale du dat. pl. de 1re décl., gr. ἡμέραις, lat. *terrīs*, et les affaiblissements connus *quaerō inquīrō*, *aestumō exīstumo*, *caedō dēcīdō*, etc. — I.-e. *aw* (rare) = gr. αυ = lat. *au*, cf. le gr. αὐξάνω et le latin *aug-eō aug-ustus*, en syllabe atone *ū*, *claudō sēclūdō* (5), sauf l'influence analogique du verbe simple, *adaugeō*, *applaudō*, etc.

(37) 10. I.-e. *ā* = gr. ᾱ = lat. *ā* : i.-e. **bhā-* (parler), gr. (dor.) φᾱ-μί φᾱ-μᾱ, (ion.-att.) φη-μί, φή-μη lat. *fā-rī* (parler), *īn-fā-n-s* (qui ne parle pas), *fā-mă* (6) (renommée) ; i.-e. **stā-* (placer, se

(1) Nouvelle application de la loi déjà étudiée pour l'*ĕ* (cf. supra 32 A β).

(2) Cf. supra 30.

(3) L'*l* en syllabe fermée produit labialisation de la voyelle précédente, cf. fr. *altre* devenu *autre*, et l'on va voir que l'affaiblissement d'*au* se fait en *u*.

(4) Ne pas oublier que les lois de l'accentuation classique sont ici hors de cause, supra 32 A β.

(5) Dans les deux groupes *ai* et *au*, l'*a* atone en syllabe fermée devient *e*, selon la règle précédente, et l'on sait que *ei* et *eu* aboutissent respectivement à *ī* et *ū*.

(6) Pour l'*ă* final du latin voir l'étude de la déclinaison, infra 193, 1.

tenir), gr. (dor.) ἵ-στᾱ-μι fut. στᾱ-σω, (ion.) ἵστημι στήσω, lat. *stā-re stā-bō*; i.-e. **mâ-tĕr* au vocatif (ô mère), gr. (dor.) μᾶ-τερ (ion.) μῆτερ, lat. *mā-ter*; **-tāt-* suffixe des noms féminins de qualité, gr. νεό-της = *νεϝό-τᾱτ-ς (nouveauté), lat. *novi-tās* = **novi-tāt-s*, etc.

Ainsi qu'on l'a vu par les exemples précédents, cet ᾱ primitif se conserve parfaitement pur en dorien, et il en est de même dans l'éolien non influencé par d'autres dialectes. Mais en ionien tout ᾱ primitif devient η. D'autre part l'attique, branche postérieure de l'ionisme, a conservé ou plutôt ramené l'ᾱ lorsqu'il est précédé d'un ι, d'un ε, d'un υ ou d'un ρ (c'est ce qu'on nomme assez étrangement l'α *pur* de l'attique et de la κοινή) : v. g. ion. σοφίη (sagesse), γενεή (génération), σικύη (courge), ἡμέρη (jour), πρήσσω (je fais), att. σοφίᾱ γενεᾱ σικύᾱ ἡμέρᾱ πρᾱττω, etc. Les exceptions ne sont qu'apparentes : dans les attiques κόρη (jeune fille) et δέρη (gorge), l'η n'était pas précédé d'un ρ, mais d'un ϝ qui a disparu après le changement de l'ᾱ, primitif *κόρϝᾱ (cf. lesb. κόρρᾱ, dor. κώρᾱ, ion. κούρη) et *δέρϝᾱ (cf. sk. *grīvà*, gorge, et lesb. δέρρᾱ) ; inversement στοᾱ (portique) remonte à στοιᾱ, qu'on rencontre également, et Ἀθηνᾶ (la déesse) n'est pas le même mot que Ἀθήνη, mais, comme l'indique le circonflexe, une contraction de Ἀθηνάᾱ [1] = Ἀθηναίᾱ. Quant aux nombreux noms de 1re décl. du type δόξᾰ, μοῦσᾰ, ἅμιλλᾰ etc., ils ont l'α bref et se réclament d'une tout autre origine [2].

D'après cela on devrait s'attendre à ne jamais rencontrer d'ᾱ en ionien, ni en attique, sauf l'ᾱ pur. On en rencontre pourtant; mais ce ne sont pas des *ā* primitifs et ils se sont développés dans l'ionien isolé après la séparation des dialectes, par conséquent à une époque très postérieure à la mutation de l'ᾱ panhellénique en η ionien. Ainsi l'accus. pl. τᾱς μούσᾱς remonte à une antique forme grecque τᾰνς μόνσᾰνς, dont on rencontre encore des exemples dans les inscriptions (crétois). On a de même πᾶσα = πᾰνσα, λῡσᾶσα = λῡσᾰνσα, etc., toutes formes auxquelles le lesbien répond par ταὶς μοίσαις, παῖσα λῡσαισα, etc., dénonçant ainsi le caractère hystérogène de la longue ionienne.

(1) Cette forme est épigraphique (VIe-IVe siècle).

(2) Infra 112 et 197.

L'*ā* en diphthongue n'est pas rare, surtout dans la combinaison *āy*, mais n'offre aucune particularité importante.

§ 2. — *Semi-voyelles.*

(38) Le grec n'a point de signe spécial pour la semi-voyelle *y* : il l'écrit par un ι entre deux voyelles comme en diphthongue. Il en a un pour la semi-voyelle *w*, qui, notée en diphthongue par un υ, est en tant que semi-voyelle indépendante transcrite par le signe ϝ, 6e lettre de l'alphabet dans les dialectes éoliens et doriens. Ce sont, en effet, ces dialectes seuls, et surtout le dorien[1], qui ont le plus fidèlement conservé l'articulation du ϝ, très semblable sans doute à celle du *w* anglais et perdue de très bonne heure par l'ionien-attique.

Le latin n'a aucun signe spécial pour l'*y* et le *w* : on écrivait *iugum*, *nouos*, tout comme si ces mots eussent été trissyllabes. L'invention du *j* et du *v* date des temps modernes. Toutefois on n'a pas cru devoir proscrire ici ces caractères commodes, dont l'absence eût pu dérouter le lecteur. L'important est de ne jamais oublier qu'ils représentent respectivement l'*y* du mot *yeux* et le *w* anglais.

Le principe qui domine cette matière peut se formuler brièvement ainsi : le latin a conservé avec assez de fidélité les semi-voyelles primitives ; le grec au contraire les a peu à peu éliminées au point de n'en plus présenter d'autres que celles qu'il a développées postérieurement dans son propre domaine.

La semi-voyelle antécédente peut être initiale ou médiale ; médiale elle peut se trouver entre deux voyelles ou entre consonne et voyelle. On l'étudiera successivement dans les trois positions.

(39) 1. I.-e. *y*. — A. Initial, se conserve en latin et devient esprit rude (*h*) en grec : i.-e. **yēq-r̥t* ou **yĕq-r̥t* (foie), gr. ἧπ-αρ, lat. *jec-ur*, cf. sk. *yák-r̥t* ; i.-e. **yōro-* (temps, année), gr. ὧρο-ς (an), ὥρ-ᾱ (saison, période), cf. allem. mod. *jahr* (an) ; i.-e. **yó-s* (qui), gr. ὅ-ς ἥ ὅ cf. sk. *yá-s yâ yá-d* : gr. (lesb.) ὔμμες = *ὔμμες, ion.-att. ὑμεῖς (vous) = sk. *yušmá-*. De cette nature

[1] On voit que la désignation usuelle « digamma éolique » recèle une légère impropriété. Les poètes lesbiens ne connaissent peut-être plus le ϝ.

paraît être l'*y* de *juvenis*, s'il faut le rapprocher du gr. ἥβα malgré la discordance du vocalisme. Mais l'indo-européen possédait encore un autre *y*, que le sanscrit et le latin confondent avec le premier, et que le grec en distingue : il y répond à l'initiale par un ζ, i.-e. **yug-* (joindre), sk. *yuj-* (joindre), *yug-á-m* (joug), lat. *jung-ō*, *jug-u-m*, gr. ζεύγ-νῦ-μι ζυγ-ό-ν. Il est assez malaisé de préciser la différence originaire de ces deux phonèmes [1].

B. Intervocalique, disparaît toujours en grec et en latin (le lesbien le conserve après υ) : i.-e. **tréy-es* (trois, cf. sk. *tráy-as*), gr. τρεῖς = *τρέες = *τρέ*y*-ες lat. *trēs*; i.-e. **bhŭ-yō* (je produis, je deviens), gr. φύ-ω, cf. lesb. φυίω, lat. arch. *fu-ō* subj. *fu-ām*, et de même λύω = *λύ*y*ω, τίω = *τῖ*y*ω, *fīō* = **feiyō*: gr. φορέω = i.-e. **bhore-yō* (cf. sk. *bhārá-yā-mi*, je fais porter), lat. *mone-ō*; gr. τῑμάω = *τῑμᾱ-*y*ω et lat. *amō* = **amaō* (cf. τῑμῶ) = **amā-yō*, et ainsi de tous les verbes dits contractes; suffixe formatif d'adjectifs *-yo-* après voyelle, gr. χρύσε-ο-ς = *χρῡσε-*y*ο-ς, lat. *aure-u-s* = **ause-yo-s*, cf. sk. *hiranyá-ya-s* (d'or), etc. Quand la première voyelle est une nasale ou une vibrante, on verra que le traitement est différent.

On trouve pourtant en grec nombre d'ι intervocaliques ; mais ils le sont devenus postérieurement en grec même, par la chute d'une consonne primitive (v. g. καίω (je brûle) = *καίϝω, infra), ou bien l'analogie les a réintroduits dans des formes d'où ils avaient dû primitivement disparaître : ainsi dans τιθείην, διδοίην, au lieu desquels on attendrait *διδόην, etc., la diphthongue est probablement analogique de διδοῖμεν, etc., où l'ι ne devait pas tomber.

En latin non plus le *j* intervocalique n'apparaît qu'en tant que résidu d'un groupe de consonnes fondues ensemble, v. g. *mājor* = **māg-yŏs-* [2], cf. *māg-nu-s* et μακ-ρό-ς, et *mēiō* (j'urine) = **meih-yō*, cf. gr. ὀ-μῑχ-έω et sk. *mih migh* (même sens), etc.

(1) Cette dualité, que le grec est seul à présenter, pourrait ne tenir qu'à un phénomène de doublets syntactiques. Cf. L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 324.

(2) Mieux encore **māh-ios-*, cf. sk. *máh-īyān* (plus grand).

Le grec postérieur, et surtout l'attique, a même éliminé partiellement l'ι devenu intervocalique par suite de chute d'une consonne : gr. homér. τοῖο (du) devenu *τόο, puis contracté (lesb. dor.) τῶ (ion.-att.) τοῦ ; gr. homér. τελείω, néo-ion. τελέω, att. τελῶ, etc. (1). Toutefois ce dernier processus est beaucoup moins constant : de là les finales de verbe en -είω = -έω, et les finales d'adjectifs bien connues en -οιο-, αιο-, -ειο-, qui répondent à des lois phonétiques encore assez mal définies.

C. Entre consonne et voyelle le *y* proethnique devient *i* voyelle en latin : en grec il se combine de diverses manières avec la consonne précédente.

α) Si c'est une continue, une nasale ou un *r*, le *y* mouille la consonne (supra 22, 3 B) et produit sur la syllabe qui la précède le phénomène connu sous le nom d'allongement compensatoire : i.-e. **tó-syo* (gén. du démonstratif **tó-*, cf. sk. *tá-sya*), gr. *τό-σ*y*ο, d'où *τοῖσο et τοῖο, de même τελέω = *τελείω = *τελείσω = *τελέσ-*y*ω (τέλεσ-, but) : i.-e. **owy-o-* (augurer, de **owi-*, oiseau), gr. *ὀϝ*y*-ο-μαι, d'où *οἴϝομαι, οἴομαι (je pense), de même καίω = *καίϝω = *κᾱϝ-*y*ω (cf. l'υ de καύ-σω, fut.) ; en lat. ĭ, *caes-iu-s* (bleu), *Gāv-iu-s* (nom propre), rac. **gāw-*, cf. gr. ἀ-γαυ-ό-ς (vaillant) ; gr. *κτέν-*y*ω (je tue), lesb. κτέννω, ion.-att. κτείνω ; gr. *φθέρ-*y*ω (je corromps), lesb. φθέρρω, ion.-att. φθείρω, en lat. ĭ dans *ven-iō*, *or-io-r*, etc.

β) Si la consonne est un *l*, l'*y* s'y assimile, i.-e. **al-yo-s* (autre), gr. ἄλλος, mais lat. *al-iu-s*.

γ) Si c'est une momentanée labiale, l'*y* devient momentanée dentale de même ordre, gr. τύπτω (je frappe) = *τύπ-*y*ω, mais lat. *cap-iō*.

δ) Avec toute autre momentanée, *y* donne par combinaison ζ, si elle est sonore, et σσ (att. ττ), si elle est sourde : στίζω (je pique) = *στίγ-*y*ω, cf. fut. στίξω, lat. *fug-iō* = ion. φύζω ; Ζεύς (le ciel, le jour) = *δ*y*-ηύ-ς, sk. *dyâus*, lat. *diēs* ; ἧσσον (moins), att. ἧττον = *ἧκ-*y*ον, cf. ἦκ-α (peu) et le lat. *sēc-iu-s* ; ἔλᾱσσον ἔλᾱττον (moins) = *ἔλᾱχ-*y*ον, cf. ἐλαχ-ύ-ς ; κρέσσων κρείττων (meilleur, plus fort) = *κρέτ-*y*ων, cf. κρατ-ύ-ς ; μέσσος

(1) C'est ainsi encore que le vb. ποιέω doit souvent se lire ποέω chez les tragiques, comme l'indique la scansion du vers (cf. l'emprunt latin *poēta*).

μέσος = *μέθ-*yo*-ς, lat. *med-iu-s*, sk. *mádh-ya-s*, donc i.-e. **médh-yo-s*. Les comparatifs du genre de ὠκίων (lat. *ōcior*) et βαθίων, au lieu desquels on attendrait *ὤσσων, βάσσων (ce dernier existe)[1], contiennent un suffixe de comparatif -*īon*- différent de -*yōn*-, cf., sk. *máh-īyān* (plus grand). De même, les adjectifs ἅγ-ιο-ς (saint), στύγ-ιο-ς (odieux), etc., se ramènent, non à *ἅγ-*yo*-ς, qui eût donné *ἅζος, mais à ἅγ-ιο-ς, i.-e. **yág-io-s*, avec suffixe -*io*- comme lat. *patr-iu-s*, gr. πάτρ-ιο-ς = sk. véd. *pítr-ia-s*.

2. *w*. — A. Initial = gr. ϝ = lat. *v*. Le ϝ grec se lit dans un très grand nombre d'inscriptions, surtout doriennes, ϝέξ (six), ϝάναξ (chef), ϝίσϝον (= ἴσον égal), etc., et l'existence nous en est attestée dans l'éolien homérique par les hiatus apparents qu'il écarte et les longueurs de position qu'il justifie[2]. Les dialectes ioniens l'ont perdu de fort bonne heure et toujours remplacé par l'esprit doux. Exemples : ἔργ-ο-ν (œuvre) = ϝέργ-ο-ν, cf. allem. *werk* ; ἔπ-ος (parole), εἰπέ (dis) = ϝέπ-ος, ϝειπ-έ, cf. lat. *vōc-s* ; ϝάσ-τυ ἄσ-τυ (ville), cf. sk. *vâs-tu* (maison) ; ϝοῖκ-ο-ς οἶκος (maison) = lat. *vīc-u-s* = sk. *vēç-á-s*, etc. Quelquefois le grec semble répondre au *v* lat. par esprit rude : ἕννῡμι, (ion.) εἵνῡμι (je revêts) = *ϝέσ-νῡ-μι, cf. *ves-ti-s* ; ἕσπερος (couchant), lat. *vesper* ; ἑστίᾱ (foyer), lat. *Vesta* ; mais il est probable que dans ce cas l'aspiration s'est développée dans le domaine grec et n'a rien de commun avec le *w* primitif[3].

Initial devant consonne *w* disparaît en latin : *rādīx* (racine) = **wrādīc-s*, cf. gr. ϝρίζα, all. *wurzel*. Il persiste ou disparaît en grec selon les dialectes : éléen ϝρᾱτρᾱ = ion. ῥήτρη (traité) ; ῥέζω (faire), hom. ϝρέζω = *ϝρέγ-*yω*, cf. ϝέργ-ο-ν, etc. Mais, dans ceux même qui le conservaient, on peut croire qu'il s'assimilait, dans la liaison syntactique des mots, à la consonne suivante, et par exemple, quand Homère écrit πολλὰ λισσομένω (λὰ allongé par position), lire à volonté πολλὰ ϝλισσομένω ou πολλὰ λλισσο-

(1) Cf. πάσσονα (v. g. σ 195) = *πάχ-*yον*-α, comparatif de παχ-ύ-ς (gros) = *pīng-u-i-s*.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 58.

(3) Selon M. Darbishire (*Spir. Asp.*), cette différence de traitement accuserait l'existence indo-européenne de deux spirantes labiales (*w* et *v*), dont le grec et l'arménien seraient seuls à garder trace. L'hypothèse mérite confirmation.

μένω[1]. Ce dernier doublement est de règle quand le ϝ initial devient médial en composition : *ϝρήν (mouton), gén. ϝαρν-ός, hom. πολύ-ρρην (riche en moutons) : ῥήγ-νῡ-μι (briser), aor. pass. ἐ-ρράγ-η, adj. ἄ-ρρηκ-το-ς (indestructible), etc. Toutefois l'éolien contracte dans ce cas le ϝ avec la voyelle précédente, αὔρηκτος = *ἄ-ϝρηκτος, εὐράγη, etc., et c'est à une diphthongaison du même genre qu'il faut rapporter le type homérique εὔαδε = ἔ-ϝαδ-ε (v. g. Ξ 340), de ἁνδάνω (plaire), cf. ἁδύς = *σϝᾱδύς = *suāvis*.

B. Intervocalique. — Sauf ce dernier cas exceptionnel, le ϝ intervocalique ne sonnait probablement plus dans la langue d'Homère. A plus forte raison a-t-il disparu dans l'ionien postérieur, l'attique et la κοινή. Mais on le lit fréquemment dans les inscriptions doriennes, Ποτειδάϝωνι, προϝειπάτω, ἐπιϝοίκοις, et le latin l'a partout conservé : νέος *novos*, ἐννέα *novem*, οἶς *ovis*, etc. Dans *tuus* = *tovos* (supra 32 A α), le *v* n'est pas tombé, mais s'est fondu avec l'*o* atone[2] comme dans *dēnuō* = **dē novō*, cf. *auceps* = **avi-ceps*, etc.

C. Entre consonne et voyelle. Ici les combinaisons sont fort variées, et l'on doit se borner à passer en revue les plus fréquentes.

α) Nasale ou vibrante + *w* : en lat. *u* ou *v* alternant selon des lois mal définies : en gr., suivant les dialectes, le ϝ s'assimile, ou produit un allongement compensatoire et disparaît, ou disparaît sans compensation : lat. *genu-a* (genoux, aussi *genva*), gr. *γόνϝ-ατα, d'où éol. γόννατα, ion. γούνατα, att. γόνατα : gr. *ξένϝο-ς (étranger), éol. ξέννος, dor. ξῆνος, ion. ξεῖνος, att. ξένος : gr. *πολ-ϝό- (beaucoup), éol. πόλλο-, att. πολλό-, cf. ion. πουλύ (homér.) : gr. *σόλ-ϝο- (entier), éol. probable *ὄλλος, cf. lat. *sŏllus sōlus*, ion. οὖλος, att. ὅλος = i.-e. **sol-wo-s*, cf. lat. *sălvos*[3] : gr. *κόρϝᾱ (jeune fille), att. κόρη (supra 37).

β) *k* + *w* = gr. ππ, ἵππ-ος (aussi ἴκκ-ο-ς) : lat. *qu*, *equ-o-s*, où

(1) Impf. homér. ἐλλίσσετο (il suppliait), mais aussi parfois ἐλίσσετο (A 15).

(2) Les possessifs, comme les pronoms dont ils dépendent, sont souvent enclitiques.

(3) Il est probable que *sollus salvī*, tout comme *ecus equī*, et aussi *deus dīvī*, sont deux cas d'une seule et même déclinaison que l'analogie a dédoublée. Pour *salvī* = **solvī*, cf. 34 A α et ε i. n.

l'*u* n'est traité ni comme voyelle puisqu'il ne forme pas syllabe, ni comme consonne puisqu'il ne fait pas position.

γ) *l* + *w* : gr. (crétois) τϝέ accus. « toi », dor. τέ (chute pure et simple), ion.-att. σέ = *σσέ, cf. τέσσαρες τέτταρες = *τέτϝαρες, sk. *catvâras* (quatre) : en lat., chute pure et simple dans *tē*, mais vocalisé dans *quattŭor quatŭor*.

δ) *d* + *w* : gr. *δϝίς (deux fois) devenu δίς (cf, δώδεκα), c'est-à-dire sans doute *δδίς, si l'on en juge par le doublement de ἔδδεισεν (homér.) = *ἔ-δϝει-σεν, δέδδια (écrit δείδια) = * δέ-δϝι-α, formes de la racine δϝει (craindre): en lat., vocalisé dans *duōdecim* (probablement sous l'influence du vocalisme de *duō* = i.-e. * *du-ō*, gr. δύω), mais en général *dv* qui devient *b, bis* = **dvis*, *bellum* = **dvellum*, cf. *duellum*, *bonus* = *dvonus* et (arch.) *dven-o-s*. Ce changement était assez récent pour que les Latins en eussent gardé le souvenir au temps de Varron.

ε) *s* + *w* : en grec σϝ initial, infra 68, 2 ; médial devient σσ, ἴσσος ἴσος (égal)= ϝίσϝος, sk. *viçva-* (tout) ; en latin, de même que *quĕ* devient *cŏ* dans *colō* = **quĕlō* et *coquō* = **quequō* (1), *svĕ* devient *sŏ, sŏror* = * *svĕsor*, sk. *svásar-* (sœur), cf. all. *schwester, somnus* = * *sop-no-s* (cf. *sōp-īre*) = * *svep-no-s*, sk. *sváp-na-s* (sommeil), i.-e. * *swép-no-s*.

Le son *w* du grec n'est pas toujours transcrit ϝ : souvent on trouve β, v. g. βρίσδα = ῥίζα, ce qui semble indiquer une tendance à changer *w* en *v*-consonne ; on a vu la transcription éolienne υ ; quant aux graphies des manuscrits, γ, τ, ρ, ce sont de simples erreurs dues à des copistes de la basse époque, qui ne savaient plus ce que c'était que le signe ϝ.

Section III.

APOPHONIE VOCALIQUE.

Si l'on vient à considérer au hasard une syllabe quelconque contenant un des phonèmes que nous avons étudiés jusqu'à présent, on s'aperçoit aisément que, soit en grec, soit en latin, soit dans toute autre langue de la famille, elle peut revêtir diverses nuances vocaliques, distinctes, mais fort voisines

(1) Cf. infra 57 1 B et 60 1.

l'une de l'autre, et parfaitement corrélatives d'une langue à l'autre. Ce phénomène, qui n'est nulle part mieux visible qu'en grec et dans les syllabes à diphthongue, λείπ-ω ἔ-λιπ-ο-ν λέ-λοιπ-α, ἐλεύ(θ)-σο-μαι: ἤλυθ-ο-ν εἰλ-ήλουθ-α, a reçu le nom d'apophonie vocalique, et l'on y peut distinguer trois degrés essentiels, que nous désignons respectivement sous les noms de degré normal, réduit et fléchi.

Il appartient à la morphologie de déterminer les formes étymologiques ou grammaticales dans lesquelles apparaît régulièrement chacun de ces degrés. Il suffit de dire ici que, sauf les perturbations analogiques, chacun d'eux caractérise toujours, soit dans la même langue, soit d'une langue à l'autre, les formations de même ordre [1]. Le procédé remonte donc incontestablement à la langue mère. Quant aux applications, il y a lieu de distinguer les syllabes suivant qu'elles contiennent, à l'état normal : 1° un *ĕ* isolé ou en diphthongue; 2° toute autre voyelle brève isolée ou en diphthongue : 3° une voyelle longue.

1. État normal *ĕ*. — L'apophonie est ici d'une clarté qui ne laisse rien à désirer : au degré fléchi, *ĕ* devient *ŏ*; au degré réduit, il disparaît complètement. Dans ce cas, si l'*ĕ* était en diphthongue, la semi-voyelle de la diphthongue devient voyelle pour soutenir la syllabe; si l'*ĕ* était isolé, la syllabe disparaît avec lui, pourvu que les consonnes qui s'appuyaient sur lui trouvent à s'appuyer sur d'autres voyelles voisines; mais, si le résidu de la réduction se trouve être un groupe de consonnes imprononçable, l'*ĕ* est fixé par ce groupe et le degré réduit ne se distingue pas alors du degré normal. Examinons ces diverses positions :

A. *ĕy* : types indo-européens **bhĕydh* (se fier), réduit **bhĭdh*, fléchi **bhŏydh*.

α) Dans la racine : gr. πείθ-ο-μαι, aor. ἐ-πιθ-ό-μην, pf. πέ-ποιθ-α, lat. *fīd-ō* et *fīd-u-s*, *fīd-ēs* et (*per-*)*fĭd-u-s*, *foed-us*;

[1] Ainsi l'alternance d'*ŏ* et *ĕ* dans la conjugaison, λέγο-ντι λέγε-τε, *legu-nt legi-tis*, le degré fléchi au radical du parfait, le degré normal au radical du présent en *-ō*, λείπ-ω, *dīc-ō* = *deic-ō*, etc.

gr. ϝεῖδ-ος (image), ϝιδ-έ (impér., vois), pf. ϝοῖδ-α, lat. *vĭd-eo*, pf. *vīd-ī* = **void-ī* ou **veid-ī* (supra 34 A β).

β) En suffixe : gr. πόλ-ι-ς, nom. pl. πόλ-ε-ες = *πόλ-εy-ες ; lat. *av-i-s*, nom. pl. *avēs* = **av-ĕ-ĕs* = **av-ĕy-ĕs*, etc.

B. *ĕw* : types i.-e. **bhĕwg* (fuir), réduit **bhŭg*, fléchi **bhŏwg*.

α) Dans la racine : φεύγ-ω φυγ-ή, cf. lat. *fūg-ī*[1] et *fŭg-a* ; ἔ-ρευθ-ος (rougeur) et ἐ-ρυθ-ρό-ς (rouge), cf. lat. *rŭb-er* = **rub-ró-s* et *rūf-u-s* = **réuf-o-s* ou **rouf-o-s*.

β) En suffixe : gr. ἡδ-ύ-ς, fm. ἡδεῖα = *ἡδ-έϝ-ια.

C. *ĕ* isolé mobile : types i.-e. **gĕn* (engendrer, naître), réduit **gn*, fléchi **gŏn*.

α) Dans la racine : gr. γέν-ος, présent à redoublement γί-γν-ο-μαι, pf. γέ-γον-α, lat. *gen-us* et *gī-gn-ō* ; gr. φέρ-ω, en composition (δί-)φρ-ο-ς, (siége à 2 personnes), subst. φορ-ό-ς φορ-ā, lat. *fĕr-ō* et probablement (*candēlā-*)*br-u-m*[2] (support de la chandelle) ; en tout cas *pĕnd-ō* et *pŏnd-us*.

β) En suffixe : gr. κύ-ων, voc. κύ-ον, gén. κυ-ν-ός, cf. lat. *car-ō car-n-is* (réduit), *hom-ō hom-in-is* ; gr. accus. πα-τέρ-α, gén. πα-τρ-ός, lat. nomin. *pa-ter*, gén. *pa-tr-is*.

D. *ĕ* isolé fixe : types i.-e. **spĕk* et **skĕp* (voir), réduit **spĕk* et **skĕp*, fléchi **skŏp* : gr. σκέπ-το-μαι, et σκοπ-ή (observatoire), (ἐπί-)σκοπ-ο-ς (surveillant) ; lat. *tĕg-o* et *tŏg-a*, etc.

2. État normal *ă*, *ŏ*. — Ici la question se complique, car il n'est pas même sûr qu'une syllabe puisse contenir à l'état normal une voyelle brève autre que l'*ĕ* : dès lors le degré que nous nommons ici état normal pourrait bien n'être qu'un état réduit originaire. Voici quelques-unes des apophonies les plus sûres : — pour *ă*, gr. ἄγ-ω (στρατ-)ᾱγ-ό-ς ἀγ-ωγ-ή, lat. *ăg-ō* (*amb-*)*āg-ēs* et *ēg-ī* : gr. αἴθ-ω (brûler) ἰθ-αρό-ς (clair), lat. *aed-ēs aes-tu-s* (chaleur) *īd-ūs* (pl., les nuits de pleine lune) ; — pour *ŏ*, ὄπ-σο-μαι (je verrai), pf. ὄπ-ωπ-α, sans autre degré ; en latin, un seul degré, *ŏc-ulu-s*.

(1) Cf. supra 34 B β.

(2) *br* équivalant à **bhr*, état réduit de la racine **bher* (porter). De même πέλ-ο-μαι (je suis) aor. ἐ-πλ-ό-μην, πέτομαι (je vole) et ἐπτόμην, etc.

3. État normal *ā*, *ē*, *ō*. — L'*ā* se réduit en *ă* et se fléchit en *ō*, i.-e. **bhā* (parler), réduit **bhă*, fléchi **bhō* : gr. φᾱ-μί, φᾱ-μᾱ, φᾰ-μέν pl. 1, φω-νή (voix), lat. *fā-rī* et *fă-teor* ; gr. ἵ-στᾱ-μι, aor. ἔ-στᾱ-ν, mais στᾰ-τό-ς, etc., cf. lat. *stā-re*, *stā-men* (chaîne d'une étoffe), et *stă-tu-s* (état), *stă-tu-s* (fixé), *stă-bili-s*, *stă-tu-ō*. Il y a même peut-être dans στύω (je place) = *στ-τύ-ω une trace d'un degré ultra-réduit par disparition complète de l'*ă*.

Pour *ē* et *ō* le degré ultra-réduit existe aussi [1] : le degré fléchi est *ō*, se confondant pour le dernier phonème avec l'état normal : quant à la réduction ordinaire, tout porte à croire qu'elle se faisait en *ă*, apophonie que le latin a assez fidèlement conservée, v. g. dans *sē-men să-tu-s*, *dō-nu-m dă-tu-s*. Mais le grec, par imitation du rapport ἵστᾱμι στᾰτός, s'est créé une apophonie τίθημι θετός et δίδωμι δοτός, ce qui revient à dire qu'en général *ē* s'y réduit en *ĕ* et *ō* en *ŏ* : cf. encore ἧμα (jet), ἵημι (lancer), verbal ἑτός, pf. dor. ἕωκα, et θῆ-μα, θω-μό-ς, lat. *fă-c-iō*.

(42) Tels sont les principaux effets de l'apophonie. Quant aux causes de ce phénomène, elles sont parfaitement connues, au moins en ce qui concerne le degré réduit. En effet, le sanscrit, qui a mieux conservé que toute autre langue l'accentuation originaire, fait voir par de nombreux changements d'accent tels que *ê-mi i-más* = gr. εἶ-μι ἴ-μεν, que l'état normal de la syllabe coïncidait avec l'accent, l'état réduit avec l'atonie ; et c'est ce que montrent encore en grec les alternances du genre de λείπ-ειν λιπ-εῖν, πα-τέρ-α πα-τρ-ός, στᾶ-μεν (dor.) στῆ-ναι (ion.) et στᾰ-τό-ς. Mais tantôt, l'accentuation venant à changer, l'accent est venu se placer sur la syllabe même qui primitivement s'était réduite en devenant atone, cf. *imás* et ἴμεν ; tantôt au contraire, l'accent demeurant immobile, une forme réduite a été éliminée sous l'influence d'une forme normale voisine (soit le génitif φρεν-ός dont le vocalisme est imité de celui de l'acc. φρέν-α) [2], en sorte qu'une syllabe atone présente irrégulièrement l'état normal. Dans le latin, l'accentuation, profon-

[1] On le constate dans la conjugaison sanscrite : *dá-dhā-mi da-dh-más* = τί-θη-μι τί-θε-μεν, et *dá-dā-mi da-d-más* = δί-δω-μι δί-δο-μεν.

[2] Cf. infra 210 I.

dément troublée, ne coïncide plus qu'accidentellement avec l'état du vocalisme[1].

Quant au degré fléchi, des alternances d'accent et de vocalisme telles que celle de γέν-ος et εὐ-γεν-ής, de φρήν et ἄ-φρων, semblent bien y dénoncer aussi un effet particulier de l'accentuation proethnique. Mais ici l'accent n'est pas seul en cause, et l'extrême complication des phénomènes de cet ordre n'a pas permis jusqu'à présent de les traduire en loi.

(1) L'apophonie des langues germaniques est en général plus troublée que celle du grec, mais plus claire que celle du latin, et elles y ont même conservé quelques relations que le grec a obscurcies. L'étude de cette section pourra donc être utilement combinée avec celle de la section correspondante de ma *Grammaire comparee de l'Anglais et de l'Allemand* (nos 43-45).

CHAPITRE III.

NASALES ET VIBRANTES.

SECTION Ire.

L'APOPHONIE APPLIQUÉE AUX CONSONNES-VOYELLES.

(43) Lorsqu'une syllabe susceptible d'apophonie a pour soutien un ĕ, il peut arriver, et en fait il arrive souvent, que cette voyelle soit accompagnée d'une nasale ou d'une vibrante, γέν-ος *pend-ō*. En l'état, la syllabe se fléchira aisément ; la réduction sera également aisée, si le groupe de consonnes qui en résulte trouve dans la syllabe voisine une voyelle où s'appuyer, et l'on a vu plus haut γέ-γον-α et γί-γν-ω. Mais qu'arrivera-t-il si la nasale ou la vibrante se trouve serrée entre deux consonnes, formant ainsi un groupe imprononçable sans voyelle ? La réponse s'impose : c'est elle-même qui deviendra voyelle pour soutenir les consonnes voisines : en d'autres termes, de même que dans λείπω ἔλιπον, φεύγω ἔφυγον, l'ι et l'υ semi-voyelles se vocalisent quand l'ε a cessé de les soutenir, de même, à un présent ind.-eur. * *dérk-ō* (je vois), a dû nécessairement correspondre un aoriste * *e-dr̥k-ó-m* (gr. δέρκ-ομαι ἔ-δρακ-ον), et l'apophonie du parfait * *wóyd-a* **wid-més* (gr. ϝοῖδ-α ϝίδ-μεν) appelle irrésistiblement une apophonie parallèle dans * *ge-gon-a ge-gn̥-més* (gr. γέ-γον-α γέ-γα-μεν).

Seul de sa famille, le sanscrit a conservé l'r̥-voyelle, dernier débris du vocalisme primitif : aussi répond-il à ἔδρακον par *ádr̥çam*, à πατράσι par *pitŕ̥šu*. Mais, quand même nous n'aurions pas son précieux témoignage, l'analogie seule du reste de la déclinaison, πατέρα, πατρός, etc., nous permettrait de reconnaître dans τρά de πατράσι le même degré vocalique que dans τρ de πατρί, modifié seulement par ce fait accidentel que dans

πα-τρ-ί l'*r* s'appuie sur l'*ĭ*, tandis que dans * πα-τρ̥́-σι le *t* est forcé de s'appuyer sur l'*r̥*. Et de même le parallélisme évident de λείπω ἔλιπον λέλοιπα, ἐλεύσομαι ἤλυθον εἰλήλουθα, δέρ̥κομαι ἔδρ̥ακον δέδορ̥κα, πείσομαι (= *πένθ-σο-μαι, cf. πένθ-ος, douleur) ἔπαθον πέ-πονθ-α, suffirait à montrer que δρ̥α est la réduction de δερ̥ et à dénoncer dans le radical d'ἔπαθον = *ἔ-πν̥θ-ο-ν une nasale latente.

Ainsi la phonétique historique confirme absolument ce que la phonétique physiologique nous avait déjà appris [1], à savoir qu'en général les nasales et vibrantes sont consonnes quand elles s'appuient sur une voyelle, voyelles lorsqu'une consonne s'appuie sur elles.

Section II.

NASALES ET VIBRANTES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

(44) Le grec ni le latin n'ont de nasales ou de vibrantes voyelles. On verra comment ils ont transformé celles de l'indo-européen.

Le grec a trois nasales-consonnes qu'il écrit respectivement γ, ν et μ : le γ est, devant une explosive gutturale (ἄγγελος ἄγκυρα ἄγχι), la transcription ordinaire de la nasale gutturale (supra 21,2°), qui n'apparaît jamais que dans cette position [2] ; le ν est la nasale dentale, le μ la nasale labiale, sans difficulté. On les trouve souvent écrites l'une pour l'autre, v. g. ἄνγελος, ἀνφοτάροις, etc.

Le latin a également trois nasales : la gutturale, écrite *n* devant gutturale, *angulus* (= *añgulus*) [3], et *g* devant nasale, *dĭgnus* (= *dĭñnus*), la dentale *n* et la labiale *m*. Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions. Souvent aussi la nasale ne s'écrit pas (*fēcerut*, *mēsēs*), particulièrement l'*m* finale dans les inscriptions archaïques : *oinŏ*, *virŏ* (epit. Scip.). C'est que l'*m* finale sonnait très faiblement, au point

(1) Supra 19, 4-6.

(2) Toutefois le γ suivi de nasale (ἄγμα) était probablement un *ñ* guttural.

(3) Archaïquement on trouve aussi la transcription *aggulus*, *agceps*, importée par les hellénisants.

comme on sait, de ne pas empêcher l'élision de la syllabe devant voyelle subséquente. Au témoignage des grammairiens, c'était à peine une faible résonnance nasale, et aucune langue romane n'a conservé trace de l'*m* finale latine.

Le grec a deux vibrantes, ρ et λ. Le ρ = *r* était lingual, selon toute apparence : mais on manque de données sur la prononciation exacte du ῥ initial, que les Latins ont transcrit par *rh*. Le λ est un *l* alvéolaire assez voisin de *d*. Les deux vibrantes latines corrélatives, *r* (lingual) et *l*, n'offrent aucune difficulté.

Section III.

NASALES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

(45) Une observation générale à laquelle sont subordonnées toutes les concordances qui vont suivre, c'est que, en grec comme en latin, la nasale suivie d'une consonne s'accommode toujours au caractère de la consonne qui la suit. Ainsi l'*n̊* de **pén̊qe* (cinq) reste guttural dans le latin *quīnque*, où il précède une gutturale, mais devient respectivement dental ou labial dans πέντε et (éol.) πέμπε, où le *q* primitif est devenu τ ou π. On connaît les juxtapositions, gr. ἐντέλλω ἐγκαλέω ἐμπόδων, lat. *intendō* *īgnōscō* (= **īn̊-gnōscō*) *impediō*, et le même fait se produisait dans la liaison syntactique de deux mots distincts, lat. *eandem* et gr. τὴμ πόλιν, τὸγ κόλπον (prononciation encore en usage), comme l'attestent de très nombreuses transcriptions.

Cette tendance à l'accommodation remonte en partie à l'indo-européen, qui avait déjà autant de nasales, consonnes ou voyelles, que de momentanées, savoir la vélaire, la palatale, la dentale et la labiale.

§ 1er. — *Consonnes.*

(46) 1. L'*n̊* primitif (vélaire ou palatal) donne *n̊* en grec et en latin, en tant toutefois que la consonne subséquente reste gutturale (supra) : gr. ὄγκος (crochet), ἄγχω, lat. ***uncus, angō***, etc.

2. I.-e. *n* = gr. ν = lat. *n* : gr. νέος, lat. *novos* ; gr. νεύω (faire un signe de tête), lat. (*an-*)*nu-ō* : gr. (dor.) ἄγοντι, lat. *agunt* : gr. φέρ-ων, lat. *fer-ēn-s* (l'*s* finale est hystérogène, infra). Cet *n* grec ou latin est ensuite sujet aux modifications suivantes :

A. Le groupe *ln* s'assimile en *ll* : gr. ὄλλῡμι (je perds) = * ὄλ-νῡ-μι, cf. les verbes en -νῡ-; lesb. βόλλομαι (je veux) = *βόλ-νο-μαι[1] ; lat. *collis* = **col-n-is*, cf. κολωνός, et probablement *pellō* = * *pel-nō*, cf. les verbes en *-nō*. En ionien-attique l'allongement compensatoire s'est ordinairement substitué au λλ, v. g. βούλομαι.

B. La prononciation du groupe *nr* développe entre les deux consonnes un phonème de transition, que le grec note par un δ : ἀν-ήρ, gén. *ἀν-ρ-ός, d'où ἀνδρός ; cf. en français *géndre* = **génrŏ* = *génerum*, et infra μρ devenu μϐρ. A une époque postérieure, νρ s'assimile en ρρ et νλ en λλ : συῤῥάπτω = *συν-ῥάπτω, συλλέγω = *συν-λέγω. De même en latin *irruō*, *illūstris*.

C. Le groupe formé d'une nasale et d'une *s* persiste rarement et subit un traitement assez compliqué.

α) Quand ce groupe est proethnique et médial, l'*s* disparaît en grec et la nasale précédente se redouble ; puis, ce redoublement, qui persiste en lesbien, se traduit dans les autres dialectes en un allongement, dit compensatoire, de la voyelle précédente : lesb. ἔκτεννα, ion. ἔκτεινα (aor. de κτείνω) =*ἔ-κτεν-σ-α, et de même ἔμεινα de μένω, ἔνειμα =*ἔ-νεμ-σ-α de νέμω, ἔφηνα = ἔφᾱνα = *ἔ-φᾰν-σ-α de φαίνω ; en dehors des aoristes, χήν (oie), gén. χην-ός =*χᾰνσ-ός, cf. skr. *hansás* (cygne) et lat. *hānser* *ānser* ; ὦμος (épaule) =*ὄμσος, cf. sk. *ámsas*, ombr. *onsus* et lat. *umerus* =* *omesos*, etc.

β) Si le groupe est proethnique et final, ou s'il a pris naissance exclusivement dans le domaine grec, alors il persiste en crétois et en argien, où on lit τόνς (acc. pl.), πάνσα (fm., att. πᾶσα) ; partout ailleurs, si la voyelle précédente est brève, le ν disparaît avec allongement compensatoire de la voyelle précédente. Dans ce cas, ι et υ deviennent partout ῑ et ῡ ; mais ᾰ, ε et ο donnent respectivement, en lesbien αι ει (diphthongue) οι,

[1] Cf. homér. βόλεται (Λ 319) βόλεσθε (π 387).

en dorien ᾱ η ω, en ionien-attique ᾱ ει (voyelle) ου (voyelle). Exemples : acc. pl. * πόλι-νς * ἰχθύ-νς devenus πόλῑς (Hérodote), ἰχθῦς : τόνς τάνς, d'où (éol.) τοίς ταίς, (dor.) τώς τᾱς, (ion.-att.) τούς τάς : fm. * πάντ-ya, d'où *πάνσσα (supra 39 C δ), πάνσα, lesb. παῖσα, dor.-ion.-att. πᾶσα, et de même ἱστᾶσα τιθεῖσα λυθεῖσα διδοῦσα δεικνῦσα, etc. Quand le groupe νσ est lui-même suivi d'une consonne, le ν disparaît sans allongement, v. g. Ἀθήναζε (vers Athènes) = *Ἀθήνανσ-δε : de là les formes d'acc. pl. en ος pour ονς, τὸς θεός, et le doublet syntactique de la préposition ἐνς (dans), εἰς αὐτό et ἐς τοῦτο [1].

γ) Le groupe *ns* lat. médial subsiste, sauf devant *l*; auquel cas il disparaît tout entier avec allongement compensatoire : *scāla* (échelle) = **scănsla* = **scănd-sla*, cf. *scănd-ō*, et *īlicō* = **in slocō*. S'il est final, *n* tombe toujours avec allongement : acc. pl. *terrās* = **terră-ns*, *equōs* = **equŏ-ns*, *manūs* = **manŭ-ns*, etc. [2]. La rigueur presque absolue de cette loi montre à elle seule que le type *ferēns* ne peut être qu'une formation postérieure.

δ) On enseigne parfois qu'un *n* final est tombé dans *tēmō*, *homō*, *carō*, opposés à λειμών, κύων, etc. Mais au contraire c'est bien plutôt le type *homō* qui reflète fidèlement l'ancien nominatif indo-européen, et le type λειμών doit son ν à l'analogie des cas obliques, à moins que ce ne soit un doublet syntactique ancien.

(48) 3. I.-e. *m* = gr. μ = lat. *m* : i.-e. **mé-* (moi), gr. μέ, lat. *mē*; gr. νέμ-ος (forêt), lat. *nem-us*: gr. μέλ-ι, lat. *mel*; cf. encore μήτηρ *māter*, μῦς *mūs*, et parmi les suffixes ὄνο-μα *nō-men*, ἀγό-μενοι et *agi-minī*, ϝίδ-μες (dor.) et *vīdi-mus*.

A. *m* final devient ν en grec: acc. sing. msc. ἵππον = *equom*: nom.-acc. sing. nt. ζυγόν = *jugum*; ἕν = *ἕμ = i.-e. **sém-* (un), cf. lat, *sem-el*: nom. χιών (neige) = *χιώμ = lat. *hiem-s*.

B. A l'épenthèse *d* du groupe *nr* répond en grec l'épenthèse *b* du groupe *mr* : γαμβρός (parent par alliance) = * γαμ-ρό-ς, cf. γαμ-έω; ἄμβροτος (immortel), ἀμβροσίᾱ (liqueur d'immortalité)

(1) Les deux termes du doublet ont été ensuite employés indifféremment, ou suivant les dialectes l'un a prévalu sur l'autre, à peu près comme si en français on en était venu à dire « un beau homme » ou « un bel cheval ».

(2) Cf. le doublet *quotiēns quotiēs*.

= *ἄ-μ̥ρο-το-ς, cf. lat. *mor-s*. Quand le μ̥ est initial, il se fond avec la labiale suivante et disparaît : βροτός (mortel) = * μ̥βροτός = * μ̥ροτός ; et de même devant λ : βλώ-σκω (je vais) = * μ̥λώσκω, cf. fut. μ̥ολ-οῦμαι et pf. μέμβλωκα = *μέ-μ̥λω-κα. Le latin connaît aussi une épenthèse labiale devant *l*, *ex-emp-lu-m* (échantillon), cf. *em-ō*, et devant *s*, *sump-sī*, cf. *sūm-ō*[1].

§ 2. — *Voyelles.*

Les nasales-voyelles indo-européennes, quelles qu'elles soient, donnent, toujours en latin, et dans certaines positions en grec, une voyelle (lat. *e*, gr. ᾰ) suivie d'une consonne nasale que nous représentons en général par *n* ν, mais qui naturellement varie suivant la nature de la consonne suivante. Cela posé, la concordance des nasales-voyelles est d'une extrême simplicité. Trois cas principaux :

1. I.-e. *ń̥* accentué (très rare)[2] = lat. *en* = gr. αν : gr. ἴᾱσι = *ἴαντι (ils vont) = i.-e. **iy-ń̥ti*, cf. sk. *yánti* ; lat. arch. *sient* (qu'ils soient) = *s-i-ent* = i.-e. * *s-iy-ń̥t*.

2. I.-e. *n̥* devant *y* = lat. *en* => gr. αν, après quoi le groupe αν*y* est traité comme à l'ordinaire (supra 39 C α) : gr. βαίνω = * βάν-*y*ω = * β*n̥*-*y*ω = lat. *ven-iō* ; fm. de θεράπων (serviteur), *θεραπ-*n̥*-*y*α, d'où θεράπαινα, et tous les féminins en -αινα.

3. I.-e. *n̥* (*m̥*) en général = lat. *en* (*em*) = gr. α (la nasale-voyelle a d'abord développé une voyelle devant elle, puis la résonnance nasale s'est fondue en grec dans la voyelle : même procès en sanscrit) : i.-e. **sém-* (un), réduit **sm̥*, gr. ἅ-παξ = *σ*m̥*-παξ (une fois), ἁ-πλόο-ς (simple), lat. *sim-plec-s*, *sin-gulī*,

(1) *sumptus* est hystérogène : la loi de concordance des nasales exigerait **suntus* ; mais *sumptus* a été créé sur le modèle de *sumpsī* = *sumsī*, qui lui-même d'ailleurs est irrégulier et refait sur *sūmō*, puisque le groupe *ms* latin devient *ns* (*cōnsul*, etc.).

(2) D'après ce qui a été vu plus haut (42 et 43), la nasale-voyelle ne devrait apparaître qu'en syllabe atone ; mais, dès la période indo-européenne, il s'est produit des troubles d'accentuation qui ont fait revenir l'accent sur la syllabe réduite. — Il semble d'ailleurs que la doctrine portée au texte doive être aujourd'hui modifiée, et que l'*n̥*, accentué ou non, ne donne jamais que gr. α (Streitberg, *Idg. Forsch.*, I, p. 82 sq.) : en ce cas, le ν de *ἴαντι serait analogique de celui du type φέροντι (φέρουσι).

sim-ul[1], *sem-el*; i.-e. **km̥-tó-m* (cent), gr. (ἑ)-κα-τό-ν, lat. *centu-m*: i.-e. **ne* (particule de négation), réduit *n*, et *n̥* devant consonne, sk. *a-* privatif, gr. ἀ- privatif, lat. *in-* privatif, cf. germ. *un-*; i.-e. * *-m* finale de l'accus., après voyelle **-m*, (πόλι-ν *equo-m*), mais après consonne * *-m̥*, gr. πόδ-α = *πόδ-*m̥*, lat. *ped-em* = * *ped-m̥*: dans les mêmes conditions, **-m* et *-*m̥* finale de 1re pers. du sg., gr. ἔ-λυ-ο-ν = * ἔ-λυ-ο-*m*, mais ἔ-λῡ-σ-α = * ἔ-λῡ-σ-*m̥*. Cf. encore gr. τα-τό-ς et lat. *ten-tu-s*[2], gr. βένθ-ος (gouffre) et βαθ-ύ-ς (profond), gr. ἄ-τερ = *ἄ-τερ et germ. *sundar*, all. *sonder* (sans), etc., etc.

Outre les nasales-voyelles brèves, l'indo-européen avait certainement encore des nasales-voyelles longues, dont l'origine et les concordances ne sont pas complètement éclaircies. Il y avait, par exemple, un *n*-voyelle long dans le verbal de la racine *gen* (engendrer, naître), qui fait en sanscrit *jā-tá-s*, en latin (*g*)*nā-tu-s*, en grec (κασί-)γνη-το-ς, etc., soit i.-e. **gn̥tós* et **gn̥n̥tós*, en tout cas avec *n̥* long, c'est-à-dire une résonnance nasale un peu prolongée.

SECTION IV.

VIBRANTES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

(50) L'indo-européen avait les deux vibrantes *r* et *l*, qui se sont confondues dans le groupe indo-éranien, mais que le grec et le latin reproduisent avec une très suffisante exactitude.

§ 1er. — *Consonnes.*

(51) I.-e. *r* = gr. ρ = lat. *r* : gr. ἀρ-ό-ω (labourer), lat. *arō* = * *ar-a-ō*, *ar-vo-m*, etc.; gr. πατήρ δώτωρ κέντρον, lat. *pater dator claustrum*. — I.-e. *l* = gr. λ = lat. *l* : gr. λέχ-ος (lit), lat. *lĕc-tu-s*; gr. λευκ-ό-ς (blanc), lat. *lūc-e-ō*; gr. *ὅλλος ὅλος, lat. *sollus*, etc. — Le tout sauf les modifications suivantes :

1. **Épenthèse.** — A. En grec, la résonnance de l'*r* initial,

(1) Pour *in* lat. = *en*, cf. supra n° 32 A γ.

(2) On observera qu'en latin, dans les syllabes à nasales, le degré réduit ne peut différer de l'état normal.

et parfois celle de l'*l* initial, développe une voyelle prothétique de nuance indécise, α ο ε, v. g. ἐρυθρός et *ruber*, ἐλεύθερος et *līber*, ἀλείφω (oindre) et adv. λίπα[1], ὀρέγω (tendre, diriger) et *rĕgō*. — B. En latin, une gutturale ou une labiale suivie de *l* développe une épenthèse labiale intermédiaire, cf. *saeclum* et *saeculum*, acc. *populum* = ombr. *poplom*, vieux lat. *poploe* (nom. pl.) cité par Festus; *-bulo-* suffixe (*sta-bulu-m*) = **-blŏ-* = **-flŏ-* = gr. -θλο-.

2. **Dissimilation.** — Dans les deux langues, mais surtout en latin, on remarque une tendance à échanger l'*r* et l'*l* de manière à éviter le concours de deux syllabes contenant la même liquide, v.g. *saeclum* et *fulcrum*, *cereālis* et *populāris*, (cf. pourtant *fīliālis*, qui n'appartient qu'à la plus basse latinité), *caeruleus* = **caeluleus*, cf. *caelum*; même à deux syllabes de distance, *mīlitāris*, etc.

3. **Assimilation.** — Lat. *l* s'assimile une nasale ou un *r* précédent: *asellus* = **asen-lo-s*, cf. *asin-u-s*; *stella* = **ster-la*, cf. gr. ἀ-στήρ, all. *ster-n*, breton *stér-eden*, etc.

4. Les groupes σρ et ϝρ, médiaux, s'assimilent en ρρ; initiaux, ils se résolvent en ῥ: ῥέω (couler) = *σρέϝ-ω, cf. all. *strom* (courant); ῥήγνῡμι (briser) = *ϝρήγνῡμι, cf. éol. ϝρῆξις. Puis, par analogie graphique, l'esprit rude a passé pour l'appendice obligé du ρ initial, et on l'a écrit là même où l'étymologie ne paraît pas le réclamer, v. g. ἐρύω et ῥύομαι[2].

§ 2. — *Voyelles.*

52) I.-e. *r̥* = gr. αρ (initial et final), ρα αρ (médial), lat. *or ur*: sk. *ŕ̥kša-s* (ours), gr. ἄρκτο-ς, lat. *ŭr(c)su-s*; gr. κραδ-ίη καρδ-ίᾱ (cœur), lat. gén. *cŏrd-is*; gr. ἧπ-αρ (foie), lat. *jec-ŭr*·

[1] La présence et l'absence alternative de la prothèse doivent relever de doublets syntactiques. Dans certains cas, comme ὀρέγω, la prothèse apparente peut tenir à la présence d'un ancien préfixe dont la langue a perdu le souvenir: cf. sk. *ā r̥j* « tendre vers... »

[2] Il est vrai que parfois on doit restituer le ϝ dans ἐρύω; mais parfois aussi il fait défaut, ce qui semble indiquer l'existence d'une simple racine ρυ avec prothèse.

= sk. _yákr̥t_, etc. — I.-e. _l̥_ (toujours médial) = gr. λα αλ (médial) = lat. _ol ul_ : gr. τέ-τλα-μεν (nous avons porté), même groupe _tl̥_ dans _tol-lō_ et _tulī_ = _*tl̥l-ī_ : lat. _pel-lō_ , même syllabe réduite dans _pul-su-s_ = gr. παλ-τό-ς (lancé), etc.

La liquide développée à la suite de la voyelle se comporte à tous égards comme la consonne liquide dans les mêmes conditions : ainsi ἐχθ-ρό-ς (ennemi) donne par dérivation *ἐχθr̥-_y_ω (haïr), d'où * ἐχθάρ-_y_ω et ἐχθαίρω, et le groupe * βl̥-_y_ω (lancer, cf. la syllabe normale de βέλ-ος, trait), une fois devenu *βάλ-_y_ω, donne βάλλω, tout comme στέλλω (supra 39 C α et β).

L'indo-européen avait aussi des vibrantes-voyelles longues : c'est un _r_-voyelle long que représente la syllabe longue du gr. στρω-τό-ς et du lat. _strā-tu-s_ , cf. sk. _stīr_-ṇá- (jonché), rac. _ster_ (étendre), soit i.-e. _*str̥̄tós_ avec vibration linguale prolongée.

CHAPITRE IV

CONSONNES.

Plusieurs momentanées primitives étant devenues des continues en latin, il convient tout d'abord d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des consonnes de l'une et l'autre langue.

SECTION Ire.

LES CONSONNES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES

§ 1er. — *Grec.*

1. Momentanées. — Le grec a neuf momentanées, à savoir : dans chacun de ses trois ordres (gutturales, dentales, labiales), une sonore, une sourde et une sourde aspirée : γ κ χ — δ τ θ — β π φ. Les trois sonores sont en grec moderne devenues des spirantes (resp. *y*, *th* angl. doux et *v*) ; mais presque personne ne conteste pour le grec ancien la prononciation *g d b*, sauf pourtant la possibilité de variations dialectales. Pour les sourdes, la prononciation *k t p*, encore en usage, ne souffre aucune difficulté.

Restent les aspirées. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des spirantes (resp. *ch* all., *th* angl. dur et *f*), et nous-mêmes avons pris l'habitude de prononcer le φ comme un *f*. Elle est vicieuse pourtant, et il faut se garder de transporter au grec ancien la prononciation moderne des aspirées ; tout indique, au contraire, que χ θ φ étaient vraiment des sourdes aspirées,

c'est-à-dire κ τ π suivis d'un *h*, comme on les voit d'ailleurs figurés dans les inscriptions où Η représente l'esprit rude, ΚΗ ΠΗ. Ce n'est que dans la plus basse grécité que l'aspiration a absorbé l'explosive antécédente au point de la fondre avec elle en une spirante: le changement s'est accompli plus tôt pour le φ que pour les autres, et cependant, au temps de Quintilien, l'articulation du φ était encore bien distincte de celle de l'*f* [1]. La preuve, d'ailleurs, c'est que les Latins ne l'ont jamais transcrit par *f* [2] : n'ayant pas de sourdes aspirées, ils figurèrent simplement par des sourdes non aspirées celles des mots grecs qu'ils empruntèrent, *Acilēs* = Ἀχιλλῆς, *Corintō* (tab. Mumm.) = Κορίνθῳ, *tensaurus* = θησαυρός, *purpura* = πορφύρᾱ : plus tard, se piquant de plus de précision, ils écrivirent *ch th ph*, ce qui ne veut pas même dire qu'ils aient prononcé l'*h*. L'un des principaux défauts, en effet, des « barbares » qui jargonnaient le grec, consistait à ne pas aspirer les aspirées, et Aristophane s'en donne à cœur joie quand il les met en scène [3] : or, cette altération ne se concevrait même pas, si la prononciation des aspirées eût été toute différente de celle des non aspirées. Enfin les liaisons telles que ἀφ' οὗ = ἀπ' οὗ imposent évidemment la prononciation *ap' hū*, et le groupe φσ s'écrit ψ tout comme πσ.

Ces remarques n'excluent pas la faculté, pour tel ou tel dialecte en particulier, d'avoir traité les aspirées en spirantes dès l'antiquité. Nous savons nommément qu'il en était ainsi du θ en laconien : σιός = θεός, et μουσίδδει· λαλεῖ (Hesych.) = * μῡθίζει.

2. Continues. — Le grec avait trois spirantes : la dentale sourde σ, d'origine indo-européenne : la dentale sonore ζ, prononcée *dz*, *zz, zd*, suivant les dialectes, en tous cas considérée comme lettre double, et procédant de diverses combinaisons phonétiques : la labiale sonore ϝ, déjà étudiée comme semi-voyelle. On y peut joindre le phonème *h*, représenté par l'esprit rude.

(1) *Instit. orat.*, XII, 10, 28.
(2) Sauf dans les inscriptions des bas temps.
(3) *Thesmophor.*, 1001 sq.

§ 2. — *Latin.*

(55) 1. Momentanées. — Le latin n'a que six momentanées : la sourde et la sonore non aspirées dans chacun des trois ordres.

A. Gutturales. — La gutturale sourde s'écrit *k*, *c* ou *q*; ces trois signes s'équivalent absolument. Le signe *c* est le plus ordinaire, et il est superflu de faire observer qu'il se prononçait *k* devant toutes les voyelles; l'assibilation de *c* devant *i* et *e* est de la période mérovingienne. La lettre archaïque *k* ne s'employait guère qu'à l'initiale de certains mots, spécialement devant *a*, *kalendae*, *Kartāgō*. Enfin on écrivait *q* devant *u*-consonne et parfois devant *u*-voyelle, *jequr*. La gutturale sonore s'écrivait archaïquement *c* comme la sourde, et cette orthographe incommode s'est maintenue dans *C*. et *Cn*., abréviations respectives de *Gaius* et *Gnaeus*; partout ailleurs on y a substitué le signe *g*, prononcé devant *e*, *i* comme devant *a*, *o*, *u*.

B. Dentales : *t d*. Le *t* devant *i* + voyelle (finales *-tiō -tius*) ne s'est assibilé qu'à la plus basse époque.

C. Labiales : *p b*, sans difficulté.

2. Continues. — Le latin avait, outre l'*h*, cinq spirantes, savoir : la palatale sonore *j*, déjà étudiée comme semi-voyelle; la dentale sourde *s*, d'origine indo-européenne; la dentale sonore, qui d'ailleurs ne se présente avec certitude que dans les mots empruntés au grec, auquel cas elle est transcrite par le *z*: la labiale sourde *f*, procédant des explosives aspirées indo-européennes, et la labiale sonore *v*, déjà étudiée comme semi-voyelle.

Section II.

MOMENTANÉES PRIMITIVES ET LEUR ÉVOLUTION.

(56) L'indo-européen pouvait avoir jusqu'à seize momentanées, à savoir les quatre ordres (vélaires, palatales, dentales, labiales), et dans chaque ordre, la sourde, la sourde aspirée, la sonore et la sonore aspirée. De ces seize explosives sont issues, d'une

part, les neuf explosives grecques, de l'autre, les six explosives, l'*h* et l'*f* latins.

§ 1er. — *Vélaires*

(57) I.-e. *q qh* g gh. — Les vélaires primitives, que le sanscrit surtout a permis de distinguer nettement des palatales (1), sont sujettes dans certaines langues européennes, dont le grec et le latin, à une affection particulière : elles sont susceptibles de développer à leur suite un phonème labial, qu'on peut représenter par *w*, mais en se souvenant qu'il était beaucoup moins perceptible que le *w* déjà étudié. Cette altération est un fait sporadique encore inexpliqué dans sa marche irrégulière ; mais, en grec comme en latin, elle est beaucoup plus fréquente que le maintien de la gutturale pure.

1. I.-e. *q*. — A. Non labialisé : = gr. κ = lat. *c*: καρπ-ό-ς (fruit) = i.-e **qr̥p-ó-s* (?), cf. lat. *carp-ō* (cueillir) et all. *herb-st* (cueillette), angl. *harv-est* (moisson).

B. Labialisé: — α) devant nasales, vibrantes, consonnes dentales et voyelle *o*, = gr. π = lat. *qv* : gr. πό- (pronom interrogatif), sk. *ká-s*, cf. lat. *quī*; gr. λείπ-ω λειπ-τό-ς = i.-e. **léyq-ō*, lat. *linqu-ō līc-tus*; gr. πέμπ-το-ς (5e) = i.-e. **pénq-to-s* (cf. πέντε infra) = lat. *quīnc-tu-s*; gr. ἧπ-αρ (foie) = lat. *jecur* = **jequ-ur* (2); gr. ἕπ-ο-μαι (suivre) = lat. *sequ-o-r*, etc. — β) devant *e* et *i*, = gr. τ = lat. *qv* : i.-e. **qe* (et) = gr. τε = lat. *que*; i.-e. **qí-s* (qui) = gr. τί-ς = lat. *qui-s* = osq. *pi-s* (3); i.-e. **pén̥qe* (cinq) = gr. πέντε (4) = lat. *quīnque*; gr. τί-νω

(1) V. g. le *q* i.-e. donne en sk. *k* ou *c*, tandis que le *k* i.-e. y devient la spirante *ç*.

(2) La labialisation disparaît en latin devant consonne et *u*, de là *līctus quīnctus jecur*, et aussi *secūtus locūtus* = **loquūtus*.

(3) La labiale osque autorise à penser que *popīna* et *palumbēs*, doublets latins de *coquīna* et *columba*, sont des emprunts osques.

(4) Éol. πέμπε, en le supposant certain, est refait sur πέμπτος Inversement la phonétique exigerait la conjugaison ἕπομαι, *ἕτεται, et le pf. de τίω devrait être *τέ-ποι-α L'analogie a exercé ses ravages en grand sur des formations aussi divergentes. Un beau cas de conservation phonétique se présente dans les expressions synonymes περιτελλομένων ἐνιαυτῶν et περιπλομένων ἐνιαυτῶν (Hom.): le verbe est évidemment le même ; mais l'initiale a changé selon le voisinage.

(expier) τί-σι-ς (vengeance), cf. la même syllabe fléchie dans ποι-νή = zd *kaena* = i.-e. **qoy-nā*, etc. — γ) quelquefois gr. κ, surtout après υ, comme le montre le curieux contraste de αἰπόλος (chevrier), οἰοπόλος (berger) avec βουκόλος (bouvier) [1], et dans l'étrange néo-ionien κό-, qui remplace l'ancien interrogatif πό- seul connu d'Homère.

2. I.-e. *qh* : très rare, sans importance.

3. I.-e. g. — A. Non labialisé : = gr. γ = lat. *g*, cf. gr. ἀγείρω (rassembler) = * ἀ-γέρ-*y*ω, ἀγορά, et lat. *grex* = * *grĕg-s*.

B. Labialisé : donne partout en latin *gv*, mais ce groupe se réduit à *v* à l'initiale, et à *g* à la médiale devant consonne ; en grec, on a, dans les mêmes conditions respectives que pour *q* : — α) la labiale β, cf. βορά (nourriture) et *vorō* = * *gvora-yō*, βαίνω et *veniō*, βαρ-ύ-ς (= i.-e. *g*r̥r-ú-s*) et *gra-v-i-s*, ἀ-μείβ-ω (échanger) et *mig-rō*, etc. ; — β) la dentale δ, cf. dor. δήλεται (il veut) en regard de lesb. βόλλεται, lat. *vol-ō* = * *gvol-ō* [2] ; — γ) quelquefois la gutturale, v. g. γυνή (femme) = béot. βανᾶ, cf. got. *qinō*.

4. I.-e. gh. (D'une manière générale, **les sonores aspirées indo-européennes deviennent en grec des sourdes aspirées** ; quant aux concordances latines, elles sont beaucoup plus compliquées et feront l'objet d'un résumé spécial, les indications qui vont suivre n'étant que provisoires).

A. Non labialisé : = gr. χ = lat. *h* : i.-e. * gh*end* (saisir), gr. (fut.) χείσομαι = * χένδ-σο-μαι, (prés.) χανδ-άνω, lat. (*pre*-) *hend-ō*.

B. Labialisé : lat. *hv* à la médiale, puis l'aspirée disparaît (*nivem* = **nihv-em*), à moins que le groupe *ghv* ne soit précédé d'une nasale, auquel cas le *g* se désaspire simplement (*ninguit* « il neige » = **ninghv-ĕ-t*) : *f* à l'initiale et devant *r* ; en

(1) La racine est *qel qwel*, cf. le vb, πέλομαι = lat. **quĕlō* devenu *cŏlō* (la labiale réapparaît dans le composé *inquĭlīnus*). Dans λύκος (loup) = *ϝλύκος = i. e. **wl̥qos* (sk. *vr̥kas*), la vibrante-voyelle s'est teintée en υ sous l'influence de la vélaire subséquente, et celle-ci s'est subsidiairement délabialisée, tandis que la labialisation subsiste dans *lupus*, mot samnite passé en latin.

(2) βέλος (trait) devrait donc sonner *δέλος : il a cédé à l'influence de βάλλω

grec, φ θ χ, selon la situation. — α) i.-e. *ghen- (frapper, tuer, cf. sk. *han-*), gr. φόν-ο-ς (meurtre) ἔ-πε-φν-ο-ν avec redoublement (j'ai tué) ; νίφ-α (acc., neige), νείφ-ει[1] et νῖφ-ει (il neige), cf. *nivem*, *ninguit*. — β) même i.-e. *ghén- à l'état normal dans θείνω = *θέν-yω (je frappe), cf. lat. *(of-)fen-dō* ; sk. *ghar-má-s* (chaud), gr. θερ-μό-ς, θέρ-ο-ς (été), lat. avec racine fléchie ou réduite *for-mu-s* (chaud), *fur-nu-s* (four), etc. — γ) quelquefois χ, v. g. ὄνυχ-ος (gén.) = lat. *ungu-i-s*, et ἐ-λαχ-ύ-ς, cf. lat. *levis* = * *leh-v-i-s*.

§ 2. — *Palatales.*

(58) I.-e. *k kh g gh*. Le grec y répond, comme aux vélaires non labialisées, par ses trois gutturales ; le latin par *c*, *g*, *h* et *f*.

1. I.-e. *k* = gr. κ = lat. *c* : i.-e. **nek* (mourir), sk. *naç-*, gr. νέκ-υ-ς νεκ-ρό-ς (mort), lat. *nex* = * *nĕc-s*, *nec-ō*, *noc-eō*, etc. ; i.-e. * *dékm̥* (dix) = gr. δέκα = lat. *decem*, cf. sk. *dáça* : gr. κλυ-τό-ς, lat. *(in-)clu-tu-s* ; gr. κέρ-ας, cf. lat. *cor-nu*.

2. I.-e. *kh* (très rare) = gr. χ = lat. *c*, cf. σχίζω = * σχίδ-yω et lat. *scind-ō*, sk. *chinád-mi* (je déchire).

3. I.-e. *g* = gr. γ = lat. *g* : i.-e. * *gŏn-ŭ* ou * *gĕn-ŭ* (genou), sk. *jânu*, gr. γόνυ, lat, *genu* ; i.-e. **wérg-o-m* (ouvrage), gr. ἔργον ; cf. encore γιγνώσκω et *(g)nōscō*, ἄγω et *agō*, ἐγώ et *ego*, ἀργός (blanc), ἄργυρος et *arg-enlum*, etc.

4. I.-e. *gh* = gr. χ selon la loi déjà connue : or, de même qu'avec le temps le χ du grec ancien est devenu simple spirante en grec moderne, de même cette transformation s'est accomplie dès la période préhistorique du latin, en sorte que le *gh* n'y est plus représenté à l'initiale ou à la médiale que par un simple *h*[2], qui même a cessé d'être prononcé et souvent d'être écrit. Toutefois, après nasale, la gutturale est restée en perdant son aspiration, d'où *g* latin. Ex. : i.-e. **ánĝh-ō* (je serre), gr. ἄγχ-ω, lat. *ang-ō* : i. e. **migh-* (uriner, cf. sk. *mih-*),

(1) On attendrait *νείθει, mais la consonne de *νείφω et de νίφα l'a emporté. On pourrait multiplier ces observations à l'infini.

(2) Les cas où un *f* initial alterne avec un *h*, v. g. *folus holus* (légume) peuvent passer pour des doublets sabins. Cf. pourtant *fu-nd-ō* et χέ-ω = *χέϝ-ω, aor. ἔ-χυ-το.

gr. ὀ-μῑχ-έ-ω, lat. *mēio* = * *meih-ō* ou **meih-yō*, mais *ming-ō* sans aspiration; gr. χόρτος (gazon), lat. *hortus*; gr. ἔχω = *ϝέχ-ω (transporter), dont le sens est conservé tout au moins dans homér. ὄχ-ος (char), cf. sk. *váh-ā-mi*, lat. *veh-ō*, et *via* (chemin carrossable) = * *veia* = * *veh-ia*; même chute de l'*h* dans *mī* = *mihī*, cf. sk. *máhyam* (à moi).

§ 3. — *Dentales.*

I.-e. *t th d dh*, gr. τ δ θ, lat. *t d f.*

1. I.-e. *t* = gr. τ = lat. *t*: gr. τρεῖς, lat. *trēs*, gr. τείνω = *τέν-*y*ω, τα-τό-ς = *τη̥-τό-ς, lat. *ten-dō*, *ten-tu-s*; gr. ἔτι (en outre), lat. *et*; gr. ἔτ-ος (an), lat. *vet-us*, etc. Gr. τ devant ι s'assibile et devient σ dans tous les dialectes, sauf en dorien (1) et en béotien, v. g. δίδω-σι (il donne), dor. δίδω-τι, sk. *dádāti*, lat. *tremonti* (?); πλούσιος (riche), dor. πλούτιος, cf. πλοῦτος; -σι- suffixe des noms féminins d'action, βά-σι-ς, φύ-σι-ς, etc., en sk. *-ti-*, en lat. *-ti-* dans *gēns* = * *gen-ti-s*, *pars* = **par-ti-s* (acc. *par-ti-m* adv.), et avec un suffixe secondaire dans les noms en *-ti-ō* (2). Toutefois, le groupe στ reste intact, v. g. ἐσ-τί (il est), πίσ-τι-ς (foi) = *πίθ-τι-ς, cf. πείθ-ω. Quant aux nombreux τ non assibilés devant ι qu'on rencontre dans le domaine ionien-attique, on peut, en général, les ramener à des perturbations analogiques (3).

2. I.-e. *th* ne peut être restitué avec quelque certitude que dans le suffixe de 2e pers. du sg. du parfait : skr. *vêt-tha* (tu sais), donc i.-e. * *wóyd-tha*, auquel le grec répond par θ et le latin (d'ailleurs très corrompu) par un simple *t* : ϝοῖσ-θα *vīd-is-tī*. C'est probablement aussi un *th* proethnique qu'il faut

(1) Il y a pourtant des cas nombreux d'assibilation dorienne.

(2) Observer que ce suffixe à son tour s'est assibilé dans les langues romanes.

(3) Par exemple, dans la déclinaison, quand τ n'était pas suivi d'ι, il subsistait : on devait donc décliner φύσις *φύτεος = *φύ-τε*y*-ος; mais l'analogie de φύσις a fait dire φύσεος φύσεως. Inversement l'analogie de φάτεος a pu faire revivre les types φάτις μῆτις etc. De même les locatifs du gr. φέροντι ὀνόματι etc., s'expliquent par l'analogie de φέροντα ὀνόματος.

reconnaître dans le suffixe de l'aoriste passif grec ἐλύθην [1], qui n'a point d'équivalent en latin.

3. I.-e. *d* = gr. δ = lat. *d* : aux exemples déjà connus (δόμος *domus*, δώτωρ *dator*, οἶδα *vīdī*, etc.) on peut joindre δεξ-ιό-ς et *dex-ter*, δόλ-ο-ς (ruse) et *dol-u-s* (*sēdulō* = * *sē dolō*, sans malversation), ἰδίω = *σϝῖδ-ίω et *sūdō*, cf. all. *schwitzen*, βραδύς = * μr̥δ-ύ-ς, sk. *mr̥dús*, et *mollis* = * *mold-v-i-s* [2], cf. ἡδύς et *suāvis*. On voit par ce dernier cas que lat. *ld* donne *ll*. Il en est de même de lat. *dl* : *sella* (chaise) = **sed-la*, cf. *sed-eō* et ἕδ-ος. Et parfois un simple *d* apparaît sous la forme *l* en latin, ce qui doit reposer sur des mélanges de dialectes : *lacru-ma*, arch. *dacru-ma*, gr. δάκρυ ; *oleō odor*; *lingua* = * *dingua* = i.-e. * *dn̥ghwā*, cf. angl. *tongue*, all. *zunge*; *sol-um* ἔδ-αφος (sol), *sol-ium* (siège) et *cōn-sul-ēs* (ceux qui siègent ensemble), *ex-sul* (= qui extra sedet), etc. Le grec ne paraît pas exempt de cette affection : car l'emprunt *Ulyssēs* vient peut-être de quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce où 'Οδυσεύς se prononçait *'Ολυσσής [3].

4. I.-e. *dh* = gr. θ = lat. *f* à l'initiale. A la médiale, *f* pré-italique, conservé dans les autres dialectes, ne peut subsister en latin : provenant de *dh* i.-e., il donne en général un simple *d* : mais, après *u* ou *v*, devant *l*, devant ou après *r*, il devient *b*, tout comme *f* provenant de *bh* (infra).

A. Initial : i.-e. **dhē-* (allaiter), sk. *dháy-a-ti*, gr. θη-λή θῆ-λυ-ς, lat. *fē-lā-re fē-mina fī-lius*, etc. : gr. θῡ-μό-ς, lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-má-s* ; gr. τί-θη-μι θε-τό-ς, lat. *fa-c-iō*, cf. sk. *dá-dhā-mi*, etc.

B. Médial, lat. *d* : i.-e. * *bhéydh-ō* (je persuade, je crois), gr. πείθ-ω = * φείθ-ω, lat. *fīd-ō* = **fīf-ō* ; i.-e. **médh-y-os*, sk. *mádh-ya-s*, gr. μέσσος = *μέθ-yo-ς, osq. *mefiai* (in mediā), lat. *med-iu-s* = * *mef-io-s*.

(1) Cf. infra 102.

(2) Rapprochement toutefois rendu suspect par la différence des deux vibrantes.

(3) On lit 'Ολυττεύς sur une inscription de vase attique ; mais il se peut néanmoins que la corruption *Ulyssēs* soit exclusivement latine. — M. R. S. Conway (*Idg. Forsch.*, I, p. 157 sq.) enseigne que la mutation de *d* en *l* est sabine et que les mots latins qui la montrent sont des emprunts au sabin.

C. **Médial**, lat. *b* : i.-e. **owdhr̥* (mamelle), gr. οὖθαρ, lat. *ūber* = **oufer*, cf. all. *euter*; suffixes des noms d'instrument, gr. -θλο-, θύσ-θλο-ν (instrument de sacrifice), lat. *-bulo-* = **-blo-*, *sla-bulu-m*, et gr. -θρο-, ἄρ-θρο-ν (articulation), lat. *-bro-*, *flā-bru-m* (souffle), cf. osq. *Venā-fro-m* (peut-être « terrain de chasse ») : i.-e. **rudh-ró-s* (rouge), gr. ἐ-ρυθ-ρό-ς, lat. *ruber* = **rub-ro-s*, cf. *rūf-u-s* emprunt dialectal probable, etc.

§ 4. — *Labiales.*

I.-e. *p ph b bh*, gr. π β φ, lat. *p b f*.

1. I.-e. *p* = gr. π = lat. *p* : gr. πα-τήρ, lat. *pa-ter*; gr. πέτ-ο-μαι (voler), lat. *pet-ō*: gr. ἑπτά, lat. *septem* = i.-e. * *séptm̥*; gr. ὑπέρ, lat. *super*: gr. ἕρπ-ω, lat. *serp-ō* (ramper). Dans lat. *quīnque* = i.-e. **peňqe* (gr. πέντε), *coquō* =**quĕquō*=**pĕqu-ō* (gr. πέσσω = * πέκ-*y*ω et πέπτω = *πέ*qw-y*ω), *bībō* = **pibō* (sk. *pi-bā-mi*), il y a eu corruption sporadique par assimilation de la première syllabe à la seconde.

2. I.-e. *ph* : très rare, sans importance.

3. I.-e. *b* (très rare) = gr. β = lat. *b*, cf. βάρβ-αρο-ς (qui parle un langage inintelligible) et *balb-u-s* (bègue), peut-être τι-θαιβ-ώσσω (travailler) et *fab-er* (artisan).

4. I.-e.*bh* = gr. φ = lat. *f*, qui persiste à l'initiale et devient *b* à la médiale : i.-e. * *bhér-ō* (je porte), sk. *bhár-ā-mi*, gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō*; sk. *bhū* (être), gr. φύ-ω, lat. *fu-ī*; sk. *bhrâtar-* (frère), gr. φράτωρ, att. φράτηρ, lat. *frāter*: gr. ἀμφί (autour), lat. *amb-īre*, cf. osq. *amfret* (ambiunt) ; gr. ἀλφ-ό-ς (lèpre blanche), lat. *alb-u-s* (blanc), ombr. *alfu*, cf. les noms propres *Albius* et *Alfius*; lat. *ti-bī si-bī* = ombr. *tefe sefe* = osq. *tifei sifei*, cf. sk. *tú-bhyam* (à toi), etc. (1)

§ 5. — *Lois complémentaires.*

1. **Déaspiration.** — En grec, non plus qu'en sanscrit, deux syllabes consécutives ne peuvent commencer par une aspirée : en conséquence, la première perd son aspiration : i.-e. **bhéydh-*

(1) Le caractère rigoureux de ces concordances rend suspect le rapprochement de lat. *herb-a* et gr. φορβ ή (fourrage).

ō, lat. *fīd-ō*, gr. πείθ-ω [1] = *φείθ-ω: i.-e. **bhudh-* (s'informer, savoir), sk. *bôdh-a-ti* (il remarque), *buddhá-* (savant), gr. ἐ-πυθ-ό-μην (je m'informai): gr. ἔ-θη-ν, passif ἐ-τέ-θη-ν (je fus placé): gr. θρίξ (cheveu) = *θρίχ-ς, gén. sg. τριχ-ός = *θριχ-ός, mais loc. pl. θριξί: gr. τρέφ-ω (nourrir) = *θρέφ-ω, cf. le fut. θρέψω et le pf. τέ-θραμ-μαι = *θέ-θṛφ-μαι; ἔχ-ω (je tiens, j'ai) = *ἕχ-ω = *σέχω, cf. sk. *sáh-ā-mi*, aor. ἔ-σχ-ο-ν [2] et fut. ἕξω; dans les composés, ἐκεχειρίᾱ (armistice) = *ἐχε-χειρίᾱ; redoublement de la sourde aspirée par la non aspirée correspondante, au présent et au parfait, κιχάνω τέθεικα πιφαύσκω, etc.

C'est à ce phénomène que se rattache peut-être l'ἀ- copulatif grec, substitut fréquent de l'ἁ- seul régulier dans cette fonction comme représentant du groupe **sm̥-* primitif [3], v. g. ἀ-θρόο-ς (serré, dense) = ἁ-θρόο-ς = * *sm̥-*θρόο-ς, cf. ἅπαξ ἅπᾱς, etc. Il n'est même pas impossible que l'aspirée produise parfois son effet à deux syllabes de distance : ἄ-λοχο-ς (épouse, cf. λέχος, lit): et de là l'analogie a pu transporter l'esprit doux à des cas où l'esprit rude devait demeurer, v. g. ἄ-κοιτι-ς (épouse), ἀκόλουθο-ς, etc. [4].

Les cas fort rares où se suivent deux syllabes aspirées, se rapportent, soit à des composés dont la formation est chronologiquement postérieure à l'action de cette loi, v. g. ὀρνῑθο-θήρᾱ-ς (oiseleur), soit à des formes contaminées par une analogie aisément concevable, v. g. ἐχύθη (il a été versé), cf. ἔχυτο et autres.

On s'explique difficilement la déaspiration de la seconde aspirée au lieu de la première dans le type λύθητι (sois délié) = *λύ-θη-θι. Le plus probable, c'est que λύθητι pour *λυτηθι est analogique de la 3e pers. λυθήτω.

(62) 2. **Assimilation.** — On peut distinguer essentiellement deux cas d'assimilation : A. l'explosive ne change pas de nature,

(1) De même là où la seconde aspirée a disparu postérieurement, πιστός, πίστις.

(2) σχ est naturellement la forme réduite de la syllabe σεχ.

(3) **sm̥* est la réduction de **sem-* (un), supra 41 et 49, 3.

(4) Inversement, si ἀθρόος (att.) n'est pas une fausse forme, il devrait son esprit rude à l'analogie de ἅπᾱς ἁπλόος.

mais la sonore se substitue à la sourde de même ordre, ou réciproquement : B. l'explosive permute en nasale ou spirante.

A. α) En thèse générale, en grec et en latin, une sonore suivie d'une sourde s'assourdit, et une sourde suivie d'une sonore devient sonore, et le témoignage des grammairiens nous est garant que ce changement s'effectuait avec une extrême rigueur dans la prononciation, alors même qu'il n'était pas observé par l'écriture : gr. ἐγβιβάζων (épigr.), orthographe usuelle ἐκβιβάζων, κάππεσε (il tomba) = * κάτ πεσε, avec une première assimilation de dentale à labiale, mais κάββαλε (il lança), etc. ; lat. préfixes *ap-* et *op-* dans *ap-eriō* et *op-eriō,* mais *ab-dūcō*, *ob-dūcō, sub-dūcō*, etc., et la fausse graphie *ob-tineō* n'empêchait pas la prononciation *optineō* [1]. En conséquence, ces prépositions isolées (cf. gr. ἀπό ὑπό) doivent être considérées comme des doublets syntactiques : on a dit d'abord régulièrement *ab domo*, *sub gremiō*, puis par analogie *ab urbe, sub ioue* ; mais en dépit de l'écriture, on n'a jamais cessé de prononcer *sup caelō, sup lēctō* [2].

β) En vertu de la même loi, les groupes, gr. γσ, lat. *gs*, deviennent κσ, *ks*, qui s'écrivent ξ et *x* ; gr. βσ, lat. *bs* deviennent πσ (écrit ψ) et *ps* : gr. φλόξ (flamme), cf. gén. φλογ-ός ; lat. *rēx*, cf. gén. *rēg-is* ; gr. φλέψ (artère), cf. gén. φλεβ-ός ; lat. *plēps* (écrit *plebs*), cf. gén. *plēb-is ; scrīb-ō*, mais *scrīp-sī, scrīptu-s*, etc.

γ) De même encore les groupes grecs φσ et χσ s'écrivent ψ et ξ, ce qui semble indiquer que le premier élément perd son aspiration, comme le supposent d'ailleurs les aspirées initiales de ἕξω et θρέψω. Il faut cependant remarquer que, dans l'ancien alphabet attique, où les doubles n'existent pas encore, elles sont toujours, quelle qu'en soit l'origine, transcrites par φσ et χσ.

δ) On sait qu'en grec, quand une explosive non aspirée vient

(1) Nous prononçons aussi *apcès, optenir* et autres.

(2) Cf. encore les formes homériques κὰκ κεφαλήν, κὰγ γόνυ, ὑββάλλειν (T 80), et nombre d'autres. Dans les inscriptions latines les graphies *set*, *aput*, etc., ne sont pas rares, même ailleurs que devant une consonne sourde : on a dit *aput tē*, *set contrā*, et de là on en est venu à dire *aput mē*, *set mihi*, etc.

à être suivie d'une explosive aspirée, elle prend elle-même l'aspiration : λείπ-ω ἐ-λείφ-θη, στίζω = *στίγ-γω ἐ-στίχ-θη, etc. Toutefois cette assimilation paraît purement graphique : la première explosive devait être une simple sourde.

ε) Devant une nasale, la gutturale sourde devient sonore : gr. πράσσω = * πρᾱκ-γω, πρᾶγ-μα, βρέχ-ω (mouiller), pf. βέ-βρεγ-μαι ; lat. *sec-āre* (couper), *sēg-mentu-m*, etc. [1].

ζ) **Ces alternances régulières** de sonores, de sourdes et d'aspirées dans des formations dont l'affinité ne pouvait être méconnue, ont naturellement donné lieu à des confusions analogiques qui ont pu propager chaque phonème en dehors de sa place légitime : ainsi, pour ἀλλάττω = * ἀλλάκ-γω, on a l'aor. pass. ἠλλάγ-η-ν et le substantif ἀλλαγ-ή, motivés par le régulier ἤλλαγ-μαι ; πρᾶγ-μα a motivé le parf. πέ-πρᾱγ-α, et les parfaits aspirés de l'attique et de la κοινή (τέ-τρῑφ-α de τρίβ-ω, πέ-πλεχ-α de πλέκ-ω) se réclament sans doute d'une origine analogue [2]. On n'a qu'à comparer ἅρπ-αξ ἅρπ-αγ-ος aux autres noms grecs en -αξ, qui font leur génitif en -ακ-ος, et aux noms latins du même type, *vor-āx -āc-is*, pour se convaincre que le mot grec a été altéré par quelque adoucissement postérieur : et, d'autre part, *vor-āg-ō* (gouffre), rapporté à *vorāx*, semble bien indiquer une déclinaison primitive **vorācō *vorāgn̥nis*, puis le *g* transporté analogiquement au nominatif. De même enfin *pāx pāc-is* montre un adoucissement régulier dans *pangō* (ficher, affermir, cf. πήγ-νῡ-μι), qui procède sans doute de **pac-nō*, puis **paṅgnō* (infra), et cet adoucissement à son tour s'est indûment étendu à *pe-pig-ī*. Pour si peu qu'on soit familier avec l'une et l'autre langue, on multipliera aisément ces exemples.

(63) B. α) En grec et en latin, une explosive gutturale ou labiale suivie d'une nasale permute en nasale de son ordre. Pour la gutturale, la permutation ne se dénonce pas dans l'écriture : mais les grammairiens nous apprennent que *dīgnus* et *īgnōscō* se prononçaient *dīṅnus*, *īṅnōscō*, et nous avons même raison

(1) Cf. aussi *dig-nu-s* par rapport à *dic-e r-e* ou plutôt à *dec-et*, *sīgnum* = **sec-no-m* (marque obtenue par entaille), et voyez infra le traitement ultérieur de cette gutturale.

(2) Question traitée plus bas, 87, III.

de croire à la prononciation πρᾶ̊μα = πρᾶγμα; les graphies dialectales bien connues γῖνομαι γῖνώσκω procèdent directement de la prononciation γίῆνομαι, substituée plus ou moins tôt à γίγνομαι. Pour *pm* et *bm* = *mm* : gr. ὄμματα (yeux) = *ὄπ-ματα, cf. lesb. ὄππατα et pf. ὄπωπα ; gr. pf. τέ-τρῖμ-μαι de τρῖβ-ω, γέ-γραμ-μαι de γράφω ; lat. *summus* = * *sup-mo-s* de *sup-er*, *submoveō* et *summoveō*, etc. Pour *pn* (intact en grec) et *bn* = *mn* : gr. ἀμνός (agneau) = * ἀβ-νό-ς, le β représentant la vélaire de l'i.-e. **ag-nó-s*, qu'on retrouve dans le mot latin *āg-nu-s* ; gr. σέβ-ομαι (vénérer), et σεμ-νό-ς, mais ὕπνος (sommeil) ; lat. *somnus* = **sop-no-s*, *Sab-īnī* et *Sam-niu-m*, *scab-ellu-m* et *scam-nu-m* (banc), etc. Bien des actions d'analogie ont traversé cette loi.

β) Toute explosive dentale suivie d'un *s* s'y assimile complètement : gr. loc. pl. ποσσί = * ποδ-σί ; pf. πέπυσσαι (tu as appris, tu sais) = * πέ-πυθ-σαι ; ἐλπίς (espoir) = * ἐλπίσς = * ἐλπ-ίδ-ς ; lat. *concors* = * *con-cord-s*, *mīlĕs* (gén. *mīl-il-is*) = * *mīlĕss*[1] = * *mīl-ĕt-s*, etc.

γ) Les groupes latins *cf*, *df*, *bf*, etc., deviennent *ff*, v. g. *efferō* = * *ec-ferō* (gr. ἐκ), *afferō*, *offerō*, etc.

64) 3. **Réduction de groupes de consonnes.**

A. L'exemple le plus remarquable de ce genre de réduction nous est fourni en latin par le groupe *tsl*, qui a dû se développer, dès une époque antérieure au grec et au latin, de la rencontre d'une explosive dentale avec un *t*. En effet, de ϝοῖδ-α, on aurait régulièrement, sg. 2. *ϝοῖδ-θα, pl. 2. *ϝιδ-τέ, et le grec a οἶσθα ἴστε, qui supposent les intermédiaires * ϝοῖτσθα * ϝίτ-στε, avec développement d'un σ parasite. Dans ce cas, la première dentale s'assimile au σ, et tout se passe en définitive comme si elle permutait en σ devant dentale, loi souvent énoncée sous cette forme et admissible même à la rigueur pour le grec pris isolément[2]. Mais en latin le phénomène est beaucoup

[1] La dernière syllabe se scande parfois encore longue dans Plaute.

[2] L'analogie a ensuite propagé ce σ dans des positions où la phonétique ne l'exigeait pas : ainsi ἴστε a engendré (att.) ἴσμεν = ἴδμεν, et ἔ-σχισ-ται régulier (= *ἔ-σχιδ-ται) s'est répercuté dans ἔ-σχισ-μαι ; dans ἤκουσται pour *ἤκου-ται (ἀκούω) le σ n'est plus même étymologique. Cf. une autre source possible de l'épenthèse sigmatique, infra 102.

plus compliqué, comme le montre au premier abord le contraste de **qual-tu-s*, participe théorique, et *quassus*, participe réel de *quat-iō*.

Voici ce qui s'est passé : de **quat-to-s*, l'insertion sigmatique a fait * *quatstos* ; puis le groupe *tst* s'est réduit à *ss*, sauf devant *r*, où la réduction s'est faite en *st* ; enfin, après voyelle longue, le groupe *ss* s'est réduit à un simple *s* : cf. *quăssus*, *claustrum* =**claud-(s)tro-m* et *clausus* = **claussus*, ou encore la double graphie *caussa* et *causa*. Les nombreux participes latins en *-su-s* et *-sūru-s*, les substantifs en *-sor* (*suāsor*) et en *-sūra* (*mēnsūra*) se réclament tous de cette origine [1].

B. En latin, les groupes *spl* et *stl* initiaux se réduisent à un simple *l* : *liēn* [2] (la rate), gr. σπλήν : arch. *stlīs stlocu-s* devenus *līs locus*. Il en est de même de *tl* initial : *lātu-s* (porté) = gr. τλη-τό-ς, de τλά-ω. Médial il donne *cl*, si, comme il est fort probable, les noms d'instrument en *-clo- -culo-* répondent aux neutres grecs en -τλο-. Les groupes *tc* et *tp* se réduisent en *cc* et *pp* : *ac-currō ap-petō* ; de même, *pc* devient *cc, oc-currō*.

C. Parmi les autres réductions latines les plus importantes, on signalera : — α) la chute du groupe *cs* devant toute sonore, avec allongement compensatoire, *ē-luō ē-gredio-r*, etc. (= *ĕx-*), *subtēmen* (trame) = * *-tĕx-men*, etc. — β) la chute pure et simple d'une explosive dans les groupes trop compliqués : *discō* = **dĭc-scō*, cf. *di-dic-ī*, de même en grec διδάσκω = *δι-δάκ-σκω, cf. fut. διδάξω ; *poscō* = **porc-scō*, cf. *prec-o-r* [3] ; pf. *sparsī* = **sparg-sī*, cf. *sparg-ō*, et nombre d'autres.

(65) 4. **Explosives finales.** — Le grec ne souffre aucune momentanée à la finale ; il les y fait toutes disparaître sans

(1) Bien entendu cette finale aussi a été répandue par l'analogie hors de son domaine légitime : on a dit *pulsus* pour * *pul-tu-s* = παλ-τό-ς, *lapsus*, etc. (cf. le régulier *scrīptus*), par imitation de *quassus*, *fūsus*, *caesus*, où l's était régulier. L'altération est plus forte encore dans *sparsus* (pour **sparc-to-s*) refait sur *sparsī* (infra).

(2) Le groupe s'est conservé dans *splendēre* et sa famille : pourquoi ?

(3) *porc* est le degré réduit de la syllabe *prec*, cf. sk. *pṛcchâmi* = **pṛk-skâ-mi*.

compensation : voc. ἄνα = *ἄνακτ, cf. ἄνακτ-ος gén. ; nom. γάλα (lait) = *γάλακτ, cf. γάλακτ-ος ; sg. 3 ἔλεγε = *ἔλεγ-ετ, cf. lat. *leg-it ;* pl. 3 ἔλεγον = *ἔ-λεγ-οντ, cf. lat. *leg-unt;* abl. adv. οὕτω (ainsi) = *οὕτωδ, cf. lat. arch. *is-tōd*, etc. Les cas nombreux où ce δ final semble représenté par un ς, v. g. le doublet οὕτως et tous les adverbes en ως tirés d'adjectifs, καλῶς =*καλῶδ, cf. lat. *certō*, doivent tenir à des doublets syntactiques (1).

Le latin n'élimine à la finale que la dernière explosive d'un groupe, v. g. *lāc* = ** lact.* Toutefois, le *d* final, qui persiste après voyelle brève, *sed*, *apud*, *quod*, disparaît à l'époque classique après voyelle longue, abl. *equō* = ** equōd*, *marī* = *marīd*, imp. *legitō* = ** legitōd*, cf. gr. φερέ-τω et sk. *bhára-tāt.* On lit encore ce *d* dans toutes les inscriptions archaïques, et la scansion oblige à le rétablir dans nombre de vers de Plaute.

5. **Les aspirées en latin.**—Le traitement latin des aspirées primitives a parfois de quoi surprendre. Que *gh* se désaspire en *g*, ou qu'au contraire l'aspiration l'emportant le transforme en *h*, rien de plus concevable. De *dh* et *bh* à *f* initial la transition s'est faite par *th* et *ph ;* car *ph* devient aisément *f*, témoin le φ grec, et *th* prononcé en spirante (*th* angl.) en est également fort voisin (2). Ce qui est moins intelligible, c'est le retour d'*f* médial latin, tantôt à *d*, tantôt à *b*. On s'en rendra compte en admettant que ce retour s'est effectué à un moment où le phonème médial n'était pas encore devenu *f*, mais, par exemple, pendant le stade *th* ou quelqu'autre approchant. L'osque et l'ombrien ont alors seuls poursuivi l'évolution dans le sens de l'*f*, tandis que le latin la faisait dévier dans un autre sens.

Section III.

SPIRANTES PRIMITIVES.

Outre les continues *y* et *w*, déjà traitées en tant que semi-

(1) Dans **yōd* (ὡς) isolé le δ tombait ; mais une liaison telle que **yôd toy* (comme à toi) devait donner **yòtstoy*, gr. ὥς τοι, supra 64 A.

(2) Du grec moderne Θεόδωρος les Russes ont fait *Fédor*. Cf. aussi l'éol. φήρ = θήρ, si toutefois ces deux mots sont identiques.

voyelles, et quelques phonèmes plus problématiques qu'il est permis de négliger, l'indo-européen ne possédait que les deux spirantes dentales ou sifflantes *s* et *z*. La sonore n'étant d'ailleurs que le produit de l'assimilation de la sourde à une sonore subséquente, on peut les étudier toutes deux sous la même rubrique. Il suffit de se souvenir que les groupes σϐ σϐέννῡμι), σγ (μίσγω), σδ (toujours en éolien au lieu de ζ), valent dans la prononciation ***zb***, ***zg*** [1], ***zd***.

Le traitement de la sifflante primitive est extrêmement varié, selon la position qu'elle occupe.

§ 1er. — **s** *initial*.

(68) 1. Devant voyelle : l'*s* persiste en latin et devient *h* (esprit rude) en grec, ἑπτά *septem*, ἕρπω *serpō*, ἕδος *sedeō*, ἁπλόος [2] *simplex*, etc. Cette loi est des plus rigoureuses. Tout σ initial grec procède d'un groupe de consonnes primitives et non d'un *s* : ainsi, pour σεύω (agiter) = *σσεύω (cf. aor. ἐ-σσύ-μην), il faut restituer i.-e. **qyu*, que trahit le sk. *cyu* ; dans σέϐ-ο-μαι (adorer), le groupe initial était *ty* ; dans σάλος (houle), probablement *sw*, cf. all. *schwellen* [3] ; dans σῦς (porc) = ὗς, lat. *sūs*, la restitution du σ peut provenir des cas obliques qui l'auraient conservé anciennement sous la forme (gén.) *σϝ-ός.

2. Devant semi-voyelle : les groupes initiaux *sy* (très rare) et *sw* deviennent esprit rude en grec, ἕξ = *σϝέξ (six), pronom ἕ = *σϝέ, cf. ἑός = *σεϝός, latin *suus*. Pour *sw* la transition s'est faite par *wh*, comme le prouvent la leçon épigraphique ϝέξ et la nécessité de lire ϝέ ϝοί dans beaucoup de vers d'Homère. En latin, la semi-voyelle disparaît purement et simplement, *sex, sē* ; cf. pourtant supra 40 C ε.

3. Devant nasale ou vibrante. Comme *sw* donne *wh*, ainsi en

[1] Cf. les graphies fréquentes dans les inscriptions πελαζγικόν, πρεζϐευτής, ψήφιζμα, Ζμύρνα.

[2] Pour la disparition sporadique de l'esprit rude, cf. supra 61.

[3] Toutefois, comme *sw* initial donne esprit rude (infra), le type σάλος ne pourrait tout au plus être qu'un doublet syntactique après voyelle : cf. le composé (homér.) κονῖσαλος, qu'on doit lire κονίσσαλος.

grec *sr* donne *rh*, écrit ῥ : en latin le groupe *sr* devient partout *fr*[1] : ῥῖγος = *σρῖγ-ος, lat. *frīg-us*. Les autres groupes s'assimilent respectivement en *ll*, *mm*, *nn*, qui, naturellement, deviennent à l'initiale *l*, *m* et *n* ; mais dans la poésie d'Homère on est souvent obligé de restituer le doublement étymologique pour pouvoir scander le vers. Exemples : lat. *lūbricu-s* (glissant), cf. all. *schlüpfen* (glisser) ; gr. μει-δι-ά-ω (sourire), cf. sk. *smi* (rire, admirer), lat. *mī-ru-s* ; gr. μία = *σμ-ία, fm. de **sem-* (un) ; gr. νίφ-α, lat. *niv-em* (acc.), cf. all. *schnee*, angl. *snow* ; lat. *nā-re* (nager), sk. *snâ-mi*, etc. Il est pourtant à remarquer que l'initiale σμ n'est pas rare en grec : on connaît σμῦς · ὁ μῦς (Hesych.), σμικρός doublet de μικρός, etc., variantes encore inexpliquées.

4. Devant consonne *s* initial demeure intact : gr. στόρ-νῡ-μι σπείρω σβέννῡμι ; lat. *scandō*, *stō*, *spērō*, etc. Cependant, quelquefois en grec, v. g. τέγ-ος (couverture) τέγ-ω (couvrir) en regard de στέγος στέγω (sk. *sthag*), et très souvent en latin, on constate la chute de l'initiale : *cav-eō* (prendre garde), cf. all. *schau-en* (regarder avec attention), donc **scav-eō* ; *tegō*, *toga*, *tēgula* (tuile), cf. στέγω ; *fallō*, cf. σφάλλω (renverser) et sk. *sphál-ā-mi* (jeter, lancer). On est d'accord pour voir dans ces exceptions apparentes des doublets syntactiques[2].

§ 2. — s *médial*.

39) 1. Entre voyelles. — Dès avant la période historique de l'hellénisme[3], l'*s* **intervocalique**, comme l'*s* initial, a passé à l'*h*, puis il a disparu sans laisser de traces. En latin on lit encore l'*s* intervocalique dans quelques-uns des plus anciens monuments conservés, v. g. LASES = *Larēs* (Carm. Arv.) ; mais, dès cette époque, il ne se prononçait plus *s* : il avait

(1) Le stade intermédiaire est *thr* (*th* angl.), cf. supra 66. — V. pourtant Osthoff, *Morph. Unters.*, V, p. 62 (*sr* se réduirait à simple *r*).

(2) Dans une phrase telle que *corpus arma *stegont*, l'*s* sonnait ; mais venait-on à dire *arma corpus *stegont*, les deux *s* n'en faisaient plus qu'un : de là l'illusion d'un mot **tegont*, qu'on a transporté dans d'autres phrases.

(3) Il faut donc se garder de restituer, dans une forme homérique par exemple, un σ initial ou intervocalique.

passé par le son *z*, comme le montrent les transcriptions osques du genre de *egmazum* « rerum », et de là à l'*r* lingual (1) : de l'un à l'autre, en effet, il n'y a que la différence du tremblotement de la langue, déjà décrit.

La **chute en grec** et le **rhotacisme latin de l's intervocalique** constituent une des lois les plus constantes qu'il soit donné à la phonétique de constater. Les exemples en surabondent, et il suffira de citer : gr. subj. (homér.) ἔω = *ἔσ-ω (que je sois), att. ὦ, lat. fut. *er-ō* = * *es-ō* ; gr. *γέν-εσ-ος (gén. de γέν-ος, cf. sk. *ján-as-as*), d'où γένεος et γένους, lat. *generis* = **gĕn-ĕs-ĕs*; gr. αἰδώς, gén. αἰδοῦς = αἰδόος = *αἰδ-όσ-ος, lat. *arbōs*, gén. *arboris* = * *arb-ŏs-ĕs* ; gr. gén. pl. χωράων χωρῶν = *χωρᾱ-σων, lat. *terrā-rum* ; gr. μῦς μυ-ός, lat. *mūr-is* ; gr. nom. pl. nt. μείζω = *μείζοα = *μείζ-οσ-α, lat. *mājōra* = **māh-jŏs-a* (2), etc. En latin, l'analogie a communément introduit l'*r* à la finale du nominatif : cf. les doublets *honōs* et *honŏr*, *arbōs* et *arbŏr*, puis les noms abstraits en *-ŏr*, *dolor*, *labor*, et les comparatifs *mājŏr* = **mājōs* ; mais l'*s* persiste au nom.- acc. nt. *mājus* = **mājŏs*, gr. μείζων μεῖζον.

Il semblerait dès lors qu'on ne dût jamais rencontrer, ni en grec, ni en latin, un *s* entre deux voyelles. Il y en a pourtant, et beaucoup, dans l'une et l'autre langue, mais ils ne procèdent jamais d'un *s* intervocalique primitif. Phonétiquement, ils se ramènent en général à la réduction régulière du groupe historique *ss*, μέσος = μέσσος, *causa* = *caussa* (3), ou au τ grec assibilé devant ι, φύσις = *φύτις : sinon, l'origine en est simplement analogique : ainsi le σ intervocalique de βουσίν ναυσίν ἵπποισιν (cf. le cas obl. du. ἵπποιιν) paraît restitué sur le modèle de ποσσίν, φλεψίν, θριξίν, où le σ, n'étant pas intervocalique, devait subsister : de même on a λύσω ἔλῡσα (au lieu de *λῡω *ἔλῡα) et tous les futurs et aoristes de même nature, parce qu'on a λείψω ἔστιξα et autres formes où le σ s'est normalement conservé. En dehors de cette origine phonétique ou de ces

(1) Cf. en français le doublet *chaire* (= *cathedra*) et *chaise*, qui toutefois a suivi la marche inverse.

(2) Pour la différence de quantité de l'o, voir la déclinaison, infra 212.

(3) Cf. supra 64 A, et infra n° 6.

faits d'analogie, le résidu des *s* intervocaliques grecs ou latins est véritablement insignifiant : on ne peut guère citer que nom. pl. *vāsa*, etc., modelé sans doute sur le nom. sg. *vās*, l'expression *quaesō*, conservée peut-être en regard du régulier *quaerō* (cf. *quaes-tor*) par une recherche d'archaïsme, et enfin quelques mots d'étymologie obscure, tels que lat. *miser* et gr. μῖσος (haine), μῑσέω, etc. [1].

2. Après consonne. — On a vu plus haut les effets de la rencontre d'une explosive et d'un *s*, ainsi que les phénomènes d'allongement compensatoire auxquels donne lieu le groupe *ns* [2], v. g. *equōs* = **equŏns*, ἔκτεινα = * ἔ-κτεν-σα. Restent les groupes *rs* et *ls*, qui demeurent intacts en grec et deviennent *rr*, *ll* en latin : cf. *ferre* = **fer-se*, *velle* = **vel-se*, *terra* = **ters-a* (la sèche ?), et gr. θάρσος (audace), ἄρσην (mâle), sk. *vṛ̥šan-* (id.), ἔρση, att. ἕρση (rosée), sk. *varšás* (pluie), etc. Il en résulte que les aoristes réguliers de φθείρω (gâter), κέλλω (aborder) sont les homériques ἔφθερσα, ἔκελσα, et que les formes attiques et communes ἔφθειρα, ἔστειλα (j'envoyai) doivent être considérées comme refaites sur ἔκτεινα et autres. Dans l'attique plus moderne, le groupe ρσ devient ρρ comme en latin : θάρρος, ἄρρην.

3. Devant nasale. — En lesbien l'*s* s'assimile à la nasale : ἔμμι (je suis) = * ἐσ-μί, sk. *ás-mi* ; φάεννος (lumineux) = *φαϝεσ-νό-ς, cf. φάος φαῦος (lumière). Dans les autres dialectes, ainsi qu'en latin, l'*s* produit un allongement compensatoire et disparaît [3] : dor. ἠμί (je suis), ion.-att. εἰμί ; dor. φαηνός, ion.-att. φαεινός ; ion. εἵνυμι = *ϝέσ-νῡ-μι (j'habille), cf. ἐσ-θη-ς et *ves-ti-s* ; lat. *dīmoveō* = **dĭs-moveō*, *dīnumerō*, etc. ; lat. *aēnus* (d'airain) = * *aĕs-nu-s*, cf. *aes*, et sk. *áyas* (fer) ; lat. *vidĕn* (vois-tu ?) = **vidĕnn* = **vidēnn* = * *vidēsn'* [4].

Diverses causes ont ramené postérieurement en attique les groupes σμ σν : le premier est resté intact, le second s'est assi-

(1) θρασύς (hardi) a été influencé par son doublet θαρσύς (l'un et l'autre équivalent à **dhr̥s-ú-s*), cf. Θράϋλλος (nom propre).

(2) Supra 47 C.

(3) Cf. en français *même* = *mesme*.

(4) La finale de l'enclitique tombée et *ēnn* abrégé comme finale de mot iambique, infra 77 C.

milé en νν, comme le montre à lui seul le juxtaposé Πελοπόννησος = Πέλοπος νῆσος. Ainsi un verbe * ἕσνυμι, refait sur l'analogie d'ἔσθης et autres, est devenu att. ἕννυμι : mais κόσμος, ἐσμέν refait sur ἐστέ, ἠμφίεσμαι refait sur ἠμφίεσται, à plus forte raison πέπυσμαι et ἤκουσμαι, où le σ n'a plus aucun fondement étymologique[1], n'ont subi aucun changement.

4. Devant vibrante.—En grec le σ s'assimile : ἔρρεε (il coulait) = *ἔ-σρεϝ-ε, sk. *á-srav-a-t*, de ῥέω ; ou parfois donne lieu à un phénomène assez obscur d'allongement compensatoire, v. g. * χέσλιοι (mille), cf. sk. *(sa-)hás-ra-*, lesb. χέλλιοι, dor. χήλιοι, ion.-att. χείλιοι χῖλιοι. En latin, l'allongement compensatoire est de règle devant *l*, *dīluō* : mais le groupe *sr* médial devient *br*[2] : *fūnebris* = * *fūnes-ri-s*, cf. *fūnus fūner-is fūnes-tu-s* ; *cōnsobrīnus* (cousin) = * *con-svĕsr-īno-s* (parent par la sœur), de * *svĕsor* = *soror*[3], etc.

5. Devant explosive. — Devant une explosive sourde l'*s* se maintient en grec et en latin. Devant une explosive sonore, il se maintient en grec, sauf à se prononcer *z* (le groupe σδ s'écrit ζ) ; en latin il disparaît avec allongement compensatoire : *nīdus* (nid) = * *nĭzdo-s*, cf. all. *nest*, et les juxtaposés *dīgerō*, *dīdūcō*, etc.

6. Devant spirante. — On a vu le traitement des groupes *sy* et *sw*. Reste le groupe *ss*. Primitif, il s'est de fort bonne heure réduit en grec à un simple σ : on connaît les doublets homériques ποσσί et ποσί, ἔπεσσι et ἔπεσιν : c'est ainsi qu' ἐ-τέλεσ-σα (j'ai accompli), homérique et seul régulier, cf. τέλος (fin), est devenu ἐτέλεσα, et que πέπυσσαι (homér.) = * πέ-πυθ-σαι s'est réduit à πέπυσαι[4]. Cette transformation a même atteint çà et là le groupe σσ né postérieurement en grec de quelque assimilation phonétique, issu par exemple de *dhy* dans att. μέσος[5] = μέσσος = * μέθ-*y*ο-ς, ou de *sw* dans att. ἴσος = ἴσσος = ϝίσϝο-ς. En latin,

[1] Cf. supra 64 A.

[2] Le stade intermédiaire est naturellement *thr*, supra 66 et 68, 3.

[3] *svesr* est la forme réduite : sk. acc. *svásār-am*, dat. *svásr-ē*.

[4] Cf. supra 63 β. — L'analogie des doublets où apparaissait tantôt σ tantôt σσ, a amené le double σ dans des formes où il n'est pas étymologique, v. g. hom. τανύσσαι, ἐγέλασσε, etc.

[5] On attendrait *μέττος comme πράττω = πρήσσω.

le groupe *ss* subsiste après voyelle brève, *căssus* (vain) de *cădō*, *grĕssus* de *grădior*, *mĭssus* de *mĭttō*, mais se réduit après voyelle longue, *mīsī* = **mīssī* (cf. *vĭdeō vīdī*), *fūsus* = **fūssus, plōsiō* de *plōdō, laesus* de *laedō*, etc.

Le groupe latin *sf* s'assimile en *ff*, v. g. *differō* = * *dis-ferō*, cf. *distulī*.

§ 3. — **s** *final.*

(70) L'*s* final persiste en grec et en latin, ἵππος *equos*, γένος *genus*. Toutefois en latin, dans certaines positions au moins, l'*s* final ne devait sonner que très faiblement : les inscriptions le négligent fort souvent, et l'on sait que jusqu'au siècle d'Auguste il fait ou ne fait pas position au gré de l'écrivain : *versĭbŭs quōs ōlim*... (Enn.)... *dēcīdere falcĭbŭs rāmōs* (Lucr.). Mais il n'a jamais complètement disparu ; car les langues romanes le reproduisent encore avec une remarquable fidélité [1].

Est-ce à cette chute possible de l'*s* final, est-ce à un fait de phonétique syntactique indo-européenne, qu'il convient de rattacher la substitution latine du groupe *er* aux groupes *ris ros* précédés d'une consonne [2], dans les types *ācer* = *ācris* et *ager* =* *ag-ro-s*, cf. gr. ἀγρός, sk. *ájras*? Quoi qu'il en soit, cette particularité mérite d'être signalée ; mais il est difficile de la traduire en loi, puisque les génitifs *patrus* et *patris*, par exemple, ont gardé leur finale intacte.

(1) V. g. fr. *li chevals* = *illé cabállus, les chevals* = *illós cabállos.* Voir en particulier, sur cette question, le mémoire de M. L. Havet, *l's latin caduc*, in *Études Romanes dédiées à G. Paris* (1891), p. 303 sq.

(2) Dans *puer* (= **puerus* ?) la consonne paraît manquer, mais c'est une pure illusion, car *puer* est pour **pover*. — Cette question est reprise dans les *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.

CHAPITRE V.

COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES.

(71) Parmi les faits hystérogènes de combinaison ou de réduction phonétique, qui n'ont pu trouver place qu'incidemment dans le précédent exposé et qu'il convient de soumettre à un plus ample examen, on rangera : la **contraction** ; l'**élision** ; l'**abréviation** et l'**allongement** ; l'**aspiration** et la **déaspiration** ; l'**épenthèse** et la **syncope.**

SECTION Ire.

CONTRACTION.

Il est probable, sinon certain, que l'indo-européen n'admettait pas l'hiatus(1) et que toutes les formes par lui léguées à ses descendants étaient contractées : en conséquence, la contraction grecque ou latine n'a eu à s'exercer que sur les hiatus postérieurs, causés surtout par la chute normale d'une consonne intervocalique. Les lois de ce processus sont infiniment variées.

§ 1er. — *Grec.*

(72) Deux voyelles en hiatus, soit dans un même mot (φιλέω), soit dans deux mots différents étroitement liés par le sens et la prononciation (τὰ ἄλλα), sont susceptibles de se contracter en voyelle longue ou diphthongue ; mais il y a sur ce point grande

(1) Sauf celui d'*i* et d'*u*, qui n'est pas un hiatus véritable ; car l'*i* ou l'*u* suivi d'une voyelle développe à sa suite sa semi-voyelle, et l'on ne prononçait pas **i-n̥t-* (allant, lat. *iēns*), **duō* (deux), mais à peu près **iyn̥t-*, **duwō*, etc.

divergence entre les dialectes. Les deux antipodes sont l'ionien et l'attique, si proches pour tout le reste : l'un ignore presque la contraction, l'autre ne tolère presque aucun hiatus ; entre eux, mais plus voisins pourtant de l'ionien, se placent l'éolien et le dorien, qui contractent certains hiatus et en laissent subsister d'autres. Mais, dans le cas même où tous les dialectes contractent, le phonème de contraction peut différer pour chacun d'eux. Pour éviter de compliquer ce sujet outre mesure, on n'examinera ici que les cas de contraction les plus usuels, en les classant selon la nature de la première des deux voyelles en hiatus.

1. α. — α + α, α + ᾱ : ᾱ. Ion. homér. ἄτη (fléau, malédiction) = ᾱτᾱ = * ἀάτᾱ pour * ἀϝάτᾱ, cf. αὐατά (Pind.) ; att. Ἀθηνᾶ = *Ἀθηνάᾱ = Ἀθηναίᾱ : att. τἆλλα = τὰ ἄλλα, etc. — α + ε : ion.[1] et att. ᾱ, dor. η : att. τῑμᾶτε = τῑμάετε, dor. ὅρη (vois) = ὅραε. — α + η : ᾱ, η : ion.-att. τῑμᾶτε, dor. τῑμῆτε = τῑμάητε (subj.). — α + ι : αι : * πάϝις (enfant), homér. πάϊς, puis παῖς. — α + ο : att. ω[2], dor. ᾱ : att. τῑμῶμεν = τῑμάομεν. — α + ω : ω : att. τῑμῶμεν = τῑμάωμεν. — α + υ : αυ (mais souvent l'hiatus demeure) : δαυλός (épais, touffu) = * δαϋλός = * δασυ-λό-ς, cf. δασύ-ς ; αὐτός = *αὑτός (on lit ἀϝυτοῦ dans une inscription ionienne).

2. ᾱ. — ᾱ + α, ᾱ + ᾱ : ᾱ[3] : éol.-dor. γᾶ, ion.-att. γῆ = * γᾱα = γᾶια. — ᾱ + ε : ᾱ, même en dorien : ᾱλιος (écrit ἀέλιος, mais la scansion fait voir que le mot est trissyllabe) dans Pindare, cf. ion. ἠέλιος, att. ἥλιος. — ᾱ + ο, ᾱ + ω : dor. ᾱ : gén. pl. (homér.) χωρᾱων, dor. χωρᾶν. — ᾱ + ι : ᾱι (ᾳ). — ᾱ + υ sans importance.

3. ε. — ε + α : hiatus fréquent en ionien, att. η : τείχη = τείχεα. Il faut bien se garder de croire que πόλεις (acc. pl.) soit contracté de πόλεας ; quant au nom. pl. nt. χρῡσᾶ

[1] Souvent non contracté.

[2] Les bizarres types de diectase homérique ὁράᾳς (tu vois), ὁρόωσι, etc., n'appartiennent sans doute à aucun dialecte et procèdent d'une confusion en grande partie graphique : les types non contractés ὁράεις, ὁράουσι, etc., prononcés dans une langue contractante, étaient devenus ὁρᾷς, ὁρῶσι ; mais alors le vers était faussé, et le seul moyen de le remettre sur pied était de scinder en deux voyelles la longue de contraction : c'est ce que l'écriture a exprimé tant bien que mal par les épels αᾱ, οω, etc.

[3] Naturellement cette combinaison ne peut se présenter en ionien.

= χρύσεα, le vocalisme de sa finale a dû être influencé par celui des finales neutres ordinaires en ᾰ. — ε + ᾱ, fort rare, ne fait souvent qu'une seule syllabe, alors même que les deux voyelles sont écrites [1] : δωρεά dissyllabe, mais att. γενεά trissyllabe. — ε + ε : lesb. dor. η, ion.-att. ει (prononcé ē), φιλεῖτε = φιλέετε [2]. — ε + η : η, mais non contracté en ionien : φιλῆτε = φιλέητε. — ε + ι : ει, homér. πτόλεϊ, att. πόλει. — ε + ο : dor. ω, att. ου (prononcé ō ou ū), φιλοῦμεν = φιλέομεν : dans les textes ioniens, on lit tantôt εο dissyllabe, tantôt εο monosyllabe, tantôt enfin ευ (Hérodote), qui, prononcé en diphthongue bien entendu, diffère à peine de εο monosyllabe. — ε + ω : ω, att. φιλῶ = φιλέω, ἀνθῶν = ἀνθέων. Alors même que l'orthographe maintenait l'ε [3], il ne comptait pas pour une voyelle, et jusque dans les types βασιλέως, πόλεως, où la contraction ne se faisait jamais dans l'écriture, elle se faisait probablement dans la prononciation courante [4]. — ε + υ (rare) : ευ, homér. ἐΰς (bon), att. εὖ (bien).

4. Le groupe η + voyelle ne présente guère d'intérêt qu'en ionien, attique et κοινή, où il remplace le groupe primitif ᾱ + voyelle : dès lors il est régi par les lois d'abréviation et métathèse quantitative spéciales à ces dialectes et qu'on retrouvera plus loin (infra 76).

5. La voyelle ι ne se contracte qu'avec elle-même : πόλῑ (Hom. et Hérod.) = πόλιι, cf. cypr. πτόλιγι, (dans la ville). A cela près le groupe ι + voyelle ne se contracte nulle part ; mais l'ι a pu sporadiquement, comme l'ε, y devenir semi-voyelle, cf. supra 25.

6. Le groupe ῑ + voyelle, fort rare, ne se contracte pas.

7. ο. — ο + α : ion. souvent en hiatus, att. et lesb. ω, dor. ᾱ : dor. πρᾶτος, att. πρῶτος = * πρό-ατο-ς ; att. accus. αἰδῶ = αἰδόα. — ο + ᾱ sans importance. — ο + ε : ου, δηλοῦτε = δηλόετε.

(1) Dans ce cas, on le sait, l'ε devient semi-voyelle, supra 20, 3°.

(2) Souvent en hiatus chez Hérodote.

(3) C'est le cas pour ἀνθῶν (gén. pl.), que les atticistes, selon Suidas, écrivaient ἀνθέων. Mais les inscriptions attiques contractent toujours ce groupe.

(4) Cf. la double scansion de Μενοικέως, *OEd. R.*, 85 et 1503.

— ο + η : ω, δηλῶτε = δηλόητε ; le fém. att. διπλῆ (double) = διπλόη, ainsi que son plur. διπλαῖ = διπλόαι et le pl. nt. διπλᾶ = διπλόα, repose naturellement sur une assimilation analogique aux finales non contractes. — ο + ι : οι : att. οἶς (brebis) = ὄϊς (Théocrite) = * ὄϝις, lat. *ovis*. — ο + ο : lesb. dor. ω, ion. att. ου : gén. lesb. dor. ἵππω, ion.-att. ἵππου = * ἵπποο (mais ο + οι donne simplement οι, δηλοῖμεν = δηλόοιμεν). — ο + ω : ω, δηλῶμεν = δηλόωμεν. — ο + υ sans importance.

8. ω. — Le groupe ω + ο donne ω au gén. ion. att. λεώ (du peuple) = * λεώο, cf. ἵππος * ἵπποο. Partout ailleurs la combinaison d'ω avec voyelle offre peu d'intérêt.

9. υ. — Le groupe υ + ι est seul susceptible de contraction, soit dès l'époque homérique, νέκυι dissyll., πληθυῖ (mais συί, δρυί), panhellén. υἱός dissyll. = * συ-ιό-ς (cf. sk. *sū* engendrer, *sūnús* fils), et participe pf. fm. εἰδυῖα trissyll., soit même en attique et κοινή, où pourtant la finale υι reste dissyllabique, ἰχθύι. A cela près, υ + voyelle ne se contracte jamais : le nom. pl. ἰχθύες ne devient pas *ἰχθῦς, et l'acc. pl. ἰχθῦς ne saurait procéder de l'homér. ἰχθύας.

10. ῡ. — Le groupe ῡ + voyelle est rare et ne se contracte pas.

La plupart des exceptions qui semblent traverser ces lois s'expliquent aisément, soit par la phonétique, soit par l'analogie. Ainsi l'hiatus, qui subsiste dans λεώς et semble au moins subsister dans βασιλέως, vient de ce que le groupe εω y remplace ηο par métathèse quantitative. Ailleurs, comme dans νέος = νέϝος, Διί = Διϝί, κλέος = κλέϝος, βόες = βόϝες, ἀκήκοα = *ἀκήκοϝα (cf. ἀκούω), οἰνόεις = *ϝοινό-ϝεντ-ς (cf. suff. sk. *-vant-*), etc., etc., c'est la chute tardive d'un ϝ qui a mis en présence deux voyelles jusque-là séparées [1]. Même explication pour le type πενταετής = * πεντα-ϝετής, à moins que le premier terme du composé n'ait été simplement emprunté au type sans hiatus

(1) Mais la tendance de l'attique à la contraction est si forte que, même dans ce cas, il supprime souvent l'hiatus dans les groupes homogènes : on connaît les noms propres en -κλῆς = -κλέης et on lit Δῖ sur une inscription. Bien plus, les groupes non homogènes, dans les mots très usuels, sont atteints à leur tour : il suffit de rappeler ici Θουκῡδίδης et νουμηνίᾱ.

πεντάδραχμος. Dans προάγω, c'est certainement le type προλέγω qui a préservé le préfixe, tandis que dans dor. πρῴχοντι = προέχοντι, att. φροῦδος = *πρόοδος, il a cédé à la loi commune. Enfin et surtout il ne faut jamais oublier que la langue écrite ne peut nous renseigner que très imparfaitement sur les contractions de la langue parlée : les ouvrages ont été transcrits et retranscrits par maints copistes qui y ont introduit les disparates les plus choquantes [1], et, quant aux textes épigraphiques eux-mêmes, on n'est jamais sûr qu'un hiatus conservé par l'écriture ne fût pas aboli dans la prononciation [2].

§ 2. — *Latin.*

(73) Les lois de la contraction latine sont beaucoup plus difficiles à connaître que celles de la contraction grecque : car le latin ne nous présente presque nulle part la forme en hiatus concurremment à la forme contracte. On doit se borner à passer en revue les cas les plus sûrs et les plus intéressants.

1. *a*, *ā*. — La différence de voyelle qu'on remarque dans gén. *aeris* = **ăĕris* (cf. *aēnus* et sk. gén. *áyasas*) et pl. 2 *amātis* = **amā-ĕ-tis* (cf. gr. τῑμᾶτε = τῑμάετε), ne peut provenir que d'une différence de quantité de l'*a* : il est donc légitime de poser : *a* + *e* = *ae* : *ā* + *e* = *ā*. — C'est un groupe *a* + *i* qui a donné *ae* au gén. dat. sg. *terrae* ; mais la quantité de l'une et l'autre voyelle est inconnue. Il y a bien l'archaïque *terrāī*, mais rien ne prouve que *terrae* en procède. — Si la voyelle des verbes en *-*aō* était vraiment *ā*, on doit restituer *amāmus* = **amā-ŏ-mus*, *amānt* = **amā-o-nt*, et *amō* = **amā-ō*, et poser dès lors *ā* + *ŏ* = *ā* et *ā* + *ō* = *ō* : mais il se peut que l'*ā* n'ait pas été long dans toute la conjugaison ; il se peut aussi que le groupe *a* + *o* ait toujours donné *ō*, et qu'*amāmus amant* aient été tout simplement calqués sur le vocalisme d'*amās amātis*, comme *monēmus monent*, qui ne peuvent

[1] Le texte d'Hérodote, notamment, est des plus maltraités.

[2] Cf. les graphies françaises *paon*, *taon*, *seau*, etc.

provenir de * *moneŏmus* * *moneont*, l'ont été certainement sur *monēs monētis* (1).

2. *e*, *ē*. — *ea*, *eă* ne se contractent pas ; *ēa* donne *ē*, *dēgō* = * *dē-ăgō*, *dēbeō* = * *dē-hăbeō*, cf. aussi *praebeō* = * *prae-hăbeō*. — *ĕĕ*, *ēĕ*, *ĕē*, *ēē* : *ē*, v. g. *monēte* = * *monĕ-ĕ-te*, cf. φιλέετε, *avēs* (nom. pl.) = * *avĕĕs*, cf. πόλεες πόλεις, *dēmō* = * *dē-ĕmō*, pf. *dēgī* = * *dē-ēgī*, etc.— Les groupes *e* + *i*, *e* + *o* ne se contractent jamais que dans les synizèses poétiques et sans doute populaires du genre de *alveō* dissyllabe. — Le groupe *eu* remplaçant *eo* ne se contracte pas non plus, *aūrĕŭs*, sauf cette même synizèse possible, *alveus* dissyllabe ; mais, quand l'*u* est primitif, *ĕ* + *ŭ* donne *eu*, *neuter*, et *ĕ* + *ū* donne *ū*, *nūllus* = * *ne-ūllus*.

3. *i*, *ī*. — L'*i* ne se contracte en général qu'avec lui-même, *nīl* = *nĭhĭl*, *mī* = *mĭhĭ*, *Valerī* (gén.) = *Valeriī* (2) ; sans doute encore avec *ĕ*, car *audīs* (tu entends) peut se ramener à * *audĭ-ĭs* ou à * *audī-ĕs*, mais *fīlī* ne peut remonter qu'à * *fīlĭĕ* (cf. pourtant *ĭĕ* non contracté dans *pĭĕtās* et autres) ; sûrement jamais avec *ē*, *pariēs* (muraille), *capiēs* (tu prendras), etc. (3). Le type de nom propre *Clōdis* = *Clōdius*, fréquent dans les vieilles inscriptions, remonte probablement à un type d'apophonie primitive (avec le suffixe *-io-* à l'état réduit) et ne saurait en tout cas passer pour une contraction (4).

4. *o*, *ō*. — *oă*, *oĕ*, *oŏ* : *ō*, v. g. *cōgō*, *prōmō* = * *proĕmō*, *cōpia*. — *oē* : *oe* dans *coepī* = * *co-ēpī* (cf. *ap-isco-r*).

5. *u*, *ū*. — L'*u* ne paraît se contracter qu'avec lui-même,

(1) Plus simplement encore, il est probable que le type *amā-mus monētis* ne contient ni *ŏ* ni *ĕ* thématique, et qu'il est directement assimilable à la conjugaison éolienne φίλη-μι (infra 249, 1 A), où les désinences personnelles s'ajoutent sans intermédiaire à la base nominale du verbe. Cf. Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 92.

(2) La contraction est de règle dans les génitifs de noms propres ; dans ceux de noms communs et d'adjectifs, *palliī*, *patriī*, l'analogie des autres cas et le besoin de clarté ont maintenu ou ramené le groupe *ii*.

(3) Le subjonctif *sīs* ne peut donc procéder de l'archaïque *siēs*.

(4) Il en faut dire autant de *al-i-d* pour *al-iu-d* (le thème *ali-* se retrouve dans *ali-quis* et en germanique) et peut-être de *fīlī* lui-même.

dans gén. sg. *manūs* = * *manŭŭs* (?) = * *manuos* (épigr. *senatuos*): encore *manŭŭm* (gén. pl.) et *minŭŭnt* (pl. 3) jettent-ils un jour assez défavorable sur cette restitution. Il est donc difficile de croire que nom. pl. *manūs* soit contracté de * *manŭĕs*.

La contraction, en principe, ne se fait pas quand la seconde voyelle est accentuée : de là la différence de *aeris* = * *áeris* et *aēnus* = **aésnus*, cf. aussi *coāctus coēgī*. Pour *coepi* la contraction a dû se faire d'abord dans * *coēpístī* pour être ensuite transportée analogiquement à * *coépī* ; ainsi de bien d'autres. Inversement, l'analogie a souvent, comme en grec, produit des formes non contractes : *coalēscō* a été refait sur *coáluī*, *cóemō* sur *coémimus*, et *prohibēs* (on attendrait *prōbēs*, cf. *dēbēs*) tient à la fois de *perhibēs* et de *prōdūcō*[1].

Section II.

ÉLISION.

(74) Lorsqu'il n'y a pas contraction (crase) entre la voyelle finale d'un mot et l'initiale du suivant, il arrive très souvent que la première disparaît complètement devant la seconde. On connaît les nombreuses élisions indiquées par l'orthographe grecque, ἐπ' αὐτῷ, ὑπ' ἐμοῦ, ἀφ' οὗ, et celles qui se produisent entre les deux termes d'un juxtaposé, ἐπάγω, ὑπῆλθε, ἀφικόμην. Le détail des règles de l'hiatus et de l'élision appartient à l'étude de la prosodie grecque : il suffira de constater ici que la prononciation courante faisait certainement l'élision dans nombre de cas où elle n'était point marquée par l'écriture[2].

(1) Peut-être l'analogie est-elle ici seule en cause, et l'accent musical latin est-il aussi étranger à ce phénomène qu'au changement de timbre de la syllabe non initiale (supra 32 A β) : ainsi, *coēgī* serait refait sur *ēgī*, et *coepī* aurait gardé la forme contracte parce que le simple **ēpī* avait disparu ; *coetus* serait la forme régulière, tandis que *coĭtus* aurait été refait sur *ĭtus*, etc. Dans cet ordre d'idées il n'y a vraiment d'embarrassant que le contraste *aes aēnus*.

(2) Cf. ce vers de Sapho (saphique et adonique) : πύκνα δίνεντες πτέρ' ἀπ' ὠράνω αἴθερος διὰ μέσσω

Il en est de même à plus forte raison pour le latin, qui n'indique jamais l'élision dans l'écriture et qui pourtant l'observe dans l'usage avec une telle rigueur que l'hiatus de voyelle brève ou longue y est en versification un fait absolument exceptionnel [1]. La prononciation actuelle de l'italien peut donner quelque idée de cette mélodieuse fluidité de voyelle finale devant voyelle initiale [2].

Section III.

ABRÉGEMENT ET ALLONGEMENT HYSTÉROGÈNES.

La quantité des voyelles est fort constante en grec et en latin, surtout si l'on tient compte de ce qu'a d'artificiel le classement de toutes les syllabes en deux catégories sans plus. Car il est bien évident (supra 20, 4°) que les nuances de longueur et de brévité sont en fait fort nombreuses, et que dès lors une longue qui vaudrait, par exemple, une brève et demie pourrait à volonté jouer en versification le rôle d'une longue ou celui d'une brève. Les délicates applications de ce principe fondamental sont du ressort de la métrique.

§ 1er. — *Grec.*

1. A. Devant un groupe de consonnes dont la première est *y*, *w*, nasale ou vibrante et la seconde une explosive ou *s*, toute voyelle longue devient brève. Cette loi est absolue et panhellénique. On a vu [3] que l'acc. pl. κεφαλᾱς équivaut à *κεφαλᾰνς, autrement il serait *κεφαλής en ionien-attique : mais *κεφαλᾰνς à son tour doit être abrégé de *κεφαλᾱνς, puisque le nom. sg. est κεφαλᾱ : effet de la loi précitée. On a de même : dat. plur. ἵπποις = *ἵππωις, cf. dat. sg. ἵππῳ et instr. pl. sk. *áçvāis* ; βοῦς

(1) L'hiatus est également interdit dans certains genres de versification grecque, et notamment dans les mètres iambo-trochaïques. Inversement l'hiatus est fréquent dans la versification latine archaïque (saturnien).

(2) Sur l'ensemble de la question, réduite toutefois à l'*i* final, cf. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 242.

(3) Supra 37 in fine.

= *βωῦς, cf. lat. *bōs* et sk. *gâus* : γραφεύς = * γραφηύς, cf. le gén. γραφῆ(ϝ)-ος et le doublet dialectal γραφῆς ; aor. pass. ἐ-δάμ-η-ν (je fus vaincu), pl. 3 homér. δάμεν = * δάμεντ = * δάμ-η-ντ.

B. L'abrégement de voyelle devant voyelle se constate sporadiquement dans tout l'hellénisme, mais particulièrement dans le domaine ionien-attique, pour l'η et l'ω : homér. gén. ἥροος = ἥρωος, Πηλέος = Πήλῆος : ion. gén. βασιλέος, dor. βασιλέος = lesb. βασίληος de * βασιλῆϝος : ion. νέες (navires) = νῆες = * νᾶϝες : att. gén. plur. χωρῶν = ion. χωρέων = * χωρήων = éol. χωρᾶων, etc.

C. En ionien, mais surtout en attique, les groupes ηα, ηε, ηο deviennent respectivement εᾱ, εη (contracté en η), εω (souvent monosyllabique en finale de génitif). C'est le phénomène dit métathèse de quantité : acc. sg. βασιλέᾱ, acc. pl. βασιλέᾱς (att.) = βασιλῆα βασιλῆας : att. (Aristoph.) ἱππῆς (les chevaliers) = ἱππέης (épigr.) = ἱππῆες, mais simple abréviation dans le doublet ἱππεῖς = ion. ἱππέες : dor. λᾱός (peuple), vieil ion. ληός (Hipponax), néo-ion. λεώς, att. λεώς, et de même att. βασιλέως = βασιλῆος[1]. On voit que le départ entre l'abréviation pure et simple et la métathèse quantitative n'est pas nettement marqué.

2. En grec, l'allongement d'une brève n'est jamais que compensatoire, et l'on en a vu de nombreux exemples, ou purement prosodique, et alors il relève de la métrique.

§ 2. — *Latin.*

(77) 1. A. Le dat. pl. *equīs* dénonce dans * *equŏis* le même abrégement que dans ἵπποις, car le primitif **equōis* eût donné **equōs*, cf. dat. sg. *equō* = * *equōi*.

B. A l'époque classique, toute voyelle longue devant voyelle est devenue brève, et les quelques quantités *diēī* (cf. *fidĕī* = *fidēī*[2]), nom. *fidēs*), *illīus* (aussi *illĭus*), *fīō* en regard de *fĭerī* (arch. *fīere*), etc., ne sont plus que de faibles vestiges de l'an-

(1) Ἕως (tant que) compte pour un trochée dans Homère (O 539, δ 90, η 280, etc.) : il faut donc lire *ᾗος = *ἥ-ϝος = sk. *yā-vat* (même sens), dont la métathèse postérieure a fait ἕως.

(2) L'ē encore long dans Plaute, v. g. le vers bacchiaque *mĕāī fĭdēī tŭāīquĕ rēī* (*Aulul.* 121).

cienne existence de voyelles longues en hiatus, encore attestée dans les comiques par de nombreuses scansions.

C. Les mots iambiques, tels que *duō*, présentent une particularité curieuse : matériellement il est possible de prononcer successivement une brève intense et une longue de moindre intensité ; cependant, plus l'on force le contraste entre les deux syllabes, plus on s'aperçoit que la longue tend alors à ne guère excéder la durée de la brève précédente. En conséquence, dans la versification antérieure au siècle d'Auguste, tous les mots de ce genre sont arbitrairement des iambes ou des pyrrhiques, et l'on scande *rŏgă* = *rogā*, *pŭtă*, *vĭdĕ*, *dŏmĭ*, *vŏlŏ*, *rŏgŏ*[1], *hŏmŏ*, etc. Plus tard, l'analogie a restreint et étendu à la fois la liberté plautinienne. Elle l'a restreinte, en ce que les poètes classiques, considérant la longue de *spērā, cēnsē, hortī, audī*, se sont interdit la brève dans *putā*, *tacē*, *domī*, *abī*, tandis qu'inversement la brève l'emportait et proscrivait entièrement la longue dans quelques mots très usuels, *utpută*, *quasi*, *bene*, *male*, *modŏ* (à l'instant) = abl. *modō*, *egŏ* = * *egō*, gr. ἐγώ. Elle l'a étendue, au contraire, en ce sens qu'on a scandé *ambŏ* sur le modèle de *duŏ*, *cēnseŏ* et *spērŏ* sur le modèle de *vŏlŏ*, et ainsi de suite, en sorte que, dans la versification latine de la décadence (Martial), tout *o* final de sg. 1 des verbes ou de nominatif sg. des noms est à volonté long ou bref.

D. Toute finale en *r*, *l*, *m* ou *t*[2] abrège sa voyelle : *patĕr* = πατήρ : *datŏr*, cf. δώτωρ : *honŏr*, cf. gén. *honōris* et nom. régulier *honōs*, gr. αἰδώς : *animăl* = *animāle* : *amŏr* (je suis aimé), cf. *amō* : subj. *amĕr*, *amĕm*, cf. *amēs*, *amētur* : sg. 3 *amăt*, *monĕt*, *audĭt* = * *amāet*, etc., cf. sg. 2 *amās*, *monēs*, *audīs* ; acc. sg. *terram* = * *terrām*, cf. gr. χώρᾱν : gén. pl. *deum* = *deŏm* = gr. θεῶν.

2. Outre les allongements compensatoires connus, les grammairiens nous apprennent que, devant les groupes *ns*, *nf*, *gn*,

(1) Sans distinction, on le voit, entre l'ō simple et l'ō de contraction (*rogō* = **rogaō*). Cf. infra 82 in fine.

(2) Sauf dans les monosyllabes : *fūr, sōl.* — Cf. les vieilles scansions *rogāt, audīt* (Plaute), *noenum rūmōrēs pōnēbāt ante salūtem* (Enn.), etc.

gm, toute voyelle s'allongeait : on prononçait donc *ēnsis* (= **n̥sís*, sk. *asís*), *ferēns*, *īnserō*, *cōnsul*[1], *īnferō*, *ānfrāctus*, *dīgnus*, *māgnus* (cf. μακρός), *āgmen*, etc.

Section IV.

ASPIRATION ET DÉASPIRATION HYSTÉROGÈNES.

(78) 1. Grec. — En grec moderne, l'esprit rude s'écrit encore, mais ne se prononce plus. Sans être encore parvenu à ce stade, le grec ancien y tendait déjà, et certains même de ses dialectes l'avaient atteint. On sait que, dès l'époque préhistorique, l'aspiration médiale avait disparu[2]. Quant à l'aspiration initiale, les Éoliens, au dire des grammairiens, ne la connaissaient plus : ils étaient ψιλωτικοί, remplaçant partout l'esprit rude par l'esprit doux[3]. Le néo-ionien ne va pas aussi loin ; mais plusieurs substitutions du genre de οὖλος = ὅλος, et les liaisons telles que ἀπ' οὗ, ἀπίκετο, montrent que l'esprit rude n'était guère plus chez lui qu'un ornement graphique.

L'attique, au contraire, paraît avoir eu une légère tendance à δασύνειν, et l'on y trouve des aspirations initiales que l'étymologie ne justifie en rien : ἕρση (rosée) = ἔρση, ὅρος (frontière) = ion. οὖρος, ἕως (aurore) = gr. ἠώς, etc. Plus embarrassants sont les esprits rudes panhelléniques ou à peu près, qu'on rencontre dans les types ἕννῡμι εἵνῡμι (*vestis*), ἑσπέρᾱ (*vesper*), ἵππος (*equos*), etc., et surtout dans tous les mots à υ initial, ὕστερος

(1) En transcription grecque on lit Κωνσταντῖνος = *Cōnstantīnus*, κήνσωρ = *cēnsor*, etc. — Il est infiniment probable qu'en pareille position l'*n* ne se prononçait pas et produisait allongement de la voyelle précédente : cf. la graphie *tensaurus* = θησαυρός ; remarquer aussi le doublet *Koblenz* = **Cōfluentes* régulier, et *Conflans* = *Confluentes* refait d'après *cum* et *fluō* (L. Havet).

(2) On la retrouve dans le laconien, qui la substitue au σ intervocalique hystérogène, v. g. νεικάαρ = νῑκήσᾱς sur la stèle de Damonon.

(3) Cf. ἔμμορε = *σέ-σμο-ρε, forme sûrement éolienne, en regard de εἵμαρται = *σέ-σμαρ-ται, infra 238. Remarquer aussi le contraste de ἤμβροτον et ἥμαρτον (ἁμαρτάνω), et observer enfin que l'esprit rude ne fait jamais position.

= sk. *úttaras*, ὕδωρ, cf. sk. *udán-* (eau) et lat. *unda*. Parfois c'est l'analogie qui est en jeu : ainsi ἡμεῖς a certainement reçu l'esprit rude de ὑμεῖς. Mais la facilité même avec laquelle les mots prennent ou perdent ce signe semble indiquer que, dès l'antiquité, la valeur en était ou nulle ou du moins assez faible.

2. Latin. — Elle était sans doute tout à fait nulle dans le latin classique. L'*h* médial ne sonnait certainement pas : de là les fréquentes contractions *nīl, mī, prēnsus* = *prehēnsus*, *nēmō* = * *nĕ-hĕmō*. A l'initiale on sait qu'il n'empêche même pas l'élision, et que, parmi les langues romanes, les unes ne le prononcent pas, les autres ne l'écrivent même plus. De là de nombreux doublets du genre de *holus* (légume, gr. χλόη, verdure) et *olus, herus* (maître) et *erus, honōs* (charge honorifique) et *onus*, etc., et la suppression usuelle de l'*h* dans *ānser* = *hānser* (oie, cf. gr. χήν, all. *gans*) et *arēna* (sable) = *harēna* = * *hasĕs-na*, sabin *fasēna*, gr. χάος = * χάσος (matière inerte et sans cohésion). Inversement, l'*h* ne sonnant plus, on en orna par erreur des mots qui n'en avaient que faire, comme *humerus* (épaule) = *umerus* = * *omesos*, cf. gr. ὦμος = * ὄμσος (ou * ὦμσος) et sk. *ámsas*, ombr. *onsus*, *hālō* (je respire) =**ālō* =**an-slō*, rac. *an* (souffler), cf. ἄν-εμο-ς et *an-imu-s*.

Section V.

ÉPENTHÈSE ET SYNCOPE.

On entend par **épenthèse** le développement spontané d'un phonème parasite qui s'insère entre les éléments d'un groupe. Initiale elle est dite **prothèse.** La **syncope**, au contraire, est la chute d'une voyelle ou d'une syllabe dans la rapidité de la prononciation.

1. Épenthèse. — On a déjà rencontré l'épenthèse de δ et β dans les groupes νρ et μρ, et la prothèse de voyelle, presque constante devant ρ, assez fréquente devant λ. Une prothèse analogue se produit quelquefois devant nasale, v. g. ἀ-μέλγ-ω (traire), cf. lat. *mulg-eō* et all. *melk-en*, ἀ-νεψιό-ς (neveu), cf. νέποδες (descendants) et lat. *nepōs* ; devant ϝ : homér. ἐέρση (rosée) = *ϝέρση, ἐέργω (empêcher) = *ϝέργω, sk. *várjāmi* ;

ailleurs encore, doublet θέλω ἐθέλω, imp. ἴσθι (sois) = * σ-θι. On ignore la cause précise de ces phénomènes : la plupart doivent tenir à des doublets syntactiques : mais dans certains cas, la voyelle peut fort bien être un élément significatif [1].

Le ν dit éphelkystique ou paragogique qui semble s'attacher à certaines finales en ι et en ε, λέγουσιν, τείχεσιν, ἔθηκεν, n'est pas à proprement parler une épenthèse. L'origine en est assez mystérieuse. Le plus probable est que ce ν final, étymologique dans certaines formations, par exemple peut-être au loc. plur. ποσσίν ἵπποισιν, a passé par analogie à d'autres, où on l'a ensuite considéré comme euphonique. A l'origine, il ne l'était certainement pas : dans les inscriptions, il manque souvent en hiatus, et souvent aussi on le lit devant consonne : bien plus, on le rencontre dans des positions où, prononcé, il aurait faussé le vers [2].

Les épenthèses latines sont sans importance [3].

2. Syncope. — Le cas le plus remarquable de syncope, dans l'une et l'autre langue, est celui où deux syllabes identiques, ou du moins contenant les mêmes consonnes, se suivent dans le corps d'un mot : la première alors disparaît ordinairement : gr. ἡμέδιμνον = ἡμι-μέδιμνον, ἀμφορεύς = ἀμφιφορεύς (vase à deux anses) ; lat. *nūtrīx* = * *nūtrī-trīx*, *stīpendium* = * *stīpi-pend-io-m* [4], etc. Il est inutile d'insister sur un phénomène aussi universel et aisément concevable, mais naturellement sporadique.

En dehors de cette syncope, le grec ne connaît guère que celle de la finale de certaines prépositions proclitiques, comme *κατ = κατά dans κάππεσε κάββαλε, ἂμ πόλιν = ἀνὰ πόλιν, πὰρ Διός, etc., procédé encore bien plus développé en latin, *ab* =

(1) Par exemple, dans ἑκατόν = *centum*, l'ἑ représente le nombre « un » (corrompu pour *ἁ-κατό-ν = **sm̥-km̥tó-m*, une fois cent) : dans ἀνεψιός il se pourrait que l'ἀ fût copulatif, etc. Cf. aussi supra 51, i. n.

(2) V. g. Κουφαγόρας μ'ἀνέθηκεν Διὸς γλαυκώπιδι κούρῃ sur une très ancienne inscription attique (VIIe-VIe siècle). — Cf. infra 189, 5.

(3) Cf. supra 51, 1 B.

(4) Cf. fr. *idolâtre* = **idolo-lâtre*, etc. La quantité *stīpendium*, plus fréquente, paraît représenter une forme **stippendium* disparue.

ἀπό, *sub* = ὑπό, *per* = περί, *et* = ἔτι, *nec* = *neque*, et étendu même à trois finales d'impératif, *dīc*, *dūc*, *fac*.

Dans le corps des mots latins, la syncope de voyelles atones est fréquente, surtout dans la prononciation populaire [1] par suite de l'énergie avec laquelle on articulait la syllabe accentuée. On citera à titre d'exemples : *validus* et *valdē*, *calidus* et *caldus*: *auceps* = **aviceps*, *claudō* = **clāvi-dō* [2] ; *surgō*, *porgō* = **sub-regō*, etc., cf. *surrēxi*, etc. ; gén. *dextrī magistrī* = **dexterī*, etc., cf. *dextera*, et gr. -τερο-, sk. -*tara*-, suff. du comparatif ; *repperī reccidī rettulī* = **re-peperī*, etc. ; *agellus* = **agerlus* = **agro-lo-s* (syncope de *o*, et *r* prononcé *er* ?), cf. *ager* = gr. ἀγρός.

(1) On sait que les langues romanes, et surtout le français, ont prodigieusement développé ce procédé.

(2) Littéralement « je mets sous clef », **dō* représentant ici la racine **dhē* de τί-θη-μι.

CHAPITRE VI

ACCENTUATION.

---

(80) On entend par **accent** (*accentus*, προσῳδία) la nuance d'intensité ou de tonalité qui détache plus ou moins énergiquement une syllabe sur l'ensemble d'un mot. Sauf les particules de toutes sortes qui ne servent qu'à lier entre elles les vraies parties du discours, tout mot en principe contient une syllabe accentuée, et n'en contient qu'une. Cependant, il n'est pas impossible que, dans les mots un peu longs et spécialement dans les composés, un accent secondaire mette en valeur une syllabe importante, soit, par exemple, en latin *pènnipoténtem* (à l'inverse de l'accentuation allemande, où l'accent principal repose toujours sur le premier terme, *sónnenfìnsterniss*). Mais la phonétique proprement dite doit se restreindre provisoirement à l'étude de l'accent principal.

L'**accent** est dit **d'intensité** (expiratoire), quand la syllabe accentuée est *criée*, c'est-à-dire articulée avec plus d'effort que les autres ; il est dit **de tonalité** (tonique, chromatique, musical), quand elle est *chantée* sur un ton plus haut, soit une tierce, une quinte au maximum. En général, dans toutes les langues, ces deux éléments se combinent, mais à doses fort inégales : ainsi, les idiomes européens modernes n'ont guère que l'accent expiratoire (le suédois pourtant possède des nuances chromatiques fort délicates), et à l'inverse les langues de l'extrême Orient (chinois, annamite, siamois) sont extraordinairement chantantes. L'accent indo-européen était essentiel-

lement musical : tel il est resté en sanscrit et en grec : mais en latin, il a incliné vers l'intensité après le siècle d'Auguste et a fini par se confondre entièrement avec elle.

De l'accent de mot, quel qu'il soit, il convient de distinguer avec grand soin l'accent de phrase, qui en est indépendant. Un mot habituellement enclitique ou proclitique peut parfois être détaché avec force par le sujet parlant (1), ou, au contraire, un mot ordinairement important, se perdre presque dans le discours (2). Tout le monde peut remarquer que la chute d'une proposition interrogative se fait sur un ton plus haut que celle d'une proposition affirmative, et qu'un même mot prend une intonation sensiblement différente suivant qu'il se trouve au milieu ou à la fin de la proposition. Pour ce dernier cas, la substitution du grave à l'aigu en grec dans les oxytons médiaux (3) est, avec l'atonie des enclitiques, la seule tentative faite pour figurer à l'œil l'accent de phrase, dont l'étude appartient d'ailleurs à la rythmique du langage plus qu'à la phonétique.

L'accentuation indo-européenne ne nous est pas connue dans le détail, parce que les langues dérivées l'ont toutes très fortement altérée. Toutefois, l'accentuation sanscrite, qui la reproduit selon toutes probabilités avec une exactitude très approchée, nous permet de juger qu'elle était à la fois beaucoup plus libre et plus mobile que celle du grec et du latin : plus libre, car l'accent pouvait reposer sur n'importe quelle syllabe d'un mot, fût-ce la sixième en remontant, comme dans sk. *ámanya-mānēšu* (à ceux qui n'adorent pas) : plus mobile, car dans un même mot il pouvait affecter, suivant des lois fixes, tantôt une syllabe tantôt une autre, sk. *ádr̥çat* (ἔδρακε, il vit) et *dr̥çát* avec chute de l'augment devenu atone.

(1) Comparez la constatation « il est trop bête pour s'en tirer » et l'exclamation : « Oh ! il est *trop* bête, cet être-là ! ».

(2) Comparez les deux phrases « je vais demain à Paris » et (négligemment) « je vais faire un tour ».

(3) Cette substitution a eu pour point de départ le cas où deux aigus se suivaient : en ce cas le premier devenait grave. Ainsi *βασιλεύς Σπάρτης se prononçait βασιλεὺς Σπάρτης, et par imitation on a dit de même βασιλεὺς Περσῶν.

Section Ire.

ACCENT GREC.

(81) Un grand principe domine toute l'accentuation gréco-latine : l'accent ne peut jamais remonter au delà de trois temps depuis et y compris la finale du mot. Chaque syllabe, longue ou brève, compte pour un temps. En grec seulement la longue finale compte pour deux temps [1].

Ce point mis à part, les dialectes grecs accusent entre eux les plus graves divergences au point de vue de l'accent. Ici les deux antipodes sont l'éolien et le dorien, si proches parents au point de vue phonétique : l'éolien fait remonter l'accent le plus haut possible dans toutes les formes, v. g. βασίλευς = βασιλεύς, ἔρυθρος = ἐρυθρός, θῦμος = θυμός : le dorien, au contraire, conserve fidèlement les oxytons primitifs. Entre eux se placent l'ionien et l'attique, qui sont pourtant beaucoup plus rapprochés du dorien que de l'éolien. Cependant, à tous les dialectes, y compris le dorien, est commune la règle suivant laquelle, dans les formes conjugables [2] des verbes, l'accent remonte le plus haut possible. Cette loi absolue, qui ne souffre d'exception que pour les deux enclitiques εἰμί et φημί et pour quelques impératifs aoristes, εἰπέ, ἰδέ, λαβέ, ἐλθέ, est un legs de la langue indo-européenne : le verbe en proposition principale y était enclitique et complètement atone ; en sanscrit encore il ne s'accentue que dans les propositions subordonnées. Le grec, en le pliant à son rythme trissyllabique, lui a imposé partout une accentuation uniforme.

(1) Toutefois, la longue provenant de métathèse quantitative (supra 76 C), ne compte que pour une brève, εὔγεως, πόλεως, ce qui prouve que l'accent était déjà fixé quand la métathèse de quantité s'est produite. — D'autre part, la finale qui n'est longue que de position influe sur l'accent aigu, mais non sur le circonflexe : on écrira donc σαρδόνυξ (sardoine) et non *σάρδονυξ, mais μῶνυξ (solipède) et non *μώνυξ.

(2) L'infinitif et le participe ne font point partie du système du verbe : ainsi qu'on le verra, ce sont des formes purement nominales.

Quand le **ton** porte sur une syllabe longue, il peut être **montant**, c'est-à-dire que la voix s'élève en traînant sur la syllabe, ou **descendant**, c'est-à-dire que la syllabe est attaquée sur une note haute et finit sur une note plus basse. Pareille distinction est naturellement impossible pour une brève. En grec, le ton **soutenu** de la brève se marque par l'accent aigu, θῡμός, λόγος, ἔλεγε. Le ton montant se marque de même : mais le ton descendant a un signe particulier, le circonflexe : ainsi, dans τῑμῶμεν, l'accentuation de l'ῶ reproduit exactement le ton descendant du groupe non contracté άο de τῑμάομεν, tout comme, dans τῑμώμεθα, l'accentuation de l'ώ reproduit le ton montant du même groupe dans τῑμαόμεθα.

Il résulte de cet ensemble de définitions qu'au point de vue du rythme trissyllabique le circonflexe sur la pénultième équivaut à l'aigu sur l'antépénultième, autrement dit que le circonflexe ne peut jamais remonter au delà de la pénultième.

En d'autres termes enfin, dire d'une forme grammaticale qu'elle fait remonter l'accent le plus haut possible, c'est dire qu'elle est : paroxytonique, si le mot est de deux syllabes en pyrrhique, iambe ou spondée ; propérispomène dans un dissyllabe trochaïque ; proparoxytonique, dans tout polysyllabe à finale brève : v. g. les comparatifs du type (nom. msc.) μείζων (nom. nt.) μεῖζον (gén. sg.) μείζονος (gén. pl.) μειζόνων, etc.

Toutes les autres règles de l'accentuation, y compris le détail des proclitiques et des enclitiques, appartiennent à la grammaire spéciale de la langue grecque. Il suffit d'avertir que le nombre des mots atones était, dans la prononciation courante, beaucoup plus considérable que ne le ferait supposer le système d'accentuation adopté par les grammairiens : ainsi l'article, qui n'est donné pour proclitique qu'au nom. msc. et fm. du sg. et du pl. ὁ, ἡ, οἱ, αἱ, l'était certainement dans tout l'ensemble de sa déclinaison(1), et toutes les prépositions, πρὸς, σὺν, περὶ, κατὰ, l'étaient au même titre que ἐν et εἰς ; il n'en faudrait pour preuve que l'alternance περὶ τούτου(2) et τούτου πέρι.

(1) L'accentuation correcte serait donc του ἵππου, τον ἵππον, mais au contraire (homér.) τοῦ δ'ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.

(2) Le grave ici équivaut à l'absence complète d'accent.

SECTION II.

ACCENT LATIN.

(82) Le latin a bien plus altéré que le grec la tonalité primitive : à la loi des trois temps il joint d'abord l'accentuation éolienne, qui fait remonter le ton le plus haut possible : mais de plus il subordonne entièrement la place de l'accent à la quantité de la pénultième. Il en résulte que le latin n'a plus d'oxytons ni de périspomènes, sauf les monosyllabes non enclitiques ou proclitiques, *néx*, *mêns*, *sôl* : tous les autres mots sont, ou paroxytons, *tóga*, *tégō*, ou propérispomènes, *ûnus*, *cereâlis*, ou enfin proparoxytons, *cereália*, *cénseō*, *pátulae*.

Cette distinction du circonflexe et de l'aigu, qu'on retrouvera avec plus de détail dans les grammaires spéciales [1], est fournie par les grammairiens. Mais, si elle n'est pas tout entière artificielle, elle a du moins été compliquée par eux de raffinements empruntés à la théorie grecque. On ne voit pas, notamment, si la longue finale de *vînō* change en aigu le circonflexe de *vînum*, comment la longue finale de *dóminō* ne ferait pas descendre sur la pénultième l'aigu de *dóminus*.

Quoi qu'il en soit, la distinction du circonflexe et de l'aigu n'entre nullement en considération dans le rôle si important que joue, comme on sait, l'accentuation latine par rapport à la formation des langues romanes.

Les mots atones en latin sont essentiellement les mêmes qu'en grec, à savoir : enclitiques, *que* = τε, *quis* [2] = τις, *est* = ἐστί, etc. ; proclitiques, toutes les prépositions en tant qu'elles précèdent leur complément.

Outre ces débris mutilés de l'accentuation proethnique, le latin possède encore deux types d'accentuation qui lui sont propres et qui, tous deux, ont exercé une certaine influence, soit sur sa phonétique, soit sur celle des langues romanes.

[1] Cf. Havet, *Gramm. Lat.*, p. 217.

[2] Non interrogatif, bien entendu : *sí quis*, *né quis*, etc.

L'un, très ancien, est un accent purement expiratoire, ou plus exactement une simple nuance d'intensité, qui portait toujours sur l'initiale de chaque mot : c'est à lui qu'on peut attribuer, en tout ou en partie, les syncopes du genre de *reppulī* = **répepulī*, les affaiblissements tels que *afficiō* = **ádfaciō*, et nombre d'autres faits qui cadrent mal avec les données de l'accentuation classique [1]. L'autre type, développé surtout dans le latin populaire et celui de la décadence, est un accent secondaire, qui frappait les syllabes d'un mot, de deux en deux, en descendant et en remontant à partir de la syllabe marquée de l'accent principal : ce que les romanistes appellent le principe de l'**accentuation binaire**, v. g. *sánguinìs*, *occídimùs*, *ìmperátor*, *impèratórem* (cf. fr. *empereor*). *ìntercídimùs*, etc. La versification latine rythmique de la décadence, d'où est issu le vers roman, repose tout entière sur cette succession d'accents principaux et secondaires, et les langues modernes la rendent sensible par de nombreux contrastes, comme celui du fr. *venir*, esp. *venir* = lat. *veníre*, et du fr. *viendra*, esp. *vendrá*, etc. = **vènirábet*, forme qu'a prise dans le système d'accentuation binaire la juxtaposition *venire-hábet*.

(1) Cf. supra nos 32 A β, 36 A β, 77 C, etc. — Il convient d'y rattacher également le redoublement sporadique de la consonne qui clôt la syllabe initiale, v. g. *Juppiter* = *Jūpiter* = voc. gr. Ζεῦ πάτερ (la vraie accentuation serait *πατερ enclitique), *quattuor* = *quătuor*, et les doublets *cūpa* (fr. *cuve*) *cŭppa* (fr. *coupe*), tous faits qui indiquent une émission brève et brusque de la voyelle de cette syllabe. Le fait se reproduit en italien, *allodola* (alouette) = lat. *alaudula*, et même dans les mots savants, *rettorica* = *rhētorica*, *Accademia*, *meccanica*, etc. — L'accent initial est commun au latin et à toutes les langues italiques, et a laissé sa trace dans nombre de noms géographiques de l'Italie moderne, v. g. *Pésaro* = ombr. *Pisaurum* et non lat. *Pisaúrum*.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTYMOLOGIE.

---

(83) L'**Étymologie** est **l'étude de la formation des mots par voie de dérivation et de composition.**

Si l'on vient à considérer, dans une langue quelconque, un ensemble de mots exprimant avec des nuances diverses une même idée fondamentale, il est presque toujours aisé d'y découvrir et d'y isoler un élément commun, ordinairement monosyllabique, qui semble dès lors contenir cette idée sous la forme la plus vague et la plus abstraite possible. Ainsi, dans les mots τίθημι (placer), θέσις (placement), θήκη (boîte), θησαυρός (trésor). θωμός (monceau), on reconnaîtra à première vue une syllabe θη (réduite θε, fléchie θω)[1], à laquelle on pourra sans invraisemblance attribuer la propriété de représenter le concept très général « placer, poser, mettre à part, entasser », etc. Cet élément significatif du mot est ce que l'on convient de nommer **racine**.

On ne saurait assez se pénétrer de ce principe essentiel, que la racine ainsi comprise et définie par les grammairiens est une pure abstraction, destinée à faciliter l'intelligence des faits étymologiques, et non une réalité historique ou préhistorique, base nécessaire de tout l'édifice du langage. De même, en effet,

[1] Cf. supra 41.

qu'en examinant une famille de mots français tels que *rive, rivage, rivière, arriver*, etc., il nous est possible d'y distinguer un élément commun *riv* avec le sens très général de « bord », mais que, sans le secours du latin, il serait interdit au grammairien d'aller plus avant, et surtout d'affirmer l'existence réelle en français de ce mot * *rĭv*, qui en fait n'y existe point ; de même, de la comparaison des mots sk. *chinádmi*, gr. σχίζω, lat. *scindo*, all. *scheiden* et autres, il est parfaitement légitime d'induire une racine commune * *skhid* avec le sens primitif de « couper, diviser », mais non d'en conclure qu'un mot * *skhid* ait jamais eu, dans la langue indo-européenne, une existence isolée et indépendante des divers éléments formatifs auxquels nous le voyons toujours associé.

La raison en est fort simple. Ce serait une grave erreur de croire que la formation des mots repose sur l'union logique et réfléchie, en quelque sorte sur l'addition mathématique de deux valeurs, la racine fournissant la signification générale, et le suffixe déterminant et particularisant cette signification [1], ainsi qu'on le représente dans les décompositions théoriques. Il en fut peut-être ainsi pour un certain nombre de formations très primitives, couche géologique si ancienne et si profondément ensevelie sous les alluvions postérieures du langage, qu'il paraît à peu près impossible de l'atteindre. Mais, aussitôt nés, ces premiers mots ont servi de modèles pour en créer d'autres par voie d'analogie ; et, comme le sujet parlant n'analyse point la langue qu'il parle, on doit naturellement s'attendre à ce qu'il se contente, dans ce travail d'analogie à peine conscient, d'une ressemblance tout extérieure et superficielle. De là les nombreuses déviations étymologiques dont un exemple familier fera mieux ressortir la cause et l'influence.

Nous avons en français un suffixe *-ier*, représentant régulier du latin *-arium*, *-iarium*, qui s'est attaché, entre autres, à divers mots terminés par un *t* étymologique : ***lait lait-ier***, ***sabot sabot-ier***, ***clou clout-ier***, etc. Mais, comme depuis longtemps le

(1) Par exemple **skhid* (concept de fendre) et **to* (démonstratif, cf. gr. τό) d'où **skhid-tó-*, littéralement « fendre-le », gr. σχισ-τό-ς « ce qui (est) fendu ».

t ne sonne plus dans *lait*, *sabot*, et ne s'écrit même plus dans *clou*, le sujet parlant détache par la pensée, dans les mots dérivés, non plus l'élément *-ier* qu'il n'y aperçoit plus, mais l'élément *-tier* qu'il croit y entendre, et, le transportant de toutes pièces à d'autres dérivations, tire des mots *bijou, café, fer-blanc*, les secondaires *bijou-tier*[1], *cafe-tier*, *ferblan-tier*, où le *t* est pour l'étymologiste une monstruosité pure, pour le psychologue l'indice d'une opération intellectuelle d'une rare délicatesse. Maintenant il est clair que, sans le contrôle du latin, sans la filière historique des formes françaises, nous nous trouverions nécessairement amenés à admettre en français l'existence réelle et primordiale de ce faux suffixe *-tier*, dont la genèse nous échapperait. Or, pareil contrôle et pareille filière nous font absolument défaut pour la langue indo-européenne primitive, et les altérations de ce genre, dont il serait facile de trouver des exemples par centaines dans la dérivation française[2], dont le grec et le latin nous offriront de nombreux spécimens, ont nécessairement sévi aussi sur la langue indo-européenne, par cela seul que cette langue a passé par des bouches humaines, a été pensée par des cerveaux humains.

C'est que l'**analogie linguistique**, forme spéciale de la faculté d'association des idées appliquée au langage, n'est pas seulement un agent indispensable, créateur et perturbateur à la fois, de la formation des mots d'une langue : on peut dire qu'elle est l'essence même du parler humain. Si l'on vient à réfléchir à la facilité avec laquelle un enfant apprend sa langue, au prodigieux effort de mémoire que suppose l'emmagasinement des cent mille mots d'une langue dans un cerveau ordinaire, d'un million de mots et plus dans celui d'un polyglotte, on se convaincra qu'il n'est rendu possible que parce que les mots appris s'ordonnent dans notre esprit, en familles et en espèces, par un classement continu et presque inconscient, classement non pas étymologique, cela va sans dire, mais pure-

(1) Quand l'analogie est tout à fait rigoureuse, cas le plus fréquent, il n'y a pas, pour la rendre sensible, de procédé meilleur que de la traduire à l'œil par une formule de proportion, soit *bijoutier* : *bijou* = *cloutier* : *clou*(*t*).

(2) Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, passim.

ment empirique et fondé sur des caractères de ressemblance tout extérieurs. Sans ce phénomène, l'intelligence d'une langue serait un fait inconcevable. Prononcez pour la première fois le mot « olivier » devant un enfant qui ne connaît pas cet arbre : il comprendra, pourvu qu'il sache que l'olive est un fruit. Pourquoi ? parce que le rapprochement *pomme pommier*, *poire poirier*, *cerise cerisier*, etc., a tout de suite parlé à son esprit plus éloquemment que le meilleur des dictionnaires. Mais ne vous étonnez pas, après cela, s'il lui arrive de dire « un * *pêchier* ». Supposez que Démosthène ait été le premier à employer le verbe φιλιππίζειν dans la phrase célèbre « φιλιππίζει ἡ Πυθία » : il n'en a pas moins été compris de premier jet par le plus illettré de ses contemporains, exactement comme a été compris de nos jours le journaliste inconnu qui a créé le mot « opportuniste ». Grâce à cette puissance de l'analogie, il n'y a pas d'exagération à dire que chaque individu tire sa langue de son propre fonds, au moins autant qu'il l'apprend d'autrui : rien d'étonnant dès lors, si la langue, ainsi créée à nouveau par tout organisme pensant, subit, de génération en génération, des accroissements nombreux et nécessaires qui la transforment sans cesse en l'enrichissant.

(84) Ces réserves faites sur l'emploi et la valeur précise du terme de « racine », on nommera **racine** l'élément essentiellement significatif d'un mot ou d'une famille de mots, **suffixes** ou **affixes** (1), les éléments dont l'adjonction nuance et précise le sens vague et général contenu dans la racine. Est donc suffixe tout ce qui, dans un mot donné, se trouve entre la racine et les désinences quelconques de déclinaison ou de conjugaison, soit -σι- dans θέ-σι-ς, -μό- dans θω-μό-ς, -σαυρό- dans θη-σαυρό-ς, -μα-ο- dans τῑ-μά-ο-μεν, etc. L'agglomérat déclinable ou conjugable ainsi formé, soit θέσι- θωμό- τῑμάο-, se nomme **radical** ou

(1) Les langues indo-européennes ne connaissent que la dérivation par suffixation. La préfixation n'est jamais qu'apparente, par exemple dans certains composés dont le premier terme a cessé d'être employé en tant que mot simple, comme ἀρί-γνωτο-ς (bien connu) où se trouve un mot *ἀρ *ἀρι (bon, cf. ἄρ-ισ-το-ς), ou dans les simples juxtaposés verbaux, προ-άγω, *per-legō*, infra 178.

thème [1]. Le **thème** est dit : **primaire,** si un seul suffixe s'est attaché à la racine, τῑ-μή : **secondaire,** s'il y en a deux, c'est-à-dire s'il est tiré du thème primaire comme celui-ci est tiré de la racine, soit τῑ-μά-ο- dérivé de τῑ-μή comme τῑ-ο- l'est de rac. τῑ-, indic. prés. sg. 1 τῑμάω τίω : **tertiaire,** s'il y en a trois, τῑ-μα-ό-μενο-, et ainsi de suite. Mais, comme les mêmes procédés se reproduisent indéfiniment à tous les étages de la dérivation, il suffit, pour l'étudier dans son ensemble, de la distinguer en **dérivation primaire**, comprenant les formations tirées immédiatement de la racine, et **dérivation secondaire,** embrassant à la fois toutes les autres. Ce sera, avec la **composition** nominale, la division tripartite de notre Étymologie.

[1] Le mot « thème » est préférable comme prêtant moins à l'amphibologie. — Voir toutefois, sur le caractère illusoire et antinomique de cette notion du thème, les considérations de M. L. Havet citées dans la préface de la 3e édition.

CHAPITRE Ier.

DÉRIVATION PRIMAIRE.

---

(85) Un **thème** est dit **nominal**, comme λόγ-ο-, ou **verbal**, comme λέγ-ο-, selon qu'il est susceptible de s'affixer les désinences de déclinaison ou celles de conjugaison. Ces deux catégories grammaticales sont en principe parfaitement distinctes[1], mais ne peuvent manquer de réagir l'une sur l'autre en s'enrichissant mutuellement : ainsi, de ἐκ-καλέ-ω, convoquer (ἐκ-κέ-κλη-κ-α, ἐξ-ε-κλή-θη, ἔκ-κλη-το-ς, etc.), la langue a tiré ἐκ-κλη-σί-α, assemblée : de ce nom, le verbe ἐκ-κλη-σι-άζω, tenir une assemblée, et de ce verbe à son tour le substantif ἐκ-κλη-σι-ασ-τή-ς, harangueur, l'adjectif ἐκ-κλη-σι-ασ-τικό-ς, et théoriquement le procédé pourrait se continuer jusqu'à l'infini. Mais, comme en toute langue il y a plus de noms dérivés de verbes que de verbes dérivés de noms, il semblera naturel de commencer l'étude de l'une et l'autre dérivation par celle des thèmes verbaux.

De plus, et dans chaque ordre de dérivation, il y a lieu de distinguer les formations, selon qu'elles remontent au passé indo-européen, ou qu'exclusivement propres, soit au grec, soit au latin, elles semblent s'être développées dans l'une ou l'autre de ces langues à une époque postérieure. Sans doute, dans ce dernier cas, elles ne sont pas à proprement parler primaires : car, alors même qu'elles semblent issues de l'union pure et

(1) C'est-à-dire que λόγος ne procède pas plus de λέγω que λέγω de λόγος mais tous deux procèdent, par voie de dérivation isolée et indépendante, d'une racine *leg, normale dans un cas et fléchie dans l'autre.

simple de la racine et d'un suffixe, nées à une époque où racine et suffixe avaient depuis longtemps cessé d'exister en tant que catégories isolées, elles ne peuvent procéder que d'une action d'analogie secondaire et souvent fort compliquée. Mais, d'une part, on vient de le voir, il n'est presque pas une forme indo-européenne à laquelle on ne puisse assigner par la pensée une origine absolument pareille ; de l'autre, quand une forme hellénique manque au latin, ou inversement, on n'est point par cela même autorisé à penser qu'elle manquait à la langue commune et que celle qui la possède l'a tirée de son propre fonds ; car ce peut être aussi l'autre langue qui l'a perdue. Il n'y a donc aucune raison de ne point mettre sur la même ligne toutes les formations, communes ou non, qui sont ou semblent primaires.

SECTION Ire.

THÈMES VERBAUX.

§ 1er. — *Formations communes.*

(86) Une grande division domine toute cette matière. On sait qu'un très grand nombre de formations verbales, par exemple, en grec le présent des verbes dits en -ω, tous les subjonctifs, tous les futurs, en latin presque tous les présents, etc., présentent devant la désinence de conjugaison une voyelle *o* ou *e* alternant suivant des règles fixes et invariables (1). A raison de son extrême fréquence, cette voyelle *o/e* a reçu par excellence le nom de **voyelle thématique**, et l'on appelle en conséquence **formations thématiques** celles où elle apparaît, **athématiques** celles où elle manque, par exemple, en grec, l'aoriste sigmatique, les aoristes passifs, le présent des verbes dits en -μι, en latin les subjonctifs, les imparfaits, etc. En dépit du vice fondamental de cette terminologie — car enfin ἐ-λύ-θη-

(1) V. infra 269.

ou *legē-bā-* est évidemment un thème au même titre que λύ-ο- ou *leg-e-* — force est bien de l'adopter ; car on verra dans l'étude de la conjugaison combien il est nécessaire de distinguer partout les formes qui contiennent l'*e/o* thématique de celles qui ne le contiennent pas.

Dès à présent, d'ailleurs, cette distinction s'impose. Le latin, en effet, bien qu'il ait conservé dans sa conjugaison un assez grand nombre de radicaux athématiques, n'en a presque plus au présent, autrement dit, semble tout au moins ne plus avoir de verbes en -μι. La voyelle thématique, propagée par une analogie dont le grec même n'est pas complètement exempt, y a envahi tous les thèmes de présents que le grec conserve encore dans toute leur simplicité primitive, en sorte que le parallélisme constant des deux langues semblerait rompu dès le début si l'on ne s'attachait qu'aux simples apparences.

(87) I. Thèmes-racines simples (en grec, thèmes de présents, ou plus communément thèmes d'aoristes, quand le thème du présent se forme au moyen d'un redoublement, infra II). — La racine nue et sans affixe précède immédiatement la désinence, et apparaît soit à l'état normal, soit à l'état réduit, suivant une alternance régulière, bien que parfois troublée par l'analogie, dont l'étude fait partie des phénomènes de conjugaison (1). Présents : φη-μί φα-μέν (rac. φᾱ, dor. φᾱ-μί) ; εἶ-μι ἴ-μεν ; εἰ-μί, lesb. ἔμ-μι (= *ἐσ-μί) ἐσ-μέν. Aoristes : ἔ-θη-ν ἔ-θε-μεν, ἔ-δω-ν ἔ-δο-μεν, ἔ-στη-ν (dor. ἔ-στᾱ-ν) ἔ-στη-μεν, ἔ-βη-ν, ἔ-γνω-ν, etc.

Le latin a dans cette classe : *es es-t es-tis*, etc., du vb. *es-se*, rac. *es* ; *ēs-t* (il mange) = **ed-t*, rac. *ed* ; *vol-t* (il veut), etc. ; *ī-s*, *i-t*, le présent du verbe *ī-re* moins sg. 1 et pl. 3 qui sont thématiques : celui du verbe *da-re*, moins *dō* ; ceux des verbes *stā-re*, *fā-ri*, *nā-re*, *nē-re*, *rē-ri*, moins sg. 1 *stō*, etc. ; et, particularité curieuse, quelques formes d'un verbe qui tout au contraire en grec est absolument thématique, *fer-s*, *fer-t*, *fer-tis*, *fer-te*, cf. φέρεις φέρει φέρ-ε-τε. Mais la forme homérique

(1) La même apophonie s'applique à toute syllabe, radicale ou suffixale, qui précède immédiatement la désinence de conjugaison et qui ne contient pas l'*e/o* thématique. Cf. infra 269.

φέρ-τε (I 171) est sans doute un reste de l'ancienne conjugaison athématique de la racine φερ.

II. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *i* (en grec thèmes de présents et imparfaits, disparus en latin). — La racine alterne : τί-θη-μι τί-θε-μεν, ἵ-στη-μι dor. ἵ-στᾱ-μι (= *σί-στᾱ-μι) ἵ-στα-μεν, δί-δω-μι, ἵ-η-μι (= *σί-ση-μι, cf. lat. *sē-men*), impf. ἐ-τί-θη-ν ἐ-τί-θε-μεν, etc.; avec redoublement dit attique (infra 240), ὀνίνημι (servir), aor. ὠνάμην. En latin *si-st-ō* (= gr. ἵ-στη-μι), *serō* (= **si-s-ō* = ἵημι) et *bi-b-ō* (= sk. *pi-bā-mi*) ont passé à la conjugaison thématique.

III. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *e* (thèmes de parfaits, improprement dits en grec parfaits seconds [1]). — La racine alterne entre les trois degrés [2] : gr. ϝοῖδ-α ϝίδ-μεν, γέ-γον-α γέ-γα-μεν, λέ-λοιπ-α λέ-λειμ-μαι, εἰλ-ήλουθ-α (homér.) et ἐλ-ήλυθ-α, πέ-φευγ-α, λέ-ληθ-α, etc. : lat. *vīd-ī*, *to-tond-ī*, *spo-pond-ī*, *pe-pend-ī*, *pe-pig-ī*, *līqu-ī*, *fūg-ī*, *tul-ī* = *te-tul-ī*, cf. *rettulit*, *fēc-ī*, = **fe-fēc-ī* (cf. ἔθηκα, τέθεικα), montrant le degré normal de la racine en regard du degré réduit de *făc-iō* (supra 41, 3).

En grec, les racines qui se terminent par une gutturale ou une labiale non aspirée présentent souvent au parfait l'aspirée correspondante : πλέκ-ω πέ-πλεχ-α, λέγ-ω λέ-λεχ-α, βλάπ-τω βέ-βλαφ-α, τρίβ-ω τέ-τριφ-α, etc. Le fait est loin d'être constant : on vient de voir πέφευγα et λέλοιπα. De plus, il est assez récent : le parfait aspiré est inconnu à Homère ; Hérodote et Thucydide n'en ont qu'un spécimen, πέπομφα ; les tragiques, un autre, τέτροφα ; sa grande expansion date d'Aristophane et de Platon. Il y faut donc voir l'effet d'une perturbation analogique, favorisée peut-être par la tendance de l'attique populaire à l'aspiration : γράφ-ω, par exemple, faisait régulièrement pf. sg. 1 γέ-γραφ-α, et non moins régulièrement, à la forme

(1) La grammaire usuelle a eu la main malheureuse dans sa nomenclature : les parfaits dits seconds sont beaucoup plus simples et plus primitifs que ceux dits premiers ; de même, les aoristes seconds passifs par rapport aux aoristes premiers, et ainsi de suite.

(2) Tout ce qui concerne le redoublement et l'apophonie rentre dans l'étude de la conjugaison, infra 237 sq., 292 sq.

correspondante de voix moyenne, γέ-γραμ-μαι ; d'autre part, τρίϐ-ω faisait aussi au moyen τέ-τρῑμ-μαι, et la similitude de γέγραμμαι et τέτρῑμμαι a amené celle de γέγραφα et τέτρῑφα (cf. supra 62 ζ).

(88) IV. Thèmes à suffixe *-nā-* (réduit *-nă-*) : présents grecs. — La racine est généralement réduite : δάμ-νη-μι (dompter) = dor. δάμ-νᾱ-μι, pl. 1 δάμ-νᾰ-μεν : σκίδ-νη-μι, κίρ-νη-μι, δύ-να-μαι, μάρ-να-μαι : degré normal dans πέρ-νη-μι (trafiquer), cf. la flexion dans πόρ-νη (prostituée). Il y a passage à la conjugaison thématique dans δαμ-νά-ω = δάμνημι.

V. Thèmes à suffixe *-new-* (réduit *-nŭ-*) : présents grecs. — A l'apophonie -νευ- -νῠ- qu'indique dans cette classe le sanscrit, d'accord avec la régularité phonétique, v. g. *sanômi* (j'acquiers), pl. 1 *sanumás*, le grec a substitué par analogie une apophonie -νῡ- -νῠ- modelée sur l'alternance -νᾱ- -νᾰ- de la classe précédente, v. g. δείκ-νῡ-μι δείκ-νῠ-μεν comme δάμ-νᾱ-μι δάμ-νᾰ-μεν. Une autre altération n'est pas moins visible : comme dans la classe précédente, la racine devrait être réduite, puisque l'accent sanscrit porte tantôt sur le suffixe, tantôt sur la désinence, jamais sur la syllabe radicale. Mais le grec n'offre que fort peu de types à racine réduite, ὄρ-νῡ-μι (j'élève), τά-νῠ-μαι (j'étends) = * τṇ-νῠ-μαι, cf. τείνω et τατός : et la plupart des verbes de cette classe, πήγ-νῡ-μι, ῥήγ-νῡ-μι, ῥών-νῡ-μι, ζεύγ-νῡ-μι, δείκ-νῡ-μι, etc., y montrent le degré normal. Le vocalisme des futurs et aoristes sigmatiques, où ce degré est régulier, πήξω, ῥήξω, δείξω, ζεύξω, a dû influencer le vocalisme du présent.

Il y a passage à la conjugaison thématique dans le grec τα-νύ-ω (j'étends), et sans doute aussi dans le type μι-νύ-ω *mi-nu-ō* (je diminue), commun au grec et au latin.

(89) VI. Thèmes à suffixe *-e-/-o-* atone dans la langue primitive : présents grecs et latins. — Cette classe est considérable et bien connue : gr. λέγ-ω (λέγ-ο-μεν λέγ-ε-τε), φέρ-ω, λήθ-ω=λᾱθ-ω, λείπ-ω, φεύγ-ω : lat. *leg-ō*, *fer-ō*, *dīc-ō*, *fīd-ō*, *dūc-ō*. Comme l'indique la théorie et le montrent les exemples, la racine, accentuée dans la langue primitive, revêt toujours l'état normal ; on a déjà eu l'occasion de comparer λείπ-ω et ἔ-λιπ-ο-ν,

φεύγ-ω et ἔ-φυγ-ο-ν, πέτ-ο-μαι et ἐ-πτ-ό-μην. Dans les cas très rares où la racine semble réduite au présent, gr. ἄρχ-ω μάχ-ο-μαι γράφ-ω, lat. *ăl-ō scăb-ō*, gréco-latin ἄγ-ω *ăg-ō*, ἄγχ-ω *ang-ō*. etc., c'est probablement un thème d'aoriste primitif qui s'est substitué à un thème régulier de présent tel que *μᾱχ-ο-μαι *γρέφ-ω etc. Il n'est pas même nécessaire de supposer que cette substitution s'est effectuée par voie analogique [1]: car, de même que l'imparfait est le temps à augment du présent, il se peut fort bien que l'aoriste dit second soit le temps à augment de quelque autre présent presque disparu: en d'autres termes, la série connue ἔ-φευγ-ο-ν φεύγ-ω appelle en corrélation une série théorique ἔ-φυγ-ο-ν *φύγ-ω: seulement le second terme de celle-ci s'est peu répandu et a fini par tomber en désuétude, tandis que l'autre série demeurait intacte [2].

Bien plus rarement encore, la racine semble fléchie, v. g. τρώγ-ω (ronger), aor. ἔ-τραγ-ο-ν. Ici, c'est le vocalisme du parfait qui a contaminé celui du présent, ainsi qu'on peut aisément le constater sur le type γε-γώνω (crier), qui, refait sur le parfait γέ-γων-α, en présente, non seulement le vocalisme, mais même le redoublement.

VII. Thèmes à suff. *-e-/-o-* primitivement atone : subjonctifs grecs. — Morphologiquement, cette catégorie ne diffère pas de la précédente : le type στή-ο-μεν, qui fait fonction de subjonctif, est visiblement identique au type λέγ-ο-μεν employé comme indicatif: seulement, la racine στᾱ étant susceptible de se conjuguer sans affixe, sa conjugaison avec affixe a été utilisée en fonction de subjonctif, ce qui revient à dire que λέγ-ο-μεν serait

(1) Soit en vertu d'une formule γράφω : ἔγραφον (=*e-gr̥bh-o-m*, aoriste pris pour un imparfait) = φέρω : ἔφερον.

(2) Il faut même aller plus loin. Étant donnée une racine **bher*, elle pouvait sans doute se conjuguer à volonté, sans affixe **bhér-mi* (cf. lat. *fer-s*), sans affixe avec redoublement **bhi-bhér-mi* (cf. sk. *bi-bhar-mi*, je porte, et dans Aristote l'infinitif πιφράναι = **bhi-bhr̥-ναι*), avec affixe *-nā-* **bhr̥-nā-mi*, avec aff. *-new-* **bhr̥-néw-mi*, avec aff. *-e-* (*-o-*) **bhér-ō* (φέρ-ω, sk. *bhár-ā-mi*), avec aff. *-é-* (*-ó-*) **bhr-ō*, et ainsi de suite. De cette richesse primitive, correspondant peut-être à diverses nuances de présents (momentanés, duratifs, itératifs, etc.), on ne retrouverait dans chaque langue que quelques spécimens isolés, *disjecti membra verbi*.

subjonctif s'il existait un indicatif *λέγ-μι[1]. A cette classe appartiennent tous les subjonctifs dits à voyelle brève, subjonctifs de présents ἴ-ο-μεν (allons), d'aoristes βή-ο-μεν στή-ο-μεν δώ-ο-μεν, de parfaits εἴδ-ο-μεν[2] (cf. οἶδ-α), assez communs encore dans la langue d'Homère, mais remplacés dans le grec commun par ceux dits à voyelle longue. Le latin ne connaît pas ce type : par cela même qu'il n'a plus d'indicatifs athématiques, toutes les formes verbales thématiques y font fonction d'indicatif. Toutefois il a gardé *erō* = **es-ō* = gr. *ἔσ-ω (ἔω, ὦ), subjonctif qui fait fonction de futur.

(90) VIII. Thèmes à suffixe *-é-/-ó-* accentué dans la langue primitive : aoristes thématiques (dits en grec aoristes seconds). — La racine est réduite, comme l'indique l'accentuation primitive, que le grec a fidèlement conservée dans les formes non conjugables, inf. φυγ-εῖν, part. φυγ-ών, cf. φεύγ-ειν et φεύγ-ων. Il suffit d'énumérer λαβ-εῖν, λαθ-εῖν, πτ-έ-σθαι (cf. πέτ-ε-σθαι au présent), ἔ-σχ-ο-ν (cf. ἔχω = * σέχ-ω), λιπ-εῖν, παθ-εῖν (= * πn̥θ-εῖν, cf. pf. πέ-πονθ-α), etc. Quelquefois la nuance radicale est indécise, v. g. μολ-εῖν (aller), θαν-εῖν (mourir), βαλ-εῖν sans doute analogique de βάλλω[3]. Plus rarement encore le degré normal s'y est glissé. soit τεκ-εῖν (enfanter) où au surplus la forme sans ε serait imprononçable, γεν-έ-σθαι (cf. γέν-ος), τεμ-εῖν (couper, cf. prés. τέμ-νω). Le latin ne présente plus que quelques vestiges de cette forme si répandue en grec, savoir, dans la vieille latinité, les aoristes *tag-ō tag-i-t* (opposé au présent nasalisé *tang-ō*), ***pag-o-nt*** ou ***pac-o-nt*** (ils ont fait une convention[4], cf. les présents ***pang-ō*** et ***pac-isco-r***), et jusque dans le latin classique le

(1) Il y en a une trace dans hom. ἐλέγμην (ι 335).

(2) εἴδ-ω pourrait être aussi le subjonctif d'un présent *εἶδ-μι.

(3) On attendrait *βλ-εῖν, cf. le degré normal dans βέλ-ος et le degré fléchi dans βολ-ή ; mais les racines dites à métathèse, comme βάλ-λω βλη-τός, θαν-εῖν θνή-σκω, ont des apophonies encore en partie inexpliquées, qui tiennent sans doute à la présence de nasales et vibrantes voyelles longues, cf. supra 49 et 52 in fine.

(4) L. XII Tabb. « *rem ubei pacont oratod* » (si les parties ont transigé sur le procès, que le juge confirme simplement leur transaction).

participe *par-e-nt-ēs* (ceux qui ont engendré) en opposition au participe présent *par-ie-nt-ēs* (ceux qui engendrent).

IX. Thèmes à suffixe *-é-/-ó-* précédés d'un redoublement à voyelle *e* : en grec aoristes seconds redoublés. — Cette catégorie, sauf le redoublement en plus, est absolument identique à la précédente, mais beaucoup plus rare : ἐ-λέ-λαθ-ο-ν (je me cachai) ; homér. λε-λαϐ-έ-σθαι (δ 388), πεπιθόντες (Ψ 37) ; class. ἤγ-αγ-ο-ν aoriste d'ἄγ-ω avec redoublement dit attique ; class. εἶπον = homér. ἔειπον = *ἔ-ϝε-ϝπ-ο-ν avec augment, redoublement et forme réduite de la rac. ϝεπ (parler, cf. ϝέπ-ος), comme ἔ-πε-φν-ο-ν avec réduction de la racine gh*en* (tuer, cf. θείνω et φον-ό-ς) (1) ; de même impér. εἰπ-έ = ϝειπ-έ (dis) = *ϝε-ϝπ-έ (2). Le latin n'a plus rien de semblable(3) : si *inquit* est une syncope pour **in-vĕqu-i-t* (il dit, rac. *vequ* = ϝεπ, cf. *vōc-s* et gr. ϝόπ-ς voix) (4), on voit que la racine n'y est accompagnée d'aucun redoublement.

X. Thèmes à suff. *-e-/-o-* (accent proethnique inconnu), précédés d'un redoublement à voyelle *i* : présents grecs et latins.— La racine est réduite. Grec : γί-γν-ο-μαι, cf. γέν-ος ; πί-πτ-ω (tomber), même racine que πέτ-ο-μαι (voler) ; ἵζω (asseoir) = * σί-σδ-ω, rac. *sed* dans ἕδ-ος et *sed-ēre* ; ἴσχω = * ἵσχω = * σί-σχ-ω, rac. σεχ, cf. ἔχω = * ἕχω (même sens) ; impér. homér. ἔνισπε (dis) = *(ἔν-)σι-σπ-ε, rac. **seq* (dire), cf. impér. arch. lat. *īn-sec-e* (5) : τίκτω, avec métathèse probable pour * τί-τκ-ω (engendrer, cf. aor. τεκ-εῖν), etc.(6). Latin : *gī-gn-ō* = *γί-γν-ω ; *sīdō* = **sĭ-sd-ō*, identique à ἵζω.

(1) V. supra 57, 4.

(2) La diphthongue ει dans εἶπον ne peut s'expliquer par *ἔπω précédé de l'augment, car alors elle ne persisterait pas à tous les modes de l'aoriste.

(3) Toutefois le type *te-tig-i-t pe-pig-i-t* se rattacherait aussi bien au système de l'aoriste redoublé qu'à celui du parfait. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 1233.

(4) La 1re pers. *inquam* ne peut être en tout cas qu'un subjonctif.

(5) *Virum mihi Camena insece versutum,* début de l'Odyssée de Livius Andronicus (Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον).

(6) La voyelle du redoublement est souvent longue, hom. πῖπτε (il tomba), πιφαύσκων (K 502), et l'initiale de ἵημι (supra 87 II) presque constamment (ἐξανίεῖσαι Σ 471).

(91) XI. Thèmes à suff. *-yo-* : présents grecs et latins. — L'accentuation primitive est mal connue : il est probable que le suff. *-yo-* pouvait tantôt attirer l'accent, tantôt le laisser sur la racine. Quoi qu'il en soit, celle-ci apparaît la plupart du temps au degré réduit : et cependant les types à racine normale, tels que τέλλω (se lever), στέλλω (envoyer), ne sont pas fort rares ; parfois même on trouve l'un et l'autre type sous forme de doublets dialectaux : ainsi le dor. φθαίρω (corrompre) = *φθr̥-*y*ω répond à l'éol. φθέρρω et à l'ion. φθείρω = * φθέρ-*y*ω. On sait d'ailleurs à quelle série compliquée de phénomènes phonétiques [1] donne lieu en grec l'union de l'initiale du suffixe avec la finale de la racine : il suffira de rappeler à titre d'exemples : βαίνω, *ven-iō* ; σπείρω (semer, cf. σπορ-ά), et *or-io-r*, *mor-io-r* ; ἅλ-λο-μαι (je saute) et *saliō* : στίζω (piquer = * στίγ-*y*ω), πράσσω, att. πράττω = * πρᾱκ-*y*ω, et *fug-iō*, *fac-iō* : σχίζω (fendre) = * σχιδ-*y*ω, cf. *scind-ō*, et λίσσομαι (supplier) = * λίτ-*y*ο-μαι, cf. λιτ-αί (supplications) : enfin τύπ-τω et *cap-iō*. Dans certains cas, par suite de la chute du *y* intervocalique, on serait exposé, si l'on n'y prenait garde, à confondre cette catégorie avec la classe VI : ainsi φύω (lesb. φυίω) contient le suffixe *-yo-*, et non simplement le suffixe *-o-*, comme le montre, au surplus, dès l'abord le degré réduit de la syllabe radicale. De même λύω, κλύω, etc.

(92) XII. Thèmes à suff. *-sko-*, racine généralement réduite : présents grecs et latins. — Ce suffixe primaire est assez commun : gr. βά-σκω (marcher), βλώ-σκω (aller), θνή-σκω (mourir), πάσχω (souffrir) = *πη̥θ-σκω, γι-γνώ-σκω (connaître), πι-πί-σκω (abreuver), πι-πρά-σκω (acheter) [2] : ἔσκε (il fut, Γ 180) = *ἔσ-σκε, cf. lat. arch. *escit* (L. XII Tabb.) = **es-sci-t* (il est) ; lat. *gli-scō*, *crē-scō*, *nō-scō* (= **gnō-scō*), *discō* (= **dĭc-scō*), *poscō* (= **pŏrc-scō*, cf. *prec-o-r*). Parfois, quand la racine se termine par une consonne, il apparait sous la forme *-isko-* : gr.

(1) Cf. supra 39 C.

(2) On voit que ce suffixe, non plus d'ailleurs que le précédent, n'est pas incompatible avec un redoublement, v. g. τιταίνω (étendre) = *τι-τη̥-*y*ω τι-τρώ-σκω (percer), διδάσκω, etc.

εὑρ-ίσκω (trouver), ἀρ-αρ-ίσκω (ajuster)[1] : lat. *pac-isco-r* (faire une convention), *ap-isco-r* (obtenir), cf. *pac-tu-m* et *ap-tu-s*. Mais dans ἀρέ-σκω (plaire) l'ε paraît faire partie intégrante de la racine, cf. ἀρε-τή (mérite, vertu).

XIII. Thèmes à suff. *-to-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe est fort rare en grec : on ne peut guère en citer d'exemple sûr que πέκ-τω (peigner), cf. πόκ-ο-ς (toison) ; lat. *flec-tō* (plier), cf. πλέκ-ω (tresser), *nec-tō*, *plec-tō*, etc. S'il paraît fréquent en grec après labiale (τύπτω, κόπτω, μάρπτω, ῥίπτω, etc.), c'est que le groupe π*y* devient phonétiquement ππ : toutes ces formes appartiennent donc à la classe XI.

XIV. Thèmes à suff. *-dho-* (?), gr. -θο-, lat. *-do-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe, fort rare en tant que primaire, forme en grec : σχέ-θω (avoir), rac. σεχ ; νή-θω (filer), cf. νέ-ω ; πλή-θω (être plein), rac. πλη, cf. πίμ-πλη-μι et *plē-nu-s* ; ἔσ-θω (manger) = * ἔδ-θω, cf. ἔδ-ω ; ἄχ-θο-μαι (être affligé), cf. ἄχ-νυ-μαι (même sens), etc. ; en latin, *ten-dō*[2], cf. τείνω = * τέν-*y*ω, **fen-dō* (je frappe), dans *offendō*, *dēfendō*, cf. gr. θείνω = *θέν-*y*ω, *fren-dō*, cf. *frem-ō*, etc. On ne sait si *pellō*, *tollō*, etc., se rattachent à cette classe ou à la suivante ; car au point de vue phonétique *pellō* se ramène également bien à **pel-dō* et à **pel-nō*[3] ; quant aux corrélatifs grecs, ils ont le suffixe *-yo-* (πάλλω, τέλλω).

(93) XV. Thèmes à suff. *-no-* : présents grecs et latins. — Bien qu'on ne puisse assigner à ce suffixe une origine indo-européenne, il est extrêmement commun en grec et en latin, où il paraît surtout résulter du passage irrégulier des classes IV et V à la conjugaison thématique : gr. πῖ-νω, éol. πώ-νω (boire), cf. lat. *pō-tu-s*, δάκ-νω (mordre), τέμ-νω (couper), lesb. βόλλομαι ion. βούλομαι = * βόλ-νο-μαι ; lat. arch. *da-nu-nt* (ils donnent)[4],

(1) C'est sans doute l'analogie de ce suffixe -ίσκω qui a amené l'ι souscrit dans θνῄσκω et autres graphies attiques appuyées par les meilleurs manuscrits.

(2) On a aussi expliqué *tendō* par **te-tn-ō* (redoublement et rac. réduite).

(3) Pour *tollō* la restitution la plus probable serait **toldō* à cause de l'all. *dulden* (souffrir).

(4) Dans la très vieille inscription latine connue sous le nom de *Dedicatio Sorana* : « *donu danunt Hercolei maxsume mereto* ».

ne-quī-nu-nt (ils ne peuvent pas), *red-ī-nu-nt* (ils reviennent), etc., class. *li-nō* (enduire), *si-nō* (permettre), cf. sup. *li-tu-m*, *si-tu-m*. A cette formation s'en rattache un certain nombre d'autres, beaucoup plus compliquées et traversées, ce semble, par diverses actions analogiques.

1. En grec apparaît parfois un suffixe -νεο-, qui, tout comme -νο-, n'affecte jamais que le présent : ἱκ-νέο-μαι (je viens), cf. aor. ἱκ-ό-μην ; κυ-νέω (baiser), cf. aor. ἔ-κυ-σ-α.

2. Quelques verbes en -νω paraissent procéder de -νϝω, c'est-à-dire du suffixe -νυ- traité en conjugaison thématique, avec substitution régulière de *w* à *u* devant voyelle : c'est, par exemple, δῖνω (agiter), κλῖνω (incliner), κρῖνω (distinguer, cf. lat. *cer-nō*), auxquels l'éolien répond par δίννω, κλίννω, κρίννω, etc. : puis encore φθᾱ-νω (devancer), τῑ-νω (expier), φθῑ-νω (détruire), dont l'ι radical, toujours long au temps d'Homère, s'abrège dans la versification postérieure.

3. Quand la racine se termine par une consonne, il semble que la rencontre de cette consonne avec la nasale du suffixe ait développé ordinairement une résonnance qui s'est traduite en voyelle épenthétique [1] : le suffixe a pris alors la forme -ανο-, v. g. ἁμαρτ-άνω (se tromper, aor. ἥμαρτ-ο-ν). De plus, dans les types les plus communs et les plus anciens, la nasale du suffixe s'est en quelque sorte répercutée dans la racine, par un procédé phonétique encore mal éclairci, mais assez aisément concevable : ainsi une racine λᾱθ (se cacher) aurait fait *λᾰθ-νω, d'où *λάνθ-νω et *λάνθ-ṇνω, enfin λανθ-άνω [2]. De même λαγχ-άνω (rac. λεγχ, cf. pf. λέ-λογχ-α), λαμϐ-άνω, λιμπ-άνω (quitter), πυνθ-άνο-μαι (apprendre), et sans nasalisation ληθ-άνω, κευθ-άνω (cacher), αὔξ-άνω (augmenter), δαρθ-άνω (dormir), αἰσθ-άνο-μαι (comprendre), type que l'analogie a beaucoup propagé.

4. En latin le même type a suivi une voie phonétique sensiblement différente. Soit une racine *pāc* (affermir, cf. gr. πήγ-νῡ-μι et lat. *pāc-s*, traité) : l'addition du suff. *-no-* à la forme

(1) Phénomène tout pareil à celui du néerlandais *knif* (couteau), devenu en français *canif* = **kn̥nif*.

(2) Cf. fut. λήσομαι = *λᾱθ-σο-μαι.

réduite en fera successivement *pac-nō*, *pag-nō* et *pañg-nō*, après quoi, le groupe *ñgn* se réduisant à *ñg*[1], il reste la forme connue *pangō*. On peut s'expliquer de même *tangō*, *stringō*, *pandō*, *lambō* par rapport à *lac-tu-s*, *stric-tu-s*, *pat-eō*, *lab-iu-m* (lèvre), soit **pat-nō* (cf. gr. πίτ-νη-μι), **lab-nō*, etc.; et l'on remarquera que dans certains verbes (*jung-ō junxī junc-tu-m*, cf. *jug-u-m*, (*di-*)*stingu-ō -stinc-tu-s*, etc., cf. gr. στίζω = * στίγ-*y*ω), la nasalisation ne se restreint pas au présent et se propage par analogie dans toute la conjugaison.

(94) Cette dernière observation en appelle une autre d'une portée plus générale. Tous les indices de présents, redoublements ou affixes divers dont le suffixe *-no-* clôt ici la liste, sont de par leur nature étrangers au verbe lui-même et ne peuvent en principe affecter que le présent du verbe : aussi disparaissent-ils régulièrement aux autres temps, cf. δί-δω-μι δώ-σω, δάμ-νη-μι δαμά-σω, δείκ-νῡ-μι δείκ-σω, σχίζω = *σχίδ-*y*ω et σχίσω = * σχίδ-σω, λαμϐ-άνω ἔ-λαϐ-ο-ν, etc., etc., et en latin *nō-scō nō-vī*, *cer-nō crē-vī, cap-iō cēp-ī*, *tang-ō te-tig-ī*, etc.[2] Mais il était également inévitable, on le comprend, que la forme du présent influât çà et là sur celle des autres temps, et qu'ainsi un affixe exclusivement propre au présent vînt à se répandre dans tout ou partie de la conjugaison : ainsi, à côté du régulier δώσω on trouve l'homérique διδώσω[3], et à plus forte raison le redoublé δίζημαι (= *δί-δ*y*η-μαι, cf. ζη-τέ-ω chercher), où le redoublement n'apparaît plus guère, fait-il au futur διζήσομαι : τύπτω fait τύψω, mais en attique τυπτήσω, et le suff. -νεο-, qu'on a vu disparaître à l'aoriste de κυνέω, persiste dans κῑνέω (mouvoir), fut. κῑ-νή-σω,

[1] Sans toutefois qu'il soit possible de traduire cette réduction en une loi sûre et constante, cf. supra 62 ζ. Il est même fort admissible que la nasale insérée remonte à l'indo-européen ; car le sk. a un type de conjugaison à infixe nasal : rac. *yuj* (joindre), sg. 1 indic. pr. *yunájmi*, pl. 1 *yuñjmás*. Et de même alors pour la nasale de λανθάνω λαμϐάνω.

[2] Il ne faudrait donc pas dire, rigoureusement parlant, que δείξω, par exemple, est le futur de δείκνῡμι. Le présent, le futur, le parfait constituent des systèmes distincts et parfaitement indépendants l'un de l'autre. La vérité est que δείξω est le futur de la racine δεικ (montrer), racine dont δείκνῡμι est le présent, δέδειχα le parfait, etc., etc.

[3] Διδώσομεν (ν 358), et de même ἐνίψει (il dira. λ 148), cf. supra X.

et toute la dérivation ultérieure : enfin κρίνω, κλίνω, etc., font au futur κρινῶ, κλινῶ, etc., tout comme μέν-ω μεν-ῶ (infra 97) où le ν appartient à la racine. En latin, la confusion est bien moins fréquente : **toutefois, on a vu *junxī*, et *pangō*, qui a un parfait** régulier *pepigī*, a aussi un parfait analogique *panxī* ; d'autre part, *ven-iō* fait à l'infinitif *ven-ī-re* (= **ven-ĭĕ-re ?*), comme s'il était de formation secondaire, alors que la comparaison du grec βαίνω nous atteste qu'il contient exactement le même affixe que *cap-iō* dont l'infinitif est *cap-er-e*.

(95) XVI. Thèmes à suff. *-yē-* (*-iē-*), réduit *-ī-* : optatifs grecs. — L'apophonie est très constante : δο-ίη-ν δο-ῖ-μεν, τι-θε-ίη-ν τι-θε-ῖ-μεν, lat. *s-ie-m s-iē-s s-ie-t* (subjonctif arch. du vb. *sum*), pl. *s-ī-mus*, etc., cf. sk. *syâm*. On voit par tous ces exemples que la racine se réduit devant cet affixe : l'optatif grec εἴην = *ἐσ-ίη-ν au lieu du régulier *σ-ίη-ν s'explique par l'analogie des formes du verbe où ἐσ demeurait intact, indic. * ἐσ-μί (ἔμμι εἰμί) et subj. *ἔσ-ω (ἔω).

En latin le type *siem* est encore fréquent dans les comiques, mais dans la langue classique l'analogie de *sīmus sītis* a fait créer *sim sīs sit* qui ont prévalu. Les trois autres optatifs que le latin a conservés, *ed-i-m* (que je mange), *du-i-m* (que je donne) et *vel-i-m*, n'ont également que la forme réduite du suffixe.

(96) XVII. Thèmes à suff. *-s-* : en grec, aoriste sigmatique, dit aoriste premier, sg. 1 ἔλειψα (= *ἔ-λειπ-σ-$\mathring{m}$) ἔδειξα ἔστρεψα ἔστησα ἔτεισα[1] de τίω, etc. : en latin, un grand nombre de parfaits, *vīxī* (= **veig-s-ei*[2], cf. *vīvō* = **veigv-ō*) *flexī scrīpsī auxī fulsī finxī*, etc. — Primitivement la racine, on le voit, revêtait le degré normal[3], mais de plus elle subissait une apophonie constante que le grec et le latin ont entièrement perdue. Tout indique, en effet, que les racines λειπ (laisser), σχειδ (couper), par exemple, se conjuguaient à l'aoriste sigmatique,

(1) C'est la vraie forme de cet aoriste souvent écrit ἔτῖσα.

(2) On lit VEIXSEI sur une des épitaphes des Scipions.

(3) Considérez le rapport très curieux ἔτρεψα : ἔτραπον, ἔλειψα : ἔλιπον, ἔφευξα (forme récente) : ἔφυγον, etc.

sg. 1 ἔ-λειπ-σ-α *ἔ-σχειδ-σ-α, pl. 1 *ἔ-λιπ-σ-με-ν *ἔ-σχιδ-σ-μεν : mais l'analogie a uniformisé cette flexion, et, sous l'empire de diverses circonstances, c'est tantôt la forme normale (ἔλειψα ἐλείψαμεν), tantôt la forme réduite (ἔσχισα ἐσχίσαμεν), qui a prévalu à toutes les personnes et à tous les modes. Dans certains cas même on ne trouve ni l'une ni l'autre, mais un type à voyelle longue, ἔλῡσα, qui semble un compromis entre les deux types réguliers *ἔ-λευ-σ- et *ἔ-λῠ-σ-. A plus forte raison la flexion est-elle uniforme en latin, où elle s'est beaucoup plus altérée qu'en grec, puisqu'elle ne se distingue pas de celle du parfait au point de vue des désinences personnelles[1]. Sous le bénéfice de ces observations la catégorie de l'aoriste sigmatique concorde bien dans les deux langues.

XVIII. Thèmes à suff. *-so-*: futur grec, ἔσ-σο-μαι class. ἔσομαι, λείψω (pl. 1 λείπ-σ-ο-μεν) δείξω στρέψω στήσω τείσω λῡσω φεύξω, etc.; en latin, quelques subjonctifs d'aoriste sigmatique qui n'apparaissent que dans la vieille langue, *faxō capsō* (plus tard *fēcerō cēperō*), *rapsit*, *occīsit*[2] (= **oc-cīd-si-t*). — La racine est au même degré qu'à l'aoriste, et même, rigoureusement parlant, cette formation devrait rentrer dans la dérivation secondaire, comme dépendant entièrement de la classe précédente par adjonction du suffixe secondaire *-o-* indice du subjonctif (supra VII). De même en effet que ἔ-στη- fait au subjonctif στή-ο-μεν, il est clair que ἔ-λῡ-σ- doit faire λῡ-σ-ο-μεν, et le grec lui-même nous en offre la preuve dans les très nombreux subjonctifs d'aoriste à voyelle brève conservés par la versification homérique, βήσομεν τίσετε ἀμείψεται. Comme il n'y a aucune raison de séparer ces subjonctifs des futurs grecs dont la forme est absolument identique et des quelques subjonctifs latins de même formation, il semble plus naturel de voir dans l'affixe -σο- du grec un indice de subjonctif d'aoriste que de l'identifier avec l'affixe sanscrit *-sya-* du futur, dont au

(1) En d'autres termes *vīxī* se conjugue exactement comme *fūgī*, bien qu'il en soit tout différent en saine morphologie.

(2) L. XII. Tabb. « *si im occisit* » = *sī eum occīderit.*

surplus la concordance offrirait une assez sérieuse difficulté phonétique (1).

Dans un cas toutefois la formation du futur s'écarte de celle de l'aoriste sigmatique : quand la racine se termine par une nasale ou une vibrante, le -σ- aoristique s'affixe comme toujours à la racine pure, μέν-ω *ἔ-μεν-σ-α (ἔμεινα) (2), κέλλω ἔ-κελ-σ-α. Au contraire l'affixe du futur s'ajoute dans ce cas à une forme dissyllabique, v. g. μέν-ω, fut. *μενέ-σω, d'où ion. μενέω, att. μενῶ, et de même νέμω νεμέω νεμῶ, στέλλω στελέω στελῶ, φθείρω φθερέω φθερῶ, etc. On n'est pas fixé sur la nature de cet ε, qui semble s'insérer entre la racine et le suffixe et qu'on retrouve dans des formations nominales telles que νέμε-σις γενε-τήρ. Le plus probable est qu'il fait partie intégrante de la racine, dont une des formes serait ainsi dissyllabique : et il en faudrait dire autant de la racine des verbes γαμέ-ω καλέ-ω, qu'on ne peut évidemment mettre sur la même ligne que la formation secondaire φιλ-έ-ω, puisque la voyelle y reste brève au futur : φιλ-ή-σω, mais *γαμέ-σω γαμέω γαμῶ, *καλέ-σω καλέω καλῶ.

En ionien-attique cette finale de futur en -έω -ῶ s'est répandue hors de son domaine propre, dans les verbes secondaires en -ίζω : ainsi κομίζω (transporter) fera au futur κομίσω =*κομίδ-σω, mais aussi κομιέω κομιῶ, et de même βαδιεῖ (il marchera), ὀνειδιεῖ (il reprochera), hom. κτεριῶ (Σ 334), etc.

C'est aussi le suffixe -εσ-, abusivement employé et abusivement cumulé avec l'indice sigmatique, qu'on doit reconnaître dans le futur dit dorien, type πρᾱξέω, lequel équivaut à *πρᾱκ-σ-έσ-ω (3) et contient par conséquent deux fois l'affixe du futur. L'orthographe πρᾱξίω σπευσίω, qu'on rencontre également, semble indiquer une tendance à la prononciation semi-vocalique de l'ε (4), et enfin le type contracté ἑξῶ, attesté par les textes

(1) Bien entendu, cette explication n'exclut pas la possibilité de l'existence, en un grec très ancien, d'un futur *λῡσyω qui aurait fini par se confondre avec le subjonctif d'aoriste λῡσω.

(2) Cf. supra 47 C.

(3) On ne peut cependant, ce semble, négliger l'extrême ressemblance de *πρᾱκ-σ-έσ-ω et du futur antérieur lat. *vīxerō* = **vīg-s-es-ō*.

(4) Cf. supra 20, 3°.

et les grammairiens, ne se distingue plus que par l'accentuation du futur régulier ἕξω.

XIX. Thèmes à suff. *-so-*, identiques au précédent : aoristes grecs. — Ces aoristes, d'ailleurs fort rares, peuvent être considérés comme le temps à augment du futur, ou mieux encore comme le résultat d'un cumul d'affixes, puisqu'ils réunissent le σ de l'aoriste sigmatique à l'ο/ε de l'aoriste thématique. Citons (homér.) δύσετο δ' ἠέλιος (le soleil se coucha, rac. δυ), βή-σε-το (il marcha), ἷξον (je vins), enfin ἔπεσον (je tombai) visiblement modelé sur l'aor. 1 ἔπεσα = *ἔ-πεσ-σ-α = **é-pet-s-m̥*.

XX. Thèmes à suff. *-ē-* : en grec aoristes passifs dits aoristes seconds. — La racine est généralement réduite : ἐ-δάμ-η (il fut vaincu), ἐ-βράχ-η (il fut mouillé, cf. βρέχ-ω), ἐ-τύπ-η, ἐ-πάγ-η, ἐ-ῤῥάγ-η, ἐ-ζύγ-η, ἐ-φάν-η, ἐ-λίπ-η (ce dernier douteux, cf. Π 507). En latin l'opposition de *jac-ē-re* à *jac-iō*, de *pat-ē-re* (être étendu) à *pandō* (étendre), de *pend-ē-re* à *pend-ĕ-re*, de *lic-e-t* (= ἐ-λίπ-η) [1] à *linqu-i-t*, etc., confirme absolument l'existence de ces formes anciennes à suffixe *-ē-* et à sens passif, qui dans la conjugaison se sont confondues avec les verbes de dérivation secondaire en *-eō*.

§ 2. — *Formations helléniques.*

I. Thèmes à suff. -κ- : trois ou quatre aoristes, ἔ-θη-κ-α, ἔ-δω-κ-α, ἧ-κ-α (de ἵ-η-μι). — On s'est perdu en conjectures sur l'origine de cette forme isolée. Si pourtant l'on considère qu'en latin la racine θη apparaît sûrement avec un appendice guttural également inexplicable dans *fa-c-iō*, si d'autre part on remarque qu'il en est de même de la racine δω en sanscrit (*dâç-a-ti*, il donne) et peut-être en grec dialectal [2], on en vient à penser que le κ pourrait bien ici faire partie de la racine : dans ce cas ἔ-θηκ-α, ἔ-δωκ-α seraient aux racines θηκ, δωκ ce que ἔ-στᾱ-ν est à la racine στᾱ, des aoristes athématiques parfaitement

(1) Le *c* pour *qu* vient du pf. **liqu-ui-t* devenu tout naturellement *licuit*.

(2) On croit lire un optatif présent δωκοίη, correspondant à un verbe *δώκ-ω, sur une inscription cypriote.

réguliers. Les autres types procéderaient d'une analogie qui s'est fort peu étendue.

II. Thèmes à suff. -κ- précédés d'un redoublement à voyelle *e* : parfaits grecs, dits parfaits premiers, λέ-λυ-κ-α, δέ-δῡ-κ-α, βέ-βη-κ-α, πέ-πτω-κ-α, ἕστηκα = *σέ-στᾱ-κ-α, etc. — Il y aurait eu à peine lieu de faire mention de la classe précédente, si celle des parfaits grecs en -κ-, beaucoup plus communs, on le sait, que celle des parfaits radicaux, ne devait s'y rattacher par un lien étroit. La doctrine ci-dessus admise, on voit que τέ-θεικ-α[1] (cf. lat. *fēc-ī*) et δέ-δωκ-α sont des parfaits réguliers comme λέ-λοιπ-α, d'où le κ pris pour un affixe aura pu se propager dans d'autres verbes[2]. L'extraordinaire expansion de cet appendice κ, comparée à la modestie de son origine, avait soulevé des doutes légitimes : mais il est désormais établi que beaucoup de racines autres que θη et δω étaient susceptibles de s'amplifier d'un κ. Notamment la conjugaison du verbe ἵημι (jeter) paraît recéler des formes puisées à deux sources bien différentes : les unes issues de rac. *sē* (semer); les autres empruntées à une racine *yēk*, réd. *yăk* (cf. lat. *jăc-iō jēc-ī*), dont ἧκ-α serait l'aoriste et εἷκ-α le parfait très réguliers. Le κ a donc eu un ample terrain où se développer et d'où se transporter ailleurs.

On observera du reste que la gutturale n'apparaît jamais qu'à l'actif : le parfait moyen est toujours, suivant la terminologie usuelle, un parfait second, c'est-à-dire que les désinences verbales s'y affixent immédiatement à la racine, λέ-λυ-μαι τέ-θη-μαι formés comme λέ-λειμ-μαι, malgré la différence de formation de λέ-λυ-κ-α et λέ-λοιπ-α.

(100) III. Thèmes à suff. -σο- précédés du redoublement à voyelle *e* : futur antérieur. — Le type λε-λύ-σο-μαι est évidemment calqué sur λέ-λυ-μαι et sur le rapport λύομαι λύσομαι. On sait qu'il n'apparaît guère qu'à la voix passive. Cependant l'attique a quelques futurs antérieurs actifs, où l'on voit même apparaître

(1) Le vocalisme τέθεικα pour τέθηκα est imité du régulier εἷκα = *ἕ-εκ-α. Au surplus, τέ-θηκ-α = *fēc-ī* se lit également en épigraphie attique.

(2) Formule ἕστηκα : ἵστημι = δέδωκα : δίδωμι.

la gutturale hystérogène du parfait actif, v. g. τεθνήξει ἑστήξω, modelés sur τέ-θνη-κ-α ἕστηκα.

IV. Thèmes à suff. -εσ- : temps à augment du parfait, dit plus-que-parfait ; le type le plus ancien et le plus pur est ᾔδεα (je savais), ἐλελοίπεα (j'avais quitté), etc. — Si ce type remonte à *ἐ-λε-λοίπ-εσ-α = * ἐ-λε-λοίπ-εσ-m̥, il est difficile d'en méconnaître le rapport avec le plus-que-parfait latin *fūgeram* = **foug-es-ām*. La seule difficulté réside dans la divergence de la finale latine, qu'on essaiera de concilier plus bas (nº 149).

V. Thèmes à suff. -θη- : aoristes premiers passifs, ἐ-τέ-θη ἐ-δό-θη, ἐ-λύ-θη-ν ἐ-λείφ-θη-ν. — Cet aoriste, beaucoup plus commun que l'aoriste en -η-, semble pourtant de date relativement récente, quoique déjà fort répandu au temps d'Homère. Il n'a sûrement aucun corrélatif en latin, et le grec l'a obtenu au moyen d'une curieuse analogie. Le sanscrit conserve, sous la forme *-thās*, une ancienne désinence secondaire moyenne de 2e pers. indo-européenne **-thēs*, que le grec semblait avoir perdue ; il n'en est rien : au sk. *á-dhi-thās* (aor. rad. moy.), par exemple, correspond très-régulièrement ἐτέθης = *ἐ-θέ-θης, et c'est sur ce type ἐτέθης, ἐδόθης, ἐλύθης, etc., où le ς final a été pris à lui tout seul pour un indice de 2e personne, que l'analogie a greffé subsidiairement toute la flexion ἐτέθην ἐτέθη, etc.(1). La doctrine, déjà très vraisemblable en elle-même, se trouve confirmée par ce fait, qu'elle permet d'expliquer en même temps l'aoriste passif à insertion sigmatique du type ἐγνώσθην. En effet, de même que *á-dhi-thās* est en sanscrit la 2e pers. moy. de l'aor. rad. de rac. *dhā*, *á-jñā-s-thās* n'est pas moins légitimement la 2e pers. moy. de l'aor. sigmatique de rac. *jñā* (connaître) : bref, ἐ-γνώ-σ-θης n'est pas exactement le même temps que ἐ-λύ-θης ; mais l'analogie les a confondus, en construisant arbitrairement, soit sur l'un, soit sur l'autre type, la flexion complète de l'aor. passif. De ἐγνώσθην le σ a passé par analogie à γνωσθήσομαι, ἔγνωσμαι,

(1) Formule ἐλύθην : ἐλύθης = ἐτύπην (supra 98) : ἐτύπης. En d'autres termes, ἐλύθης est primitivement la 2e pers. du sg. du temps dont λύντο (O 435) est la 3e pers. du pl.

γνωστός, γνώστης, etc., et de là à d'autres types fort nombreux [1].

(103) VI. Thèmes à suff. -ησο- : futurs seconds passifs. — En adjoignant l'affixe -σο- du futur au thème de l'aoriste en -η-, le grec s'est formé un futur passif, φαν-ή-σο-μαι, qui est à ἐ-φά-νη-ν ce que le moyen θή-σο-μαι est à ἔ-θη-ν.

VII. Thèmes à suff. -θησο-: futurs premiers passifs.—La même opération analogique, appliquée à l'aor. en -θη-, a donné le futur λυ-θή-σο-μαι λειφ-θή-σο-μαι, forme infiniment plus répandue que la précédente, mais encore inconnue à Homère.

A quelques formations près, que leur extrême rareté rend négligeables [2], ces sept types de temps sont les seuls thèmes primaires verbaux exclusivement propres au domaine hellénique.

§ 3. — *Formations latines.*

(104) I. Thèmes à suff. *-ā-* : subjonctifs présents de 3[e] (secondairement 2[e] 4[e]) conjugaison. — La forme, arch. *fu-ā-m* subj. de l'inusité **fu-ō* (être), *leg-a-m*, *ag-a-m*, *eam* = * *ey-ā-m* (que j'aille), est absolument isolée. On a prétendu que cet *-ā-* était l'indice primitif du mode subjonctif, qu'en conséquence le grec devrait avoir * λέγ-ᾱ-μεν au lieu de λέγωμεν, et que ce dernier type est dû à l'intrusion hystérogène de la nuance vocalique de l'indicatif λέγομεν. Mais cette conjecture, que rien n'a jamais justifiée, est aujourd'hui complètement abandonnée, et l'on

(1) Cette explication de l'insertion sigmatique se concilie parfaitement avec celle qui a été donnée supra 64 A i.n. : les deux actions analogiques ont pu se seconder l'une l'autre. — Toute cette théorie de l'aor. passif en -θη- est fort récente; mais la science l'a aujourd'hui adoptée telle à peu près qu'elle fut esquissée par M. Wackernagel (*K. Z.*, XXX, p. 302) et par moi (*Bull. Soc. Ling.*, VII, p. XXIX).

(2) V. g. suff. -κο- dans ὀλέ-κω (périr), visiblement refait sur le parfait ὀλ-ώλε-κ-α ; suff. -χο-, trahi par l'existence de doublets tels que τρύω τρύχω (user par frottement), σμάω σμήχω, ψάω ψήχω, moins aisément explicable.

doit tenir pour exclusivement latin cet *ā* du subjonctif[1], qui apparaît aussi, on l'a vu, à l'imparfait *er-a-m*, au plus-que-parfait *fu-er-a-m*, et qu'on retrouvera dans le suffixe ci-après.

II. Thèmes à suff. *-bā-* : imparfaits *ī-ba-m da-ba-m stā-bā-s*. — Si ce suffixe n'est autre que la forme *fuam*, c'est-à-dire un temps du verbe « être » agglutiné à la racine et formant avec elle une conjugaison périphrastique, c'est essentiellement à la dérivation secondaire qu'il se rattache, et on l'y retrouvera considérablement développé. Il en faut dire autant du suivant, savoir :

III. Thèmes à suff. *-bo-* : futurs *ī-bō da-bō stā-bō*, rattachés à tort ou à raison au présent **fuō* = φύω.

105) IV. Thèmes à suff. *-v-* et *-u-* : parfaits latins. — Tous les parfaits latins qui ne sont point primitifs (87) ou qui ne se rattachent pas à l'aoriste sigmatique (96), se forment au moyen de ce suffixe *-v-* ou *-u-*, d'origine mal définie : *nō-v-ī*, *flē-v-ī*, *sī-v-ī*; *sec-u-ī*, *col-u-ī*, *gen-u-ī*, etc. On a voulu y reconnaître une forme syncopée de *fuī* s'ajoutant à la racine verbale. Mais cette hypothèse se heurte à de graves difficultés phonétiques. On peut penser que le *v* ou l'*u* est parti de certaines formes de parfaits où il appartenait à la racine même, comme *mōv-ī* (cf. le prés. *mov-e-ō*), pour de là se répandre dans le reste de la conjugaison[2] et particulièrement dans les verbes de dérivation secondaire. Il ne serait pas non plus impossible que le *v* latin recélât les débris du *w* indo-européen caractéristique du suffixe formatif des participes du parfait (infra 128).

106) V. Thèmes à suff. *-sē-* (*-rē-* après voyelle) : imparfaits du subjonctif *es-se-m* (*es-sē-s*), arch. *faxem* (?), *ī-re-m, da-re-m, stā-re-m*. — Ces formations n'ont d'analogues en grec que dans les futurs et les subjonctifs d'aoriste à voyelle brève (βή-σο-μεν)

(1) En ce sens du moins que le grec n'a rien de pareil. Mais on retrouve la formation en letto-slave, et tout indique que l' *-ā-* caractérise une catégorie morphologique déjà fort développée en indo-européen. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 953.

(2) Soit la formule *nōvī* : *nōtus* = *mōvī* : *mōtus*. — Dans le type *nexuī* (rare) de *nec-tō*, il y a cumul analogique des deux indices *-s-* et *-u-*.

qu'on a déjà rattachés au type latin *faxō*. Or, un type **essō*, par exemple (= gr. ἔσ-σο-μαι devenu ἔσομαι), devait se conjuguer **essō* **essĕs* **essĕt*, d'où, si la voyelle restait brève, **essĭs*, **essĭt* (cf. lat. *faxit*), ou, si elle s'allongeait par une corruption quelconque, *essēs*. Resterait à trouver l'influence qui aurait allongé la finale : ce peut être celle de la finale des anciens subjonctifs latins, plus tard employés en fonction de futur, finale qui était longue parce qu'elle provenait d'une contraction (infra 143) : en d'autres termes **faxĕs* serait devenu **faxēs* par analogie de *faciēs* (tu feras). Par cette voie assez compliquée, mais à peu près sûre, on rattacherait l'imparfait du subjonctif latin à une catégorie proethnique que le grec et le latin ont d'ailleurs tous deux fort altérée.

Section II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1er. — *Formations communes.*

(107) Ici comme dans les thèmes verbaux un grand nombre de formations sont caractérisées par une voyelle *o/e* alternant suivant des lois régulières. Ce point bien entendu, on se contentera de la désigner par la lettre *o*. De plus, comme cette voyelle *o*, en s'adjoignant au nominatif singulier la désinence *-s* ou *-m*, forme en général et respectivement des noms masculins et neutres, comme d'autre part les noms terminés par la voyelle *ā* sont en grande majorité féminins, l'usage s'est introduit, dès la période préhistorique, d'imposer ces mêmes variations à la finale des noms construits en apposition (adjectifs) (1), pour les accorder en genre avec le nom qu'ils qualifient : gr. φίλ-ο-ς φίλ-ᾱ φίλ-ο-ν, lat. *bon-u-s bon-a bon-u-m*. Il suffit donc d'avertir une fois pour toutes que tout suffixe donné sous la forme thématique *o* peut, suivant les cas, se présenter exclu-

(1) L'adjectif n'est, en effet, pas autre chose, et l'on s'en aperçoit surtout dans les adaptations de date relativement récente, comme lat. *ager ūber* (champ fertile), littéralement « un champ (qui est une) mamelle ». Dès lors on attendrait au pluriel *agrī ūbera* ; mais *ūber*, s'accordant naturellement en nombre et en cas avec le mot qu'il qualifiait, a, par analogie, adopté en outre l'accord de genre, et dès lors est devenu adjectif, *agrī ūberēs*. Cf. fr. *un cheval pie, des rubans lilas.*

sivement sous cette forme (noms masculins ou neutres, οἶ-νο-ς, *vī-nu-m*), ou se présenter exclusivement sous la forme *ā* (noms féminins, ποι-νή, *lū-na*), ou enfin alterner entre les deux formes dans les noms, dits adjectifs, qui sont susceptibles de changer de genre.

(108) I. Thèmes-racines. — Ce type est assez rare : gr. ὄψ (voix) = *ϝόπ-ς, rac. ϝεπ (parler), cf. ἔπ-ος et lat. *vōx* ; φλόξ (flamme) = *φλόγ-ς , cf. φλέγ-ω (brûler) ; εἷς ἕν (un) = *σεμ-ς *σεμ, cf. lat. *sem-el*, etc. ; lat. *vōc-s* = ὄψ, plus l'allongement du nominatif qui s'est étendu aux cas obliques, et de même dans *lēx* = **lēg-s*, cf. *lĕg-er-e*, *rēx* = **rēg-s*, cf. *rĕg-er-e* ; puis encore *lūx* = **louc-s*, cf. la racine normale dans λευκ-ό-ς (blanc), *pāx* = **pāc-s*, cf. πήγ-νῡ-μι *et păc-isco-r*, etc. Le thème-racine n'apparaît avec une certaine fréquence que comme second terme d'un composé : gr. σύ-ζυγ-ς (compagnon de joug), χέρ-νιϐ-ς (lustration , cf. νίπ-τω), ἐπί-τεκ-ς (en mal d'enfant), εὔ-ωπ-ς (beau), παρά-ϐλωπ-ς (louche, cf. βλέπ-ω) : lat. *con-jug-s*, *prae-sĕs* = **prae-sĕd-s, haru-spec-s* (cf. **spec-iō*, regarder), *jūdex* = **jūs-dĭc-s*[1], *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un présage, cf. *can-ō*), etc. On voit par ces exemples que la racine peut revêtir ici l'un ou l'autre des trois états.

(109) II. Thèmes à suff. *-o-*. — Ces thèmes ont généralement la racine fléchie ou réduite, et dans ce cas paraissent être des oxytons primitifs, v. g. gr. λοιπ-ό-ς (reste), νομ-ό-ς (pâturage), φορ-ό-ς (porteur), — στραϐ-ό-ς (louche, cf. στρέφ-ω), ζυγ-ό-ς ζυγ-ό-ν (joug) ; mais l'accent est souvent remonté, v. g. gr. νόμ-ο-ς (loi), φόρ-ο-ς (tribut), πλόϝ-ο-ς (navigation), — στίχ-ο-ς (rang, cf. στείχ-ω), λύκ-ο-ς (loup). En latin on a, pour le premier cas, *rūf-u-s* (rouge, cf. ἐ-ρυθ-ρό-ς), et abl. arch. *pond-ō*[2], pour le second, *lup-u-s*, *av-o-s*. En composition, gr. δύσ-φορ-ο-ς δί-φρ-ο-ς (rac. φερ) ἱππό-δαμ-ο-ς, etc., lat. *pro-fŭg-u-s causi-dĭc-u-s mīri-fic-u-s*, etc. Mais il y a en outre une classe assez nombreuse de mots où la racine est normale et accentuée : gr. ἔργ-ο-ν (œuvre), πέδ-ο-ν (sol) ; lat. *fīd-u-s* (fidèle), *merg-u-s* (oiseau d'eau, cf. *merg-ō*),

(1) ***Jūdex*** **sans doute par analogie de** ***haruspex*** **et autres, à cause de la similitude des génitifs** ***jūdicis haruspicis.***

(2) **L. XII Tabb. « XV pondo » = 15 en poids, 15 livres.**

(*lūci-*)*fer*, etc.; et même un type oxyton à racine normale, λευκ-ό-ς (blanc).

(110) III. Thèmes à suff. *-ā-*. — Trois classes : 1° oxytons à racine réduite, gr. φυγ-ή (fuite), βαφ-ή (immersion), lat. *fug-a*, *gul-a* ; l'accent est remonté dans δίκ-η, μάχ-η, λύπ-η, et autres ; — 2° oxytons à racine fléchie, type prodigieusement développé en grec, ῥο-ή (courant, cf. ῥέϝ-ω), σπουδ-ή (zèle, cf. σπεύδ-ω), φορ-ά, πλοκ-ή, τομ-ή, σκοπ-ή : presque sans représentants en latin, *tog-a* (vêtement, cf. *teg-ō*) ; — 3° paroxytons à racine normale, gr. στέγ-η (habitation), ἔρσ-η (rosée = *ϝέρσ-ᾱ, sk. *varš-á-s*, pluie), λεύκ-η (peuplier blanc), lat. *herb-a* (gr. φορβ-ή, fourrage ?), *ped-a* (trace de pied)[1] : en composition latine *indi-gen-a*, *agri-col-a*, *parri-cīd-a*. — Le grec est seul à posséder un type oxyton à racine fléchie et à redoublement, ἀκ-ωκ-ή (pointe), ὀδ-ωδ-ή (odeur), ἐδ-ωδ-ή (nourriture), qui paraît s'être développé exclusivement dans son domaine.

(111) IV. Thèmes à suff. *-i-* (alternant avec *-ey-* dans la déclinaison)[2]. — Paroxytons, peu nombreux : gr. πόλ-ι-ς (ville, rac. πελ remplir), * ὄκ-ι-ς (œil) conservé seulement au nom.-acc. du duel ὄσσε = *ὄκ-*y*-ε, ὄις (mouton) = *ὄϝ-ι-ς, lat. *ov-i-s* ; *ὄϝ-ι-ς (oiseau), d'où οἴομαι (j'augure) et οἰω-νός, lat. *av-i-s* : lat. *pisc-i-s*, rac. inconnue, cf. all. *fisch* ; nt. *mare* = * *mar-ĭ*.

V. Thèmes à suff. *-u-* (alternant avec *-ew-* dans la déclinaison). — A cette classe appartiennent les très nombreux adjectifs grecs en -ύ-, qui sont tous oxytons, πολ-ύ-ς βαρ-ύ-ς βαθ-ύ-ς γλυκ-ύ-ς (cf. γλεῦκ-ος, douceur), etc., et tous à racine réduite, moins ἡδ-ύ-ς, ὠκ-ύ-ς et εὐρ-ύ-ς. On les retrouve en latin à la base de thèmes secondaires formés par l'adjonction d'un nouveau suffixe *-i-*, v. g. *gra-v-i-s* = * βαρ-υ-ι-ς : mais de thèmes en *-u-* proprement dits, le latin en a fort peu, v. g. *ac-u-s* (aiguille), *īd-ū-s* (jours de pleine lune)[3]. Le suffixe est invariable dans le paroxyton νέκ-υ-ς (mort) et quelques autres (infra 214).

(1) *peda vestigium humanum* dans l'*Epitome* de Paul Diacre. n° 211.

(2) Cette apophonie, commune à tous les suffixes terminés en *i* et en *u*, sera étudiée en détail au n° 214 infra.

(3) V. supra 41, 2.

(112) VI. Thèmes à suff. *-io-*, *-yo-* et *-ī-*. — Assez rares en tant que primaires, les deux premières formes se confondent naturellement en latin, *gen-iu-s*, *fluv-iu-s*, *ex-im-iu-s* (choisi, exquis), mais restent reconnaissables en grec, ἅγ-ιο-ς (saint, rac. *yag*, adorer, cf. sk. *yaj-ñá-s*, sacrifice), στύγ-ιο-ς (affreux), et d'autre part ἄλλος = *ἄλ-*yo*-ς, lat. *al-iu-s* [1]. Dès l'époque préhistorique la forme féminine de ces suffixes paraît avoir été par contraction *-ī-*, si du moins l'on en juge par le sanscrit. Or, toujours d'après ce même témoignage, aux cas obliques l'*ī* du thème se dédouble en *iy* devant les désinences à voyelle initiale, v. g. *dhî-s* (pensée), acc. *dhíy-am*. Soit dès lors un thème tel que **nek-ī* (perdition) **spek-ī* (apparence), etc., : dans certaines conditions de syntactisme, il a dû faire à l'acc. **nek-iy-m̥m*, forme qui s'est traduite en latin par (*per-*)*nic-i-em*, après quoi le latin a refait sur cet accusatif toute une flexion analogique et notamment un nomin. en *-i-ēs*, *speciēs*, *perniciēs*. Dans les mêmes conditions en grec, l'accusatif d'un mot **woq-ī* (voix) s'est reflété en *ϝότ-*y*-ᾰν, d'où ὄσσᾰν, sur lequel a été refait un nomin. ὄσσᾰ. Telle est l'origine probable, en grec, du suff. *-yᾰ*, autrement dit des nombreux mots de 1re décl. qui ont le nominatif en ᾰ, μοῖρα = *μόρ-*yᾰ* (cf. μέρ-ος, partie, lot), γλῶσσα = *γλῶχ-*yᾰ*, ῥίζα, σφαῖρα, etc., et en latin, des thèmes, presque tous secondaires [2], dits de 5e déclinaison.

VII. Thèmes à suff. *-wo-*. — Citons en grec : οἶος (seul) = *οἶ-ϝο-ς, rac. *i* (un) à l'état fléchi, cf. zd. *aeva-* (un) et lat., avec un autre suffixe, *ūnus* = *oi-no-s* : πολ-λό- (nombreux) = *πολ-ϝό-, cf. πολ-ύ : λαιός (gauche) = *λαι-ϝό-, lat. *lae-vo-s* : *ὅλλος ὅλος, ion. οὖλος = *σόλ-ϝο-, lat. *sol-lu-s* et *sal-vo-s* [3] : ἵππος = *ἴκ-ϝο-ς, lat. *eq-uo-s* : en latin, les exemples ci-dessus, plus *ae-vo-m* (âge), cf. gr., avec un autre suffixe, αἰών = *αἰ-ϝόν-,

(1) Cf. supra 39 C.

(2) Cf. infra 151 et 197. — Le parallélisme est évident, par exemple, entre gr. πῖων (gras) = *πῖϝων fm. πῖειρᾰ = *πῖϝερ-*yᾰ*, et sk. *pīvān* fm. *pīvar-ī* (id.), entre πότνιᾰ (déesse) et sk. *pátnī*, etc. Dans πότνᾰ (*Hym. à Déméter*, 118), le ν représente un *n* mouillé par l'ι subséquent = *y*, et (δέσ-)ποινα n'est qu'une autre transcription de ce même mouillement (supra 39 C α).

(3) V. supra 40 C α.

ar-vo-m (terre labourée), *al-vo-s* (ventre, cf. *al-ō*, nourrir), et un grand nombre d'adjectifs, *vac-uo-s*, *noc-uo-s*, *as-sid-uo-s* (1), etc.

(113) VIII. Thèmes à suff. *-en- -on-* (alternant dans φρήν ἄφρων et similaires). — Grec : φρ-ήν (esprit), gén. φρ-εν-ός, rac. inconnue : *ϝρήν (brebis) dans le composé homérique πολύρρην et le gén. ἀρνός = **wr̥-n-ós* : ἄρσ-ην (mâle) = sk. *vŕ̥ṣ-an-* (mâle) (2) ; κύ-ων (chien), gén. κυ-ν-ός ; εἰκ-ών (image), rac. ϝεικ dans le parfait ἔοικα =*ϝέ-ϝοικ-α, etc.— Latin : *pect-en* (peigne, cf. *pectō* et gr. πέκτω) ; **fel-en* (fiel), disparu, mais dénoncé par le gén. régulier **fel-n-is*, qui est devenu phonétiquement *fellis* et sous cette nouvelle forme a donné naissance à un nomin. analogique *fel* (la racine est **ghel*, jaune-vert, cf. gr. χόλ-ο-ς bile) ; *hom-ō*, gén. *hom-in-is*, cf. *hum-u-s* ; *ed-ō* (gourmand), gén. *ed-ōn-is*, etc.

(114) IX. Thèmes à suff. *-mo-*. — Gr. θῦ-μό-ς (cœur, passion), lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-má-s* (fumée) ; gr. θερ-μό-ς (chaud), θέρ-μη (chaleur), lat. *for-mu-s* (chaud), sk. *ghar-má-s* ; gr. κευθ-μό-ς (cachette), cf. κεύθ-ω : gr. οἶ-μο-ς (chemin), cf. εἶ-μι (je vais) : gr. φή-μη (renommée), dor. φᾱ-μᾱ, lat. *fā-ma*, cf. φη-μί et *fā-rī* ; gr. γνώ-μη (opinion), rac. γνω (connaître) ; lat. *for-ma* (forme), cf. sk. *dhár-ma-s* (règle, droit, justice) ; lat. *fir-mu-s* (solide), cf. sk. *dhar* (affermir) : lat. *al-mu-s* (tutélaire), cf. *al-er-e* (nourrir), etc.

(115) X. Thèmes à suff. *-men-*, *-mon-*, *-mn̥-*, *-mno-*, *-meno-*, *-mono-* (3). — Cette famille très considérable embrasse, entre autres, tant en grec qu'en latin, les subdivisions suivantes.

1. Suff. *-men-* des noms masculins, en grec dans πυθ-μήν (fond), λι-μήν (port), gén. λι-μέν-ος, ποι-μήν (berger), avec réduction dans le secondaire ποί-μν-ιο-ν (bercail) ; disparu en latin.

(1) ***Ad-sid-uo-s*** « qui réside » et par suite « propriétaire », et non l'étymologie de fantaisie qui le rattache à ***assem dare***.

(2) Plus exactement, * *r̥ṣan-* (doublet de *vŕ̥ṣan* ?) reconnaissable dans *r̥ṣabhá-* (taureau), car le gr. ἄρσην ne montre nulle part un ϝ initial.

(3) Autrement dit, épuisant toutes les formes possibles (normales, réduites, fléchies) du groupe dissyllabique *-m.n.-*.

2. Suff. *-mon-* : gr. ἄκ-μων (enclume), gén. ἄκ-μον-ος, ἴδ-μων (savant), τέρ-μων (terme)[1] ; lat. *ser-mō*, gén. *ser-mōn-is*, *tēmō* (timon) = **těx-mō*, cf. *těx-er-e* (fabriquer, originairement « charpenter »), *ter-mō* (terme), etc.

3. Suff. *-mn̥-* des noms neutres, en grec -μα-, en lat. *-men-* : gr. εἶ-μα, lesb. ϝέμ-μα (vêtement) = *ϝέσ-μα, rac. ϝεσ (vêtir) ; gr. ῥῆγ-μα (rupture), cf. ῥήγ-νῡ-μι ; gr. σῶ-μα (corps), rac. inconnue : gr. ὄνο-μα (nom)[2], rac. indécise ; lat. *nō-men* = **gnō-men*, cf. *cō-gnō-men*, rac. *gnō* (connaître) : *sē-men, tēg-men, āg-men*. La racine est au degré normal[3].

4. A ce suff. *-mn̥-* s'ajoute très souvent, sans que le sens du mot soit changé, un suff. secondaire *-to-* : d'où en latin les doublets bien connus *aug-men* et *aug-men-tu-m, cō-gnō-men* et *cō-gnō-men-tu-m*, et tant d'autres, puis aussi les types *ar-mentu-m* (bête de labour), *jū-mentu-m* (bête de trait, de **jug*, atteler, ou *juvāre*, aider), *in-crē-mentu-m* (accroissement), etc. En grec ce suffixe secondaire se retrouve jusque dans la déclinaison des thèmes primaires en -μα ; car il est clair que σώ-μα-τα serait à plus juste titre le nom. pl. d'un mot * σώ-μα-το-ν = * σώ-μn̥-το-, que celui de σῶ-μα. Du pluriel, favorisé peut-être par d'autres circonstances accessoires[4], ce τ a passé par analogie au singulier : de là la profonde différence des cas obliques en grec et en latin, v. g. dat. *nō-min-ī* et ὀνό-ματ-ι.

5. Toutefois une classe importante de mots grecs est restée pure et peut s'apparier directement aux neutres latins : ce sont les infinitifs éoliens et doriens en -μεν-αι et -μεν, type ἔμμεναι (être) = * ἔσ-μεν-αι, et ἔμμεν, δό-μεν-αι (donner), τι-θή-μεν-αι (placer), στᾶ-μεν (se tenir), etc. Qu'au point de vue morphologique l'infinitif, comme le participe, soit un nom affectant une forme

(1) On remarquera que le suffixe accentué est à l'état normal et que sa forme fléchie est au contraire presque toujours atone.

(2) Même suffixe avec *n*-consonne devant voyelle subséquente, dans le dérivé secondaire ν-ώνυ-μν-ο-ς (sans nom).

(3) Observez que ce suffixe réduit prend la forme fléchie quand le thème change de genre en devenant le dernier terme d'un composé, v. g. ἀν-εί-μων (sans vêtement).

(4) Cf. infra 187, 5, et 204, 7.

casuelle, c'est ce qui ressort de sa signification même et de son emploi dans la proposition. Dès lors, si, comme il est probable, -αι est une désinence de datif perdue dans le reste de la déclinaison grecque, si d'autre part le thème nu δό-μεν doit s'apparier à certains locatifs qu'on rencontre dans la plus vieille langue de l'Inde et qu'on a dénommés locatifs sans suffixe[1], on voit que δό-μεν-αι et δό-μεν sont respectivement le datif et le locatif d'un thème en -μεν-[2], dont les analogues se retrouvent ci-dessus dans les neutres latins et ci-après dans les participes en -μενο-[3].

6. Le suff. *-mno-* est rarement primaire : gr. στρω-μνή (couverture), βέλε-μνο-ν (dard)[4] : pas d'exemple latin.

7. Le suff. *-meno-* est celui des participes médiopassifs, θέ-μενο-ς τι-θέ-μενο-ς, δό-μενο-ς δι-δό-μενο-ς. Il réduit généralement la racine. En latin, on le retrouve dans *ter-minu-s*, *fē-mina* (celle qui allaite, cf. *fē-lu-s* et *fē-lāre*), et dans la 2e pers. passive du pl. *da-minī* = δό-μενοι, à la suite de laquelle il faut suppléer *estis* pour s'expliquer le passage du participe à la fonction verbale.

(1) Sk. védique *vyòman* « au ciel ». Le classique dirait *vyòman-ī*.

(2) Il y a d'autres explications possibles de ces infinitifs ; mais celle-ci est de beaucoup la plus vraisemblable. — Hom. ἔμεν (κ 416) pour ἔμμεν est refait sur le participe ἐών et le rapport ἴμεν : ἰών.

(3) J'ai émis autrefois (*Esq. morph.* V) l'hypothèse que le gérondif *dandī* pourrait, par un procédé de dissimilation pareil à celui que suppose M. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), remonter à **da-men-ay* et être par conséquent identique au grec δό-μεν-αι. Le gérondif génitif du latin serait donc, de par son origine, un datif que sa finale en *-ī* aurait fait prendre pour un génitif, et sur l'analogie duquel se seraient dès lors construits un datif-ablatif en *-ō* et un accusatif en *-um*. Quant à la difficulté phonétique de la coexistence de *dandī* et *daminī*, on la résoudrait en supposant que la dissimilation s'est produite d'abord dans les verbes où une nasale précédait le suffixe (v. g. **nā-men-ay* devenu **nāmeday *nāmday nandī*), puis transportée analogiquement dans tous les autres. — Ce qui demeure, en tout cas, de cette discussion, c'est l'identité primitive des finales lat. *-ndus* et gr. -μενος, manifestée par le sens purement médiopassif de types très anciens tels que *oriundus* (issu de) = **oriomenos*, et *merenda* = **merē-menā*, littéral. « la gagnée » (le repas du soir qui fait partie du salaire des travailleurs ruraux).

(4) Comparez pour le sens et la formation le primaire βέλε-μνο-ν et le secondaire βαλ-λό-μενο-ν (ce qui est lancé).

8. Le suff. *-mono-* caractérise en grec quelques féminins en -μονή : χαρ-μονή (joie), πη-μονή (fléau), etc.

16) XI. Thèmes à suff. *-ro-* et *-lo-*, presque toujours oxytons en grec : ἐ-ρυθ-ρό-ς, *ruber* = **rub-ro-s* : ἀγ-ρό-ς = *ag-er* : λυπ-ρό-ς (triste), λαμπ-ρό-ς (brillant, cf. λάμπ-ω), δῶ-ρο-ν (don), ἕδ-ρα (siége); lat. *sac-er* (sacré), *gnā-ru-s* (qui sait), etc. ; — gr. δει-λό-ς (timide), βη-λό-ς (seuil), φῦ-λο-ν (espèce), φυ-λή (tribu) : lat. *tē-la* (toile) et *tē-lu-m* (dard) = **tĕx-la* **tĕx-lo-m*, rac. *tĕx* (tisser, charpenter), *sella* (siége) = **sed-la*, etc.

XII. Thèmes à suff. *-ri-* et *-li-*, fort rares : gr. ἴδ-ρι-ς (savant), lat. *āc-ri-s āc-er* (fougueux) : — lat. *tā-li-s quā-li-s* (1), *cal-li-s* (chemin, rac. indécise). Ce dernier suffixe a fait fortune en tant que secondaire : on le retrouvera.

XIII. Thèmes à suff. *-no-*, *-ni-*, *-nu-*. — Pour le premier, on a en grec : ὕπ-νο-ς (sommeil) = **sup-nó-s*, rac. *swep* ; τέκ-νο-ν (enfant) : ποι-νή (peine) = **qoy-nā*, rac. *qey*, cf. τί-ω ; πόρ-νη (prostituée), cf. πέρ-νη-μι (trafiquer) ; σεμ-νό-ς (saint), cf. σέβ-ο-μαι ; δει-νό-ς (terrible) ; φερ-νή (dot, apport), cf. φέρ-ω, etc. : — lat. *som-nu-s* = **swép-no-s*, sk. *svάp-na-s* ; *māg-nu-s*, cf. gr. μακ-ρό-ς avec un suffixe différent ; *dō-nu-m*, cf. de même δῶ-ρο-ν ; *plē-nu-s*, cf. πλή-ρης, etc. Les formes *-ni-* et *-nu-* sont assez rares, surtout en grec, v. g. μῆ-νι-ς (colère), rac. *mā* penser (?) ; lat. *ig-ni-s* (feu), cf. sk. *ag-ní-s*, rac. indécise ; *pā-ni-s*, cf. *pā-scō* (nourrir) ; peut-être *ma-nu-s* (la mesureuse), rac. *mā* mesurer (?) ; nt. *cor-nu*.

A cette classe semble devoir se rattacher la formation hellénique en -ανο-, où l'*n* aurait développé devant lui une résonnance vocalique : v. g. ὄργ-ανο-ν (instrument), πόπ-ανο-ν (galette, rac. πεπ cuire), δρέπ-ανο-ν (faux), στέφ-ανο-ς (couronne), οὐρ-ανό-ς (ciel, cf. εὐρ-ύ-ς, large), μηχ-ανή (machine), etc., et avec nasalisation de la racine (2) τύμπ-ανο-ν (tambour, cf. τύπ-τω).

17) XIV. Thèmes à suff. *-to-*. — Deux formations de très inégale importance. La première ne comprend que quelques thèmes à racine fléchie : gr. κοί-τη (lit, cf. κεῖ-μαι), βρον-τή

(1) Cf. gr. (avec un suffixe de plus) τη-λί-κο-ς πη-λί-κο-ς.

(2) Cf. supra 93, 3.

(tonnerre, cf. βρέμ-ω, lat. *frem-ō*), χόρ-το-ς et lat. *hor-tu-s*. L'autre embrasse la classe considérable des thèmes dits en grec verbaux en -τό- et en latin participes passés passifs : θε-τό-ς, δο-τό-ς, στα-τό-ς, κλυ-τό-ς, λυ-τό-ς, σχισ-τό-ς (= *σχιδ-τό-. fendu): lat. *da-tu-s*, *stă-tu-s* (fixe), *in-clu-tu-s*, *strĭc-tu-s*, *quassus* (= **qual-tu-s*, secoué)[1], etc., etc. Les analogies sanscrites et autres montrent qu'en indo-européen ce suff. *-tó-* attirait l'accent et par suite réduisait la racine. En grec l'accent primitif a été respecté, en tant du moins que le thème a gardé sa fonction d'adjectif verbal[2] : quant à la racine, réduite dans tous les exemples ci-dessus, elle a été souvent influencée par l'analogie des temps du verbe, notamment du présent et de l'aoriste sigmatique, en sorte qu'elle présente le degré normal dans λειπ-τό-ς (laissé), ῥηκ-τό-ς (fragile), φευκ-τό-ς (qu'on doit fuir, cf. homér. φυκ-τό-ς), et nombre d'autres. En latin le même phénomène s'est produit : en regard de *strĭc-tu-s*, que dénoncent le fr. *estroit* et l'ital. *stretto*, on a *līc-tu-s* d'après *līqu-ī*, *frāc-tu-s* d'après *frāg-mentu-m*, et de même encore *scrīp-tu-s*, *strūc-tu-s*, *junc-tu-s*, **fūd-tu-s* (*fūsus*), *vĕc-tu-s*, d'après *scrīpsī*, *strūxī*, *junxī*, *fūdī*, *vĕxī*, etc., *lēc-tu-s* d'après *lēgī* et *rēc-tu-s* d'après *lēc-tu-s*. Quelquefois le suffixe s'attache à une forme dissyllabique dont l'origine n'est pas élucidée, v. g. *geni-tu-s*, cf. gr. γένε-σι-ς[3].

(118) XV. Thèmes à suff. *-ti-*. — En grec commun le suffixe est ordinairement assibilé en -σι-[4]. Tous ces thèmes sont paroxytons et beaucoup ont la racine normale : mais il est fort douteux que tel soit l'état primitif, et le type très commun λεῖψις peut avoir été influencé par ἔλειψα. Quoi qu'il en soit, cette classe comprend essentiellement des noms d'action du genre féminin, v. g. δέξις (réception), τάσις (tension) = *τn̥-τί-ς, ζεῦξις (jonction), φά-τι-ς (parole) : exceptions πό-σι-ς (époux) et

(1) Cf. supra 64 A.

(2) Comparez σπαρ-τό-ς (semé) et Σπάρ-τη (nom propre) = σπαρτὴ γῆ (terre de culture), et aussi le participe πεμπ-τό-ς (envoyé) à l'ordinal πέμπ-το-ς (cinquième). Mais les ordinaux à partir de « 20e » sont aussi oxytons.

(3) Cf. supra 97.

(4) Cf. supra 59, 1.

μάν-τι-ς (devin) [1]. En latin ce suffixe n'est pas aisément reconnaissable, sauf à la base de thèmes secondaires formés au moyen d'un nouveau suffixe *-on-* : car c'est là le type ordinaire des noms d'action latins, v. g. *nā-ti-ō*, *por-ti-ō*. Mais les particularités de déclinaison et l'analogie des langues sœurs permettent de s'assurer que les types *gēns*, *mēns, pars* et autres remontent à **gen-ti-*, **men-ti-*, **par-ti-*, cf. le gén. pl. *gen-ti-um*, etc., et l'acc. sg. *par-ti-m* conservé en fonction d'adverbe. Le suffixe est visible dans *ves-ti-s* et dans *messis* (moisson) = * *met-ti-*, cf. *met-er-e*.

XVI. Thèmes à suff. *-tu-*.— Très rare en grec, v. g. βρω-τύ-ς (nourriture), ἄσ-τυ = ϝάσ-τυ (ville), rac. *was* (habiter), cf. sk. *vâs-tu* (demeure), ce suffixe est assez commun en latin : *frūc-tu-s* (fruit, jouissance), cf. rac. *frug* dans *frūg-ēs*, *frūg-ī*; *vīc-tu-s* (genre de vie), cf. *vī(g)v-er-e* ; *can-tu-s* (chant), etc. Les formes grammaticales bien connues sous le nom de supins ne sont autre chose que des cas de la déclinaison de semblables thèmes en *-tu-* plus ou moins tombés en désuétude, savoir : le supin actif, un accusatif, *can-tu-m*, *lū-su-m* (*eō lūsum* « je vais au jeu »), et le supin passif, un ablatif, *dīc-tū* = **dīc-tūd*, cf. *manū* (*facile dīctū* « facile de par la diction »), confondu au surplus dans cette fonction avec le datif que montre encore la locution *lepida memorātuī* [2] « agréables à rappeler ».

XVII. Thèmes à suff. *-t-*. — Ce suffixe, reconnaissable sans doute dans le gr. νύξ et le lat. *nox* [3] (gén. νυκ-τ-ός *noc-t-is*, la racine n'est pas connue), est surtout fréquent au dernier terme des composés : gr. ἀδμής (gén. ἀ-δμῆ-τ-ος, indomptable, rac. δαμ δμᾱ), ἀκμής (ἀ-κμῆ-τ-ος, infatigable, rac. καμ), ὠμοβρώς (ὠμο-βρῶ-τ-ος, mange-tout-cru, rac. βορ βρω), etc.; lat. *superstes* (gén. *super-sti-t-is*, rac. *stā* à l'état réduit) ; *comes* (gén. *com-*

(1) Il se pourrait pourtant que πόσι- = sk. *páti-* (maître, époux) = lat. *poti-* (qui peut), dût se couper * *pot-i-* et non * *po-ti-*. Pour μάντι- les termes de comparaison font défaut.

(2) Plaut. *Bacchid.* 60 (Ussing).

(3) L'υ grec paraît dû, comme celui de λύκος, à la présence d'une vélaire, soit i. e. **noqt-*.

i-t-is, rac. *i*, « qui va avec »), et probablement aussi *pedes*, *eques*, *mīles* (qui va par troupe de mille hommes), *cael-i-t-ēs* (les Dieux, peut-être originairement les astres), *satelles* (gardien des champs ensemencés ? plus tard « garde du corps »), etc.

(121) XVIII. Thèmes à suff. *-ter-*, *-tor-*, *-tro-*, *-tero-*, *-toro-* (?). — Cette importante famille, comparable à celle qui a été étudiée sous le nº X, comprend les divisions suivantes :

1º Suff. *-ter-* des noms de parenté : πα-τήρ (acc. πα-τέρ-α, gén. πα-τρ-ός), μή-τηρ = μᾱ-τηρ, θυγά-τηρ (fille), cf. sk. ***duhi-tâ***, dor. φρᾱ-τήρ et att. φράτηρ (frère, confrère) : lat. *pa-ter*, *mā-ter*, *frā-ter* (étymologie obscure).

2º Suff. *-ter-* des noms d'agent[1] : en grec, oxytons, racine généralement réduite, δο-τήρ (acc. δο-τῆρ-α, gén. δο-τῆρ-ος, donateur), λυ-τήρ (libérateur), μνη-σ-τήρ (prétendant, rac. μνᾱ[2], cf. μνά-ο-μαι, demander en mariage), πεισ-τήρ (câble) = *πενθ-τήρ = * φενθ-τήρ, rac. ***bhendh*** (lier), cf. sk. ***bandh*** (lier), gr. πενθ-ερό-ς (allié, beau-père), sk. ***bándh-u-*** (allié), all. ***binden***, etc. : en latin, disparu.

3º Suff. *-tor-*, noms d'agent : en grec, paroxytons, racine à l'état normal, δώ-τωρ[3] (gén. δώ-τορ-ος, donateur), ῥή-τωρ (orateur, rac. ϝερ ϝρη, parler), Μέν-τωρ (nom propre, rac. μεν penser), ἵσ-τωρ (savant, rac. ϝειδ réduite) : en latin, *da-tor* (gén. *da-tōr-is*[4]), *fac-tor*, *mēnsor* (mesureur = **ment(s)-tor*[5], cf. le vb. *mēt-io-r*, mesurer, etc.

4º Suff. *-tro-* : forme ordinairement des noms d'instrument du genre neutre, quelquefois des noms féminins en *-trā-* : gr. λοῦ-τρο-ν (bain, cf. λού-ω), νίπ-τρο-ν (eau pour se laver), κέν-τρο-ν (aiguillon), βάκ-τρο-ν (bâton pour soutenir la marche)[6] ; lat.

(1) Originairement sans doute identique au précédent.

(2) Avec l'épenthèse analogique du σ déjà expliquée, supra 64 A, i. n.

(3) Ce suffixe s'est souvent confondu avec le précédent et même avec celui des noms de parenté, car on trouve δωτήρ et φράτωρ.

(4) L'allongement latin relève de la déclinaison, infra 211.

(5) Cf. supra 64 A.

(6) Rac. βα avec un κ d'origine inconnue, cf. θε-τός et *fac-iō*.

lūs-tru-m (purification, cf. *lu-ō*, laver), *claus-tru-m* (fermeture), *plaus-tru-m* (chariot) : féminins, gr. ion. ῥή-τρη, att. ῥή-τρᾱ, éléen ϝρᾱ-τρᾱ (traité, rac. ϝρη supra), lat. *mulc-tra* (vase à traire, cf. *mulg-eō*) : masculins, gr. δαι-τρό-ς (partageur), lat. *cul-ter*.

5° Suff. *-tero-* des comparatifs : rarement primaire, et impliquant toujours un choix ou une comparaison entre deux termes seulement. En grec on a : ἕ-τερο-ς (l'un des deux), probablement corrompu par l'analogie de εἷς et substitué à ἅ-τερο-ς (dor.-béot. = * *sm̥-tero-s*, rac. *sem*, un), que dénoncent encore les formes attiques θάτερον, θᾰτέρου : πό-τερο-ς (lequel des deux), ἔν-τερο-ν (intestin)[1], βέλ-τερο-ς (meilleur), φέρ-τερο-ς (id.), peut-être même καρτερό-ς κρα-τερό-ς (fort)[2]. En latin : *al-ter* (l'un des deux, cf. *al-iu-s*) ; *u-ter* (lequel des deux) = **quŏ-ter* = πό-τερο-ς, avec chute de l'initiale comme dans *ubi* (infra 204, 10) ; *dex-ter* (droit, opposé à gauche)[3] : * *in-tero-s*, **ex-tero-s*, thèmes perdus, mais reconnaissables encore dans leurs dérivés *in-ter-ior ex-ter-ior*, qui dès lors cumulent deux suffixes de comparatif ; *in-ter*, *sub-ter*, neutres adverbiaux en fonction de prépositions, etc.

6° Suff. *-toro-* : disparu en grec ; reconnaissable peut-être en latin, malgré la confusion qui l'a altéré (infra 299), dans les suffixes *-tūro-* des participes futurs actifs et *-tūra* des noms d'action : *lēc-tūru-s lēc-tūra*, *mēnsūrus mēnsūra*, *quaestūrus quaestūra*, etc.

XIX. Thèmes à suff. *-tlo-*, *-dhro-* et *-dhlo-*. — Outre les noms d'instrument en *-tro-*, le grec et le latin présentent des noms, généralement neutres aussi, dont les suffixes paraissent répondre à ces trois syllabes indo-européennes, savoir : — 1° gr. -τλο-, lat. *-clo-* (*-culo-*) dissimilé en *-cro-*[4], χύ-τλο-ν (liquide), ἄν-τλο-ς (sentine), ἐχέ-τλη (poignée), *sae-clu-m sae-*

[1] L'intérieur (du corps) opposé à l'extérieur.

[2] Originairement sans doute « plus fort », malgré l'accentuation, qui s'est modelée sur celle des adjectifs en -ρό-.

[3] De très bonne heure **dex-tero-s*, etc., est devenu **dextros* par syncope (supra 79, 2), puis régulièrement *dexter* (n° 70).

[4] Supra 51, 1-2.

culu-m (génération)[1], *vin-clu-m* (= * *vinc-clo-m*) *vinculu-m* (lien), *ful-cru-m* (appui) : — 2° gr. -θρο-, lat. *-bro-*, ἄρ̥-θρο-ν (articulation, cf. ἀρ-ᾰρ-ίσκω, adapter), βά-θρο-ν (sol), *flā-bru-m* (souffle), *crī-bru-m* (crible, cf. κρ̥ί-νω *cer-nō*), *tere-bra* (tarière, cf. gr. τέρε-τρο-ν) ; — 3° gr. -θλο-, lat. *-bulo-*, θύ-σ-θλο-ν (instrument de sacrifice), γενέ-θλη (origine), *pābulu-m* (pâture), *sta-bulu-m* (étable), *fā-bula* (récit).

(123) XX. Thèmes à suff. *-nt-* : participes présents. — Ce suffixe, en tant que primaire, réduit la racine : il devait donc porter l'accent primitivement, du moins quand sa nasale était voyelle. En grec on a τι-θέ-ντ- (nom. τιθείς = * τι-θέ-ντ-ς), ἱ-στά-ντ-, δι-δό-ντ- et autres bien connus : en latin, *da-nt-* (nom. *dāns*), *sta-nt-*, * *s-ent-* (étant) = * *s-n̥t-*, dans les composés *prae-sēns*, *ab-sēns*, *Dī Cōn-sent-ēs*, *i-ent-* (allant) = * *i(y)-n̥t-*, *d-ent-* (dent) = * *d-n̥t-*[2]. Précisément ces trois derniers participes sont corrompus en grec : ὤν = hom. ἐών (th. * ἐσ-ό-ντ-), ἰών (ἰ-ό-ντ-), ὀδούς (ὀδ-ό-ντ-) : l'analogie du type secondaire φέρων λιπών semble y avoir introduit l'*o* des participes de formes thématiques[3] : en outre la racine est à l'état normal dans ἐών et fléchi dans ὀδούς, ion. ὀδών. Au surplus, l'*o* thématique apparaît aussi en latin dans les doublets *s-ont-* (réel)[4], restreint au sens de « coupable » (nom. *sōns*), et *e-unt-* = * *ey-o-nt-* (racine à l'état normal), qui sert de thème aux cas obliques de *iēns*.

(124) XXI. Thèmes à suff. *-os-* (*-es-*). — On en distingue deux catégories : oxytons primitifs, de genre masculin ou féminin (des trois genres en tant qu'adjectifs) : paroxytons primitifs, qui ont régulièrement la racine normale et sont du genre neutre. Il y faut joindre les infinitifs latins.

1° Oxytons : gr. αἰδ-ώς (pudeur, gén. αἰδόος = * αἰδ-όσ-ος), ἠώς (aurore = * ᾱϝσ-όσ-? cf. dor. αὐώς et lat. *aur-ōr-a* avec un suffixe en plus) : et les adjectifs composés, soit de ces noms, ἀν-αιδ-ής (impudent), soit de ceux de la classe suivante, γέν-ος

(1) Cf. *Sac-turno-s*, doublet de *Sāturnus* (dieu des semailles).

(2) Racines *es* (être), *ey* (aller), *ed* (manger) à l'état réduit.

(3) Cf. supra 86, et infra 160.

(4) L. XII Tabb. *morbus sonticus* « une maladie bien constatée ».

εὐ-γεν-ής (cf. lat. *dē-gen-er*), μέν-ος δυσ-μεν-ής, etc.[1] : même les adjectifs simples comme ψευδ-ής (faux) en regard de ψεῦδ-ος (mensonge). A cette catégorie se ramènent en latin, plus ou moins altérés par diverses actions analogiques[2] : — a) le type des noms abstraits en *-or*, *dol-or*, *cal-or*, *pud-or*, etc., gén. *pud-ōr-is*, cf. αἰδ-ώς *αἰδ-όσ-ος et les nominatifs *hon-ōs*, *arb-ōs*, archaïsmes conservés : — b) le type *nūb-ēs* (sk. *nábh-as*, gén. *nábh-as-as*), *sēd-ēs* (gr. ἕδ-ος, gén. ἕδ-ε(σ)-ος), *caed-ēs*, etc., qui devrait régulièrement se fléchir *nūb-ēs* * *nūb-ĕr-is* ; — c) le type mieux conservé *Ven-us* (*-er-is*), *Cer-ēs* (*-er-is*), *cin-is* (*-er-is*), *pulv-is, celer* (cf. gr. κέλ-ης -ητ-ος, cheval de selle), avec rhotacisme transporté au nominatif, etc.

2° Paroxytons : en grec, reculent toujours l'accent le plus loin possible. Nulle part peut-être la loi qui unit l'accent à l'état normal de la racine n'est plus aisément vérifiable : il suffit de comparer les types πένθ-ος (deuil), βένθ-ος (gouffre), κλέος = * κλέϝ-ος (gloire), μῆκ-ος (largeur), ἔρευθ-ος (rougeur), etc., aux oxytons παθ-εῖν (souffrir), βαθ-ύ-ς (profond), κλυ-τό-ς (célèbre), μακ-ρό-ς (large), ἐρυθ-ρό-ς (rouge), etc. Cependant, il ne manque pas dans cette catégorie de formes à racine réduite : βάθος (profondeur), βάρος (pesanteur), θάρσος (audace), τάχος (vitesse), πάθος (souffrance), soit qu'il faille les rapporter à l'analogie de βαθύς, βαρύς, θαρσύς, ταχύς, παθεῖν, soit que la déclinaison primitive ait été βένθ-ος * βn̥θ-εσ-ός, d'où le doublet βένθος βάθος. Le type à racine fléchie ὄχος = * ϝόχ-ος (char), cf. ἔχω et *veh-ō*, a été refait sur le secondaire ὀχ-έ-ω (transporter). — En latin, on a : *gen-us*, *temp-us, fūn-us, mūn-us*, etc., qui sont ou semblent normaux : *rōb-ur, aequ-or,* où s'est introduit le rhotacisme des cas obliques ; des thèmes à nuance vocalique indécise, comme *op-us, on-us* (cf. *hon-ōs* et le doublet *decus decor*), *voln-us*, etc. ; enfin, *pond-us* et *foed-us*, qui ont certainement la racine fléchie[3].

(1) Mais l'accent remonte quand les adjectifs sont pris substantivement : cf. κράτ-ος, ἀ-κρατ-ής et Σω-κράτ-ης

(2) Qui rentrent dans l'étude de la déclinaison, infra 212.

(3) Mais dont le premier au moins appartient primitivement aux thèmes dits de 2e décl., supra 34 A et 109.

(125) 3° Infinitifs latins. — Si l'on vient à comparer, d'une part, un datif comme *gen-er-ī* et un infinitif passif tel que *fī-er-ī*, de l'autre, le locatif (confondu avec l'ablatif) *gen-er-e* = * *gen-er-ĭ* et l'infinitif du type actif *fī-er-e* (1), il est impossible de ne pas être frappé de la concordance et du parallélisme qu'ils révèlent, soit entre eux, soit avec les infinitifs grecs en -μεν-αι et -μεν (2). Comme ceux-ci, l'infinitif latin serait donc, soit le datif **fei-es-ay*, soit le locatif **fei-es-ĭ*, d'un thème en *-es-*, **fei-es-*; ainsi *caed-er-e* (couper) serait le locatif de *caed-ēs*, *nūb-er-e* (se voiler, se marier), le locatif de *nūb-ēs*, *veh-er-e* (transporter), le locatif de * *veh-es-* (transport), qu'on retrouve dans le grec ἔχ-εσ- (char), doublet de ὄχος (3). Il est clair qu'un petit nombre de types de ce genre a pu par analogie donner naissance aux autres infinitifs, *leg-er-e, cap-er-e*, etc. Quant aux types *dă-re*, *stā-re*, *es-se*, *fer-re*, *vel-le*, ils sont plus primitifs encore, et formés par l'adjonction à la racine d'un simple *-s-*, qui est la forme réduite du suffixe dont *-os-* et *-es-* représentent respectivement le degré fléchi et le degré normal (4). Le départ de signification active et passive, qui s'est établi entre la finale *-ĕ* et la finale *-ī*, doit être considéré comme hystérogène, comme l'attestent de nombreuses synonymies et le sens actif des infinitifs de verbes déponents. Il va sans dire enfin que le type de passif de 3e conjugaison *veh-ī*, au lieu duquel on attendrait * *veh-er-ī*, rentre dans une autre catégorie : *vehī*, *capī*, *legī* sont tout uniment des datifs de thèmes-racines, dont les similaires se retrouvent à l'infinitif du sanscrit (5).

(126) XXII. Thèmes à suff. *-ios-* et *-yos-* : comparatifs grecs et latins. — Le suffixe apparaît en grec sous une forme nasalisée

(1) Archaïque, fréquent dans Plaute, synonyme absolu de *fierī*.

(2) Cf. supra 115, 5.

(3) ἔχεσφιν· ἅρμασιν, ὄχεσφιν (glose d'Hésychius).

(4) C'est ce que je développe et essaie de démontrer dans mon *Esq. morph.* V *(les Infinitifs latins)*, où je rattache *stā-r-e* à στῆ-σ-αι. Toutes ces données sont aujourd'hui presque universellement admises.

(5) En fait, *lĕg-ī* serait le datif parfaitement régulier du mot *lēx* (cf. infra 202). Quant aux mystérieux infinitifs archaïques du type *vehier*, *loquier*, *ūtier* (ep. Scip.), *spargier* (Horace), etc., ou on trouvera un essai d'explication que je suis seul à enseigner, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 62, et *Esq. morph.* V.

-ιον-, nom. -ίων, qu'il revêt aussi à certains cas en sanscrit, nom. *máh-īyān* (plus grand) : en latin, il n'a jamais que la forme *-ios-* rhotacisée avec allongement analogique de la voyelle, *mel-iōr-em*. Ce suffixe est fort commun sous l'une et l'autre forme : gr. μείζων (ion. μέζων) = * μέγ-*y*ων, κρείσσων (ion. κρέσσων) = * κρέτ-*y*ων (rac. normale de κρατ-ύ-ς, fort), βάσσων (Epicharm.) = * βάθ-*y*ων, θᾶσσον (plus vite) = * θάχ-*y*ον, mais aussi βαθ-ίων, ὠκ-ίων, etc.[1] ; lat. *ōc-ior*, *mā(h)-jor*, *pē-jor*, *prop-ior*, etc. ; *minor* (gr. μείων) est de formation obscure.

On retrouve ce suffixe sous sa forme réduite *-is-* à la base de formations secondaires, superlatifs grecs en -ισ-το-, latins en *-is-sumo-*, et autres qu'on verra plus loin.

XXIII. Thèmes à suff. *-ko-*, très rares en dérivation primaire : gr. θή-κη (boîte), qu'il faut probablement couper θήκ-η[2] ; lat. *lo-cu-s* = * *stlo-co-*, rac. inconnue, *pau-cī* (peu), cf. gr. παῦ-ροι, *sic-cu-s* = * *sit-kó-s*, cf. *sit-i-s*.

XXIV. Thèmes à suff. *-r̥(t)*[3] : neutres peu nombreux, gr. ἧπ-αρ (foie), lat. *jec-ur* = sk. *yák-r̥t*. — Ces formes bizarres obéissent à une déclinaison d'un ordre particulier[4] (gén. ἥπ-ατ-ος), et toutefois le grec en a plusieurs qui, soit analogie, soit dérivation différente, conservent le ρ à tous les cas, θέν-αρ (paume), ἔαρ = *ϝέσ-αρ (printemps). Parfois le nominatif présente une finale -ωρ encore inexpliquée : ὕδ-ωρ (gén. ὕδ-ατ-ος), σκ-ώρ (excrément), et le doublet τέκμαρ τέκμωρ (signe). Le latin a encore *fem-ur* ; mais, quant à ses autres nominatifs en *-ur* ou *-or* (neutres), on ne sait s'il faut les rattacher à cette classe ou à la classe XXI 2°.

XXV. Thèmes à suff. *-ak-* (*-ag-*)[5] et *-āk-* : peu communs. — En grec, on a, par exemple, ἅρπ-αγ- (nom. ἅρ-παξ, ravisseur), κόρ-ακ- (corbeau), ῥύ-ακ- (ruisseau), θώρ-ᾱκ- (cuirasse),

(1) Cf. supra 39 C δ.

(2) Cf. supra 41 in fine et 99.

(3) C'est le sanscrit qui dénonce le *t* final, régulièrement tombé en grec et en latin, supra 65.

(4) V. infra 215.

(5) Cf. supra 62 ζ.

etc. : en latin, *rap-āc-* (nom. *rapāx*), *vor-āc-*, *sal-āc-*, *ed-āc-*, *fer-āc-*, etc.

XXVI. Thèmes à suff. *-id-* (*-īdh-* ?). — Ce dernier ne se rencontre qu'en grec, où il est fort rare et obscur : ὄρν-ῑθ- (oiseau, nom. ὄρνῑς). Le premier est assez commun en grec, où il forme surtout des féminins presque tous oxytons : ἐλπ-ίδ- (espoir, cf. le vb. ἔλπ-ο-μαι ἔολπα = *ϝέ-ϝολπ-α), κλη-ίδ- (att. κλείς, clef) = *κλᾱϝ-ίδ-, cf. *clāv-i-s*, κνημ-ῖδ-ες (jambarts, suff. -ῖδ-), ἔρ-ιδ- (querelle); les quelques masculins sont paroxytons : παῖς = πά-ιδ- = *πάϝ-ιδ- (enfant), σίν-ιδ- (brigand). Le latin n'a guère que le msc. *lap-id-*, et les deux féminins *cass-id-* (casque) et *cusp-id-* (pointe), d'étymologie inconnue.

XXVII. Thèmes à suff. *-ud-* (*-udh-*) : gr. χλαμ-ύδ- (manteau), κόρ-υθ- (casque). lat. *pec-ud-* (bête de troupeau, cf. *pec-us -or-is*) : sans importance.

XXVIII. Thèmes à suff. *-et-*, *-ēt-* : très rares et assez obscurs : gr. πέν-ητ- (nom. πένης, pauvre), πλάν-ητ- (nom. πλάνης, vagabond) ; lat. *ter-ĕt-* (nom. *tĕrĕs*, rond), *qui-ēt-* (repos), etc.

§ 2. — *Formations helléniques.*

(128) I. Thèmes à suff. -ϝότ- (-ϝόσ-) : participes du parfait. — Cette formation est indo-européenne, mais le latin l'a perdue et le grec l'a modifiée. Tout indique que le suffixe pouvait se présenter en indo-européen sous trois formes : *-wós-*, *-wót-*, et un type à nasale (cf. supra 126) que le sanscrit seul a conservé. En grec, la forme *-wós-* n'est plus reconnaissable qu'au nom. nt. en -ός = *-ϝός, et au féminin, où elle se réduit en *-*us*- devant l'affixe secondaire *-ī*, v. g. εἰδυῖα = *ϝειδ-ύσ-ια, sk. *vid-úš-ī*. Le type *-wót-* l'a emporté dans tout le reste de la déclinaison : εἰδ-ότ-ος, εἰκ-ότ-ος, etc. De plus, ainsi qu'on le voit, le suffixe a partout perdu son ϝ, par analogie sans doute des formes où le ϝ tombait comme intervocalique : ainsi *τε-θνη-ϝώς est naturellement devenu τεθνηώς ; mais *εἰκ-ϝώς (vraisemblable) aurait dû donner *εἰππώς[1], tandis qu'on a εἰκ-ώς, fondé sur l'illusion d'un suffixe -ώς.

[1] Cf. supra 40 C β.

(129) II. Thèmes à suff. -ᾰτ- (-ᾰσ-). — Il est impossible de ne pas rapprocher du type précédent les neutres en -ᾰς, κέρ-ας (corne), γέρ-ας (récompense), γῆρ-ας (vieillesse), etc. En effet, d'une part, les cas obliques ont un τ au lieu du σ, gén. κέρ-ατ-ος ; de l'autre, ils dénoncent encore la présence du σ par la forme contracte κέρως = κέραος, qui ne peut remonter à κέρατος puisque le τ intervocalique n'est pas sujet à tomber, et doit par conséquent se ramener à *κέρ-ασ-ος. En l'état, et faute d'éléments de comparaison en dehors du grec, on ne peut déterminer la forme réelle du suffixe. Ce qu'on entrevoit de plus clair, c'est une indubitable affinité des thèmes en -ᾰς avec ceux en -ος (-εσ-) : les uns et les autres sont neutres et font remonter l'accent le plus haut possible [1] ; de plus, les formes κέρεα (cornes), τείρεα (prodiges) [2] existent concurremment à κέρατα, τέρατα, et même certains types, tels que βρέτας (statue miraculeuse), οὖδας (sol) se déclinent exclusivement sur τεῖχος, v. g. gén. βρέτεος, loc. οὔδει, etc. [3]

(130) III. Thèmes à suff. -ϝεν- (?) : infinitifs grecs. — On a vu [4] les infinitifs éoliens en -μεν-αι et -μεν. Il est bien clair qu'un infinitif ionien-attique tel que ἰέναι (aller) ne peut se ramener à ἴμεναι, la chute d'un μ intervocalique étant sans exemple. Mais on peut supposer devant le suffixe l'existence d'une consonne dont la chute était nécessaire, soit ϝ, et restituer *ἰ-ϝέν-αι. Cette restitution s'appuie, en outre, sur un ou deux infinitifs sanscrits en *-van-ē* et sur l'infinitif δο-ϝεν-αι (donner, contracté en ion.-att. δοῦ-ναι), qu'on croit lire sur une inscription cypriote. Si d'autre part l'on considère que les infinitifs de formes thématiques, λείπειν, λιπεῖν, peuvent également se ramener à *λείπ-ε-ϝεν, *λιπ-έ-ϝεν [5], on voit que les deux désinences hypothétiques -ϝεν-αι et -ϝεν se comportent entre elles exactement comme -μεν-αι et -μεν, l'une indiquant le datif, l'autre le locatif d'un thème en -ϝεν-.

Le suffixe -ϝεν-αι ne s'est point conservé pur : le ϝ ayant

(1) Cf. supra 124. 2°.
(2) Ou spécialement « astres » Σ 485.
(3) Cf. pl. nt. γέρεα (récompenses), etc., toujours dans Hérodote.
(4) Supra 115, 5.
(5) Formations secondaires qu'on retrouvera infra 167.

disparu et l'ε s'étant contracté avec la voyelle finale de la racine, on n'a plus vu dans δοῦναι, στῆναι que la désinence -ναι, et on l'a prise pour l'indice de l'infinitif[1] : en conséquence, on l'a transportée analogiquement dans εἶ-ναι, τι-θέ-ναι, δι-δό-ναι et similaires.

IV. Thèmes à suff. -σθ-[2], usités seulement au datif, -σθ-αι, en tant qu'infinitifs passifs : θέ-σθαι, δι-δό-σθαι, etc.

(131) V. Thèmes à suff. -ω-. — La plupart sont oxytons et féminins, πειθ-ώ (persuasion), ἠχ-ώ (son), Λητ-ώ (Latone) ; msc. parox. ἥρ-ω-ς. L'acc. ἥρ-ω-α Λητ-ό-α, où l'*m̥* final est traité en voyelle, indique, à n'en pas douter, la présence d'une consonne disparue entre l'*o* et l'*m̥* : cette consonne pouvait être un ϝ, à en juger par le doublet acc. (ion.) Λητοῦν, mais aussi un *y*, comme le montrent le voc. Λητοῖ et le témoignage des grammairiens, qui recommandent au nom. l'orthographe Λητῴ. Ce sont donc deux suffixes distincts, soit -οϝ- et *-oy-*, qui se sont confondus dans cette formation.

VI. Thèmes à suff. -ηύ-, devenu phonétiquement -εύ- au nominatif[3]. — Cette formation, peut-être secondaire, paraît jusqu'à présent spéciale au grec, où elle est d'ailleurs extrêmement répandue et revêt tout à fait l'aspect d'une dérivation primaire : v. g. γραφ-εύ-ς (scribe, gén. γραφῆος = *γραφ-ῆϝ-ος, ion. γραφέος, att. γραφέως), ἱππ-εύ-ς (cavalier), δρομ-εύ-ς (coureur), νομ-εύ-ς (berger), etc.

(132) VII. Thèmes à suff. -τᾱ- : noms d'agent, masculins malgré la finale féminine du suffixe[4]. — Cette formation est assez rare en tant que primaire : κρι-τή-ς (juge), δεσ-πό-τη-ς = *δεμσ-

(1) Tout comme en latin la finale *-se*, supra 125 et 161.

(2) Le suffixe primitif pouvait être *-dhi-*, à en juger par les infinitifs sanscrits en *-dhy-āi*, cf. infra 296. Sur la conciliation de ces deux types, voir Bartholomae, *Rhein. Mus.*, XLV, p. 151.

(3) Cf. supra 76, 1 A.

(4) Pour expliquer cette anomalie on suppose que ces noms étaient originairement féminins : ainsi *ναύτᾱ fm. aurait signifié « la marine », *ἱππότᾱ « la cavalerie », (cf. lat. *juven-ta*) et auraient ensuite changé de sens. Cf. fr. *un trompette, un garde-française.* En anglais *youth* (jeunesse) a passé de même au sens de « jeune homme », et le français populaire dit « une jeunesse » pour « une jeune fille ».

πό-τη-ς (maître de maison, cf. sk. *dám-pa-ti-s* avec un suffixe différent), δρα-σ-τή-ς (faiseur), γενε-τή-ς (père), παν-όπ-τη-ς (qui voit tout), εὐ-έκ-τη-ς (bien portant), 'Αργει-φόν-τη-ς (meurtrier d'Argus, épithète d'Hermès). Le latin n'a rien de pareil, car *nauta* est un emprunt, et *nāvita* est refait sur *nāvis* à l'imitation de *nauta*.

(133) VIII. Thèmes à suff. -τέο- : noms verbaux d'obligation, δο-τέο-ς (qui doit être donné), δρα-σ-τέο-ς, ῥη-τέο-ς, etc. — Cette formation se calque entièrement sur celle des verbaux en -τό-[1].

(134) IX. Thèmes à suff. -τατο- (très rarement primaire) : superlatifs, v. g. φίλ-τατο-ς (le plus cher), ὕσ-τατο-ς (le dernier), βέλ-τατο-ς (le meilleur), φέρ-τατο-ς, cf. les comparatifs φίλ-τερο-ς, etc.[2].

(135) X. Thèmes à suff. -ιστο- : superlatifs primaires habituels. — Tout comparatif en -ίων[3] a pour correspondant un superlatif en -ισ-το-, où l'élément -ισ- n'est autre que le suffixe même du comparatif réduit devant le suffixe secondaire -το-.

(136) XI. Thèmes à suff. -άδ-, très commun, formant, soit des adjectifs, soit des substantifs féminins : φορ-άδ- (nom. φοράς, qui porte), λογ-άδ- (choisi), σπορ-άδ- (dispersé) ; — δυ-άδ- (nombre deux), δεκ-άδ- (dizaine), λαμπ-άδ- (lampe), 'Ελλ-άδ- (Grèce), etc. Le latin *lampăs* est un emprunt.

XII. Thèmes à suff. -ιτ-, fort rare : χάρ-ιτ- (nom. χάρις, grâce), μέλ-ιτ- (nom. μέλι, miel).

XIII. Thèmes à suff. -ωτ-, fort rare : ἔρ-ωτ- (nom. ἔρ-ως, amour), γέλ-ωτ- (rire).

XIV. Thèmes à suff. -ερ- -ορ-, fort rare. — Le premier type est masculin : ἀ-ήρ (gén. ἀ-έρ-ος) et αἰθ-ήρ[4]. Le second est neutre, ἄ-ορ (épée, rac. inconnue), avec suffixe habituellement allongé, ἔλδ-ωρ (désir), ἕλ-ωρ (proie), πέλ-ωρ (monstre).

(1) Supra 117.

(2) Supra 121, 5°. Le type πρῶτος ne peut remonter à *πρό-τατο-ς : on y trouve, comme dans ἔσχ-ατο-ς, un suff. spécial -ατο-. Ce suffixe ordinal est emprunté aux noms de nombre, soit δέκα-το-ς coupé à tort δέκ-ατο-ς ; puis, appliqué au type de comparatif βέλ-τερο-ς, qui l'a doté du τ initial caractéristique de la comparaison, il est devenu -τατο- dans βέλ-τατο-ς et similaires.

(3) Cf. supra 126.

(4) 'Ανήρ n'en est pas : νέρ- y paraît la racine et ἀ une prothèse.

§ 3. — *Formations latines.*

(137) I. Thèmes à suff. *-ndo-* : gérondifs et participes passifs d'obligation. — Cette formation est rare comme primaire, *da-ndu-s*, *sta-ndu-m*, *fa-ndō*. *eu-ndu-m* (altéré comme *eu-nt-em*[1]), et paraît se rattacher indirectement au suffixe -μεν-αι de l'infinitif grec et -μενο- du participe moyen, v. g. *fandī* = * φά-μεν-αι et *dandus* = δό-μενο-ς[2].

(138) II. Thèmes à suff. *-bili-* (fort rare en tant que primaire) : adjectifs de qualité, v. g. *sta-bili-s in-ef-fā-bili-s*, peut-être *flē-bili-s*, *scī-bili-s* (décad.). On ne saurait méconnaître un rapport avec le suff. nominal *-bulo-* = * *-blo-*[3].

(139) III. Thèmes à suff. *-tumo-*, *-sumo-* et *-issumo-* : superlatifs latins. — Quelques superlatifs se forment au moyen du simple affixe *-mo-* : *sum-mu-s* (le plus haut) = **sup-mo-s*, *prī-mu-s*. Mais le suffixe ordinaire est *-tumo-* (sk. *-tama-*), qui dans la prose classique s'écrit *-timu-*, v. g. *op-timu-s*, *in-timu-s*[4]. L'affixe *-issimo-* (*parisuma* ep. Scip.) est d'origine plus compliquée : l'indo-européen avait un indice de superlatif *-isthó-* (gr. -ιστο-, supra 135), qui probablement donnait en latin **-isso-*, et un autre qui s'y est traduit en *-tumo-*. Soit donc les deux superlatifs latins **par-isso-s* et **par-tumo-s* : ils se sont, pour ainsi dire, additionnés ensemble sous la forme *par-issumo-s*, et de là est partie la forme *-sumo- -simo-* du suffixe qui a contaminé même quelques formations d'apparence primaire, comme *maximus* = * *mag-sumo-s* pour * *mag-tumo-s*.

(1) Cf. supra 123.

(2) Le sens primitif du participe futur d'obligation est celui d'un simple participe passif. — Cf. L. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), V. Henry (*Esq. morph.*, V), et supra 115, 5.

(3) Si *sta-bili-s* remonte à **sta-bli-* comme *sta-bulu-m* à **sta-blo-*, on voit qu'un phénomène d'harmonie vocalique a accommodé la voyelle épenthétique au timbre de la voyelle subséquente.

(4) Le superlatif *infimus*, comme le comparatif correspondant *inferus*, se rattache à un mode de formation un peu différent : cf. sk. *a-dhamá-s á-dhara-s* (goth. *un-dar*) = i.-e. * *n̥-dhero-s*. Cf. F. de Saussure, *Mélanges Renier*, p. 385.

CHAPITRE II.

DÉRIVATION SECONDAIRE.

---

(140) La plupart des suffixes primaires sont en même temps secondaires : on ne les répétera dans cette nouvelle énumération qu'en tant qu'ils président à des formations très importantes. Quant aux suffixes qui ne sont que secondaires, à plus forte raison ne sauraient-ils trouver place dans un précis aussi rapide : il faut s'en tenir aux plus répandus, et renvoyer pour le surplus aux traités spéciaux de dérivation grecque ou latine.

SECTION Ier.

THÈMES VERBAUX.

§ 1er. — *Formations communes.*

I. Suff. *-nū-*, *-nu-*. — Ne s'est répandu qu'en grec, où il se présente secondairement sous la forme -ννῡ-, -ννυ-, v. g. κρεμά-ννῡ-μι (suspendre), κορέ-ννῡ-μι (rassasier), peut-être analogique du doublement régulier de σϐέννῡμι, ἕννῡμι[1]. Mais quelques-unes de ces formations paraissent primaires, v. g. σκεδά-ννῡ-μι (disperser), πετά-ννῡ-μι (étendre), etc., en regard de σκίδ-νη-μι, πίτ-νη-μι (mêmes sens).

[1] Soit la formule κρεμάννῡμι : κρεμάσω (fut. de κρεμάω) = σϐέννῡμι (pour *σϐέσ-νῡ-μι) : σϐέσω (pour *σϐέσσω).

(141) II. Suff. *-yo-*. — De beaucoup le plus important des suffixes secondaires de présent, l'élément dérivatif *-yo-* s'ajoute en grec et en latin à toutes sortes de thèmes nominaux, qu'il convient de distinguer et de classer comme suit.

1. Thèmes à finale *e* (*o*), *ā*. — Types : φιλ-έ-ω = *φιλ-έ-*y*ω, de φίλ-ε- (φίλ-ο-ς), *flāv-e-ō*, de *flāv-o-s* (jaune) ; ζυγ-ό-ω (mettre au joug), de ζυγ-ό-ν [1] ; τῑ-μά-ω (honorer), de τῑ-μᾱ, *formō* = **for-mā-yō*, *fugō* = **fug-ā-yō*, *operor* = **op-er-ā-yō-r*, de *opera* (fin., travail), etc. Une fois les finales verbales *-eō*, -όω, *-aō* ainsi développées, il était inévitable qu'elles se confondissent dans la dérivation. C'est le cas le plus commun : ainsi, en grec, φωνή donne φωνέω au lieu de φωνάω [2], ἱερός donne au contraire ἱεράω, et γέφῡρα (pont), γεφῡρόω ; en latin on a *laetārī* de *laetus*, *foedāre* de *foedus*, *captāre* de *captus*, et cette désinence *-tāre*, venant à se propager, forme la nombreuse famille des verbes dits fréquentatifs, *ten-tāre* (cf. *ten-ēre*), *fac-tāre* (cf. *fac-ere*), *versāre* (cf. *versus* et *vertere*), etc.

Par une nouvelle extension, ces finales s'ajoutent de toutes pièces à des thèmes primaires qui ne sont point terminés en *e* ou *a*, et l'on tire sans intermédiaire ἀφρονέω de ἄφρων, πυρόω de πῦρ, *arcēre* de *arc-s*, *necāre* de *nec-s*, *equitāre* de *equ-i-t-*, etc. [3]. Cette finale *-itō*, à son tour transportée ailleurs, donne *vol-itō*, fréquentatif de *volō*, puis, combinée avec le type en *-tō* qu'on vient de voir, la finale assez commune de fréquentatif *-titō*, *lēc-titō*, *fac-titō*, etc.

De tout cela il résulte que, très souvent, et tout particulièrement en latin, la base de dérivation de ces verbes fait complètement défaut, soit qu'elle ait disparu par désuétude, soit qu'en

(1) D'une manière générale les verbes en -έω ont le sens actif, ceux en -όω le sens causatif, v. g. πολεμέω (faire la guerre), πολεμόω (fomenter la guerre). Le latin n'a pas de verbes en *-oō*, sauf peut-être **aegr-oō* (rendre malade) dont aurait survécu le participe passif *aegr-ō-tu-s*.

(2) Qui existe dans Pindare, si ce n'est un hyperdorisme.

(3) Le latin surtout a prodigieusement développé ce procédé et les langues romanes ont suivi la même voie, avec une prédilection marquée pour les verbes dits de 1re conjugaison. Personne en français ne s'aviserait de créer un verbe **salicylir* ou **téléphonoir*.

effet elle n'ait jamais existé et que le verbe ait été créé par une simple association analogique. Ainsi il n'y a point de substantif visible à la base des verbes *amāre*, *monēre*, *nocēre*, et nombre d'autres : et cette observation peut s'appliquer à toutes les catégories de dérivation secondaire.

Devant l'affixe -*yo*- la finale du thème primaire paraît toujours brève, du moins en grec : mais cette constance n'est pas primitive, et des formes telles que homér. ἀδικήομεν (nous nuisons) de ἀδικέω, φοιτήτην (ils marchaient) de φοιτάω, et même att. πεινῆτε = *πειν-ᾱ-ε-τε (vous avez faim) de πεινάω (1), χρῆσθαι (ion. χρᾶσθαι, se servir) de χράομαι, etc., indiquent un échange de la longue et de la brève, qui devait être régi par des lois fixes (2). Ici encore l'analogie a passé son niveau : elle a généralisé la brève au présent ; mais aux autres temps et devant les affixes nominaux de dérivation secondaire, φιλ-ή-σω, πε-φίλ-η-κα, πε-φίλ-η-μαι, φιλ-η-τό-ς, φίλ-η-μα, φίλ-η-σι-ς, φιλ-η-τή-ς, etc., c'est au contraire la longue qui apparaît presque toujours, soit que l'analogie du rapport λύω λύσω (3) l'ait introduite au futur et à l'aoriste d'où elle aurait aisément rayonné, soit qu'une très ancienne contraction se cache dans φιλήσω = *φιλ-ε-*y*έ-σω, soit enfin tout simplement que la longue, régulière à certaines formes de la conjugaison, se soit insensiblement propagée à d'autres similaires, et par elles aux formations nominales dérivées.

2. Thèmes à finale *i* et *u*. — Types : κονίω = *κον-ῑ-*y*ω (couvrir de poussière) de κόν-ι-ς (poussière), *fīnio* = **fī-nī-yō* de *fī-ni-s* ; φῑ-τύ-ω (engendrer) de φῑ-τύ-ς (père), *sta-tu-ō* = **statu-yō*, etc. Aucun des deux types n'est contracte en grec. Le premier l'est en latin et y forme la 4e conjugaison, qui s'y est fortement développée, soit par des créations analogiques comme *fulcīre* de *fulcrum*, soit surtout en attirant à elle des verbes en -*iō* de 3e conjugaison, tels que *ven-iō* = βαίνω et *sal-iō* =

(1) Cf. hom. πεινάοντε (Π 758).

(2) En latin il est impossible de reconnaître la quantité de cette voyelle, puisqu'elle est toujours contractée avec celle du suffixe secondaire, supra 73.

(3) Cf. supra 96-97.

ἄλ-λο-μαι[1]. A cette catégorie se rattachent indirectement en grec les désidératifs en -σείω = * -σει-*yo*- (ὀψείω, je désire voir), dont la genèse est obscure[2] : à la seconde, les dérivés du type ἱππ-εύ-ω de ἱππ-εύ-ς, νομ-εύ-ω de νομ-εύ-ς, dont la finale -εύ-ω s'est propagée dans les analogiques θηρ-εύ-ω (chasser), παιδ-εύ-ω (enseigner), etc.

3. Thèmes à finale nasale. — De μέλ-αν- (noir), ποι-μέν- (berger), sont très naturellement sortis μελαίνω = * μελ-άν-*y*ω, ποιμαίνω = * ποι-μ*n̥*-*y*ω, etc. : d'où la finale -αίνω, qui s'est propagée dans λευκαίνω (blanchir), γλυκαίνω (adoucir), et a servi de modèle à la finale -ύνω, construite de même sur des thèmes en υ, θαρσύς (brave), θαρσύνω (rendre brave), puis étendue de même, κακύνω (gâter), μεγαλύνω (accroître).

4. Thèmes à finale vibrante. — De τέκμαρ vient régulièrement τεκμαίρομαι = * τεκ-μάρ-*yo*- : mais d'ἐχθ-ρό-ς, καθαρό-ς, ἄγγελο-ς sembleraient devoir dériver * ἐχθ-ρέ-ω, * καθαρόω, * ἀγγελέ-ω. La langue néglige en quelque sorte la voyelle du suffixe primaire, et, appliquant directement le suffixe secondaire sur la consonne, tire ἐχθαίρω de * ἐχθ-*r̥*-*y*ω, καθαίρω, ἀγγέλλω, etc. Au suffixe formatif -αίρω ainsi obtenu, s'en joignent d'autres moins importants, -είρω, -ύρω, et d'origine pareille. Dans cette catégorie le latin montre les désidératifs, *par-tur-iō* (être en mal d'enfant), *ēsuriō* = * *ēd-tur-iō* (avoir faim), etc., qui ont passé à la 4ᵉ conjugaison, sans qu'on puisse savoir au juste quel est cet élément *-tŭr-* sur lequel se greffe le suffixe verbal, et s'il a quelque rapport avec l'affixe *-tūro-* des participes futurs, dont l'*ū* paraît hystérogène[3].

5. Thèmes à finale explosive sourde. — Types grecs : φυλάσσω

(1) Cette contamination fait de grands progrès dans la vie historique du latin : ainsi *pariō* développe, en regard de *parĕre*, un infinitif *parīre*, et l'infinitif roman qui correspond à *morī* suppose **morīrī*, etc.

(2) On a conjecturé (Wackernagel) pour l'homérique ὀψείοντες la juxtaposition ὄψει ἰόντες (allant à la vue, allant pour voir), d'où l'illusion d'un suffixe -σείω dont l'analogie s'est emparée.

(3) Cf. supra 121, 6°. Il faut sans doute restituer * *par-tr̥-yo-*, *-tr-* étant la forme réduite du suffixe des noms d'agent, ibid. 2° et 3°.

— *φυλ-άκ-*y*ω, αἱμάσσω = *αἱ-μάτ-*y*ω, ἀνάσσω = *ϝαν-άκτ-*y*ω, etc., puis aussi φαρμάσσω (médicamenter) de φάρμακον, πυρέσσω (avoir la fièvre) de πυρετός, χαλέπτω (rendre difficile) de χαλεπός. Il est fort probable que les verbes neutres en -ώσσω relèvent de cet ordre, v. g. τυφλώττω (être aveugle), de τυφλω-τό-ς (aveuglé), verbal du causatif τυφλόω. Le latin a une catégorie de verbes qui ressemblent beaucoup à ceux-ci, et pour le sens, et pour la formation, ceux en *-ūt-iō*, *caecūtiō* (voir trouble), *balbūtiō* (bégayer), qui d'ailleurs ont passé à la 4e conjugaison.

6. Thèmes à finale explosive sonore. — Types grecs : ἁρπάζω = *ἁρπ-άγ-*y*ω, μαστίζω (fouetter) = *μαστ-ίγ-*y*ω, ἐλπίζω = *ϝελπ-ίδ-*y*ω, πεμπάζω (compter par cinq) = *πεμπ-άδ-*y*ω, etc. La fréquence des thèmes nominaux en -άδ- et en -ίδ- (1) eut pour conséquence un développement, parallèle d'abord, puis isolé, des verbes en -άζω et en -ίζω, en sorte que ces deux finales, propagées en tous sens, remplissent vraiment le lexique grec : ὀνομάζω (nommer), νεάζω (être jeune), τεράζω (faire des miracles); βασιλίζω (régner), ὀνειδίζω (faire des reproches), λογίζομαι (raisonner), etc. (2). Puis ces verbes à leur tour ont des dérivés nominaux en -ασ-μό-ς, -ασ-μα, -ασ-τή-ς, -ασ-τι-κό-ς, -ισ-μό-ς, -ισ-μα, etc., etc., que l'emprunt et l'analogie créent encore de nos jours, *art-iste, journal-isme*, et ainsi indéfiniment. A toutes les époques le latin aussi a emprunté au grec un certain nombre de verbes de cet ordre, qu'il a fait passer à la 1re conjugaison, v. g. arch. *atticissāre* = ἀττικίζειν, décad. *thēsaurizāre* = θησαυρίζειν, etc., parfois avec un léger changement, *cōmissāri* (boire abondamment en compagnie) = κωμάζειν (3).

12) III. Suff. *-sko-*. — Ce suffixe secondaire n'est pas fort commun, gr. ἡβ-ά-σκω (être jeune), μεθ-ύ-σκω (enivrer), lat. *īr-ā-sco-r*, sauf toutefois dans deux ordres de formations qui diffèrent d'une langue à l'autre. En grec, l'addition de la syllabe -σκο- à une forme thématique, surtout de présent ou

(1) Cf. supra 127 et 136.

(2) La similitude des futurs, v. g. φυλάξω et σαλπίξω a amené le doublet (dialectal) σαλπίσσω et plusieurs autres, σφάττω pour σφάζω, etc.

(3) Observer la transcription de ζ par *ss*, et cf. supra 54, 2.

d'aoriste, forme les types dits itératifs, φεύγ-ε-σκε (il fuyait), καλέ-ε-σκε (il appelait), φύγ-ε-σκε (il s'enfuit), ἴδ-ε-σκε (il vit), extrêmement fréquents chez Homère (1) et Hérodote. Ces formes ont pour particularité curieuse de n'être jamais employées au présent et de ne point prendre l'augment, même dans la prose d'Hérodote, qui ne le néglige jamais. En latin les verbes en *-eō* à sens intransitif ont souvent à côté d'eux des verbes en *-ēscō*, à peu près synonymes, mais avec une nuance inchoative, v. g. *alb-e-ō* (être blanc), *alb-ē-scō* (commencer à blanchir), *ad-ol-ē-scō* (entrer dans l'adolescence, cf. *ad-ul-tu-s*), *in-nō-tē-scō* (commencer à être connu), etc.

IV. Suff. *-dho-* (?). — Le grec présente, dans certaines formes surtout poétiques, une addition semblable du suffixe -θο- : homér. φλεγ-έ-θει (il brûle, cf. φλέγ-ω), ἠγερ-έ-θο-ντο (ils se rassemblèrent, cf. ἀγείρω).

(143) V. Suff. *-o-* (*-e-*) secondaire : subjonctifs. — On a vu que les formes athématiques se changent en subjonctifs par l'addition de la voyelle thématique (2) : si donc un présent **bhér-mi* (je porte) fait régulièrement au subjonctif **bhér-o-* ou **bhér-e-*, il est tout à fait naturel qu'un présent thématique **bhér-o-* ou **bhér-e-* devienne à son tour au subjonctif **bhér-ō-* = **bhér-o-o-* ou **bhér-ē-* = **bhér-e-e-*. Bref, le subjonctif à voyelle longue est pour les temps thématiques le corrélatif parfait du subjonctif à voyelle brève des formes athématiques : de là donc la loi qui allonge purement et simplement au subjonctif la brève de l'indicatif, φέρ-ο-μεν φέρ-ω-μεν, φέρ-ε-τε φέρ-η-τε, ἐ-λίπ-ο-μεν λίπ-ω-μεν, ἐ-λίπ-ε-τε λίπ-η-τε, et ainsi partout.

Que si l'on passe au latin, il semble difficile de méconnaître l'étroite relation de λέγ-η-τε et *leg-ē-tis* (futur de 3e/4e conjugaison). D'autre part, *leg-ē-s* et *leg-e-t* = **leg-ē-t* sont exactement les corrélatifs à voyelle longue des formes brèves du présent de l'indicatif, **leg-ĕ-s*, **leg-ĕ-t*, devenues *leg-i-s*, *leg-i-t*. La 1re et la 3e pers. du pl. *leg-ē-mus* (pour **leg-ō-mus*)

(1) De même μνησάσκετο (Λ 566), στρέψασκον (Σ 546), σπείσασκε (Ο 89), par addition à l'aoriste sigmatique.

(2) Cf. supra 86 et 89 (VII).

et *leg-e-nt* (pour **leg-ō-nt*) ont dû prendre la voyelle *ē* par analogie des autres. Reste la 1[re] du sg., *leg-a-m*, qui a été empruntée au subjonctif en *-ā-*[1]. Quant au rapport de sens, il ne fait aucune difficulté : le subjonctif, ayant essentiellement le sens d'un vœu ou d'une éventualité, est très propre à rendre la nuance du futur, et il y a dans diverses langues des exemples d'un pareil procédé.

Ainsi le futur de 3[e]/4[e] conj. est identique au subjonctif secondaire grec[2]. Peut-être faudrait-il en dire autant du subjonctif de 1[re] conjugaison, *amem* : par exemple, *amētis* remonterait à **ama-ē-tis*, cf. τῑμά-η-τε, *amēs amet* à **ama-ē-s*. **ama-ē-t*, et l'*ē* aurait contaminé les trois autres personnes. Cela n'a rien que de vraisemblable.

144) VI. Suff. *-yē-* (*-ī-*) : optatifs secondaires. — C'est ainsi que se forment les optatifs de temps athématiques, particulièrement du présent en -νᾱ-, δύ-να-μαι δυ-να-ί-μην, et des deux aoristes passifs, ἐ-τύπ-η-ν τυπ-ε-ίη-ν, ἐ-λύ-θη-ν λυ-θε-ίη-ν, naturellement régis par l'analogie ἔθην θείην. Une analogie très postérieure a substitué cette formation à la suivante dans les optatifs présents de verbes contractes : φιλοίην, τιμῴην, en regard de φιλοῖμι, τιμῷμι ; et même dans quelques optatifs d'aoristes thématiques, σχ-ο-ίη-ν, ἀγ-αγ-ο-ίη-ν[3], etc. D'aucuns croient retrouver ce suffixe dans le subjonctif latin de 1[re] conjug., soit *amēs* = **amā-yē-s*. A part ce cas fort douteux, il n'existe plus en latin que sous la forme réduite *-ī-*, transportée du pluriel au singulier, v. g. *faxim* = *fac-s-i-m, vīd-er-ī-s* pour **vīd-er-iē-s* = gr. *ϝειδ-εσ-ίη-ς (εἰδείης opt. du pf. οἶδα), par analogie du régulier *vīd-er-ī-mus*[4] : et il y forme le temps dit parfait du subjonctif, exactement optatif de parfait.

(1) Cf. supra 104.

(2) Cette explication n'est pas encore universellement admise : les uns, au mépris du phonétisme, veulent retrouver un optatif dans *legēs* = λέγοις ; les autres rapprochent *cap-iē-s* de δο-ίη-ς, sans voir que l'*i* de *capiēs* vient du présent *capiō*. Mais elle gagne du terrain d'année en année.

(3) Formule σχοίην : σχοῖμεν = δοίην : δοῖμεν. Cf. supra 95.

(4) Ces quantités sont archaïques ; à l'époque classique on a *vīderīs vīderīmus* au pf. du subj. comme au fut. antér. Cf. Neue, II, p. 510. Mais on lit encore, par exemple, *dederītis*, Ov. *Metam.*, VI, 357.

Le type dit futur antérieur, *vīd-er-ō*, ressemble beaucoup au précédent. Il en diffère pourtant, non seulement à la 1re pers. du sg., mais encore aux autres, primitivement du moins, par la quantité de la voyelle *i*, toujours brève : il doit donc rentrer dans la classe précédente. On aurait ainsi *vīd-er-ō* = εἰδ-έ-ω (que je sache), *vīd-er-ĭs* = **vīd-er-ĕ-s*, etc., et le futur antérieur latin serait le subjonctif régulier (à voyelle brève) du parfait dont *vīd-er-i-m* représente certainement l'optatif.

VII. Suff. *-i-* : optatif des temps thématiques. — Au lieu de l'alternance -ιη- -ῑ- qu'on vient de voir, le grec, d'accord en ce point avec le sanscrit, ne présente régulièrement à l'optatif des temps thématiques qu'un simple -ι- entre la voyelle thématique et la désinence, v. g. λείπ-ο-ι-μι, λίπ-ο-ι-μι, λείπ-σο-ι-μι, etc. Cette formation a complètement disparu en latin, à moins qu'on ne veuille admettre *leg-ē-s*=λέγ-ο-ι-ς, ou *amēs* = **amaīs* = **ama-o-i-s*, ce qui manque tout à fait de vraisemblance (1).

(145) VIII. Suff. *-s-*. — En grec la formation secondaire des aoristes en -σ- (types ἐ-φίλ-η-σ-α, ἐ-φύλ-αχ-σ-α, etc.) s'étend à tous les verbes dérivés, sans autres altérations que celles qui vont être signalées à propos du futur. Le latin l'a perdue, ses parfaits de verbes secondaires se forment en *-uī* et *-vī*.

IX. Suff. *-so-*. — Le latin a peut-être gardé quelques traces fort altérées du suffixe *-so-* du futur dans les formations rares, obscures et jouant le rôle de présents, dont le type est *cap-es-sō* (chercher à prendre), *lac-es-sō* (chercher à attaquer), cf. *cap-iō*, *lac-iō*. En grec, ce suffixe, formatif du futur de tous les verbes dérivés, donne lieu aux observations suivantes :

1. Les verbes dont la base est un thème à finale gutturale ou dentale sourde ont les uns et les autres la même forme au présent en *-yω*, savoir φυλάσσω et αἱμάσσω : mais dans les premiers la gutturale reparaît au futur, φυλάξω. Par imitation a été créé le futur αἱμάξω, dont la vraie forme serait *αἱμάσω = *αἱμάσσω = *αἱ-μάτ-σω : autrement dit, tous les verbes qui ont le présent en -σσω forment indistinctement leur futur en -ξω.

(1) On voit que dans les concordances latines des classes V, VI et VII il règne une fâcheuse incertitude ; mais elle se meut, somme toute, dans un cercle très étroit.

2. La même assimilation s'est produite, mais en dorien seulement, entre tous les verbes qui ont le présent en -ζω (=-γ-*y*ω ou -δ-*y*ω). Ainsi ὑστερίζω (tarder) fera régulièrement en grec commun ὑστερίσω = *ὑστερ-ίδ-σω, mais en dorien ὑστερίξω [1], par imitation du type μαστίξω, futur normal de μαστίζω. Cette corruption s'étend même à des formations primaires, v. g. dor. καθίξᾱς (ayant assis).

3. Les verbes secondaires à nasale ou liquide forment leurs futurs exactement comme les verbes primaires du même type [2], v. g. ἐχθαίρω ἐχθαρῶ, ἀγγέλλω ἀγγελῶ, ποιμαίνω ποιμανῶ.

4. Les formations ioniennes-attiques en -έω -ῶ et doriennes en -σέω -σίω -σῶ [3] sont du ressort de la dérivation secondaire autant et plus que de celui des thèmes primaires.

§ 2. — *Formations helléniques.*

46) I. Suff. -κ-. — Tous les parfaits secondaires ont cet indice, devant lequel la voyelle finale du thème primaire subit le même allongement que devant le -σ- de l'aoriste et du futur, πε-φίλ-η-κ-α, τε-τί-μη-κ-α, etc. Le parfait moyen affixe simplement les désinences personnelles au thème, éventuellement allongé de même, πε-φίλ-η-μαι, τε-τί-μη-μαι.

II. Suff. -σο- du futur antérieur : sans difficulté, d'ailleurs assez rare : πε-φιλ-ή-σο-μαι, τε-τῑ-μή-σο-μαι.

III. Suff. -εσ- du plus-que-parfait : construit sans autre complication sur le thème, quel qu'il soit, du parfait : ἐ-λε-λύ-κ-ε-α (j'avais délié), class. et surtout post-class. ἐ-λε-λύ-κ-ει-ν [4].

IV. Suff. -θη-. — Les verbes dérivés ne connaissent plus l'aoriste passif en -η-; mais l'aoriste passif en -θη- s'y est développé au point, comme on sait, de figurer seul dans les paradigmes classiques. L'allongement de ἐ-φίλ-η-σ-α se retrouve dans ἐ-φιλ-ή-θη-ν ἐ-τῑ-μή-θη-ν, etc.

(1) De même hom. πτολεμίξομεν (B 328), πολεμίξομεν (Ω 667), κτερεΐξω (β 222). Hom. et class. ἥρπασεν (ο 250) est le produit de l'analogie inverse.

(2) Supra 141, 3 et 4, et 97.

(3) Supra 97.

(4) Cf. supra 101 et infra 298.

V. Suff. -θήσο- — C'est également le futur passif en -θήσο-, et non celui en -ήσο-, qu'ont adopté les verbes secondaires : φιλ-η-θήσο-μαι. On remarquera que ces deux formations sont sujettes sporadiquement à l'insertion analogique du σ qui a déjà été signalée et expliquée[1], v. g. κελεύ-ω (ordonner), κε-κέλευ-σ-μαι, ἐ-κελεύ-σ-θη-ν, κελευ-σ-θήσο-μαι.

§ 3. — *Formations latines.*

(147) I. Suff. *-ā-* : forme indistinctement le subjonctif présent de tous les verbes dits de 2e, 3e et 4e conjugaison : *mon-e-a-m*, *cap-i-a-m*, *ven-i-a-m*, *par-tur-i-a-m*.

II. Suff. *-bā-* : forme l'imparfait de tous les verbes. — A la 1re et à la 2e conjugaison on a très régulièrement *amā-ba-m*, *monē-ba-m ;* car d'abord on a vu que la voyelle finale de *amā-*, *monē-*, peut très bien avoir été longue dans certaines positions[2] ; et, en supposant qu'elle ne le fût pas ici, elle l'est nécessairement devenue par la contraction de **ama-e-ba-m*, **mone-e-ba-m*. En 3e conjugaison, la longue de *vehē-bam legē-bam* surprend au premier abord, puisque la voyelle caractéristique de cette classe est un *-ĕ-* ; mais, si **vehē-fuām* est une locution composée signifiant « j'étais dans la traction », il se peut que **veh-ē* = *veh-ī* représente un datif très régulier du thème-racine *veh-*[3]. La 4e conjugaison a *audiē-bam* analogique de ce dernier, ou (arch.) *audī-bam* analogique de *amā-bam*.

III. Suff. *-bo-* : futurs de 1re/2e conjug. (les futurs analogiques de 3e/4e, *dīc-ē-bō*, *aud-ī-bō*, ont été créés, mais ne se sont pas maintenus dans la langue classique). — Cette formation ne peut se concevoir que comme essentiellement secondaire. Soit une juxtaposition telle que *ārefaciō* (sécher) : le mot *āre-* y est parfaitement distinct à l'origine et encore tenu pour tel au temps de Lucrèce, qui écrit *sōl facit āre*. Or, de

(1) Supra 64 A i. n. et 102.

(2) Cf. supra 141, 1.

(3) Cf. supra 125 in fine.

même qu'*āre* a été ainsi joint à *faciō* et à *fīō*, il a pu l'être au verbe *fu-* (être), soit **āre fuō*, groupe où *f* médial serait devenu phonétiquement *b*, *ārē-bō* (que je sois sec, je serai sec) ; puis, par analogie de *ārēre* et *ārēbō*, *monēbō* sur *monēre, amābō* sur *amāre*. Que si l'on adopte cet essai d'explication, sans toutefois s'en dissimuler les défauts (1), on voit qu'il vaudra aussi pour *ārēbam* = * *āre fuām*, et par suite pour tous les imparfaits.

IV. Suff. *-v-* et *-u-* du parfait. — C'est au moyen de l'un de ces deux affixes que le latin forme ses parfaits de dérivation secondaire : le premier apparaît principalement à la 1re et à la 4e conjugaison, *amā-v-ī*, *aud-ī-v-ī*, d'où l'analogie le transporte parfois aux verbes de 3e, *pet-ī-v-ī* de *pet-ō* ; le second est l'affixe ordinaire de 2e conjugaison, *mon-u-ī, tim-u-ī*, et de certains verbes dérivés de 3e, *statuī* = * *sta-tū-uī* (?) (2). La syncope du *v* dans *audiī*, *petiī* ne semble pas un phénomène phonétique, mais une simple corruption analogique (3), qui s'est d'ailleurs propagée avec une grande énergie et a eu subsidiairement pour conséquence une syncope plus forte encore dans les temps dérivés du parfait : *audiī* a naturellement donné *audieram* ; l'imitation de *audieram* a fait naître * *amāeram*, *amāram*, et l'altération s'est étendue à des formes plus primitives, *mōrat* = *mōverat, vōrat* = *vōverat* ; et de même au plus-que-parfait du subjonctif, *audiissem*, d'où *audīssem, amāssem*, *nōssem*, etc.

V. Suff. **-es-ā-* du plus-que-parfait de l'indicatif. — Quoi qu'on doive penser de la forme *erat*, il semble assez clair qu'elle a dû servir de modèle à *fuerat*, c'est-à-dire que la langue, une fois en possession du rapport *es-t er-a-t*, en a tiré par une analogie grossière, mais suffisamment concevable, le rapport *fu-i-t fu-er-a-t*, pour exprimer le passé du parfait. Toutefois, si l'on voulait établir un lien plus étroit entre le plqpf. grec et le plqpf. latin, on ferait observer que le type *fu-er-a-m*, par exemple, est avec ἐ-λε-λοίπ-ε-α = * ἐ-λε-λοίπ-εσ-m̥ exactement dans le

(1) Le plus grave est la différence de quantité d'*ārĕfaciō* et *ārēbō*.

(2) On lit les formes *istituui* et *istituuerunt*, *C. I. L.* VIII, 9975 et 9984.

(3) Soit la formule *audiī* : *audītum* = *statuī* : *statūtum*, avec abréviation de voyelle devant voyelle.

même rapport que *er-a-m* avec ἦα (j'étais) = *ἦσ-*m̥* (sans augment *ἔσ-*m̥*) : autrement dit, que des deux parts le latin répond à un *m̥* par le groupe *ăm*, concordance phonétiquement impossible. On concilierait donc tout en restituant **er-ĕm*, **fu-er-ĕm*, etc., où l'*ĕ* serait devenu *ā* sous l'influence des finales d'imparfait en *-bā-* (cf. *erās* et *amābās*). Le choix reste ouvert entre les deux solutions. Tout ce qu'il en faut retenir, c'est que cet affixe *-erā-* du plus-que-parfait se greffe indifféremment sur toutes les formes possibles de parfaits primaires, secondaires, tertiaires de toutes conjugaisons.

(150) VI. Suff. *-sē-* à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif. — Soit, d'une part, le type **es-sē-m* : de l'autre, les types d'infinitif, *fī-er-e* et *es-se* (1) : la quatrième proportionnelle s'en déduisait sans effort, **fī-er-ēm*, et de là *legerem*, *caperem*, bref le parallélisme absolu de l'infinitif et de l'imparfait du subjonctif, naturellement prolongé dans les autres conjugaisons, *amāre amārem*, *monēre monērem*, *audīre audīrem*. Pour le plus-que-parfait, il semble que l'élément *-sse-* de *essem*, pris tout entier pour un affixe, ait été analogiquement ajouté à la forme *fu-i-*, elle-même prise à tort pour le thème du parfait : de là, *fu-i-sse-m* (2) et le plus-que-parfait du subjonctif de toutes les conjugaisons, pour lequel, au surplus, il faut encore tenir grand compte du parallélisme rigoureux avec l'infinitif du parfait, *fuisse, amāvisse*, etc. (3)

(1) V. supra 106 et 125.

(2) Soit la formule approximative *fuisset* : *fuit* = *esset* : *est*, ou mieux encore *fuisset* : **fuisat* (? type ancien de *fuerat*) = *esset* : **esat* (*erat*). Il est vrai que dans les vieilles inscriptions on ne lit pas le double *s*, FVISET (*i* scandé long) ; mais le latin archaïque ne double pas les consonnes, et la prononciation n'en devait pas moins être *fuīsset*, car **fuīset* se serait nécessairement rhotacisé.

(3) Cf. infra 161. — Quelques formations de présents essentiellement latines, v. g. *nāv-ig-ō*, *pos-tul-ō*, *alb-ic-ō*, *vac-ill-ō*, peuvent être négligées comme relativement rares, et remontent sans doute à des primitifs nominaux tombés en désuétude.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1er. — *Formations communes.*

(151) I. Suff. *-yo-*, *-io-*, fm. *-ī-*, *-iā*. — De tous les suffixes primaires employés en fonction secondaire, cette famille est de beaucoup la plus importante. Elle constitue en quelque sorte la clef de la dérivation secondaire nominale : il convient donc de la placer au premier rang et de l'envisager, avec quelque développement, selon la finale du thème primaire qui en est affecté.

1. Finale *-e-* (*-o-*), *-ā-*. — La forme la plus pure paraît être celle où la voyelle du suffixe primaire revêt la nuance *e*, avec chute du *y* intervocalique : χρύσεος = * χρῡσ-ε-*yo*-ς, *aureus* = * *aus-e-yo-s*. De là part en latin le suffixe *-eu-*, qui forme un grand nombre d'adjectifs de matière et d'attribution : *ros-eu-s*, *lītor-eu-s*, etc. Dans un autre type, propre au grec, l'ι intervocalique demeure[1] : ὀμ-ό-ς ὀμ-ο-ῖο-ς, δίκ-ᾱ δίκ-α-ιο-ς, πομπ-ή πομπ-α-ίο-ς ; de là les suffixes -αῖο- -οῖο-[2], qui se répandent en tous sens, νησαῖος, παντοῖος, bien qu'il n'y ait pas de thème primaire * νησ-ᾱ- * παντ-ο-. Souvent, par imitation de ce qui se passe à la suite d'un thème consonnantique, le suffixe *-io-* chasse la voyelle finale du thème primaire et s'affixe purement et simplement à la consonne précédente, v. g. gr. οὐρ-ανό-ς οὐρ-άν-ιο-ς, θάλασσ-α θαλάσσ-ιο-ς, et lat. *Tul-lu-s* et *Tul-l-iu-s*, *ser-vo-s* et *Ser-v-iu-s*, *sal-vo-s* et *Sal-v-iu-s*, *som-nu-s* et *som-n-iu-m*, etc. La finale *-aeu-s* du latin est naturellement un emprunt.

2. Finale *-i-*. — En grec, le suff. *-yo-* greffé sur le suff. -τι-, v. g. θυ-σί-ᾱ (sacrifice) = * θυ-τί-*yā*, donne naissance au suff.

(1) Ce qui peut tenir, on l'a vu, à ce que le suffixe est tantôt *-yo-* tantôt *-io-*, supra 39 in fine.

(2) Cf. en outre infra nos 3 et 4. Toutefois la scansion homérique ὁμοίϊον γ 236) semble dénoncer un suff. primitif *-iyo-*, cf. supra 71 i. n.

-σιο-, assez répandu : θαυ-μά-σιο-ς (étonnant), δη-μό-σιο-ς (populaire), εὐ-εργ-ε-σίᾱ (bienfaisance). En latin, le suff. *-tio-*, fort commun, doit avoir la même origine : *nūp-ti-ae*, *ser-vi-tiu-m*, *amīc-i-tia*; puis, à raison de l'étroit rapport qui unit les deux suffixes *-iā* et *-ī* [1], les doublets *avāritia avāritiēs*, etc.

3. Finale *-u-*. — Grec νεκ-υ-ίᾱ et νέκ-υ-ιᾰ (évocation des morts), de νέκ-υ-ς, etc. Mais les adjectifs en -ύ- prennent la forme -εϝ- devant l'affixe secondaire *-ī* (gr. -ιᾰ) du genre féminin : ἡδ-ύ-ς ἡδεῖα = * ἡδ-έϝ-ιᾰ, comme gén. ἡδέος = * ἡδ-έϝ-ος [2]. Les thèmes en -εύ- suivent naturellement la même voie, βασιλ-εύ-ς βασίλειος (royal) = * βασίλ-εϝ-ιο-ς, γραφ-εύ-ς γραφεῖον (stile à écrire) : d'où le suff. -ειο- -εῖο-, qui se répand dans les types παρθένειος (virginal), γυναικεῖον (gynécée).

4. Finale *-es-* (*-os-*). — Le participe parfait en -ϝόσ- réduit son suffixe devant l'affixe secondaire -ιᾰ = *-ī* du féminin : εἰδυῖα = * ϝειδ-ύσ-ιᾰ. Dans les autres formations le suffixe primaire reste intact : Ἀργεῖος = * Ἀργ-έσ-ιο-ς de Ἄργ-ος, ἀλήθεια = * ἀ-λᾱθ-εσ-ιᾰ et ion. ἀληθείη = * ἀ-λᾱθ-εσ-ίᾱ, αἰδοῖος (respectable) = * αἰδ-όσ-ιο-ς etc. : d'où une nouvelle source de suffixes -εῖο- et -οῖο-. Le latin a dans cet ordre les types *plēb-ē-iu-s plēb-ē-ju-s*, avec le même allongement que dans *plēb-ēs*, *vener-iu-s* de *Venu-s* (*Ven-er-is*), et *Hon-ōr-iu-s* avec le même allongement que dans le gén. *hon-ōr-is*, cf. gr. * αἰδ-όσ-ος.

5. Finale en nasale. — Suffixe primaire réduit devant *-yᾰ* : θεράπ-ων (serviteur), fm. θεράπαινα = * θεράπ-n̥-*y*α, d'où le suff. fm. -αινα propagé dans θέ-αινα (déesse) et autres. Le même réduit devant *-io-* : ποι-μήν (berger), ποί-μν-ιο-ν (bercail). Le même sans réduction ni changement : τέρ-ην (tendre), fm. τέρεινα = * τέρ-εν-*y*α ; τέρ-μων (terme), τερ-μόν-ιο-ς (extrême). En latin, avec l'allongement déjà remarqué, *quer-i-mōn-ia* (plainte), *mātri-mōn-iu-m*, etc.

6. Finale en vibrante. — Suffixe primaire réduit, πά-τρ-ιο-ς *pa-tr-iu-s* ; normal sans allongement, δο-τήρ, fm. δότειρα (donatrice) = * δό-τερ-*y*α ; normal avec allongement, σω-τηρ-ίᾱ (salut), κοι-μη-τήρ-ιο-ν (dortoir) ; fléchi avec allongement *prae-tōr-iu-s*,

(1) V. supra 112.

(2) Cf. supra 111 et infra 214.

vic-tōr-ia, vom-i-tōr-iu-m ; réduit devant le suff. fm. *-ī* qui s'accompagne d'un appendice guttural encore inexpliqué, *victor*, fm. *vic-tr-ī-c-* ; finale intacte devant le suffixe latin *-iē-* = *-ī*, qui transforme l'adjectif en nom abstrait féminin, *pauper pauper-iē-s*.

7. Finale en *-nt-*. — Les participes latins ont perdu leur féminin. Les participes grecs de toutes sortes le forment très régulièrement en -ιᾰ = *-ī*, v. g. τιθείς = * τι-θέ-ντ-ς, fm. τιθεῖσα = * τι-θέ-ντ-*y*α [1], φέρουσα = * φέρ-ο-ντ-*y*α (sk. *bhár-a-nt-ī*), λιποῦσα = * λιπ-ό-ντ-*y*α, λύσᾱσα = * λῡ-σα-ντ-*y*α. Au contraire, c'est le suff. *-iā* (*-io-*) qu'il faut reconnaître dans γερουσίᾱ = * γερ-ο-ντ-ίᾱ (conseil des vieillards), ainsi que dans les noms abstraits latins tirés des mêmes participes, *sci-e-nt-ia*, *cōn-sta-nt-ia*, et les noms propres *Cōnstantius, Prūdentius*.

8. Finale explosive. — Le suff. -ιο- a souvent en grec une fonction diminutive [2], v. g. ψῆφο-ς, ψήφ-ιο-ν. Joint à des thèmes à finale explosive, il a donné les types ὀμ-μάτ-ιο-ν (petit œil), ὁλκ-άδ-ιο-ν (petite barque), πα-ιδ-ίο-ν (petit enfant). Puis les éléments -διο-, -ίδιο-, envisagés tout entiers comme suffixes diminutifs, ont été transportés à d'autres formations : ζώ-διο-ν (petit animal), ἀγ-ρ-ίδιο-ν (petit champ), ἱ-ματ-ίδιο-ν (petit habit) ; de même pour certaines formations adjectives, ἐπι-θαλασσ-ίδιο-ς (maritime), ἴδιος (propre) = *ϝιδίος = *σϝ-ίδιο-ς (sien). En latin, aucune particularité à signaler : *aud-āc-iā* de *audāx*, *fast-īg-iu-m* (faîte), d'un primitif inconnu.

(152) II. Suff. *-i-*. — Bien rarement secondaire en grec, il s'ajoute secondairement en latin à tous les adjectifs primaires en *-u-*, v. g. *gra-v-i-s*, cf. gr. βαρ-ύ-ς, *suāvis* = * *suād-u-i-s*, cf. gr. ἡδ-ύ-ς = * σϝᾱδ-ύ-ς, etc. ; de même *nāv-i-s*, cf. gr. ναῦ-ς. Cet *-i-* est peut-être un vestige très altéré de l'ancien *-ī* qui formait le

(1) Cf. supra 47 C. De même le fm. hom. de πρόφρων (bienveillant) est πρόφρασσα (v. g. K 290) = *προ-φρn̥-τ-*y*ᾰ avec un τ suffixal en plus. Πρόφρων au fm., v. g. *Hym. à Déméter*, 226. — Pour le type χαρίεις qui fait χαρίεσσα voir plus bas l'explication probable (165).

(2) Par un transport sémantique très concevable. Suivre la filière : ψήφιον « (objet fait) de caillou » (supra 1), — « de la nature du caillou » — « espèce de caillou » — « petit caillou ». C'est ainsi que l'i.-e. **sw-īno-s* signifie « de porc » en latin (*su-īnu-s*), et « petit porc », d'où « porc » tout court en germanique (angl. *swine*, all. *schwein*).

féminin de ces adjectifs (en sk. *svādú-s* (doux), fm. *svād-v-î*), de même que le fm. *ācris* par rapport au msc, *ācer* est peut-être un souvenir de quelque féminin préhistorique * *āk-r-ī*, en sorte que ces dérivations se rattacheraient à la catégorie précédente.

(153) III. Suff. *-wo-*. — Paraît avoir développé en latin les dérivations secondaires en *-īvo-*, assez répandues dans les adjectifs : *noc-īvo-s*, *cap-t-īvo-s*, *fug-i-tīvo-s*, et autres.

(154) IV. Suff. *-on-*. — Secondaire en grec dans κοινών (qui participe, gén. -ῶν-ος) dérivé de κοιν-ό-ς (commun), dans αἰ-ών (siècle, gén. αἰ-ῶν-ος [1]) dérivé d'un primitif disparu * αἰ-ϝό-ν identique au latin *ae-vo-m*, il est surtout commun en latin, où, sous la même forme *-ō -ōn-is*, il se greffe sur le suffixe primaire ou secondaire *-ti-* [2] pour former des noms d'action féminins, *āc-ti-ō*, *auc-ti-ō*, *ōr-ā-ti-ō*, *aud-ī-ti-ō*, *suāsiō*, procédé d'une application constante et bien connue. On le rencontre encore affixé, soit à des thèmes en *-io-*, où il se contracte avec l'*o* thématique, *leg-i-ō*, cf. *col-lēg-iu-m*, *ob-sid-i-ō*, cf. *ob-sid-iu-m*, soit à des thèmes consonnantiques, surtout adjectifs en *-āc-* dont il transforme la gutturale finale (*vor-āg-ō* de *vor-āc-*, supra 62 ζ), d'où ensuite la masse des noms féminins en *-āgō*, *farr-āgō*, *im-āgō*, subsidiairement en *-īgō* et *-ūgō*, *or-īgō*, *rūb-īgō*, *ferr-ūgō*, *lān-ūgō*, etc. C'est sans doute un procédé phonétique tout pareil qui a transformé en *-tūd-ō* le suffixe secondaire *-tūt-* (infra 174), soit le doublet *servitūs* et *servitūdō* (d'après le génitif *servitūdinis* = * *servi-tūt-n̥n-is*), et l'on sait combien cet élément *-tūdō* forme en latin de noms féminins abstraits, *sōli-tūdō*, *valē-tudō*, *cōnsuē-tūdō*, etc.

(155) V. Suff. *-mo-*. — Rarement secondaire en latin : très fréquent en grec, où il forme des noms d'action (oxytons) correspondant surtout à des verbes en -άζω -ίζω, ἁρπ-αγ-μό-ς (rapine), ἐρ-ισ-μό-ς (querelle) [3], et des adjectifs de qualité dérivés de

[1] L'accent circonflexe dénonce encore la contraction très ancienne de **aywòn* = **ay-wó-on*, etc. — Joignez le suff. ίων des patronymiques ioniens, Κρον-ίων (et Κρονῖων) de Κρόνιος.

[2] Cf. supra 59, 118, et infra 210 (II).

[3] Avec l'épenthèse sigmatique très commune dans ce domaine et les suivants, κελευ-σ-μό-ς (ordre), πατ-η-σ-μό-ς (action de fouler aux pieds).

thèmes nominaux en -τι-, δρά-σι-μο-ς (actif). De ce dernier type s'est détaché le suff. -ιμο- avec la même fonction, ἐδ-ώδ-ιμο-ς (mangeable), suffixe dont l'élément de dérivation -άλιμο-, rare et obscur, paraît n'être qu'une variété particulière, εἴδ-αλιμο-ς (beau).

(156) VI. Suff. *-men-*, etc. — Les suffixes -μα et -μεν- secondaires forment en grec : d'une part, les nombreux neutres en -μα, ποί-η-μα (œuvre, poème), πάθ-η-μα (souffrance), ψήφ-ισ-μα (suffrage), auxquels correspondent les neutres latins en *-men*, *reg-i-men*, *sōl-ā-men*, puis subsidiairement ceux en *-mento-*, *arm-ā-mentu-m ;* d'autre part, tous les infinitifs éoliens secondaires en -μεν et -μεν-αι, type φερ-έ-μεν et φερ-έ-μεν-αι, créés à l'image des primaires στᾶ-μεν et δό-μεν-αι. Il est à remarquer que devant le suff. -μεν- de l'infinitif la voyelle thématique revêt la nuance ε, tandis qu'elle prend la forme fléchie devant le suffixe presque identique -μενο- du participe moyen, φερ-ό-μενο-ς, lat. *al-u-mnu-s* (qui est nourri, nourrisson). Cette dernière formation, largement représentée en grec par les participes de tous les temps à la voix médiopassive, ne l'est en latin que par quelques thèmes nominaux[1] où le suffixe est plutôt *-mno-* que *-meno-*, v. g. *Vertumnus* (dieu du printemps) = **vert-o-meno-s*, celui qui retourne [l'année], *autumnus* (formation obscure) ; puis par la 2e pers. du pl. de tous les temps à la voix passive, *leg-i-minī*, *am-ā-minī*, et par analogie *amā-bā-minī*, *audī-rē-minī*, etc.

(157) VII. Suff. *-ro-*, *-lo*. — Ce suffixe, fréquemment secondaire en grec, y forme des adjectifs généralement oxytons : φαν-ε-ρό-ς (évident), φοβ-ε-ρό-ς (terrible, cf. φόβ-ο-ς), ἰσχ-ῡ-ρό-ς (fort), σῑγ-η-λό-ς, dor. σῑγ-ᾱ-λό-ς (silencieux), de σῑγ-ή (silence), etc. De ces types et d'autres se sont ensuite détachés de faux suffixes qui se sont fort répandus, et dont voici quelques exemples : θυ-ηλή (offrande religieuse), κῡ-ματ-ηρό-ς (houleux), πέδ-ιλο-ν (soulier), εἴδ-ωλο-ν (image), ἁμαρτ-ωλή (faute), etc. On a de même en latin un suff. *-ēla*, qui forme des noms féminins, *loqu-ēla* (parole), *quer-ēla* (aussi *querella*, plainte) ; mais le

(1) Sauf pourtant l'hypothèse *legundus* = * *leg-o-mdo-s* = **leg-o-medo-s* = λεγ-ό-μενο-ς, supra 137.

suff. *-lo-* secondaire s'y est à peu près localisé dans la fonction diminutive, v. g. *par-vo-lu-s* de *par-vo-s*, *homullus* = **hom-on-los*, *agellus* = **ag-er-lo-s* : d'où les suffixes diminutifs *-ulu-*, *-ullu-*, *-ellu-*, dont on connaît la prodigieuse expansion. Une confusion probable avec le suffixe primaire *-culo-*[1] a amené le type diminutif *frā-ter-culu-s*, et ce dernier suffixe, greffé sur la syllabe *-on-* des noms en *-tiō-*, *ōr-ā-ti-un-cula* (petit discours), a donné naissance au suffixe *-unculu-* de *av-onculu-s* (petit aïeul, terme de caresse pour « oncle maternel »).

VIII. Suff. *-ri-*, *-li-*. — Ce suffixe secondaire, fort commun en latin, y revêt les formes : *-ili-*, *fac-i-li-s*, *frag-i-li-s*, *ūt-ili-s* : *-tili-*, *dūc-t-i-li-s* (cf. *dūc-tu-s*), *fer-tili-s*[2] ; *-īli-*, *host-īli-s* = **hostĭ-ĭli-s* (?), *Păl-īli-a* (les fêtes de Palès) : *-āli-*, *augur-āli-s*, et *-āri-*, *milit-āri-s*, dont on a vu l'alternance[3]. Le neutre de plusieurs de ces adjectifs employé isolément comme substantif a perdu sa finale au nominatif singulier[4], *animăl* = *anim-āle* (ce qui est doué de vie), *laqueăr* (lambris) = *laque-āre* (ce qui est lambrissé), de *laqueus* (dessin en forme de lacet) ; mais l'*i* reparaît dans tout le reste de la déclinaison. Inversement le nom pl. régulier *laque-āri-a* a amené la création d'un nom. sg. *laque-āri-u-m*, d'où les doublets du type *auxiliāris* et *auxiliārius*, gén. pl. *Sāturnālium* et *Sāturnāliōrum* (Macrob.), qui se développent surtout dans la latinité de décadence et se perpétuent dans les langues romanes.

(158) IX. Suff. *-no-*. — Secondaire en grec et en latin sous les

(1) Cf. supra 122. La confusion pourrait passer pour très ancienne, puisqu'on a en osque *zicolois* (diebus), *ziculud* (die), cas d'une forme que semble reproduire au féminin le lat. *diēcula* ; mais M. Pauli conteste cette assimilation.

(2) Il est impossible de méconnaître le rapport de signification de ces adjectifs et de ceux en *-bili-*, supra 138.

(3) Supra 51, 2. L'*ā* du suffixe paraît emprunté à la finale, primitivement longue, des noms féminins, cf. *canna* et *canā-li-s*, *īnsula* et *īnsulā ri-s*, supra 83 et infra 193, 1.

(4) Probablement par une action d'analogie, soit la formule **animāl* : *animālis* (gén.) = *sāl* : *salis* ; puis abrégement de la finale en *l*.

aspects : *-ino-*, adjectifs de matière, φήγ-ι-νο-ς (de chêne), *fāg-i-nu-s* ; *-ineo-*, par cumul avec l'autre suffixe des adjectifs de matière *-eo-*, φηγινέος, *fāgineus*[1] ; *-īno-*, Ῥηγ-ῖνο-ι (habitants de Ῥήγ-ιο-ν), *dīv-īnu-s*, *coqu-īna*, avec réduction du suffixe primaire précédent *doc-tr-īna*, dans une formation plus complexe et obscure *disc-i-pl-īna* ; *-ēno-*, πετ-ε-ηνό-ς (ailé). *terr-ēnu-s* (terrestre) ; en latin seulement, *-āno-*, *-iāno-*, *Rōmā-nu-s*, de **Rō-mā*, ancienne forme de *Rōmă*, *hūm-ānu-s*, *Claud-i-ānu-s*, *christ-iānu-s* (le type grec χριστιανός est un emprunt). En latin encore, *-no-* greffé sur un thème primaire en *-r̥-* d'origine obscure, *noc-tur-nu-s* (cf. gr. νύκ-τωρ, de nuit), a produit le suff. *-urno-* du type *di-urnu-s*, et le suff. *-turno-* du type *tac-i-turnu-s*.

X. Suff. *-to-* : forme en grec et en latin les verbaux ou participes passés de tous les verbes secondaires : φιλ-η-τό-ς, τιμ-η-τό-ς, ἐλπ-ισ-τό-ς, κελ-ευ-σ-τό-ς ; *am-ā-tu-s*, *mon-i-tu-s* = **mon-ĕ-tu-s*, cf. le doublet *Mon-ē-ta* (sagace, surnom de Junon), *aud-ī-tu-s*, *sta-tū-lu-s*, etc.

Le latin a en outre les suff. *-āto-*, *-īto-*, *-ūto-* sans verbe à la base dans *dent-ātu-s*, *crīn-ītu-s*, *corn-ū-tu-s* (cf. *corn-u*), puis les types secondaires dont la base est un thème en *-es-*, v. g. *fūn-es-tu-s*, *hon-es-tu-s*, *on-us-tu-s*, *ven-us-tu-s*, etc.

XI. Suff. *-ti-* : forme en grec sous la forme -σι- et en latin sous la forme amplifiée *-tion-* les noms d'action dérivés de tous les verbes secondaires φίλ-η-σι-ς (tendresse), αἵρ-ε-σι-ς (choix). *aud-ī-ti-ō*, *op-er-ā-ti-ō*, etc.

XII. Suff. *-tu-* : secondaire ne se rencontre guère qu'en latin (gr. βο-η-τύ-ς, mugissement), où il forme des noms d'action, *vēn-ā-tu-s* (chasse), *mūg-ī-tu-s*, dont les supins actifs et passifs de verbes secondaires ne sont que des cas particuliers[2].

(159) XIII. Suff. *-ter-*, etc. — Le grec a les deux suffixes secondaires -τήρ- et -τορ- pour les noms d'agent, νικ-η-τήρ et dor. νῑκ-ά-τωρ (vainqueur) ; le latin, le suff. *-tōr-* seulement, *mon-*

[1] Ce type latin est probablement un hellénisme. Cf. pourtant *extr-āneu-s*, *for-āneu-s*, etc.

[2] Cf. supra 119.

i-tor, *im-per-ā-tor*, puis les suff. *-tūro-* pour tous les participes futurs et *-tūra* pour les noms d'action féminins, *am-ā-tūru-s*, *arm-ā-tūra*. Les divers suffixes de noms d'instrument se retrouvent en dérivation secondaire dans les deux langues : ἄρ-ο-τρο-ν (charrue), ἐχ-έ-τλη (manche, poignée), κοι-μή-θρᾱ (dortoir) : *ar-ā-tru-m*, *pi-ā-culu-m*, *lav-ā-cru-m*, *cūn-ā-bula*. Mais le suffixe secondaire de beaucoup le plus important de cette famille est celui du comparatif en *-tero-* : en grec, presque tous les comparatifs secondaires sont en -τερο-, comme presque tous les comparatifs primaires se font en -ίων.

Quand le thème primaire est un thème en -ο-, sa voyelle a toujours la nuance ο, κουφ-ό-τερο-ς ; toutefois, quand la syllabe précédente est brève de nature et de position, cette voyelle s'allonge en ω, σοφ-ώ-τερο-ς [1] ; parfois, dans Homère, même après voyelle longue, ὀιζῡ-ρώ-τερο-ν. Ce phénomène, encore en partie inexpliqué, se rattache, soit à la loi rythmique qui prohibe en grec la succession d'un trop grand nombre de brèves, soit plutôt à l'analogie des comparatifs d'adverbes (anciens ablatifs) [2], ἀν-ω-τέρω, κατ-ω-τέρω, σοφ-ω-τέρω(ς), dont l'allongement a pu passer indûment aux adjectifs correspondants.

Quand le thème primaire est en -εσ-, ψευδ-έσ-τερο-ς, il se produit une fausse finale, -έστερο-, qui a été purement et simplement transportée à d'autres formations, surtout aux adjectifs en -ον-, εὐ-δαιμον-έστερο-ς. D'autre part, le comparatif de l'adverbe πάλαι, παλαί-τερο-ς, faussement rapporté à παλαιός (ancien), a été le point de départ d'une formation en -αίτερο-, qui, d'abord restreinte aux adjectifs en -αιο-, γεραίτερος (homér.), σχολαίτερος, s'est peu à peu répandue hors de ce domaine, μεσαίτερος, φιλαίτερος. Enfin le suff. secondaire -τερο- paraît cumulé avec le suff. primaire -ισ- du comparatif dans les formations du type ἀρ-ισ-τερό-ς (gauche) [3], que la décadence grecque a multipliées, v. g. κλεπτίστερος (plus voleur).

(1) Le type στενότερος (plus étroit) n'est qu'une exception apparente, car il faut restituer *στενϝότερος (éol. στέννος, ion. στεινός).

(2) V. infra 187, 4. Les deux causes se sont combinées.

(3) Originairement sans doute « le meilleur des deux côtés » par euphémisme comme εὐώνυμος. Quand on a cessé de sentir un comparatif dans ce mot, on l'a accentué comme les adjectifs en -ρό-.

C'est à ce dernier type que se rattachent en latin quelques mots en *-tero-* secondaire qui ont perdu la fonction comparative : *mag-is-ter* (« le plus grand de deux », maître), *min-is-ter* (« le plus petit de deux », serviteur), *sin-is-ter* (gauche, rac. inconnue, difficilement la même que celle du gr. σίν-ο-μαι, nuire). Bien plus féconde est la dérivation des adverbes en *-ter*, qui sont de véritables comparatifs (neutres sans doute, on sait qu'en grec on dit à volonté σχολαίτερα ou σχολαιτέρως, etc.) employés en fonction de positifs, *levi-ter*[1], *libenter* = **libent-ter*, *audāc-ter*, *fēlīc-i-ter* (avec un *i* analogique comme dans *fēlīc-i-bus*, infra 206, 5), *firmi-ter*, *ali-ter*, et archaïquement ainsi un grand nombre d'adverbes tirés d'adjectifs de 2[e] déclinaison (*superbiter* Naev.), qui en latin classique ont disparu éliminés par les ablatifs adverbiaux en *-ē*.

30) XIV. Suff. *-nt-* : forme en grec et en latin les participes correspondants à toutes les formes thématiques de verbes, φέρ-ο-ντ- (nom. φέρων), λαβ-ό-ντ-, λύ-σ-ο-ντ-, etc., *fer-e-nt-* (nom. *ferēns*), *amāns*, etc. On observera que la voyelle thématique est toujours ο en grec, toujours *e* en latin[2].

61) XV. Suff. *-es-*. — Ce suffixe n'est guère secondaire en grec que dans les adjectifs en -εσ- de formation hystérogène tels que καναχ-ής (bruyant, de καναχ-ή), λῖπαρ-ής (« qui s'attache », en opposition à λιπ-α-ρό-ς, onctueux). Il l'est indirectement en latin, par le transport à tous les verbes des infinitifs en *-re* et *-rī*, dont on a vu l'origine et la valeur nominales[3], *amāre amārī*, *audīre audīrī*, et par la création analogique des infinitifs de parfait, *fuisse* (d'après *esse*), *vīxisse*, *amāvisse*, etc. Le type archaïque *amārier*, *audīrier* reste en suspens.

XVI. Suff. *-ios-*. — Très rarement secondaire en grec (v. g. χερείων, pire = *χερ-εσ-ίων), ce suffixe forme au contraire en latin le comparatif de tous les adjectifs sans distinction : *doc-t-*

(1) M. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 3) préfère expliquer ce suff. *-ter* par une tournure périphrastique : on aurait dit (acc.) **longum iter*, **breve iter*, comme plus tard en bas-latin (abl.) *longā mente*, *brevī mente*, cf. all. mod. *kurz-weg* (brièvement). Alors *libenter* pour **libent-iter* serait analogique ou syncopé.

(2) Cf. infra 209.

(3) Supra 125.

ior, *for-t-ior*, *sap-ie-nt-ior*, *bene-fic-e-nt-ior* (de l'inusité **be-neficēns*, servant de comparatif à *beneficus*). On sait toutefois que l'usage refuse un comparatif aux adjectifs en *-uo-*, *-io-* et à quelques autres moins importants.

(162) XVII. Suff. *-kó-*. — Très commun, porte invariablement l'accent en grec, φυ-σι-κό-ς, μαν-τι-κό-ς. De ce type fréquent on a abstrait un suffixe -ικό-, qui s'est beaucoup propagé, λογ-ικό-ς, ἀστ-ικό-ς (urbain, le régulier ἀστυ-κό-ς existe aussi), ὡρ-ικό-ς (mûr), δερ-ματ-ικό-ς (cutané), et de ce dernier type à son tour est sorti un suff. -τικό-, qui apparait dans des formations nombreuses et complexes telles que ἐκ-κλη- σι-α-σ-τικό-ς. Un autre suffixe égale-ment fort répandu, -ιακό-, v. g. πελοποννησ-ιακό-ς, doit provenir originairement de l'union du suff. -κό- avec des thèmes pri-maires féminins en -ια-. Sauf *-iaco-*, qui est un emprunt (*daemoniacus*), le latin nous offre des phénomènes tout pareils : *-co-* dans *hos-ti-cu-s*; *-ico-* dans *urb-icu-s*, *so-nt-icu-s* (réel); *-tico-* dans *rūs-ticu-s*, *lūnā-ti-cu-s*, etc. ; puis cumul de l'affixe *-io-* avec les deux précédents, *patr-ic-iu-s*, *fic-tic-iu-s* (imaginaire), ce dernier type très développé dans la langue juridique et le latin de décadence, *recepticius*, *adventicius* (fausses graphies *fictitius*, etc.)[1]. Le suffixe *-co-* attaché à des féminins anciens en *-ā*, a donné l'illusion d'un suffixe *-āco-*, soit *verbēna* (verveine) = **verbēnā*, d'où *verbēnāca* (id.); et celui-ci, combiné avec le suffixe de matière *-eo-*, a engendré un nouveau suffixe de matière assez usité, *-āceo-*, v. g. *membrān-āceu-s* (de parchemin), *papyr-āceu-s*, etc.

Ce suffixe *-kó-*, si rarement primaire et si fréquemment secondaire, est le mieux propre à clore la liste des suffixes qui sont à la fois primaires et secondaires. Aucun des suivants n'apparaît plus qu'en dérivation secondaire.

(163) XVIII. Suff. *-do-*, *-don-*, etc. — Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse reconnaître en dérivation primaire déjà quelques

(1) On ne sait au juste que penser du suff. *-īco-* que présentent les types *pudīcus* et *antīquos* (aussi *antīcus*). Quant à la forme *-inquo-* (*long-inquo-s*, *prop-inquo-s*), elle est sans rapport avec celle-ci et s'apparie au suff. gr. -από- (soit i.-e. -ṇqó-) de ποδ-από-ς « de quel pays ? » (le δ intercalé est une désinence de nomin. sg. nt., infra 217, I, 1 et 220, 6 A).

traces d'un suffixe à dentale initiale, gr. κλη-δών [1] (renommée), κρύϐ-δην (en cachette), φύγ-δα (en fuyant) : mais ici les formations secondaires, infiniment plus nombreuses, paraissent avoir servi de modèles. C'est d'abord, pour ne citer que les principales, le type latin en *-dŏ-*, *-idŏ-*, si fréquent dans les adjectifs, *herb-i-du-s* [2], *flōr-idu-s*, et qui pourrait avoir quelque rapport très indirect avec le type en *-ndo-* des gérondifs, cf. l'adjectif *rot-undu-s*, de *rota* (roue). Son corrélatif grec paraît être le suff. -δό-, -ηδό- des adverbes tels que βαθμ-ηδό-ν (par degrés), στιχ-ηδό-ν (ligne à ligne). Vient ensuite le suff. -δα-, -ιδα-, -ιαδα- des patronymiques éoliens, type Κρον-ίδη-ς ; enfin, le suff. *-don-*, assez rare en grec, ἀλγ-η-δών (souffrance), mais fort commun en latin dans des formations d'ailleurs assez obscures, précédé tantôt d'une nasale, *ar-un-dō* (roseau), *hir-un-dō* (hirondelle), tantôt d'une voyelle longue, *hir-ū-dō* (sangsue), *lib-ī-dō*, *cup-ī-dō*. Il est fort possible que cette dernière catégorie ne renferme pas de suffixe *-don-* et se réclame d'une origine phonétique analogue à celle du suffixe *-tūdō* déjà analysé [3].

64) XIX. Suff. *-tāt-*. — Très commun, forme en grec et en latin des noms abstraits féminins dérivés d'adjectifs, βραδ-ύ-τητ- et βραδυ-τῆτ- (nom. βραδύτης et βραδυτής, lenteur, dor. βραδύτας), *fac-ili-tāt-* (nom. *facilitās*), etc. La finale des thèmes en *o* revêt la nuance *o* en grec devant l'affixe *-tāt-*, φιλότης, κουφότης, d'où le suff. -οτητ- qui s'est propagé dans plusieurs formations, παντ-ότης (universalité), ἑν-ότης (unité). En latin, c'est au contraire la nuance *e*, *firmi-tās* = **fir-me-tāt-*, *novitās*, *vānitās*, *vēritās*, d'où le suff. *-itāt-* dans *vēlōc-itās*, *rapāc-itās* et autres. Toutefois après un *i* l'*e* thématique n'a pas changé, *pie-tās*, *varie-tās*.

65) XX. Suff. *-went-*. — C'est surtout le sk. *-vant-* qui nous dénonce la forme originaire de ce suffixe (en grec -εντ-), formatif de nombreux adjectifs secondaires dont le sens est

(1) Hom. κληηδόνα (δ 317) et κλεηδόνι (σ 117).

(2) L'explication par une composition avec la rac. *do* (donner) « qui donne de l'herbe », etc., paraît peu vraisemblable.

(3) Supra 154.

« pourvu de .. » : χαρίεις = *χαρ-ί-ϝεντ-ς (gracieux), πτερό-εις (ailé), ἀλκή-εις, dor. ἀλκᾶεις (vigoureux). De ces derniers types on a abstrait les finales -όεις, -ήεις, qui se sont beaucoup propagées, σκιόεις (ombreux, de σκιᾶ), δακρυόεις (larmoyant), δενδρήεις (boisé), κυδήεις (glorieux, de κῦδος), etc. Ce suffixe a dû primitivement se réduire en -ϝn̥τ- devant l'affixe du féminin -ī, d'où *χαρίϝn̥τ-yα, *χαρίϝατyα, *χαρίϝασσα ; puis l'analogie des formes masculines et neutres a substitué un ε à l'α, et l'on a eu le fm. χαρίεσσα, en regard du type régulier τιθεῖσα dérivé de τιθέντ- (1).

C'est sans doute le même suffixe, amplifié d'un nouvel élément *-o-*, qu'on doit reconnaître dans le type latin *cruentus* = **cru-uent-o-s* (?)(2) : de là serait parti le suff. *-ento-*, dont peut-être l'affixation à des diminutifs en *-olo-*, v. g. *vīn-ol-entu-s* (ivre)(3), a donné naissance au suffixe *-olento-*, passablement développé, *vi-olentu-s*, *pulver-ulentu-s*, etc.

Une autre formation latine, beaucoup plus importante, se rattache sûrement à cette série. Soit en grec le type ἰόεις = *ϝῑσό-ϝεντ-ς (vénéneux) : le corrélatif latin est naturellement **vīro-uent-*, et avec un suffixe tertiaire *-to-*, **vīro-uent-to-*, d'où **vīro-uensso-*, puis par syncope ou contraction du groupe *oue* en *ō*(4), *vīrōnso-*, *vīrōso-*, bref, le suff. *-ōso-*, si répandu et qu'on trouve encore écrit *-ōnso-* dans les inscriptions d'origine populaire : *form-ōsu-s*(5), *furi-ōsu-s*, *lib-īdin-ōsu-s* et tant d'autres.

(1) On pourrait pourtant, plus simplement peut-être, partir du comparatif régulier χαριέστερος = *-ϝένσ-τερο-, supra 47 C.

(2) L'explication récente de M. Bréal est meilleure : le nom.-acc. pl. régulier du participe *fluēns unguēns* était *flu-ent-a ungu-ent-a* (infra 206, 2) ; sur ce pl. on a refait un sg. *fluentum unguentum* ; et de même *cruentus* est sans doute un substitut analogue de **cruēns*, participe d'un vb. **crueō* (saigner).

(3) Peut-être ancien euphémisme « qui a pris *un peu* de vin »; cf. le français *saoul* = *satullus* (dimin. de *satur*).

(4) Cf. class. *cōntiō* = arch *coventiō* (sur *conventiō*, cf. 77, 2), et *cōmis* (affable) = **co-vem-i-s*, rac. *vem*, la même que *ven* dans *venīre*.

(5) On lit le vers *omnia formonsis cupio donare puellis* dans un graffito de Pompéi.

§ 2. — *Formations helléniques.*

166) I. Suff. -ϝότ- devenu -ότ- : forme les participes de tous les parfaits en -κ- : λε-λυ-κ-ότ- (λελυκώς), πε-φιλ-η-κ-ότ- (πεφιληκώς), fm. λελυκυῖα, etc.

167) II. Suff. -ϝεν-αι -ϝεν des infinitifs. — Le premier s'ajoute sous la forme -έναι au thème des parfaits, λε-λοιπ-έναι, λε-λυκ-έναι, et sous la forme écourtée -ναι[1] aux thèmes de présents en -νυ- et -να-, δεικ-νύ-ναι, δαμ-νά-ναι, d'aoristes passifs, τυπ-ῆ-ναι, λυ-θῆ-ναι, etc. Le second est la désinence générale des infinitifs de formes thématiques, soit *λέγ-ε-ϝεν *λέγ-ε-εν λέγειν et *λιπ-έ-ϝεν λιπ-έ-εν λιπεῖν. C'est en effet λιπέεν (ou l'infinitif éolien λιπέμεν) qu'on doit lire partout où les poèmes homériques présentent pour l'inf. aor. 2 le type impossible λιπέειν, où la finale -ειν ne saurait s'expliquer : la plupart du temps cette correction laisse le vers intact, parce que la finale brève se trouve devant consonne initiale et devient longue de position ; dans les rares cas où il en est autrement, la syllabe est allongée par le temps fort de la césure[2]. En lesbien, la contraction de εε paraît s'être faite en η, λείπην λίπην. Mais la finale brève du dorien, ἄγεν, φέρεν, ἔχεν, λιπέν, est embarrassante : le plus probable est que la contraction ici aussi s'est faite en η (lacon. σιγῆν = θιγεῖν), et que la voyelle s'est ensuite abrégée par l'analogie des formes conjuguées du présent (2e pers. sg. φέρες, ἄγες, etc.). Dans les verbes contractes on a très régulièrement φιλεῖν = *φιλ-έ-ε-εν, τῖμᾶν = *τῖ-μά-ε-εν, δηλοῦν = *δη-λό-ε-εν, etc.[3]

III. Suff. -σθ-αι : forme tous les infinitifs de voix moyenne,

(1) Cf. supra 130.

(2) L'orthographe λιπέειν vient du rapprochement des deux périspomènes λιπεῖν et φιλεῖν, ce dernier réellement contracté de φιλέειν.

(3) Ne pas oublier qu'il n'y a point d'ι dans la finale -ειν = -εεν (supra 24), et que par suite on ne saurait avoir inf. *δηλοῖν ni *τῖμᾷν. — L'infinitif aor. 1er στῆσαι = στᾶ-σ-αι (subsidiairement λῦσαι, φιλῆσαι, etc.) est visiblement le datif du thème dont *stāre* = **stā-s-ĭ* est le locatif. Cf. supra 125.

δείκ-νυ-σθαι, δύ-να-σθαι, λύ-ε-σθαι, λύ-σε-σθαι, λύ-σα-σθαι, λιπ-έ-σθαι, λυ-θή-σε-σθαι, λε-λύ-σε-σθαι, etc.

(168) IV. Suff. -εύ- : forme secondairement un très grand nombre de noms d'agent, κεραμ-εύ-ς (potier) de κέραμ-ο-ς (argile), γραμματ-εύ-ς (scribe) de γράμ-μα (lettre), ἀγωγ-εύ-ς (guide) de ἀγ-ωγ-ή, et quelques noms d'instrument, ἀγ-ωγ-εύ-ς (bride), ἀμολγ-εύ-ς (vase à traire), etc.

(169) V. Suff. -τᾱ- : très important, deux classes. — 1° Noms d'agent dérivés de verbes, généralement oxytons : voyelle thématique brève, εὑρ-ε-τή-ς (inventeur), ναι-έ-τη-ς (habitant) ; avec insertion sigmatique, ἐρα-σ-τή-ς (amoureux) ; voyelle thématique longue, ποι-η-τή-ς, νῑκ-η-τή-ς : avec insertion sigmatique ὀρχ-η-σ-τή-ς (danseur). — 2° Noms dérivés de noms, généralement paroxytons : οἰκ-έ-τη-ς (domestique), δημ-ό-τη-ς (citoyen), πρωρᾱ-τη-ς (pilote). La plupart du temps la voyelle du thème primaire subit devant le suff. -τη- un allongement d'origine obscure[1] : δεσ-μώ-τη-ς (prisonnier) de δεσ-μό-ς (lien), πολ-ῑ-τη-ς de πόλ-ῐ-ς (arch. πόλῑ-ς, infra 214 II), πρεσβῡ-τη-ς (vieillard) de πρέσβ-ῠ-ς, etc. De ces formations et autres pareilles se sont détachés les suffixes -ῑτη-, -είτη-, -ήτη-, -ώτη-, -ιώτη-, qui se sont largement répandus : ὁδ-ίτη-ς (voyageur), ὁπλ-ίτη-ς (hoplite), ἱερ-είτη-ς (prêtre), γυμν-ήτη-ς (soldat armé à la légère), στρατιώτη-ς (soldat) de στρατιά, στασι-ώτη-ς (séditieux) de στά-σι-ς, νησιώτη-ς (insulaire) de νῆσο-ς, etc., et la substitution de -τικό- à -τη- tire de ces noms des adjectifs, στρατιωτικός (militaire).

VI. Suff. -τέο- : verbaux d'obligation de tous verbes dérivés, φιλ-η-τέο-ς (qu'on doit aimer), τῑ-μη-τέο-ς, etc.

VII. Suff. -τατο- : sert à former le superlatif de tous les adjectifs dont le comparatif est en -τερο- et se présente dans toutes les conditions de ce dernier suffixe[2], κουφ-ό-τατο-ς, σοφ-ώ-τατο-ς, εὐ-δαι-μον-έσ-τατο-ς, λαλ-ίσ-τατο-ς (très bavard), ἰδι-αί-τατο-ς (exclusivement propre), etc.

(1) Probablement imité en partie de l'allongement qui se produisait régulièrement dans les dérivés de verbes en -έω, -άω, -όω.

(2) Cf. supra 159.

(170) VIII. Suff. -άδ- : très rare en tant que secondaire, ἑβδομ-ά-ς (semaine) de ἕβδομ-ο-ς (septième).

IX. Suff. -ίδ- : déjà fort commun en tant que primaire, l'est encore davantage comme secondaire. Sa fonction principale paraît être de former des féminins d'adjectifs ou de noms [1] qui pour la plupart sont devenus des substantifs féminins indépendants : ainsi gén. θουρίδος ἀλκῆς (Hom., msc. θοῦρος, impétueux); πέτρᾱ Δελφίς (Soph.) « la pierre delphienne » ; ἡμερ-ί-ς (-ίδ-ος, douce, apprivoisée), fm. de ἥμερος (doux), et par ellipse de δρῦς « chêne à glands comestibles » ; πα-τρ-ίδ- « paternelle », et par ellipse de γῆ « patrie » ; puis par analogie ἡγεμονίς (commandante), βασιλίς (reine), etc.

X. Suff. -ισσα : assez rare, paraît se rattacher au précédent et forme également des noms féminins, βασίλ-ισσα (reine). Il a passé par emprunt au latin, *prophētissa*, et de là aux langues romanes ; et l'on sait combien il s'est répandu en français sous la forme *-esse*.

XI. Suff. -ίσκο-, -ίσκη et -ίσκ-ιο- : forment quelques diminutifs νεᾱν-ίσκο-ς (adolescent) de νεᾱν-ίᾱ-ς, παιδ-ίσκη (petite fille), ἀσπιδ-ίσκιο-ν (petit bouclier).

XII. Suff. -σύνᾱ : forme des noms abstraits dérivés d'adjectifs, δικα-ιο-σύνη (justice), μνη-μο-σύνη (mémoire) de μνή-μων, d'où le suff. -οσύνη propagé dans τεχν-οσύνη (art), μαντ-οσύνη (art divinatoire), κλεπτ-οσύνη (vol) [2].

§ 3. — *Formations latines.*

(171) I. Suff. *-ndo-*. — Les gérondifs et participes futurs passifs se forment par l'addition de ce suffixe au thème verbal, dont la voyelle finale revêt à volonté la nuance *o* ou *e* : *dīc-u-ndu-m*, *lēx re-pet-u-ndā-rum* (*pecūniārum*, loi contre la concussion),

(1) Probablement par un souvenir lointain de la fonction féminine du suff. -ī, qu'on retrouve également en latin amplifié d'une gutturale au lieu d'une dentale dans le type *vic-tr-ī-c-s*.

(2) La forme -συνο- (très rare) est un suffixe d'adjectif : hom. γηθ-ό-συνο-ς (joyeux).

et *dīc-e-ndu-m*, *amandus*, *monendus*, etc. On sait toutefois que la forme en *u* est considérée comme archaïque et que la forme en *e* a prévalu, sauf dans *eundum* et l'adj. *secundus* (le suivant), du verbe *sequ-o-r* (= * *sequ-o-ndo-s*). Est-ce ce dernier type qui a donné l'illusion d'un suff. *-cundu-*, qu'on retrouve dans *fā-cundu-s*, *īrā-cundu-s* et autres? La question est obscure. Le suff. *-bundu-* paraît plus clair : on doit sans doute y reconnaître un gérondif du verbe **fū-* ou *fuō* qui fait corps avec une forme verbale en qualité d'auxiliaire[1], *moribundu-s*, *popul-ā-bundu-s*, etc.

(172) II. Suff. *-bili-* : fort commun, sans particularités importantes, *am-ā-bili-s*, *terr-i-bili-s*, *aud-ī-bili-s* (décad.), etc.

(173) III. Suff. *-tumo-*. — Sous la forme *-timu-* on le trouve dans quelques adjectifs, *mari-timu-s*, *lēg-i-timu-s*[2]. Sous la forme *-simu-*, dont l'*s* initiale s'assimile, il est l'indice du superlatif des adjectifs dont le thème se termine en *r* ou *l* : *celer-rimu-s*, *facil-limu-s*. Le plus souvent il se joint dans cette fonction au suff. *-is-* et forme ainsi le suff. *-issimu-*, indice ordinaire du superlatif latin[3].

(174) IV. Suff. *-ēnsi-* : adjectifs de provenance ou rapport, *for-ēnsi-s*, *Rōm-ān-ēnsi-s* (esclave affranchi par un citoyen romain). Ce suffixe paraît avoir quelque rapport avec celui qu'on a étudié plus haut sous la forme * *-went-*[4].

V. Suff. *-ēstri-* : même fonction, *silv-ēstri-s*, *camp-ēstri-s*, *agrēstis* = * *agr-ēstri-s* par syncope euphonique, d'où *caelēstis*, etc. Le rapport incontestable de *mēnsis* et *sēmēstris* montre que ce suffixe est une amplification du précédent.

(1) Cf. supra 104 et 147.

(2) Mais ces adjectifs sont probablement eux-mêmes d'anciens superlatifs : Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 171.

(3) Cf. supra 126 et 139.

(4) Supra 165.

VI. Suff. *-gno-* : assez rare, même fonction, *ben-ī-gnu-s*, *abiē-gnu-s* (de sapin), *mal-ī-gnu-s*, etc.[1]

VII. Suff. *-aster* : rare, nuance péjorative, *patr-aster* (beau-père, mari de la mère), *ole-aster* (olivier sauvage). On le croit de provenance grecque par voie très indirecte[2].

VIII. Suff. *-tūt-* : forme des noms abstraits féminins, *vir-tūt-*, *servi-tūt-*, *juven-tūt-*, et à ce titre doit se rattacher plus ou moins étroitement, soit au suff. gréco-latin *-tāt-*, soit au suff. grec -σύνη[3], et peut-être à tous deux. Le type *salūs* est considéré comme inexplicable ; cf. pourtant le type γέλως (rire)[4].

(1) Il contient probablement la racine **gen* (naître) à l'état réduit avec le suff. *-ó-* (supra 109) : cf. *prīvī-gn-u-s* (beau-fils, fils d'un premier lit), littéralement « né à part ».

(2) *Mém. Soc. Ling.*, V. p. 346.

(3) Cf. supra 164 et 170.

(4) Supra 136.

CHAPITRE III.

COMPOSITION.

---

(175) Certaines dérivations, on l'a vu, peuvent être des compositions déguisées, en ce sens que le suffixe apparent y dissimule une racine significative : mais il n'y a composition proprement dite que quand plusieurs thèmes, dont chacun à part a gardé sa signification dans la langue, se fondent en un seul mot et s'y déterminent l'un par l'autre: μεγαλό-πολις, *lūci-fer*, *porte-feuille*, *sonnen-schein*, *apple-tree*, etc. Ce procédé, déjà fort développé dans la langue indo-européenne, l'a été bien davantage par le sanscrit classique, dont la faculté de composition est à peu près indéfinie. Le grec, au contraire, paraît l'avoir restreint, en tant du moins qu'il n'admet guère de composés de plus de deux termes ; il l'a pourtant amplifié, en ce qu'il possède toute une classe de composés qui n'appartient qu'à lui seul, ceux à premier terme verbal, ἀγέ-στρατος. En latin les ressources de la composition sont bien moins riches et moins variées qu'en grec ; et, si les langues romanes, d'ailleurs très inférieures à cet égard aux langues germaniques, sont pourtant assez bien pourvues de composés d'un certain ordre, c'est en s'ouvrant des voies entièrement neuves et inconnues aux Latins qu'elles les ont presque tous développés [1].

[1] Ce qui domine chez elles, c'est le type du composé à premier terme verbal : fr. *coupe-gorge*, *tirebouchon* ; ital. *passatempo* ; esp. *mata-moros*, etc., cf. gr. ἀγέ-στρατο-ς.

Section Ire.

CLASSIFICATION DES COMPOSÉS.

§ 1er. — *Classification morphologique.*

(176) Au point de vue morphologique, on doit distinguer la **composition syntactique** de la **composition asyntactique.**

Cette dernière, la seule véritable, consiste dans l'union de deux thèmes dont le premier se présente sous la forme thématique la plus simple, exactement comme dans la dérivation secondaire, soit σεμνό-μαντι-ς *auri-fex*, où le premier terme ne diffère pas du thème primaire sur lequel se sont construits les secondaires σεμνό-τητ- *aure-u-*. Comme la dérivation, cette composition remonte donc, par ses origines les plus lointaines, à l'époque préhistorique et quasi-fabuleuse où le thème nu et sans affixes d'aucune sorte pouvait apparaître dans le langage et jouer le rôle d'un mot dans la proposition. Véritables fossiles linguistiques, ces composés nous présentent, unis et fondus ensemble, une foule d'éléments primitifs que la langue ne connaît plus à l'état isolé.

La composition syntactique, au contraire, n'est que la juxtaposition et l'union sous un seul accent de deux mots dont l'un régit l'autre au cas exigé par les relations habituelles de la syntaxe. Soit, par exemple, les deux mots Πέλοπος νῆσος, prononcés avec deux accents distincts : il ne faut qu'un bien léger changement pour les transformer en un mot unique Πελοπόννησος[1], où le double ν dénonce encore l'ancien σ du génitif : et c'est là aussi toute la différence du latin *senátūs cōnsúltum* et *senātūs-cōnsúltum*. Le latin a beaucoup de ces faux composés, *pater-familiās*, *rēspública*, *vēnīre* et *vēnum-īre* (être vendu), *pessúm-dare* (perdre), *manū-missio* (affranchissement), et le

[1] On sait que l'accent unique est essentiellement ce qui fait l'unité du mot. Souvent même ce n'est qu'affaire de graphie.

français n'en manque pas : *œil-de-bœuf*, *arc-en-ciel*, *tête-à-tête*, puis encore *Fête-Dieu*, *Hôtel-Dieu*, *Pont-Oise*, etc., où le dernier terme est un génitif [1]. Mais ils foisonnent surtout en grec, où presque tous les cas de la déclinaison leur apportent leur contingent : gén. sg. Διόσ-κουροι (Castor et Pollux), νεώσ-οικοι (chantier naval) ; loc. sg. ὁδοι-πόρο-ς (voyageur), Ἀλκί-νοο-ς (n. pr. homér., cf. la locution homér. ἀλκὶ πεποιθώς « confiant en sa force »), ἁλι-πλόο-ς (qui navigue sur mer), d'où par analogie le type ἁλι-πόρφυρο-ς (teint en pourpre de mer) : acc. sg. ὀνομά-κλυτο-ς (célèbre), car il est clair qu'une locution syntactique ὄνομα κλυτός est l'exact équivalent de πόδας ὠκύς ; loc. pl. ὀρεσσι-γεν-ής (né dans les monts), ὀρεσί-τροφο-ς (nourri dans les monts), Ναυσι-κάα (n. pr., le dernier terme de signification indécise) : instr. sg. ou pl. Ἰφι-κράτ-ης, Ἰφι-άνασσα (n. pr.), où ἶ-φι = *ϝῖ-φι signifie « avec force », ce mot étant d'ailleurs si peu compris par les Grecs comme une forme casuelle qu'ils en ont tiré un adjectif dérivé (ἴφια μῆλα « brebis grasses ») dès le temps d'Homère ; peut-être encore χαλκή-λατος (forgé en cuivre) = *χαλκῆ ἐλατός (?), διφρήλατος (traîné sur un char), etc., où l'on reconnaîtrait la classe des instrumentaux dits en *-ā* [2].

C'en est assez pour faire voir que la composition syntactique relève en réalité de la syntaxe et que la composition asyntactique devra seule nous occuper. Toute la question parfois est de savoir si dans un cas donné on a affaire à l'une ou à l'autre : ainsi Ἁλό-νησο-ς semble asyntactique, mais peut fort bien être une corruption du syntactique Ἁλόννησος, qui existe également : en sens inverse ὀνομάκλυτος s'explique par le syntactisme, mais peut aussi bien contenir le thème pur à suff. *-mn̥-* ὄνο-μα- [3], et c'est peut-être à cette différence primitive que se réfèrent les accentuations divergentes ὀνομάκλυτος et ὀνομακλυτός.

(1) *Festa Deī, hospitāle Deī* : au temps où remontent ces mots le nominatif était *Diex*.

(2) Cf. infra 187, 7.

(3) Cf. supra 115, 3.— Le type latin *triumvir* est curieux : il procède d'une locution syntactique telle que *magistrātus trium virōrum*, d'où l'on a abstrait successivement un nom. pl. *triumvirī* (pour *trēs virī*) et un nom. sg. *triumvir*.

§ 2. — *Classification fonctionnelle.*

Au point de vue de la fonction ou de la signification, on distinguera les **composés** en **copulatifs, déterminatifs** et **possessifs.**

I. Le composé **copulatif** est celui où aucun des termes ne détermine l'autre, mais où tous deux, placés en quelque sorte sur la même ligne, gardent en composition le sens et la fonction qu'ils auraient séparément. Cette classe, prodigieusement développée en sanscrit, v. g. duel *Mitrâ-várunāu* (Mitra et Varu*n*a), n'a presque pas de représentants en grec : νυχθ-ήμερον (nuit et jour), μυρο-πισσό-κηρο-ς (onguent fait d'aromates, de poix et de cire)[1]. En latin on cite : *reci-procus* = **recus* + **procus,* litt. « en arrière et en avant », *su-ove-taur-īlia* (sacrifice solennel d'une truie, d'une brebis et d'une génisse); *ūsus-frūctus* est syntactique.

II. Le composé **déterminatif** est celui qui équivaut comme sens à une locution où l'un des deux termes régirait l'autre à un cas quelconque. A son tour cette classe comprend les composés **attributifs** ou **appositifs**, et ceux **de dépendance.**

1. Dans le composé attributif, le premier terme est l'attribut du second et se mettrait par conséquent au même cas dans une locution syntactique[2] : gr. μεγαλό-πολι-ς, κακο-πάρθενο-ς (malheureuse jeune fille), ἀνδρό-παι-ς (enfant viril), λογ-αοιδ-ικό-ς (qui tient du discours et du chant), équivalents exacts de μεγάλη πόλις, κακὴ παρθένος, παῖς ἀνήρ, etc. ; lat. (fort rare) *merī-diē-s* corrompu pour **medĭĕ-diē-s*[3], équivalant à *media diēs*.

2. Dans le composé de dépendance, l'un des termes est le

(1) Il y a en outre les composés burlesques forgés par Aristophane, v. g. Τῖσαμενοφαινίππους (n. pr.) « Tisamène et Phénippe », *Acharn.* 603, etc. — Ἀνδρόγυνος est appositif, et κλαυσιγέλως (risus cum fletu) est composé de dépendance; ἕν-δεκα, δώ-δεκα, que me suggère M. Wharton, sont originairement composés syntactiques, et *un-decim* avec sa syncope irrégulière, est certainement hystérogène.

(2) C'est le type français *porte-fenêtre*, *wagon-salon*, *bleu-vert*, à cela près qu'en français c'est le second terme qui est le déterminant.

(3) La substitution de *r* à *d* vient peut-être d'une ancienne locution locative * *merī diē* « en plein jour ».

complément de l'autre et par suite serait à un cas oblique dans une locution syntactique, en tant du moins qu'il pourrait se décliner. Dans cette catégorie on rangera : — a) les composés à premier terme nominal, régi par le second : gr. ἀνδρ-άδελφο-ς (beau-frère), ἀνδρείκελος (semblable à l'homme), νωτοφόρος (qui porte sur le dos), ποδωκής (rapide), équivalant respectivement à ἀνδρὸς ἀδελφός, ἀνδρὶ εἴκελος, νώτῳ φορός, πόδας ὠκύς, etc. ; lat. *Mārci-por* = *Mārcī puer* (esclave de M.), *lūcifer* = *lūcem ferēns*, *pedi-sequo-s* = *pede sequēns*, *volnificus*, *mali-volus*, *īgnivomus*, etc. ; — b) les composés dont le premier terme est une particule invariable : *n̥* négatif, gr. ἄρρηκτος, ἀνήκουστος, lat. *īnsulsus*, *immātūrus* ; gr. δύσγνωστος, εἴσοδος, πρόσοδος, πάροδος, σύνοδος ; lat. *cōnsul*, *exsul*, *difficilis*, *perfidus*, etc. ; — c) les composés à premier terme verbal, régissant le second [1] (en grec seulement) : ἀγέ-στρατο-ς, φερέ-οικο-ς, δακέ-θυμο-ς = ἄγων στρατόν, φέρων οἶκον, δακὼν θυμόν (mordant le cœur), etc.

III. Dans le composé **possessif** l'un des termes régit également l'autre ; mais de plus l'ensemble implique l'existence d'un sujet qui possède la qualité exprimée par le composé. Ainsi, en français un *rouge-gorge* n'est pas simplement une gorge rouge, mais un oiseau qui a la gorge rouge [2] ; de même, en grec et en latin, ῥοδοδάκτυλος, *capripēs* ne signifient pas « doigt de rose, pied de bouc », mais « qui a des doigts de rose, qui a des pieds de bouc ». Cette catégorie est considérable et comprend : — a) composés à premier terme nominal, ξανθοκόμης, ἑκατόμπυλος, ῥινόκερως, *flāvicomus*, *centuplex* (qui a cent plis), *anguimanus* (éléphant) ; — b) composés à particule, εὔγλωττος (qui a la parole facile), δύσφημος (de mauvais augure), ἀμήτωρ (sans mère), δίκρανος (à deux têtes), *concors*, *discors*, *iners*, *bifrōns*, etc.

En principe la fonction des composés n'influe pas sur leur

(1) C'est le type français *tournebroche, fainéant, pique-assiette*, celui-là même que l'école de Ronsard a, sans succès, tenté de propager (*aime-lyre*, etc.), bien qu'il soit fort commun dans la langue populaire.

(2) Cf. encore *nu-pieds*, *chèvre-pieds* (Ronsard), *Barberousse*, etc. : type fréquent surtout dans les sobriquets d'origine populaire. — Quoique adjectifs en grec, ces mots gardent encore la trace de leur ancienne indépendance en tant que substantifs, infra 181 i. n.

formation. Il faut toutefois remarquer qu'en grec, où en général les composés reculent l'accent le plus loin possible[1], les composés à sens actif sont paroxytons si la pénultième est brève, oxytons si elle est longue : θεοτόκος (mère de Dieu), cf. θεότοκος (fils de Dieu), μητροκτόνος (Oreste), cf. μητρόκτονοι (les enfants de Médée), πυρφόρος, λογογράφος ; ῥυθμοποιός, ῥαψῳδός. Cette distinction remonte en partie à l'accentuation indo-européenne.

Section II.

FORMATION DES COMPOSÉS.

Un grand principe domine cette matière : **il n'y a point de verbes composés.** Ce qu'on appelle improprement de ce nom, en grec et en latin, c'est, ou bien la simple juxtaposition de deux éléments, préposition et verbe, dont l'union est si lâche qu'ils peuvent toujours être séparés, que l'augment et le redoublement se glissent perpétuellement entre eux, que dans Homère ou en latin archaïque l'un peut se trouver au début de la proposition et l'autre à la fin, bref, le type bien connu δια-βαίνω *in-veniō* ; ou bien ce sont des verbes dérivés de noms composés : ainsi ἀτυχέω, δυσχεραίνω, ἀτῑμάω, δρῡφακτόω (clôturer en bois), *īnsāniō* (être fou), *dēmentō* (rendre fou), *terrificō*, etc., ne sont pas des verbes composés où entrent des simples *τυχέω, *χεραίνω, τῑμάω, etc., qui d'ailleurs pour la plupart n'existent pas, mais des dérivations verbales tirées, régulièrement ou non, des thèmes nominaux ἀτυχής, δυσχερής, ἄτῑμος, δρύφακτος, *īnsānus*, *dēmēns*, *terrificus*[2], et il serait aisé de multiplier ces exemples.

(1) La principale exception concerne les adjectifs en -ής-, qui, au contraire, en tant qu'adjectifs sont généralement oxytons, εὐγενής, δυσμενής. Cf. supra 124 et 161.

(2) 'Ατίω (ne pas honorer), si ce n'est un pur barbarisme, est le seul composé verbal de la langue grecque ; encore voit-on bien de quelle analogie il sort, ἀτίω : τίω = ἀτῑμάω : τῑμάω. De même, en latin, le vb. *īgnōscō* (oublier, pardonner) est refait sur *īgnōtus*. Quant au type si commun *dēsquāmō* (écailler), *ēdentō*, *expectorō*, etc., il est refait, par exemple, sur *squāma* et le rapport *turba dēturbō* (ce dernier juxtaposé de *dē* et *turbō*).

Il suit de là que le dernier terme d'un composé est toujours un thème nominal. Quant au premier, ce peut être un thème nominal, ou une particule invariable, ou en grec seulement un thème verbal. Nous avons à envisager isolément chacun de ces cas.

§ 1er. — *Forme du premier terme.*

(179) I. **Le premier terme est un thème nominal.** — En principe, on l'a vu, il doit revêtir la forme thématique toute nue, et c'est bien ce qui se produit dans nombre de cas; mais, de même que dans la dérivation certains suffixes se sont surchargés de la finale des thèmes auxquels ils s'ajoutaient, et ont été sous cette nouvelle forme transplantés sur d'autres thèmes auxquels cette finale était étrangère, ainsi dans la composition il était inévitable que telle voyelle, finale ordinaire ou fréquente du premier terme, passât par analogie à des formations où l'étymologie ne saurait la justifier.

C'est essentiellement la voyelle thématique *e/o*, dont on a déjà constaté l'énorme expansion dans la dérivation, qui dans les composés joue ainsi le rôle de voyelle épenthétique ou de liaison. En effet les thèmes en *e/o* sont nombreux dans l'une et l'autre langue, presque autant que tous les autres à la fois : comme premiers termes de composés ils revêtent habituellement la nuance vocalique *o* en grec, *e* (devenu *i*) en latin, λυκο-κτόνο-ς, *măgni-ficu-s*[1], et c'est cet ο grec, cet *i* latin qui s'est étendu par analogie à une foule d'autres thèmes nominaux à finale toute différente, avec d'autant plus de facilité qu'il était en même temps, respectivement dans chacune de ces langues, l'indice du génitif singulier de ces mêmes thèmes, et que le sentiment linguistique traduisait instinctivement πυρο-κλόπο-ς (th. πυρ-) par πυρὸς κλοπεύς et *pāci-ficu-s* (th. *pāc-*) par *pācis factor*.

Le latin ne connaît pas d'autre voyelle de liaison que son *i*

(1) Le type à voyelle *o* (*u*) *auru-fex* et par imitation *carnu-fex*, d'ailleurs archaïque, ne mérite ici qu'une simple mention. Cf. la formation des noms en *-tāt-*, supra 164.

(*u*). Le grec en a d'autres que l'ο, mais beaucoup plus rares. Ainsi quelques thèmes en -ᾱ, conservant intacte leur finale en composition, v. g. δαφνη-φόρο-ς (qui porte des lauriers), en ont contaminé d'autres thèmes, et l'on a eu, surtout à la faveur de cette loi rythmique qui fait éviter aux Grecs la succession de trois brèves consécutives, les curieux types στεφανη-φόρο-ς (στέφανο-ς, couronne), βαλανη-φάγο-ς (βάλανο-ς, gland), ἑκη-βόλο-ς (ἑκάς, loin), propagés par les poètes en tant que favorables à la mesure dactylique. Bien moins claire est l'origine de la voyelle de liaison ι dans ἀργί-πους (ἀργό-ς, blanc), καλλί-θριξ (κᾱλός ou plutôt *κᾱλλό-ς, beau); mais elle peut avoir été empruntée à des composés syntactiques dont le premier terme était au locatif[1].

Il reste à préciser ces notions générales en les vérifiant dans les cas les plus intéressants de composition, classés selon la nature du thème nominal qui joue le rôle de premier terme.

1. Les thèmes-racines montrent rarement la racine pure, gr. ἁ-πλόο-ς = *$s\mathring{m}$-πλόο-ς (rac. **sem*, un), ἅ-παξ, ἀ-δελφό-ς (de même matrice, frère utérin), πυρ-φόρο-ς, ποδ-ήνεμο-ς, lat. *simplex* = **sem-plec-s*, *sin-cēru-s*[2], *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un présage), *sōl-stitiu-m*; presque toujours avec voyelle, πυρο-λαβί(δ)-ς (pincette), ποδο-στράβη (entrave), χειρο-θήκη (gant), *lūci-fugu-s*, *vōci-ferātiō*, *ōri-ficiu-m*, etc.

2. Finale en *e*/*o*. — Le thème parfaitement pur, mais différent d'une langue à l'autre : gr. ἱππο-μαχίᾱ, ταυρό-μορφο-ς, μακρό-χειρ; lat. *armi-ger*, *tardi-gradu-s*, *solli-pēs* (qui a le sabot tout d'une pièce); sauf en grec les types βαλανηφάγος et ἀργίπους; sauf aussi, naturellement, le cas où la voyelle thématique s'élide contre la voyelle initiale du second terme, gr. ἵππ-αγρο-ς (cheval sauvage), ὑμν-ῳδίᾱ[3], lat. *equ-it-* (cavalier), *soll-emni-s*, etc.

(1) L'α bref qui apparaît dans la composition des numéraux, πεντά-πολι-ς, ἑξά-πους, ὀκτα-δάκτυλο-ς, vient de l'analogie de ἑπτα-, ἐννεα-, δεκα-, réguliers (δέκα = *decem* = **$d\acute{e}k\mathring{m}$*).

(2) Probablement « d'une seule pièce » (cf. *cre-āre*), puis « pur ». Cf. aussi gr. μῶνυξ (solipède) = * σμ-ὤνυχ-ς (qui n'a qu'un ongle).

(3) Contracté dans κακοῦργος = *κακό-εργο-ς et autres, d'où par analogie πανοῦργος (th. πάντ-).

3. Finale en *ā*. — Parfois en grec le thème pur, ἀγγελιᾱ-φόρο-ς (messager), νεφεληγερέτα (assembleur de nuages, ἀγείρω); mais le plus souvent en grec et toujours en latin l'*ā* est remplacé par la voyelle commune de liaison, χωρο-γράφο-ς (topographe), ὡρο-λόγιο-ν (horloge), φωνό-μῑμο-ς (imitant la voix), *spīci-fer*, *spīni-ger*, *vēli-volu-s*, *tībī-cen* = **tībĭĕ-cen* (*tībiā canēns*), etc.[1],

4. Finale en *i*. — Le thème pur quelquefois en grec, πολί-πορθο-ς (dévastateur de villes), toujours en latin : *au-cep-s*, *au-guriu-m*, *au-spiciu-m*, etc., syncopés pour *avi-cep-s*, etc. ; *ūpiliō* (berger) = **ou-piliō* syncopé pour *ovi-* (le *p* au lieu de *qu* semble dénoncer un emprunt fait à l'ombrien, cf. αἰπόλος, supra 57,1) ; *īgni-vomu-s*, d'où par imitation *lapi-cīda* (th. *lapid-*) ; *monti-vagu-s*, *pontifex*, etc. En grec : avec voyelle ο, πολιο-φυλακ-έω (garder la ville), οἰο-πόλο-ς (berger) ; avec voyelle ᾱ, πολιᾱ-νόμο-ς (gouverneur de ville).

5. Finale en *u*. — Thème pur dans ναυ-κράτης (puissant sur mer), βου-γενής, δρυ-τόμο-ς, δακρύ-ρροο-ς (baigné de larmes), *nau-fragiu-m*, *bŭ-bulcu-s* (corrompu pour **bū-bulcu-s* = **bou-fulc-o-s*, cf. *fulcīre*, soutenir, nourrir), *sŭ bulcu-s*, *manŭ-briu-m* (manche, poignée[2]), etc. Voyelle ο surajoutée dans δρυο-παγής (charpenté), δακρυο-ποιό-ς (lamentable), ἰχθυο-φάγο-ς, etc. En latin *i* remplace *u* dans *mani-pulu-s* (*manus plēna*), *frūcti-fer*, *corniger*, *arquitenēns*, etc.

6. Finale en *s*. — Les thèmes en *-os-* (*-es-*) apparaissent sous quatre aspects principaux : — a) en grec, thème pur, ἀνθεσ-φόρο-ς (qui porte des fleurs), σακεσ-πάλο-ς (qui agite son bouclier); — b) en latin, voyelle *i* surajoutée (rare), *veneri-vagu-s* (débauché), *honōri-ficu-s*, etc. ; — c) en grec, voyelle ᾱ surajoutée, βελεη-φόρο-ς (portant des javelots), ou remplaçant le suffixe -εσ-, ξιφη-φόρο-ς (armé d'un glaive) ; — d) voyelle ο en grec, *i* en latin substituée à ce même suffixe, ἀνθο-λόγο-ς (qui cueille des fleurs), ψευδό-μαρτυς (faux témoin), ἀληθό-μαντι-ς

(1) L'existence de doublets tels que χώρᾱ χῶρος, *spīca spīcum* a naturellement facilité ce procédé, qui nous est encore familier, puisque nous forgeons des mots tels que *phono-graphe*, *gralli-pède*, etc.

(2) Le second terme est très probablement la rac. **bher* (porter) réduite avec suff. *-io-*.

(prophète véridique), *mūni-ficentia*, *volni-ficu-s*, *opi-fex* (th. *op-os-*), *terri-ficu-s*, etc.

7. Finale en *mn̥*. — Trois types : — a) le thème pur, ὀνομά-κλυτο-ς, *nōmen-clātor* ; — b) en grec le thème des cas obliques avec voyelle ο, ὀνοματο-θέτη-ς, σωματο-ειδής ; — c) la voyelle substituée à la finale *n̥*, αἱμο-βαφής (baigné de sang), *homi-cīda*.

8. Finale nasale. — Habituellement l'épenthèse χθονό-παις (fils de la terre), λιμενο-φύλαξ (gardien de port) ; parfois la syncope analogique, ἀκμό-θετο-ν (socle de l'enclume, th. ἄκ-μον-).

9. Finale liquide. — L'épenthèse avec la forme des cas obliques dans πατρο-κτόνο-ς et *parricīda* (corrompu pour *patri-cīda*).

10. Finale explosive. — Formes très diverses en grec : — αἰπόλος (chevrier) = *αἰγ-πόλο-ς, μελί-φθογγο-ς ; — γηρο-βαρής (accablé de vieillesse) ; — ἀσπιδη-φόρο-ς (armé d'un bouclier), λαμπαδη-δρόμο-ς (qui fait la course des torches) ; — enfin et surtout ἀσπιδο-πηγό-ς (fabricant de boucliers), κορακό-φωνο-ς, κερατο-φόρο-ς, κρεατο-βόρο-ς (carnivore), ὑδατο-τρεφής (qui vit dans l'eau)[1], etc. — Lat. *lacti-fer*, *lapidi-cīda*.

II. **Le premier terme est une particule invariable.** — Ce cas très simple n'exige aucun éclaircissement.

30) III. **Le premier terme est un thème verbal.** — Le grec a deux sortes de composés à premier terme verbal, les asigmatiques, type φερέ-οικο-ς (qui porte sa maison), et les sigmatiques, type φαεσί-μβροτο-ς (qui éclaire les hommes). Il est assez difficile de préciser rigoureusement l'origine de ces formations spéciales au grec. La forme des composés asigmatiques y dénonce surtout l'influence de locutions exclamatives qui sont, par l'effet de l'habitude, devenues des sobriquets, puis des noms, soit φέρε οἶκον (porte ta maison !), interjection adressée à la tortue[2] ; mais les composés à premier terme

[1] Le thème ὑδατ- en composition prend habituellement la forme ὑδρο- qui doit remonter à un thème d'adjectif en -ρό-, cf. ὕδρος ὕδρᾱ (hydre).

[2] Sur les composés verbaux par l'impératif, cf. pour la langue française A. Darmesteter, *Mots composés*, p. 148, et pour les langues germaniques, Henry, *Gramm. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 117, III, 2.

nominal y réclament également un rôle, en ce sens qu'un mot tel que φιλο-κίνδυνο-ς, qui est originairement un composé possessif nominal et signifie « à qui le danger est cher », a été traduit « qui aime le danger », et a ainsi donné naissance à ces innombrables composés par φιλο-, μισο-, τιμο-, etc., où l'on croit reconnaître les verbes φιλῶ, μισῶ, τιμῶ[1]. Quant aux composés sigmatiques, ce sont à coup sûr des possessifs nominaux, et στρεψί-κερω-ς, par exemple, a pu signifier originairement « qui a les cornes en état de torsion »; mais on a inconsciemment traduit par στρέψᾱς τὰ κέρᾱ « qui tord ses cornes » et sur de pareils modèles formé une infinie multitude de composés dont le premier terme semble un thème d'aoriste sigmatique.

Fidèles à leurs origines, ces deux genres de composés montrent presque toujours leur voyelle étymologique, les asigmatiques un ε, les sigmatiques un ι : ἐχέ-φρων (sensé), μενε-πτόλεμο-ς (brave à la guerre), ἀρχέ-λᾱο-ς (qui commande le peuple); παυσί-κακο-ς (qui fait cesser les maux), εὑρεσι-επής (à la parole facile), ἑλκεσί-πεπλο-ς (à la robe traînante). Toutefois l'influence des composés de thèmes nominaux introduit sporadiquement dans les uns et les autres la voyelle ο : λιπο-ναύτη-ς (matelot déserteur), λιπό-φθογγο-ς (sans voix), φυγο-πτόλεμο-ς (lâche); μιξο-βάρβαρο-ς (semi-barbare), ῥῖψο-κίνδῡνο-ς (aventureux). De plus, par analogie réciproque, on trouve (très rarement) l'ε dans les sigmatiques, περσέ-πολι-ς (qui ravage les villes), et l'ι dans les asigmatiques, ἀρχι-θάλασσο-ς (qui gouverne la mer), ἀρχι-θέωρο-ς[2] (chef des théores), λαθί-φθογγο-ς (qui fait perdre la parole), τερπικέραυνος = *τρεπε-κέραυνο-ς (fulmina torquens), etc.

§ 2. — *Forme du dernier terme.*

(181) En général, quand la finale du dernier terme est vocalique, elle ne change pas en composition grecque, à cela près toute-

(1) De même en français *crime de lèse-majesté* = *crīmen laesae mājestātis*, où *lèse* est un participe féminin : on y voit la 3e pers. du sg. du présent de *léser*, et l'on forme sur ce modèle *lèse-entendement*, *lèse-goût*, etc.

(2) Il se pourrait bien que cet ἀρχι- si fréquent fût, comme ἀλκί, le locatif d'un thème nominal disparu. Cf. supra 176.

fois que, si le composé est adjectif, elle s'accommode nécessairement aux changements de genre qu'il est susceptible de subir : θάνατο-ς ἀ-θάνατο-ς (η ο-ν[1]), φλοῖσβο-ς πολύ-φλοισβο-ς (ο-ν) : κόμη ξανθο-κόμη-ς et aussi ξανθό-κομο-ς, κεφαλή πολυ-κέφαλο-ς ; πόλι-ς περσέ-πολι-ς : δάκρυ πολύ-δακρυ-ς. En latin on a de même *flāvi-comu-s*, et *angui-manu-s* (*a u-m*) se décline comme un thème en *o* ; mais ordinairement le dernier terme latin échange sa finale contre un *i* pour devenir adjectif, d'où le type si commun *rēmu-s tri-rēmi-s*, *clīvo-s dē-clīvi-s*, *amnu-s* (*annus*) *soll-emni-s*[2], *forma īn-formi-s*, *norma ab-normi-s*, *anima sēmi-animi-s*, etc.

Quand la finale est consonnantique, le dernier terme peut ne subir aucun changement, et c'est le cas ordinaire en latin : *sim-plec-s*, *prae-cep-s*, *opi-fec-s*, *capri-pēs*, *bi-dēn-s*, *quadri-frōn-s*, etc. Mais en grec le traitement est beaucoup plus varié. — 1° Aucun changement : τρί-που-ς, σύ-ζυγ-ς (compagnon de joug), αἴθ-οπ-ς (noir), εὔ-ωπ-ς (beau), καλλί-θριξ, πολύ-χειρ. — 2° Passage à la déclinaison en ο par l'addition d'un ο : σύ-ζυγο-ς[3], καλλί-τριχο-ς, πολύ-χειρο-ς, ὄ-πατρο-ς (consanguin)[4]. — 3° Passage à la déclinaison en ο par substitution de l'ο à la voyelle régulière du thème : τρί-πο-ς (ο-ν), Πόλυ-βο-ς (n. pr., riche en bœufs), Πάτρο-κλο-ς (n. pr.) pour Πατροκλέης = *Πατρο-κλέϝης (κλέ(ϝ)-ος, gloire), ὅμ-αιμο-ς (consanguin, αἷμα). — 4° Passage à la déclinaison masculine en ᾱ- (gén. ᾱο ου) : ἀελλο-πόδη-ς (aux pieds rapides comme la tempête). — 5° Addition ou substitution de la finale adjective -εσ-[5] : ὑδατο-τρεφής, πολυ-κλαδής (qui a beaucoup de branches), θεο-φιλής (cher aux dieux), ὑπερη-φανής (orgueilleux), etc.

(1) On sait que l'usage de la langue grecque proscrit en général le féminin de ces adjectifs composés et le remplace par le masculin. Cette particularité remonte d'ailleurs à la langue indo-européenne, car une liaison ῥοδοδάκτυλος ἠώς n'est autre chose à l'origine qu'une locution appositionnelle, « l'aurore doigt-de-rose », où le mot « doigt » conserve naturellement son genre masculin.

(2) Proprement « qui vaut pour l'année entière » et par suite « ne se fait qu'une fois l'an ». — Cette substitution latine de l'-*i*- est sans doute à mettre sur la même ligne que son introduction constante à la finale des thèmes en -*u*- primitif, supra 152.

(3) Mais ici le mot ζυγός peut bien être en cause.

(4) La voyelle ὀ, étymologiquement obscure, a le sens de ἁ- copulatif.

(5) Ce cas est fort commun : cf. supra 161.

Outre ces changements il faut encore remarquer deux particularités de la langue grecque. La première est l'allongement fréquent de l'initiale du dernier terme, ποδ-ήνεμο-ς[1], ἀν-ήνεμο-ς δυσ-ώνυμο-ς, τρι-ώβολο-ν, etc. Cet allongement, justifié dans les exemples ci-dessus par une succession de brèves, s'est étendu analogiquement à une foule d'autres cas où cette explication fait défaut : ἀν-ήκεστο-ς (incurable), ἀν-ήκουστο-ς (inouï), εὐ-ήνωρ (brave), ἀμφ-ήκης (à deux tranchants), αἰγ-ῶνυξ (chèvre-pieds), etc. L'autre phénomène, non moins fréquent, c'est l'apophonie déjà signalée qui fait passer la syllabe finale du dernier terme : soit du degré réduit au degré fléchi, v. g. αἷμα = *αῖ-*mn̥* et ὁμ-αίμων (consanguin), κτῆμα (propriété) et εὐ-κτήμων (riche); soit du degré normal au degré fléchi, φρήν ἄ-φρων ἐχέ-φρων, πατήρ ἀ-πάτωρ πατρο-πάτωρ (aïeul paternel), μήτηρ δυσ-μήτωρ (de mauvaise mère), mais δυσ-μήτηρ subst. (mauvaise mère), et la locution μήτηρ ἀμήτωρ (mère dénaturée); soit enfin inversement du degré fléchi au degré normal, αἰδώς ἀν-αιδής, γένος εὐ-γενής, κράτος Σω-κράτης, etc.[2]. Le latin répond à ce dernier cas par l'unique exemple *genus dē-gener*, de même qu'il oppose *veter* (arch.) à *vetus* et *pūbĕr* (pubère) à *pūbēs* (puberté).

Il ne semble pas douteux que l'apophonie et l'allongement n'aient été subsidiairement utilisés par les Grecs pour différencier les composés possessifs des déterminatifs, et la plupart des exemples précédents en font foi; mais d'assez nombreuses confusions ont compromis la valeur de ce critérium d'ailleurs artificiel.

(1) Cf. le même allongement dans ἠνεμόεις (venteux), dans ἀθάνατος (prononcé sans doute ἀτθάνατος), et autres cas où se seraient rencontrées trois brèves de suite. — On a conjecturé récemment (Wackernagel) que la longue des composés procédait dans certains cas d'une contraction indo-européenne : ainsi, un type *πέντωζος (ὄζος, rameau) représenterait i.-e. **pénqōzdos* contracté de **pénqeŏzdo-s*, et de là l'ō long se serait propagé dans d'autres formations.

(2) Mais il ne faut pas faire rentrer dans le cas de l'apophonie le type κέρας αἰπύ-κερως (aux cornes élancées), où -κερως n'est, comme au génitif κέρως, qu'un substitut de -κέρατος, cf. le doublet poétique εὐ-κέραο-ς, et supra 129. Quant à l'accentuation, qui semble contredire cette étymologie, elle est sans doute analogique de celle du type εὔγεως (fertile) = *εὔ-γηο-ς, où l'ω vient d'une métathèse de quantité. V. supra 81 i. n. De même au premier terme κρεωφάγος s'explique par *κρεαο-φάγο-ς.

TROISIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE.

---

(182) La **Morphologie** est l'**étude des formes du langage**, c'est-à-dire des modifications désinentielles que subissent les thèmes nominaux et verbaux pour devenir des noms et des verbes susceptibles de jouer un rôle dans l'ensemble de la proposition.

Prise dans un sens très large, la morphologie pourrait également comprendre l'étymologie, qui vient d'être étudiée; et même il semblerait au premier abord que la formation d'un temps tel que λεχ-θή-σο- rentrât dans la conjugaison au même titre que l'affixation à ce thème des désinences -μαι, *-σαι, -ται, etc. Mais il a paru préférable de réserver le nom de morphologie à l'étude des désinences, afin de tracer aussi nette que possible la ligne de démarcation entre la formation des thèmes et la flexion des mots, et d'insister sur cette vérité élémentaire et trop souvent méconnue, que λέγ-ο- et λεχ-θή-σο-, par exemple, sont de leur côté des types aussi distincts, aussi parfaitement indépendants l'un de l'autre que peuvent l'être du leur λόγ-ο- et *λέγ-τι- (λέξις). La morphologie se réduit donc pour nous à la déclinaison et à la partie de la conjugaison qui concerne exclusivement les désinences personnelles.

Les **désinences, casuelles** ou **de déclinaison, personnelles** ou **de conjugaison**, apparaissent dans la langue comme le complément obligé des thèmes nominaux ou verbaux auxquels elles s'attachent. Il est bien rare, on l'a vu, que la

racine pure et sans affixe puisse faire fonction de thème ; mais il est encore plus rare que le thème nu et sans désinence joue le rôle de nom ou de verbe [1]. Bref, le thème est presque une abstraction, et une abstraction à peine définissable, tout comme la racine, ce qui d'ailleurs n'infirme en rien la légitimité de la morphologie [2]. Car, à tout prendre, le mot lui-même n'en est-il pas une ? L'homme pense et s'exprime par phrases, et non par mots isolés.

Ici se pose une question préjudicielle : comment est-il possible de concevoir qu'une simple terminaison, presque toujours monosyllabique, souvent réduite à une seule consonne, parfois invisible à tout autre œil que celui du linguiste, ajoutée à un thème nominal ou verbal, ait la vertu d'y introduire une modalité plus ou moins compliquée, singulier ou pluriel, sujet ou complément, 1re, 2e ou 3e personne, etc. ? C'est ce que peuvent, sinon nous apprendre, au moins nous faire entrevoir, les langues dites isolantes ou agglutinantes, dans lesquelles les éléments de relation n'en sont point encore arrivés à faire corps avec les éléments significatifs. En chinois, par exemple, le pluriel en principe ne diffère pas du singulier ; mais, dans les cas où il est absolument indispensable de préciser le concept de pluralité, on peut le faire en postposant au nom un autre nom qui a le sens de « foule » ou d' « universalité », soit *thùng tsè kiâi* = *juvenis fīlius multitūdō* signifiant « les adolescents ». Que *kiâi*, en tant que mot isolé, vienne à tomber en désuétude, l'histoire seule du langage pourra rendre raison de la fonction plurale attachée à l'affixe. De même, certaines langues finnoises ont encore un mot *veli* (ami, compagnon), que le hongrois, langue de même famille, a complètement perdu : mais le hongrois a gardé dans sa déclinaison un affixe *-vel* avec sens comitatif ou instrumental, v. g. *kö-vel* = *lapis-comes* « avec la pierre ». Or, en vertu de la loi d'harmonie vocalique, qui exige l'assimilation partielle de la voyelle du suffixe à celle du

[1] Le thème nominal n'apparaît guère pur de tout alliage qu'au vocatif du sg., ἵππ-ε *equ-e* ; le thème verbal, qu'à la 2e pers. du sg. de l'impératif, λέγ-ε *leg-e*. (L'impératif est le vocatif du verbe.)

[2] Cf. la préface de la 3e édition.

thème, cette syllabe *-vel* devient souvent *-val*, *atyá-val* (avec le père) : en vertu d'une autre loi, le *v* s'assimile à la consonne finale du thème, *kert-tel* (avec le jardin), *kert-ek-kel* (avec les jardins), *ház-zal* (avec la maison), *atyá-m-mal* (avec mon père), etc. A travers tous ces changements le primitif *veli* est devenu méconnaissable, et, si ce mot n'eût été conservé quelque part, tout l'effort de l'analyste serait impuissant à le restituer.

A plus forte raison, de pareilles restitutions sont-elles ardues et chanceuses dans nos langues où l'affixe s'est réduit à sa plus simple expression. On en peut tenter : on peut, par exemple, voir dans l'*-s* final du nom. sg. un ancien démonstratif **so*, qui a donné au grec son article ὁ, rapprocher le gén. sg. δήμοιο (du peuple) = *δᾱμ-ο-σyο de l'adj. δημόσιος (populaire) = *δᾱμ-ο-τιο-ς, qui a le même sens et à peu près la même forme, reconnaître dans les indices *-m* et *-t* de 1re et 3e pers. du sg. des verbes les restes informes du thème **me-* (moi) et du démonstratif **to-* (il, cf. l'article grec). Mais ce sont là des jeux d'esprit presque inutiles, et qui, poussés plus loin, deviendraient dangereux : toutes les tentatives faites pour expliquer l'*-es* du nom. pl. par une sorte de redoublement de l'*-s* démonstratif du nom. sg., le passif latin par une affixation du pronom réfléchi (*feror* = **ferō sē*), le médiopassif grec par un redoublement à sens réfléchi de la finale pronominale (φέρομαι = *φέρ-ο-μα-μι, *φέρεσαι = *φέρ-ε-σα-σι, etc.), se sont brisées contre d'insurmontables obstacles phonétiques, et l'on voudrait pouvoir espérer qu'elles ne se renouvelleront plus. Aussi bien elles engageaient la science du langage dans une voie sans issue. La plupart des erreurs de la science, dans tous les ordres, viennent de ce qu'elle se croit tenue d'expliquer ce qu'elle n'a charge que de constater.

(183) D'ailleurs, à supposer même que les langues indo-européennes parussent avoir conservé tous leurs affixes casuels et personnels à l'état de mots isolés, le rapprochement des uns et des autres en serait-il beaucoup plus légitime ? Il est permis d'en douter : car il méconnaîtrait souvent ce facteur de premier ordre, l'association des idées, l'**analogie grammaticale**, dont l'influence n'est pas moindre dans ce domaine que

dans celui de la dérivation[1]. Comme les mots, en effet, les formes de déclinaison et de conjugaison se classent dans notre esprit par arrangements sériaires, où les catégories conçues à tort ou à raison comme identiques au point de vue logique tendent constamment à s'identifier par la forme : dès lors un suffixe qui nous apparaît partout semblable à lui-même n'est peut-être tel que pour avoir été abstrait jadis de quelques mots et transporté ensuite à tous les autres[2]. Bien plus, si la langue contient le suffixe en tant que mot isolé, il se peut que le mot isolé ait été abstrait du suffixe, et non le suffixe dégradé et corrompu du mot isolé[3]. Le cas est assez rare, mais non pas sans exemple[4].

Envisageons, dans un domaine qui nous est familier, cette action incessante de l'analogie. On connaît la règle dite de l'*s* en ancien français : nom. *li chevals*, acc. *le cheval*. L'alternance est normale dans tous les mots de la 2e déclinaison latine ; mais elle est naturellement étrangère à des types tels que : nom. *li pére* = *ille pāter*, acc. *le pére* = *illum pātrem*. Aussi la très vieille langue ne connaît-elle que le nom. sg. *li pére* ; mais peu à peu l'*s* de la déclinaison voisine, envisagé à tort comme l'indice nécessaire du nom. sg., fait son chemin dans celle-ci, et à un moment donné de l'histoire de la langue (XIIIe siècle) on ne trouve plus que la forme contaminée, *li péres*, *li lérres*, *li emperéres*.

(1) Cf. supra 83.

(2) A voir les formes d'impératif *leg-i-tō leg-u-ntō* (gr. φερ-έ-τω φερ-ό-ντων), qui ne croirait que *-tō -ntō* sont des affixes de 3e pers. contenant, comme *-ti -nti* à l'indicatif, un thème démonstratif effacé ? Il n'en est rien pourtant : *legitō* est probablement une forme nominale, et *leguntō* est refait sur *legitō* et sur le rapport *legit legunt*.

(3) C'est ce que soutiennent les linguistes selon lesquels les désinences personnelles, détachées et abstraites du thème conjugué, sont devenues les pronoms personnels (théorie dite de l'adaptation, cf. Sayce, pp. XVI sq., 117 sq., etc.).

(4) En français « un recueil d'*ana* » : *ana* est simplement la terminaison des mots *Voltairiana, Bolœana, Huetiana,* par lesquels on désigne de pareils recueils. Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux,* p. 229, et plus récemment *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. CXXXV.

Ainsi dans les verbes. A la 3e conjugaison latine les formes de 2e pers. du plur. telles que *tráhitis*, *cúrritis* appelleraient en français les corrélatives *vous *traites*, *vous *queúrtes*, etc. Mais de celles-ci il n'y a plus d'autres vestiges que les deux formes isolées *vous faites*, *vous dites*, lesquelles même ont disparu du langage populaire. Partout ailleurs (*vous trayéz*, *vous couréz*) s'est glissée une désinence *-ez*, qui, régulière à la 1re conjugaison seulement, *vous améz* = *amátis*, a insensiblement envahi les trois autres.

Que de pareils faits se soient produits dès la période indo-européenne, c'est ce dont il est aussi impossible de douter qu'il est difficile de le démontrer. Qu'ils fourmillent dans la déclinaison et la conjugaison grecques et latines, c'est ce qui se dégagera des pages qui vont suivre.

I. — DÉCLINAISON.

(184) La **déclinaison** est la modification désinentielle des thèmes nominaux, répondant aux trois catégories grammaticales du **genre,** du **nombre** et du **cas**, distinctives de ces thèmes.

L'indo-européen avait trois **genres, masculin, féminin**, **neutre**, que le grec et le latin ont fidèlement conservés.

Il avait également trois **nombres : singulier, pluriel** et **duel**. Mais le duel y était sans doute déjà réduit à trois formes casuelles, comme en sanscrit, quatre au plus. La plupart de ses descendants l'ont perdu et n'en présentent plus que des vestiges presque effacés. Le latin est dans ce cas. En grec même, où il semble s'être maintenu, on sait que des dialectes entiers, notamment le lesbien, n'en connaissent plus l'usage, et que dans la langue classique l'emploi en est à peu près facultatif, alternant avec celui du pluriel (1).

Quant aux **relations casuelles**, autant qu'on peut le conjecturer par les langues issues, l'indo-européen, au moment de la séparation, en devait distinguer au moins huit, à savoir : **nominatif,** ou cas de l'agent ; **vocatif,** simple interjection (2) ; **accusatif,** qu'on pourrait plus exactement nommer **illatif,** indiquant la tendance vers l'objet ; **ablatif** (tendance à s'éloigner de l'objet) ; **instrumental** ou **comitatif** (accompagne-

(1) Dans Homère l'accord du duel avec le pluriel (τὼ δ' αὐτὼ μάρτυροι ἔστων Α 338 — μηκέτι παῖδε φίλω πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον Η 279) est un fait assez fréquent.

(2) Le vocatif n'est pas à proprement parler un cas, puisqu'il ne se construit en relation logique avec aucun autre terme de la proposition.

ment) ; **datif** (attribution à) ; **locatif** (situation dans) ; **génitif** enfin, qu'il serait plus exact d'appeler **possessif**, à raison de sa fonction essentielle et primitive[1]. A chacune de ces relations correspondaient, en général plusieurs désinences, qui se sont presque toutes maintenues en grec et en latin, bien que nominalement le grec n'ait que cinq cas, et le latin que six.

Ces désinences peuvent s'adjoindre au thème sans le modifier. C'est en général le cas, du moins en grec et en latin[2], pour la déclinaison dite parisyllabique, qu'il y a lieu dès lors de traiter isolément et la première, non-seulement parce qu'elle est la plus simple, mais encore parce qu'elle a sur bien des points contaminé analogiquement la déclinaison dite imparisyllabique[3] et en a, au contraire, fort peu subi l'influence. Dans cette dernière, qui a parfois conservé, parfois très capricieusement modifié l'apophonie primitive de ses thèmes, il faut étudier successivement, d'une part les désinences, de l'autre les changements qu'impose au thème l'affixation de ces désinences. Enfin la déclinaison pronominale, d'une nature toute spéciale, diffère encore plus de celle des noms proprement dits que ne diffèrent l'une de l'autre les deux déclinaisons nominales, et exige un chapitre séparé. Telle est la division de notre étude.

(1) Ou mieux encore adnominal, parce qu'en principe il ne peut être régi que par un nom dont il complète le sens. — Cf. aujourd'hui, sur la signification originaire des catégories casuelles, Delbrück, *Indogerman. Syntax*, p. 172 sq.

(2) En indo-européen primitif toutes les déclinaisons devaient être plus ou moins apophoniques.

(3) Cette terminologie est malheureusement bien peu exacte ; car il n'y a pas plus de syllabes dans γένους ou *nūbis* que dans γένος ou *nūbēs*, et inversement il y en a plus dans θεοῖο et *deōrum* que dans θεός et *deus*. On a cru devoir pourtant s'y tenir, parce qu'elle est commode et consacrée par l'usage. Le tout est de ne pas la prendre à la lettre.

CHAPITRE Ier.

DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.

---

(185) On comprendra sous cette désignation la 1re et la 2e déclinaison grecque, la 1re, la 2e et la 5e déclinaison latine, sauf à substituer à ce classement tout empirique la distinction systématique des thèmes à finale *o/e*, à finale *ā* et à finale *ī*.

Section Ire.

THÈMES EN *o*-.

(186) Les thèmes à finale *o*- sont en très grande majorité masculins ou neutres. Pourtant les féminins n'y sont pas rares, soit parmi les noms, νῆσο-ς, ἄμπελο-ς, *pōpulu-s*, *alvo-s*, soit surtout, en grec seulement, parmi les adjectifs auxquels l'usage refuse la flexion féminine en η, εὐώνυμο-ς (supra 181, n. 1), ἐργάσιμο-ς, etc. Le genre, au surplus, n'influe pas sur la déclinaison, sauf deux formes spéciales au neutre.

§ 1er. — *Masculins et féminins.*

(187) I. Singulier. — 1. Nominatif : l'indice est *-s* en grec et en latin, ἵππο-ς, *equŏ-s*, sans difficulté.

2. Vocatif : le thème pur à voyelle *e*, ἵππε, *eque*, seule trace nettement visible d'une ancienne apophonie qu'ait conservée cette déclinaison. La similitude constante du nominatif et du vocatif au pluriel de tous les noms et même au singulier d'autres déclinaisons a amené, ici aussi, l'emploi très

fréquent du nominatif en fonction de vocatif, gr. ὦ φίλος, lat. *da meus ocellus*[1], et même certains noms, θεό-ς, *deu-s*, manquent absolument de vocatif dans la bonne langue.

3. Accusatif : *-m*, d'où gr. -ν, lat. *-m*, sans difficulté, ἵππο-ν, *equŏ-m*, archaïquement sans *m*, OINO.

4. Ablatif 1er. — La désinence de cet ablatif était un *d* précédé d'une voyelle dont il n'est pas aisé de préciser la nature, vraisemblablement **-ĕd*. Mais la voyelle importe peu ici, puisque dès la période proethnique elle s'était contractée avec la voyelle finale du thème. Cette dernière étant un *ŏ*, la contraction a dû donner *ἵππωδ, *equōd*. En latin cet ablatif s'est maintenu, en perdant régulièrement son *d* final, qu'on ne lit plus que dans les anciennes inscriptions[2]. En grec il a disparu de la déclinaison, mais on le retrouve sous forme d'adverbe dans οὕτω, ἄνω, κάτω, ἀνωτέρω, etc., et surtout, avec un ς final d'origine peu précise[3], dans les nombreux adverbes tirés d'adjectifs en ο-ς, οὕτως (doublet de οὕτω), σοφῶς, καλῶς, κούφως, etc. Adverbial aussi en latin dans *certō*, *citŏ*[4].

Il se pourrait que cette désinence **-ĕd* admît aussi devant elle la voyelle thématique *ĕ-* : dans ce cas, la contraction du groupe eût donné la longue *ē*, qu'on ne trouve qu'en latin, mais prodigieusement répandue, puisqu'elle y répond pour la formation des adverbes à la finale ως du grec : *certē* = * *certēd*, *facilumēd*[5], *probē*, *doctē*, *benĕ*, *malĕ*, etc.

5. Ablatif 2e. — L'ablatif sanscrit *áçvāt*, qui répond à *equōd*, peut toujours être remplacé par un ablatif *áçva-tas*, dont la désinence se retrouve plus pure en grec et en latin sous la forme *-tos*. Mais le latin seul l'adjoint à quelques thèmes en *o-*, *funditus* = **funde-tos* (de fond en comble), *peni-tus* (à fond, cf. *penu-s*, nomin., dont le sens a dû se modifier). En grec on

(1) Δ 189 ; γ 375. — Plaut. *Asin.* 657 (Ussing).

(2) Supra 65.

(3) Cf. pourtant supra 65 i. n.

(4) Supra 77 C.

(5) Sénatusconsulte des Bacchanales. — Toutefois l'osque *amprufid* = *improbē*, dont la finale rappelle celle des ablatifs de 3e décl. *marīd, aīrīd* = *acre*, a fait penser à une intrusion des formes de la 3e décl. dans le domaine de la 1re. La conjecture portée au texte paraît plus probable.

ne la retrouve plus que dans quelques adverbes, ἐν-τός = *in-tus*, ἐκ-τός, qui sont si peu compris comme des ablatifs qu'on y greffe une nouvelle terminaison d'ablatif, d'où le type à cumul ἔν-τοσ-θεν (aussi ἔκ-το-θεν, ι 239).

6. Ablatif 3e. — Cette dernière désinence d'ablatif (sk. *-dhas*) se présente en latin sous la forme *-de*, et en grec sous la triple forme -θε (πρόσ-θε inscr. att.), -θεν et -θα (= * θn̥, état réduit de -θεν) : v. g. les adverbes ἔν-θα et ἔν-θεν, lat. *in-de* = * ἔν-θε. Le latin n'a point gardé cet affixe dans sa déclinaison et n'a que les deux types adverbiaux *inde* et *unde*. En grec, au contraire, et surtout dans la langue homérique, les ablatifs en -θεν sont extraordinairement nombreux et fréquents : noms communs, ἀγρό-θεν, οἴκο-θεν, θεό-θεν, οὐρανό-θεν : noms propres, Ἰλιό-θεν, Κορινθό-θεν : pronoms, πό-θεν, ὅ-θεν, ἄλλο-θεν, αὐτό-θεν. Ces dernières formations se sont maintenues dans l'usage classique.

7. Instrumental 1er. — La finale de ce cas était certainement un *-a*, long ou bref, il n'importe ici, car la contraction de cette voyelle avec la finale vocalique du thème avait dû donner naissance à un *-ā* indo-européen, qu'on retrouve dans les formes doriennes πᾶ (= * *qe-a* ou * *qo-a*, par où ?), αὐτᾶ (par ici), ἀλλᾶ (d'autre part), etc., ion. κῇ, att. πῇ, ἄλλῃ, πεζῇ (à pied, instrum. de πεζό-ς, pédestre), διχῇ (doublement), πανταχῇ (de toutes parts), ἡσυχῇ (paisiblement), etc. Il est vrai que ces formes, extrêmement communes, sont ordinairement écrites πῇ, ἄλλῃ, etc., et passent pour des datifs (1) ; mais, d'abord, l'ι adscrit n'est pas constant, et d'autre part il est fort naturel que les Grecs, devenus incapables de reconnaître dans ces formes un instrumental masculin, les aient prises pour des datifs féminins à la faveur d'une ressemblance tout extérieure (2). La vérité est que l'ι

(1) Hérodien même prescrit rigoureusement cette orthographe.

(2) On a tenté de justifier le féminin de πῇ en sous-entendant ὁδῷ ; mais que faudrait-il sous-entendre avec πεζῇ ou διχῇ ? D'ailleurs πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, encore que de formation analogique (infra 204, 9), semble bien indiquer que les Grecs, au temps où ils ont créé ce mot, avaient encore conscience de la nature masculine de la désinence ; car autrement ils auraient forgé *πᾶσᾶ *πᾶσῃ. — Je dois pourtant faire observer que la doctrine portée au texte est rejetée par la plupart des grammairiens. Les plus autorisés (cf. G. Meyer, § 388) enseignent unanimement que le type πᾶ est un ***instrumental féminin***.

adscrit n'est ici qu'un simple ornement graphique, et que la fonction de l'instrumental cadre parfaitement avec le sens de tous ces adverbes de manière et des locutions qui répondent à la question *quā*. C'est pourquoi il paraît préférable aussi de voir des instrumentaux msc.-nt. dans les quatre types pronominaux latins *quā* = πᾶ, *hāc*, *illāc*, *istāc*, plutôt que de recourir à l'ellipse problématique de *viā*, pour y justifier le féminin.

8. Instrumental 2e. — Il n'est pas sûr que ce cas, dont l'indice est en grec -φι -φιν[1] et qu'on ne retrouve pas en latin, ait existé au singulier en indo-européen ; du moins en sanscrit n'apparaît-il qu'au pluriel, sous la forme *-bhis*[2]. Quoi qu'il en soit, cette forme, que le grec classique a complètement perdue, est encore assez commune chez Homère[3] : δεξιό-φιν (à droite), ἀριστερό-φιν (à gauche), χαλκό-φιν (avec de l'airain), στρατό-φιν, Ἰλιό-φιν, ἐκ πασσαλόφι (à un clou, θ 67), etc.

9. Datif. — La désinence primitive était *-*ay*, ou peut-être *-*ey*, mais il n'importe ici, puisque la voyelle initiale n'a pu avoir d'autre effet que d'allonger par contraction la finale du thème en *o*-, ἵππῳ *equō* = **ékwŏ-ay* ou **ékwŏ-ey*[4]. Cette déclinaison est, avec celle des thèmes en *ā*, la seule où le grec ait conservé un véritable datif.

10. Locatif. — En revanche il a presque entièrement perdu le locatif, dont l'indice était un simple -*ĭ* et dont on ne trouve plus que des traces dans les formes ποῖ (où ?) = **qó-i*, οἷ (où, relatif)[5], οἴκοι (à la maison), éol. τυῖδε (ici), ἄλλυι (ailleurs)[6]. On voit que la finale du thème a la nuance *o*, mais la nuance *e* y serait probablement plus régulière : ce qu'il y a de sûr, c'est que la forme οἴκει existe, et que le dorien a des adverbes du type τεῖδε,

(1) Sur le ν éphelkystique, cf. supra 79, 1.

(2) Cette forme n'est pas entièrement inconnue au grec, cf. le doublet ἀμφί et ἀμφίς (autour) et l'advb. λικριφίς (de biais).

(3) Où elle ne se restreint pas à la fonction d'instrumental, mais peut aussi remplir indifféremment celle d'ablatif et de locatif.

(4) V. supra 24 A et 26, 2°. — Il faut donc bien se garder d'identifier en latin le dat. *equō* = **equōi* et l'abl. *equō* = *equōd*.

(5) Il est à remarquer que ces locatifs ont pris le sens illatif.

(6) Observer la longueur de la finale (proethniquement contractée de *o* + *i*) dans οἴκοι, Ἰσθμοῖ, opposés à οἶκοι pl., ἰσθμοί (les isthmes).

τουτεῖ, αὐτεῖ, auquel on pourrait rattacher le panhellénique ἐκεῖ. Le locatif latin, *humī* (à terre), *domī* (à la maison), laisse la question indécise, puisque l'ī peut remplacer *ei* ou *oi* ; toutefois le type archaïque est *humoi* = * *humŏ-ĭ*. Cette forme très importante n'a gardé la fonction locative que dans les exemples cités et dans les noms propres de villes et lieux, *Lugdūnī* (à Lyon) : partout ailleurs, et dans ces noms eux-mêmes, elle a pris le sens du génitif et partout remplacé le génitif primitif, dont le latin n'offre plus trace : *equī*, *servī*, *dominī*, etc.

11. Génitif. — La désinence proethnique était *-syo*, cf. sk. *áçva-sya*, et la plus ancienne forme grecque ἵπποιο se ramène tout naturellement à * ἵππο-σ*y*ο [(1)]. De celle-ci au type classique ἵππου le stade de transition ne peut être que * ἵπποο par chute du ι intervocalique, et cette seule considération suffirait à démontrer l'existence de cet * ἵπποο qu'on ne lit d'ailleurs nulle part. Mais on en a des preuves plus directes. En effet — 1° Plusieurs vers d'Homère où on lit la forme en ου sont faux, et redeviennent justes par la restitution de la forme en οο : ainsi les amphimacres Ἰλίου, Αἰόλου ne sauraient évidemment entrer dans un vers dactylique [(2)]. — 2° Le génitif ὅου, du pronom relatif ὅ-ς, qu'on lit dans Homère, est évidemment un barbarisme imaginé à une époque postérieure pour rétablir le vers que la leçon οὗ avait rendu faux : il ne faut qu'y substituer ὅο [(3)]. — 3° Cette restitution s'impose presque avec la même force, chaque fois que la finale ου est censée s'abréger devant une voyelle subséquente, v. g. Ἰλίου αἰπεινῆς (I 686), οὐρανοῦ ἀστερόεντος (Z 108), etc., lire Ἰλίο', οὐρανό', etc., par élision du second ο. — 4° La même restitution est possible, mais non nécessaire, chaque fois que l'ου du génitif forme la seconde partie du pied, soit dans la fin de vers Μενελάου κυδαλίμοιο, où il y a certainement avantage à lire Μενελάοο. — 5° La leçon ου (ou ω dans l'éolien homérique primitif) n'est donc absolument justi-

(1) Supra 39 C. — Cette désinence ne se rencontre pas en dehors de la déclinaison en ο- et paraît avoir été empruntée à la déclinaison pronominale, infra 217, 9.

(2) On lira donc Ἰλίοο προπάροιθε (O 66, X 6), Αἰόλοο κλυτὰ δώματα (κ 60), et de même Z 61 O 554, B 518, X 313, etc.

(3) B 325, α 70 ; le dernier ο allongé par position, bien entendu.

fiée que quand la finale du génitif commence le pied, ou bien à la fin du vers, cas relativement rare [1]. — 6° On verra plus bas que le génitif de 1re décl. msc. πολίταο est incontestablement emprunté à la 2e ; mais, s'il était imité de ἵπποιο, la forme en serait * πολίταιο : il faut donc qu'il se soit formé à une époque et dans un dialecte où l'on prononçait * ἵπποο. — 7° La disparition du type * ἵπποο n'a rien que de concevable, si les poèmes homériques ont été traduits dans une langue qui ne connaissait plus ce génitif (la langue des rhapsodes ioniens) ; c'est bien plutôt la conservation du type en οιο qui pourrait surprendre, si la mesure du vers ne l'avait impérieusement exigée, ainsi que bien d'autres archaïsmes.

Le type θεοῖο ἵπποιο a survécu, par imitation d'Homère, dans la langue poétique de toutes les époques. La prose ne connaît plus que les formes contractées de * θεόο * ἵπποο, à savoir : lesb. béot. dor. θεῶ ἵππω, ion. att. θεοῦ ἵππου.

Par un procédé inverse de celui du latin, qui a remplacé ce génitif par le locatif, le grec emploie en fonction locative le génitif de quelques pronoms : ποῦ (où ?), οὗ (où), αὐτοῦ (ici), etc. [2]

88) II. Duel. — 1. Cas direct (nomin.-voc.-accus.) : la voyelle thématique ŏ s'allonge, sans autre désinence, soit i.-e. **ékwō*, gr. ἵππω [3]. Le latin a perdu cette forme, sauf dans les deux mots *duō* [4] et *ambō* ; encore n'y sert-elle que de nominatif masculin et neutre et d'accusatif neutre : l'accus. msc. est *duōs*

(1) La présence dans Homère de trois formes de génitif qui n'ont évidemment pu coexister est un des nombreux faits qui dénoncent le caractère artificiel de sa langue.

(2) Pour être complet mentionnons encore : 1° le locatif en -θι, (πόθι, Ἰλίοθι), produit de la combinaison de l'ι du locatif avec la désinence -θε de l'ablatif ; 2° l'illatif οἶκόνδε, obtenu par l'adjonction à l'accusatif ordinaire d'une particule démonstrative et enclitique qui en renforce le sens ; 3° l'illatif moins clair οἴκαδε (imitation de ἄλαδε ? cf. aussi φύγαδε) ; 4° l'illatif en -σε, tout à fait obscur, rare d'ailleurs, πόσε, ἄλλοσε.

(3) On expliquait autrefois cette longue par une contraction de l'ŏ avec la désinence -ĕ du duel (cf. πόδ-ε en 3e décl.). Mais les nouvelles recherches sur l'accentuation indo-européenne tendent à faire abandonner ce point de vue : pour les traduire en grec, si ζυγώ était *ζυγό-ε, il s'accentuerait *ζυγῶ.

(4) Mais communément *duŏ*, supra 77.

ambōs, forme de pluriel. Outre δύω le grec a δύο, forme beaucoup plus usitée dont l'abrégement est encore inexpliqué [1].

2. Cas oblique 1er (exclusivement grec). — Ni le latin ni même aucune langue indo-européenne ne présentent rien d'analogue à la désinence du cas qui sert en grec de génitif, locatif, instrumental, datif et ablatif du duel. Cette désinence est -ιιν (le premier ι est un *y*) dans la langue homérique, ἵππο-ιιν ὀφθαλμοῖιν, plus tard contractée avec le thème sous la forme ἵπποιν (dissyllabe), ὀφθαλμοῖν, δυοῖν et δυεῖν, etc. Appartenait-elle au passé indo-européen? ou le grec l'a-t-il créée de toutes pièces? c'est ce qu'il paraît bien difficile de décider, sinon qu'on ne voit pas d'où il l'aurait tirée. Le plus probable, c'est qu'un rapport étroit unit le cas oblique du duel au locatif du pluriel: car ἵπποιιν est identique à ἵπποισιν avec chute régulière du σ intervocalique [2].

3. Cas oblique 2e (latin). — Les formes *duō-bus ambō-bus* ne sont pas des pluriels, puisqu'il n'y a pas de cas en *-bus* au pluriel de la 2e déclinaison latine. Or, le sanscrit a au duel une finale d'instrum.-dat.-abl. *-bhyām*, *dvâbhyām* = *duōbus* : il est donc probable que le *-bus* latin est ici un souvenir d'une ancienne désinence de duel, corrompue par l'analogie de la désinence de dat.-abl. du pluriel qu'on retrouvera dans d'autres déclinaisons [3].

(189) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif : ἵπποι, *equī* [4] = **equoi* (la forme ancienne *poploe* = *populī* et d'autres sont citées par Festus). On voit que le grec et le latin s'accordent à postposer un *-y* ; mais ils s'écartent en ce point du type indo-européen, qui, dans cette déclinaison comme dans toutes les autres, avait

(1) Peut-être vieille forme de du. nt., * δύοι = sk. *dvé*, avec perte de la semi-voyelle finale. Observer le changement d'accent de δύω δύο à δυοῖν δυεῖν.

(2) Cf. infra 189, 5. — Dans le type unique δυεῖν la voyelle thématique paraît être *e*-; mais δυοῖν existe également.

(3) Les autres cas de *duō* et de *ambō* sont empruntés à la flexion plurielle, qui s'est également introduite en grec dans la flexion de δύο par le locatif δυ-σί.

(4) Ecrit aussi *ei* (*equei*) et *e* = *ē* (PLOIRVME, ep. Scip.).

la désinence *-ĕs*, soit donc * *ékwōs* = * *ékwŏ-ĕs*, sk. *áçvās*[1]. On attendrait donc * ἵππως * *equōs* ; mais la finale *oy* était au contraire régulière dans la déclinaison pronominale, v. g. sk. *tê* = * *toy* (ceux) : on conçoit dès lors fort bien que des locutions telles que τοὶ * ἵππως, *istī* * *equōs* soient devenues τοὶ ἵπποι, *istī equī*. Ce n'est pas là le seul emprunt que les thèmes en *o*- aient fait aux pronoms, et dans ce cas particulier il était favorisé par l'analogie de la désinence *-ay* de 1re déclinaison, ταὶ κεφαλαί, relativement régulière[2]. Le latin a, en outre, un nom. pl. en *-ēs*, *-īs*, *-eis*, *magistr-ēs*, etc., attesté par d'assez nombreuses inscriptions du VIe siècle de Rome : évidemment emprunté à la 3e déclinaison (cf. *patrēs* de *pater*, et *magister*), il n'a point passé dans la langue littéraire.

2. Accusatif. — La désinence de l'acc. pl. est partout *-*ns*[3], donc * ἵππο-νς * *equŏ-ns*. On lit encore τόνς, ἐλευθέρονς, etc., dans les inscriptions crétoises et argiennes. Partout ailleurs se sont produits les changements phonétiques déjà expliqués[4] : lesb. ἵπποις, dor. béot. ἵππως, ion.-att. ἵππους, lat. *equōs*. Le type à voyelle brève τὸς θεός, etc., fréquent dans les inscriptions et dans le dorien de Théocrite, vient des positions syntactiques où le ν tombait sans allongement compensatoire, v. g. τὸς θεὸς σέβομαι, mais σέβομαι τὸς θεούς, puis s'est étendu par analogie à d'autres positions.

3. Instrumental[5]. — Le cas en -φι -φιν est, dans la langue homérique, instrumental de pluriel aussi bien que de singulier : θεό-φιν (avec les dieux), ὀστεό-φιν (par les os), etc.

4. Datif-ablatif[6]. — La forme primitive de ce cas nous est

(1) Il est remarquable que les langues italiques autres que le latin avaient gardé cette forme antique : osq. NVVLANVS = *Nōlānōs* (les habitants de Nole), ombr. IKVVINVS = *Iguvīnōs*, en lat. *Nōlānī, Iguvīnī*.

(2) Cf. infra 195, 1.

(3) Ou peut-être très anciennement *-*ms*, par adjonction de l'*s* du pluriel à la forme de l'acc. sg.

(4) Supra 47 C.

(5) L'ablatif pluriel est partout semblable au datif, infra 4.

(6) Et instrumental en grec classique ainsi qu'en latin.

révélée par celui qui fait en sanscrit fonction d'instrumental, *áçvāis*, par suite * ἵππωις * *equōis*, autrement dit, la forme du dat. sg. avec adjonction de l'*s* du pluriel ; puis, par abrégement régulier[1], ἵπποις, *equīs* = * *equois*. Le type *equeis*, fort commun, n'est qu'une variante graphique.

5. Locatif. — La désinence proethnique de ce cas était *-*su* dans toutes les déclinaisons. Dans celle-ci en particulier, elle s'ajoutait au thème, non pas immédiatement, mais au moyen d'une épenthèse semi-vocalique *y* d'origine mal définie : on avait donc, au lieu de **ékwo-su*, un type indo-européen **ékwoy-su*, reflété par le sk. *áçvē-ṣu* et autres. Si donc le locatif était * ἵπποι-συ, d'où * ἵπποιυ, il n'offrirait rien que de facilement explicable : mais on ne trouve nulle part la moindre trace d'une pareille finale[2], et d'autre part la forme grecque ἵπποισι ἵπποισιν n'a de corrélatif dans aucune langue de la famille. Du moins en a-t-elle un en grec même dans le cas oblique du duel ἵπποιιν : il semble dès lors assez probable que l'indo-européen avait un loc. pl. * *ékwoysu* et un loc. du. * *ékwoysi*(*m*), que ces deux formes se sont conservées en grec quant à la fonction, mais s'y sont confondues quant à la forme, enfin que le σ intervocalique, régulièrement éliminé dans ἵπποιιν, est rentré dans ἵπποισιν à la faveur de l'analogie des formes très nombreuses de 3e décl. (ποσσίν, τείχεσσιν, etc.) où il n'était pas intervocalique et conséquemment devait demeurer. Mais ce n'est évidemment là qu'un essai tout rudimentaire d'explication. Ce qu'il en faut du moins retenir, c'est que le ν final de cette forme n'est point paragogique et fait partie intégrante de la désinence[3] : ἵπποισιν doit être primitif, et ἵπποισι écourté sur le modèle d'autres formes où le ν était réellement paragogique, par exemple peut-être *ἵπποφι et * ἵπποφιν.

Ce locatif n'a guère survécu que dans la langue poétique, dans la prose d'Hérodote et en vieil-attique, en se confondant

(1) En vertu de la loi dite loi d'Osthoff, supra 76 et 77.

(2) Sauf peut-être dans l'adverbe μεταξύ, qui serait le locatif pluriel d'un thème *μεταχ- de 3e déclinaison.

(3) La preuve, entre autres, c'est que ce ν n'apparaît jamais qu'au pluriel : ποσσί et ποσσίν, mais ποδί et non *ποδίν.

d'ailleurs complètement avec le datif : non seulement on emploie les deux cas l'un pour l'autre, mais on les fait accorder ensemble, comme s'ils n'étaient qu'un seul et même cas. On sait combien sont communes les locutions telles que πολλοῖσιν ἀνθρώποις ou πολλοῖς ἀνθρώποισι [1]. Dans la prose classique, de même qu'en latin, le locatif pluriel disparu est remplacé par le datif-ablatif.

6. Génitif 1er. — La désinence primitive du gén. pl., qui devait être *-ŏm, ne s'est conservée pure que dans cette déclinaison, où, en se contractant avec l'o- thématique, elle produisait ō, soit *ékwōm = *ékwŏ-ŏm, gr. ἵππων, lat. *deum* [2] = *deōm*. En grec ce génitif est le seul en vigueur. En latin il est archaïque : mais, en cédant la place au génitif en *-ōrum* dans l'usage ordinaire, il s'est néanmoins maintenu jusqu'au bout : 1° dans la langue des poètes ; 2° dans les formules toutes faites, surtout les formules juridiques et liturgiques, legs d'une haute antiquité, v. g. *Deum Cōnsentum* [3] ; 3° dans la langue de l'administration et de la comptabilité, *decem mīlia sēstertium*, et non *sēstertiōrum*, de même *nummum* et non *nummōrum*, *praefectus fabrum* (titre d'un fonctionnaire public), etc.

7. Génitif 2e (latin). — Le gén. pl. des pronoms était régulièrement en *-ōrum* = i.-e. *-o-sōm*, v. g. *istōrum*, et l'on a vu que la déclinaison pronominale a beaucoup influé sur celle-ci. D'autre part, le gén. pl. de 1re décl. en *-ārum* remonte également à l'indo-européen. Enfin, à partir du moment où les finales en *m* tendirent à s'abréger, le gén. pl. latin ne se distingua plus assez de l'acc. sg. Toutes ces causes réunies amenèrent la création et la propagation d'un génitif analogique en *-ōrum*, *equōrum*, *servōrum*, qui supplanta presque entièrement le précédent.

(1) Confusion d'autant plus aisée que, lorsque πολλοῖσι figurait devant voyelle, il pouvait devenir πολλοῖσ'.

(2) La parfaite concordance des finales de θεῶν et *deum*, non moins que les lois connues du phonétisme latin, interdit absolument de voir dans *deum* une prétendue syncope de *deōrum*.

(3) Gén. de *Dī cōn-sent-ēs* « les dieux qui *sont* ou siégent ensemble » (les douze grands Dieux).

§ 2. — *Neutres.*

(190) La déclinaison des neutres ne diffère qu'en deux points de celle des masculins et féminins.

1. Nominatif-vocatif-accusatif du singulier. — Le nominatif neutre est toujours pareil à l'accusatif, lequel a la désinence ordinaire *-m* : ζυγό-ν *jugu-m*. D'autre part le vocatif neutre s'est partout assimilé au nominatif.

2. Nominatif-vocatif-accusatif du pluriel. — La finale de ce cas est un *ā* en sanscrit védique, *yugâ*, un simple *ă* en grec et en latin, ζυγά *juga*. Comment concilier cette différence ? Supposons que la désinence ait été primitivement un *ā* : dans ce cas on devrait avoir, en grec et en latin, non seulement * ζυγᾱ **jugā* = * *yugé-ā* contracté, mais encore, à la 3e déclinaison par exemple, * τρίᾱ * *triā*. L'hypothèse manque de vraisemblance, car on ne voit pas comment toutes ces finales longues se seraient abrégées. Supposons, au contraire, que la désinence ait été *-ă* : on explique très bien ainsi la longue du sk. *yugâ* = * *yugé-ă* contracté et la brève du gr, τρί-α, et l'on voit aussi très bien comment, dans une juxtaposition telle que τρία * ζυγᾱ, la finale brève du premier terme a pu influer sur la finale longue du second et la faire abréger. Il est à remarquer que l'effet inverse s'est également produit, au moins sporadiquement, si l'on en juge par la forme τριᾱκοντα, ion. τριήκοντα, qu'on est d'accord pour interpréter par la juxtaposition * τριᾱ κοντά (trois dizaines).

Mais cette explication ne vaut point pour le latin ; car, en admettant en latin archaïque une juxtaposition * *bonā opesă*, si * *bonā* fût devenu *bonă* par analogie de * *opesă*, l'*ă* final bref permutant en *ĕ* (supra 36 A α), l'ensemble eût abouti en classique à **bonĕ operĕ*. Pour que l'*a* se soit conservé, il faut qu'il ait été long, autrement dit, que, dans la juxtaposition * *bonā opesă*, tout comme dans τριᾱκοντα, **opesă* soit devenu **opesā* par analogie de **bonā*. On a d'ailleurs des traces incontestables de cette quantité longue dans les neutres imparisyllabiques (infra 206, 2) [1]. Postérieurement la finale s'est abrégée

(1) La longue s'est maintenue, non seulement dans *inter-eā*, *praeter-eā*, où on pourrait la croire amenée par les exigences du mètre dactylique, mais même dans *anteā*, *posteā*, où elle ne s'y pliait pas.

par une cause inconnue, peut-être par analogie de l'abrègement de cette même finale au nominatif singulier des noms féminins (infra 193).

§ 3. — *Modifications accidentelles.*

(191) Parmi les modifications, toutes d'ailleurs fort légères et strictement phonétiques, qu'ont subies certains types de cette classe, il y a lieu de mentionner en grec : 1° le type contracte, πλόος πλοῦς, ὀστέον ὀστοῦν, χρύσεος χρυσοῦς, où toutefois les lois ordinaires de la contraction sont traversées par l'action de l'analogie[1] ; 2° le type à métathèse de quantité[2], dit de déclinaison attique, λεώς = ληός, λαγώς = λαγωός, etc., savoir : — Sg. nom. λεώ-ς = ion. ληό-ς = λᾱό-ς, acc. λεώ-ν = ληό-ν, dat. λεῴ = ληῷ, gén. λεώ = *λεώ-ο = *ληό-ο ; — Pl. nom. λεῴ = ληο-ί, ἀνώγεω = *ἀνώγεω-α = *ἀνώγηο-α, acc. λεώς = *λεώ-νς = *ληό-νς, dat. λεῴς = ληοῖς, gén. λεών = ληῶν[3], etc. Ἕως (aurore), qui équivaut à l'imparisyllabique ἠώς (gén. ἠόος) a passé analogiquement à cette flexion[4].

En latin on doit signaler : 1° le type à nomin. sg. apocopé, *ager*, *puer*, *dexter*, etc.[5] ; 2° le type contracte en *io-s*, *fīliu-s*, *Valeriu-s*, voc. *fīlī*, *Valerī*, gén. sing. *Valerī*[6]. S'il faut en croire les grammairiens latins, ces deux dernières formes se différenciaient par l'accentuation, gén. *Valérī*, voc. *Váleri*[7].

Section II.

THÈMES EN *ā*-.

(192) Cette catégorie comprend une grande majorité de féminins, quelques masculins (surtout en grec), aucun neutre. Elle cor-

(1) Cf. supra 72.

(2) Supra 76 C.

(3) La majorité des grammairiens enseigne que ces noms gardent à tous les cas l'accent du nominatif, ce qui ne peut résulter que d'un effet assez bizarre d'analogie. Cf. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 368.

(4) On trouve aussi l'acc. ἥρων pour ἥρωα (Hérodote).

(5) Supra 79, 2, et 70.

(6) Supra 73, 3.

(7) Cette accentuation nous reporterait à un état très primitif, où le vocatif (comme encore en sanscrit) rejetait l'accent le plus haut possible, sans égard à la loi des trois temps : **Vălĕrīĕ*.

respond à la 1re déclinaison latine et aux noms en ᾱ (η et ᾱ pur attique) de la première déclinaison grecque.

Dans cette flexion, le thème est encore moins variable que dans la précédente. Tout au plus surprend-on quelques vestiges d'alternance d'ᾱ et ᾰ devant les désinences[1]. Le type indo-européen est d'ailleurs difficile à restituer, parce que la déclinaison sanscrite présente ici des particularités étrangères au grec et au latin.

§ 1er. — *Féminins.*

(193) I. Singulier. — 1. Nominatif : sans aucune désinence, dor. νεφέλᾱ, ion.-att. νεφέλη, dor. et att. σοφίᾱ ἡμέρᾱ (ἁμέρᾱ) χώρᾱ, ion. σοφίη ἡμέρη χώρη[2], lat. *terră*, etc. Aussi loin qu'on remonte dans le passé indo-européen, ces nominatifs apparaissent sans désinence visible, ce qui au surplus ne saurait nous surprendre, car le cas n'est pas unique et l'on en trouvera nombre d'autres exemples dans la déclinaison imparisyllabique. Mais ce qui est bien de nature à déconcerter, c'est le contraste de la longue constante du grec et de la brève du latin. L'identité des deux voyelles n'est pas contestable ; car le latin antéclassique avait la longue, attestée par plusieurs scansions de saturniens et même d'Ennius[3] ; mais comment cette finale, primitivement longue, a-t-elle pu devenir commune, puis brève ? On en a donné diverses explications, toutes insuffisantes. — A. Abrégement purement mécanique : en contradiction avec tout ce que l'on sait du phonétisme latin. — B. Confusion avec le vocatif, qui devait avoir la voyelle brève : mais, si le vocatif préhistorique avait été **terră*, il serait probablement devenu lat. **terrĕ*[4]. — C. Abrégement mécanique, d'abord dans les mots iambiques, *fŭgă* = φυγή, *bŏnă*[5], et de là extension à la finale des autres mots : cette hypothèse est la moins insoutenable, bien qu'elle assigne une influence vraiment exorbitante à la loi

(1) Il y a en outre un transport d'accent fort remarquable dans la flexion de ἴ-ᾱ (une, rac. *i*, cf. οἶ-ο-ς) : nom. ἴᾱ (hom. ἴᾰ), acc. ἰᾶν, gén. ἰᾶς, dat. ἰᾷ.

(2) Cf. supra 37.

(3) *Quoius formā virtūtei parisumā fūit* (ep. Scip.). — *Nam dīvīnā Monētās fīliā docuit* (saturn. Liv. Andr.). — *Et dēnsīs aquilā pinnīs obnīxă volābat* (Enn.). — *Familiā tōta* (Plaut. *Trinum.* 251).

(4) Supra 36 A α.

(5) Supra 77 C.

des mots iambiques. — Peut-être vaudrait-il mieux partir de l'acc. sg. **terrām*, devenu *terrăm* en vertu de la loi des finales en *m*, et dont la brève a pu ensuite bien facilement s'introduire au nominatif.

2. Vocatif : le thème pur et sans désinence, par conséquent semblable au nominatif en grec et en latin. Toutefois le grec homérique présente des traces d'un ancien vocatif en *ă*, dont on ne saurait dire s'il est ou non primitif, νύμφᾰ, κοῦρᾰ [1].

3. Accusatif : *-m*, sans difficulté, gr. νεφέλη-ν = νεφέλᾱ-ν, ἡμέρᾱ-ν = ἡμέρη-ν, lat. *terră-m* = **terrā-m*.

4. Ablatif 1er. — Il est probable que ce cas n'existait pas dans la déclinaison primitive en *ā-* : le sanscrit ni le grec n'en offrent trace, et celui du latin, *terrā* = *terrād*, *praedād* (col. rostr.) [2], *noctū Troiād exībant capitibūs opertīs* (saturn. Naev.), employé aussi en fonction de locatif (*in terrā* comme *in hortō* = **hortōi* ou **hortōd* en 2e déclinaison), a pu sortir par analogie de l'ablatif des thèmes en *-o-*.

5. Ablatif 2e : aucune trace dans cet ordre de thèmes.

6. Ablatif 3e : reconnaissable dans quelques locutions grecques du type Ἀθήνη-θεν πρώρᾱ-θεν (*ā prōrā*), etc.

7. Instrumental 1er. — On a vu que les adverbes en *-ā* sont des instrumentaux du masculin-neutre [3]. Mais il se peut bien qu'il y ait dans le nombre quelques instrumentaux du féminin : la voyelle de contraction devant être *ā* dans l'un et l'autre cas, on n'a aucun moyen de les discerner.

8. Instrumental 2e. — Grec homérique : κεφαλῆ-φιν (avec la tête), ἧ-φι βίη-φι (par sa force), κρατερῆ-φι βίη-φι (avec une puissante force) ; accordé avec le locatif dans ἅμ' ἠοῖ φαινομένη-φι, etc. ; de ἐσχάρη ἐσχάρᾱ (foyer), ἐσχαρό-φιν (ε 59, η 169), avec intrusion analogique de la voyelle thématique de 2e déclinaison.

9. Datif. — La finale *-ay* (ou *-ey*) propre au datif a dû se contracter en grec avec la finale *ā-* du thème, d'où une termi-

(1) Γ 130, δ 743 ; Callim. 3, 72. — Le slave ici est seul à concorder avec le grec ; le vocatif sanscrit est *áçvē* (cavale).

(2) Cette forme est un faux archaïsme : à l'époque de l'érection de la colonne on n'eût pu écrire que PRAIDAD.

(3) Supra 187, 7.

naison *āy*, νεφέλῃ = νεφέλᾱι, χώρᾳ = χώρᾱι. En latin il semble que la contraction ne se soit pas faite [1] et qu'on ait eu **terrā-ai* ou **terrā-ei* devenu régulièrement *terrāī*. Telle est, en effet, la forme archaïque du datif. Plus tard on a *terrae* dissyllabe : *āī* a-t-il pu se contracter en *ae* ? C'est ce qu'en l'absence de tout autre document on ne saurait décider : mais il est plus vraisemblable que *terrae* est le locatif dont on va parler, confondu avec le datif.

10. Locatif. — La désinence du locatif étant *-ĭ*, on explique généralement le mot χαμαί par le locatif d'un th. *χαμᾱ- (terre) disparu. Mais χαμαί supposerait *χαμᾰ-ῐ : et, outre que l'accent de χαμαί contredit les lois de l'accentuation de 1re décl., que *χαμᾱ- n'existe pas [2], et que la voyelle thématique ᾰ est assez surprenante, on doit remarquer que le latin répond par *Rōmae*, qui suppose **Romā-ĭ*, car **Rōmă-ĭ* fût devenu **Rōmī*. Il est donc probable que χαμαί doit se rattacher à un autre ordre de thèmes [3], et qu'en grec le locatif *χώρᾱ-ῐ s'est entièrement confondu avec le datif. En latin les deux formes sont restées distinctes : mais, à raison de leur quasi-similitude, les cas ne s'en sont pas moins confondus : le locatif étant *Rōmae* et le datif *Rōmāī*, on a dit indifféremment à l'un et à l'autre cas *Rōmāī* et *Rōmae* : de plus, comme dans la 2e décl., le locatif a pris la fonction du génitif. Puis le loc.-gén.-dat. *terrāī*, *Rōmāī* a peu à peu cédé la place au loc.-gén.-dat. *terrae*, *Rōmae* : encore fort commun dans Lucrèce, il n'est plus au siècle d'Auguste qu'un archaïsme poétique.

11. Génitif. — La désinence ordinaire de ce cas était *-*ĕs* ou *-*ŏs* [4] : c'est sans doute *-*ĕs* qui, contracté avec l'*ā* du thème, a donné la finale *ās* : **gr.** νεφέλης = νεφέλᾱς, χώρᾱς et χώρης [5], lat.

(1) Peut-être parce qu'elle était empêchée en indo-européen par la présence d'un phonème intermédiaire *-y-* que conserve la déclinaison sanscrite, v. g. *áçvā-y-āi* (à la cavale).

(2) Le type χαμᾶζε est certainement analogique, infra 195, 2.

(3) Infra 204, 11.

(4) Infra 204, 14.

(5) Le seul contraste de l'accentuation de κεφαλή et κεφαλῆς montre que cette dernière forme est le produit d'une contraction.

fīlius Lātōnās, *dīvīna Monētās fīlia*, *escās* (de la nourriture), citations extraites de Livius Andronicus. Ce génitif ne s'est maintenu en latin que dans la locution *paterfamiliās* ; il a été remplacé par le locatif, comme en 2e déclinaison.

(194) II. Duel. — 1. Cas direct : i.-e. **ékway* (sk. *áçvē*, deux cavales), semble assez bien reflété par les deux formes latines *duae* et *ambae*. En grec le duel de 1re décl. est rare et récent (on ne le lit pas dans Homère [1]), certainement hystérogène ; car, si χώρᾱ (deux pays) était primitif, on aurait en ionien *χώρη et non χώρᾱ. La longue de χώρᾱ est donc simplement imitée de celle de ἵππω.

2. Cas oblique 1er (grec) : manque dans Homère, plus tard le rare type χώραιν visiblement calqué sur ἵπποιν.

3. Cas oblique 2e (latin), *duā-bus*, *ambā-bus* [2].

(195) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif. — La désinence ordinaire *-*ĕs*, contractée avec l'*ā* thématique, donnait une finale *ās*, attestée par le sanscrit *áçvās* (cavales), ainsi que par l'osque et l'ombrien. Mais le grec et le latin paraissent avoir perdu ce cas et l'avoir remplacé par le nominatif du duel : νεφέλαι, χῶραι, comme sk. *áçvē* : lat. *equae*, *terrae*, comme *duae*, *ambae*.

2. Accusatif : *-*ns*. — Gr. *χώρᾰ-νς (on lit en crétois τὰνς τῑμάνς, etc.), d'où lesb. χώραις, dor.-ion.-att. χώρᾱς, parfois simplement la voyelle brève τὰς θύρᾰς (Théocr.) [3] : lat. *terrās* = * *terră-ns*. Le démonstratif -δε ajouté à quelques accusatifs de ce genre, a formé un illatif en -ᾰζε, v. g. θύραζε = * θύρᾰ-νσ-δε (vers les portes, cf. lat. *forās*), Ἀθήναζε, etc., et cette finale -αζε s'est ensuite étendue, avec la même fonction, à des noms dont le sens même exclut la possibilité de leur emploi au pluriel. v. g. χαμάζε et χαμᾶζε (à terre).

3. Instrumental : homér. θύρη-φιν, κλισίη-φιν, etc.

4. Datif-ablatif 1er. — Il n'y a pas en sanscrit de type correspondant au datif-ablatif en -αις et -*īs*, χώραις *terrīs*, et ce type

(1) Sauf pour quelques masculins : Ἀτρείδᾱ (les deux Atrides).

(2) Supra 188, 3, et infra 195, 5.

(3) V. g. *Syracus*. 65, comme τὸς θεὸς, supra 189, 2.

manque même au grec homérique, ce qui donne à penser que le grec et le latin l'ont développé chacun isolément sur l'analogie de ἵπποις *equois (*terrīs* = **terrais*)[1].

5. Datif-ablatif 2e. — Rien n'autorise à penser que les formes latines *deā-bus*, *fīliā-bus*, *libertā-bus*, *manibus dextrā-bus* (Liv. Andr.), etc., soient hystérogènes. Le sanscrit a un instr. pl. *áçvā-bhis*, un dat.-abl. pl. *áçvā-bhyas* et un instr.-dat.-abl. du. *áçvā-bhyām*, qui tous trois correspondent approximativement à la forme latine[2]. Toutefois, si cette forme est un legs de l'indo-européen, elle ne s'est maintenue, puis propagée[3], que dans quelques mots où elle était nécessaire pour distinguer le féminin du masculin *deīs*, *fīliīs*, etc.

6. Locatif. — Remplacé en latin par le dat.-abl., le locatif devrait être en grec *χώρᾱ-συ : mais on connaît déjà la substitution constante de -σιν à -συ[4], d'où le type δραχμῆ-σι, χώρᾱ-σιν, qui sert à la fois de locatif, datif, ablatif et instrumental dans Homère et Hérodote et en vieil-attique, et qui ne s'est conservé en grec classique que dans le type Ἀθήνησι, Πλαταιᾶσιν, à fonction strictement locative. L'analogie de la finale -οισι de 2e décl. a amené à y souscrire un ι, κεφαλῇσιν, orthographe à peu près constante dans les manuscrits, mais non dans les inscriptions. Une autre finale -αισι (vieil-attique), plus directement calquée sur -οισι, paraît s'être fort peu développée.

7. Génitif. — Ce cas a emprunté sa finale * *-sōm* à la déclinaison pronominale : sk. *tá-sām* = * *tā-sōm*, gr. τῶν = *τᾱ-ων : d'où gr. χωρᾱ-ων = *χωρᾱ-σων, osq. *egma-zum* « rerum », lat. *terrā-rum* = * *terrā-sum*. La forme bien connue χωράων est éolienne et homérique : contractée en dorien, χωρᾶν ; en ionien naturellement *χωρήων, d'où χωρέων ; contractée en attique, χωρῶν. Le périspomène est constant, sauf dans les adjectifs du type φίλο-ς, où le gén. pl. fm. s'est rangé à l'analogie du msc.-

(1) Le datif en -ῃς, très commun dans Homère (κοίλῃς νηυσί A 89), a subi dans sa finale l'influence du locatif en -ῃσι (infra), avec lequel il s'échange à volonté. La plupart du temps on peut lire κοίλῃσ' : supra 189, 5.

(2) Cf. infra 206, 5.

(3) Basse latinité : *equābus*, *animābus*, etc.

(4) Supra 189, 5.

nt., φίλων et non *φιλῶν (1), sans doute parce que les oxytons du type καλό-ς avaient nécessairement la même accentuation aux trois genres, καλῶν. En latin, la syncope *agricolum*, *indigenum*, qui ne se produit qu'en poésie et dans les composés masculins, est une imitation artificielle de celle qu'on croyait à tort remarquer dans le gén. pl. de 2e décl. *deum* = *deōrum* (2).

§ 2. — *Masculins.*

196) En latin la flexion des masculins n'offre aucune particularité : *scrība*, *agricola*, *parricīda* se déclinent comme *terra*. En grec il n'y a de différence qu'à trois cas du singulier, où, à raison même de leur genre, ces masculins ont tendu à se distinguer des féminins de 1re déclinaison en se rapprochant des masculins de 2e.

1. Nominatif. — Le type régulier sans désinence existe encore dans l'éolien homérique : μητίετα Ζεύς, νεφεληγερέτᾰ Ζεύς, etc. (3). Dans la même langue on trouve des nominatifs à finale ᾰ, qui ne sont autres que des vocatifs transportés en fonction de nominatif : ἱππότᾰ (cavalier), ἠπύτᾰ (héraut), ἠχέτᾰ (chanteur) (4). Enfin, à toutes les époques aussi, on trouve le nomin. à désinence -ς, le seul qu'admette la langue classique : πολίτη-ς = πολίτᾱ-ς, ταμίᾱ-ς, etc. Cette formation est-elle primitive ? On l'a soutenu, en se fondant sur les deux formes latines

(1) Cette assimilation n'a pas été universelle : la κοινή accentuait χιλίων δραχμῶν, mais l'attique pur χῑλιῶν δραχμῶν.

(2) Supra 189, 7.

(3) A moins que ce ne soient simplement, comme dans le cas suivant, des vocatifs dont la finale brève se trouverait allongée par un accident prosodique. L'emploi du vocatif se justifie par la fréquence d'invocations telles que εὐρύοπα Ζεῦ (ô Zeus à la voix tonnante !), qui sont devenues comme des formules toutes faites et dont on n'a plus décliné que le second terme. V. une autre explication dans J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 400.

(4) L'expansion du vocatif a été si grande dans cet ordre de thèmes qu'il peut s'accorder avec un accus. (εὐρύοπα Ζῆν), avec un gén. (ἱππότα φηρός Arat.), avec un datif (κυανοχαῖτα Ποσειδάωνι Antimaque), etc. — On a aussi expliqué par un vocatif figé en fonction de nominatif la locution latine *macte virtute estō* (*mactus*, comme *māgnus*, signifierait « agrandi, grand »).

paricīdas et *hosticapas* (hostium captor) citées par Festus : mais il semble difficile d'appuyer une théorie sur deux formes aussi douteuses et isolées. Il est probable que le -ς grec vient ici de l'analogie des autres déclinaisons [1], spécialement de la 2e, et que les deux nominatifs latins, si jamais ils ont existé, se réclament de la même origine.

2. Vocatif. — Le vocatif est resté plus pur que celui des féminins, πολῖτᾰ, δέσποτᾰ. Toutefois, dans les patronymiques en -ίδη-, -άδη-, et les noms en -ιᾱ-, il a pris la longue du nominatif, mais sans le -ς, Κρονίδη, Ἑρμείᾱ, ταμίᾱ, Τειρεσίη (λ 139).

3. Génitif. — Le génitif d'un thème πολῖτᾱ- était naturellement *πολίτᾱς : mais, une fois que le nominatif eut pris le -ς, le génitif ne s'en distinguait plus, ce qui favorisa la création d'une forme nouvelle. Comme on avait *ἵπποο en regard de ἵππος, en regard de πολίτᾱς nomin. on posa gén. πολίτᾱο, et cette explication, d'une rare simplicité, n'a contre elle que l'unique forme Τλασίαϝο, qu'on lit dans une inscription de Corcyre (le ϝ est presque inexplicable [2]). Quoi qu'il en soit, la forme éolienne πολίτᾱο a pour corrélatifs nécessaires, en dorien πολίτᾱ, et en ionien *πολίτηο, d'où πολίτεω. Les génitifs de la κοινή en -ᾱ, ὀρνῑθοθήρᾱ, Βορρᾶ, sont des dorismes, dont les génitifs de basse grécité et néo-grecs en -η, Ἑρμῆ, sont des imitations. L'attique ancien ne paraît pas les connaître.

Que faut-il penser dès lors du génitif attique et commun πολίτου, ταμίου ? On l'a récemment expliqué par la contraction de *πολίτεο = *πολίτηο. Mais il serait tout au moins bizarre que l'attique, où domine, comme on sait, la métathèse quantitative [3], eût *πολίτεο là où l'ionien même a πολίτεω, alors surtout qu'il oppose βασιλέως à l'ion. βασιλέος. Mieux vaut donc s'en tenir à l'ancienne doctrine : πολίτου est simplement analogique de la finale -ου de 2e décl., elle-même contractée de cet -οο qui avait

(1) V. aussi supra 132 i. n.

(2) Ce peut être une fausse graphie, ou un signe arbitraire pour *y* (Τλασίαιο ? d'après ἵπποιο). En tout cas, c'est exagérer l'importance de cette forme isolée que d'y appuyer l'hypothèse d'un génitif primitif de 2e décl. en -ο-ϝο.

(3) Supra 76 B et C.

produit πολίτᾱο. A quatre siècles de distance l'analogie a repassé par la voie déjà suivie, tant il y a de logique et presque de nécessité dans ses caprices apparents !

Mentionnons en terminant l'influence exercée sur ces thèmes, surtout dans l'ionien d'Hérodote, par le type de 3e décl. Σωκράτης, à raison de l'identité de la finale au nominatif : on lit le vocatif Πρήξασπες, l'accus. δεσπότεα, etc. Inversement l'acc. Σωκράτην, τριήρην, le gén. Σωσθένου, etc., sont de la meilleure époque attique.

Section III.

THÈMES EN ī- (GR. -yᾰ, LAT. -iē-.).

197) On a vu plus haut (1) comment un accusatif indo-européen de thèmes féminins * *woqī-* (voix), * *spekī-* (aspect), est devenu en grec ὄσσᾰν, en latin *speciĕm*, formes d'où l'analogie a tiré dans les deux langues deux flexions divergentes. Le procédé grec est des plus simples : sur ὄσσᾰν s'est construit un nomin. ὄσσᾰ, cf. χώρᾱ χώρᾱν, et de même pour tous les noms en ᾰ de 1re décl., μοῦσα (lesb. μοῖσα, lacon. μῶἁ) = * μοντyᾰ, δόξα = * δοκτyᾰ, ῥίζα = * ϝρίδyᾰ, ἅμιλλα = * ἅμιλyᾰ, γλῶσσα = * γλῶχyᾰ, σφαῖρα = * σφάρyᾰ, etc. Si ensuite on a décliné γλῶσσᾰ sur l'analogie rigoureuse de χώρᾱ, on a dû avoir gén. sg. * γλῶσσᾱς, et le reste à l'avenant : mais on conçoit assez aisément que la longue de χώρᾱς ait amené l'allongement en γλώσσᾱς (2), ion.-att. γλώσσης, en sorte que les deux flexions ne diffèrent plus qu'au nomin. et à l'acc. sg., qui montrent la brève originaire.

En latin on a de même : — Sg. acc. *speciem* ; abl. *speciē* : *speciĕm* = *terrā* : *terram* ; gén.-dat. *speciēī*, comme *terrāī* ; — Pl. nomin. *speciēs*, qui rappelle peut-être le nomin. pl. disparu * *terrās* (3) ; acc. *speciēs*, cf. *terrās* ; abl.-dat. *speciēbus*, cf. *deābus* ; gén. *speciērum*, cf. *terrārum*. — Reste seule-

(1) Supra 112 et 151.

(2) Formule γλώσσᾱι (dat. sg.) : γλώσσᾱις (dat. pl.) = χώρᾱι : χώρᾱις.

(3) Si ce n'est tout simplement un accus. en fonction de nomin., ou une analogie de la 3e décl. — Cf. supra 195, 1.

ment le nomin. sg. *speciēs*, qui ne saurait s'apparier à *terră* ni à * *terrā* et demande une autre explication.

C'est que la 5e déclinaison latine n'est point une et primitive, tant s'en faut. Divers types fort disparates y ont conflué sous l'action de l'analogie, bien que le fonds essentiel s'y compose de féminins du type *speciēs*, *pauperiēs*, *avāritiēs*. Ainsi *diēs* = * *diēws* équivaut à Ζεύς = * Ζηύς et appartient par ses origines à la 3e déclinaison [1] ; mais, l'acc. *diem* = * *diēm* = Ζῆν étant pareil à celui de *speciem* et autres, il en suit la flexion [2]. *Rēs* était aussi de 3e déclinaison, mais l'acc. *rem* = * *rēm* l'a incliné dans le même sens. Enfin *spēs* était un thème en *-es-*, comme le prouvent surabondamment le verbe *spēr-āre* et l'adverbe *prosperē* = * *prō spērĕ* (conformément à l'espérance), d'où l'on a tiré postérieurement un adjectif *prosper* : l'acc. était donc * *spēr-em*, mais l'analogie de *diem*, *rem*, *nūbem* a donné *spem*, et le reste de la flexion a suivi. Il eût pu également arriver qu'on déclinât *nūbēs* * *nūbēī* * *nūbē*, et, si le fait ne s'est pas produit, ce n'est pas faute de tentatives dans ce sens : car *famēs* (gén. *famĭs*) fait à l'ablatif *famē* et non *famĕ*, *tābēs* (consomption) a un abl. arch. *tābī* ou plutôt *tābē*, et *lābēs* (souillure), un abl. arch. *lābī* (Lucrèce) qui n'est sans doute qu'une transcription de * *lābē*.

On voit dès lors ce qui s'est passé : une fois *diēs*, *rēs*, *spēs*, etc., passés à la 5e déclinaison, le nominatif du type *speciem*, quel qu'il ait pu être, a dû se transformer à leur image [3].

(1) Cf. infra 213. — ***Diēspiter*** = Ζεὺς πατήρ n'est donc autre chose que le nomin. de la locution dont ***Jūpiter*** = Ζεῦ πάτερ est le vocatif.

(2) Il en a même pris le genre : originairement masculin, on sait que l'usage le fait des deux genres.

(3) M. Brugmann (***Grundriss***, II, p. 313) voit dans l'alternance -ιᾰ = * -ī du grec et -*iē*- du latin, le reste d'une ancienne apophonie du suffixe, qui aurait été -*iē*- au degré normal et -*ī*- au degré réduit comme celui de l'optatif (supra 95). Cette conjecture, vraie peut-être pour l'ensemble de l'indo-européen, paraît inutile pour le gréco-latin.

CHAPITRE II.

DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.

Dans cette déclinaison il y a lieu, pour prévenir toute confusion, de bien distinguer et d'étudier à part, d'abord les désinences en elles-mêmes, puis les formes variées que peut prendre le thème à la suite de l'affixation de ces désinences. Cette distinction est partout possible, et même facile, sauf au nominatif singulier des masculins-féminins, où le seul indice du cas est souvent la modification du thème. C'est donc ce cas fondamental qu'il faut envisager en premier lieu.

Section Ire.

NOMINATIF SINGULIER.

99) On a vu que le nomin. sg. est tantôt caractérisé par un indice *-s*, tantôt dépourvu d'affixe[1]. Cette variété se reproduit ici sur une très grande échelle, et il y a lieu de distinguer les nominatifs en sigmatiques, φλέψ, θρίξ, et asigmatiques, où le seul indice visible est un allongement de la syllabe finale du thème, φέρων, πατήρ. Autrefois on expliquait couramment cet allongement par l'effet même d'un *-s* plus ancien, qui avait disparu avec compensation. Mais cette hypothèse ne saurait

[1] Supra 187, 1, et 193, 1.

tenir devant la rigueur des lois phonétiques : car il est clair que, si des nominatifs sigmatiques bien constatés, tels que *διδόντ-ς, χέρ-ς (prouvé historiquement), ont donné διδούς, χείρ, etc., de leur côté *φεροντ-ς, *πατέρ-ς, qu'on prétend restituer, n'auraient pu devenir que *φέρους, *πατείρ, et non φέρων, πατήρ. D'ailleurs, les corrélatifs indo-européens de ces types n'offrent de *-s* final dans aucune langue, soit notamment sk. *bháran*, *pitâ*, lat. *pater* : et, si le corrélatif latin *ferēn-s* en a un, on sait qu'il se dénonce lui-même comme hystérogène (1). Force est donc bien d'admettre que, si tant est que ces nominatifs aient jamais été sigmatiques, leur finale avait déjà disparu dans la phase indo-européenne, ce qui suffit à justifier la distinction admise. En la poursuivant, on constate que quelques nominatifs, fort rares, cumulent à la fois l'indice *-s* et l'allongement, et enfin qu'aucun de ces indices ne s'applique au nominatif des noms neutres, auquel il faut assigner une place spéciale.

§ 1er. — *Nominatif sigmatique.*

(200) On peut classer comme suit les thèmes où l'ancienne langue admettait la finale sigmatique, plus ou moins fidèlement reproduite en grec et en latin.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. πόλι-ς ἴδρι-ς στάσι-ς, πολύ-ς νέκῡ-ς νέκυ-ς δρῦ-ς υἱύ-ς (lacon.) (2) : lat. *avi-s* *ācri-s* (d'où *ācer* (3)) *gēns* = **genti-s* (4) *suāvi-s*, *manu-s* *frūctu-s* *sū-s* *grū-s*, etc.

2. Thèmes en diphthongue : Ζεύ-ς = *Δ*y*ηύ-ς lat. *diē-s* (5), βοῦ-ς dor. βῶ-ς lat. *bō-s*, ναῦ-ς, ἱππεύ-ς = *ἱππηύ-ς : à l'exception toutefois des dérivés en *-ow-* et *-oy-* (6), bien que le grec, qui les a seul conservés, ait introduit dans quelques-uns des pre-

(1) Supra 47 C.

(2) C'est de ce thème υἱύ- que procède la flexion υἱέος etc., si commune dans Homère. Le thème υἱό- de 2e déclinaison est également homérique.

Supra 70.

(4) Supra 118 (syncopé à l'imitation de *dēns* et similaires).

(5) Cf. supra 197.

(6) Cf. supra 131 et infra 213 (III).

miers le nominatif sigmatique, v. g. ἥρως = * ἥρωυ-ς, cf. gén. ἥρωο-ς = * ἥρωϝ-ος.

3. Thèmes en gutturale ou labiale : gr. ἅρπαξ = * ἅρπαγ-ς θώρᾱξ θρίξ = * θρίχ-ς, φλέψ = * φλέβ-ς εὔωψ, etc.: lat. *audāx ferōx fēlīx*, *plēb-s Æthiop-s*.

4. Thèmes en dentale pure : la dentale s'assimile à l'*s*, puis le groupe *ss* se réduit à *s*, παῖς = * πάϊσς = * πάϝιδ-ς, *mīlĕs* = * *mīlĕss*[1] = * *mīlĭt-s*. De même λαμπάς, ἐλπίς, κουφότης = * κουφότᾱτ-ς, ὄρνῑς = * ὄρνῑθ-ς (gén. ὄρνῑθ-ος) : lat. *lapĭs*, *pietās*, *virtūs*, *pecŭs* (?) (*ŭd-is*), etc.

5. Thèmes en dentale précédée de nasale (*-nt-*) : le nominatif est sigmatique partout, gr. δούς = *δόντ-ς, τιθείς = * τιθέντ-ς, δεικνῦς = * δεικνύντ-ς, τυπείς τυφθείς = * τυπέντ-ς * τυφθέντ-ς, λύσᾱς (lesb. λύσαις) = *λῡσάντ-ς, πᾶς = *πάντ-ς, χαρίεις = *χαρίϝεντ-ς, etc., lat. *dāns*, *stāns*, * *sēns* = * *sn̥t-s*, *iēns* = * *iyn̥t-s*, *dēns* = * *dn̥t-s*[2] ; à la seule exception en grec des participes de formes thématiques ; le latin, par analogie, introduit l'*s* jusque dans ces formes, *ferēns*, *amāns*, *nocēns*, *audiēns*, etc.

6. Thèmes en nasale. — L'allongement ici prévaut de beaucoup ; cependant on trouve quelques types sigmatiques, κτείς (peigne) = * κτέν-ς, εἷς = * σέμ-ς, et des doublets tels que δελφῖς δελφῖν, *sanguīs* (arch.) *sanguĭs sanguĕn*, desquels on ne saurait dire quel terme est primitif et quel hystérogène. Tout au moins la finale de *hiem-s* nous est-elle dénoncée comme irrégulière par le corrélatif grec χιών (neige) = * χιώμ[3]. Toujours le -ς dans les adjectifs en -αν-, μέλᾱς = * μέλαν-ς, τάλᾱς, cf. μέγᾰς.

7. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle ; toutefois le grec oppose ἅλ-ς (α bref) au lat. *sāl*, et il a aussi χέρ-ς

(1) C'est ainsi qu'il faut restituer, et non *πάῖς *mīlēs*, chaque fois que les finales doivent être scandées longues, v. g. X 499 ; car, si ces finales avaient été longues de nature, elles le seraient certainement restées, cf. ὄρνῑς *pariēs*. Pourtant on lit ὄρνῐς Ω 219 : l'abrégement doit être analogique de πόλῐς ἐλπῐς.

(2) Supra 123.

(3) Cf. supra 48 A, et infra 208.

devenu χείρ, dor. χήρ. Cette longue de compensation s'est introduite dans les cas obliques, en sorte que le χερ-ός régulier homérique est devenu χειρός, de même χειρί, χεῖρε, etc. : cependant χερσί et χεροῖν (χειροῖν inscr. att.) ont subsisté. On peut encore citer μάκαρ-ς (heureux, aussi μάκᾱρ), et μάρτυς (témoin, aussi μάρτυρ), dont le thème manque tout-à-fait de clarté.

§ 2. — *Nominatif à allongement.*

(201) 1. Thèmes en diphthongue : gr. ἠχώ = *ϝᾱχωί, cf. gén. ἠχόος = *ἠχόy-ος, et de même πειθώ, Λητώ, etc.

2. Thèmes en *-nt-* : le simple allongement (en grec seulement) quand le groupe -ντ- est précédé de la voyelle thématique ο-, φέρων φέροντ-ος, ἰδών ἰδόντ-ος, λύσων, etc.

3. Thèmes en nasale. — Le nominatif à allongement est de beaucoup le plus commun. Il est surtout de règle absolue pour tous les thèmes, si nombreux, en *-en-*, *-on-*, *-men-*, *-mon-*, gr. φρήν (φρεν-ός), τέρην, ἄφρων, κύων (voc. κύον), ποιμήν, ἄκμων (ἄκμον-ος), etc., lat. *liēn* (gén. *liēn-is*). Le latin, dans ses thèmes en *-en-*, d'ailleurs fort rares, a généralement perdu l'allongement, *pectĕn* et non **pectēn*, par analogie, soit des cas obliques (gén. **pectĕn-is* devenu *pectinis*), soit de la finale du nominatif des neutres (*nōmĕn* = **gnō-mn̥*). Dans les thèmes en *-on-*, non seulement il reproduit l'allongement, mais encore syncope l'*n* final du thème, *homō* (*homĭn-is*), *orīgō*, *hirundō*, *cōnsuētūdō*, etc., ce qui paraît représenter un état plus primitif encore du nominatif indo-européen (1). Dans nombre de cas l'allongement ne semble pas exclusivement propre au nominatif : mais c'est alors, ou bien que le thème de déclinaison avait déjà une voyelle longue, qui ne pouvait subir un nouvel allongement (tel peut-être κιών- et autres (2)), ou que la longue du nominatif s'est abusivement étendue aux cas

(1) Le vrai nominatif serait donc en grec *ἄκμω, *ποιμή, et de même dans les suivants, *πατή **patē*, *δοτή *δώτω **datō*, etc. (cf. sk. *pitā*, *dātā*). L'*n* et l'*r* ont dû revenir à la finale par analogie de leur présence aux cas obliques.

(2) Cf. supra 154.

obliques, ainsi qu'on le verra[1] : gr. λειχήν λειχῆν-ος, Ἕλλην Ἕλλην-ος, χειμών χειμῶν-ος : lat. *liēn liēn-is*, *sermō sermōn-is*, *edō edōn-is*, *latrō latrōn-is*, etc.

On remarquera en outre l'allongement dans deux thèmes en *m-*, χθών = *χθώμ, χιών = *χιώμ (mais lat. *hiĕm-s*, et gr. εἷς = *σέμ-ς), et dans les comparatifs, dont le thème n'a de nasale finale qu'en grec, non en latin, μείζων μείζον-ος.

4. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle presque absolue ; mais il disparaît en latin, par suite de l'abrégement de toute finale en *r* : πατήρ (acc. πατέρ-α), *pater* = **patēr* ; δοτήρ, avec allongement propagé aux cas obliques (δοτῆρ-ος); de même pour φώρ et *fūr* ; δώτωρ (gén. δώτορ-ος) ; *victŏr* = **victōr*, *soror* = **sorōr*, dont l'allongement primitif est trahi par son passage aux cas obliques.

5. Thèmes à finale *s*. — Tous les thèmes de cette catégorie subissent l'allongement au nominatif, à savoir : — a) les masculins-féminins en *-os-*, *-es-*, gr. αἰδώς (αἰδόος = *αἰδόσ-ος), ἀναιδής, εὐγενής, etc., lat. *honōs* et *honŏr* = **honōr*, *arbōs* et *arbŏr* = **arbōr* (gén. *arbŏr-is*, *honōr-is*), *caedēs* (cf. l'infin. *caedĕre*[2]), *dēgenĕr* = **dēgenēr* = **dēgenēs*, etc.[3] ; — b) les comparatifs en *-yos-*, gr. μείζων compliqué de nasalisation, lat. *mājŏr* = **mājōr* = **mājōs*, cf. nt. *mājŭs* = **mājŏs* : — c) les participes du parfait en *-wós-* (gr. -ϝόσ- et -ϝότ-), λελοιπώς (nt. λελοιπός, gén. λελοιπότ-ος).

§ 3. — *Nominatif à cumul.*

(202) Le cumul des deux indices de nominatif est une corruption tout exceptionnelle, v. g. ἀλώπηκ-ς (gén. ἀλώπεκ-ος), commune cependant au grec et au latin et probablement très ancienne dans (dor.) πώς et *pēs*, qui, on l'a vu, ne sauraient remonter à *πόδ-ς et **pĕd-s*, où la voyelle n'eût jamais été longue que de

(1) Infra 210.

(2) Supra 125.

(3) Dans *cinĭs, pulvĭs*, la brève doit venir des cas obliques, si ce ne sont d'anciens neutres passés à la déclinaison masculine.

position : on doit donc restituer *πώδ-ς et **pēd-s*, cf. acc. πόδ-α et *pĕd-em*[1]. L'attique πούς ποῦς paraît contenir la même longue prononcée en ō fermé par analogie de l'ŏ fermé des cas obliques[2].

§ 4. — *Nominatif-accusatif des noms neutres.*

(203) Dans les noms et adjectifs neutres, le nominatif et l'accusatif du singulier, toujours semblables, sont essentiellement caractérisés par l'absence de tout indice, ce dont on s'assurera d'un coup d'œil en les comparant aux masculins correspondants.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. ἴδρι, σίναπι, — ἄστυ, γόνυ, γλυκύ ; lat. *ācre* = **ācrĭ*, *forte*, *mare*, *animal* = **animālĭ*, — (arch.) *pecŭ*, *genŭ*, *cornŭ* (?).

2. Thèmes à finale explosive : gr. γάλα = *γάλακτ, μέλι = *μέλιτ, ἔπηλυ (étranger) = *ἔπηλυδ, msc.-fém. ἔπηλυς : lat. *lāc* = **lăct* ; mais les adjectifs du type *audāx*, *ferōx*, *fēlīx* ont assimilé le neutre au masculin-féminin.

3. Thèmes en *-nt-* : gr. τιθέν = *τιθέντ, δεικνύν, τυφθέν, πᾶν[3], χαρίεν, — φέρον = *φέροντ, ἰδόν, etc. : en latin, assimilation au msc.-fm., *ferēns*, *prūdēns*.

4. Thèmes en nasale : gr. ἕν = *σεμ, μέλαν, — τέρεν, εὔδαιμον, — ὄνομα = *ὄνομn̥ : lat. *nōmĕn*, *fulmĕn*.

5. Thèmes en vibrante : gr. ἧπαρ = *ἧπr̥τ, ἦμαρ[4], etc. : lat. *jecŭr*, *femŭr*, *marmŏr*, *cicĕr*.

6. Thèmes en *s-* : —a) gr. γένος, εὐγενές, ἀναιδές, κέρας, lat. *genŭs*, *rōbŭr* ; — b) gr. μεῖζον, θᾶσσον, lat. *mājŭs* = **majŏs* : — c) gr. λελοιπός, λελυκός.

[1] Même cumul sans doute dans *vōx* (ϝόψ), *lēx* (*lĕgere*), *rēx* (*rĕgere*), κλώψ (κλέπτω), avec passage de l'allongement aux cas obliques.

[2] Supra, 23 et 24 B. — Communication verbale de M. A. Meillet.

[3] Le circonflexe doit venir de l'analogie de πᾶς ; au surplus on lit πρόπαν Α 601 et ἄπαν Υ 156.

[4] La longue dans ὕδωρ et πῦρ est inexpliquée.

Section II.

DÉSINENCES CASUELLES.

(204) I. Singulier. — 1. Nominatif msc.-fm. : supra 200-202.

2. Nominatif des neutres : supra 203.

3. Vocatif. — Le vocatif indo-européen était le thème pur sans addition d'aucun affixe ; de plus, il faisait remonter l'accent le plus haut possible. Ce dernier caractère n'est naturellement plus visible qu'en grec ; encore ne s'y est-il conservé que dans un petit nombre de types, v. g. πατήρ πάτερ. Le premier, au contraire, y est encore fort nettement reconnaissable, et l'on peut dire qu'en principe le vocatif se distingue du nominatif par l'absence d'-*s* final ou d'allongement[1]. Toutefois, l'analogie des neutres, du duel et du pluriel, où ces deux cas étaient semblables dès l'origine, s'est largement exercée sur le voc. sg. à deux points de vue : d'une part, dans certaines formes, notamment les oxytons, il s'est entièrement assimilé au nominatif ; de l'autre, là même où il existe un vocatif distinct, l'emploi en est à peu près facultatif, et le nominatif en tient fort souvent lieu[2].

Exemples : πόλι, γλυκύ ; — Ζεῦ, ἵππευ, Λητοῖ ; — ἄνα = *ϝάνακτ, γύναι = *γύναικ, παῖ = *παῖδ, mais en général le nominatif, ἅρπαξ, et même ἄναξ dans la langue courante : — χαρίεν, μέλαν, Αἶαν, φέρον ; — κύον, Ἄπολλον ; — πάτερ, σῶτερ, δῶτορ ; — διογενές.

Le latin a poussé bien plus loin la corruption : il n'a plus dans cette déclinaison d'autre vocatif que *Jū-piter*, qui fait aussi fonction de nominatif. Partout ailleurs c'est le nominatif qui fait fonction de vocatif : *avi-s*, *manu-s*, *fēlīx*, *lapis*, *prūdēns*, *homō*, *pater*, *victor*, *nūbēs*, etc.

(1) Il en résulte que par définition le vocatif neutre est toujours identique au nominatif.

(2) *OEd. R.* 629, ὦ πόλις πόλις ; *ibid.* 14, ἀλλ', ὦ κραινύνων Οἰδίπους χώρας ἐμῆς (κρατῦνον Οἰδίπου faisait le vers) : *Prometh.* 88, ὦ δῖος αἰθήρ, etc.

4. Accusatif des masculins-féminins. — La désinence est *-m*, qui apparaît bien nettement après voyelle : πόλι-ν, στάσι-ν, — ἰχθύ-ν, γλυκύ-ν ; lat. *puppi-m*, *turri-m*, — *manu-m*, *frūctu-m*. Mais en latin il y a eu confusion de la finale des thèmes en *i-* avec celle des thèmes consonnantiques, beaucoup plus nombreux, et l'on a dit *avem*, *collem* comme *patrem* (1) ; le type régulier en *i-m* ne s'est conservé que dans quelques thèmes, et dans certains mots devenus adverbes que l'on ne rattachait plus à la déclinaison : *parti-m* (acc. de *pars* = **parti-s*), *stati-m* = στάσι-ν : d'où le suffixe adverbial *-tim* *-sim*, assez répandu, *sēnsim*, *cōnfestim*, *pedetentim*, etc.

Quand le thème se termine par une consonne, l'*m* final devient naturellement *m̥*, et donne en grec -α, en latin *-em* : πόδ-α = *πόδ-m̥ et *ped-em*, ποιμέν-α *homin-em*, φέροντ-α *ferent-em*, πατέρ-α *patr-em*, etc. ; après semi-voyelle ἱππέᾱ = ἱππῆα = *ἱππῆϝα, Λητόα (Λητώ) = *Λητόy-α ou *Λητόϝα (2), mais aussi dor. Λᾱτῶ-ν, ion. Λητοῦ-ν.

Le grec non plus n'est pas exempt de confusions entre ces deux ordres de thèmes : à raison de la similitude des nominatifs, les thèmes ἐριδ-, χάριτ-, ὀρνῑθ- et autres ont emprunté à πόλι- et similaires leurs accusatifs ἔριν, χάριν, ὄρνῑν (3) (aussi ἔριδα, ὄρνῑθα), etc. ; inversement, l'accus. commun étant εὐρύν, on trouve chez les poètes le type εὐρέα d'après le gén. εὐρέος. Le type θυγατέραν (d'après δότειραν) n'appartient qu'à la plus basse grécité.

5. Accusatif neutre : toujours semblable au nominatif.

6. Ablatif 1er. — En admettant qu'il ait existé primitivement

(1) L'analogie est partie de l'identité des datifs, *avem* : *avī* = *patrem* : *patrī*.

(2) De même en latin après voyelle longue : ainsi le th. *sū-* fait *sŭem* = **sŭw-m̥* par dédoublement de l'*ū*, supra 71 et 112.

(3) Ἔριν : ἔρις = πόλιν : πόλις. Ainsi κόρυν (N 131) et κόρυθα (Λ 375) Σωκράτην (supra 196 in fine), ἥρωα att. ἥρω, mais ion. ἥρων, etc. Le même fait a dû se produire en latin, si l'on en juge par la comparaison de *clāvis* (gén. *clāvis*) avec κλείς = κλῄς = *κλᾱϝίδ-ς (gén. κλειδ-ός).

dans cette déclinaison un ablatif en *d* précédé d'une voyelle [1], dont le grec ni le sanscrit ne présentent aucune trace, le latin, en tout cas, ne l'aurait conservé que dans les thèmes à finale *i-* et *u-*, soit *puppī* = **puppīd* = **puppĭ-ĕd* (?) et *manū* = **manūd* = **manŭ-ĕd* (?). Mais il se peut aussi que **puppīd* et **manūd* aient été simplement construits sur le rapport *servŏs* **servōd* de 2e déclinaison. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *puppī*, *manū* sont les seuls vrais ablatifs de cette flexion, autrement dit, qu'on ne saurait faire remonter le type *patr-ĕ* à **patrĕd*, puisque *d* final ne disparaît qu'après une longue. L'ablatif en *-ĕ* est donc très certainement un locatif [2], dont il remplit d'ailleurs la fonction (après *in, sub*, etc.), et avec lequel il s'est confondu de la façon qu'on va voir.

L'ablatif est resté pur dans les thèmes en *u-* (4e décl.) : *magistrātūd* (Sct. Bacch.), *manū*, *genū*, et les supins en *-tū* [3], sauf le très rare barbarisme *frūctō*.

L'ablatif des thèmes en *i-*, dont on lit encore le *d* final sur de vieilles inscriptions, *marīd*, *clāsīd*, *turrī*, *ācrī*, *animālī*, non seulement s'est conservé dans quelques mots, mais même s'est répandu en dehors de son domaine. On a dit *airīd*, *cōventiōnīd*, bien que les thèmes soient consonnantiques, *ais-* (airain), *cōventiōn-*, etc., et, dans la langue archaïque, *corporĕ* et *corporī*, *mājōrĕ* et *mājōrī*, *prūdentĕ* et *prūdentī* alternent à volonté, à la faveur sans doute du datif régulier *prūdent-ī* et de l'identité des deux cas à la 2e déclinaison (*servō*). En latin classique, cette alternance n'a guère été maintenue que par les poètes, et seulement dans les thèmes en *-nt-* et en explosive (abl. *fēlīcī*) : mais les inscriptions la montrent bien plus largement répandue. Bien entendu, cet *ī* final pouvait aussi s'écrire *ei* ou *ē* : d'où la scansion *Gnaivōd patrē prōgnātus* (ep. Scip.) ; d'où aussi sans doute le mot DICTATORED (col. rostr.), qui, s'il n'est un barbarisme archaïsant, doit être lu avec l'*ē* = *ī* comme NAVALED = *nāvālīd* de la même inscription.

(1) Par hypothèse **-ed*, supra 187, 4.

(2) Infra 13, fondu peut-être avec un instrumental, infra 10.

(3) Supra 119. Mais *suc, gruc*, comme acc. *sucm*.

Mais le phénomène inverse s'est aussi produit, et beaucoup plus largement, c'est-à-dire que la finale *-ĕ* de l'ablatif (locatif) des thèmes consonnantiques a été transportée aux thèmes en *i*-, et que, sur le modèle de *pede*, *patre*, on a créé *ave*, *ove*, *igne, colle, turre*[1], etc. La finale régulière, on le sait, ne s'est guère maintenue constante que dans les neutres (*mare*, *animal*) où elle empêchait la confusion de l'ablatif avec le nominatif[2], et par la même raison dans la déclinaison des adjectifs en *-i-*, *-ri-* et *-li-*.

En grec tout ablatif de 3e décl. fait défaut. Mais la finale des ablatifs adverbiaux de 2e (σοφῶς) a passé indûment à la 3e, et l'on a formé sur βραδύς, σαφής, διαφέρων les adverbes βραδέως (lentement), σαφέως σαφῶς (clairement), διαφερόντως (différemment), hom. τεχνηέντως (ε 270), comme, si les thèmes étaient *βραδέο-, *σαφέο- *σαφό-, *διαφέροντο-, etc.[3].

7. Ablatif 2e. — Il se peut que le type ὀνόματος, que l'on considère ordinairement comme un génitif, doive être coupé ὀνόμα-τος et expliqué par un ablatif en *-tos* du thème ὄνομα- : de là et du nom. pl. ὀνόματα viendrait le τ intercalaire de la flexion grecque, qui manque au latin *nōmin-is*[4]. On reconnaît le même ablatif dans le latin *rādīc-i-tus*, avec insertion d'un *i* analogique de *fundi-tus*.

8. Ablatif 3e. — On en trouve quelques exemples dans Homère, ἠῶ-θεν (depuis l'aurore), ordinairement avec insertion d'un ο de liaison qui vient de l'analogie des thèmes en -ο- et du génitif πατρός[5], v. g. πατρ-ό-θεν, Δι-ό-θεν, ἀλ-ό-θεν.

9. Instrumental 1er. — Si, comme on tend à l'admettre, l'indice de ce cas était *-ă. il y a lieu de le reconnaître dans

(1) Formule *avĕ* : *avī* (dat.) = *patre* : *patrī*.

(2) D'où il résulte que l'analogie en question a dû se produire après la mutation d'ĭ final en ĕ (*mare* = **marĭ*), mais avant la chute de la finale de *animal* = *animāle*.

(3) On voit que la confusion de deux flexions différentes a été, dans les deux langues, la principale cause des déviations de la déclinaison ; mais en grec c'est la 2e décl. qui a eu une influence prépondérante ; en latin c'est la flexion des thèmes en *-i-*. On en aura de nombreux exemples.

(4) Cf. supra 115, 4, et infra 210.

(5) Cf. supra 179.

ἅμ-α (ensemble), peut-être dans παρ-ά (cf. gén. πάρ-ος, dat. παρ-αί, loc. περ-ί, qui sont autant de prépositions) et dans πεδά, qui, employé par les Éoliens au lieu de μετά (avec), aurait pour corrélatif le lat. *ped-ĕ*. Dans πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, la finale longue vient de l'analogie de la déclinaison parisyllabique[1].

10. Instrumental 2e. — A peine quelques types dans Homère : ἶφι = *ϝί-φι, cf. lat. *vī-s*, ἐρέβεσ-φιν, ὄχεσ-φιν. En latin seulement *i-bī* et *u-bī* = **cu-bī* = **quo-bī*[2] avec allongement final d'origine obscure.

11. Datif. — La désinence indo-européenne probable étant *-*ay*, on la retrouve en grec dans les infinitifs des deux types δόμεν-αι et ἰέν-αι[3], sans doute aussi dans χαμ-αί, datif probable de χθών, et peut-être à l'état de lointain souvenir dans tels locatifs homériques à finale longue πατέρῑ, κόρυθῑ, νηῑ, qui combineraient ainsi l' -ι du locatif avec la longue du datif. Partout ailleurs, en grec, le datif a disparu, complètement remplacé par le locatif. En latin, au contraire, c'est lui qui a prévalu et qu'on rencontre dans tous les thèmes de 3e-4e décl., *manuī* (souvent remplacé par l'ablatif *manū*, particulièrement dans la langue de César[4]), *ped-ī*, *patr-ī*, *victōr-ī*, *nōmin-ī*, etc. On écrivait aussi *ped-ei* et *ped-ē*. Dans les thèmes en *i*-, l' -*ī* final se contractait naturellement avec celui du thème (*ovī* = * *ovi-ī* ou **ovey-ī*), et de la ressemblance tout extérieure d'*ovī* et *pedī* sont parties les actions d'analogie qui ont assimilé entre elles un grand nombre de désinences de la flexion des thèmes en *i*- et de celle des thèmes consonnantiques, *avĕ* d'après *pedĕ*, *pedēs* d'après *ovēs*, etc.

12. Locatif 1er (sans désinence). — En dehors des infinitifs du type δόμεν et λύειν = * λύεϝεν[5], on retrouve ce cas dans αἰές (dor.), locatif d'un thème dont αἰεί (homér.), ἀεί (att.) = * αἰϝεσ-ι

(1) Supra 187, 7.

(2) Non par chute impossible de la gutturale initiale, mais parce que la juxtaposition *ne-cubi* (nulle part, cf. *sī-cubi*, *ali-cubi*) a été coupée à tort *nec-ubi* et qu'on en a dès lors abstrait un mot *ubi*, ainsi que *uter* de **ne-cuter* = *(*ne-*)*quo-tero-s* = gr. πό-τερο-ς. — Cf. aussi infra 225, 6.

(3) Supra 115, 5, et 130.

(4) Cf. les supins *dictū* et *dictuī*, supra 119.

(5) Supra 115, 5, et 130.

est peut-être le locatif à désinence -ι, ainsi que dans αἰέν (ion.), d'un thème *αἰϝέν-, cf. αἰών[1].

13. Locatif 2e. — La désinence est -ĭ : gr. πόλε-ι, ἄστε-ι ἰχθύ-ι, ποδ-ί, ποιμέν-ι, ὀνόματ-ι, πατρ-ί, δοτῆρ-ι, δώτορ-ι, αἰδοῖ = *αἰδόσ-ι, γένει = *γένεσ-ι, etc. En latin, sans qu'il y paraisse d'abord, ce cas est presque aussi bien conservé. On le reconnaît sans peine dans *rūre* = **rūr-ĭ*, *Babylōn-e* et tous les similaires, qui sans préposition font encore fonction de locatif, bien que le datif *rūrī* se soit abusivement introduit dans cette fonction[2]. Dès lors la conclusion s'impose : le cas en -*ĕ* dénommé ablatif, qui fait à volonté fonction de locatif (*in pede*), d'instrumental (*pede*, à pied) et d'ablatif (*ā pede*) est, de par son origine, un véritable locatif, *ped-ĕ* = **ped-ĭ*, *homin-ĕ*, *nōmin-ĕ*, *patr-ĕ*, *datōr-ĕ*, *aer-ĕ*, *gener-ĕ*, etc. Il en résulte que le locatif n'a entièrement disparu que dans la 4e déclinaison, et encore *manū* peut-il à la rigueur remonter à **manŭĕ*, aussi bien qu'à **manūd*.

14. Génitif. — Il est hautement probable que l'indo-européen avait deux désinences de gén. sg. imparisyllabique, ou, plus exactement, deux formes, l'une normale, l'autre fléchie, de la même désinence, *-*ĕs* et *-*ŏs*[3]. Quoi qu'il en soit, le grec n'accuse ici que la forme fléchie : ἡδέ-ος, ἰχθύ-ος, ἱππῆ-ος, ποδ-ός, ἄκμον-ος, φέροντ-ος, πατρ-ός, αἰδοῦς = *αἰδόσ-ος, γένους = *γένεσ-ος, etc. Inversement le latin n'a plus que des traces de cette désinence dans quelques génitifs archaïques, *senātu-os*, *patr-us*, *Castor-us*, *Caesar-us*, *aer-us*[4]. C'est elle pourtant qui vit encore dans le gén. sg. de 4e décl. *manūs* : car la contraction de *ŭŏ* ou *ŭŭ* en *ū* est bien plus concevable que celle de *ŭĕ*, à plus forte raison de *ŭĭ*[5]. Mais, sauf ces cas, la désinence -*ĕs* est générale, soit sous la forme archaïque -*es* (*Salūt-es*, *Cerer-es*, *Apolōn-es*), soit sous la forme classique et bien connue -*ĭs*, *su-is*, *ped-is*, *homin-is*, *nōmin-is*, *patr-is*, *mājōr-is*, etc.

(1) Cf. aussi le locatif sans désinence χθές (hier) = sk. *hyás*, le datif *her-ī* (hier), et le locatif à désinence *here* = **hes-ĭ*.

(2) Cf. le triplet *mānĕ mānē mānī* (au matin).

(3) C'était peut-être un doublet syntactique. On a de même -*mĕs* et -*mŏs* comme désinence de pl. 1 des verbes, infra 247, 1.

(4) Dans la locution *opus est* il se pourrait bien qu'*opus* fût un génitif (Stolz). Il en faut dire autant de l'invariable *fas* (*est*) (Deecke).

(5) Le faux génitif *senātī* vient de l'analogie de la 2e déclinaison.

La finale du gén. sg. des thèmes en *i-* est seule de nature à surprendre. Il semblerait qu'on dût avoir * *ovīs* = * *ovĭ-ĕs* ou * *ovey-ĕs*. La brévité dans *ovĭs* vient sans nul doute de l'analogie des thèmes consonnantiques (1).

05) II. Duel. — Complètement disparu en latin.

1. Cas direct. — Ce cas, avec son *-ĕ* final, paraît s'être conservé plus pur en grec que partout ailleurs, même en sanscrit : πόδ-ε, χεῖρ-ε, ἀνέρ-ε, etc. Mais il n'est constaté que pour un petit nombre de thèmes, et dans plusieurs même il n'est qu'une vaine apparence : ainsi τείχη ἄστη (att.) ne peuvent être contractés de *τείχεε *ἄστεε, comme l'enseigne la grammaire usuelle, et sont des pluriels en fonction de duel.

2. Cas oblique. — Quelle qu'ait été la désinence originaire de ce cas, il est clair que, si un th. ἵππο- y faisait ἵππο-ιιν, un th. πόδ- n'y pouvait guère donner que *ποδ-*y*ιν : on doit donc reconnaître dans homér. ποδ-οῖιν et att. ποδ-οῖν ἀνδρ-οῖν γερόντ-οιν un transport analogique de la finale οιιν οιν de 2e déclinaison.

06) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif masculin-féminin : désinence *-*ĕs*, fidèlement reproduite en grec, πόλεις = πόλε-ες, ἰχθύ-ες, ἡδεῖς = ἡδέ-ες, πόδ-ες, ποιμέν-ες, πατέρ-ες, etc. Dès lors on attendrait en latin **ped-ĭs* = **ped-ĕs*, qui se serait confondu avec le gén. sg. L'analogie a paré à cette confusion : les thèmes en *i-* faisaient régulièrement *ovēs* (écrit aussi *oveis* et *ovīs*) = **ovĕy-ĕs*, cf. πόλεις = *πόλε-ες, et cette finale *-ēs* est devenue la désinence générale de 3e décl., *ped-ēs*, *homin-eis, ferent-īs, patr-ēs* (2), etc.

Mais que penser dès lors de *manūs ?* Il ne saurait, en tout cas, remonter à * *manu-ēs*, cf. *su-ēs*. Peut-on le ramener à * *manu-ĕs ?* Bien difficilement, puisque *sŭĕm* est demeuré et que * *sŭĕs* est devenu *suis*. Il est bien plus probable que *manūs* est un acc. pl. en fonction de nominatif. La confusion

(1) Toujours la formule *ovĭs* : *pedĭs* = *ovī* : *pedī*.

(2) Formule *pedēs* : *pedī* = *ovēs* : *ovī*. On voit que l'identification de ces deux ordres de thèmes, partie d'un seul point, s'est étendue à tous avec une logique rigoureuse. On croit retrouver la quantité brève dans *turbinĕs* et *forĕs* (Plaut. *Trinum.* 835, *Stich.* 311).

devait se produire aisément en latin, où le nom. et l'acc. pl. de 3ᵉ décl. étaient extérieurement identiques [1].

2. Nominatif-vocatif-accusatif neutre : désinence *-ă, gr. τείχη = τείχε-α, κέρατ-α et κέρᾱ = *κέρασ-α, ἄστη = ἄστεα, lat. *gener-a*, *mari-a*, *nōmin-a* [2], etc. Ici aussi s'est exercée sporadiquement l'influence des thèmes en *i*-, mais elle s'est restreinte aux participes et adjectifs en *-nt-* et en *c-* : les réguliers **ferent-a*, **prūdent-a*, etc., sont ainsi devenus *ferent-ia*, *prūdent-ia*, *audāc-ia*, *fēlīc-ia*, *victrīc-ia*, etc.. On lisait encore *silenta* dans une vieille tragédie [3].

3. Accusatif masculin-féminin. — L'indice *-*ns* après voyelle, *-*n̥s* après consonne règne dans l'ensemble de la flexion : gr. πόλῑς (Hérod.) = *πόλι-νς, ἰχθῦς = *ἰχθύ-νς, σῦς, δρῦς, etc., πόδ-ᾰς = *πόδ-n̥ς (cf. πόδ-ᾰ = *πόδ-m̥), ποιμέν-ᾰς, φέροντ-ᾰς, πατέρ-ᾰς, etc., lat. *avīs* (écrit aussi *aveis* et *avēs*) [4] = **avi-ns*, *manūs* = **manu-ns*, *pedēs* = **ped-ĕns* = **ped-n̥s* (cf. *quotiēns* et *quotiēs*), *homin-ēs*, *ferent-ēs*, *patr-ēs*, etc. La quasi-similitude du nom. *avēs* et de l'acc. *avīs*, que l'orthographe vacillante exagérait encore, celle de l'acc. *avīs avēs* et de l'acc, *ferentēs ferentīs*, etc., les a fait entièrement confondre, en sorte qu'à la 3ᵉ décl. le nomin. et l'acc. sont devenus identiques. En grec ἰχθύ-ας (hom.), πόλι-ᾰς (hom.) et πόλε-ᾰς sont dus à l'intrusion de la finale -ᾰς empruntée aux thèmes consonnantiques. Il en est de même de πελέκεας, ἡδέας (on attendrait *πελέκῡς, *ἡδῦς, cf. acc.

[1] Soit la formule *manūs* (nom.) : *manūs* (acc.) = *pedēs* (nom.) : *pedēs* (acc.).

[2] Dans les cas ou l'*a* final latin paraît long, v. g. le saturnien *mors perfēcit tua ut essent omniā brevia* (ep. Scip.), il est à supposer que l'allongement est dû à l'analogie de la finale primitivement longue de 2ᵉ décl. **jugā*, cf. supra 190, 2. C'est cet allongement au moins sporadique qui, dans ce cas particulier, a protégé la voyelle finale ă contre la permutation régulière en ĕ, cf. supra 36 A α, et mon *Esq. morpholog.* IV.

[3] Gell. XIX 7. — L'analogie est surtout partie du dat. pl., infra 5 (*prūdentia* : *prūdentibus* = *ācria* : *ācribus*).

[4] Comparer le nom. et l'acc. pl. dans ce vers de Plaute (*Pseud.* 840) : *Ubi omnēs patinae fervont, omnīs aperiō.*

sg. πέλεκυ-ν, ἡδύ-ν), appelés par l'analogie des génitifs πελέκεος, ἡδέος, etc. Quant aux types attiques πόλεις, πελέκεις, ἡδεῖς = *ἡδέϝ-ες, εὐγενεῖς = *εὐγενέσ-ες, ce sont des nominatifs en fonction d'accusatif, comme plus haut *manūs* un accusatif en fonction de nominatif. Les thèmes en -ηύ- ont de même ἱππέᾱς = *ἱππῆᾰς = *ἱππῆϝ-ᾰς et ἱππεῖς = ἱππέες. Le type ὄρνῖς ou ὄρνεις (*OEd. R.* 966) pour ὄρνῖθας est analogique de πόλῖς ou πόλεις (cf. supra 204, 4).

4. Instrumental. — Quelques exemples homériques : νόσ-φι (en arrière, cf. lat. *nati-bus*), ὄρεσ-φι, στήθεσ-φι ; avec insertion de l'-ο- de 2e décl., κοτυληδον-ό-φιν (ε 433). En latin, confondu avec le datif-ablatif.

5. Datif-ablatif-instrumental (latin). — L'indo-européen avait un affixe d'instrum. pl. * *-bhĭs* (sk. *-bhis*) et un de dat.-abl. pl. **-bhiŏs* (sk. *-bhyas*). L'un serait devenu en latin *-*bĭs*, et l'autre * *-biŏs* * *-biŭs*. Ce sont ces deux désinences qui paraissent avoir conflué en *-bŭs* (1), finale qui répond à la fois aux trois fonctions : *avi-bus, arcu-bus, bō-bus, sū-bus, nūbi-bus* = * *nūbĕs-bus* (2). Sauf ce dernier cas et les similaires (*mōlibus*), l'affixe *-bus* ne s'ajoute jamais immédiatement aux thèmes terminés par une consonne, mais exige l'insertion d'un *-i-* de liaison emprunté à la flexion des thèmes en *i-* : les réguliers * *homen-bus*, * *ped-bus*, etc., ont été remplacés par *ped-i-bus* (3), *hominibus*, *ferentibus*, *patribus*, *honōribus*, *generibus*, etc. Cette analogie a sévi même sur les thèmes vocaliques, puisque *sui-bus* existe également, et qu'elle a transformé * *manu-bus*, * *frūctu-bus* en *manibus*, *frūctibus* (4), ne laissant guère intacts que *portubus*, *tribubus*, *partubus*, *arcubus*, *artubus*, ces trois

(1) La quantité archaïque *-būs* est fort rare et due à de simples accidents prosodiques. Cf. l'arch. *nāve-bōs* = *nāvibus*.

(2) Cette concordance, qui n'a pas été donnée dans la phonétique parce qu'elle n'est pas encore traduite en loi, doit pourtant être provisoirement admise comme le seul moyen de rendre raison de la déviation de la flexion du type *nūbēs*, infra 212 (II).

(3) Formule *pedibus* : *pedī* (dat. sg.) = *ovibus* : *ovī*.

(4) Toutefois ici la phonétique pourrait bien avoir joué un rôle dans la mutation, cf. *optumus* et *optimus*, et supra 30.

derniers peut-être parce qu'ils se seraient confondus avec le dat pl. de *pars*, *arx*, *ars*.

6. Locatif (grec). — La finale primitive *-συ a été remplacée par -σι ou -σιν (1) : là où le σ était intervocalique et devait tomber, il a été ramené par l'analogie des cas où, n'étant pas intervocalique, il devait demeurer : πόλε-σι, ἰχθῦ-σιν, ἡδέ-σι, ἥρω-σι, ἱππεῦ-σι, φλεψί, θριξί, homér. ποσσί = *ποδ-σί, par réduction ποσί, φέρουσι = *φέρονσι (lesb. φέροισι) = *φέρονσσι = *φέροντ-σι, πατρά-σι = *πατṛ-σι (sk. *pitṛ́-ṣu*), homér. τείχεσ-σι et par réduction τείχεσι. Cette terminaison -εσσι a fait une bien singulière fortune : prise tout entière pour une désinence de loc. pl., elle a été transportée comme telle dans des thèmes de toutes catégories, homér. πολί-εσσι, σύ-εσσι, ἡρώ-εσσι, πόδ-εσσι, κύν-εσσι, Μυρμιδόν-εσσι, ἀκουόντ-εσσι, χείρ-εσσι, ἄνδρ-εσσι, κερά-εσσι (2), etc., etc., et elle est même revenue contaminer son point de départ dans ἐπέεσσι = *ϝεπ-έσ-εσ-σιν, νεφέεσσι, etc. La contamination par -εσι est infiniment plus rare, χείρ-εσι (Υ 468), ἀνάκτ-εσιν (ο 557). L'alternance de -εσι et -εσσι a amené le redoublement de πολέσσι, νέκυσσιν et autres.

Un genre de barbarisme fort rare chez les auteurs, mais très fréquent dans les inscriptions, consiste dans le transport de la finale -οισι -οις du loc. et du dat. de 2e décl. (3) : πάντ-οις, ἄνδροις, ἀγώνοις, etc., ὄσσοισι (dans les yeux) et ὄσσοις (cf. nom. du. ὄσσε) dans Hésiode et dans Sapho, etc.

7. Génitif. — La désinence primitive était *-*ŏm*, et rien n'empêche de croire que le latin la reproduit fidèlement dans sa finale -*ŭm* : *bo-um, avi-um, manu-um* (contracté *currum* (4)), *ped-um*, *ferent-um*, *homin-um*. *patr-um*, *gener-um*, etc. Au contraire la finale longue du grec dénonce, ici comme au cas oblique du duel, l'introduction de la finale de 2e décl., πόλε-ων, ἡδέ-ων, ἰχθύ-ων, ποδ-ῶν, φερόντ-ων, κυν-ῶν, πατέρ-ων, τειχέ-ων, d'où τειχῶν, etc.

(1) Supra 189, 5.

(2) Remarquer l'accentuation régressive de toutes ces formes, laquelle semble bien indiquer qu'elles sont spécifiquement éoliennes, supra 81.

(3) Formule πάντοις : πάντων = ἵπποις : ἵππων.

(4) *Æn*. VI. 653. — L'étrange génitif *ālituum* pour *ālitum* ne peut s'expliquer que par l'analogie de la 4e déclinaison.

En latin, l'analogie des thèmes en *i-* s'est encore largement exercée sur ce cas et a substitué à *-um* une finale *-ium*, soit dans quelques noms, *urb-ium* [1], *arc-ium*, soit surtout dans les adjectifs qui prennent *-ia* au nom. pl. nt., *vorāc-ium*, *fēlīc-ium*, *victrīc-ium*, *ferent-ium*, *prūdent-ium*, etc. Dans ce dernier type, le génitif en *-um* a subsisté, conservé principalement par les poètes, et le parallélisme constant de *sapientium* et *sapientum* a même entraîné par contre-coup la suppression de l'*i* dans quelques génitifs qui devraient le contenir, *canum*, *apum* (des abeilles), *juvenum*, etc. [2]

Section III.

VARIATIONS DU THÈME DÉCLINÉ.

)7) Les variations du thème décliné consistent dans une apophonie, parfois très visible, parfois presque effacée ou même tout à fait perdue, qui n'affecte en général que la finale du thème, dite syllabe prédésinentielle. Il n'importe à cet égard que cette syllabe appartienne à la racine ou à un suffixe.

L'apophonie peut ne comporter qu'un seul degré, quand tous les cas se sont assimilés entre eux, δοτήρ δοτῆρα δοτῆρος, *sermō sermōnem sermōnis* : ou deux, c'est le cas le plus fréquent, δώτωρ δώτορα δώτορος, *homō homĭnem homĭnis* : ou trois, à savoir : un fort πατήρ (allongement du nominatif), un moyen avec syllabe prédésinentielle brève πατέρα, un faible avec syllabe prédésinentielle réduite πατρός.

Mais là ne s'arrête pas la variété de l'apophonie, et particulièrement dans les thèmes où la syllabe prédésinentielle est susceptible de l'état fléchi, on la voit souvent parcourir un plus grand nombre de degrés. C'est ainsi que dans le seul thème **ped-* on peut distinguer : une forme forte et fléchie (πώς), une

(1) Formule *urbium* : *urbibus* = *ovium* : *ovibus*.

(2) Plus simplement *canum* : *canibus* = *pedum* : *pedibus*. *Juvenum* pourrait être le gén. régulier d'un th. **juven-*, cf. sk. *yuván-* (jeune) et le dérivé *juven-tūs*.

forme forte et normale (*pēs*), toutes deux dues à l'allongement du nominatif[1], une forme moyenne et fléchie (πόδα), une forme moyenne et normale (*pedem*), enfin une forme faible par réduction et chute complète de la voyelle[2] dans le composé ἔπι-6δ-αι (lendemain de fête), qui nous révèle la possibilité théorique d'un génitif sg. * βδ-ός = * πδ-ός. Naturellement l'analogie, dans les deux langues, mais surtout en latin, a passé son niveau sur un grand nombre de ces différences originaires.

Si bien passé son niveau qu'il est impossible de déterminer (du moins à la seule inspection du grec et du latin, qui seuls doivent nous occuper) à quels cas de la flexion répondaient respectivement les formes forte, moyenne et faible de la syllabe prédésinentielle. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, selon toute vraisemblance, le nominatif singulier était cas fort, l'accusatif cas fort ou moyen, le vocatif et le locatif cas moyens, les autres cas faibles[3] ; encore le grec, qui a confondu le locatif avec le datif, le traite-t-il en cas faible là où il établit une différence[4].

Quant à l'origine de l'apophonie, qui résulte essentiellement de ce qu'à certains cas la syllabe prédésinentielle se réduisait en perdant l'accent attiré par la désinence, c'est le sanscrit surtout qui la fait toucher du doigt. Mais le grec la dénonce encore par le frappant contraste de l'accentuation dans πατήρ πατέρα et πατρός πατρί. Bien plus, l'accentuation, cause première de l'apophonie, est demeurée intacte dans nombre de thèmes d'où pourtant l'apophonie a disparu, à savoir dans tous les monosyllabes, εἷς ἕνα ἑνός ἑνί, πώς πόδα ποδός ποδί[5], et de même au pluriel, πόδες πόδας ποδῶν ποσί, et au duel, πόδε ποδοῖν, mais sans doute par analogie du singulier, car la loi d'apophonie du pluriel paraît différente.

[1] Cf. supra 202.

[2] Cf. supra 41, 1.

[3] Au pluriel l'accusatif même paraît avoir été cas faible, mais ce point est encore fort obscur. Le grec le traite en cas moyen.

[4] Sauf le type μητέρι, infra 211.

[5] A la seule exception des participes, θείς θέντος, δούς δόντος, et de πᾶς au pluriel seulement, παντός παντί πάντων πᾶσι.

L'apophonie est une loi si générale et si constante de toute flexion qu'on peut presque affirmer avec une entière certitude qu'elle régnait primitivement sur les thèmes même qui en paraissent le plus dépourvus. Là où la déclinaison l'a perdue, elle reparaît souvent dans la dérivation, qui obéit aux mêmes lois. Ainsi *tempus* a beau faire *temporis* : la flexion régulière *tempus* * *temperis* (cf. *genus generis*) nous est révélée par les dérivés *temper-āre*, *tempes-tās* (cf. *gener-āre*), et nous voyons du même coup que l'*o* de * *tempŏs*, * *corpŏs* a été abusivement étendu aux cas obliques. Ainsi encore la flexion primitive *honōs* **honĕsis* se trahit par les dérivés *hones-tu-s*, *hones-tās*, par le génitif *oner-is*, qui appartient à un thème identique [1], et, comme la formation de *honōs* est, à n'en pas douter, identique à celle du grec αἰδώς [2], on en conclura à l'existence d'une flexion αἰδώς * αἰδέσος, plus ancienne que la flexion αἰδώς * αἰδόσος, et prouvée d'ailleurs par la dérivation secondaire αἰδέομαι. De même enfin la forme réduite *-is-* du suffixe comparatif *-ios-*, qui n'apparaît plus nulle part dans la déclinaison, se montre devant le suffixe secondaire du superlatif, μέγ-ισ-το-ς, *par-is-simu-s* [3].

Ce n'est pas tout : telle flexion, envisagée isolément dans chaque langue, y semble l'uniformité même, tandis que le simple passage d'une langue à l'autre y décèle la variété primitive, que chacune a uniformisée à sa manière. Soit, par exemple, un fragment de la déclinaison possible des deux thèmes indo-européens, **pod-* (pied), * *ghiom-* (neige, hiver), et voyons ce qu'en ont tiré, chacun de son côté, le grec et le latin :

N.	**pôd-s*	πώς, πούς (= *πώδ-ς).	*pēs* = **pēd-s*.
A.	**pôd-m̥* ou **pód-m̥*.	πόδ-α	*ped-em*.
L.	**péd-ĭ*	ποδ-ί.	*ped-e*.
D.	**pd-áy*	»	*ped-ī*.
G.	**pd-ós*, **pd-és*.....	ποδ-ός	*ped-is*.

(1) Supra 78, 2. Tout au contraire *onus* a gardé l'*e* dans la déclinaison et introduit l'*o* dans la dérivation, *onus-tu-s*.

(2) Supra 124, 1.

(3) Supra 126.

N.	*ghiôm...............	χιών = *χιώμ....	*hiem-s*[2].
A.	*ghiŏm-m̥............	χιόν-α[1].	*hiem-em.*
L.	*ghiĕm-ĭ.............	χιόν-ι.............	*hiem-e.*
D.	*ghim-áy............	»	*hiem-ī.*
G.	*ghim-ós, *ghim-és..	χιόν-ος...........	*hiem-is.*

On voit ce qui s'est passé, abstraction faite des autres altérations déjà étudiées : l'allongement du nominatif a persisté ; mais le grec a généralisé la forme fléchie de la racine ou du suffixe, tandis que le latin généralisait la forme normale. Il en résulte que le degré le plus faible a partout disparu et ne se retrouve plus que dans la dérivation, gr. ἔπι-βδ-αι (supra), δύσ-χιμ-ο-ς (glacial), lat. *bīmus* (de deux ans) = * *dvĭ-hĭm-ŏ-s.*

§ 1er. — *Thèmes à finale explosive.*

(209) Sauf ce qu'on a dit de πούς *pēs*[3], les thèmes de cette catégorie n'ont plus d'apophonie, même par allongement au nominatif, puisque ce cas y est sigmatique. La quantité et la nuance vocalique de la syllabe prédésinentielle restent les mêmes d'un bout à l'autre de la flexion. Toutefois, en grec seulement, les thèmes en -οντ- (φέρων) ont l'allongement du nominatif, et la nuance vocalique, constante dans chaque langue, mais différente d'une langue à l'autre, fait songer à une flexion apophonique telle que φέροντ-α * φερέντ-ι * φερn̥τ-ός. On trouve même dans le dorien d'Héraclée (Grande-Grèce) un loc. pl. du type πρᾱσσόντασσι, qu'on explique ordinairement par une corruption de * πρᾱσσασσι = * πρᾱσσn̥τ-σι, cf. sk. *bhárat-su.*

§ 2. — *Thèmes en nasale.*

(210) I. Thèmes en *-en-*, *-men-*. — Il y a un reste curieux d'apophonie parfaite dans une flexion d'ailleurs fort mutilée, celle de *ϝρήν (mouton), cf. homér. πολύ-ρρην : nom. hors d'usage : acc.

(1) Le ν, régulier à la finale de χιών (supra 48), a passé par analogie aux autres cas.

(2) Cf. supra 200, 6.

(3) Et des quelques similaires, supra 202.

*ϝρῆν-α, prouvé par la glose d'Hésychius ῥᾶνα· ἄρνα, mais devenu ἄρνα par analogie des autres cas ; loc. ἀρν-ί ; gén. ἀρν-ός = *ϝαρν-ός = *ϝρ̥ν-ός avec réduction complète de la syllabe prédésinentielle. D'après cela, le loc. pl. devrait être *ϝρα-σί = *ϝρν̥-σί, et il y a encore une trace de la nasale-voyelle dans le second α de ἄρνασι d'ailleurs altéré sous l'influence de ἀρνί. Enfin le nom. sg. ἀρήν (att.) a été refait sur l'ensemble de la flexion.

Au contraire de *ϝρήν, qui a généralisé la forme faible, φρήν (diaphragme, cœur, esprit) a fait prévaloir partout le degré moyen : acc. φρέν-α, loc. φρεν-ί, gén. φρεν-ός pour * φαρν-ός, nom. pl. φρέν-ες, etc. Pourtant on lit encore φρασί (= * φρν̥-σί) dans Pindare et en épigraphie attique. Dans la langue courante ce φρασί est devenu φρεσί sous l'influence du loc. sg. φρενί.

La plupart des thèmes en *-en-*, *-men-* se déclinent comme φρήν : ἄρρην ἄρρεν-ος, ποιμήν ποιμέν-ος, etc., et loc. pl. ποιμέσι(1) au lieu de * ποιμασί = *ποιμν̥-σί, à cause de ποιμένι.

Enfin un degré plus avancé encore de corruption consiste dans la généralisation de la longue du nominatif : λειχήν (dartre) λειχῆν-ος, πευθήν (espion) πευθῆν-ος, loc. pl. λειχῆσι, πευθῆσι.

C'est à ce dernier stade que le latin est parvenu, en ce sens que, s'il a la longue au nominatif, il la garde à tous les cas (*liēn liēn-is*), et que, si les cas faibles ont gardé la brève, elle a aussi passé au nominatif (*pecten pectin-is*(2)).

II. Thèmes en *-on-*, *-mon-*. — Le thème κύων se décline, comme *ϝρήν, avec prédominance de la forme faible : nom. sg. κύων ; acc. κύν-α pour * κύον-α, par analogie des cas faibles ; loc. κυν-ί ; gén. κυν-ός ; nom. pl. κύν-ες pour * κύον-ες ; acc. κύν-ας ; gén. κυν-ῶν ; loc. κῠ-σί comme φρεσί, etc. (3)

Le latin a un pendant parfait à κύων dans *car-ō*, thème **car-on-*:

(1) Il va sans dire que φρεσί, ποιμέσι ne sauraient se ramener à *φρεν-σί, *ποιμέν-σι, qui auraient donné *φρεισί, *ποιμεῖσι.

(2) Toutefois *pectinis* a peut-être le degré réduit, puisqu'on peut aussi bien le ramener à **pectn̥nis* qu'à **pectenis*. On a déjà vu la possibilité d'une flexion **felen *feln-is* (fiel), supra 113.

(3) Formule κυσί : κυνί = φρεσί : φρενί ; mais non *κυνσί, qui serait devenu *κῡσί.

nom. sg. *car-ō* ; acc. *carn-em*, au lieu de * *caron-em* ou * *caren-em*, à cause des cas faibles, dat. *carn-ī*, gén. *carn-is* ; nom. pl. *carn-ēs*, etc. La réduction est moins forte, mais bien visible encore dans : nom. sg. *hom-ō* : acc. *homōn-em* ou *hemōn-em* (arch.)[1], soit régulier, soit corrompu du régulier * *hemŏn-em* par intrusion de la longue du nominatif, plus tard remplacé par *homin-em* d'après les suivants ; dat. *homin-ī* = **homen-ī* ou **homn̥n-ī* ; gén. *homin-is* ; nom. pl. *homin-ēs*, etc. Il a peut-être existé une forme avec réduction complète * *homnēs*, qui, prononcée et écrite *omnēs*, et signifiant successivement « les hommes, tous les hommes, tous », a fait créer analogiquement le nom. sg. *omnis* (M. Bréal).

Ce type d'apophonie a disparu en grec. Le latin l'a conservé et même étendu : il l'applique à un grand nombre de thèmes en *-on-* surtout féminins, *imāgō*, *orīgō*, *ferrūgō*, *cōnsuētūdō*, et même à des emprunts grecs[2], *Apollō*, gén. arch. *Apolōn-es*, mais flexion ordinaire et classique *Apollin-em Apollin-is*.

Sauf dans κύων le grec a étendu à toute la flexion la forme -ον-, -μον- du suffixe : ἡγεμών ἡγεμόν-ος, etc. : loc. pl. ἡγεμό-σι pour * ἡγεμά-σι = * ἀγεμn̥-σί. Le latin n'a rien de pareil. Mais il a, comme le grec, un grand nombre de thèmes plus corrompus encore, qui ont généralisé la longue du nominatif : αἰών αἰῶν-ος[3], λειμών λειμῶν-ος λειμῶ-σι, *legiō legiōn-is*, *nātiō nātiōn-is*, *edō edōn-is*, etc.

III. Neutres en * *-mn̥-*, gr. -μα, lat. *-men*. — Aucune apophonie : *nōmen* = * *nōmn̥* et *nōmin-is* = * *nōmn̥n-is* (cf. sk. *nâmnas*) : en grec, insertion du τ, ὀνόματ-ι[4], sauf au loc. pl. ὀνόμασι = *ὀνό-μn̥-σι.

IV. Thèmes en *m-*. — 1. εἷς = * σέμ-ς : la flexion régulière serait, nom. εἷς ἕν, acc. * ἕμ-α ἕν, loc. * ἕμ-ι ou *σμ-ί, gén. * σμ-ός (cf. fm. μία = * σμ-ία). On a ἕνα ἑνός ἑνί par généralisation du ν de ἕν et de la forme forte.

(1) *Vulturus in silvīs miserum mandēbat homōnem* (Enn.).

(2) Ce qui montre la vitalité singulière de cette forme de déclinaison.

(3) Cf. pourtant supra 154 et 201, 3. — Tous ces phénomènes d'analogie se sont reproduits dans la déclinaison germanique des thèmes similaires : cf. Henry, *Gramm. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 74 et références.

(4) Cf. supra 204, 7.

2. Pour χιών et *hiems*, voir plus haut 208.

3. χθών = *χθώμ, cf. l'adj. χθαμ-αλό-ς χαμ-ηλό-ς et le lat. *hum-u-s* : nom. χθών, acc. χθόν-α pour *χθόμ-α : dat. probable χαμ-αί = *χ(θ)m̥μ-αί [1] ; les autres cas χθον-ί χθον-ός sur l'analogie de χθόν-α.

§ 3. — *Thèmes en vibrante.*

(211) I Thèmes en *-er-*, *-ter-*. — Dans cette catégorie, plusieurs thèmes, notamment les noms de parenté, ont conservé avec plus ou moins de pureté l'apophonie primitive : nom. sg. πατήρ, acc. πατέρ-α, loc. πατρ-ί, gén. πατρ-ός ; nom. pl. πατέρ-ες, acc. πατέρ-ας, loc. πατράσι = * πατr̥-σί (cf. sk. *pitŕ̥-šu*), gén. πατέρ-ων. Tel est le paradigme classique ; mais, bien que la flexion de πατήρ soit la mieux conservée de toute cette classe, elle contient au moins une forme altérée : l'acc. pl. devrait peut-être se réduire, soit *πατρας ; le gén. pl. le devrait sûrement, au même titre que le gén. sg., et d'ailleurs on lit πατρῶν dans Homère (δ 687, θ 245) : πατέρων est donc analogique de πατέρες.

Cette analogie s'est exercée en grand, dans la suite des temps : dès l'époque homérique elle créait πατέρος, μητέρος à côté de πατρός, μητρός : quant à μητέρι, également homérique, c'est sans doute la forme primitive, cf. sk. *mātári*. On a créé de même θυγατέρος sur θυγατέρα, et inversement θύγατρα (A 13), θύγατρες, θύγατρας (X 62) d'après θύγατρος. Le type le plus maltraité en grec classique est ἀνήρ, dont la flexion régulière serait sans doute : sg. nom. ἀνήρ, voc. ἄνερ, acc. ἀνέρα, loc. * ἀνέρι ou ἀνδρί, gén. ἀνδρός [2] ; pl. nom. ἀνέρες, acc. ἀνέρας ou ἄνδρας, loc. ἀνδράσι, gén. ἀνδρῶν. Dans Homère on lit souvent les formes régulières ἀνέρα et ἀνέρες, mais la langue commune a absolument généralisé le thème faible ἄνδρα ἄνδρες ἄνδρας.

Il en est de même en latin : sauf au nom.-voc. le degré fort ou moyen a disparu de tous ces thèmes, et l'on a dit *patrem* pour **pater-em* = πατέρ-α, d'après *patrī* et *patris*.

En grec le degré moyen s'est généralisé dans ἀήρ, αἰθήρ, ἀστήρ (gén. ἀστέρ-ος, mais loc. pl. ἀστρά-σι), et autres, et l'allon-

(1) Chute du θ en vertu d'une loi connue, supra 64 C. L'équivalent sanscrit est *kšám-* (fm., terre).

(2) Pour ἀνδρός = *ἀνρ-ός, cf. supra 47 B.

gement du nominatif dans tous les noms d'agent en -τήρ : δοτήρ δοτῆρ-α δοτῆρ-ος δοτῆρ-σι.

II. Thèmes en *-or-*, *-tor-*. — Il n'y a plus trace en grec, si jamais elle a existé, d'une flexion δώτωρ *δωτέρ-α (ou δώτορα) *δωτρ-ός. Ces formes n'ont d'autre apophonie que l'allongement du nominatif : δώτωρ δώτορ-α δώτορ-ος δώτορ-σι.

En latin, l'allongement du nominatif a même passé aux cas obliques : * *datōr datōr-em datōr-is*, etc.: puis, les finales en *r* s'étant abrégées, il en est résulté que le nominatif, qui seul de toute la flexion devrait avoir la longue, est le seul de toute la flexion à montrer la brève.

§ 4. — *Thèmes sigmatiques.*

(212) I. Masculins-féminins en *-os-*. — En grec le simple allongement du nominatif : αἰδώς *αἰδόσ-α (αἰδόα αἰδῶ) *αἰδόσ-ος (αἰδόος αἰδοῦς). Le latin offre plus de variété : changement vocalique sans allongement, *venus vener-em* = **venes-em* : allongement sans changement vocalique, *arbōs arbŏr-em* =**arbŏs-em*. Mais, dans l'immense majorité des cas, on observe une série d'altérations, les unes phonétiques, les autres analogiques, dont la chronologie se développe comme suit : primitivement *honōs* **honŏs-is* : extension de la longue du nominatif, **honōs-is* : rhotacisme, *honōr-is* ; extension analogique de l'*r* au nominatif, **honōr* : abrègement de la finale, *honŏr*.

II. Masculins-féminins en *-es-*. — En grec, l'allongement du nominatif : ψευδής *ψευδέσ-α (ψευδέα ψευδῆ), etc. En latin de même, *Cerēs Cerĕr-is*, mais avec rhotacisme étendu au nominatif et abrègement en conséquence, *celer*, *dēgener* [1]. Primitivement cette classe comprenait en latin un plus grand nombre de thèmes qu'elle n'en a conservé : en comparant, par exemple, *nūbēs* au gr. νέφος et au sk. *nábhas* (gén. *nábhas-as*), *sēdēs* à ἕδος, *mōlēs* à *mŏles-tu-s* (cf. *hones-tu-s*), etc. [2], on s'aperçoit

(1) Peut-être aussi abrégement sans rhotacisme dans le type *cinis* = **cinĕs* (pour **cinēs* ?), d'après les cas obliques (**cinĕs-is* devenu *cineris*).

(2) Malgré la différence de quantité de la voyelle radicale, laquelle peut, dans tous ces cas, dépendre d'un changement d'état très ancien de la racine. Cf. supra 124.

sans peine que la flexion régulière était *nūbēs* * *nūbes-is*. Le dat.-abl. pl **nūbes-bus* est devenu *nūbi-bus*, d'où par analogie un dat. sg. *nūbī* (1), et tout le reste de la flexion comme si elle se construisait sur un thème * *nūbi-*. Il en résulte que, sauf au nom. sg., la déclinaison de *nūbēs* ne diffère plus de celle d'*ovis*.

III. Neutres en *-os-* (*-es-*). — Apophonie bien connue : l'*o* n'apparaît qu'au nom.-acc. sg., τεῖχος * τείχεσ-ος (τείχεος τείχους), *fūnus* **fūnes-is* (*fūneris*), etc. Toutefois en latin plusieurs thèmes ont généralisé l'*o* : * *tempŏs* * *tempŏs-is*, **corpŏs* **corpŏs-is*, devenus phonétiquement *tempus temporis*, etc.

IV. Neutres en *-ăs-*. — Cette flexion, exclusivement grecque, n'a point d'apophonie, mais se fait sur deux thèmes, l'un en -ᾰσ-, l'autre en -ᾰτ- : κέρας κέρατ-ος, et aussi * κέρασ-ος (κέραος κέρως), * κέρασ-α (* κέραα κέρᾱ), etc. (2)

V. Participes du parfait grec. — La forme sigmatique du suffixe (* -ϝόσ-) n'apparaît qu'au nom. sg. (λελυκώς λελυκός) et dans la formation du féminin (λελυκυῖα = * λελυκύσ-ια). Partout ailleurs, la flexion se fait, sans aucune apophonie, sur un thème en explosive dentale (3) : λελυκότ-α λελυκότ-ος, etc. L'allongement du nominatif s'est propagé aux autres cas dans quelques types homériques, γεγαῶτ-ος μεμαῶτ-α : quant à l'att. ἑστῶτα, c'est avec contraction l'ion. ἑστεῶτα = * ἑστηότ-α.

VI. Comparatifs. — Le grec a deux thèmes : l'un en nasale, qui du nom. sg. a passé à tous les autres cas, μείζων μεῖζον μείζον-ος : l'autre sigmatique, qui n'apparaît plus qu'à l'acc. sg. et au nom.-acc. pl., mais que la langue classique, pour ces cas,

(1) Formule *nūbī* : *nūbibus* = *ovī* : *ovibus*. Inversement c'est sans doute le gén. régulier **nūberum* qui a donné naissance au génitif archaïque *boverum* cité par Varron.

(2) Supra 129. — Le datif (locatif) sg. κέρᾳ ne s'explique pas ; l'ι ne se souscrivant qu'après une voyelle longue, on devrait avoir *κέραι. La forme κέρᾳ doit être considérée comme une simple variante graphique, à moins que par impossible ce ne soit un vrai datif (* κέρᾱι = * κέρα-αι). — Le nom pl. hom. γέρᾰ (B 237), κρέᾰ (Θ 231), etc., se ramène à γέρᾱ, κρέᾱ avec α final abrégé à l'imitation des autres finales de pluriel neutre.

(3) Cf. supra 128.

préfère au thème à nasale : acc. sg. (msc.-fm.) μείζω = * μείζοα = * μείζοσ-α [1] ; nom. pl. (msc.-fm.) μείζους = * μείζοες = * μείζοσ-ες, employé aussi en fonction d'acc. pl. [2] ; nom.-acc. pl. nt. μείζω = * μείζοα = * μείζοσ-α.

Le latin n'a que le thème sigmatique : primitivement * *mājōs* * *mājŏsis*, puis *mājōris* et *mājŏr*, comme plus haut pour *honor*. Le nom. sg. nt. *mājus* est resté pur, mais le reste de la flexion a l'allongement analogique du msc.-fm., v. g. pl. nt. *mājōra* au lieu de * *mājŏr-a*, cf. * μείζοσ-α.

§ 5. — *Thèmes à diphthongue.*

(213) I. Monosyllabes. — 1. Th. * *dyēw-* (ciel, jour) : dès l'époque préhistorique, le *w* était susceptible de disparaître dans certaines conditions mal définies, cf. lat. *diēs* qui a suivi une flexion analogique [3]. L'apophonie est encore bien visible dans la déclinaison grecque : nom. Ζεύς = * Ζηύς = * Δ*y*ηύ-ς, et Ζή-ς (dialect.) = *diē-s* ; voc. Ζεῦ, lat. *Jū*(*piter*) ; acc. Ζῆ-ν (dor. Δᾶ-ν dans Théocrite) = *diē-m* : loc. Διί = Διϝ-ί ; gén. Διός = Διϝ-ός = * *diw-ós* par réduction de la syllabe prédésinentielle *-ew-*. Cette flexion primitive a été sujette, dans les divers dialectes, à toutes sortes d'altérations, dont deux essentielles et classiques : d'une part, Διός Διί ont fait créer un acc. Δία, qui est celui de la langue commune ; de l'autre, l'acc. Ζῆν, décliné à son tour comme pourrait l'être un thème en *-en-*, a donné naissance à la flexion homérique Ζῆν-α Ζην-ί Ζην-ός [4].

2. Th. * *gōw-* (bœuf, vache, sk. *gâu-s*) : nom. βοῦ-ς = * βωῦ-ς, dor. βῶ-ς, lat. *bō-s* : acc. βοῦ-ν βῶ-ν, et βόα (rare) = * βόϝ-α = * *gŏw-m̥*, lat. *bov-em* ; loc. βοϝ-ί *bov-e* ; dat. *bov-ī* ; gén. βοϝ-ός *bov-is*, etc. ; gén. pl. *boum* = * *bŏv-ŏm* [5].

(1) Il est à peine besoin de faire observer que μείζω ne peut venir de μείζονα : il n'y a pas d'exemple de pareille chute du ν médial.

(2) L'acc. μείζους ne saurait être contracté de *μείζοας. L'assimilation vient ici du neutre, où les deux cas sont normalement identiques.

(3) Dite 5e déclinaison, cf. supra 197.

(4) La même anomalie dans la décl. de τί-ς, infra 220, 6.

(5) La forme *g*w*- avec réduction complète ne se trouve que dans le dérivé *βη = **gw-ā*, lequel fait partie du composé ἑκατό-μβ-η (sacrifice de cent bœufs).

3. Th. * *nāw-* (navire). — Sg. : nom. ναῦ-ς = *νᾱυ-ς[1], ion. νηῦ-ς par analogie des cas obliques ; acc. νᾶϝ-α = * *nāw-m̥* ; d'où ion. νῆα et néo-ion. νέα[2], att. ναῦ-ν ; loc. dor. νᾱϝ-ί νᾱ-ΐ, lesb. νᾶ-ι, homér. et att. νη-ί ; gén. dor. νᾱ-ός, homér. νηός, néo-ion. νεός, att. νεώς[3]. — Pl. : nom. νᾶϝ-ες νᾶες, homér. et att. νῆες, homér. et néo-ion. νέες, att. postérieur ναῦς par transport de l'accusatif ; acc. dor. νᾶϝας, ion. νῆας, néo-ion. νέας, et att. ναῦς d'après l'acc. sg. : loc. ναυ-σί = * νᾱυ-σί, ion. νηυ-σί par analogie des autres cas ; gén. dor. νᾱ-ῶν, lesb. νάων, ion. νηῶν, néo-ion. et att. νεῶν. Donc aucune apophonie. — En latin, l'analogie du datif régulier *nāv-ī* a fait passer ce thème à la déclinaison en *-i-*[4].

II. Thèmes en -ηύ-. — Le type * ἱππηύ- se décline d'un bout à l'autre sans apophonie. A côté du nom. sg. commun ἱππεύ-ς = * ἱππηύ-ς, on en rencontre un dialectal, avec chute de la semi-voyelle comme dans *diē-s*, soit γραφή-ς (arcad.), prouvé surtout par les noms propres doriens, soit * Ἀχιλλή-ς * Ὀδυσσή-ς, comme le montrent les formes latines corrélatives *Achillēs*, *Ulyssēs*, empruntées sans aucun doute à quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce. Cette terminaison du nom. sg. a entraîné une confusion sporadique de ces noms avec les noms propres en *-es-*[5] : ainsi le mot Ἄρη-ς, qui en lesbien se fléchit nom. Ἄρευ-ς, gén. Ἄρευ-ος, etc., a dans Homère la flexion correspondante, Ἄρη-ς Ἄρηος = * Ἄρηϝ-ος, mais aussi la flexion analogique, voc. Ἄρες, gén. Ἄρεος, etc.

A cela près la déclinaison est des plus simples. — Sg. : nom. ἱππεύ-ς ; voc. ἱππεῦ ; acc. * ἱππῆϝ-α, lesb. ἴππηα, homér. ἱππῆα, dor. et néo-ion. ἱππέα, att. ἱππέᾱ ; loc. ἱππῆ-ι, d'où ἱππέϊ et ἱππεῖ ; gén. homér. ἱππῆ-ος, néo-ion. ἱππέος, att. ἱππέως. — Pl. : nom. ἱππῆ-ες, néo-ion. ἱππέες, att. ἱππεῖς et ἵππῆς ; acc. ἱππῆ-ας, néo-ion.

(1) Supra 76, 1 A.

(2) Supra 76 1 B.

(3) Supra 76, 1 C.

(4) Formule *nāvis* (nom.) : *nāvī* = *avis* : *avī*.

(5) Cette confusion est naturellement complète dans les emprunts latins, *Achillēs Achillis* comme *nūbēs nūbis*.

ἱππέας, att. ἱππέᾱς par métathèse, parfois ἱππέᾰς par simple abrégement, enfin ἱππεῖς et ἱππῆς par transport du nominatif ; loc. ἱππεῦ-σι panhellénique ; gén. ἱππή-ων, néo-ion. et att. ἱππέων.

III. Thèmes en -*ow*- et -*oy*-. — Les thèmes qui ont le nominatif sigmatique (type ἥρω-ς)[1] ont la longue à tous les cas : ἥρω-α = * ἥρωϝ-α, ἥρω-ος, etc. Les autres[2] ne l'ont qu'au nom. sg., πειθῴ πειθό-α. Flexion : nom. Λητῴ = * Λᾱτώ*y* ou Λητώ = * Λᾱτωϝ ; voc. Λητοῖ ; acc., ion. Λητοῦν (cf. βοῦν), dor. Λᾱτῶν (cf. βῶν), mais communément Λητώ[3] = Λητόα = *Λᾱτό*y*-α ou *Λᾱτόϝ-α : les autres cas sans difficulté. La similitude extérieure de ces thèmes avec ceux en -ον- a entraîné entre les deux classes d'assez nombreuses confusions : ainsi Πῡθώ (Delphes) est devenu Πῡθών, d'où les deux flexions parallèles Πῡθοῦς Πῡθοῖ et Πῡθῶνος Πῡθῶνι ; on lit le nom. pl. Γοργόνες, de Γοργῴ, dans Hésiode, et inversement, dans Sophocle, le génitif ἀηδοῦς, de ἀηδών[4].

§ 6. — *Thèmes vocaliques.*

(214) Les thèmes en -*i*- et -*u*- sont soumis à deux flexions très distinctes, qui paraissent correspondre respectivement à la longueur ou à la brévité primitive de la finale. L'*ī* ou l'*ū* du thème n'est sujet à aucune apophonie : il se dédouble simplement en voyelle et semi-voyelle (resp. *iy*, *uw*) devant les désinences qui commencent par une voyelle ; puis, la semi-voyelle disparaissant, il reste une voyelle brève, v. g. ἰχθῦ-ς, gén. * ἰχθῦϝ-ος ἰχθύος. Au contraire, l'*ĭ* et l'*ŭ* obéissent à une apophonie d'un ordre tout particulier : ils prennent respectivement la forme normale *ey* et *ew* devant les désinences à voyelle initiale, et restent réduits devant consonne. Le grec maintient parfaitement cette distinction dans les thèmes en -*u*-, mais dans ceux en -*i*- les deux flexions se sont confondues.

I. Thèmes en -*u*-. — 1. Sans apophonie : ἰχθῦ-ς ἰχθῦ-ν ἰχθύ-ος,

(1) Supra 200, 2.

(2) Supra 131.

(3) On attendrait * Λητῶ, * πειθῶ, etc , mais l'accentuation a été troublée par l'analogie du nominatif ; cf. le type λεώς, supra 191.

(4) Ἀσπίς, 230 ; *Ajax*, 629.

δρῦ-ς δρυ-ός et même δρῦ-ός analogique du nomin. ; et aussi νέκῡ-ς νέκυ-ος (mais la quantité νέκῡς, dans Homère, est sans doute plus ancienne). Le contraste de la déclinaison de *sū-s* et *manu-s* en latin a déjà été signalé[1].

2. Ce contraste est d'ailleurs le seul reste de l'ancienne apophonie de *manu-s*, qui ne paraît plus avoir de thème **maneu-* à mettre en regard de l'alternance hellénique γλυκύ- *γλυκέϝ-. — Sg. Nom. : πέλεκυ-ς, ἄστυ, γλυκύ-ς γλυκύ. Acc. : πέλεκυ-ν, ἄστυ, γλυκύ-ν (γλυκέα analogique[2]) γλυκύ. Loc. : *πελέκεϝ-ι, d'où πελέκεϊ πελέκει, ἄστεϊ ἄστει, γλυκέϊ γλυκεῖ. Gén. : *πελέκεϝ-ος, d'où πελέκεος, ἄστεος, γλυκέος ; en att. πελέκεως, ἄστεως (mais non γλυκέως, qui est d'une grécité très postérieure) sont analogiques du type ἱππέως[3]. — Pl. Nom. : *πελέκεϝ-ες, d'où πελέκεες πελέκεις, ἄστεα ἄστη, γλυκεῖς γλυκέα (très rarement contracté). Acc. : régulièrement *πελέκῡς, *γλυκῦς[4] ; mais, par analogie des autres cas, homér. πελέκεας γλυκέας ; att. πελέκεις, γλυκεῖς, par extension du nominatif. Loc. : régulièrement *πελέκυ-σι, *γλυκύ-σι (sk. *svādú-šu*) ; mais, par extension du th. πελεκε-, qu'on croyait apercevoir aux autres cas, πελέκεσι, ἄστεσι, γλυκέσι. Gén. : πελέκεων, ἄστεων, γλυκέων.

II. Thèmes en *-i-*. — D'après ce qu'on vient de voir, un th. *πόλῑ- (ville, cf. πολῖ-τη-ς)[5] devait faire au gén. *πολῐy-ος, d'où πόλιος, tandis qu'un th. πόλι- faisait *πόλεy-ος, d'où πόλεος ; mais πόλι-ς et les similaires ont généralement l'une et l'autre flexion, suivant les dialectes. — Sg. Nom. : πόλι-ς, φύσι-ς. Acc. : πόλι-ν, φύσι-ν. Loc. : homér. et néo-ion. πόλῑ = *πόλιι ; homér. πόληϊ, où la longue paraît procéder d'une forme de locatif très ancienne attestée par le sanscrit (véd. *agnâ*, du

(1) Supra 204, 4 i. n., 6 i. n., etc.

(2) Supra 204, 4.

(3) Soit à peu près la formule πελέκεως : πελέκεων = ἱππέως : ἱππέων. L'accent irrégulièrement remonté dans πελέκεων montre bien que πελέκεων et πελέκεως se sont réciproquement influencés.

(4) Supra 206, 3.

(5) On lit dans Homère πόλῑς (II 69) et πόλῑν (II 57).

th. *agní-*, feu)[1]; homér. πόλεϊ = *πόλεy-ι, d'où att. πόλει, φύσει. Gén. : lesb. πόλιος, φύσιος; néo-ion. πόλιος et πόλεος (contracté πόλευς): homér. πόλιος, et πόληος d'après πόληϊ; att. πόλεως = πόληος. — Pl. Nom. : πόλιες; πόληες; πόλεες, att. πόλεις. Acc. : régulier πόλῑς (Hom.[2], Hérod.) = *πόλι-νς; par analogie des autres cas, πόλιας, πόληας et πόλεας; att. πόλεις, par transport du nominatif. Loc. : régulier πόλι-σι (Hérod.), mais communément πόλεσι par extension de l'ε des autres cas. Gén. : presque généralement πολίων, mais att. πόλεων avec accentuation modifiée d'après πόλεως.

En latin, la flexion en *-ĭ-* est la seule conservée, et l'apophonie ne s'est maintenue qu'au nom. pl. *ovēs*, contracté de * *ovĕēs* = * *ovĕy-ĕs*, cf. πόλεες πόλεις[3].

§ 7. — *Hétéroclites.*

(215) Rien n'est plus commun, en latin comme en grec, que les noms dits hétéroclites, qui se fléchissent, suivant les cas, sur deux ou trois thèmes différents, par exemple γυνή γυναῖκ-α γυναικ-ός, ou inversement *senex* (= * *senec-s*) *sen-em sen-is*; et cette particularité bien connue mériterait à peine autre chose qu'un renvoi aux grammaires pratiques, si certains hétéroclites ne formaient une classe importante, commune aux deux langues, et remontant par ses origines au fonds primitif. Ce sont les neutres en **-r̥(t)*[4], gr. -αρ -ωρ, lat. *-ur*, qui forment leurs cas obliques sur un thème en *-n-* que le grec surcharge en outre d'un τ comparable à celui du type σώματ-τος, cf. lat. *nōmin-is*[5], en sorte qu'au sk. *yákr̥t* (foie) gén, *yakn-ás*, l'un répond par ἧπαρ ἥπατ-ος, l'autre par *jec-ur* **jecin-is* (les différences de quantité mises à part).

(1) Cette forme en grec devait se traduire en * πόλη tout court, et peut-être est-ce elle que le vieil-attique conserve avec un ι adscrit analogique, dans son locatif πόλῃ.

(2) Corriger πόλεις et πόλιας en πόλῑς, B 648, θ 560.

(3) Supra 206, 1.

(4) Cf. supra 127.

(5) Cf. supra 115, 4, et 204, 7. Car ὕδατος peut s'expliquer aussi par un ablatif 2e * *ud-n̥-tós*, cf. sk. *mūrdha-tás* (de la tête, th. *mūrdhán-*).

Le grec a plusieurs flexions de ce genre : ἧπαρ, ἥπατ-ος = * ἥπn̥τ-ος ; στέᾱρ (graisse) = * στῆ̆αρ, gén. στέᾱτος = * στή̆ατ-ος ; ὕδωρ, ὕδατ-ος, cf. sk. *udán- udn-ás*, et lat. *und-a* où l'*n* du suffixe s'est répercuté dans la racine, etc. Mais la plupart des neutres en -αρ et -ωρ font analogiquement les cas obliques pareils au nom. : θέναρ (paume) θέναρ-ος, ἔαρ (printemps) ἔαρ-ος (ἦρ ἦρος). Plusieurs aussi sont indéclinables.

Le latin surtout a développé cette analogie. D'une flexion primitive *femur femin-is*, il a tiré, d'une part, le gén. *femor-is* et les autres cas obliques similaires, de l'autre, le nom. sg. *femen*. La flexion *jecur *jecin-is* est devenue de même *jecur jecor-is* ; mais le type disparu **jecin-is* subsiste encore dans l'étrange génitif *jecinor-is*, qui cumule les deux affixes. Il est au moins très probable que *iter* devait faire au génitif * *itin-is* ; mais le nom. *iter* a donné naissance à un génitif *iter-is* (attesté par les grammairiens) : puis, ces deux quantités s'additionnant pour ainsi dire, on a eu le génitif ordinaire *itiner-is*, qui à son tour a donné naissance à un nominatif peu usité *itiner*. Ce cumul d'affixes n'est pas étranger non plus à la langue grecque : ainsi ὄναρ (songe) fait au génitif ὀνείρατ-ος, forme qui, sauf une nuance de vocalisme et l'addition du τ, est l'exacte contre-partie de *jecinor-is*, *itiner-is*, avec les deux affixes disposés en ordre inverse. Il était inévitable que des confusions de tous genres se produisissent dans des flexions d'aspect aussi insolite (1).

(1) Mentionnons encore : 1° la flexion de γόνυ, δόρυ, loc. homér. δουρί = *δορϝ-ί, nom. pl. γούνατα = *γόνϝ-ατ-α, att. δόρατα, γόνατα, supra 40 C α ; 2° celle de κάρᾱ (nt., tête), ion. κάρη, nom. pl. καρή-ατ-α (Λ 309), gén. sg. κρᾱτός = * κρα-ατ-ός (?), etc.

CHAPITRE III.

DÉCLINAISON PRONOMINALE.

---

(216) Parmi les thèmes qui obéissent à la flexion pronominale, on doit distinguer deux classes, les **démonstratifs** et les **pronoms personnels**. Le caractère essentiel des démonstratifs, c'est d'avoir une flexion qui se rapproche beaucoup plus de la déclinaison nominale que celle des pronoms proprement dits ; c'est aussi de varier selon le genre de l'objet qu'ils désignent, tandis que les pronoms personnels n'ont qu'une seule forme commune au masculin, au féminin et au neutre : ὁ ἡ τό, mais ἐγώ aux trois genres.

SECTION Ire.

DÉMONSTRATIFS.

§ 1er. — *Désinences.*

(217) I. Singulier. — 1. Nominatif. — Le grec a partout le -ς ordinaire : les formes féminines sans désinence, ainsi que le msc. du th. ὁ. Le latin a jusqu'à trois finales de masculin : 1° *-s*, *i-s*, *qui-s*, etc. ; 2° une finale sans désinence et en *e* bref, qui est également primitive, *iste*, *ille* (1) ; 3° une finale en *ī* qui se ramène à *oi* où l'*o* appartient au thème (2), *hī-c*, *quī*. Le féminin a la finale ordinaire *ă* : mais les thèmes qui font au msc. *ī* = **oi*, font au fm. *ae* = **āi*, *hae-c*, *quae*.

Le nom.-acc. neutre a une forme spéciale et identique dans les deux langues : sa désinence est *-d*, gr. τό = * τό-δ, cf. lat. *istu-d* = * *isto-d*, ἄλλο *aliu-d*, τί *qui-d*, etc.

(1) Le grec ὁ a pour corrélatif le sk. *sá* sans désinence : dès lors, lat. *iste* peut équivaloir à * *istŏ*, cf. supra 34 A δ.

(2) Soit *quī* = * *quo-ι*, l'*i* étant une particule démonstrative affixée. De même au fm. *quae* = * *quā-i*. Cf. le fm. pur *quă*.

2. Accusatif : *-m*, gr. -ν, lat. *-m* : τό-ν *istu-m*, etc.

3. Ablatif 1er : gr. οὕτω οὕτως = * οὑτωδ ; lat. *istō* = * *istōd*, *istā* = * *istād*, *quī* (comment) = * *quīd*, etc.[1]

4. Ablatif 3e : gr. πό-θεν, αὐτό-θεν[2], etc. ; lat. *un-de* (la nasalisation est imitée de *inde*, supra 187, 6), de même * *cunde* = **quon-de* dans *alicunde*, cf. *u-bī* = * *cu-bī* (supra 204, 10).

5. Instrumental 1er : gr. πῆ, αὐτῆ, ἀλλῆ, etc. ; lat. *quā*, *hā-c* (par ici), *istā-c*, *illā-c*[3].

6. Instrumental 2e : gr. αὐτό-φι[4] ; lat. (sens de locatif) *i-bī*, * *cubī* = * *quŏ-bī* dans *alicubī*, d'où *u-bī ubĭ* altéré comme *uter* = * *quoter* (supra 204, 10), *ali-bī*, avec allongement final analogique peut-être du datif, cf. *ti-bī*.

7. Locatif : dor. τεῖ-δε, etc., gr. (sens illatif) ποῖ, etc., lesb. ἄλλυι, πήλυι (loin, cf. τῆλε)[5] ; lat. *hī-c* = *hei-c* (ici), *istī-c*, *illī-c*. L'illatif *hū-c* = * *hoi-c*, *istūc*, *illūc*, *cūr* (pourquoi) = * *quoi-r* (l'*r* est une particule de même genre que le grec ῥα ἄρα), répond phonétiquement au type ποῖ accentué (non enclitique).

8. Datif. — Le grec a les finales ordinaires du datif dans les thèmes en *-o-* et en *-ā* : τῷ, τᾷ τῇ. Mais en latin la désinence *-ī* du datif, au lieu de s'attacher à la finale *-o-* ou *-ā-* du thème, paraît l'éliminer et la remplacer : au lieu d'un datif * *illō* * *illae*, que sembleraient appeler l'acc. *illu-m illa-m* et la corrélation du grec, on a *ill-ī* pour les trois genres, comme dans la déclinaison imparisyllabique. Il est probable que cette finale, d'abord exclusivement propre aux démonstratifs de flexion imparisyllabique (*qui-s*, *i-s*), a été étendue aux autres par voie d'analogie. Ce qui est certain, c'est que, propagée parallèlement à la désinence *-īus* du génitif (infra), elle s'est adaptée à des thèmes nominaux de par leur origine et assimilés aux pro-

(1) Supra 187, 4. La nasalisation de l'ablatif adverbial *hin-c*, *istin-c*, *illin-c* est sans doute un transport de celle de *inde*, infra.

(2) Supra 187, 6.

(3) Supra 187, 7.

(4) Supra 187, 8.

(5) Supra 187, 10.

noms uniquement de par leur signification : ainsi *ūnu-s* (= gr. οἰνό-ς) fait *ūn-ī*, *sollu-s* (= ὅλος) *soll-ī*, *alter* (comparatif en -τερο-) *alter-ī*, alors que le nom.-acc. nt. *ūnu-m* (et non **ūnu-d*), etc., suffirait à prouver que leur flexion primitive était nominale.

9. Génitif. — En grec aucune particularité : thèmes en -ο-, τοῖο = *τό-σyο ; thèmes en -ᾱ, τᾶς τῆς ; imparisyllabiques, τιν-ός[1]. Mais en latin le génitif des démonstratifs présente une désinence spéciale *-īus* et par abrègement *-ĭus*, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue et qui ne laisse pas que d'embarrasser le grammairien. En voici du moins l'explication la plus vraisemblable.

Soit, par exemple, le type *ējus*. La racine démonstrative *i* a pu former, à l'état normal et en s'adjoignant le suffixe *-o-*, un thème **ey-o-* **eo-*, dont le nom. sg. msc. serait **eu-s* (cf. acc. *eu-m*) et le locatif (faisant fonction de génitif[2]) **eī*. D'autre part, la même racine, faisant à elle seule office de thème, a un nom. sg. *i-s*, dont le génitif est naturellement **i-os* **i-us* (cf. *patr-us*[3]). Admettons maintenant que ces deux formes synonymes se soient accolées l'une à l'autre par une sorte de pléonasme fort commun dans toutes les langues : on a eu la locution **eī ius*, d'où le passage à *ējus* (souvent écrit *eiius*) est aisément concevable. Par le même procédé, **illī*, **istī*, **quoī*, génitifs réguliers des pronoms *ille*, *iste*, *quī*, etc., se sont adjoint ce même génitif **ius* du pronom *is* : d'où les formes pléonastiques *illīus*, *istīus*, *quoīus* (ep. Scip.), où l'accentuation *illíus* et non **íllius*[4], transmise par Martianus Capella, semble bien dénoncer une contraction ancienne de **illī ius*.

A-t-on des preuves directes en faveur de cette ingénieuse hypothèse ? Non, mais les preuves indirectes abondent. D'abord il est certain que les génitifs en *-ī* (fm. *-ae*) ont existé dans les démonstratifs : on les lit encore çà et là dans les comiques,

(1) Supra 187, 11, et 204, 14.

(2) Supra 187, 10.

(3) Supra 204, 14.

(4) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 187.

v. g. *istīmodī*, *aliae reī* dans Lucrèce. Quant à **ius*, F. Meunier s'est cru autorisé à le lire dans un vers de Plaute où il est confirmé par la leçon de deux manuscrits[1]. Enfin rien n'est plus conforme au génie de la langue populaire que le pléonasme pronominal : on n'a qu'à comparer, en français, les locutions « l'homme *qu'il* vient, cet homme *que* tu *lui* as pris *son* couteau », et dans la déclinaison allemande le double datif *denen*, le double génitif *derer*, etc.

Quoi qu'il en soit, la désinence *-īus* s'est étendue abusivement à un certain nombre de thèmes nominaux d'origine : *ūn-īus*, *sōl-ius*, *alter-ius*, *utr-ius*, *neutr-ius*, *ūll-ius*[2], *nūll-ius*, etc. Cette altération n'est pas fort ancienne : on lit encore *nūllī* dans les comiques, et *neutrum* signifiant « le genre neutre » fait toujours *neutrī* au génitif.

218) II. Duel : en grec seulement ; aucune particularité, à cela près que le fm. n'est point usité et que le msc.-nt. en tient lieu : τώ et non τᾱ, τοῖν et non ταῖν, τούτω et non ταύτᾱ, etc., τὼ ἡμέρᾱ (les deux jours).

219) III. Pluriel. — 1. Nominatif. — La désinence des parisyllabiques msc.-fm. est *-*y*, que nous avons vu se glisser dans les thèmes nominaux[3] : gr. (dor.) το-ί, τα-ί (οἱ, αἱ) ; lat. *istī* = **isto-i*, *istae* = **istā-i*. Les imparisyllabiques ont *-*ĕs* : τίν-ες. La désinence du nom.-acc.-nt. est la même que celle des noms : τά, αὐτά, τίν-α[4]. En latin également *ista*, *illa*, *qui-a* (pl. nt. probable de *qui-s*) : mais on trouve aussi une finale en *ae*, *hae-c*, *quae*, *istae-c*, qui remonte au passé indo-européen[5].

2. L'accusatif, le locatif et l'instrumental-datif-ablatif ne diffèrent pas de ceux des thèmes nominaux similaires.

3. Génitif. — Dès la période proethnique le gén. pl. prono-

(1) Set eccúm parasitum *quoi* mi *ius* auxilióst opus. *Persa* 83. — On lit à coup sûr *quōrum eōrum* dans *Trinum.* 1023. — Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45, et Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, 161, 1, et 162, 1.

(2) *ūllus* = **oin-lo-s*, diminutif de *ūnus*.

(3) Supra, 189, 1.

(4) Supra 206, 2.

(5) Sans doute par affixation d'un élément démonstratif *-i* (cf. gr. οὑτοσ-ί), *quae* = **quā-i*, cf. supra 217, 1 et le nt. pl. pur. *quă*.

minal avait une désinence spéciale *-*sōm* prouvée par les démonstratifs sanscrits (msc.-nt. *tê-šām*, fm. *tâ-sām*). Cette désinence n'est plus visible au msc.-nt. des démonstratifs grecs, qui se sont assimilés aux thèmes nominaux, τῶν, τούτων, ἐκείνων; tout au plus la pourrait-on reconnaître dans l'accentuation dorienne τουτῶν = * τουτό-σων. Mais au fm. on a dor. τᾶν, att. τῶν = lesb. τάων = * τᾱ-σων, et dor. ταυτᾶν = * ταυτᾱ-σων. De même en latin : fm. *hā-rum* = * *hā-sum*, *istā-rum*, etc. ; msc.-nt. *hō-rum*, probablement pour * *hŏ-rum* = * *hŏ-sōm*, avec allongement de la voyelle thématique imité de la longue de *hā-rum*[1].

§ 2. — *Thèmes.*

(220) I. Grec. — 1. Thème ὁ- τό- (démonstratif dans la langue d'Homère qui ne connaît pas l'article, article et pronom relatif dans celle d'Hérodote, simple article dans la langue commune sauf toutefois la locution ὁ μέν… ὁ δὲ..). En indo-européen, les deux thèmes * *so-* * *to-* alternaient dans la flexion : le premier caractérisait exclusivement le nom. sg. msc. fm. (tous deux sans désinence, * *so*, * *sā*) : le second apparaissait à tous les autres cas. C'est aussi ce qui se passe en grec, et surtout en dorien, où le nom. pl. msc. fm. est τοί ταί ; mais en langue commune l'analogie de ὁ ἡ a fait créer οἱ αἱ. Le duel τώ (τά) est resté partout intact.

En adjoignant à ce thème la particule δε, on a formé un démonstratif plus précis, ὅδε ἥδε τόδε[2], dont le sens répond à celui du français « voici ». La flexion est la même : la particule est indéclinable, mais par analogie on y a parfois adapté les désinences casuelles, loc. pl. τοῖσδεσι et τοῖσδεσσιν (φ 93, β 47) dans Homère, gén. pl. τῶνδεων dans un fragment d'Alcée.

2. Th. οὗτο- (démonstratif qui s'oppose au précédent avec le sens de « voilà » et au suivant avec le sens de « celui-ci »). — Quelque opinion qu'on se fasse sur l'origine de ce pronom, il n'est pas difficile d'y reconnaître les thèmes ὁ-, τό-, diversement juxtaposés, d'où résulte le parallélisme parfait des deux

(1) Cf. supra 189, 7.

(2) Cf. l'illatif οἰκόνδε, supra 187, 11, note finale.

flexions ὁ ἡ τό, τόν τήν, etc., et οὗτος αὕτη τοῦτο, τοῦτον ταύτην, etc.[1]. Dès lors le nom. pl. msc. fm. du dorien, τοῦτοι ταῦται, est seul régulier : les formes ordinaires οὗτοι αὗται sont imitées de οὗτος αὕτη et de οἱ αἱ. L'envahissement analogique ne s'est pas arrêté là : l'ablatif panhellénique est οὕτω, et non *τούτω ; on lit dans les inscriptions des formes telles que οὗτον et οὕτων ; et enfin le th. τοῦτο- n'apparaît nulle part dans la flexion des composés du type τοιοῦτος τοσοῦτος, gén. τοιούτου, etc. De plus, le nom. sg. nt. régulier τοιοῦτο τοσοῦτο est remplacé en attique, et même déjà partiellement dans la langue homérique, par un nominatif à désinence nominale, τοιοῦτον τοσοῦτον.

3. Th. κεῖνο- (celui-là) : homér. κεῖνος et ἐκεῖνος, prose attique ἐκεῖνος, lesbien κῆνος, dor. κῆνος et τῆνος ; origine obscure, aucune particularité.

4. Th. αὐτό- (pronom d'identité) : l'accentuation oxytonique paraît le séparer étymologiquement des précédents[2], mais en tout cas il s'y est entièrement assimilé dans sa flexion.

5. Th. ὅ- : pronom relatif ὅ-ς ἥ ὅ (= *ὅ-δ), identique au sk. *yá-s yâ yá-d*, qui suppose un thème primitif *yó-. La forme épigraphique (locr.) ϝότι, ainsi que certains emplois de l'ablatif adverbial ὥς, paraît se rapporter à un thème différent *swó-[3].

6. Thèmes πο- τι- τε- = i.-e. *qo- *qi- *qe-[4] : pronoms interrogatifs et indéfinis (enclitiques dans ce dernier cas).

A. *πό-ς πᾶ πό, ion. *κό-ς κή κό, inusité au nominatif, mais fréquent aux autres cas : πῶς πόθεν ποῖ ποῦ πόθι, ion. κῶς, etc., cf. comparatif πότερος et κότερος.

B. τί-ς τί = lat. *qui-s qui-d*. Comme l'indiquent le latin et le sanscrit, le thème est en *-i-* : dès lors, l'acc. sg. msc.-fm. devrait être *τί-ν. Sur cette forme *τί-ν on a greffé par pléonasme un nouveau suffixe d'accusatif, τίν-α, et de τίν-α on a

(1) Observez pourtant que le gén. pl. commun est τούτων pour les trois genres, et non *ταυτῶν au fm. (cf. dans les adjectifs φίλων aux trois genres, supra 195, 7), mais en dorien régulièrement ταυτᾶν.

(2) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139.

(3) Le mot ὡς fait souvent position dans Homère : il faut donc lire ϝώς, v. g. Δ 471, Z 443, etc. Cf. pourtant L. Havet, *Mélanges Renier*, p. 371.

(4) Cf. supra 57, 1.

abstrait le faux thème τιν-, sur lequel se fait presque toute la flexion[1] : sg. τίν-α τιν-ός τιν-ί ; pl. τίν-ες τίν-ας τίν-α τιν-ῶν. Mais le vrai thème τι-, est encore reconnaissable : — a) au nom.-acc. sg. nt., τί = *τί-δ : — b) au loc. pl. τί-σί, qui ne peut s'expliquer par *τιν-σί ; — c) dans la locution ἄσσα, att. ἄττα (nom.-acc. pl. nt.), où le groupe σσ ττ n'est autre chose que le représentant du groupe τy du pl. nt. *τί-α = lat. *qui-a*, prononcé monosyllabiquement *τyα[2].

C. τε-, inusité au nominatif, remplace souvent τιν- aux cas obliques (surtout en attique et dans la langue d'Hérodote) : homér. τέο τέων ; néo-ion. τεῦ τέοισι ; att. τοῦ τῷ, etc.

7. Le thème ὅ- peut se combiner respectivement avec chacun des précédents, pour former divers pronoms de sens indéfini. La composition est syntactique et asyntactique[3].

A. Avec πο- κο- : asyntactique ὅ-πως, ion. ὅ-κως, etc. ; syntactique, sans doute nom.-acc. sg. nt. *ὅδ-ποδ[4] *ὅδ-κοδ, d'où les thèmes ὁππο- ὁκκο-, et par suite les doublets ὅπως ὅππως, ὅκως ὅκκως, et similaires.

B. Avec τι-, généralement syntactique[5] : ὅσ-τις ἥ-τις *ὅδ-τι, d'où l'homérique ὅττι, gén. οὕ-τινος, etc. La forme ὅτι a été refaite plus tard, après la chute du δ final de *ὅδ, par la simple juxtaposition de ὅ et de τι. Le nom.-acc. pl. nt. est ἅτινα, mais aussi (att.) ἅττα = *ἅτyα = *ἅ-τια.

C. Avec τε- : asyntactique dans les formes ὅ-του (gén. hom. ὅττεο, α 124) ὅ-τῳ, que l'attique substitue volontiers à οὕτινος, ᾧτινι, etc. ; syntactique avec τε invariable dans les types ᾧτε (Α 279), ὥστε (de sorte que), etc.

8. Les thèmes πό-, τό- et ὅ- forment en dérivation secondaire divers mots corrélatifs, tels que ποτε (dor. ποκα) τότε ὅτε, ποῖο-ς

(1) Cf. supra 213. — Pourtant le zd. a un accusatif *cin-em* = τίν-α.

(2) Supra 39 C δ. L'α initial n'est autre que l'α final du mot neutre qui précédait nécessairement l'enclitique *τια : ainsi τ 218 il faudrait exactement lire *ὁπποῖά σσα au lieu de ὁπποῖ' ἄσσα ; cf. en français *m'amie* écrit *ma mie*, d'où le mot *une mie* (Sévigné).

(3) Supra 176.

(4) Cf. κάππεσε = *κάτ πεσε

(5) Parfois asyntactique dans Homère, ὅτινα (θ 204), ὅτινας (Ο 492)

τοῖο-ς οἷο-ς, πόσο-ς τόσο-ς ὅσο-ς (et ὅσσο-ς, dérivation obscure), et de même ὅποτε ὅπποτε, etc. Mais ces thèmes n'ont de pronominal que la racine, et la flexion en est purement nominale, v. g. nt. οἷον et non *οἷο.

9. Le pronom ὁ δεῖνα (tel ou tel), gén. τοῦ δεῖνος, ou mieux indéclinable, n'est pas encore clairement expliqué [1].

(221) II. Latin. — 1. *Is* : les deux thèmes *i-* et *eo-*, tous deux issus de rac. *i* (un, cf. gr. ἴο-ς et οἷο-ς, un, seul [2]), alternent assez capricieusement dans la flexion, dont voici le paradigme : — Sg. : nom. *i-s*, *ea*, *i-d* ; acc. *eu-m*, *ea-m* (arch. *i-m*), *i-d* ; abl. *eō*, *eā* ; dat. *eī* ; gén. *ējus* = **eī ius*. — Pl. : nom. *eī*, et plus communément *iī* (par intrusion de la voyelle de *i-s*) [3], *eae*, *ea* ; acc. *eōs*, *eās*, *ea* ; dat.-abl. (*eīs*) *iīs* ; gén. *eō-rum*, *eā-rum*.

2. *Hīc*. — Le thème démonstratif *ho-* s'adjoint dans la flexion une particule invariable *-ce*, qui se syncope en *-c* ; tous les cas ne la reçoivent pas ; mais elle peut cependant s'adapter, sous l'une ou l'autre forme, à la majorité des expressions démonstratives [4]. — Sg. : nom. *hī-c*, *haec*, *hōc* (l'*o* n'est long que de position, la vraie graphie serait **hŏcc* = **hŏd-ce*) ; acc. *hun-c* = **hŏm-c*, *han-c*, *hō-c* ; abl. *hō-c*, *hā-c* ; dat. *huī-c* et gén. *hūjus*, influencés sans doute par le vocalisme de *cuī* et *cūjus* (infra). — Pl. : nom. *hī*, *hae*, *hae-c* ; acc. *hōs*. *hās*, *haec* ; dat.-abl. *hīs* ; gén. *hōrum*, *hā-rum*.

3. *Iste*. — C'est sans doute une juxtaposition des deux thèmes *i-* et *to-*, qui dès lors devrait se fléchir : nom. msc. **i-s tu-s*, fm. *is ta* ou **ea ta* selon qu'on part de *i-* ou de *eo-* (supra), nt. **id tod*, acc. **eu-m tu-m* etc. ; mais l'élément *is* a cessé d'être décliné. — Sg. : nom. *istus* (arch.) et *iste*, *ista*, *istud* ; acc. *istum*, *istam*, *istud* ; abl. *istō istā* ; dat. *istī* ; gén. *istius* = **istī ius*. — Pl. : nom. *istī*, *istae*, *ista* (et *istaec* analogique de *haec*) : acc. *istōs*, etc.

(1) Voir la plus récente étymologie dans Baunack, *Stud.*, I, p. 46, qui écrit en un mot ὁδεῖνα.

(2) Cf. supra 108 et 109.

(3) Et par dissimilation du dat. sg.

(4) V. g. *hūjusce*, et même *hocce* où la particule se trouve deux fois, puis *istīc*, *illīc*, etc.

4. *Ollus*. — Ce pronom archaïque, dont on trouve de nombreuses formes dans l'ancienne langue et le datif *ollī* jusque dans Virgile, devrait sans doute s'écrire *ōlus*, si l'on en juge par la forme adverbiale *ōlim* (jadis); mais l'étymologie n'en est pas connue. La graphie par *ll* vient de l'analogie du suivant, dont il semblait un simple doublet.

5. *Ille*. — La flexion est exactement celle de *iste*.

6. * *Is-dem*, d'où *īdem*, pronom d'identité. — A rapprocher, pour la formation, de ὅ-δε : le pronom se décline et la particule affixée reste partout invariable. Le génitif *ējusdem* pour * *ējūdem* est analogique de *ējus*, cf. *cūjusdam* et autres.

7. *Ipse*. — Ce pronom contient de même une particule invariable *-pse* et devrait se fléchir * *is-pse*, *ea-pse*, * *ipse* = * *id-pse*, acc. *eum-pse*, etc. Quelques-unes de ces formes existent archaïquement, et l'abl. fm. sg. *eā-pse* a vécu jusqu'aux derniers temps de la langue dans la locution adverbiale *reāpse* (réellement) = * *rē eāpse*. Mais, par une anomalie bizarre, le pronom s'est figé sous la forme du nom. sg. nt. et la particule s'est déclinée (1), en sorte que *ipse* s'est fléchi exactement sur *iste*, sauf toutefois le neutre *ipsum* et non * *ipsud*.

8. Thèmes *quo-* = gr. πό- (pronom relatif) et *qui-* = gr. τί- (interrogatif et indéfini). — Ces deux thèmes, de forme et de fonction très voisines, se sont partiellement confondus dans leur flexion, en sorte que chacune des deux est un mélange de l'une et de l'autre : en effet, un th. *qui-* ne pouvait jamais faire au gén. pl. que *qui-um* (2), et non *quō-rum*, et réciproquement le dat. pl. de *quo-* était *quīs* (cf. *equīs*), et non *qui-bus* (3).

A. *Quo-*. — Sg. : nom. *quī*, *quae*, *quo-d* : acc. *quem* (emprunté à *qui-s*, le vrai accus. *quom* s'est maintenu comme conjonction de temps), *qua-m* (4), *quo-d* : abl. *quō*, *quā* : dat.

(1) Cf. en français le pl. *quelconques*, qui devrait être **quelsconque*, et en allemand, Henry, *Gr. comp. de l'Anglais et de l'All.*, n° 160, 1.

(2) Ce génitif a existé, au témoignage des grammairiens.

(3) *Quibus* a même fait créer le barbarisme *hībus* (ī long à cause de *hīs* ?) ou *ībus* = * *iībus*, qu'on lit dans Plaute *Curcul.* 506.

(4) Qui joue également le rôle de conjonction (comparative) ; les corrélatifs sont *tum* (*tun-c*) et *tam*, acc. msc. et fm. du thème *to-*.

cuī = *quoi-ei*; gén. *cūjus* = *quojus* = *quoi-ius* (?) — Pl. : nom. *quei quī*, *quae*, *quae*; acc. *quōs*, *quās*, *quae*; dat.-abl. *queis quīs* (arch. et poét.), en prose *qui-bus* (emprunté à *qui-s*); gén. *quō-rum*, *quā-rum*.

B. *Qui-*. — Sg. : nom. msc. *qui-s*, osq. *pi-s*, fm. arch. *qui-s* [1], fm. class. *quae* (emprunté au précédent), nt. *qui-d*; acc. *quem* pour **qui-m* (cf. *avem* pour **avim*), *quam* (emprunté), *quid*; abl. *quō*, *quā* (emprunts); dat. *cuī*; gén. *cūjus*. — Pl. : nom. msc.-fm. arch. *quēs* [2] (cf. *avēs*), nt. **qui-a* (conservé comme conjonction), dans l'usage classique *quī quae quae* (emprunts); acc. *quōs quās quae* (id.); dat.-abl. *qui-bus* régulier, mais aussi *queis* (emprunt); gén. enfin, *quō-rum* et *quārum*.

Il est à peine utile de mentionner les juxtaposés *quī-cumque*, *quī-libet*, *quīdam* = **quĭs-dam*, *aliquis*, etc., dont la flexion ne diffère en rien de celle de *quī* et de *quis*.

Section II.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 1er. — *Thèmes.*

(**222**) Ce qui rend la flexion des pronoms personnels fort compliquée et souvent obscure, ce n'est pas seulement le caractère insolite de plusieurs désinences, mais encore et surtout la multiplicité des thèmes qui alternent dans la déclinaison de chaque pronom. Il importe donc de fixer d'abord ces thèmes et les formes diverses que chacun d'eux peut revêtir.

I. A la **1re personne**, trois thèmes : celui du nominatif singulier (isolé), puis **me-* (*m-*) et **no-*.

1. Nom. sg. : gr. ἐγώ, lat. **egō egŏ*; le sk. *ahám* donne à

(1) On lit dans Plaute (*Epid.* 509) : *quis illaec est mulier ?* etc.

(2) Qu'on lit à plusieurs reprises dans le sénatusconsulte des Bacchanales.

penser que la nasale finale du doublet grec ἐγών (homér.), béot. ἱών, n'est pas entièrement épenthétique.

2. Thème fort *me-, faible *m-, se répartissant entre tous les autres cas du sg. en grec et en latin. Le grec a en outre les thèmes *eme- et *em-, qui n'appartiennent qu'à lui[1]. C'est ce thème ou le suivant, surchargé d'un appendice inexpliqué, mais primitif, *-sme- *-sm-[2], qui apparaît au pluriel du grec, savoir nom. pl. (lesb.) ἄμμες = *ἀσμέ(ς) = *n̥smé (cf. all. *uns*) ou *m̥-sm-é, comme ὔμμες = *yu-sm-é infra.

3. Th. *no- (cf. sk. acc. pl. *nas*), au duel du grec et au pluriel du latin.

(223) II. A la **2e personne,** quatre thèmes, soit *tew- (*tu-*, *tw-*, etc.), *yu-, *wo-, et enfin *σφο- (exclusivement grec).

1. Le th. *tew- est commun au grec et au latin, où il caractérise tout le singulier. Au nominatif le *w* est voyelle, soit primitivement *tŭ et *tū, qu'on reconnaît respectivement dans le dorien τύ (τῠ) et le lat. *tū* (cf. homér. τῡνη, T 10). Aux autres cas alternent les formes *tewe-, *tew-, *twe- et *tw-. En dorien et en latin le *w* après *t* disparaît simplement. Mais, dans les autres dialectes grecs, le groupe τϝ devient σ, v. g. acc. σέ = τϝέ : puis le σ initial se répand dans toute la flexion, en sorte que le lesbien, l'ionien, l'attique et la κοινή ont au nom. sg. σύ au lieu du régulier dorien τύ (béot. τού = τῡ).

2. Le th. *yu-, avec l'appendice *-sm-, caractérise le pluriel en grec ainsi qu'en sanscrit (abl. *yušmát*, comme *asmát* à la 1re pers.) : lesb. ὔμμες pour *ὔμμες, dor. ὑμές (ὑ long), etc.

3. Th. *wo- (cf. sk. acc. pl. *vas*) : au pluriel du latin.

4. Th. *σφο- (?) : au duel du grec, sans analogue ailleurs, d'origine inconnue comme le th. *σφε- de 3e personne.

(224) III. A la **3e personne**, deux thèmes, *sew- et *σφέ- (exclusivement grec), mais le premier seul est primitif. Il est

(1) Par prothèse ? ou par analogie (bien invraisemblable) de ἐγώ ? ou enfin formes primitives, comparables aux thèmes multiples des deux autres pronoms, conservées en grec et perdues partout ailleurs ? La question paraît insoluble.

(2) Cf. sk *sma* et lat. *met* = *smé-d* (ablatif ?), particules de renforcement.

bien certain, en effet, et le latin nous en est à lui seul un sûr garant[1], que le thème **sew-* servait à la fois pour le singulier et le pluriel. Bien plus, le pronom **sew-* n'est pas, à proprement parler, de 3e personne : il est le pronom réfléchi de toutes les personnes et de tous les nombres[2]. Au point de vue de la syntaxe indo-européenne, des phrases telles que *ego* se *geram* (*je me* conduirai), *vos* sibi *placetis* (*vous vous* plaisez), *amisimus* suam *matrem* (*nous* avons perdu *notre* mère), *quin sine rivali seque et* sua *solus amares*, etc., n'auraient rien que de légitime, et l'on en trouve encore l'équivalent de nos jours dans les langues slaves. En latin, ce pronom est resté rigoureusement réfléchi, mais l'usage s'en est restreint à la 3e personne. En grec la corruption a été plus forte : le pronom ἕ- a été employé, soit comme réfléchi, soit comme pronom pur et simple de 3e personne, et l'on sait que l'usage homérique est constant à cet égard. Dès lors on a éprouvé le besoin de lui créer un pluriel, et le th. *σφέ-, d'origine très obscure[3], a été appelé à jouer ce rôle. Puis, à l'époque classique, l'un et l'autre thème est tombé partiellement en désuétude : comme pronoms de 3e personne, on a employé les démonstratifs οὗτος, αὐτός, etc., et en fonction réflexive ἕ- n'a plus guère vécu que dans le juxtaposé ἑαυτόν.

L'unique thème de ce pronom revêt les quatre formes **sewe-*, **sew-*, **swe-* et **sw-*. La déclinaison latine n'a plus que les deux dernières, où le groupe *sw* devient *s*. En grec, σ initial devient esprit rude et ϝ médial disparaît, v. g. acc. ἑέ = *σεϝ-έ ; d'autre part, σϝ initial devient esprit rude, v. g. ἕ = *σϝ-έ. De là les doublets qui émaillent toute cette flexion. De là aussi, jusqu'en attique, la double forme ἑαυτόν = *σεϝ' αὐτόν et

(1) Son témoignage est d'ailleurs confirmé par celui du sanscrit, du germanique et du slave ; cf. all. *sie irren sich* (ils se trompent), et Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, nos 158 et 167.

(2) Ce qui explique qu'il ne saurait avoir de nominatif.

(3) Est-ce un instrumental en -φι du thème σϝ-, soit σ-φίν, qui, pris pour un dat. pl. et coupé à tort σφ-ίν, a donné l'illusion d'un th. σφ-, qu'on a pourvu ensuite des autres désinences ? Mais on attendrait dans ce cas une voyelle entre le σ et le φ. Le problème reste posé, en dépit de nombreux et savants essais.

αὐτόν = * σϝ' αὐτόν, et de même à la 2e pers., σεαυτόν corrompu pour * τεαυτόν = * τεϝ' αὐτόν, et σαυτόν régulier = * τϝ' αὐτόν.

§ 2. — *Désinences.*

(225) I. Singulier. — On peut résumer comme suit la déclinaison grecque et latine, en plaçant sur la même ligne les formes reconnues morphologiquement identiques.

1.	N.	ἐγώ, *ego*.	τύ, σύ, *tū*.	»
2.	A.	ἐμέ μέ, *mē*.	τϝέ [2] τέ, σέ, *tē*.	ἑέ, ἕ (lesb. ϝέ), *sē*.
3.	Ab.	*mē*.	*tē*.	*sē* (*sĕd*).
4.	Ab.	ἐμέ-θεν (μεθέν ?)	σέ-θεν.	ἕ-θεν.
5.	D.	ἐμοί μοί (*mī* ?) [1]	τοί, σοί.	ἑοῖ, οἷ.
6.	D.	*mi-hī*.	*ti-bī*.	*si-bī*.
7.	L. (?).	ἐμ-ίν.	τε-ίν, τίν.	ἑίν, ἵν (μίν, νίν).
8.	G.	ἐμεῖο ἐμέο ἐμοῦ.	τέο τεῦ, σεῖο σέο σοῦ.	εἷο ἕο εὗ οὗ.
9.	G.	ἐμέος ἐμεῦς ἐμοῦς.	τέος τεῦς.	οὗς (?).
10.	G.	*meī*, (*mīs*).	*tuī*, (*tīs*).	*suī*, (*sīs* ?).

1. Le nominatif a été expliqué, supra 222 et 223.

2. Les divergences s'accusent dès l'accusatif : la voyelle longue du latin est confirmée par le sk. *mā tvā* ; quant aux formes grecques, elles représentent, soit un autre accusatif, également primitif, à voyelle brève, soit peut-être l'ablatif dont il va être question, confondu avec l'accusatif.

3. L'ablatif sanscrit *mát tvát* appellerait en grec un ablatif * μέδ * τϝέδ * σϝέδ, d'où μέ σέ ἕ qu'on retrouve à l'accusatif. En latin * *mĕd* est devenu *mēd* par analogie de la longue de l'acc. *mē*, puis le *d* est tombé après voyelle longue : *mē tē sē*. Ce dernier mot, signifiant « à part soi, à part », a été subséquemment employé dans le sens de « sans » (*sē dolō*, sans fraude), et aussi comme préfixe verbal, v. g. *sē-cēdere*, littéralement « se retirer à part soi », *sē-cernere*, *sē-clūdere*, etc. Mais la forme primitive à voyelle brève vit encore dans la disjonctive

(1) Bien plutôt simple contraction de *mihī*.

(2) On lit dans Hésychius τρέ · σέ. Κρῆτες. Cf. supra 40 in fine.

sĕd (mais), littéralement « ce point mis à part, à cela près que... ».

4. L'ablatif en -θεν n'exige point d'éclaircissement[1].

5. La désinence du datif grec est -οί : 1re pers. ἐμ-οί et enclitique μ-οί. La 2e personne était déjà * *toy* en indo-européen (sk. *tē*), ce qui explique qu'on ait, même en ionien-attique, la forme non assibilée τοι en tant que particule explétive : σοί est donc, comme σύ, analogique. A la 3e, οἷ = * σϝ-οῖ (lesb. ϝοῖ), et ἑοῖ = * σεϝ-οί peut-être analogique des cas forts.

6. Le datif latin a pour corrélatif en sanscrit la forme *má-hyam tú-bhyam*. Mais la concordance est imparfaite : il est probable que la finale latine s'est accommodée à celle du datif nominal (*patrī*). La loi des mots iambiques a autorisé la scansion *mihĭ tibĭ sibĭ*, que la langue classique a sanctionnée.

7. On a considéré comme locatif le cas en -ιν, qui pourrait également passer pour un instrumental, un datif ou même un accusatif. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait très souvent fonction d'accusatif, sans doute à cause de sa finale nasale. Les formes ἐμίν et τίν sont doriennes, communes surtout dans Théocrite[2]; on lit τεΐν = *τεϝ-ίν dans Homère (Λ 201), ϝίν = *σϝ-ίν en épigraphie crétoise ; quant à ἵν et ἑΐν = * σεϝ-ίν, ils ne reposent guère que sur le témoignage des grammairiens. Mais, comme substitut de ἵν (lui), on rencontre très fréquemment, en fonction de datif ou d'accusatif, dans Homère μίν, dans les tragiques νίν (même au pluriel), sans qu'on ait encore pu tirer au clair l'origine de cette nasale initiale[3]. La voyelle de la désinence est généralement brève : cependant Théocrite scande toujours ἐμῖν et τῖν, et l'on verra que les formes corrélatives du pluriel ont la même alternance.

8. Les formes ἐμεῖο et similaires se ramènent naturellement

(1) Supra 187, 6.

(2) Cet auteur emploie aussi très fréquemment le nom. sg. τύ en fonction d'accusatif.

(3) Il y a lieu de tenir compte de la confusion probable de ἵν = *σϝ-ίν avec ἵ-ν = lat. *i-m*, acc. du th. pronominal *i-*, supra 221, 1. — Sur la nasale de μίν et νίν, cf. aujourd'hui Brugmann, *Grundriss*, II, p. 770.

à * ἐμέ-σyο : homér. ἐμεῖο ἐμέο, néo-ion. et néo-dor. ἐμεῦ, néo-dor. et att. ἐμοῦ (encl. μεῦ μοῦ), etc.[1]

9. Les formes ἐμέος ἐμεῦς et similaires sont doriennes et analogiques des génitifs de flexion imparisyllabique[2].

10. Le génitif latin *meī tuī suī* est un génitif d'adjectif possessif transporté dans la flexion pronominale[3]. Le gén. arch. *mīs tīs* vient de la déclinaison imparisyllabique.

(226) II. Duel. — Les formes du duel — 1. νῶϊ νώ, νῶϊν νῷν, — 2. σφῶϊ σφώ, σφῶϊν σφῷν, — 3. (très rare) σφωέ σφωΐν, — sont isolées et sans doute hystérogènes.

(227) III. Pluriel. — Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, de celles du pluriel. En effet, il est aujourd'hui établi sans contestation possible qu'à l'origine les désinences du pluriel ne différaient en rien de celles du singulier : autrement dit, la notion du pluriel était enfermée, non dans les désinences, mais dans le thème. Le sanscrit, par exemple, fait à l'abl. pl. *asmát*, *yušmát*, comme *mát*, *tvát* à l'abl. sg. Mais en sanscrit déjà, et peut-être même dès la période indo-européenne, les désinences plurales des noms et des démonstratifs ont été analogiquement transportées aux pronoms personnels. En grec on trouve encore quelques restes de l'état ancien. Il n'y en a plus en latin.

A. Grec. — 1. Le nominatif, aussi loin qu'on remonte dans le passé hellénique, a déjà la finale -ς analogique du pluriel nominal : * ἀμμές, * ὑμμές, d'où homér. et lesb. ἄμμες, ὔμμες, dor. ἁμές (α long, l'esprit rude sans doute analogique de celui de ὑμές) ὑμές (υ long), béot. οὑμές, etc. Les formes homériques, ioniennes et attiques ἡμεῖς ὑμεῖς (υ long) sont analogiques du nom. pl. des thèmes en -εσ-[4], et le th. σφέ-, très postérieur aux autres, ne présente nulle part que cette désinence longue, σφεῖς.

(1) Supra 187, 11.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. infra 227 B.

(4) Formule ἡμεῖς : ἡμέων (gén.) = εὐγενεῖς : εὐγενέων.

2. Accusatif. — Le type le plus ancien est ἄμμε, ὔμμε, σφέ [1], qu'on lit dans Homère (dor. ἀμέ, ὑμέ, σφέ, et lesb. ἄσφε). Mais dès l'époque homérique, se sont formés sur ἡμεῖς, etc., les accusatifs ἡμέας ὑμέας σφέας [2] : les mêmes en néo-ionien : att. ἡμᾶς ὑμᾶς σφᾶς, et en poésie ἥμας ὕμας σφας (E 567) [3]. Ce dernier a même un nom.-acc. nt. σφέα dans Hérodote et les poètes attiques.

3. Locatif (datif). — Originairement sans doute * ἀμμῖν * ὑμμῖν (comme ἐμῖν τῖν au sg.) : homér. et lesb. ἄμμι (I 427) ἄμμιν, ὔμμι (Z 77) ὔμμιν, σφῖν ἄσφι : dor. ἀμῖν ἁμίν, ὑμῖν (béot. οὐμῖν) ὑμίν, σφιν : att. ἡμῖν ἥμιν, ὑμῖν ὕμιν, σφίσιν. Cette dernière forme, qu'on lit aussi dans Homère, est évidemment analogique de τισίν et autres locatifs nominaux, ainsi que le lesbien ἄμμεσιν.

4. Génitif. — La désinence étant la même qu'au sg., on devait avoir * ἀμμεῖο * ὑμμεῖο, cf. ἐμεῖο. On a pluralisé ces finales en * ἀμμείων * ὑμμείων, et de là : lesb. ἀμμέων, ὑμμέων, σφέων : dor. ἀμέων ἀμῶν, ὑμέων, σφέων ; ion. homér. ἡμείων ἡμέων, ὑμείων ὑμέων, σφείων σφέων [4] ; att. ἡμῶν, ὑμῶν, σφῶν.

B. Latin. — 1. Nom.-acc. *nōs vōs*, cf. du. gr. νώ.

2. Dat.-abl. *nō-bīs vō-bīs*. Si l'on s'en rapporte au témoignage du sanscrit, il pourrait y avoir en latin un dat.-abl. * *nō-bĭŏs* et un instrum. * *nō-bĭs* [5]. C'est ce dernier sans doute qui a survécu dans la double fonction, mais en allongeant sa finale à l'image de celle du dat.-abl. de 2e déclinaison nominale.

3. Génitif *nostrī vestrī*, *nostrum vestrum*. C'est respectivement (comme au sg. *meī*, etc.) le gén. sg. et le gén. pl. primitif [6] de l'adjectif possessif correspondant.

(1) Comme au sg. ἐμέ, τέ, ἕ, abl. sk. *asmát*.

(2) Formule ἡμέας : ἡμεῖς = εὐγενέας : εὐγενεῖς. Dans ces formes le groupe εα ne fait presque jamais qu'une syllabe.

(3) D'après les grammairiens, le type périspomène est orthotonique, celui dont l'accent est remonté est enclitique, et de même au datif.

(4) Ici la synizèse est naturellement constante.

(5) Cf. supra 206, 5.

(6) Cf. supra 225, 10.

§ 3. — *Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.*

(228) En grec et en latin toutes les formes des pronoms personnels sont susceptibles de se renforcer par l'adjonction d'un pronom d'identité. En latin la juxtaposition reste syntactique d'un bout à l'autre, *ego ipse*, *tuī ipsius*, *sēmetipsum*, et chacun des termes conserve sa flexion. En principe il en est de même en grec : ἐγὼ αὐτός, σοὶ αὐτῷ, ἡμῖν αὐτοῖς, ὑμῶν αὐτῶν, σφᾶς αὐτούς, etc. : pourtant le premier terme, à certains cas, est devenu indéclinable. L'acc. régulier ἐμ' αὐτόν = ἐμὲ αὐτόν, s'étant écrit en un mot ἐμαυτόν, a fait créer les formes en apparence corrélatives ἐμαυτῷ ἐμαυτοῦ [1], et de même pour σεαυτῷ σαυτοῦ, ἑαυτοῦ αὐτῷ : puis au pluriel, le thème * σϝ- étant originairement des trois nombres, ἑαυτούς αὐτούς, ἑαυτοῖς αὐτοῖς, ἑαυτῶν αὐτῶν. Polybe emploie même ἑαυτῶν comme pronom réfléchi des trois personnes [2].

Dans l'ionien d'Hérodote une analogie toute pareille paraît être partie du gén. sg. ἐμέο αὐτοῦ contracté en ἐμεωυτοῦ, d'où ἐμεωυτόν, et de même σεωυτῷ, ἑωυτοῖς, etc.

§ 4. — *Possessifs.*

(229) Les adjectifs possessifs sont dérivés des thèmes pronominaux, forts ou faibles, par l'addition du suff. *-ó-* : — 1. gr. ἐμ-ό-ς, lat. *me-u-s* : — 2. gr. (homér., lesb.) τεός = *τεϝ-ό-ς, lat. *tuus* = *tovos* = **tev-o-s* [3], gr. (homér., ion., att.) σός = *τϝ-ό-ς : — 3. gr. (homér.) ἑός = *σεϝ-ό-ς, lat. *suus* = *sovos* = **sev-o-s*, gr. (homér., ion., att.) ὅς = (lesb.) ϝός = *σϝ-ό-ς [4] : — en grec au pluriel aussi, lesb. ἄμμος ὔμμος σφός, dor. ἁμός ὑμός σφός (σφεός).

(1) On cite même un nom. sg. ἐμαυτός du comique Phérécrate.

(2) Cf. supra 224.

(3) Cf. supra 32 A α.

(4) L'adjectif ἑός ὅς peut remplir en poésie la fonction de possessif du pluriel « leur », et éventuellement celle de possessif réfléchi des deux autres personnes.

La seule forme qui paraisse irrégulière est en latin le vocatif du possessif de 1re pers., *mī*. On doit sans doute y reconnaître le génitif archaïque du pronom correspondant [1], qui, dans la locution courante *fīlī mīs*, a assimilé sa finale à celle du terme qu'il accompagnait [2].

Au pluriel, comme il n'y avait pas originairement de pronom de 3e pers., les deux autres formaient couple : ainsi s'explique l'autre dérivation, celle par le suff. * *-tero-* dont on a vu la fonction constante [3] : gr. (lesb.) ἀμμέ-τερο-ς, (dor.) ἁμέ-τερο-ς, ὑμέ-τερο-ς, (homér., ion., att.) ἡμέτερος, ὑμέτερος, lat. *nos-ter*, *ves-ter*. Par analogie on a créé ensuite en grec un possessif de 3e pers. σφέτερος, et ceux du duel νωΐτερος, σφωΐτερος : et la ressemblance extérieure de σφέτερος et de σφωΐτερος a fait parfois employer celui-ci au duel de la 3e personne, celui-là au pluriel de la 2e, comme au 2e vers des Ἔργα καὶ Ἡμέραι.

(1) Supra 225, 10.

(2) Selon M. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 819) ce serait le datif *mī* en fonction de génitif, cf. μητέρι μοι (à ma mère), β 50.

(3) Supra 121 5°, et 159.

II. — CONJUGAISON.

(230) L'étude comparée de la **conjugaison** gréco-latine comprend :

1° Celle des **préfixations invariables** (**augment** et **redoublement**)

2° Celle des **désinences personnelles**;

3° Celle des modifications qui affectent le thème verbal par suite de l'affixation de ces désinences, autrement dit, l'étude des **temps** et **modes** et de leurs flexions.

CHAPITRE I[er]

AUGMENT ET REDOUBLEMENT

231) L'augment et le redoublement ont beaucoup de points communs : leur forme d'abord, tous deux ont en général une voyelle *e* : tous deux sont des éléments invariables de la conjugaison, et en même temps des éléments très instables, qui ne font point corps avec le verbe et s'en peuvent détacher ; enfin, tous deux caractérisent essentiellement les temps du passé : l'augment, en grec et à l'indicatif seulement, tous les temps passés, sauf le parfait : le redoublement, le parfait à tous les modes et le plus-que-parfait. On est d'accord aujourd'hui pour considérer l'augment comme un thème démonstratif écourté, une sorte de doigt indicateur qui a pour fonction de reporter dans le passé l'action exprimée par le verbe (1) : soit ἔ-φερε = i.-e. **é bhere-t*, « autrefois il porte » (2), d'où « il portait, porta » (3). Quant à l'origine du redoublement, elle est beaucoup plus mystérieuse, bien que les formes à réduplication initiale soient communes encore dans nos langues modernes (4).

(1) De là vient qu'en grec les modes des aoristes, dépourvus d'augment, n'ont pas en principe le sens du passé : εἰπέ (dis), φυγεῖν (s'exiler), etc.

(2) Cf. le lat. *legĭs legĭt*, qui, à l'augment près, ressemble bien plus à ἔλεγες ἔλεγε(τ) qu'à λέγεις λέγει.

(3) Aussi, dans le grec le plus ancien (Hom.), tous les temps à augment expriment-ils indifféremment toutes les nuances de passé. La notion du passé est enfermée dans l'augment et non dans la forme du verbe.

(4) Ce sont surtout des formes nominales et hypocoristiques (termes de caresse) : fr. *bébête*, *Mimi*, *Lélène* = *Hélène*, *tante* = *ante* = lat. *âmita*, etc.; angl. *Bob* = *Robert*, ital. *Beppo* = *Giuseppe*, esp. *Pepa* = *Josefa*, et nombre d'autres. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 845 sq.

Section Ire.

AUGMENT.

§ 1er. — *Forme de l'augment.*

(232) L'**augment** en grec est dit **syllabique** ou **temporel**, selon qu'il affecte une forme verbale commençant par une consonne ou par une voyelle. Mais cette distinction n'est qu'apparente : elle tient à ce que l'*e* de l'augment, resté intact devant consonne, s'est contracté, dès la période indo-européenne (1), avec la voyelle initiale du verbe et l'a ainsi allongée : * *é bhere-t* (il portait), mais * *é age-t*, d'où * *āget* (il conduisait, gr. ἦγε).

(233) I. Augment syllabique. — 1. La forme ordinaire est un ἐ- préfixé : ἔ-φερε, ἐ-βούλε-το, ἔειπε (homér.) = * ἔ-ϝειπε.

2. Très rarement on trouve ἑ- : l'esprit rude est dans ce cas analogique de la forme non augmentée. Ainsi ἕρπω (ramper) = * σέρπω (lat. *serpō*) devrait naturellement faire à l'imparfait * ἔ-σερπο-ν, d'où * ἔερπον * εἶρπον : mais on a εἷρπον imité de ἕρπω ἕρψω, etc. De même pour εἵπετο (il suivait), εἱστήκει (il était debout), ἑώρων (je voyais), ἑάλων (je fus pris), et divers autres, où s'est glissé l'esprit rude initial de ἕπομαι, ἕστηκα (= * σέ-στᾱ-κ-α), ὁράω, ἁλίσκομαι, etc. Mais on a (hom.) ἆλ-το, de ἅλ-λο-μαι = *sal-iō*, si ce n'est une forme de psilosis éolienne (supra 78).

3. Rarement aussi on rencontre un augment long ἡ-, qui selon toute vraisemblance n'a rien de primitif : ᾔα (j'allais), ἤ-θελε, ἠ-βούλετο, ἤ-μελλε (homér. ἐβούλετο, ἔμελλε, qui appartiennent aussi à la langue classique), ἠδύνατο, homér. ἤισκον (j'assimilais, de ἴσκω = * ϝίκ-σκω), ᾔειδη (il savait), puis encore ἐᾱγη (il fut brisé) = * ἠ-άγη de rac. ϝαγ, ἑώρων = * ἠόρων, ἑᾱλων = * ἠ-άλω-ν, etc. Dans plusieurs de ces formes la longue est régu-

(1) Il faut donc bien se garder de restituer en grec *ἔαγον, *ἔελθον, *ἔορτο, etc., pour expliquer ἦγον, ἦλθον, ὦρτο ; on voit d'ailleurs que les deux derniers n'auraient pu donner en ion.-att. que *εἶλθον et *εὖρτο ou *οὖρτο.

lière : ainsi ἠι- est la forme à augment temporel de la racine εἰ (aller) ; de même ἤθελε, ἤισκον se rapportent aux formes à prothèse[1] ἐθέλω, ἐίσκω, doublets de θέλω, ἴσκω. Qu'on les ait par la pensée rapportés à ces derniers, il n'en a pas fallu davantage pour donner l'illusion d'un augment syllabique à voyelle longue, qui s'est encore propagé davantage en byzantin et en néo-grec.

4. La nasale ou la vibrante initiale du thème verbal se redouble parfois en poésie après l'augment, soit par redoublement spontané[2], soit par imitation du redoublement régulier de ἔρρεε (il coulait) = *ἔ-σρεϝε, ἔννεον (je nageais) = *ἔ-σνεϝο-ν : v. g. ἔλλαβε, ἔλλαχε, ἔμμαθε, ἔλλιπε.

5. Quand l'augment syllabique se préfixe à un verbe dont l'initiale est une consonne qui disparaît quand elle se trouve entre deux voyelles, il se contracte ordinairement avec la voyelle suivante ainsi mise à découvert : εἰργάζετο (il travaillait = *ἐ-ϝεργάζε-το), εἶχον = *ἔ-ϝεχο-ν ou *ἔ-σεχο-ν, εἱπόμην = *ἐ-σεπό-μην (cf. lat. *sequo-r*)[3], etc. Au surplus, dans nombre de types, la contraction n'étant pas faite, l'augment syllabique demeure très reconnaissable : homér. ἔειπε (class. εἶπε), ἐάνασσε (il régna), class. ἐάγη, ἑάλων (cf. inf. ἁλῶναι), ἐωνούμην (j'achetais) = *ἐ-ϝοσνέο-μην, lat. *vēnum* = **ves-no-m*, etc.

6. Par extension abusive de la diphthongue de contraction ει, et surtout par analogie du redoublement en ει de εἴληφα[4], on a créé les formes, d'ailleurs rares, παρειλήφθησαν, διειλέχθη.

(234) II L'augment temporel, beaucoup moins stable que l'augment syllabique, donne lieu aux remarques suivantes.

1. Une longue initiale ne saurait naturellement être affectée

(1) Supra 79.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Metrique* (1re-2e édit.), n° 50.

(3) Ainsi la différence entre εἷρπε (cf. ἕρπειν) et ἦλθε (cf. ἐλθεῖν) tient à ce que le premier a l'augment syllabique et l'autre l'augment temporel, le tout très régulièrement. — En dorien, où εε se contracte en η, on a régulièrement ἦχον, etc. — Le lesbien εὔιδον (att. εἶδον = *ἐ-ϝιδο-ν) montre encore le ϝ de la rac. ϝιδ, cf. supra 40 A.

(4) Cf. infra 238.

de cet augment : ἠρεμέω (être tranquille), ἠρέμησα. De là sans doute est partie l'analogie qui en a entraîné la suppression même dans les verbes à brève initiale.

2. Les initiales ἀ, ἐ, ὀ s'augmentent respectivement en ᾱ (ion.-att. ἡ), ἡ, ὠ : ἄγω, dor. ἆγο-ν, ion.-att. ἦγο-ν ; ἦα (j'étais) = * ἦσ-α = * *ēs-m̥*, rac. ἐσ ; ὦρ̥-το de ὄρ-νῡ-μι, etc.

3. Par analogie les initiales ῐ et ῠ peuvent s'augmenter en ῑ et ῡ (hom. ῑαχον, ils crièrent, B 394), mais ordinairement elles restent invariables.

4. Les diphthongues initiales αἰ, οἰ et αὐ s'augmentent dans la langue commune en ῃ, ῳ et ηὐ ; εἰ et εὐ restent souvent invariables en langue commune, mais s'augmentent dans l'attique de la bonne époque, εἰκάζω (conjecturer) ᾔκαζον, εὑρίσκω ηὑρέθη ; enfin οὐ initial (très-rare) ne change jamais.

5. L'analogie a souvent introduit l'augment temporel dans des verbes qui commençaient par une consonne plus tard disparue : ainsi οἰκέω = * ϝοικέω (cf. ϝοῖκο-ς *vīcu-s*) devrait faire à l'impf. * ἐοίκουν et fait ᾤκουν ; de même pour homér. ἵκε-το (ῑ initial), à moins que l'esprit rude ne soit hystérogène, att. ἠργάζετο (épigr.) à côté de εἰργάζετο ; et le vb. ἰδίω (suer) = * σϝῑδ-ίω a, dès les temps les plus reculés, perdu toute trace d'augment syllabique. Dans certains cas les deux augments semblent se cumuler : ainsi le régulier * ἐοινοχόει (il versa du vin, ϝοῖνος) et l'irrégulier ᾠνοχόει ont pu confluer en ἐῳνοχόει, qu'on lit par exemple Δ 3, mais que rien cependant n'empêche de corriger en ἐοινοχόει.

§ 2. — *Emploi de l'augment.*

(235) On a vu que l'augment ne fait point partie intégrante de la forme verbale. C'était à l'origine un mot distinct. Or, les lois de l'accentuation indo-européenne, que nous révèle le sanscrit védique, exigeaient que le verbe fût atone en proposition principale, accentué seulement en proposition secondaire. En conséquence, dans la proposition principale, le verbe était enclitique sur l'augment, soit * *é bheret* : dans la proposition secondaire, l'augment était proclitique sur le verbe, soit * *e bhéret*, et alors l'augment atone tendait à disparaître, * *bhéret*, gr. φέρε. Aussi, dès le plus lointain passé, les modes

autres que l'indicatif sont-ils dépourvus d'augment, par la raison qu'ils n'apparaissent presque jamais qu'en proposition secondaire [1].

D'après cela il semble qu'on dût dire en grec ἔϐη (il marcha), mais λέγω ὅτι βῆ (je dis qu'il marcha). Mais, en grec comme en sanscrit, les formes augmentées et non augmentées se sont confondues de telle façon qu'on les a employées l'une pour l'autre : celles-ci même en proposition principale, dans la langue homérique et poétique qui rejette l'augment à volonté ; et les formes augmentées même en proposition secondaire à toutes les époques de la langue.

L'usage à cet égard se répartit comme suit : Homère et ses imitateurs usent d'une liberté sans limite ; il en est à peu près de même des élégiaques et des lyriques ; les iambiques et surtout les tragiques omettent rarement l'augment, sauf ces derniers dans les chœurs, morceaux lyriques, et dans les récits de messagers, qui ont toujours une certaine couleur épique ; dans la prose d'Hérodote, les itératifs seuls sont dépourvus d'augment [2] ; enfin, dans la prose classique, l'augment a définitivement triomphé, et, sauf ce qui vient d'être dit des irrégularités de l'augment temporel, ne manque jamais que çà et là au plus-que-parfait ; encore n'est-il pas sûr que tel ait été le bon usage attique.

En latin, au contraire, c'est l'analogie inverse qui a prévalu : si haut qu'on remonte, on ne trouve plus trace d'une forme pourvue d'augment, et même l'imparfait *eram* oppose son initiale brève à la longue de ἦα [3].

§ 3. — *Place de l'augment.*

(236) Bien que distinct à l'origine, l'augment ne peut se placer qu'immédiatement avant le verbe : il en résulte que dans les simples juxtapositions de particule et de verbe, l'augment s'intercale entre ces deux éléments, διαϐαίνω διέϐαινον, περι-

(1) Toutefois M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 333) aime mieux voir dans la chute de l'augment un simple fait de phonétique syntactique.

(2) Cf. supra 142.

(3) Supra 149.

γίγνομαι περιεγένετο, etc. Que si, au contraire, le verbe est un dérivé de composé et forme ainsi un tout indissoluble, l'augment se place en tête de cet ensemble : ἀμφισβητέω (douter) ἠμφισβήτησα, ἀντιδικέω (soutenir un procès contre) ἠντιδίκουν [1].

Mais il était inévitable qu'il se glissât quelque confusion entre ces deux catégories, souvent peu distinctes pour tout autre que l'étymologiste. Ainsi parfois la particule juxtaposée a paru faire corps avec le verbe et à ce titre a reçu l'augment, surtout quand l'ensemble verbal ainsi constitué différait beaucoup du verbe simple au point de vue du sens, comme il arrive pour ἐπίσταμαι (je sais), qui n'a plus rien du sens de ἵστημι ; de là l'imparfait ἠπιστάμην, et semblablement en att. ἠμφίεσα (je vêtis), ἐκάθευδε (il dormait), ἐκαθήμην (j'étais assis) [2]. L'analogie inverse, particulièrement fréquente dans la basse grécité, a produit les types ὑπώπτευον (je soupçonnais), προεφήτευσε (il prophétisa) [3], même διήτων (j'administrais), διηκόνουν (je servais), pour ἐδιαίτων, ἐδιακόνουν, verbes auxquels le préfixe διά est étymologiquement étranger. Le phénomène le plus curieux est le cumul du vrai et du faux augment dans les types classiques ἠνειχόμην (de ἀν-έχομαι), ἠντεδίκει, ἐδιήτων (Démosth.), ἠμφεσβήτουν (Platon), ἠντεβόλησε (il rencontra), etc.

Section II.

REDOUBLEMENT.

§ 1er. — *Forme du redoublement.*

(237) Le **redoublement** en grec est susceptible de trois formes : **syllabique devant consonne, temporel devant voyelle**, et **syllabique devant voyelle**. Le latin ne paraît connaître que la première, qui elle-même y est presque effacée.

(238) I. Le redoublement syllabique devant consonne consiste en principe dans la répétition de la consonne initiale du verbe suivie de la voyelle *e* : gr. λέ-λοιπ-α, δέ-δορκ-α, λέ-λυ-κ-α : lat.

(1) Cf. supra 178. Il n'y a pas de vb. *βητέω ou *δικέω.

(2) Hom. ἐκάθιζον (π 408).

(3) Il n'y a pas de verbe *φητεύω, *ὀπτεύω.

de-d-ī, *pe-pend-ī*, *pe-pig-ī*, *te-tig-ī*, *ce-cid-ī*, *ce-cīd-ī* : le redoublement se dissimule dans *sēdī* = * *se-zd-ī* = * *se-sd-ī*, rac. *sed*, cf. gr. ἵζω = * σί-σδ-ω [1], et le rapport *sĕdeō sēdī* a fait tirer analogiquement *vēnī* de *vĕniō*, *lēgī* de *lĕgō*, etc. Le principe posé, suivons-le dans ses applications particulières.

1. La voyelle de réduplication est toujours ε en grec. En latin elle s'est fréquemment assimilée à celle de la racine verbale : *i* dans *di-dic-ī* : *o* dans *po-posc-ī*, *mo-mord-ī* (arch. *me-mord-ī*), etc. ; *u* dans *pu-pug-ī* (de *pungō*, arch. *pe-pug-ī*), *tu-tud-ī* (de *tundō*) [2], etc.

2. L'aspirée grecque se redouble par la non-aspirée correspondante : πεφίλημαι = * φε-φίλη-μαι, cf. sk. *ba-bhâr-a* (il porta) = i.-e. * *bhe-bhor-e* [3] : de même τέ-θεικ-α, κέ-χανδ-α, etc.

3. Quand l'initiale est un groupe de consonnes, il ne se redouble jamais tout entier : mais le traitement du groupe diffère en sanscrit, en grec et en latin, ce qui semble indiquer que chacune des trois langues a altéré à sa manière le redoublement primitif et intégral. En grec la première consonne se redouble seule : βέ-βλη-κ-α, κέ-κτη-μαι, ἕ-στη-κ-α = * σέ-στᾱ-κ-α, ἔρρωγα (je brisai) = * ϝέ-ϝρωγ-α, etc. [4]. En sanscrit c'est souvent la seconde : *ta-sth-úr* (ils se tinrent), rac. *sthā*. En latin elles se redoublent toutes deux, mais la première disparaît de la syllabe radicale : *stetī* pour * *ste-st-ī* (par analogie de *de-d-ī*), *spopondī* (je promis) pour * *spe-spond-ī*, de *spondeō*.

4. Le σ initial du redoublement devenait naturellement esprit rude : ἕστηκα : εἵμαρται (il est donné en partage) = * σέ-σμαρ-ται, rac. (réduite) **smer* (partager, cf. μέρ-ος et μοῖρα = *σμόρ-*y*α) [5], etc. Or, il a pu arriver que cet esprit rude permutât en esprit

[1] Cf. supra 87 (III) et 90 (X).

[2] Cette corruption s'est produite sur une plus large échelle en sanscrit.

[3] Cf. supra 61.

[4] Le type, d'ailleurs fort rare, ῥερυπωμένα (ζ 59), ῥερῖφθαι (Pind.), a été refait sur ῥυπόω, ῥίπτω après la chute du ϝ, le ῥ étant pris dès lors pour initiale.

[5] Cf. l'expression grecque ἡ εἱμαρμένη (sous-ent. τύχη, μοῖρα) « la destinée ».

doux, soit dialectalement par simple psilosis, v. g. éol. homér. ἔμμορε (il partagea) = * σέ-σμορ-ε, soit généralement par suite du voisinage d'une autre aspirée, v. g. ἔσχηκα = *ἕσχηκα = *σέ-σχη-κ-α[1]. D'autre part le ϝ initial du redoublement disparaissait en ionien-attique[2], d'où ἔοικα (je ressemble) = *ϝέ-ϝοικ-α, ἔολπα (j'espère) = *ϝέ-ϝολπ-α, ἔοργα (je travaillai) = *ϝέ-ϝοργ-α, ἔρρωγα, ἔρριφα, etc. Dans ces deux derniers cas donc le redoublement ne différait pas de l'augment syllabique : c'est ce qui a amené la substitution de l'augment syllabique au redoublement partiel du groupe de consonnes initial. Les deux préfixes se répartissent en général comme suit : quand la seconde consonne est une liquide ou une nasale, on s'en tient au redoublement partiel, γέγραφα, βέβλαφα, τέτριμμαι, μέμνημαι, et toutefois les inscriptions dialectales fournissent de nombreux exemples de la substitution de l'augment, laquelle est de règle dans le panhellénique ἔγνωκα : si au contraire la seconde consonne est une momentanée ou la sifflante, ou si l'initiale est ζ, l'augment prévaut presque partout : ἔζευγμαι (cf. la forme redoublée δίζημαι[3]), ἔψευσμαι, ἔκτημαι (en prose cependant κέκτημαι), ἔπτυκα (je crachai), ἔπτυχα (je pliai), ἔπτηχα (j'épouvantai, mais aussi πέπτηχα et homér. πεπτηώς)[4], ἔσχισται (il est déchiré), ἔστικται (il est piqué), ἔσσυται (il est lancé) de σεύω = *σσεύω = *$qy\acute{e}w\bar{o}$ (sk. *cyávā-mi*), et presque toujours ainsi avec σ suivi de consonne.

5. Une fois le redoublement confondu avec l'augment, il a été sujet aux altérations qui ont été signalées plus haut[5] comme attribuables à la propagation analogique de l'augment long : ainsi le pf. ἑόρᾱκα n'est pas rare, mais on lit la plupart du temps ἑώρᾱκα d'après ἑώρων ; de même ἑᾱ́λωκα, et jusqu'à ἐώλπει (T 328), ἐώργει dans le texte d'Homère, plus-que-parfaits à augment temporel intérieur, sinon fautes de copistes.

(1) Cf. supra 61.

(2) Cf. supra 40 A.

(3) Supra 94.

(4) De πίπτω, on a πέπτωκα, jamais *ἔπτωκα.

(5) Supra 233, 3

6. Dans le redoublement par ϝ, une fois les ϝ tombés, les voyelles restées à découvert se sont contractées quand elles en étaient susceptibles : εἴργασμαι = *ϝε-ϝέργασ-μαι, εἴρηκα (j'ai dit) = *ϝε-ϝέρη-κ-α, etc. La diphthongue de εἴρηκα s'est reproduite dans les trois parfaits attiques εἴληφα [1] (Hérod. λελάβηκα), εἴλοχα εἴλεγμαι (surtout dans les composés, mais le simple λέλεγμαι existe dans la bonne langue), εἴληχα (de λαγχάνω, homér. régul. λέλογχα), dont l'η radical est certainement analogique de celui de εἴληφα.

(239) II. Le redoublement temporel se produit dans les mêmes conditions que l'augment temporel et obéit aux mêmes lois [2] : ἄγω ἧγμαι, αἱρέω ᾕρηκα, ἱκνέομαι ἀφῖχθαι inf.; mais εὕρηκα, οὔτασμαι (je suis blessé), etc. On a voulu reconnaître cet augment dans les formes latines *ēgī* (de *agō*), **ēpī* (de **apiō*, *coepī* = **co-ēpī*), où l'*ē* serait le produit de la contraction indo-européenne de *ĕă* (soit ** e-ag-*, ** e-ap-*), et se serait ensuite reproduit analogiquement dans *fēcī* de *faciō*, *cēpī* de *capiō*, etc. Mais rien n'est plus douteux que la contraction proethnique d'*ea* en *ē* ; et il vaut bien mieux reconnaître dans *ēgī*, *fēci*, *cēpī* l'état normal des racines dont l'état réduit apparaîtrait dans *agō*, *faciō*, *capiō* [3] : d'autant que l'*ē* du parfait latin s'appuie en outre sur l'analogie de *sēdī*, *vēnī* [4].

(240) III. Le redoublement syllabique devant voyelle, nommé souvent à tort redoublement attique, est plus commun chez Homère que le précédent et se rencontre dans tous les dialectes. Il consiste dans le redoublement intégral de la syllabe initiale du verbe, mais avec voyelle brève, tandis que la syllabe verbale a la voyelle longue : ὄπ-ωπ-α, ὄλ-ωλ-α, ὄδ-ωδ-α, ἐδ-ηδ-ώς (ayant mangé), ἄρ-ᾱρ-α ἄρ-ηρ-α (j'ai adapté), etc. Ces quelques formations radicales, très simples et sans doute primitives, ont servi de modèle à d'autres plus compliquées, telles que ἐλ-ήλουθ-α (et εἰλήλουθα homér., par corruption), ἐγρ-ήγορ-α

(1) Formule εἴληφα : ληπτός = εἴρηκα : ῥητός.

(2) Supra 234.

(3) Supra 41, 2 et 3.

(4) Supra 238.

(de ἐγείρω), ἀκ-ήκο(ϝ)-α, ἐν-ήνοχ-α (rac. ἐνεκ, cf. aor. ἤνεγκον), ὀλ-ώλε-κ-α (j'ai fait périr, cf. ὀλέ-κ-ω), ὀμ-ώμο-κ-α (de ὄμνυμι, jurer, fut. ὀμό-σω et mieux ὀμοῦμαι = * ὀμό-σο-μαι), etc. ; et subsidiairement à de véritables barbarismes dans lesquels on a transporté de toutes pièces la finale de quelqu'un des précédents, v. g. ἐδήδοκα (j'ai mangé, rac. ἐδ), ἀγήοχα (de ἄγω) visiblement calqué sur ἐνήνοχα. Cette formation très répandue est exclusivement hellénique (1).

§ 2. — *Emploi du redoublement.*

(241) Il n'est pas douteux qu'en indo-européen le redoublement n'ait été sujet à disparaître, sans doute dans les mêmes conditions que l'augment. Il y a même un exemple sûr d'un parfait qui avait absolument perdu tout redoublement dès la période proethnique, car il n'en a dans aucune langue : c'est * *wóyd-a* (j'ai vu, je sais), sk. *vêd-a* (je sais), gr. οἶδ-α, lat. *vīd-ī*, goth. *vait* (all. *ich weiss*). Mais en grec, de même que l'augment à l'époque classique, ainsi s'était fixé le redoublement dès l'époque homérique, en sorte que, sauf les capricieuses variations du redoublement temporel, à peine peut-on glaner çà et là quelques exemples de parfaits non redoublés. C'est Hérodote qui en fournit le plus : οἶκα pour ἔοικα, ἔργασται, etc.

Le latin a suivi la marche inverse. D'abord il avait hérité, comme le grec, de quelques parfaits non redoublés : dans tel autre, comme *sēdī*, le redoublement subsistait, mais n'était plus du tout perceptible, et l'on a vu que l'analogie a propagé ce type : enfin, toute une classe très importante de soi-disant parfaits était normalement dépourvue de redoublement, c'est à savoir les anciens aoristes sigmatiques complètement confondus avec le parfait (2) : il n'en fallait pas tant pour que cet élément tendît partout à s'effacer. Aussi les parfaits cités plus

(1) Cf. le même type de redoublement à l'aoriste ἀγ-αγ-εῖν (supra 90 IX) et dans les oxytons féminins, ἀγ-ωγ-ή (supra 110). — Le type ἐδήδοκα act. est refait sur ἐδήδοται moy. (il a été mangé), et celui-ci paraît une pure imitation grossière de πέ-πο-ται (il a été bu), cf. χ 56.

(2) Supra 96.

haut sont-ils, à peu de chose près, les seuls redoublés du latin. Tous les parfaits en *-uī*, *-vī*, et l'immense majorité des parfaits radicaux manquent de redoublement, *nō-v-ī*, *lē-v-ī*, — *fēc-ī*, *vīc-ī*, *tul-ī* (pour *te-tul-ī*) ; à plus forte raison tous les faux parfaits en *-sī*, qui ne l'ont jamais eu, *vīxī*, *finxī*, *panxī* (cf. *pepigī*, tous deux de *pangō*). Au surplus, en latin comme en grec, les parfaits qui ont le redoublement le gardent à tous les modes : *pe-pender-ō*, *pe-pender-i-m*, comme λε-λύκ-ω, λε-λύκ-οι-μι.

§ 3. — *Place du redoublement.*

La place du redoublement est en principe la même que celle de l'augment, περιγέγονε, mais δεδυστύχηκα, et l'on y remarque aussi les mêmes irrégularités, bien que plus rares [1] : faux redoublement initial dans ἠμφίεσμαι : faux redoublement médial dans ὁδοιπεπορήκαμεν, pour ὡδοιπορήκαμεν (nous avons voyagé) ; cumul dans δεδιήτημαι, ὡδοπεποιημένη. En latin, il n'y a plus qu'une trace du redoublement placé entre la particule et le verbe, dans les types *rettulit* = **re-tetulit*, *repperī* = **re-peperī* ; en général, les parfaits même redoublés à l'état simple perdent le redoublement en composition (*im-pend-ī*, *con-tig-ī*), ou même se forment d'autre manière que le parfait du verbe simple (*com-ping-ō*, *com-pēg-ī*) [2].

(1) Supra 236.

(2) Il est vrai que *pēgī* (arch.) existe aussi, mais sans comparaison moins usité que *pepigī* et *panxī*, tandis que *compingō* n'a pas d'autre parfait que *compēgī*. C'est tout ce que j'ai voulu dire. Mais voici un meilleur exemple : *can-ō* fait *cecinī* = * *ce-can-ī*, et *occinō* fait *occinuī*.

CHAPITRE II.

DÉSINENCES PERSONNELLES.

---

(243) Les **désinences** dites **personnelles** ou **de conjugaison** répondent à trois catégories de la flexion verbale : la **personne**, le **nombre** et la **voix**. Les deux premières ont déjà été définies (1). Quant à la **voix**, c'est le rapport du concept verbal avec le sujet : elle est dite **active** ou **moyenne (médiopassive)**, suivant que l'action est conçue comme s'exerçant à l'égard d'autrui ou à l'égard du sujet lui-même. L'indo-européen avait, aux deux voix, des désinences personnelles pour les trois nombres, et pour les trois personnes à chaque nombre (pour la 2e et la 3e seules à l'impératif). Le grec a gardé les deux voix : il y a même ajouté quelques formes exclusivement **passives**, dont les unes (les futurs) se conjuguent d'après le moyen, les autres (les aoristes), d'après l'actif (2). Il a gardé également les trois nombres : toutefois la 1re pers. du duel a disparu, et les deux autres, perdues par quelques dialectes, peuvent dans tous être indifféremment suppléées par celles du pluriel (3). Le latin a effacé tout vestige du duel, au moins en tant que fonction grammaticale. Il a deux voix : mais son médiopassif, qui lui est exclusivement propre et n'offre rien ou presque rien de primitif, ne saurait être apparié à celui du grec et réclame une étude distincte.

(1) Supra 184 et 222 sq.

(2) Supra 98, 102, 103 et 146.

(3) Cf. supra 184. A partir du IVe siècle avant notre ère, on ne trouve plus de formes du duel dans les inscriptions.

L'indo-européen distinguait, dans chaque voix, quatre ordres de désinences personnelles : celles des **temps** dits **secondaires** (temps à augment), celles des **temps** dits **principaux** ou **primaires** [1] (présent, futur), celles **du parfait**, et celles **de l'impératif.** Nous les retrouverons, plus ou moins confondues et altérées, en grec et en latin.

Section Ire.

VOIX ACTIVE.

§ 1er. — *Désinences secondaires.*

Les désinences secondaires affectent en grec les formes verbales suivantes : 1° aoriste athématique [2], ἔ-θη-ν, ἔ-χε(ϝ)-α (je versai) ; 2° aoriste thématique, ἔ-φυγο-ν ; 3° imparfait athématique, ἐ-τίθη-ν, ἐ-δείκνῡ-ν ; 4° imparfait thématique, ἔ-λυο-ν ; 5° aoriste sigmatique, ἔ-λῡσ-α : 6° plus-que-parfait, ἐ-λελύκε-α ἐ-λελύκει-ν ; 7° optatifs de tous les temps, δοίη-ν, λύσει-α ; 8° aoristes passifs, ἐ-τύπη-ν, ἐ-λύθη-ν. En latin les deux séries dites secondaire et primaire se sont confondues [3], et la série mixte résultant de la fusion s'adapte à tous les temps du verbe, à la seule exception de l'indicatif du parfait et de l'impératif.

I. Singulier. — 1. La désinence secondaire de 1re pers. est **-m* après voyelle, par suite **-m̥* après consonne : en grec, respectivement -ν et -α [4] ; en latin, toujours *-m*, parce que la désinence ne s'affixe jamais qu'à des thèmes vocaliques, sauf peut-être dans *eram* qui serait corrompu pour * *er-em* =

(1) Pour abréger on les nommera respectivement désinences secondaires ou primaires, et, sans préjuger la question de savoir laquelle des deux séries est la plus primitive, on commencera par l'étude des secondaires, qui sont plus simples et plus courtes.

(2) Cf. supra 86.

(3) Sauf cependant à la 1re pers. du sg. des temps thématiques, infra 249.

(4) Cf. supra 48 A et 49, 3.

= *és-$\underset{\circ}{m}$, cf. gr. ἦα[1]. La finale après voyelle est partout bien nette : gr. ἔ-δω-ν, ἐ-δίδω-ν, ἔ-λεγο-ν, ἐ-λέχθη-ν, λεχθείη-ν, etc. ; lat. *lega-m*, *legēba-m*, *legere-m*, *sie-m si-m*, *veli-m*, *vīderi-m*, etc. Toutefois en grec les optatifs de temps thématiques, qui ont, comme les autres, les désinences secondaires dans tout le reste de leur flexion, ont adopté la désinence primaire -μι à la 1re pers. du sg. : λύοι-μι[2], λύσοι-μι, et de même λύσαι-μι, λελύκοι-μι. On lit le régulier τρέφοι-ν dans un fragment d'Euripide, et l'on a même proposé de restituer ἴδοιν dans un vers de Sophocle[3].

La finale après consonne a été longtemps méconnue. Rien à cela d'étonnant, puisque les Grecs eux-mêmes, bien avant Homère, l'avaient confondue avec le thème : en présence d'une flexion telle que ἔχεα ἔχεας, ἔλῦσα ἔλῦσας, etc., il était difficile d'imaginer que l'α fût l'indice de 1re personne. Cependant, si l'on vient à considérer que *ἔ-χεϝ-α, ἔ-θηκ-α, sont, par rapport à des racines χεϝ, θηκ, exactement ce qu'est ἔ-θη-ν par rapport à une racine θη, que dans certaines formes les réductions de l'une et l'autre racine se poursuivent parallèlement (v. g. sg. 3 aor. moy. ἔ-χυ-το comme ἔ-θε-το), qu'enfin, si ἔχεα, ἔθηκα, ἔλῦσα étaient des thèmes, la 1re pers. du sg. aurait dans ces temps la forme thématique pure et sans indice, ce qui implique contradiction, on se convainc sans peine que l'α des uns est le corrélatif rigoureux du ν des autres, et ce rapport s'éclaire de la corrélation non moins évidente des mêmes phonèmes à l'acc. sg. et à l'acc. pl. des noms, ἵππο-ν πόδ-α, ἵππο-νς πόδ-ας. La conclusion s'impose : dans ἔχεα = i.-e. *é-ghew-$\underset{\circ}{m}$[4], ἔ-δωκ-α = *ἔ-δωκ-$\underset{\circ}{m}$, ἔλῦσα = *ἔ-λῦσ-$\underset{\circ}{m}$, ἐλελύκεα = *ἐ-λελύκεσ-$\underset{\circ}{m}$, etc., l'-α est l'indice de sg. 1 : régulier à sg. 1 et, comme on le

(1) Cf. le plqpf. *vīderam* = **vīder-em* (?), supra 149.

(2) Soit la formule λύοιμι : λύοις = δείκνῦμι : δείκνῦς, et cf. infra 249, 1 A.

(3) *OEd. R.*, 832, la tournure πρόσθεν ἤ ...ἰδεῖν étant fort rare, sinon incorrecte.

(4) Ἔχεα, ἔδωκα, etc., sont donc à proprement parler ce que la grammaire usuelle appelle aoriste 2e, et non pas aoriste 1er ; quant à ἔχευα, c'est peut-être une forme éolienne avec υ = ϝ (supra 40 A), peut-être un aor. 1er (sigmatique) avec chute régulière du σ intervocalique ; l'influence analogique de ἔλειψα (supra 69, 1) y aurait été balancée par celle d'ἔχεα.

verra, à pl. 3[1], l'analogie l'a propagé dans le reste de la flexion.

2. La désinence de sg. 2 est partout *-s* (gr. ἔ-θη-ς, ἔ-λυε-ς, δοίη-ς, λύοι-ς, lat. *legā-s*, *legēbā-s*, *siē-s*, *velī-s*), qui en grec, dans les temps où sg. 1 finit en -α, s'attache au faux thème en α, ἔ-χεα-ς, ἔ-λῡσα-ς, etc.

3. La désinence régulière de sg. 3 est *-t* : gr. ἔ-θη = *ἔ-θη-τ, ἔ-φερε = sk. *á-bhara-t*, δοίη, φέροι = sk. *bhárē-t*, etc. ; lat. *lega-t*, *legēba-t*, *sie-t*, *veli-t*. Mais en grec les temps où la finale sg. 1 est -α ont à sg. 3 la finale -ε par analogie de celle du parfait[2]. Inversement la ressemblance accidentelle des deux types ἔχεε et εἶπε = *εἶπετ a fait créer d'après ἔχεα le type εἶπα, εἶπας, etc.

II. Duel. — La 1re pers. fait défaut. La 2e et la 3e ont respectivement pour désinences -τον et -τᾱν (dor. -τᾱν, ion.-att. -την) = sk. *-tam* et *-tām*, ἔ-θε-τον ἐ-θέ-την, ἐ-λύε-τον ἐ-λυέ-την, ἐ-λῡσα-τον ἐ-λῡσά-την, etc. A raison de leur grande ressemblance et de la similitude complète des désinences primaires correspondantes[3], ces deux formes se sont couramment confondues : on trouve assez souvent -την à la 2e personne[4] et -τον à la 3e.

III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences, -μες pour le dorien, -μεν pour les autres dialectes, ἐ-λύο-μες, ἐ-λύο-μεν. A la première correspondrait i.-e. **-mes*, cf. sk. *-mas* : à la seconde, i.-e. **-mem*, ou plus simplement peut-être i.-e. **-me* (cf. sk. *-ma*) avec un ν paragogique mobile à l'origine, puis devenu fixe. Or, en sanscrit, ces désinences répondent respectivement à la distinction des temps primaires et des temps secondaires : *bhárā-mas* = φέρο-μες, mais *á-bharā-ma* = ἐ-φέρο-με(ν). Il est donc probable que le dorien a étendu aux temps secondaires la désinence primaire, tandis qu'inversement les autres dialectes généralisaient la désinence secondaire, φέρο-μεν, infra 251, 1.

Le latin n'a ni **-mes* ni **-me*, mais une désinence à lui propre,

[1] Infra 247, 3.

[2] Infra 252. Formule ἔλῡσε : ἔλῡσα = λέλυκε : λέλυκα.

[3] Infra 250.

[4] Constamment peut-être en attique, selon les grammairiens les plus autorisés : v. g. εὐχέτην, *OEd. R.*, 1511. Inversement καθεύδετον (Θ 313).

-mŭs [1] = **-mŏs*, qui se comporte évidemment à l'égard du dorien -μες comme la finale de πατρ-ός relativement à celle de *patris* = **patr-ĕs* [2]. On peut donc poser pour la langue-mère le doublet, probablement syntactique, **bhéro-mes *bhéro-mos*, dont le dorien aurait généralisé le premier terme, et le latin l'autre.

2. En grec, toujours -τε = i.-e. **-te*, cf. sk. *-ta*, *-tha* ; en latin, toujours *-tĭs* = i.-e. **-tes* (?). Le sanscrit a *-thas* comme finale primaire de du. 2, et lat. *-tis* y correspond phonétiquement : il est donc possible que *es-tis* ait signifié primitivement « vous deux êtes », que cette désinence ait passé à l'impf. *erā-tis*, et qu'enfin le duel ait été employé en fonction de pluriel [3]. Mais il se peut aussi que les désinences **-tes* et **-te* soient entre elles comme **-mes* et **-me*, l'une primaire, l'autre secondaire. Il se peut enfin, et c'est la solution la plus simple, que ce *-tis* exclusivement latin soit d'origine analogique [4]. Quoi qu'il en soit, le grec ignore absolument *-τες, et le latin ne connaît *-te* qu'à l'impératif.

3. La désinence de pl. 3 était **-nt* après voyelle, **-n̥t* après consonne, d'où en grec respectivement -ν(τ) et -αν(τ), en latin toujours *-nt* (sauf éventuellement *erant* pour **er-ent* = **es-n̥t*) [5]. La finale après voyelle est surtout visible dans les temps thématiques, ἔ-φερο-ν, ἔ-φυγο-ν : la finale vocalique après consonne se reconnaît surtout à l'aoriste sigmatique, ἔλῡσαν pour *ἔλῡσαν = *ἔ-λῡσ-*n̥t* [6] : partout ailleurs, et là même, elle est altérée ou voilée par diverses circonstances accessoires.

A. Au premier abord, la désinence à l'aor. sigmatique et à l'aor. athématique (après consonne) paraît un simple ν, ἔλῡσα-ν ἔχεα-ν ; mais c'est une pure illusion, résultant de ce que l'α

(1) Les très rares exemples de scansion *-mūs* sont sans valeur au point de vue grammatical, cf. supra 206, 5.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. supra 195, 1, le duel de 1re décl. devenu pluriel.

(4) Refait sur impér. *legite* par la formule *legitis* : *legite* = *legis* : *lege*. Cf. sg. 2 *legeris* pour *legere*, infra 267.

(5) Supra 49, 1.

(6) Cf. infra 284, 2.

indice personnel s'est étendu à toute la flexion[1]. Cette corruption est partie sans doute de la 3e pers. du pl. plutôt encore que de la 1re du sg. : le rapport ἔλυον ἐλύομεν a fait créer ἐλύσαμεν sur ἔλῡσαν ; puis le doublet * ἔλυσμεν ἐλύσαμεν a donné naissance à un doublet pareil *ἔλυστε ἐλύσατε ; enfin ces dernières formes ont définitivement prévalu, et, d'après le rapport ἐλύετε ἔλυες, se sont construits sur ἐλύσατε les types ἔλῡσας, ἐλύσατον, ἐλῡσάτην. Même procédé à l'optatif de cet aoriste : sg. 1 λύσεια = *λῡσειy-m̥, pl. 3. λύσειαν = *λῡσειy-n̥t, d'où la flexion λύσειας, λῡσείαμεν, etc.

B. D'après ce qu'on vient de voir, le type régulier de pl. 3 à tous les autres optatifs serait *δοῖ-αν = *δοιy-n̥t, *διδοῖ-αν, *λύοι-αν, etc. Mais l'ᾰ s'est coloré en ε sous l'influence du sg. δοίην διδοίην, d'où pl. 3 δοῖεν διδοῖεν, et la même nuance vocalique a passé analogiquement à λύοιεν, λύσοιεν, λύσαιεν, bien qu'il n'y ait pas de sg. *λυοίην.

C. Dans les aoristes athématiques (après voyelle), la désinence étant -ν(τ), on doit reconnaître pour réguliers les types homériques ἔσταν (ils se tinrent) = *ἐ-στᾰ-ντ, ἔϐαν, ἔφαν, ἔφῡν (ils furent, sg. 1 ἔ-φῡ-ν), etc., et les formes épigraphiques ἔδον (ils donnèrent), ἔθεν (ils placèrent), δίεγνον, etc. : de même à l'aor. passif, homér. δάμεν (ils furent vaincus) = *(ἐ)-δάμη-ντ[2]. Mais, de très bonne heure, la finale -σαν de l'aor. sigmatique, prise tout entière pour la désinence de pl. 3, a été transportée par erreur à tous ces temps, et l'on a créé ainsi les formes ἔ-στη-σαν[3], ἔ-θε-σαν, ἔ-δο-σαν, ἐ-δίδο-σαν, ἐ-δάμη-σαν, ἐ-λύθη-σαν, etc., les seules reconnues par le langage classique. Cette analogie s'est étendue plus loin encore, puisqu'on lit des formes telles que ἐ-λάϐο-σαν (ils prirent), ἀπήλθοσαν, etc., dans des inscriptions surtout béotiennes et relativement récentes (IIe siècle avant notre ère)[4].

(1) Cf. supra 245, 1.

(2) Supra 76, 1 A. Cf. δάμεν (M 14), μίγεν (ι 91), et à l'aor. en -θη-, ἔμιχθεν (K 180), ἐφόϐηθεν (E 498), κατέκταθεν (N 780, γ 108), πλῆσθεν (δ 705), etc.

(3) A un moment donné ἔστᾱν et ἔστᾱσα pouvaient avoir le même sens : si dès lors on a pris ἔστησαν pour le pl. 3 de ἔστην, il n'en a pas fallu davantage pour motiver l'extension de la finale -σαν.

(4) Courant dans le grec des Septante : εἰσήλθοσαν *Nehem.* X, 29.

§ 2. — *Désinences primaires.*

(248) D'une manière générale il semble que la plupart des désinences primaires, sinon toutes, aient été autrefois tirées des désinences secondaires par l'addition d'un *i*. Cette loi tout empirique se vérifie en grec pour sg. 1, 2, 3, et pl. 3, resp. -μι, *-σι, -τι, -ντι; elle ne saurait se vérifier en latin, ces quatre désinences ayant précisément généralisé la forme secondaire.

(249) I. Singulier. — 1. L'indo-européen avait deux désinences de sg. 1, l'une pour les temps thématiques, l'autre pour les athématiques.

A. La désinence thématique n'est pas déterminable en elle-même : simple voyelle, elle s'était, dès la période proethnique, contractée avec l'*o* final du thème verbal : cependant l'analogie du parfait[1] donne lieu de croire que cette voyelle était un *a*, soit gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō* = * *bhér-ō* = * *bhér-o-a*, et au subj. φέρ-ω = * *bhér-ō-a* (cf. pl. 1 φέρ-ω-μεν) = * *bhér-o-o-a*[2]. Le latin n'ayant plus d'autre temps thématique que le présent de l'indicatif, le futur de 1re/2e conjugaison et le futur antérieur, c'est là seulement qu'on y rencontre la finale *-ō*; en grec elle caractérise tous les futurs et les subjonctifs. Toutefois elle y a été partiellement contaminée par l'influence de la désinence athématique -μι : l'éolien en particulier conjugue en -μι un assez grand nombre de verbes dits en -ω de la langue commune, κάλη-μι[3], φίλη-μι, ἐπαίνη-μι, γέλαι-μι ; le béotien de même, φίλει-μι, ποίει-μι : et c'est à la même corruption qu'il convient de rapporter la finale en -ωμι de sg. 1 du subjonctif, assez commune dans la langue homérique, ἐθέλωμι, ἴδωμι, ἀγάγωμι, etc.[4].

(1) Infra 252.

(2) Cf. supra 143.

(3) Il est fort possible que, pour quelques-uns de ces verbes (soit particulièrement καλε-, supra 97) la flexion éolienne ait été la plus primitive.

(4) Formule ἴδωμι : ἴδωμεν = ἴδοιμι : ἴδοιμεν, cf. supra 245, 1. Cette même corruption est générale et absolument constante en sanscrit au présent de l'indicatif, v. g. *bhárā-mi* (je porte), pour **bhár-ā* = φέρ-ω.

B. La désinence athématique *-*mi* est parfaitement conservée en grec : εἰ-μί (lesb. ἔμ-μι, dor. ἠ-μί) = * ἐσ-μί, εἶ-μι, τίθη-μι, δείκνῡ-μι, etc. Elle a pu être remplacée çà et là par la désinence -ω par suite du passage, déjà signalé, d'une forme verbale de l'une à l'autre conjugaison (1) : ainsi le σβεννύεις de Pindare (2) appelle sg. 1 * σβεννύω : mais le fait est rare et plutôt récent. Il est général et très ancien en latin : il suffit de comparer *fer-ō* à *fer-t*, *vol-ō* à *vol-t*, *e-ō* à *i-t*, etc. La désinence athématique (secondaire, bien entendu) n'y apparaît plus que dans la forme *su-m*, d'ailleurs corrompue (3).

2. La désinence *-*si* (sk. -*si*) est de toutes celle qui a subi les plus fortes altérations. A peine se laisse-t-elle entrevoir.

A. Parmi les formes athématiques, elle est encore reconnaissable : dans εἶ = *ἔσι = sk. *ási* (tu es), dont le rapport avec i.-e. **ési* = * *és-si* (cf. homér. ἐσ-σί) se laisse aisément saisir : dans εἶ (tu vas) = * εἶ-ι = * εἶ-σι, sk. *ê-ṣi* ; peut-être dans φῄ-ς, dont l'ι souscrit, s'il n'est une simple invention des grammairiens, ne peut s'expliquer que par une forme * φῄ = *φηί = *φη-σί, avec -ς final surajouté comme plus bas. D'après cela on devrait avoir * τίθῃ, *δίδῳ, *δείκνῡι = *τίθη-σι, * δίδω-σι, * δείκνῡ-σι, etc., cf. sk. *dádā-si* (tu donnes) ; mais on a τίθη-ς, δίδω-ς, δείκνῡ-ς, par visible intrusion de la désinence secondaire (4). Même phénomène, naturellement, en latin : *ĕs* = * *ĕs-s*, *ī-s* pour **ī-si* = * εἶ-σι, *fer-s*, *dā-s*, *stā-s*, *vī-s* = sk. *vê-ṣi* (tu désires), sans rapport étymologique avec le vb. *volo*.

B. En désinence thématique, le sk. *bhára-si* appellerait en grec *φέρε-σι, d'où *φέρει. Or l'on ne trouve rien de semblable à l'actif ; mais au moyen on trouve, en attique seulement, une forme de sg. 2 φέρει, λύει, qui s'oppose à celle de la κοινή et de tous les autres dialectes, φέρῃ, λύῃ (5) : et, comme il ne semble

(1) Cf. supra 88 et infra 274.

(2) *Pyth.* I. 8. Cf. hom. ζεύγνυον (T 393), δεικνύω à côté de δείκνυμι, et infra 274 à 276.

(3) Cf. infra 272.

(4) Formule τίθης : τίθετε = ἐτίθης : ἐτίθετε.

(5) Cf. infra 264, 2.

pas y avoir de lien phonétique possible entre φέρῃ et φέρει [1], on en peut conclure que ce dernier est une forme régulière de sg. 2 actif, que les Attiques avaient conservée et qu'ils ont fait passer au sens moyen à raison de sa ressemblance extérieure avec φέρῃ. Quant à la forme à peu près panhellénique de sg. 2 actif, φέρεις, λύεις, elle est évidemment corrompue : il faut sans doute y voir la forme primitive, * φέρει, * λύει, sur laquelle on a greffé à nouveau une désinence secondaire -ς, parce qu'on n'y saisissait plus l'indice de 2e personne. Quelque étrange que puisse paraître ce procédé, il paraît prouvé historiquement pour φῄς (supra), et il l'est à coup sûr pour εἶς (tu es, Hom., Hérod.) et εἶς (tu vas), doublets constatés du régulier εἶ. Au subjonctif on a φέρῃς, tiré de même du régulier * φέρῃ = *φέρη-σι, ou, plus simplement, refait sur φέρεις, d'après cette analogie bien visible qui opposait partout la longue du subjonctif à la brève de l'indicatif.

La forme φέρε-ς, λέγε-ς, qui est donnée pour dorienne et qu'on lit dans Théocrite (ἀμέλγες, συρίσδες), si tant est qu'elle ait jamais existé [2], est évidemment analogique des temps secondaires [3], et se place sur la même ligne que les formes latines *legis* = * *legĕ-s*, *monēs* = * *moneĕ-s*, *amās* = * *amaĕ-s*, *audīs* = * *audiĕ-s*, etc.

3. L'indice de sg. 3 * *-ti* (gr. ἐσ-τί = sk. *ás-ti*) se retrouve dans toutes les formes athématiques, mais assibilé après voyelle, φη-σί = * φᾱ-τί, τίθη-σι, δίδω-σι, δείκνῡ-σι : dor. et béot., sans assibilation, τίθη-τι, δίδω-τι. D'après cela on attendrait, aux temps thématiques, dor. * φέρε-τι = sk. *bhára-ti*, et ion. *φέρεσι : mais on a le panhellénique φέρει, λύει, qui ne saurait remonter à *φέρετι, *λύετι, et doit être analogique de sg. 2 φέρεις, λύεις [4].

(1) Il ne faut pas dire que φέρει n'est, comme κεφαλεῖ pour κεφαλῇ, qu'une graphie divergente attestant un léger changement de prononciation; car on ne trouve le type κεφαλεῖ épigraphique que concurremment avec l'autre, tandis que le type φέρει est constant. D'ailleurs, si φέρῃ était devenu phonétiquement φέρει, il le serait devenu partout; or, au subjonctif, il est resté φέρῃ.

(2) Elle n'est pas épigraphique.

(3) Formule λέγες : λέγετε = ἔλεγες : ἐλέγετε.

(4) Formule φέρει : φέρεις = ἔφερε : ἔφερες.

De même au subj. φέρῃ, λύῃ. La forme si fréquente en poésie, ἄγῃσι, λάθῃσι, pourrait passer pour régulière, soit *φέρῃ-σι = *φέρῃ-τι, si l'on trouvait *φέρῃτι en dorien, et si d'ailleurs l'ι souscrit ne dénonçait à première vue une formation refaite sur ἄγῃ par addition pléonastique de la désinence -σι, comme à sg. 1 ἀγάγωμι sur ἀγάγω.

En latin, *-t*, désinence secondaire : *es-t* (il est), *ēs-t* (il mange) = **ēd-t*, *fer-t*, *vol-t*, *da-t*, *sta-t*, *i-t* ; — *legit* = **legĕ-t*, *amat* = ** amāt* = **amaĕ-t*, etc.

(250) II. Duel. — Pas de 1re pers. ; à la 2e et à la 3e, -τον sans distinction : ἴ-τον, τίθε-τον, λύε-τον, etc.

(251) III. Pluriel. — 1. La désinence générale est lat. *-mus*, dor. -μες, partout ailleurs -μεν importé des temps secondaires (1) : ἴ-μεν, τίθε-μεν, — φέρο-μεν, φέρω-μεν ; dor. ἴ-μες, δίδο-μες, — λύο-μες, λύω-μες ; lat. *su-mus*, *ī-mus*, *da-mus*, — *volu-mus*, *legi-mus*, etc.

2. Gr. -τε, lat. *-tis* (2) : ἴτε, δίδο-τε, — λύε-τε, λύη-τε ; *es-tis*, *vol-tis*, *fer-tis*, — *legi-tis*, etc.

3. Primitivement **-nti* après voyelle, **-n̥ti* après consonne (3), d'où en grec -ντι et -αντι. En flexion thématique on a dor. ἔχο-ντι, ἄγω-ντι, béot. καλέο-νθι, ἔχω-νθι, partout ailleurs avec assibilation *φέρο-νσι, *φέρω-νσι, d'où lesb. ἀπαγγέλλοισι, γράφωισι, ion.-att. φέρουσι, φέρωσι. En flexion athématique, dor. φᾰ-ντί, τίθε-ντι, δίδο-ντι, δείκνῦ-ντι, ion.-att. φᾱ-σί, τιθεῖσι, διδοῦσι, δεικνῦσι (4). Ces trois dernières formes, bien que correctes, ne sont pas rigoureusement attiques : le vrai type attique, τιθέ-ᾱσι, διδό-ᾱσι, δεικνύ-ᾱσι (Hérod. ἱστέᾱσι = *ἱστή-ᾱσι), vient de l'intrusion de la désinence -αντι des thèmes verbaux consonnantiques.

(1) Supra 247, 1.

(2) Supra 247, 2.

(3) Supra 247, 3, et 248.

(4) L'accentuation est troublée : on attendrait *τίθεισι, etc. Mais διδοῦσι a pu s'accentuer sur la forme contracte δηλοῦσι (cf. ἐδίδους, ἐτίθει, infra 280), et le reste à l'avenant.

Cette dernière est visible dans l'ion.-att. ἴᾱσι (ils vont) = **iy-n̥ti*, cf. sk. *yánti*, et l'ion. ἔᾱσι (ils sont) = *ἔσ-αντι, dont la forme régulière à racine réduite serait *ἄντι = *σ-άντι. Le béot. ἐντί, att. εἰσί, n'est autre que *ἄντι influencé par le vocalisme, l'accentuation et l'initiale non aspirée de εἰμί ἐστί.

En latin on trouve *tremo-nti* = dor. τρέμο-ντι (ils tremblent), forme isolée et au moins douteuse, que, par correction à un passage de Festus, on suppose avoir appartenu au Chant des Saliens[1]. La désinence secondaire est la seule historiquement constatée ; elle est toujours consonnantique, parce qu'elle ne s'attache qu'à des formes thématiques ou faussement thématisées par analogie : *su-nt*, *eu-nt*, *feru-nt* = **fero-nt* = gr. (ἔ-)φερο-ν, *legu-nt*, etc. Toutefois *da-nt* et *sta-nt* paraissent bien ne contenir que les racines pures[2].

§ 3. — *Désinences du parfait.*

(252) La flexion grecque et la flexion latine du parfait ne se laissent pas superposer : la première est en grande partie primitive ; l'autre, profondément altérée. Il n'y a qu'avantage à les envisager isolément.

I. Grec. — Sg. 1 : -α = sk. *-a* = i.-e. **-a* : οἶδ-α = ϝοῖδ-α (je sais, sk. *vêd-a*), λέλοιπ-α, λέλυκ-α.

Sg. 2 : primitivement -θα = sk. *-tha* = i.-e. **-tha* : οἶσ-θα = *ϝοῖδ-θα (sk. *vêt-tha*); ἦσ-θα (tu fus), rac. ἐς avec redoublement temporel. Ce sont là les deux seules formes régulières de sg. 2 du parfait qu'ait conservées la langue grecque : l'α de sg. 1 et de pl. 3 (λέλοιπ-α, λελοίπ-αντι) étant devenu partie intégrante du thème comme à l'aor. sigmatique[3], on a conjugué tout le parfait sur un faux thème λέλοιπα-, auquel on a simplement affixé à sg. 2 la désinence secondaire-primaire -ς, λέλοιπα-ς, λέλυκα-ς[4].

(1) *Cume tonās, Leucetie, prai tet tremonti.* Le vers peut, à la rigueur, se scander en saturnien, tandis qu'il serait faux avec *tremunt.*

(2) Sur *amant* et *monent*, cf. supra 73, 1.

(3) Supra 245, 1.

(4) On a même créé à la basse époque la forme οἶδας, et peut-être jusqu'au barbarisme pléonastique οἶσθας.

En dépit ou plutôt à raison même de sa rareté, la désinence -θα s'est propagée hors de son domaine : ἦσ-θα n'étant plus compris comme parfait, on l'a pris pour un imparfait, simple doublet de ἦς : la syllabe -θα a dès lors passé pour une suffixation explétive qu'on pouvait joindre indifféremment à toutes les formes de sg. 2, et de cette illusion sont nés les types τίθησθα (ω 476), ἔχεισθα, ἔφησθα, ᾔεισθα (Platon), ἐθέλῃσθα, βάλοισθα, etc., qu'on rencontre plus ou moins dans tous les dialectes, mais particulièrement dans la langue d'Homère.

Sg. 3 : -ε = sk. *-a* = i.-e. * *-e* : οἶδ-ε = ϝοῖδ-ε (sk. *vêd-a*, goth. *vait*, all. *er weiss*), λέλοιπ-ε, λέλυκ-ε.

Au duel et au pluriel les désinences sont les mêmes qu'aux temps primaires. — Duel 2, 3 : ἴστον = *ϝίδ-τον : dans les autres verbes la désinence se greffe sur le faux thème en -α-, λελοίπα-τον, λελύκα-τον. — Pl. 1 : ἴδ-μες ἴδ-μεν (1) (sk. *vid-má*, goth. *vit-um*, all. *wir wissen*), et hystérogène οἴδα-μεν, λελοίπα-μεν, λελύκα-μεν. — Pl. 2 : ἴστε = *ϝιδ-τε, et οἴδα-τε, λελοίπατε, λελύκα-τε. — Pl. 3 : ἴσᾱσι (le σ analogique de ἴστε) pour *ἴδᾱσι = *ϝιδ-αντι = * *wid-ṇti* (2), λελοίπᾱσι = dor. λελοίπα-ντι, λελύκᾱσι, etc. Dans la basse grécité on rencontre aussi la finale -αν (πεποίηκαν), visiblement empruntée à l'aoriste sigmatique.

(253) II. Latin. — Si l'on transporte au latin le paradigme régulier qui vient d'être étudié pour le grec, on obtiendra, *mutatis mutandis*, les formes suivantes : sg. 1 **vīd-e*, 2 **vīts-te* (3), 3 **vīd-e* ; pl. 1 **vid-mus*, 2 **vits-tis*, 3 **vid-ent* ; et, en les confrontant avec les formes réelles, on entrevoit dans ses traits généraux le mécanisme qui a substitué les unes aux autres. De même que le grec a généralisé un thème λέλοιπα-, ainsi le latin a construit sa flexion sur un faux thème *vīdi-*, *līqui-*. Rien de plus simple, mais les difficultés fourmillent dès qu'on veut aborder le détail. Essayons-le pourtant dans la mesure du possible.

(1) Att. ἴσμεν refait sur ἴστε et ἴσᾱσι.

(2) La forme ἴσαντι prise pour présent (cf. φαντί φᾱμί) a fait créer en dorien le verbe ἴσᾱμι (je sais) — ἴσᾱτι dans Théocrite —, et les Éoliens ont conjugué οἶδα comme un présent de vb. en -μι (γοίδημι · ἐπίσταμαι. Hesych., cf. supra 40 in fine).

(3) Supra 64 A.

Sg. 1 : *vīd-ī*, *līqu-ī*. La désinence grecque -α est active, la désinence latine -*ī* est moyenne et correspond à i.-e. *-*ay*, sk. -*ē* (cf. sk. *babhûv-a*, je fus, moy. *babhūv-ê* = lat. *fū-ī fuī*). Cette finale a été naturellement transportée à l'aor. sigmatique qui s'est confondu avec le parfait : *dīx-ī*, *vīx-ī*.

Sg. 2. Au lieu du **vīts-te* actif supposons une forme moyenne corrélative, nous aurons **vīts-tī* = **vīd-tī*. Cette forme n'existe pas sans doute ; mais on en trouve le pendant dans le type *dīx-tī*, qu'il n'est point du tout nécessaire d'expliquer par une syncope de *dīxistī* ; car il représente très exactement un thème d'aoriste sigmatique *dīx-* = gr. (ἔ)δειξ-, auquel s'est adjointe une désinence de parfait. On conçoit dès lors comment, à la faveur de sg. 1 *vīdī*, etc., les formes primitives **vītstī*, **cecītstī*, *dīxtī*, **vīxtī* ont pu être remplacées par *vīdistī*, *cecīdistī*, *dīxistī*, *vīxistī*, etc., et subsidiairement * *līc-tī* par *līquistī*, **pepic-tī* par *pepigistī*, etc. Que l'on ajoute, brochant sur le tout, l'influence probable du th. **vīdĕs-*, **līquĕs-*, qui apparaît au subj. du pf. (*vīder-ō* = εἰδέω), à l'optatif (*vīder-i-m* = εἰδείην [1]), etc., et qui n'est certainement pas étranger à l'indicatif (cf. infra pl. 3 et la formation du plqpf., infra 298) ; et l'on aura une idée approximative des actions analogiques qui se sont entrecroisées dans cette formation compliquée.

Sg. 3 *vīdi-t*, par affixation du -*t* secondaire au faux thème en -*i-* ; peut-être aussi *dīxit* = **deic-sĕ-t* = gr. ἔ-δειx-σε(-τ), forme d'aor. sigmatique thématique (supra 97 XIX).

Pl. 1 *vīdi-mus*, qui remonte peut-être phonétiquement à * *vīdĕs-mus* comme *nūbi-bus* à **nūbĕs-bus* [2], et qui a sans doute joué ultérieurement un rôle dans l'extension du faux thème *vīdi-* ; de même *dīxi-mus*.

Pl. 2 *vīdistis* pour **vīts-tis*, comme *vīdistī*.

Pl. 3 : *tulĕrunt* (Virg.), *vīdērunt* et *vīdēre*. La quantité *vīdĕrunt* est archaïque et sans doute primitive ; on n'en trouve plus que de faibles restes au siècle d'Auguste. Ce *vīdĕrunt* se ramènerait à **vīdes-ont*, de formation peu claire. Plus obscur

(1) Supra 144.

(2) Supra 206, 5.

encore est *vīdēre* (quantité constante)[1], dont la longue a passé à *vīdērunt*, *tulērunt*. De même à l'aoriste devenu parfait, *dīxēre*, *dīxērunt*.

§ 4. — *Désinences de l'impératif.*

(254) Selon toute vraisemblance l'indo-européen n'avait à l'impératif que trois formes, celles de 2ᵉ pers. sg. et pl. et celle de 3ᵉ sg. Encore cette dernière ne saurait-elle passer pour une forme verbale : sa finale **-tōd* (cf. sk. véd. *-tāt*), tout à fait analogue à celle de l'ablatif[2], doit y faire reconnaître une sorte d'exclamation nominale, dont la forme était indépendante du nombre des personnes auxquelles elle était adressée[3]. Mais, en grec comme en latin, on a inconsciemment rapproché cette finale de celle de pl. 3 primaire **-ti*, on y a vu un indice personnel, et l'analogie en a tiré des formes de pluriel.

(255) I. Singulier.—2. Il importe de distinguer avec le plus grand soin les formes athématiques et les formes thématiques.

A. Dans les impératifs athématiques le latin a deux types de sg. 2, le grec en a une grande variété.

α) En latin le thème-racine sans aucun affixe : *ĕs*, *fer*, *ī*, *stā*, *dā*; de même en grec ἵστη, πίμπρη (brûle), πῶ (bois). C'est la formation classique pour les verbes en -νᾱ- et en -νῡ- : δάμνᾱ (Sapho), δείκνῡ, σβέννῡ, etc.

β) Gr. -θι = sk. *-dhí*, *-hí* = i.-e. **-dhí* : au présent, ἴσ-θι (sois) = *σ-θι avec prothèse, ἴ-θι (va), φα-θί, homér. δίδω-θι, etc. ; à l'aor. athématique, hom. βῆ-θι, στῆ-θι, κλῦ-θι (écoute), etc. ; au parfait, ἴσ-θι (sache) = *ϝίδ-θι, κέκλυ-θι, τέθνα-θι (X 365) ; aux aoristes passifs, φάνη-θι, λύθη-τι[4], formes constantes et classiques.

(1) On peut remarquer que le sk. présente également un phonème *r* à pl. 3 du parfait : act. *dadúr*, moy. *dadiré* (ils donnèrent), cf. *dederunt* et *dedēre*. V. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.

(2) Cf. supra 187, 4.

(3) Cf. en français « silence ! », all. « schritt ! » etc.

(4) Supra 61 in fine.

γ) Gr. -ς, désinence fort rare, empruntée aux temps secondaires et primaires : à l'aor. athématique, θέ-ς, ἕ-ς, δό-ς.

δ) Gr. -ον, désinence spéciale à l'impératif d'aoriste sigmatique, et encore inexpliquée : λῦσ-ον.

ε) Gr. (dialectal) -τως, doublet syntactique du -τω de sg. 3 (cf. οὕτω οὕτως[1]), pris pour une forme de sg. 2 à cause de sa finale sigmatique : φατῶς· ἀνάγνωθι (Hesych.). Lat., comme à la 3e pers., *es-tō*, faisant fonction d'impératif futur.

ζ) Enfin le passage sporadique et partiel à la flexion thématique[2] a amené les formes τίθει = *τίθεε (cf. φίλει), δίδου = *δίδοε (cf. δήλου), δείκνυε (cf. λῦε), etc.

B. α) Dans les impératifs thématiques, la forme la plus commune et la seule primitive consiste dans le thème nu à voyelle *e* sans aucun affixe : φέρε = sk. *bhára*, λεῖπε, λῦε, — ἰδέ, λίπε : lat *lege*, *monē* = **moneĕ*, etc. Dans la basse grécité λοῦ = λοῦε, παῦ = παῦε par contraction.

β) Gr. -ς, analogique des formes athématiques, dans σχές pour σχέ (indic. ἔ-σχο-ν) et ἔνισπες (dis) pour ἔνισπε, indic. *ἴσπω = *σί-σπ-ω de rac. σεπ (lat. *in-sec-e*[3]).

γ) Par passage (éolien) à la flexion athématique, le type φίλη (Théocrite), impér. de φίλημι[4].

δ) ἐλθε-τῶς (salamin.) comme plus haut φατῶς; lat. *legi-tō*, employé comme impératif futur, distinction hystérogène.

3. Gr. -τω = *-τωδ, lat. *-tōd* (arch.), *-tō*, partout : ἔσ-τω, ἴ-τω, φά-τω, — λεγέ-τω ; lat. *es-tō*, — *legi-tō*.

(256) II. Duel. — 2. -τον désinence primaire-secondaire, ἔσ-τον, φέρε-τον[5]. — 3. -των : ἔσ-των, φερέ-των, formés sur sg. 3 ἔστω, etc., par addition du ν final de ἔστον.

(257) III. Pluriel. — 2. Gr. -τε, lat. *-te* : ἔσ-τε, φέρε-τε : *es-te*, *fer-te*,

(1) Supra 65.

(2) Supra 88 et infra 274 sq.

(3) Supra 90 in fine.

(4) Cf. ἴστη et supra 249, 1 A.

(5) Formule φέρετον : φέρετε (pl. 2) = ἐφέρετον : ἐφέρετε.

— *legi-te* = * *lege-te* : en latin seulement, *es-tōte*, *legi-tōte*, impér. fut. analogique [1].

3. Cette forme n'existant pas en indo-européen, le grec et le latin n'ont pu que la tirer de sg. 3 par divers procédés analogiques fort aisés à reconstituer :

α) affixation du -ν qu'on remarquait dans toutes les finales secondaires de pl. 3, homér. ἔσ-των, ἴ-των (rare) :

β) affixation de la finale de pl. 3 de l'aor. sigmatique, -σαν [2], forme très usitée dans la langue commune, un peu moins en attique pur, ἔσ-τωσαν, φερέ-τωσαν :

γ) type surtout dorien (-ντω) et béotien (-νθω), analogique de φερέτω et de pl. 3 primaire φέρον-τι, savoir δό-ντω, φερό-ντω, seule forme aussi que connaisse le latin, *suntō* [3], *legu-ntō* ;

δ) le même type avec le -ν final en plus, cumulant ainsi deux indices de pluriel, homérique, néo-ionien et attique de la meilleure époque, δό-ντων, φερό-ντων ;

ε) le même type avec cumul de l'affixe -σαν (dialectal et très rare), delph. ἐόντωσαν.

Section II.

VOIX MOYENNE EN GREC.

258) La voix moyenne du grec peut, suivant le temps et suivant le verbe, jouer le rôle d'actif (nuance réfléchie souvent imperceptible), ou celui de passif, ou tout à la fois l'un et l'autre. Ses désinences remontent presque toutes à l'indo-européen, mais ont dû subir des altérations pour la plupart inexpliquées.

§ 1er. — *Désinences secondaires.*

259) Théoriquement il semble que les désinences secondaires du

(1) Formule *legitōte* : *legitō* (sg. 2) = *legite* : *lege*.

(2) Comme ἔδοσαν, supra 247, 3 C

(3) Formule *suntō* : *estō* = *sunt* : *est*.

moyen dérivent de celles de l'actif par l'adjonction d'une voyelle qui est *a* en sanscrit, ο en grec : mais cette loi ne se vérifie en grec que pour trois formes (en sanscrit pour deux seulement).

(260) I. Singulier. — 1. La désinence est -μᾱν (lesb., dor.), d'où ion.-att. -μην, encore inexpliquée : ἐδό-μην, ἐτιθέ-μην, δοί-μην, φεροί-μην, ἐφερό-μην, ἐλιπό-μην, etc.; se greffe à l'aor. sigmatique sur le faux thème en -α- : ἐλῡσά-μην.

2. La désinence est -σο = zd. *-ha* = lat. *-re* (1) : ἔδου = * ἔδοο = * ἔ-δο-σο, ἔθου, δοῖ-ο, φέροι-ο, ἐφέρου = * ἐ-φέρε-σο, ἐλύσω = *ἐ-λῡσα-σο, etc. A l'impf. ἐδίδοσο, ἐτίθεσο, ἐδείκνυσο, etc. (mais ἐδύνω, tu pouvais), la désinence -σο a été rétablie de par l'analogie des cas où le σ ne devait pas disparaître, v. g. plqpf. ἐλέλειψο, et cf. ἐλέλυσο.

3. Gr. -το, sk. *-ta* : ἔ-θε-το, ἐ-δίδο-το, διδοῖ-το (l'accentuation modifiée d'après δηλοῖτο), φέροι-το, ἐ-φέρε-το, ἐ-λύσα-το, ἐ-λέλυ-το, etc.

(261) II. Duel. — 1. La désinence -μεθον, qui n'a rien de primitif, est un simple hybride de celle de pl. 1 -μεθα et de celle de du. 2 -σθον. C'est à peine si on la rencontre dans les textes, et en tout cas elle n'a jamais appartenu à la langue courante, où le pluriel fait, comme à l'actif, fonction de duel. Peut-être n'est-ce qu'une invention analogique des grammairiens. V. g. περιδώμεθον (?) Ψ 485 (forme primaire d'ailleurs).

2, 3, resp. -σθον, -σθην, susceptibles de se confondre comme à l'actif -τον et -την : combinaison visible du type de duel actif avec celui de pl. 2 moyen (2).

(262) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences -μεθα et -μεσθα : mais celle-ci, assez commune dans Homère et, en général, chez tous les poètes, n'apparaît jamais dans la langue de la prose. Elle semble même être exclusivement propre au dialecte homérique, auquel les poètes l'auraient empruntée à raison des

(1) Cf. supra 34 A α, et infra 267. La désinence sanscrite est *-thās*, cf. supra 102.

(2) Formule λύεσθον : λύεσθε = λύετον : λύετε.

facilités qu'elle offrait à leurs rythmes [1]. La forme -μεθα (cf. sk. *-máhi*) est certainement la seule primitive ; mais l'autre, fort ancienne, remonte sans doute à l'époque lointaine où l'on distinguait encore à l'actif de pl. 1 une désinence secondaire *-με et une primaire -μες, et doit son σ intercalaire à cette dernière forme [2] : en d'autres termes, -μεθα serait secondaire, et -μεσθα désinence primaire analogique : puis, les confondant, on aurait dit indifféremment ἐφερόμεθα et ἐφερόμεσθα, comme aussi φερόμεσθα et φερόμεθα.

2. Sk. *-dhvám*, gr. -σθε pour -θε = *-θϝε. Quoi qu'on puisse penser de cette dernière restitution, il est certain que le σ grec est épenthétique. Pour l'expliquer, il faut se reporter au parfait, où la même désinence -θε se trouve très souvent précédée d'une explosive dentale, qui naturellement permute en σ, πέπυσθε (vous savez) = *πέ-πυθ-θε, πέπεισθε = *πέ-πειθ-θε, λέλησθε = *λέ-ληθ-θε, etc. Or ce σ, qui apparaît dans tout le reste de la flexion, est susceptible de disparaître à sg. 2 : par réduction du groupe, πέπυσσαι devient πέπυσαι [3], tout semblable à λέλυσαι ; il n'en fallait pas davantage pour qu'on créât λέ-λυ-σθε [4] et subsidiairement une désinence générale -σθε applicable à toutes les formes moyennes, ἐ-τίθε-σθε, ἐ-λύε-σθε. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le parfait, d'où est partie la corruption, est aussi le seul temps qui nous permette de la découvrir : car, à la différence de tous les autres, il a conservé sporadiquement la désinence ancienne : ainsi λέλειφθε, εἴληφθε s'expliquent bien mieux par *λέ-λειπ-θε, εἴ-ληφ-θε que par *λέ-λειπ-σθε, *εἴ-ληφ-σθε, et πέ-φαν-θε (vous parûtes) ne peut du tout remonter à *πέ-φαν-σθε, qui fût devenu *πέφασθε [5].

3. En indo-européen probablement *-ntá* après voyelle, *-n̥tá* après consonne, gr. -ντο et -ατο : — ἔ-δο-ντο, ἐ-τίθε-ντο,

(1) Ἐδόμεθα, par exemple, ne saurait entrer dans un vers dactylique, à peine dans un mètre iambique ou trochaïque.

(2) Formule φερόμεσθα : φέρομες = ἐφερόμεθα : *ἐφέρομε, cf. supra 247, 1.

(3) Supra 69, 6.

(4) Formule λέλυσθε : λέλυσαι = πέπυσθε : πέπυσαι.

(5) Cf. supra 47 C.

ἐ-φέρο-ντο, ἐ-λέλυ-ντο : — mais homér. κεί-ατο (ils étaient couchés) = *κεἰy-ņτο, à l'opt. θησαί-ατο (σ 191), au plqpf. après consonne (vieil-att. épigr.) ἐ-τετάχ-ατο. On sait combien sont communes dans la langue d'Homère ces formes de pl. 3 en -ατο, à ce point qu'on les rencontre dans des types où phonétiquement l'*n* devait rester consonne, v. g. hom. βεβλή-ατο (η 97) analogique pour ἐ-βέβλη-ντο. Le néo-ionien d'Hérodote les a aussi beaucoup développées. Au contraire la langue classique les a entièrement fait disparaître : en présence du rapport ἔθετο ἔθεντο, ἐλύετο ἐλύοντο, etc., ce pluriel en -ατο pouvait à bon droit sembler bizarre à qui n'y sentait plus vibrer la nasale originaire d'où l'α était issu. La finale -ντο s'est introduite partout où cette substitution était possible : ἔ-κει-ντο ἐ-λύσα-ντο, διδοῖντο, φέροιντο [1], etc. Là où le groupe ainsi obtenu eût été imprononçable, c'est-à-dire dans les plus-que-parfaits à racine terminée par une consonne, v. g. ἐ-τεταχ-, la langue a préféré une tournure périphrastique, τεταγμένοι ἦσαν (ils étaient rangés).

§ 2. — *Désinences primaires.*

(263) La loi qui tire les désinences primaires des secondaires par l'addition d'un *i* [2] se vérifierait en grec pour sg. 1, 2, 3 et pl. 3 moy., si, comme le voudrait la théorie [3], les désinences secondaires étaient respectivement *-μα, *-σα, *-τα, *-ντα, au lieu de -μᾱν, -σο, -το, -ντο. C'est tout ce qu'on peut dire pour ramener l'un à l'autre les deux systèmes [4].

(1) Formule φέροιντο : φέροιτο = ἐφέροντο : ἐφέρετο.

(2) Supra 248. Mais ici l'*i* devient *y*, parce qu'il suit une voyelle.

(3) Supra 259.

(4) On doit aussi remarquer qu'en arcadien la finale primaire sg. 3 -τοι se rapproche davantage encore du -το secondaire. — Il y a une autre manière, meilleure peut-être, d'envisager le parallélisme de ces quatre ordres de désinences : c'est la formule *-*toy* (moy) : *-*ti* (act.) = *-*to* (moy.) : *-*t* (act.), où l'on voit que le moyen a l'état fléchi de la syllabe dont l'actif présente l'état réduit (Windisch).

I. Singulier. — 1. Partout -μαι, τίθε-μαι, δείκνυ-μαι, — φέρο-μαι, φέρω-μαι, λύσο-μαι, λυθήσο-μαι, etc.

2. Désinence -σαι, d'où -αι dans les formes thématiques : *φέρε-σαι = sk. *bhára-sē*, indic. λύῃ = λύεαι, subj. λύῃ = λύηαι, etc. A l'indicatif l'attique substitue λύει, et cette forme a même été adoptée par la κοινή dans les trois verbes βούλει, οἴει et ὄψει. Comme il n'est guère possible de concilier λύῃ et λύει, il faut sans doute voir dans λύει un type actif passé au moyen [1], d'autant que le type λύῃ est fort commun dans l'ancien attique. Dans les présents athématiques, τίθε-σαι, δίδο-σαι, δείκνυ-σαι, etc. (mais hom. δίζηαι), la désinence -σαι a été rétablie tout entière par l'analogie du parfait λέλυσαι, lui-même imité de λέλειψαι [2].

3. Gr. -ται = sk. *-tē* : τίθε-ται, φέρε-ται, φέρη-ται.

II. Duel. — 1. -μεθον (?), comme plus haut 261.

2, 3. -σθον, comme à l'actif -τον, supra 250 et 261.

III. Pluriel. — 1. -μεσθα et -μεθα comme aux temps secondaires : homér. et poét. φερόμεσθα, class. φερόμεθα [3].

2. -σθε pour *-θε, comme aux temps secondaires [4].

3. Après voyelle -νται, τίθε-νται, δίδο-νται, φέρο-νται, φέρω-νται : après consonne -αται, homér. κεί-αται κέαται (ils sont couchés) = *κείy-ņ̥ται. Le néo-ionien a considérablement propagé cette dernière finale (τιθέαται, ἱστέαται Hérod. [5]), que la langue classique a éliminée, κεῖνται [6].

§ 3. — *Désinences du parfait.*

Le parfait a adopté en grec les désinences primaires.

I. Singulier. — 1. λέλειμ-μαι, λέλυ-μαι, etc.

(1) Supra 249, 2 B.

(2) Supra 260, 2.

(3) Supra 262, 1.

(4) Supra 262, 2.

(5) Cf. supra 262, 3, et att. τιθέᾱσι, supra 251, 3.

(6) Formule κεῖνται : κεῖται = τίθενται : τίθεται.

2. λέλειψαι = λέλειπ-σαι, ἔστιξαι (tu es piqué), πέπυσαι (tu sais) = πέπυσσαι, etc., d'où λέλυσαι pour *λέλυαι, et ainsi partout le σ intervocalique rétabli, sauf dans quelques types homériques, βέβληαι, μέμνηαι.

3. λέλειπ-ται, γέγραπ-ται, λέλυ-ται, etc.

II. Duel. — 1. λελείμ-μεθον (?)(1). — 2, 3. -θον et -σθον (comme pl. 2 -θε et -σθε), λέλειφ-θον, λέλυ-σθον.

III. Pluriel. — 1. λελείμ-μεθα, λελύ-μεσθα, etc.

2. λέλειφ-θε, πέφαν-θε, πέπυσ-θε, — λέλυ-σθε(2).

3. Après voyelle, λέλυ-νται ; après consonne, homér. ἥαται (ils sont assis) = *ἡσ-n̥ται(3) (sk. *âs-atē*), τετεύχ-αται, ἐρράδ-αται (ils sont aspergés), vieil-att. épigr. γεγράφ-αται ; désinence -αται propagée dans la langue poétique, βεβλή-αται, et en néo-ionien, οἰκέαται (ils sont habités), effacée dans la langue classique, ἧνται (ils sont assis), et habituellement remplacée par une périphrase, γεγραμμένοι εἰσίν(4).

§ 4. — *Désinences de l'impératif.*

(266) Sauf celles de 2e personne, toutes les désinences de l'impératif moyen sont imitées de celles de l'impératif actif(5).

I. Singulier. — 2. -σο, désinence secondaire : présent athém. τίθε-σο, δίδο-σο, ἵστα-σο, δείκνυ-σο, et aussi, régulièrement, τίθου, δίδου, ἵστω : aor. athém. (hom.) φάο, att. θοῦ = hom. θέο = *θέ-σο, δοῦ = *δόο, etc. : pf. λέλειψο, λέλυσο ; prés. thém. φέρου et (ion.) φέρευ = φέρεο = *φέρε-σο, etc. La forme spéciale à l'aor. sigmatique, λεῖψ-αι, λῦσ-αι, est probablement la même que celle de

(1) Se lit dans Sophocle, *Elect.* 950.

(2) Supra 262, 2.

(3) Avec abrégement ionien, ἕαται (Γ 134), et plqpf. εἵατο pour ἥατο (Σ 504, α 326, etc.). En fait ἧμαι est un présent et ne figure ici que parce que les grammaires françaises le rangent sous le parfait : Chassang-Clairin, p. 176 ; mais cf. Koch-Rouff, p. 172.

(4) Ut supra 262, 3.

(5) Supra 254 sq.

l'infinitif actif[1], avec l'accent reculé (inf. φιλῆσαι, impér. φίλησαι) comme dans toutes les formes conjuguées[2].

3. -σθω, comme -τω à l'impératif actif[3].

II. Duel 2, 3 : -σθον, -σθων, cf. -τον, -των.

III. Pluriel. — 2. -σθε, désinence secondaire et primaire : τίθε-σθε, δό-σθε, λύε-σθε, λέλυ-σθε, λύσα-σθε.

3. — α) κρῖνέ-σθω (épigr.), comme sg. 3. — β) λυέ-σθων (d'après λυέ-των), surtout attique. — γ) λυέ-σθωσαν (d'après λυέ-τωσαν), grec commun et attique. — δ) διδό-σθω = * διδό-νσθω, ἀνελόσθω = * ἀν-ελό-νσθω, etc.) d'après λυό-ντω[4]), surtout en dorien. — ε) ἐπι-μελό-σθων = * -νσθων (d'après λυό-ντων) en vieil-attique.

Section III.

LE MÉDIOPASSIF LATIN.

267) Le médiopassif latin fait fonction de voix passive pour les verbes qui ont une forme active (*legō lego-r*), et de voix active dans les verbes dits déponents (*sequo-r* = ἕπο-μαι), qui ne se conjuguent qu'au moyen. On sait que parfois les deux voix s'entremêlent sans que le sens du verbe en soit affecté, v. g. *fīō* et *fierī*[5], *solēbam* et *solitus sum*.

Cela posé, parmi les désinences du médiopassif latin, il n'y en a en tout que trois qui paraissent primitives et soient directement comparables à celles du grec, à savoir : au présent, sg. 2, *sequere* = **sequese* = **seque-so*[6], forme primaire à désinence secondaire, équivalente à un type grec sans augment *ἕπε-σο tout comme, à l'actif, **lege-s* pour **lege-si* se superpose à (ἔ-)λεγε-ς : au présent, pl. 2. *legiminī* (*estis*), *sequiminī* = λεγό-μενοι, ἑπό-μενοι, forme nominale étrangère à la conjugai-

(1) Supra 167 i. n. On sait que l'emploi de l'infinitif en fonction d'impératif est fort commun en grec.

(2) Cf. supra 81.

(3) Formule λυέσθω : λύεσθε = λυέτω : λύετε.

(4) Formule *λυόνσθω : λυέσθω = λυόντω : λυέτω.

(5) Supra 125.

(6) Cf. supra 34 A δ, et 260, 2.

son[1] : enfin, impér. sg. 2, *seque-re* = gr. ἕπε-σο. Qu'on y joigne, au présent sg. 2, le doublet *lege-ris*, *seque-ris*, tiré de l'impér. *sequere* par un procédé d'analogie bien aisé à reconstituer[2].

Deux des formes du présent se trouvent ainsi éclaircies, mais comment rendre raison des autres? Le problème n'est pas encore résolu. A la grande rigueur, pl. 1 *vehimur* pourrait n'être qu'un doublet syntactique de *vehimus*, par rhotacisme devant voyelle initiale : on aurait dit *vehimus trāns montem*, mais *vehimur in currū* ; puis *vehimus* et *vehimur* se seraient différenciés, l'un avec sens actif, l'autre avec sens moyen, et la finale de *vehimur*, par transport analogique, aurait donné *vehit-ur* et *vehunt-ur* ; *veho-r*, enfin, serait construit sur *vehō* par imitation grossière du rapport *vehimus vehimur*. Rien de plus séduisant que cette explication dans sa simplicité : malheureusement les mêmes finales moyennes en *r* se rencontrent dans le domaine celtique[3], auquel le rhotacisme est inconnu. La même objection et bien d'autres, plus graves encore en saine phonétique, doivent faire rejeter l'ancienne théorie, d'ailleurs correcte au point de vue grammatical[4], qui expliquait le moyen par l'agglutination de l'élément pronominal réfléchi *sē* (*veho-r* = * *vehō sē*, etc.). En l'état, on ne peut que constater que le sanscrit, lui aussi, a quelques désinences moyennes en *r*, sans essayer même d'entrer dans le détail des multiples altérations que le sanscrit de son côté et le latin du sien ont dû faire subir au type primitif.

(1) Supra 32 A β, 115, 7, et 156. — Comme *legiminī* correspond également bien à l'infinitif λεγέμεναι, on peut croire qu'il y a ici un mélange de l'infinitif (sens locatif) et du participe, ce qui expliquerait d'ailleurs l'invariabilité de *legiminī* servant pour les trois genres. Il faut tenir compte aussi de ce que *legiminī* est également impératif, et de ce que l'infinitif pouvait, dès la période indo-européenne, faire fonction d'impératif.

(2) Formule *legeris* : *legere* = *legis* : *lege*.

(3) C'est pourquoi M. Windisch a cru pouvoir tirer du celte toute l'explication du médiopassif latin. Mais sa thèse, encore qu'elle repose sur un grand nombre de données plausibles, ne saurait pourtant être acceptée dans son intégralité. — Cf. depuis, Zimmer, *K. Z.*, XXX, p. 224 sq.

(4) Cf. supra 224.

Quoi qu'il en soit, du paradigme *lego-r*, *lege-re lege-ris*, *legi-tur*, *legi-mur*, *legi-minī*, *legu-ntur*, la langue a abstrait des désinences qu'elle a transportées telles quelles aux subjonctifs, aux futurs et aux imparfaits. Quant au parfait et aux temps qui en dépendent, on sait qu'il y est suppléé par des tournures périphrastiques, *lēctus sum* ou *fuī*, etc.

A la seule exception de *legere*, l'impératif a été également obtenu par voie analogique : sg. 2 *lege-re*, et *legi-tor* d'après *legitō*; sg. 3 *legitor* : pl. 2 *legiminī* (*este*) : pl. 3 *legu-ntor* d'après *leguntō*. La langue archaïque a en outre une forme de sg. 2 et 3, *fā-minō* [1] calquée approximativement sur *fāminī* et sur le rapport *este estō*.

(1) L. XII Tabb. I. 1. « *qui in jus vocat, ni it, antestamino* » (ou *-minor*, par double corruption) : « si le défendeur cité en justice refuse de s'y rendre, que le demandeur fasse constater le refus par témoins. »

CHAPITRE III.

VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES.

---

(268) Après les trois catégories verbales de la voix, du nombre et de la personne, il ne nous reste plus à étudier que celles du **temps** et du **mode.** Le temps est la relation de **passé**, de **présent** ou de **futur** qui affecte le concept verbal. Cette relation elle-même est susceptible d'une infinité de nuances : on peut, par exemple, envisager un fait passé par rapport à ses conséquences dans le présent, « il est mort », gr. τέθνηκε, ou tout uniment comme passé, pour le constater et en détailler les circonstances, « il est mort hier à six heures », gr. ἔθανε : le présent, à son tour, peut constater un fait actuel et momentané, « je dis U », ou une habitude, « je fume très peu », ou une propriété générale, « l'homme parle », sans parler même du présent si souvent employé en fonction de futur, « je pars ce soir », gr. εἶμι (j'irai). Il s'en faut de beaucoup qu'à chacune de ces nuances si délicates de la pensée corresponde dans nos langues une forme spéciale : elles se déduisent du ton et de l'ensemble de la proposition. D'autre part, dans chaque temps. le fait exprimé par le verbe peut être conçu comme constant et positivement **affirmé**, ou comme **éventuel** et relatif, ou comme simplement souhaité et **subordonné**, ou enfin comme obligatoire et **commandé** : à ces distinctions répondent les

quatre modes, **indicatif, subjonctif, optatif, impératif,** les seuls que connaissent les langues indo-européennes [1].

La formation des divers thèmes de temps et modes a été analysée en détail dans l'étude de la dérivation primaire et secondaire. Il ne reste plus à envisager que le groupement logique de ces thèmes dans le mécanisme de la conjugaison, et les variations régulières dont ils sont susceptibles sous l'influence de l'affixation des désinences personnelles.

En ce qui concerne le premier point, on se souviendra que beaucoup de temps latins portent en grammaire pratique un autre nom qu'en grammaire comparée, autrement dit, que leur fonction usuelle ne répond pas rigoureusement à leur formation théorique. Dans l'exposé qui va suivre, les temps latins seront rangés sous les catégories grecques auxquelles ils correspondent morphologiquement : mais en même temps on rappellera, sous chaque temps grec, le temps latin fonctionnellement équivalent.

Quant à la variation apophonique des thèmes conjugués, elle se résume en deux lois fondamentales :

I. Les formes athématiques [2] se distinguent en fortes ou faibles, selon le degré normal (fléchi au parfait seulement) ou réduit de la syllabe qui précède immédiatement la désinence : **la forme forte**, en principe, **n'apparaît qu'au singulier de l'actif, la forme faible au pluriel et au duel de l'actif et dans tout le moyen,** v. g. τίθη-μι τίθε-μεν τίθε-μαι [3].

II. Dans les formes thématiques, **la voyelle** *e/o*, qui précède immédiatement la désinence, **revêt la nuance** *o* **à toutes**

(1) On a vu que l'infinitif et les participes ne sont pas des modes verbaux, mais des formes nominales. Ils prendront place cependant, à titre de rappel, dans le tableau de la conjugaison, ainsi que les supins, verbaux et gérondifs. Il a paru préférable de présenter un tableau complet et de ne pas trop rompre avec les habitudes de la grammaire pratique.

(2) Supra 86.

(3) Il va sans dire que le grec, reculant l'accent le plus possible, et à plus forte raison le latin, ne gardent plus aucune trace des changements d'accentuation qui ont autrefois causé ces apophonies et que souvent le sanscrit nous révèle : v. g. εἶ-μι ἴ-μεν, sk. *é-mi i-más*, et cf. supra 42 et 207.

les 1res personnes et à la 3e du pluriel, la nuance *e* partout ailleurs : φέρω φέρο-μεν φέρο-ντι, φέρο-μαι φερό-μεθα (-μεθον ?) φέρο-νται ; φέρεις φέρει φέρε-τε φέρε-τον, φέρε-αι φέρε-ται φέρε-σθε φέρε-σθον.

La loi I est traversée dans ses applications par un très grand nombre d'actions analogiques ; en latin, vu la rareté relative des formes athématiques, c'est à peine si elle a laissé autre chose que des traces. La loi II est, au contraire, d'une rigueur absolue en grec, presque absolue pour les formes thématiques sûres du latin ; car, si l'on conjugue le paradigme constant du présent, on obtient, d'une part *vehō* et *vehunt* = * *veho-nt*, de l'autre *vehis* = * *vehĕ-s*, *vehi-t* et *vehi-tis*. Reste seulement *vehi-mus* au lieu de **veho-mus* = dor. ἔχο-μες. Mais **vehomus* est certainement devenu *vehumus*, forme archaïque constatée dont témoigneraient au besoin les types *sumus* et *volumus*. Ensuite que s'est-il passé ? *vehumus* est-il devenu *vehimus* par voie phonétique, comme *optumus optimus* ou **manubus manibus* (1) ? ou, bien plutôt, *vehimus* s'est-il développé sous l'influence de *vehitis*, comme le donneraient à penser précisément *sumus*, *quaesumus* et *volumus*, demeurés intacts parce qu'ils n'avaient pas à leur côté une 2e pers. **sitis*, * *quaesitis* ou **volitis* ? Quelque solution qu'on adopte, on voit que la flexion thématique du latin ne le cède guère en pureté à celle du grec. Il n'y a qu'à en indiquer les alternances une fois pour toutes et n'y plus revenir.

(270) La conjugaison grecque distingue sept temps : présent, imparfait, futur, futur antérieur, aoriste, parfait et plus-que-parfait. On y peut joindre les noms verbaux sans notion de temps. Le latin a confondu l'aoriste avec le parfait, comme, parmi les modes, l'optatif avec le subjonctif, et, des temps aux modes, le subjonctif et le futur : *vīdī* et *dīxī* passent pour le même temps, de même *sim* et *feram* ; *ferēs* est un subjonctif en fonction de futur, et *ferrēs* un futur corrompu (2) pris en fonction de subjonctif.

(1) Supra 30, 139 et 206, 5.

(2) A la fois indicatif de futur, subjonctif d'aoriste, et peut-être subjonctif de futur, à raison de la quantité de la voyelle prédésinentielle, cf. supra 106.

SECTION Ire.

PRÉSENT.

§ 1er. — *Indicatif.*

(**271**) Il y a pour le présent une très grande variété d'indices[1], il n'y en a aucun pour l'indicatif : ce mode, à tous les temps, revêt la forme du temps lui-même sans modification.

(**272**) I. Actif. — 1. Les présents athématiques de toutes catégories, εἶμι ἴμεν, τίθημι τίθεμεν, δίδωμι δίδομεν, ἵστημι (dor. ἵστᾱμι) ἵσταμεν, δάμνημι δάμναμεν, δείκνῡμι δείκνῠμεν, etc., présentent en grec l'apophonie avec une rare régularité. Le latin n'en a plus trace : *īmus* comme *īs*, *fertis* comme *fers*, *stāmus* comme *stās*, etc. : la forme forte s'est partout propagée, excepté dans *damus*, *datis*, qui a fait prévaloir la forme faible[2]. Mais la flexion de la racine **es* (être) mérite dans l'une et l'autre langue une mention spéciale.

Gr. : le sg. avec forme forte, régulier : pl. 1 ἐσμέν pour *σ-μέν, 2 ἐστέ pour *σ-τέ (cf. sk. *smás*, *sthá*), 3 ion. ἔᾱσι = *ἔσ-ᾰντι (att. εἰσί = béot. ἐντί[3]) pour *σ-αντι = sk. *sánti* : du. ἐσ-τόν pour * σ-τόν. La forme forte du sg. a passé au pluriel et au duel. Les formes de la racine ἐς sont d'ailleurs sujettes à cette corruption : on connaît l'optatif εἴην = *ἐσ-*y*ην pour *σ-*y*η-ν (sk. *syâm*, lat. *siem*).

Lat. : sg. 1 *sum* (au lieu de **esmi* ou de **esm̥* qui fût devenu **erem*), très probablement analogique de *sumus*[4] ; sg. 2 *es* = **es-s*, 3 *es-t*, réguliers ; pl. 1 *sumus* pour **s-mus*,

(1) Supra 87 (I, II), 88, 89 (VI). 90 (X), 91, 92, 93.

(2) Ce n'est pas à dire qu'il y ait apophonie entre *dās* et *dătis*. Si *dās* avait la forme forte, le vocalisme serait sans doute **dōs* (cf. gr. ἔδως et supra 41 in fine) : il y faut donc reconnaître l'analogie de *amās*.

(3) Supra 251, 3.

(4) Formule *sum* : *sumus* = *sim* : *simus*.

avec *u* analogique des présents thématiques (*volumus*, **agumus*, etc.) : pl. 2 *estis* pour **s-tis*, intrusion de la forme forte ; pl. 3 *sunt* pour **sent* = **s-n̥t*(*i*), par analogie de *volunt*, *agunt*. A l'inverse, la forme faible du pluriel, introduite au sg., y a donné l'enclitique *st*, si commun chez les comiques et dans la langue courante.

2. Présents thématiques : λέγω, *legō*, supra 249, 1 A.

(273) II. Moyen. — 1. Toujours la forme faible, τίθεμαι, δίδομαι, δύναμαι, δείκνυμαι, etc. Dans κεῖμαι la forme forte (cf. la racine fléchie dans κοίτη, lit), par une irrégularité qui remonte à la langue indo-européenne, sk. *çētê* (il est couché)[1]. En latin, forme faible dans *dă-tur*, mais forte dans *fer-tur, fā-tur*.

2. Thématiques : λέγομαι, — *legor*.

§ 2. — *Subjonctif.*

(274) I. Actif. — On a vu que le subjonctif a régulièrement : dans les temps athématiques, la racine à l'état normal et la voyelle thématique brève devant les désinences personnelles, v. g. homér. ἴομεν dactyle = εἴ-ο-μεν (allons) : dans les temps thématiques, le vocalisme de l'indicatif et la voyelle thématique longue par contraction indo-européenne, v. g. λέγω λέγω-μεν λέγη-τε[2]. Le degré faible de ἴμεν a contaminé ἴομεν tribraque, plus commun dans Homère que le dactyle. Mais l'altération la plus forte résulte de la confusion des deux types originairement distincts : on avait d'une part la flexion ἴω ἴομεν, de l'autre la flexion λέγω λέγωμεν : il était inévitable qu'à la faveur de la similitude absolue des 1res personnes du singulier les autres tendissent à s'assimiler, et que la voyelle longue, considérée comme l'indice nécessaire du subjonctif, s'étendît peu à peu à tous les verbes en -μι. Aussi la langue grecque, dès l'époque homérique, ne connaît-elle guère plus au présent que le type ἴωμεν, ὦμεν = ἕωμεν = *ἕσωμεν, τιθῶμεν = τιθέωμεν, δεικνύωμεν, etc.

(1) Passage à la conjugaison thématique dans κέο-νται (π 232).

(2) Supra 89 (VII) et 143.

Ce subjonctif à son tour n'a pas été sans influence sur les autres modes : ainsi δεικνύωμεν appelait à l'indicatif un corrélatif δεικνύομεν : c'est dire que le passage de la flexion athématique à la flexion thématique, assez commun en grec et presque constant en latin [1], a trouvé là son point de départ ; et un rapport analogue se laisse entrevoir entre ἴωμεν et le participe ἰών [2].

Pour les subjonctifs de présents athématiques le latin n'a de corrélatif que le futur *erō* = **es-ō*, pl. 1 *er-ĭ-mus*, à cela près toutefois que *ferō* pourrait aussi bien être le subjonctif d'un vb. **fer-mi* que l'indicatif d'un vb. *fer-ō* [3]. Aux présents thématiques, il répond morphologiquement par son futur *legēs*, qui est à λέγῃς pour *λέγης ce que *legis* = **legĕs* est à λέγεις pour λέγες [4] ; mais la voyelle *ē* s'est étendue à toute la flexion (*legēmus* = gr. *λέγημες), sauf sg. 1 pris à un autre temps [5]. Au point de vue du sens le corrélatif latin est *legam legās*.

(275) II. Moyen. — Le type à voyelle brève est entièrement supplanté par le type à voyelle longue, δεικνύωμαι comme λέγωμαι. Dialectalement le grec connaît encore une autre forme, soit primitive, soit bien plutôt analogique, par simple allongement de la voyelle prédésinentielle de l'indicatif : ζώννῡνται (ω 89), ῥήγνῡνται, ῥήγνῡται [6], (dor.) δύνᾱμαι.

Voyelle longue : gr. λέγωμαι λέγῃ λεγώμεθα λέγησθε, lat. (*legar*) *legēris legēmur*, et fonctionnellement *legar legāris legāmur*, etc.

§ 3. — *Optatif.*

(276) I. Actif. — 1. L'optatif du présent athématique a l'indice -ιη-

(1) Cf. supra 86, 87, 88 et 249, 1 B.

(2) Supra 123.

(3) Supra 89 (VII).

(4) Supra 143.

(5) Supra 104, 143 et 147.

(6) Formule ῥήγνῡται : ῥήγνῠται = φέρηται : φέρεται.

aux formes fortes, -ῑ- aux formes faibles[1], et l'alternance est en général très rigoureuse, τιθείην τιθεῖμεν, διδοίην διδοῖμεν, εἴην, εἶμεν, etc. Toutefois, en néo-ionien et dans l'attique des bas temps, la forme forte a passé au pluriel et au duel, et l'on a eu les types διδοίημεν, εἴημεν, avec la désinence hystérogène -σαν à pl. 3, διδοίησαν, εἴησαν[2].

En latin, tout au contraire, c'est le pluriel qui a imposé son thème au singulier : l'apophonie n'apparaît plus que dans *siem* (*siēs siet* arch.) *sīmus* ; partout ailleurs la forme faible, *sim*, *velim*, *duim*[3] (dits subjonctifs).

Dans le verbe εἶμι et dans tous les verbes en -νῡ-μι, il s'est formé, sur le modèle de ἴωμεν, δεικνύωμεν, un optatif ἴοιμι[4] (aussi ἰοίην infra), δεικνύοιμι, répondant à un indicatif thématique *ἴω, δεικνύω, et le type régulier * ἰίην, * δεικνυίην a disparu sans laisser la moindre trace.

2. Au présent thématique, indice -ι- sans apophonie, λέγοιμι λέγοιμεν, τῑμάοιμι τῑμάοιμεν (analogique att. τῑμῴην = τιμαοίην d'après διδοίην[5]). Corrélatif latin, très douteux, *amem* = * *ama-oi-m* (?) ou **amā-yē-m* (?), supra 144.

II. Moyen. — La forme faible est de rigueur, τιθείμην, διδοίμην (jamais *διδοιήμην), δυναίμην[6], etc., — λεγοίμην. Analogique δεικνυοίμην (type fort rare).

§ 4. — *Impératif.*

(277) I. Actif. — 1. Quand la 2e pers. du sg. est sans désinence, elle a la forme forte, ἵστη, δείκνῡ : forme faible au contraire en grec devant les désinences, ἱστάτω, δείκνῡτε, τιθέτω, διδότω, ἴθι ἴτω, et même ἴσθι (sois) = * σθι, quoique les autres personnes

(1) Supra 95.

(2) Supra 247, 3 C.

(3) Supra 95.

(4) Homér. ἴοι, et même ἔοι (qu'il soit) = *ἔσ-οι.

(5) Plus tard, en grec vulgaire, φιλῴην d'après τῑμῴην, et jusqu'à un type δῴην δῴημεν.

(6) Passage à la conjugaison thématique μαρνοίμεθα pour μαρναί-μεθα (λ 513).

aient la forme forte comme à l'indicatif, ἔστε, ἔστω. Le latin a la forme forte sans distinction, *stā stātō*, *ī ītō*, *es estō*, sauf dans *datō date*.

2. Thématique : λέγε λέγετε, *lege legite*.

II. Moyen. — 1. Athématique : comme à l'actif : gr. τίθεσο, δίδοσο, ἵστασο, δείκνυσο ; lat. *fāre*, *dare*.

2. Thématique : λέγου = *λέγεσο, *legere*.

§ 5. — *Infinitif.*

I. Actif. — 1. Éol. homér. ἔμμεναι ἔμμεν, τιθήμεναι, etc. ; ion.-att. εἶναι = *ἔσ-ναι, τιθέναι, διδόναι, δεικνύναι, etc., les deux formations sans rapport étymologique, soit entre elles (1), soit avec celle du lat. *īre*, *stāre*, *dare*, *esse*, *ferre* (2).

2. Éol. homér. ἀκουέμεναι, φιλήμεναι (comme τιθήμεναι à cause de la flexion φίλημι (3)), φερέμεν ; ion.-att. λέγειν = *λέγε-ϝεν (?) (4) ; lat. *legere* : même observation.

II. Moyen. — Gr. τίθεσθαι, δίδοσθαι, δείκνυσθαι, — λέγεσθαι (5) ; lat. *darī*, *ferrī* — *legī*, *legier* (arch.), *amārī amārier* (arch.) (6) : même observation.

§ 6. — *Participe.*

I. Actif. — 1. Gr. τιθείς = *τιθέ-ντ-ς (7), ἱστᾶς, διδούς, δεικνύς, irréguliers ἰών et ἐών, contracté ὤν, d'où l'on a tiré par analogie une nouvelle déclinaison ὤν ὄντος (la contraction de ἐόντος n'eût pu donner que *οὖντος) (8) ; lat. *iēns*, **sēns* (*sōns*), *stāns*, *dāns*, *dēns*, *fāns*.

(1) Supra 115, 5, 130, 156 et 167.
(2) Supra 125.
(3) Supra 249, 1 A.
(4) Supra 167.
(5) Supra 130 et 167.
(6) Supra 125 et 161.
(7) Supra 47 C, 123 et 200, 5.
(8) M. Wharton admet ὄντ- = *ὄντ- = *σ-όντ- = sk. *sánt-* = lat. *sont-* (supra 123), avec réduction de la rac. *es* ; mais l'existence même de la forme ἐών rend cette conjecture peu vraisemblable.

2. Gr. λέγων, lat. *legēns* (1).

II. Moyen. — 1. Gr. τιθέμενος, ἱστάμενος, διδόμενος, δεικνύμενος : lat. *fēmina* = * θημένη, *fāminī* (vous parlez), *daminī*, peut-être *dominus* (2).

2. Gr. λεγόμενος : lat. *legiminī* (peut-être *alumnus*), tombé d'ailleurs en désuétude partout ailleurs qu'à pl. 2 du médio-passif, fonctionnellement suppléé par le verbal en *-to-*, *datus*, *lēctus*, *secūtus*, autant toutefois que le permet la signification essentiellement passée de cette dernière forme.

SECTION II.

IMPARFAIT.

§ 1er. — *Indicatif.*

(280) I. Actif. — 1. L'apophonie est aussi régulière à l'imparfait athématique grec qu'au présent dont il dépend : ἵστην ἵσταμεν, ἐτίθην ἐτίθεμεν, ἐδείκνῡν ἐδείκνυμεν, etc. Les formes spécialement attiques ἐτίθεις ἐτίθει et ἐδίδουν ἐδίδους ἐδίδου sont analogiques de ἐφίλεις et ἐδήλουν (3). Seuls εἰμί et εἶμι font exception : ils ont généralisé la forme forte.

Impf. de εἰμί. — Sg. 1 : homér. ἦα = *ἦσ-m̥, naturellement confondu avec le pf. ἦα = *ἦσ-α (4) : sans augment, homér. ἔα : contracté att. ἦ et plutôt ἦν, cette dernière forme refaite sur sg. 3 ἦ d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθη. 2 : ἦς = *ἦσ-ς, et ordinairement att. ἦσθα emprunté au parfait. 3 : ἦς (dor.) = *ἦσ-τ ; att. ἦ et bien plus souvent ἦν = homér. ἦε ἦεν = *ἦσ-ε, forme de parfait. — Pl. 1 : ἦμεν = *ἦσ-μεν. 2 : ἦσ-τε, et habituellement ἦτε d'après

(1) Supra 160, 200, 5, 201, 2, et 209.

(2) Malgré la forme soi-disant archaïque *dubenus*, citée par Festus ; car on ne voit point par quelle voie phonétique *dubenus* serait devenu *dominus*. — Cf. supra 115, 7, et 156.

(3) Cf. supra 251, 3 i. n., et à l'optatif διδοῖμεν (pour δίδοιμεν) d'après δηλοῖμεν.

(4) Supra 252, 1.

ἦμεν. 3 : ἦσαν par adjonction hystérogène de l'affixe -σαν[1] (un primitif *ἦσ-αν = *ἡσ-ṇ̥t serait devenu *ἦαν). — Duel : homér. ἦστον ἤστην. — Il y a en outre une flexion analogique ἔα ἔας ἔατε (Hérod.) et une flexion thématisée (ἔον) dans Homère.

Impf. de εἶμι. — Sg. 1 : ᾖα = *ἤy-ṃ̥. — Pl. et du. : ᾖμεν = *ἤι-μεν, ᾖτε, ᾖσαν, ᾖτον, ᾔτην, sans apophonie. — Forme faible seulement dans ἴσαν (poét.). — L'autre flexion attique ᾔειν ᾔεις ᾔει appartient au plus-que-parfait[2]. — Il y a en outre (poét.) trois flexions thématisées, l'une à augment, ᾔιον, l'autre sans augment, εἶον, et la troisième à racine réduite, ἴον d'après le subj. ἴω.

Le latin n'a rien à mettre en regard, que *eram* = ἔα (?), en tout cas corrompu[3], et sans apophonie, pl. *erāmus*. Tous ses autres imparfaits sont obtenus au moyen d'une suffixation particulière, *ībam*, *dabam*[4], et le thème en est également invariable, *ībāmus*.

2. Thématique : gr. ἔλεγον. — Lat. *legēbam*.

II. Moyen. — 1. La forme faible partout : ἐτιθέμην, ἐδιδόμην, ἐδεικνύμην, etc. Exceptions : ἐκείμην comme κεῖμαι, et l'impf. moyen (non attique) de εἰμί, comme l'impf. actif, ἤμην ἦσο ἤμεθα, etc. — Lat. *dabar*, sans rapport morphologique, et naturellement sans apophonie, pl. *dabāmur*.

2. Thématique : gr. ἐλεγόμην. — Lat. *legēbar*.

§ 2. — *Autres modes.*

281) En grec les modes du présent sont aussi ceux de l'imparfait, puisque, l'augment une fois enlevé, le thème des deux temps est exactement identique. Le latin a développé dans son domaine propre un subjonctif d'imparfait (dit imparfait du

(1) Supra 247, 3 C.

(2) Cf. infra 298, 3.

(3) Supra 149.

(4) Supra 104 et 147.

subjonctif), *essem*, *legerem* (pass. *legerer*, moy. *sequerer*), dont on a déjà rapporté l'origine au subjonctif d'aoriste indo-européen devenu en grec indicatif du futur (1).

SECTION III.

FUTUR A TOUS LES MODES.

(282) L'indicatif du futur étant toujours thématique (2), ses flexions personnelles et modales sont d'une grande simplicité. Au surplus, en fait de modes, le futur n'a en grec que l'indicatif et l'optatif, en latin que l'indicatif et l'impératif (impératif présent en fonction de futur (3)). Le subjonctif particulièrement est suppléé en général par celui du présent (*timeō nē* pluat, je crains qu'il ne *pleuve*), et l'on sait d'ailleurs quels rapports étroits unissent en grec et en latin le subjonctif et le futur.

I. Actif. — 1. Indicatif : gr. *ἔσσω, λέξω, στελῶ (pl. στελοῦμεν στελεῖτε), τῑμήσω, etc. Le corrélatif morphologique latin est **essō* et *essem*, *faxō* et *faxem*, etc., *legerem*, *amārem* : les premières formes (rares) ont gardé l'apophonie, *faxō*, *faxis* = **faxĕs*, etc. : les autres l'ont perdue en échangeant *ĕ* contre *ē* (*essēs* pour **essĕs*) et généralisant cet *ē* à toutes les personnes, pl. *essēmus*, etc. (4). Le corrélatif fonctionnel est *amābō* (5) et *legam legēs*.

2. Optatif : gr. λέξοιμι, μενοῖμι (att. μενοίην).

3. Infinitif : gr. λέξειν = *λέγ-σε-ϝεν (éol. ἀξέμεναι ἀξέμεν) : suppléé en latin par une périphrase, *lēctūrum esse*.

4. Participe : gr. λέξων. — Lat. *lēctūrus* (6).

(1) Supra 106 et 150.

(2) Supra 97.

(3) Supra 255 et 257. Exceptionnellement impér. fut. οἶσε (χ 481), οἰσέτω (T 173), οἴσετε (Ο 718).

(4) Cf. supra 106 et 150.

(5) Supra 104 et 147.

(6) Supra 121, 6°.

II Moyen. — 1. Indicatif : ἔσομαι = ἔσσομαι, λέξομαι, στελοῦμαι, etc. — Lat. *imitābor* et *sequar sequēris*.

2. Optatif : λεξοίμην.

3. Infinitif : λέξεσθαι. — Lat. *secūtūrum esse*.

4. Participe : λεξόμενος. — Lat. *secūtūrus*.

III. Passif. — 1. Indicatif : σταλήσομαι λεχθήσομαι [1], etc. — Lat. *amābor* et *legar legēris*.

2. Optatif : σταλησοίμην, λεχθησοίμην.

3. Infinitif : σταλήσεσθαι, λεχθήσεσθαι ; suppléé en latin par une périphrase, *lēctum īrī*, qui demande un bref éclaircissement. On connaît l'origine des supins et l'on sait que la locution *eō lūsum* signifie « je vais au jeu ». Dès lors une phrase *vīsum īre* signifiera « aller à la vision », et, comme la vision peut être prise à volonté dans le sens actif ou le sens passif, le sens de la locution sera « aller voir » ou « aller être vu ». Dans *vīsum īrī* c'est ce dernier sens qui s'est fixé. La forme *īrī* n'y est pour rien : car on sait qu'étymologiquement *īrī* a le même sens que *īre* [2]. Mais il est fort probable que le sens passif de l'expression a fait prévaloir la finale *ī*, parce que l'usage avait exclusivement affecté *amāre* à l'actif et *amārī* au passif.

4. Participe : σταλησόμενος, λεχθησόμενος.

Section IV.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Ce temps n'existe guère en grec qu'à la voix passive, λελέξεται (il aura été dit) ; il y a pourtant quelques spécimens de voix active, τεθνήξω (je serai mort), ou moyenne, μεμνήσομαι (je me souviendrai) [3]. Il a les mêmes modes que le futur.

(1) Supra 103 et 146.

(2) Supra 125.

(3) Supra 100 et 146

Le latin n'a aucune formation semblable. Il y supplée par un subjonctif de parfait, *vīderō* = εἰδέω[1], *lēgerō*, etc., moyen *secūtus erō*, passif *lēctus erō* (cf. gr. λελεγμένος ὦ).

Section V.

AORISTES.

§ 1er. — *Indicatif.*

(284) I. Actif. — 1. L'aoriste athématique radical est, après le présent et l'imparfait athématiques, le plus remarquable exemple de la conservation de l'apophonie primitive. Il y a lieu de distinguer toutefois le cas où la racine se termine par une voyelle, ἔ-θη-ν, et celui où elle se termine par une consonne, *ἔ-χεϝ-α[2].

A. Les deux formes alternent régulièrement : ἔθην ἔθεμεν, ἔδων ἔδομεν, ἔδᾱν (ion. ἔδην) et homér. du. 3 βάτην, etc. Dans les racines dites à métathèse[3] la longue est de règle à toutes les formes : ἔτλημεν, ἔγνωμεν. De là sans doute est partie l'analogie qui a unifié la flexion d'un grand nombre d'aoristes radicaux, dès l'époque homérique, et dont le plus remarquable exemple est le type absolument constant ἔστην ἔστημεν.

B. La flexion régulière serait ἔχεα *ἔχυμεν, ἔκηα (je brûlai) = *ἔ-κᾱϝ-α) *ἔκαυμεν, ἔθηκα[4] *ἔθεκμεν, *ἔ-κτεν-α ἔκταμεν (= *ἔ-κτn̥-μεν), etc. Ce dernier type s'est parfaitement conservé au pluriel et au duel, et même on a tiré de pl. 3 ἔκταν une forme analogique de sg. 3 ἔκτα (Hom.). D'autre part, on retrouvera au moyen l'équivalent de *ἔχυμεν. Mais en général le thème tout entier du sg., y compris l'α de sg. 1 pris pour une voyelle

(1) Supra 144.

(2) Cf. supra 245, 1.

(3) Cf. supra 90 (VIII) i. n.

(4) Cf. supra 99.

thématique[1], a été transporté sans modification au pluriel et au duel, ἐχέαμεν et ἐχεύαμεν, ἐθήκαμεν, etc.

Le latin n'a rien à mettre en regard, à cela près que son type de présent *stat* = **stāt* ressemble bien plus au type ἔστη (*στᾶ-τ sans l'augment) qu'à toute autre forme grecque.

2. L'aoriste sigmatique est un aoriste athématique à consonne finale, dont la flexion régulière serait dès lors ἔ-λειψ-α, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-ς, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-τ, *ἔ-λιψ-μεν, *ἔ-λιψ-τε, *ἔ-λιψ-αν. Mais on sait ce qui s'est passé : l'α de sg. 1 et pl. 3 s'est attaché au thème[2] ; quant à la racine, le type réduit *ἔλιψαν s'est conservé et même étendu au sg., particulièrement dans les verbes qui avaient aussi la racine réduite au présent, ἔσχισα ἔστιξα, cf. σχίζω = *σχίδ-*y*ω, στίζω, etc.[3] : partout ailleurs c'est le degré de ἔλειψα, parfois modifié (ἔλῦσα pour *ἔλευσα), qui a prévalu, et en tout cas il n'y a plus trace d'apophonie dans le passage du sg. au pl. et au duel.

A plus forte raison l'uniformité est-elle absolue dans la flexion latine, *dīxī dīximus*, qui est d'ailleurs celle du parfait.

3. Aoriste thématique : ἔλαβον, ἔλιπον, ἔφυγον, etc. ; en latin, à peine quelques traces de cette formation[4].

85) II. Moyen. — 1. A. La forme faible régulière dans ἐθέμην, ἐδόμην, etc. : la longue de métathèse dans homér. πλῆτο (il se remplit) : la forme forte (très rare) propagée dans att. ὠνήμην pour ὠνάμην, de ὀνίνημι (servir).

B. La forme faible régulière dans ἔχυτο, homér. χύτο (il fut répandu), ἔσσυτο, homér. σύτο (il fut lancé, act. sg. 1 ἔσσευα), ἀπέκτατο (il fut tué) : la forme forte et le faux thème en α propagés dans ἐκήατο et autres.

2. Le faux thème en α de l'aoriste sigmatique actif passe au moyen sans aucune modification : ἐλειψάμην (pour *ἐ-λίψ-μην), ἐσχισάμην, ἐλῦσάμην, etc.

(1) Supra 245, 1, et 247, 3.

(2) Supra 245, 1, et 247, 3. Cf. Henry, *Man. Védique*, n° 101.

(3) Cf. supra 96.

(4) Supra 90.

3. Thématique : ἐλαβόμην, ἐλιπόμην, ἐφυγόμην, etc.

(286) III. Passif. — Le thème des deux aoristes passifs de la langue grecque, n'offre plus le moindre vestige d'apophonie, et l'on peut douter qu'il y en ait jamais eu dans cette flexion, v. g. ἐτύπην ἐτύπημεν, ἐλέχθην ἐλέχθημεν ; car il n'y en a pas non plus trace dans les formes latines *jacēs jacet jacēmus*, qui, à l'augment près, se superposent exactement à ἐτύπης ἐτύπη ἐτύπημεν [1].

§ 2. — *Subjonctif.*

(287) I. II. Actif et moyen. — 1. Le seul subjonctif régulier est naturellement le subjonctif à voyelle thématique brève [2], dont on trouve dans Homère de très nombreux spécimens, v. g. καταβήομεν, στήομεν, δώομεν, γνώομεν, θήομεν, θήομαι, βλήεται, mais que la langue classique a remplacé, comme au présent, par le subjonctif à voyelle longue, στῶμεν = στέωμεν = homér. στήωμεν, θῇ = θέῃ = homér. θήῃ, βῶμεν, θῶμεν, θῶμαι, etc.

2. Le subjonctif d'aoriste sigmatique à voyelle brève est également fort commun dans la langue homérique, type βή-σο-μεν (A 144), et il a d'ailleurs survécu jusqu'au bout en prenant la fonction d'indicatif du futur [3] ; mais, dans sa fonction originaire, il a été remplacé par un subjonctif à voyelle longue, qui pourrait fort bien avoir été originairement un subjonctif de futur [4], λέξωμεν, λέξωμαι.

3. A l'aoriste thématique la voyelle longue sans difficulté : λάβω λάβωμεν λάβωμαι, etc.

III. Passif. — Le subjonctif régulier à voyelle brève, homér. τραπήομεν, δαμήετε, remplacé dès le temps d'Homère par un subjonctif à voyelle longue, δαμήῃς, φανήῃ, le seul que connaisse la langue classique, (τυπέω) τυπῶ (τυπέωμεν) τυπῶμεν,

(1) Cf. supra 98.

(2) Supra 89 (VII) et cf. 274.

(3) Supra 97.

(4) Le même accident a pu arriver au subjonctif d'aoriste *essēs*, *ferrēs*, que sa voyelle longue semble dénoncer pour un subjonctif de futur, supra 106 et 282.

λεχθῶ λεχθῶμεν, etc. En latin le type *jaceō* répond trait pour trait à τυπέω, et, pris pour un indicatif, il a dû jouer un rôle important dans le passage partiel de cette forme passive à la flexion thématique.

§ 3. — *Optatif.*

I. Actif. — 1. L'apophonie est parfaitement conservée partout, βαίην βαῖμεν, σταίην σταῖμεν, θείην θεῖμεν, δοίην δοῖμεν, etc. Mais chaque forme régulière est doublée d'un type analogique, βαίημεν, σταίημεν, θείημεν, δοίημεν [1], moins usité dans l'attique de la bonne époque, et l'on lit déjà σταίησαν dans Homère (P 733). L'analogie du subjonctif à voyelle longue a fait créer un optatif *θέοιμι [2], dont on trouve diverses formes dans Hérodote et dans les Attiques, notamment *θοῖτε dans κατάθοιτε (l'accent reculé par oubli de la contraction).

2. Rigoureusement il est clair que l'optatif d'aoriste sigmatique devrait être *λίψ-ίη-ν *λίψ-ῑ-μεν. On ne trouve aucune forme semblable ; mais il est permis d'en restituer une qui y ressemble beaucoup, à savoir *λειψ-είη-ν, *λῡσ-είη-ν. D'où vient cet ε intercalaire, c'est ce qu'il n'est pas fort aisé de préciser ; mais du moins peut-on remarquer qu'il a son pendant exact dans l'optatif de parfait εἰδ-είη-ν [3], et bien mieux encore dans l'optatif d'aoriste sigmatique latin *dīxerim* = **deix-es-iē-m*. Quoi qu'il en soit, la flexion régulière amenait à pl. 3 λείψειαν = *λειψει-$\underset{\circ}{n}$*t*, et sur ce type λείψειαν, comme sur celui de l'indicatif ἔλειψαν [4], s'est construite analogiquement une nouvelle flexion, dite à tort éolienne, λείψεια λείψειας λείψειε, etc. En bon attique elle se combine avec la suivante de manière à former le paradigme λύσαιμι λύσειας (et λύσαις) λύσειε (et λύσαι) λύσαιμεν λύσαιτε λύσειαν (et λύσαιεν) λύσαιτον λῡσαίτην.

(1) Cf. supra 95 et 276.

(2) Cf. supra 276, 1 in fine.

(3) Supra 144 et infra 294.

(4) Supra 247, 3 A.

La flexion λύσαιμι λύσαιμεν se passe de commentaire : c'est l'optatif construit sur le faux thème λῡσα-.

3. A l'aoriste thématique, λάβοιμι λάβοιμεν.

II. Moyen. — 1. Partout la forme faible, sans irrégularités, θείμην, δοίμην. Fausse voyelle thématique introduite dans le néo-ion. προσθέοιτο, att. προσθοῖτο et πρόσθοιτο.

2. λῡσαίμην λειψαίμην, comme λύσαιμι.

3. A l'aoriste thématique, λαβοίμην, λιποίμην.

III. Passif. — Flexion apophonique : τυπείην τυπεῖμεν, λυθείην λυθεῖμεν, etc., et aussi τυπείημεν, λυθείημεν, comme plus haut θείην θείημεν.

§ 4. — *Impératif.*

(289) I. II. Actif et moyen. — 1. Dans les impératifs d'aoriste radical, la longue, au moins à l'actif, est aussi commune que la brève, et en tout cas l'une ou l'autre persiste dans toute la flexion. On a d'une part θές θέτω, δός δότω, — θέσθω, δόσθω, de l'autre τλῆθι, γνῶθι (métathèse), puis βῆθι βήτω, στῆθι στήτω, κλῦθι (sorte de compromis entre *κλεῦθι et *κλύθι, cf. κλύω et κλέ(ϝ)ος).

2. L'aoriste sigmatique, à la seule réserve de sg. 2 λῦσ-ον et λῦσαι [1], se conjugue sur le faux thème en α, λῡσά-τω, λῡσά-σθω.

3. Thématique : λαβέ, ἰδέ, εἰπέ, ἐλθέ [2], λίπε, φύγε, etc. — ἰδοῦ et ἰδού « voici » (accentué d'après ἰδέ), λίπου, φύγου, etc.

III. Passif. — L'impératif a la voyelle longue sans apophonie, τύπηθι τυπήτω (cf. *jacētō*), λύθητι λυθήτω.

§ 5. — *Infinitif.*

(290) I. Actif. — 1. Éol. δόμεναι δόμεν, éol.-dor. στᾶμεν, etc. : ion.-

(1) Supra 255 A δ, et 266 (I).

(2) Cf. supra 81.

att. δοῦναι = cypr. δόϝεναι[1], θεῖναι = *θέϝεναι, γνῶναι = *γνώϝεναι, puis βῆναι, στῆναι, δῦναι, etc.

2. Sigmatique : λῦσαι, λεῖψαι, φιλῆσαι.

3. Thématique : λαδεῖν = λαβέεν = *λαβέ-ϝεν (?), λιπεῖν, etc.

II. Moyen. — 1. δόσθαι, θέσθαι. — 2. λύσασθαι (par le faux thème λῦσα-). — 3. λαβέσθαι, ἰδέσθαι.

III. Passif : τυπῆναι, λυθῆναι.

§ 6. — *Participes.*

(291) I. Actif. — 1. δούς = *δό-ντ-ς, etc.[2]. — 2. λύσᾱς = *λῦσα-ντ-ς (faux th. λῦσα-). — 3. Gr. λαβών, λιπών, φυγών, etc. ; lat. *parēns*, **facēns* dans le composé *bene-ficent-ior*, etc., qui sont évidemment avec *pariēns*[3] et *faciēns* dans le même rapport que φυγών avec *fugiēns*.

II. Moyen. — 1. δόμενος, θέμενος. — 2. λῡσάμενος (faux thème λῦσα-). — 3. λαβόμενος, λιπόμενος.

III. Passif : τυπείς, λυθείς, comme θείς, τιθείς.

Section VI.

PARFAIT.

§ 1er. — *Indicatif.*

292) I. Actif. — La loi d'apophonie primitive du parfait radical[4] est très peu différente de celle qui régit les autres temps : à l'indicatif actif, la forme de sg. 1 avait le degré fléchi, ϝοῖδ-α, ou peut-être normal, soit *ϝεῖδ-α : celles de sg. 2 et 3, sûre-

(1) Supra 130.
(2) Supra 123.
(3) Supra 90.
(4) Supra 87 (II).

ment le degré fléchi, ϝοῖσ-θα, ϝοῖδε ; toutes les autres, le degré réduit, ϝίδ-μεν, etc. Ce parfait οἶδα, dont on a vu la flexion[1], est un reste précieux et quasi intact de l'ancienne alternance. D'autres, quoique moins complets, ne sont pas moins probants : car ils remontent tous à Homère, et c'est la langue postérieure qui les a peu à peu éliminés. Voici les plus sûrs : γέ-γον-α, pl. γέ-γα-μεν = *γέ-γṇ-μεν ; μέ-μον-α, pl. μέ-μα-μεν, du. μέ-μα-τον : πέ-πονθ-α (j'ai souffert), pl. 2 πέ-πασ-θε (Γ 99, κ 465, correction d'Aristarque pour l'impossible πέποσθε) = *πέ-πṇθ-τε, cf. παθεῖν : δέδοα (je crains), qu'on restitue dans Homère à la place de δείδω (faux présent, en réalité contracté de *δείδοα), et qui équivaut à *δέ-δϝοι-α (rac. δϝει, cf. δέος = *δϝεῖ-ος), pl. δέδδιμεν (écrit δείδιμεν) = *δέ-δϝι-μεν, att. δέδιμεν, etc.

Le principe d'uniformité a agi ici en deux sens différents. Quelquefois, mais bien rarement, la forme faible du pl. et du duel s'est imposée à toute la flexion : ainsi se sont formés, par exemple, sur δέδιμεν, le classique δέδια, sur *ἐλήλῠθμεν, le classique ἐλήλῠθα, qui a remplacé l'homérique εἰλήλουθα[2], sur γέγαμεν, μέμαμεν, les types homériques de pl. 3 γεγάᾱσι, μεμάᾱσι, qui supposeraient à sg. 1 *γέγαα, *μέμαα, et il en faut dire autant des formes attiques ἑστᾶσι, βεβᾶσι. Parfois c'est le vocalisme du parfait moyen qui se propage, et l'on a l'hystérogène τέτραφα (pour τέτροφα, de τρέπω) d'après τέτραμμαι. Mais ordinairement c'est le degré normal ou fléchi du sg. qui, en même temps que l'α final de sg. 1, s'est propagé d'un bout à l'autre, et au lieu des réguliers, *λέλᾰθμεν, *πέπαγμεν, *πέφυγμεν, *πέπιθμεν, *λέλιπμεν, etc., l'on a eu la flexion uniforme λέληθα λελήθαμεν, πέπηγα πέπηγας (pour *πέ-πωγ-θα) πεπήγαμεν, πέφευγα πεφεύγαμεν, πέποιθα πεποίθαμεν, λέλοιπα λελοίπαμεν, et ainsi de cent autres.

Les parfaits aspirés, simple variété des parfaits radicaux[3], et les parfaits à -κ-, formation exclusivement hellénique[4], présentent à bien plus forte raison cette uniformité de flexion.

(1) Supra 252.

(2) Inversement εἰλήλουθμεν (I 49).

(3) Supra 87 in fine.

(4) Supra 99 (II) et 146.

Dans ces derniers, le degré réduit n'est pas rare, parce que le parfait se modèle purement et simplement sur le présent, v. g. λέλῦκα d'après λύω, ἔσχῐκα d'après σχίζω, ou sur le parfait moyen, ἔσταλκα d'après ἔσταλμαι.

En latin, les désinences du parfait étant moyennes [1], bien que différentes des désinences moyennes du grec, on s'attendrait à trouver constamment le degré réduit de la racine ; et en fait le degré réduit est assez commun en latin, particulièrement dans les parfaits qui se dénoncent comme les plus purs par le redoublement conservé : *tu-tud-ī* (cf. sk. *tu-tud-ê*), *pupugī*, *cecĭdī*, *pepulī*, *tulī*, etc. Mais la voyelle longue, régulière au sg. de l'actif, avait profondément pénétré cette flexion, **vĭd-ī* était devenu *vīdī* sous l'influence de **vīde* = *ϝεῖδα, et il en résulte que l'actif disparu a la plupart du temps légué son vocalisme au moyen demeuré seul : *vīdī*, *vīcī*, *lēgī*, *ēgī*, *fēcī* (cf. ἔθηκα et τέθεικα), *mōvī*, *fūgī*, *fūī* (et *fuī* par abrégement postérieur ; on a de même en sk. *babhūvê* au moyen comme *babhûva* à l'actif, malgré le changement d'accent). Quel que soit le vocalisme, il va sans dire d'ailleurs qu'il demeure uniforme, ainsi que dans l'aoriste conjugué en parfait et dans les parfaits secondaires en *-vī* et *-uī* [2].

II. Moyen. — Le parfait moyen, n'ayant dès l'origine que des formes faibles, devait se conserver plus pur que l'actif, mélange de formes faibles et fortes. C'est ce qu'il est aisé de vérifier : le parfait grec, surtout dans ses types les plus anciens, montre très souvent la racine réduite ; à τείνω, par exemple, (= *τέν-*y*ω) s'oppose hom. τέταμαι = *τέ-τn̥-μαι (cf. τατός = *tentus*) ; à θείνω (frapper), hom. πέφαται (il fut tué) [3] ; à τρέπω τέτροφα, homér. τέτραμμαι = * τέ-τr̥π-μαι ; à στέλλω, ἔσταλμαι = *ἔ-στl̥-μαι ; à πεύθομαι, πέπυσμαι, etc. Quand le vocalisme du parfait moyen s'est altéré, il s'est modelé sur celui du présent du verbe, jamais sur celui du parfait actif : ainsi *λέλιμμαι est devenu λέλειμμαι d'après λείπω, et non pas *λέλοιμμαι d'après λέλοιπα ; sauf, bien entendu, le cas où l'un et l'autre

(1) Supra 253.

(2) Cf. supra 96, 105 et 148.

(3) Cf. supra 57, 4.

vocalisme coïncide, λήθω λέληθα λέλησμαι. Le type τέτογμαι (j'ai enfanté), d'après τέτοκα, n'appartient qu'à la plus basse grécité.

Le latin, sauf son parfait dit actif, n'a pas de formation semblable : il y supplée au moyen et au passif par un temps périphrastique, *secūtus sum*, *lēctus sum*, cf. λελεγμένοι εἰσί.

§ 2. — *Subjonctif.*

(293) I. Actif. — Le parfait n'étant pas un temps thématique, le subjonctif à voyelle brève serait le seul régulier, et l'on en trouve, en effet, deux exemples dans Homère, εἴδομεν, πεποίθομεν. Mais, ici comme partout, la voyelle longue s'est introduite, et l'on a créé λελοίπωμεν, λελύκωμεν sur λείπωμεν, λύωμεν.

Le grec n'a qu'un exemple du type, si commun en latin, formé par adjonction de la voyelle thématique à un thème secondaire à suff. *-es-* : εἰδέω = *ϝειδ-έσ-ω (que je sache) = lat. *vīd-er-ō*[1]. Il lui a imposé comme aux autres la voyelle longue, att. εἰδῶ εἰδῇς εἰδῶμεν, tandis que le latin a régulièrement la brève, *vīderĭs* = **veid-es-ĕs*. En latin ce subjonctif, jouant le rôle de futur antérieur, est suppléé dans celui de subjonctif par l'optatif *vīderim*.

II. Moyen. — Un type à voyelle brève, προσαρήρεται, dans Hésiode ; quelques types à voyelle longue, att. κεκτῶμαι = ion. κεκτέωμαι = *κεκτήωμαι, de même μεμνῶμαι κεκλῶμαι ; ordinairement une périphrase, λελεγμένος ὦ, en latin *lēctus erō* (futur antérieur), et fonctionnellement *lēctus sim*.

§ 3. — *Optatif.*

(294) I. Actif. — La formation régulière serait évidemment *ϝιδ-ίη-ν, *λε-λιπ-ίη-ν, et il y en a quelques exemples dans Homère, ἑσταίην = *σε-στᾰ-ίη-ν, τετλαίην, τεθναίην. Mais le sub-

(1) Supra 143 et 144.

jonctif λελοίπω λελύκω a son équivalent dans l'optatif de la langue courante λελοίποιμι λελύκοιμι.

Le type εἰδείην (= *ϝειδ-εσ-ίη-ν) εἰδεῖμεν est unique[1], tandis que son équivalent latin *vīderim vīderimus* (dit parfait du subjonctif) s'est multiplié à l'infini.

II. Moyen. — Quelques formations régulières, hom. et att. μεμνήμην = *με-μνᾱ-ῑ-μην, att. κεκτήμην ; quelques-unes sur un faux thème, att. μεμνῷτο = μεμνέῳτο = μεμνήοιτο ; ordinairement périphrastique, λελεγμένος εἴην ; lat. *lēctus sim.*

§ 4. — *Impératif.*

(295) I. Actif. — L'impératif du parfait est extraordinairement rare : cependant on en rencontre dans Homère quelques spécimens très réguliers, à racine toujours réduite devant les désinences, δείδιθι, à corriger en δέδδιθι = *δέ-δϝι-θι (crains)[2], κέκλῦθι (écoute), ἕσταθι (tiens-toi), et l'on peut corriger πέπεισθι (Esch. *Eum.* 599) en πέπισθι (crois), sur le modèle du panhellénique et classique ἴσθι (sache). On trouve même la brève dans deux types à métathèse τέτλᾰθι, τέθνᾰθι. Mais c'est là tout[3]. La langue postérieure s'est créé, d'après λελύκω et λελύκοιμι, un impératif thématique λέλυκε, étranger à la bonne grécité, et en cas de besoin elle peut toujours recourir à la périphrase λελυκὼς ἴσθι.

II. Moyen : λέλυσο, λέλειψο, etc., avec le vocalisme de l'indicatif, sans apophonie.

§ 5. — *Infinitif.*

(296) I. Actif. — Régulier dans δεδιέναι = δεδδιέναι = *δε-δϝι-ϝέναι. En thèse générale, formé par la simple affixation du suffixe -έναι au thème, quel qu'il soit, de l'indicatif, λελοιπέναι, λελυ-

(1) Pourtant δεδιείη (il craindrait), dans Platon. Cf. supra 144 et 253.

(2) Cf. supra 292.

(3) En latin, un seul type d'impér. du pf. *me-men-tō* = μεμάτω (Υ 355) = **me-mn̥-tōd.*

κένχι[1]. On trouve dialectalement (lesb., dor.) un infinitif de temps thématique, γεγόνειν, δεδύκειν, qui est à mettre sur la même ligne que λελύκω et λελύκοιμι.

En latin *vīdisse*, *lēgisse*, *dīxisse*, sans lien étymologique avec la forme grecque[2].

II. Moyen. — La finale est -θαι, et analogiquement -σθαι, comme à pl. 2 de l'indicatif -θε et -σθε[3] : λελέχθαι, λελεῖφθαι, — δεδόσθαι, λελύσθαι. En latin, infinitif périphrastique *lēctum esse*.

§ 6. — *Participes.*

(297) I. Actif. — La racine est régulièrement à l'état réduit devant le suffixe -ϝώς (-ώς)[4] dans un certain nombre de participes du parfait homériques et classiques : εἰδώς = *ϝε-ϝιδ-ώς, opposé à οἶδα : εἰκός ἐστιν (il convient) = *ϝε-ϝικ-ός, opposé à ἔοικα ; ἑστᾱώς, fm. ἑσταυῖα : γεγαώς = *γε-γη̥-ϝώς (γέ-γον-α), μεμαώς = *με-μη̥-ϝώς (μέ-μον-α), et même, analogiquement, γεγαυῖα, μεμαυῖα, pour *γε-γν-ύσ-ια, *με-μν-ύσ-ια. Mais en général le suffixe -ώς s'adjoint purement et simplement au thème de l'indicatif, γεγονώς, λελοιπώς, λελυκώς, πεφιληκώς. Les féminins attiques ἑστῶσα, γεγῶσα sont refaits d'après τῑμῶσα.

Le latin n'a aucune formation de ce genre[5] : il y supplée par le verbal en *-to-*, soit dans tous les verbes moyens, *secūtus* (qui a suivi), soit même parfois, mais bien rarement, dans les verbes actifs, *cēnātus* (qui a dîné), ou sinon, par une proposition périphrastique.

II. Moyen. — Le suffixe -μενο- s'adjoint au thème de l'indicatif : τετραμμένος, λελεγμένος, λελειμμένος, λελυμένος, ἐσχισμένος. Le latin y supplée par *lēctus*, *lĭctus*, *scĭssus*, etc.

(1) Supra 130 et 167.

(2) Supra 125 et 161.

(3) Supra 130, 167 et 262, 2.

(4) Supra 128 et 166.

(5) Peut-être *memor*, soit dat. *me-mor-ī* = **me-mus-ī*, corrompu pour **me-mn-us-ī*, de rac. *men* et suff. *-wós-* à l'état réduit (Bréal, Meillet).

Section VII.

PLUS-QUE-PARFAIT.

§ 1er. — *Indicatif.*

298) I. Actif. — Il y a, pour le plus-que-parfait, divers modes de formation — le latin n'en connaît qu'un — qu'on peut classer comme suit.

1. En principe le plus-que-parfait n'est autre chose que le temps à augment du parfait : il a donc le même thème et la même apophonie [1]. Il y a plusieurs exemples homériques de cette formation : ils correspondent tous aux parfaits qui ont le mieux conservé dans leur flexion le vocalisme primitif : ἔοικα, ἐίκτην (ils ressemblaient) = *(ἐ-)ϝε-ϝίκ-την ; πέποιθα, ἐπέπιθμεν ; γέγονα, γεγάτην (κ 138) : μέμονα, μέμασαν. A pl. 3, comme dans presque tous les temps à augment, s'est introduite la désinence -σαν, ἐδείδισαν, ἐτέθνασαν.

2. Un autre plus-que-parfait, presque le seul classique, s'est formé par l'adjonction de l'affixe aoristique -εσ-, le même que dans εἰδέω et εἰδείην, au thème du parfait [2] : le type est sg. 1 homér. ᾔδεα = *ἠ-ϝείδ-εσ-$\underset{\circ}{m}$ avec augment long [3], et la flexion, sans aucune apophonie, est celle de l'aoriste sigmatique. De même ἐλελοίπεα, ἐλελύκεα, etc. On a donc en ionien les formes : sg. 1 ἐλελύκεα, 2 ἐλελύκεας, 3 ἐλελύκεε(ν), etc., pl. 3 ἐλελύκεσαν (pour *ἐλελύκεαν, par rétablissement du σ) : d'où en attique la flexion : sg. 1 ἐλελύκη, 2 ἐλελύκης, 3 ἐλελύκει et ἐλελύκειν, pl. 3 ἐλελύκεσαν. Le latin répond peut-être par le type *vīderam*, en tout cas altéré par une cause inconnue [4], et d'ailleurs également dépourvu d'apophonie, *vīderāmus*.

(1) Cf. supra 292.

(2) Cf. supra 101 et 253.

(3) Cf. supra 233, 3.

(4) Supra 101 et 149.

3. Sur sg. 3 ἐλελύκει, l'analogie a construit en attique une nouvelle flexion, d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθης ἐτίθη : autrement dit, on a conjugué le temps tout entier sur un faux thème ἐλελύκει-, savoir : ἐλελύκειν ἐλελύκεις ἐλελύκει, ἐλελύκειμεν ἐλελύκειτε ἐλελύκεισαν (moins usité que ἐλελύκεσαν), ἐλελύκειτον ἐλελυκείτην.

4. Le subjonctif λελύκω et l'optatif λελύκοιμι appelaient naturellement un plus-que-parfait * ἐλέλυκον. Ce type est rare dans les textes et exclusivement dialectal : on lit ἐγέγωνε (il avait crié) dans Homère, ἐπέφυκον dans Hésiode. On comprend aisément l'influence qu'il a pu exercer sur la création de faux présents tels que πεφύκω, δεδοίκω (Théocr. *Syracus.* 58), ἀνώγω, γεγώνω, etc. (1).

II. Moyen. — Au moyen le plus-que-parfait est rigoureusement le temps à augment du présent et n'appelle pas d'autre observation : ἐλελύμην, ἐλελείμμην, etc. Le latin y supplée par une périphrase : *vīsus eram.*

§. 2. — *Autres modes.*

Le plus-que-parfait grec n'étant que le temps à augment du parfait, il n'a d'autres modes que l'indicatif (cf. supra 281). Quant au latin, il s'est créé par voie analogique (supra 150) un temps dit plus-que-parfait du subjonctif, *lēgissem*, *amāvissem*, périphrastique au moyen, *vīsus essem*, *secūtus essem.*

Section VIII.

NOMS VERBAUX.

(299) 1. Supin actif et passif (latin) : *vīsum vīsū*, *lēctum lēctū.* — C'est respectivement l'accusatif et l'ablatif d'un thème en

(1) Cf. supra 89 (VI in fine).

-tu-[1], dont le sens est à volonté actif ou passif[2]. Bien entendu, l'usage seul, et non la forme casuelle, a causé le départ de signification entre ces deux termes.

2. Participe futur actif (latin) : thème en *-tūro-*, *lĕctūrus*, *vīsūrus*, apparenté aux noms d'agent[3].

3. Verbal en *-to-* (latin et grec), participe passé ordinairement passif en grec, en latin passif dans les verbes actifs et actif dans les déponents, subsidiairement en grec exprimant l'idée de possibilité : λεκτός (dit ou qu'on peut dire), ῥηκτός (brisé ou fragile) : *lēctus*, *frāctus*, *vīsus*, *secūtus*, *solitus*, *intuitus*, etc.[4]

4. Verbal en -τέο- (grec), participe futur passif d'obligation : λεκτέος (qui doit être dit), etc.[5].

5. Verbal en *-ndo-* (latin), équivalent fonctionnel du précédent : *legendus*, *sequendus*, etc.[6]

6. Gérondifs (latins) : respectivement génitif, datif, ablatif et accusatif du thème précédent : *dissimulandī causā*, *operam dare quaerendō*, *vīrēs acquīrit eundō*, *inter cēnandum*, etc.[7].

(1) Supra 119, 158 et 204, 6.

(2) Cf. supra 282 (III, 3).

(3) Supra 121, 6°. En fait, cette forme en recèle deux : un nom d'agent qui serait **lec-turu-s* (cf. les verbes en *-tur-iō*, supra 141, 4), et un infinitif futur invariable *lectū-rum* (arch. *crēdō inimīcōs meōs dīctūrum*) = **lectū 'sum*, où *lectū* est un supin et **esum* un auxiliaire (infinitif du vb. *esse* qui se retrouve en osque et ombrien), en sorte que la phrase ci-dessus de Gracchus signifie littéralement « je crois mes ennemis *être* au fait de dire ».

(4) Supra 117 et 158.

(5) Supra 133, 156 et 169.

(6) Supra 137, 156 et 171.

(7) Supra 115, 5. Ici apparaît encore plus nettement que partout ailleurs le sens verbal pur et simple, et nullement nécessitatif à l'origine, du suffixe *-ndo-* en latin.



CONCLUSION.

---

300) Ici se termine notre étude comparée du grec et du latin. Nous avons parcouru dans toutes ses divisions la grammaire proprement dite de l'une et de l'autre langue, en constatant partout les corrélations et les divergences. Presque partout aussi il nous a été donné d'en rendre raison, en les ramenant historiquement et logiquement à deux principes aussi simples que constants : l'accord, fondé sur des lois phonétiques d'une rigueur absolue, remonte à une origine commune ; la divergence procède de l'évolution propre de chaque idiome une fois isolé, et cette évolution elle-même a pour facteur essentiel l'analogie linguistique, forme particulière de l'association des idées. Est-il besoin maintenant d'avertir que ce livre ne saurait être un dictionnaire et que bien des formes dérivatives ou grammaticales ont dû être, de propos délibéré, exclues d'un précis qu'il importait de ne point allonger et compliquer outre mesure? Parmi ces formes il y en a beaucoup que l'étudiant, avec un peu de réflexion et à l'aide de la méthode à laquelle on s'est efforcé de l'initier, s'expliquera sans difficulté. Il est tels problèmes, au contraire, peu nombreux, espérons-le, devant lesquels il s'arrêtera : il en est dont nous n'aurions pu lui donner la solution, parce qu'ils sont encore insolubles dans l'état présent de la science, et peut-être le demeureront à toujours. Ce détail importe peu. L'essentiel, c'est que, dans leurs grandes lignes comme dans leur structure intime, le grec et le

latin nous apparaissent vraiment identiques, non par des ressemblances superficielles et mal observées, mais par les caractères que relève la plus minutieuse analyse et par le fond même de leur être : c'est que tout grammairien, si vaste ou si étroit que puisse être son horizon, s'arme, pour le parcourir, d'une méthode scientifique et précise, qui le défende des rapprochements arbitraires et des conclusions hâtives ; c'est enfin qu'une idée nette, exacte et féconde de l'évolution du langage se substitue, dans l'esprit de nos élèves, aux entités creuses et aux fantaisies étymologiques des temps passés.

INDEX DES MOTS.

N. B. — Ne sont pas repris, en principe, dans cet index : — 1° les formes nominales autres que le nominatif singulier et les formes verbales autres que la 1re pers. du sg. du présent indicatif (sauf exception pour celles qui présentent un intérêt tout particulier) : — 2° les composés qu'on trouvera au chapitre de la composition (nos 175 sq.) : — 3° les dérivés secondaires, tertiaires, etc., à chercher sous leurs finales respectives à l'index des syllabes finales infra.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

II. — Latin.

INDEX DES FINALES.

N. B. Les finales nominales sont reprises sous la forme du nominatif singulier (celle du génitif ajoutée entre parenthèses, s'il y a lieu) ; les finales verbales, sous la forme de 1re personne du singulier actif.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

II. — Latin.

TABLE DES MATIÈRES.

Lille. — Imprimerie L. Danel.